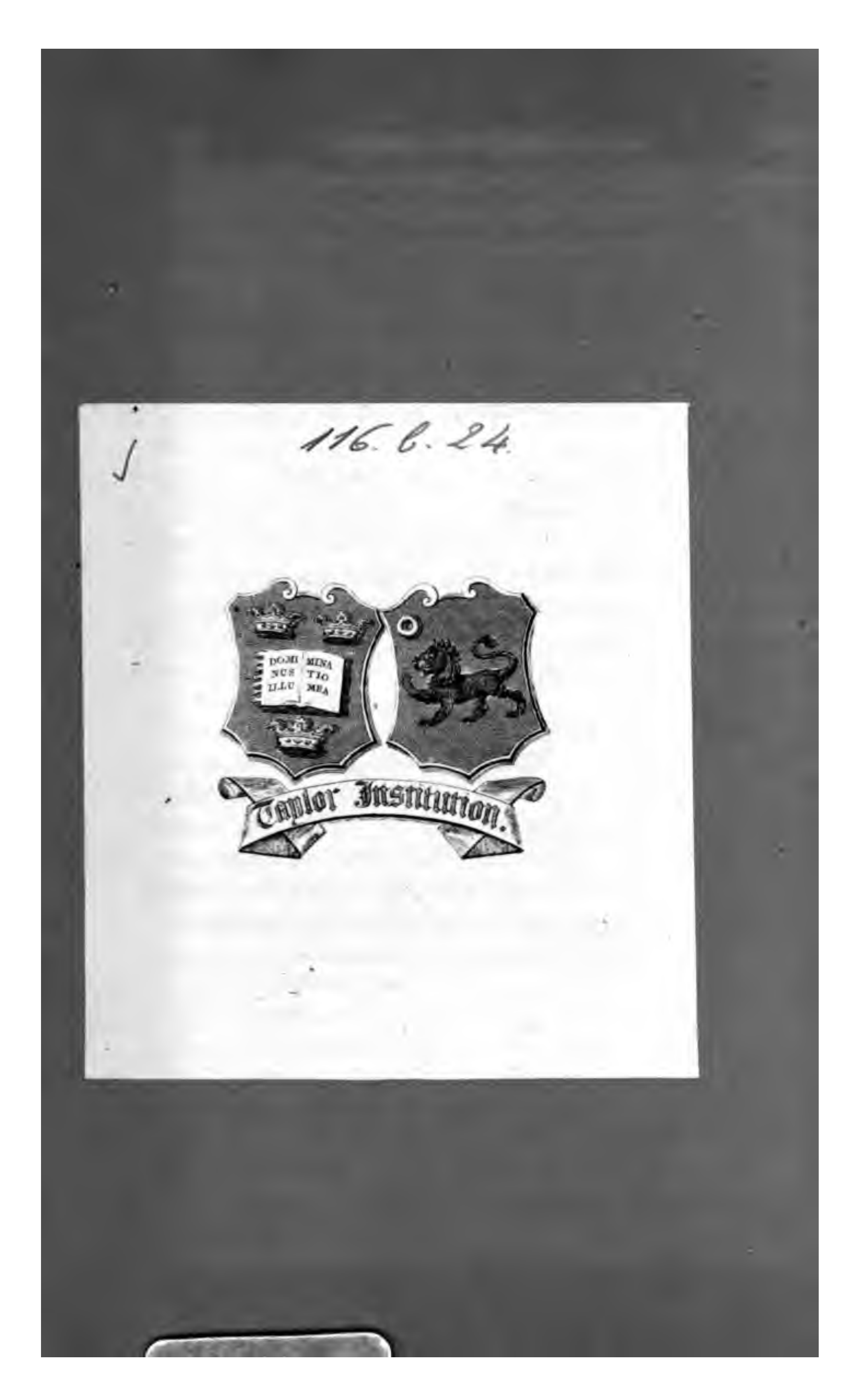


116. c. 24.
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

RELATIONS POLITIQUES

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE

AVEC L'ÉCOSSE

AU XVI[e] SIÈCLE.

BORDEAUX. — IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU,
rue Guiraude, 11.

RELATIONS POLITIQUES

DE LA

FRANCE ET DE L'ESPAGNE

AVEC L'ÉCOSSE

AU XVIe SIÈCLE

PAPIERS D'ÉTAT, PIÈCES ET DOCUMENTS INÉDITS OU PEU CONNUS
TIRÉS DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES DE FRANCE

PUBLIÉS PAR

ALEXANDRE TEULET

ARCHIVISTE AUX ARCHIVES DE L'EMPIRE.

Nouvelle Édition.

TOME CINQUIÈME

CORRESPONDANCES ESPAGNOLES

1562 — 1588

(PHILIPPE II. — MARIE STUART, JACQUES VI.)



PARIS

VEUVE JULES RENOUARD, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

6, RUE DE TOURNON, 6.

1862

AVERTISSEMENT.

Nous avons publié dans la première partie de ce recueil, et placé à leur ordre chronologique, parmi les correspondances françaises, un certain nombre de documents espagnols relatifs aux années 1548, 1559, 1560 et 1561 (1). — De 1562 à 1587, c'est-à-dire depuis le retour de la Reine d'Écosse dans ses États jusqu'à sa mort, les relations de Philippe II avec Marie Stuart et ses partisans devinrent de plus en plus fréquentes, et comme le Roi d'Espagne n'entretint jamais d'ambassadeur résidant en Écosse, toutes ces relations passaient par les mains de ses ambassadeurs en France et en Angleterre. Les ambassadeurs accrédités en France finirent même par y prendre la part la plus active, à cause de leurs rapports avec les Guises et surtout avec l'archevêque de Glasgow, qui resta pendant tout le temps de la captivité de Marie Stuart son ambassadeur auprès de Charles IX et de Henri III (2). Nous avons donc pensé que, pour cette période, il y avait lieu de réunir à

(1) Lettres de M. de Saint-Mauris sur l'expédition de d'Essé, t. I, p. 218 et suiv.; intervention de l'Espagne entre la France et l'Angleterre, t. II, p. 52 et suiv.; lettres de M. de Chantonnay à Philippe II, *ibid.*, p. 163 et suiv.

(2) James Beatoun, archevêque de Glasgow, continua ses fonctions longtemps après la mort de Marie Stuart et jusque sous le règne de Henri IV. Il mourut en avril 1603, après avoir résidé en France comme ambassadeur d'Écosse pendant près d'un demi-siècle (Voyez t. IV, p. 378, la lettre de Jacques Ier, en date du 25 avril 1603).

part les documents espagnols, et reprenant l'ordre chronologique de 1563 à 1587, nous avons rassemblé, dans ce cinquième volume, tout ce que nous avons pu trouver d'intéressant dans les papiers des ambassadeurs espagnols résidant en France, sur les relations de Philippe II avec l'Écosse. De plus, grâce aux bienveillantes communications de M. Mignet, nous avons pu joindre à ces extraits, tirés des papiers d'État espagnols actuellement conservés aux Archives de l'Empire, plusieurs documents d'une grande importance, puisés dans les correspondances des ambassadeurs espagnols en Angleterre. Ceux qui voudront approfondir l'histoire du seizième siècle auront donc désormais à leur disposition tous les éléments nécessaires pour suivre et pour pénétrer la politique de Philippe II en ce qui concerne l'Écosse et Marie Stuart.

Ce n'est pas dans un court avertissement qu'il est possible de discuter ni même d'exposer avec détail toutes les phases de la politique pratiquée pendant vingt-quatre ans par l'un des princes les plus puissants de la Chrétienté, au milieu des circonstances les plus difficiles, vis-à-vis d'une Reine et d'un État qui pesaient alors d'un grand poids dans les affaires de l'Europe; c'est une tâche que nous laissons aux historiens qui voudront, après MM. Mignet, Henri Martin, Michelet, Tytler, Prescott et Ranke, éclairer, à l'aide de documents nouveaux, l'histoire du seizième siècle; il nous suffira de donner ici quelques notions précises sur les agents diplomatiques dont nous publions les correspondances, et qui secondèrent la politique du Roi leur maître avec autant d'habileté que de dévouement.

I. Nous avons inséré dans notre tome II, § XLII, p. 163 et suiv., quelques documents extraits de la correspondance

de Thomas Perrenot de Chantonnay, comte de Cantecroix, qui occupa le poste d'ambassadeur de Philippe II en France de 1559 à 1564 ([1]). Dès 1562, don Frances de Alava, commandeur de Belmez et d'Alcolea, capitaine général de l'artillerie et conseiller de guerre de Philippe II, avait été désigné comme successeur de Chantonnay : ses premières instructions sont datées de Madrid, le 9 novembre 1562 ([2]). Cependant il ne quitta l'Espagne qu'au mois d'août de l'année suivante, et même M. de Chantonnay continua de résider en France conjointement avec lui jusqu'à la fin de 1563. C'est par une dépêche de M. de Chantonnay, en date du 3 mai 1563, que commence notre cinquième volume. Dans cette dépêche l'ambassadeur, qui prétend tenir de source certaine les détails qu'il transmet au Roi d'Espagne, donne sur l'aventure de l'infortuné Chatelard une version bien singulière. D'après son récit, ce gentilhomme, de poétique mémoire, ne serait plus qu'un agent subalterne, payé par les ennemis de la maison de Guise pour compromettre Marie Stuart et l'empêcher de se remarier. Cette version, contraire à la tradition et même aux témoignages historiques les plus positifs, me paraît inadmissible, mais il n'était pas sans intérêt de la constater.

Après le départ de M. de Chantonnay, qui, au commencement de l'année 1564 ([3]), fut accrédité comme ambassadeur ordinaire auprès de l'empereur Maximilien II, don Frances de Alava resta seul chargé de représenter Philippe II en France. Il occupa ces hautes fonctions pendant

([1]) Suivant M. Weiss, *Pap. de Granvelle*, t. I, notice préliminaire, p. XIII, Chantonnay résida en France comme ambassadeur de Philippe II, de 1560 à 1564; mais les pièces contenues dans le § XLII de notre second volume, prouvent qu'il occupait ce poste dès le commencement de l'année 1559.

([2]) *Papiers de Simancas*, liasse B. 14, n° 18.

([3]) La lettre, par laquelle Chantonnay annonce au Roi d'Espagne qu'il va quitter don Frances de Alava pour aller occuper le nouveau poste qui lui est assigné, est du 2 décembre 1563 (*Papiers de Simancas*, liasse B. 16, n° 28).

huit années, du mois d'août 1563 au mois d'août 1571. Sa volumineuse correspondance abonde en documents intéressants, et parmi ceux que nous publions nous croyons pouvoir signaler, comme étant d'une importance toute particulière pour l'histoire des relations de l'Espagne avec l'Écosse, une dépêche du duc d'Albe et de don Juan Manrique à Philippe II, en date du 29 juin 1565 (1), relative au mariage de la Reine avec lord Henri Darnley, union à laquelle le Roi d'Espagne donnait toute son approbation; les dépêches de don Frances de Alava, du 6 et du 30 mars 1567 (2), sur la mort tragique du roi Henri et sur les singuliers propos tenus par l'archevêque de Glasgow, ambassadeur de Marie Stuart en France, qui cherchait à faire retomber l'odieux de ce crime sur Élisabeth et sur Catherine de Médicis, qu'il osait accuser de complicité; les dépêches des 13, 17 et 24 juillet 1567 (3), sur les relations du comte de Murray avec la cour de France et sur les sentiments de ce seigneur lorsqu'il quitta la France pour retourner en Écosse; celles des 22 et 26 mai 1568 (4), sur l'évasion de Marie Stuart et sur la bataille de Langside; la dépêche du 26 juin 1570 (5), écrite par Philippe II à don Frances, et qui prouve de la manière la plus positive que ce fut à l'insu du Roi d'Espagne et par suite des intrigues du cardinal de Lorraine, que le pape Pie V se détermina à fulminer contre Élisabeth la bulle d'excommunication datée du 25 février et affichée le 15 mai à la porte de l'évêque de Londres; enfin, une longue dépêche du duc d'Albe, du 7 mai 1571 (6), dans laquelle est exposé et dis-

(1) Page 12.
(2) Pages 20 et 23.
(3) Pages 27, 29 et 30.
(4) Page 34.
(5) Page 58.
(6) Page 74.

cuté le plan d'invasion en Angleterre, proposé, au nom du duc de Norfolk, par le Florentin Ridolfi.

II. Don Frances de Alava ayant obtenu, au mois d'août 1571, l'autorisation de rentrer en Espagne [1], Aguilon, l'un des secrétaires attachés à son ambassade, resta comme chargé d'affaires du Roi d'Espagne en France, jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ambassadeur. L'intérim du secrétaire Aguilon dura environ huit mois. Nous avons extrait de sa correspondance huit dépêches, parmi lesquelles nous citerons celles des 22 et 29 décembre 1571, et celle du 15 janvier 1572 [2], comme particulièrement intéressantes pour l'histoire de Marie Stuart.

III. Au mois de mars 1572, don Diego de Zuñiga, l'un des conseillers du Roi d'Espagne, et dont le frère, don Juan de Zuñiga, était ambassadeur à Rome, fut choisi par Philippe II pour succéder à don Frances de Alava et résider en qualité d'ambassadeur ordinaire auprès du roi Charles IX. Don Diego occupa ce poste jusqu'au mois d'octobre 1577. Les documents que nous avons extraits de sa correspondance sont peu nombreux eu égard à la durée de son ambassade, mais ils présentent presque tous beaucoup d'intérêt. Telle est, entre autres, la lettre écrite de Bruxelles le 29 septembre 1573 [3], par Jacques Hamilton, dans laquelle ce seigneur déclare de la manière la plus explicite qu'il travaille de tous ses efforts à faire assassiner le prince d'Orange. Ce complot, dont les historiens ne parlent pas, resta sans doute à l'état de projet, ainsi qu'une autre pro-

(1) *Papiers de Simancas*, liasse B. 32, n° 166.
(2) Pages 97, 98 et 103.
(3) Page 111.

position du même genre faite deux ans après par le même personnage, et qui fut accueillie et encouragée de la manière la plus formelle par les agents diplomatiques espagnols, comme cela résulte de la lettre écrite, le 16 mai 1575 (1), au ministre d'État don Gabriel de Zayas, par Aguilon, qui avait conservé auprès de don Diego de Zuñiga ses fonctions de secrétaire d'ambassade. Ces documents justifient ce que nous avons avancé dans la préface de notre premier volume (p. xxi), c'est qu'au seizième siècle on faisait fort peu de cas de la vie humaine, et qu'en politique on recourait volontiers à l'assassinat comme au moyen le plus sûr de se débarrasser promptement de quiconque devenait un péril ou un obstacle. Nous appellerons également l'attention sur un document d'une tout autre nature inséré dans le même paragraphe. C'est le *Traité de confédération entre les Rois, Ducs, Princes, Villes libres, Républiques et Seigneuries d'Allemagne, Angleterre, Écosse, Suisse, Flandre, etc., de l'une et l'autre religion,* traité qui aurait été conclu à Spire le 15 octobre 1573 (2), et dont on n'aperçoit aucune trace ni dans les recueils diplomatiques, ni dans les historiens. Il est probable que ce traité ne reçut pas d'exécution ; toutefois il s'agissait d'un projet sérieux, car le texte que nous reproduisons est la traduction officielle en espagnol envoyée à Philippe II par son ambassadeur en France. Ce document présente cela de particulier qu'on y retrouve comme base de gouvernement les grands principes politiques qui n'ont prévalu que plus de deux siècles après, tels que la liberté de conscience, l'impôt du dixième substitué à la taille et aux redevances, le retour des biens de l'Église à l'État, qui se charge de payer les

(1) Page 127.
(2) Page 113.

ecclésiastiques, l'instruction publique rétribuée par les villes et les communes, la gratuité de la justice, le droit d'élection, etc., organisation gouvernementale qui forme maintenant en France et dans plusieurs États de l'Europe les bases du droit public, mais dont l'exercice, sauf en Angleterre, ne remonte pas au-delà de 1789.

IV. Au commencement de l'année 1577, don Diego de Zuñiga se trouva obligé par l'état de sa santé de demander un congé temporaire (1); quelques mois après il sollicita et obtint son rappel définitif. Don Juan de Vargas Mexia, qui avait été pendant plusieurs années ambassadeur du Roi d'Espagne auprès du Duc de Savoie, et qui s'était acquitté de cette charge avec distinction (2), fut choisi par Philippe II, au mois d'octobre 1577, pour remplacer don Diego de Zuñiga comme ambassadeur résidant en France. Il vint prendre possession de son poste en décembre et l'occupa un peu plus de deux ans et demi, jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 7 juillet 1580 (3). La pièce la plus importante de ce paragraphe est la dépêche du 13 avril 1578 (4), qui renferme le compte-rendu d'une conférence entre l'ambassadeur et le duc de Guise, dans laquelle le duc commença à mettre en avant le projet, si souvent agité depuis, d'une descente en Écosse pour de là envahir l'Angleterre, renverser Élisabeth, et rétablir le catholicisme dans toute

(1) Lettre du Roi d'Espagne au Roi de France, du 10 avril 1577 (*Papiers de Simancas*, B. 42, n° 7).

(2) « Entretanto, hallandose aqui Juan de Vargas Mexia para se bolver continuar mi servicio cerca del Duque de Saboya, mi primo, donde ha estado algunos años, como sabeis, y teniendo yo satisfaccion de su persona y sufficiencia, he acordado que se vaya á residir en la corte de Francia. » (Lettre de Philippe II à don Diego de Zuñiga, du mois d'octobre 1577. — *Papiers de Simancas*, B. 42, n° 9.)

(3) Lettre du secrétaire Diego Maldonado à Philippe II, du 8 juillet 1580 (*Papiers de Simancas*, B. 51, n° 210).

(4) Page 142.

la Grande-Bretagne, en réunissant sur la tête de Marie Stuart les couronnes d'Écosse et d'Angleterre.

V. Après la mort de don Juan de Vargas Mexia, le poste d'ambassadeur résidant en France demeura vacant pendant près de six mois. Diego Maldonado, son principal secrétaire, resta chargé de la correspondance, et il la continua jusqu'à la fin de l'année. Nous n'avons rien trouvé à extraire de cette correspondance, qui se rapporte presque tout entière aux affaires du compétiteur de Philippe II au trône de Portugal, don Antonio de Crato, et à celles des États des Pays-Bas, qui, en septembre de cette même année, reconnurent pour chef souverain le duc d'Alençon. Dès le mois de novembre 1580, Jean-Baptiste de Tassis le jeune [1] fut désigné par Philippe II pour venir remplacer en France don Juan de Vargas Mexia, mais seulement avec le titre de chargé d'affaires. Il est probable que Philippe II réservait dès lors l'ambassade de France à don Bernardino de Mendoça, dont nous allons avoir bientôt l'occasion de parler, et qui remplissait déjà depuis plusieurs années les fonctions d'ambassadeur résidant auprès d'Élisabeth. Quoi qu'il en soit, Tassis, ayant reçu avis de sa nomination à Bilbao le 7 décembre 1580, s'embarqua immédiatement pour se rendre à son poste, et aborda au port de Vannes en Bretagne le 18 du même mois. De là il se rendit à Blois, où la cour résidait alors, et où il arriva le 4 janvier 1581. Ce fut de cette ville qu'il écrivit à Philippe II sa première dépêche, en date du 17 janvier [2].

[1] Philippe II l'appela *Juan-Batista de Tassis el moço*, pour le distinguer de son cousin-germain Jean-Baptiste de Tassis, attaché sous ses ordres à la légation de France, et qui fut plus tard employé dans les Pays-Bas (Lettre de Philippe II, écrite de Badajoz le 6 novembre 1580; B. 52, n° 274).

[2] *Papiers de Simancas*, liasse B. 52, n° 5.

J.-B. de Tassis occupa pendant quatre années environ le poste de chargé d'affaires de Philippe II en France, de janvier 1581 au mois de septembre 1584, époque où il fut remplacé par don Bernardino de Mendoça ([1]). L'année suivante il reçut, comme récompense de ses services, la charge d'inspecteur général, *veedor general*, de l'armée de Flandre ([2]). Pendant la durée de ses fonctions en France, Tassis eut souvent à s'occuper des affaires de Marie Stuart et de l'Écosse. Sa correspondance nous a paru présenter dès l'origine un grand intérêt, car ce fut précisément dans les premiers mois de 1581 que l'on commença à s'occuper sérieusement « de ce vaste plan préparé par les Jésuites, » approuvé du Pape, concerté avec Lennox, ayant l'adhé- » sion du Roi d'Écosse, assuré du concours ardent de la » maison de Lorraine, devant obtenir l'appui militaire du » Roi d'Espagne, et qui consistait à rendre l'Écosse catho- » lique et à faire sortir Marie Stuart de sa prison pour la » remettre sur le trône ([3]). » Tassis prit la part la plus active à cette grande intrigue politique, et sa correspondance nous fait connaître des détails et même des faits qui jusqu'à présent avaient été mal appréciés ou entièrement ignorés par la plupart des historiens. Nous avons cru pouvoir intercaler dans le même paragraphe un certain nombre de pièces qui appartiennent à l'ambassade de don Bernardino de Mendoça en Angleterre. Plusieurs de ces documents, les lettres de Philippe II surtout, nous semblent d'une importance réelle, parce qu'ils nous initient aux véritables sentiments du Roi d'Espagne à l'égard de Marie Stuart et de l'Écosse. Quant à la provenance de ces pièces

(1) Lettre de Philippe II, du 2 septembre 1584; liasse A. 56, n°s 13-17.
(2) Lettre de Philippe II, du 23 juillet 1585; liasse B. 56, n° 33.
(3) Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 230.

diplomatiques, les unes sont des copies que M. Mignet a fait faire en Espagne aux Archives mêmes de Simancas, et qu'il a bien voulu nous communiquer; les autres ont été apportées de Simancas en France avec les liasses intitulées *Francia,* et elles existent en minutes originales aux Archives de l'Empire, sous les cotes A 55 et A 56, qui portent pour ancienne rubrique le titre de *Conquête du Portugal,* non pas qu'elles soient spécialement relatives à la conquête du Portugal, mais parce qu'elles ont été écrites par Philippe II tandis qu'il séjournait dans ce pays, lorsqu'il en fit la conquête.

VI. Après avoir occupé pendant six années, de 1578 à 1584, le poste d'ambassadeur résidant en Angleterre, où il soutint énergiquement la cause de Marie Stuart et des Catholiques, don Bernardino de Mendoça, en étant venu à une rupture complète avec Élisabeth, qui l'accusait, non sans raison, de fomenter toutes les conspirations tramées dans son royaume, fut obligé de quitter l'Angleterre le 29 janvier 1584 (1). De Londres, il se rendit à Paris, où Tassis lui remit tout ce qui concernait l'Angleterre et l'Écosse, et, après avoir employé deux mois (2) à prendre une connaissance approfondie des négociations entamées par le chargé d'affaires du Roi Catholique en France, il quitta Paris vers le milieu d'avril pour aller rejoindre en

(1) Le 18 janvier 1584, don Bernardino de Mendoça avait été appelé chez le Grand Chancelier d'Angleterre, et là, en présence des principaux seigneurs du Conseil, on lui avait signifié que la volonté de la Reine était qu'il sortît du royaume avant quinze jours, sous peine d'être châtié s'il refusait d'obéir (Dépêche de don Bernardino de Mendoça à Philippe II, en date du 21 janvier. *Archives de Simancas, Neg. de Inglaterra,* leg. 839, citée par M. Mignet, *Hist. de Marie Stuart,* t. II. p. 263). L'ambassadeur repoussa avec mépris les menaces des conseillers d'Élisabeth; toutefois, il s'embarqua peu de jours après, de sorte que les relations diplomatiques entre le Roi d'Espagne et la Reine d'Angleterre se trouvèrent rompues quatre années avant qu'ils en vinssent à une guerre ouverte.

(2) De la fin de janvier jusque vers le milieu d'avril (Dépêche de Tassis au Roi d'Espagne, en date du 10 avril 1584. Voyez ci-après, p. 327, note 1).

Espagne le Roi son maître. Don Bernardino Suarez Hurtado de Mendoça ou Mendoza, suivant l'orthographe moderne, cinquième comte de Coruña et vicomte de Torija, était issu d'une des maisons les plus considérables de l'Espagne [1]. Son habileté et son énergie lui valurent l'estime particulière du Roi Catholique, et, de tous les agents qui secondèrent la politique de Philippe II, il est peut-être celui auquel ce prince témoigna le plus de déférence [2]. Le Roi appréciait trop bien les services que don Bernardino pouvait lui rendre dans l'exécution de ses desseins sur la France et sur l'Angleterre pour différer longtemps de l'employer. Le duc d'Alençon étant mort à Château-Thierry le 10 juin 1584, Philippe II envoya Mendoça en France vers la fin de septembre [3], pour faire ses compliments de condoléance à Henri III et à Catherine de Médicis, et, dès le mois suivant, il l'accrédita auprès d'eux, en qualité d'ambassadeur ordinaire, à la place de J.-B. de Tassis, qui fut envoyé dans les Pays-Bas.

« De Paris, où il excita les Guises, où il inspira la ligue, » Mendoça poursuivit de sa haine et de ses complots la » Reine Élisabeth, qui trouva en lui un ennemi aussi ardent » qu'infatigable [4]. » Il fut, sinon l'instigateur, au moins le confident et le zélé promoteur de la conspiration de Babington, et, en lisant sa correspondance, il est facile de

(1) Moréri, *Dictionnaire historique*, art. *Mendoça*, t. VII, p. 442.

(2) Voyez les lettres adressées par le Roi à Mendoça, notamment celles des 28 janvier, 23 avril, 6 et 20 mai 1582, 12 septembre 1583 et 18 juillet 1586, p. 234, 238, 243, 252, 314 et 365 de ce volume, et, dans les *Papiers de Simancas*, A. 57, nos 16-19, les lettres de rappel du 14 juillet 1589.

(3) Lettre de Philippe II à J.-B. de Tassis, en date du 2 septembre 1584 : « Las particularidades de la respuesta se fiaran á don Bernardino de Mendoça que va á condolerse de la muerte del de Alanson. » (*Papiers de Simancas*, A. 56, nos 13-17.) — Autre lettre de Philippe II à Tassis, en date du 27 septembre : « Me ha parezcido ordenaros, como por la presente lo hago, que os halleys en Bles, ó donde la corte estará para el tiempo que don Bernardino aya de llegar allí, porque el primer offrecimiento de la condolencia à que él va es bien que os halleys los dos juntados. » (A. 56, nos 12-17.)

(4) Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 266.

comprendre qu'un projet, qui avait pour point de départ l'assassinat longuement prémédité de la Reine d'Angleterre, devait, ou réussir par la mort d'Élisabeth, ou, dans le cas contraire, amener la catastrophe qui termina la vie de la Reine d'Écosse : *Vita Mariæ, mors Elisabeth; vita Elisabeth, mors Mariæ* (1).

Vouloir signaler tout ce que la correspondance de don Bernardino de Mendoça renferme d'intéressant pour l'histoire de Marie Stuart et de l'Écosse, ce serait se mettre dans la nécessité de citer presque toutes ses dépêches. Nous laisserons le soin d'en apprécier l'importance à ceux qui consulteront ce cinquième volume. Toutefois, il est un point sur lequel nous croyons devoir appeler leur attention, parce qu'il nous semble de nature à fournir aux historiens de nouveaux aperçus : c'est la conviction profonde, conservée par l'ambassadeur, même après la condamnation de Marie Stuart, qu'on n'irait pas jusqu'à son exécution (2). Il base cette conviction sur les plus fortes raisons politiques. Le Roi de France se méfiait à bon droit de Marie Stuart, qu'il savait entièrement livrée à l'influence de l'Espagne ; il désirait la continuation de sa captivité, mais non pas sa mort ; et, malgré les acccusations de perfidie et de trahison nettement formulées contre Henri III dans des pamphlets contemporains (3), il me paraît certain que les démarches

(1) Dépêche de don Bernardino de Mendoça à Philippe II, du 24 décembre 1586, p. 438.

(2) Voyez les dépêches de don Bernardino à Philippe II, des 8 et 19 novembre, 7 et 24 décembre 1586 et 24 janvier 1587, p. 423, 427, 434, 437 et 458.

(3) Voyez, entre autres, le pamphlet de Jean Boucher, *De justa Henrici tertii abdicatione*, (Paris, apud Nic. Nivellium, 1589, pet. in-8°), et le pamphlet intitulé *Les mœurs, humeurs et comportemens de Henry de Valois* (Paris, Antoine Le Riche, 1589), dans lesquels on accuse Henri III « d'avoir vendu le sang de sa belle-sœur. » — Cette assertion paradoxale, dit M. Chéruel (*Marie Stuart et Élisabeth*, Paris, Hachette, in-8°, p. 157 et 158), reproduite par Louis Aubery dans la préface de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, et avidement accueillie par Bayle (*Critique générale de l'histoire du Calvinisme du P. Maimbourg*, édit. de la Haye, 1727, deuxième lettre, p. 13 et suiv., et *Dictionnaire historique*, art. *Élisabeth*), a été adoptée et répétée par des esprits plus graves, tels que Burnet, *Histoire de mon temps*, t. II, p. 219, 220 (dans la Collection des mémoires relatifs à l'histoire d'Angleterre, publiée par

que ce prince fit faire par ses ambassadeurs Pompone de Bellièvre et Châteauneuf pour sauvegarder la vie de la Reine d'Écosse, mais rien de plus, furent sérieuses et sincères. Quant à Élisabeth, sans doute sa sûreté personnelle semblait exiger le sacrifice de la vie de sa rivale, et il est évident qu'en la faisant mourir elle mettait un terme à ces conspirations sans cesse renaissantes qui menaçaient constamment sa propre existence; mais, une fois la condamnation obtenue, elle devait savoir qu'en exécutant la sentence elle allait s'exposer aux éventualités les plus formidables. Brûler de sa propre main le testament fait par Marie Stuart en faveur de Philippe II, ce n'était pas l'anéantir; elle savait parfaitement que la Reine d'Écosse avait dû prendre ses précautions pour le faire parvenir à la connaissance de son puissant héritier (1), et que celui-ci ne négligerait rien pour faire valoir ses droits (2). Élisabeth se jetait donc dans un immense péril en faisant exécuter Marie Stuart. Cela est si vrai, que, sans un concours de circonstances imprévues, sur lesquelles elle ne pouvait pas compter, il est bien probable que la mort de Marie Stuart aurait été vengée de la manière la plus éclatante, et qu'on aurait vu le catholicisme rétabli en Angleterre sur les ruines du trône d'Élisabeth (3). En résumé, après avoir lu attentivement la

M. Guizot); Rapyn-Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, édit. in-4°, t. II, p. 422, et, de nos jours, par Sharon Turner, *Reign of queen Elizabeth*, 2e édit., Lond., 1829, t. II, p. 457. — M. Chéruel, dans l'ouvrage déjà cité, ch. XIII, p. 155 et suiv., réfute victorieusement l'accusation et justifie complétement Henri III et Catherine de Médicis de toute connivence dans la mort de Marie Stuart; mais je persiste à croire qu'il faut s'en tenir là, et qu'en 1586 la raison d'État ne permettait pas à la France de travailler à la mise en liberté et au rétablissement de la Reine d'Écosse.

(1) Voyez la dépêche de Mendoça, du 7 février 1587, p. 463.

(2) Voyez la dépêche de Philippe II, du 27 novembre 1587, p. 504, et *ibid.*, p. 508, note 3, l'extrait de la dépêche de Mendoça, en date du 13 août 1590, relative aux mesures prises par ordre de Philippe II pour assurer, par des preuves testimoniales recueillies légalement, l'existence et la teneur du testament fait en sa faveur par la Reine d'Écosse.

(3) Sur les forces dont pouvait disposer le parti catholique en Angleterre, voyez le *Mémoire* annexé à la dépêche du 13 août 1586, p. 390.

correspondance de don Bernardino de Mendoça, j'en suis arrivé à me demander si les allégations d'Élisabeth relativement à Davison, le conseiller qu'elle accusa d'avoir surpris sa signature pour faire exécuter la Reine d'Écosse, accusation qu'on a toujours regardée comme une indigne comédie [1], n'a pas quelque chose de fondé, et si vraiment Élisabeth, au milieu d'hésitations bien naturelles, n'a pas eu la main forcée par des ministres impatients d'en finir, et qui avaient plus d'énergie qu'elle [2]. C'est là une question qui me semble valoir la peine d'être approfondie, et je me plais à la signaler aux historiens qui s'occuperont encore d'écrire sur la rivalité de Marie Stuart et d'Élisabeth.

C'est à l'année 1587, c'est-à-dire avec les documents relatifs à la mort de Marie Stuart et à l'exécution de ses dernières volontés, que nous terminons cette partie de notre recueil. Postérieurement à cette époque, don Bernardino de Mendoça continua à résider en France; mais, atteint d'une ophthalmie grave, il demanda son rappel, qu'il obtint par lettre du Roi, en date du 14 juillet 1589 [3]. Il s'apprêtait à partir lorsque l'assassinat de Henri III (1er août) vint le forcer à prolonger son séjour en France, et sa dernière dépêche, dans les papiers de Simancas, est du 31 décembre 1591. On voit par cette dépêche que, déjà depuis plus d'un an, depuis l'entrée du prince de Parme en France (août 1590), don Bernardino avait cru devoir cesser de prendre part aux affaires [4]. Suivant Moréri, il mourut en Espagne le 4 juillet 1595.

(1) Voyez la lettre écrite par Henri III à M. de Châteauneuf, en mai 1587, t. IV, p. 192.

(2) Élisabeth manifesta la même indécision pour faire exécuter la sentence prononcée contre le comte d'Essex (Voyez l'*Histoire d'Angleterre* du docteur Lingard, t. VIII, p. 508 de la traduction française in-8°).

(3) *Papiers de Simancas*, A. 57, n°s 16-49, 51 et 55.

(4) « A Dios he de dar infinitas gracias por el haverme inspirado no pusiesse mano en negocio despues que el duque de Parma entró en este reyno. » (*Papiers de Simancas*, B. 64, n°s 215-17.)

Nous ne croyons pas devoir insister davantage sur l'intérêt historique des correspondances espagnoles que nous venons de récapituler; il suffira de les parcourir pour en reconnaître toute la valeur. Les documents dont elles se composent sont le résultat du dépouillement fait avec le plus grand soin des papiers d'État provenant des archives de Simancas, que les hasards de la guerre ont amenés aux Archives de l'Empire, où ils sont conservés depuis plus d'un demi-siècle. Nous croyons être sûr qu'aucun document de quelque importance relatif à notre sujet, c'est-à-dire intéressant de près ou de loin les rapports de Philippe II avec Marie Stuart et l'Écosse, n'a pu échapper à nos patientes et laborieuses recherches.

Le système d'impression que nous avons adopté pour ce cinquième volume est celui que nous avons toujours suivi dans nos précédentes publications; il consiste à reproduire de la manière la plus exacte les documents manuscrits que nous avons sous les yeux, et cette fois nous nous y sommes appliqué avec d'autant plus de rigueur qu'il s'agissait d'une langue étrangère. Nous avons donc donné toutes les variations d'orthographe, même celles des noms propres; mais en même temps, pour rendre la lecture plus facile, nous avons complété ou rectifié la ponctuation, ajouté les accents, lorsqu'ils étaient nécessaires pour déterminer la signification des mots, et, de plus, nous avons mis en tête de chaque pièce des sommaires beaucoup plus développés que ceux qui se trouvent dans les volumes précédents. Ces sommaires sont rédigés de telle manière qu'ils équivalent presque à des traductions; de sorte que, sans même savoir l'espagnol, on pourra toujours prendre une connais-

sance exacte de ce que les documents renferment d'intéressant dans leurs détails comme dans leur ensemble. Nous espérons qu'on nous saura quelque gré des efforts que nous avons faits afin d'épargner de la peine et du temps aux historiens qui voudront consulter, pour les mettre en œuvre, les documents que nous leur avons préparés.

A. TEULET.

PAPIERS D'ÉTAT

SUR LES RELATIONS POLITIQUES

DE L'ESPAGNE AVEC L'ÉCOSSE

DURANT LA VIE DE MARIE STUART

(1563. — 1587.)

PHILIPPE II.

MARIE STUART ET JACQUES VI.

I.

AMBASSADE DE DON FRANCES DE ALAVA ([1]).

1563-1571.

1563. — 3 Mai. — Paris.

M. DE CHANTONNAY A PHILIPPE II.

(*Archives de l'empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 17, n. 28. — Déchiffrement officiel. — Dépêche originale chiffrée, liasse B. 17, n. 76.*)

Aventure survenue à la Reine d'Écosse; détails que M. de Chantonnay transmet à Philippe II comme les tenant de source certaine. — Avis qu'un gentilhomme français réfugié en Écosse pour cause d'homicide, et qui avait été accueilli avec bienveillance par Marie Stuart, est parvenu à se cacher un soir sous le lit de cette princesse. — Faiblesse des officiers de service, qui, ayant découvert le coupable pendant que la Reine était à se déshabiller dans son cabinet de toilette, consentirent sur ses instances à le laisser aller, et n'en parlèrent à la Reine que le lendemain matin. — Mécontentement témoigné par Marie Stuart de ce qu'on eût ainsi cherché à étouffer une affaire touchant de si près à son honneur. — Audace du gentilhomme, qui, quelques jours après, ne craignit pas de se présenter devant la

([1]) Don Frances de Alava, commandeur de Belmez et d'Alcolea, capitaine général de l'artillerie et conseiller de guerre de Philippe II, fut désigné, en 1562, pour succéder à Perrenot de Chantonnay comme ambassadeur résidant en France. Ses premières instructions sont datées de

Reine pour lui demander justice de l'injure qu'on lui avait faite en le chassant de la chambre. — Parti pris par Marie Stuart de le renvoyer immédiatement devant son Conseil. — Aveux arrachés à ce gentilhomme par la menace de la torture, et par lesquels il s'est reconnu comme un agent des ennemis de la maison de Guise, envoyé par eux en Écosse pour compromettre la Reine et l'empêcher de pouvoir se marier soit avec le Roi de Suède, soit avec l'Archiduc et tout autre prince. — Condamnation à mort du coupable, qui a été publiquement exécuté.

Pienso que por otra via Vuestra Magestad avrá entendido lo que ha acontecido á la Reyna de Escocia; todavia, porque lo sé de parte segura, me ha parescido escrivirlo á V. M. (1). — Avrá algunos dias que un gentilhombre frances passó en Escocia con color de ser fugitivo por un homicidio; y la Reyna le hizo recogimiento como á estrangero, hasta que él acabasse sus negocios acá. Y una noche este determinó de esconderse en la camara de la Reyna, debaxo de la cama. Y estando ella en su cabineto desnudandose, y los de la camara adereçando entretanto la cama, miraron debaxo della, como se suele por la seguridad, y hallaron à este gentilhombre, y, á muchos ruegos dél, le dexaron yr, atribuyendo su hecho á locura mas que á otra cosa; y no dixeron nada á la Reyna hasta otro dia por la mañana; la qual se enojó de que huviessen soltado al gentilhombre, porque ella, por su honrra, no quisiera que esto passará en dissimulacion. Quiso Dios que otro dia por la mañana el gentilhombre paresció delante

Madrid, le 29 novembre 1562 *. Dans ces instructions, il n'est fait aucune mention de Marie Stuart ni des affaires d'Écosse, pas plus que dans celles qu'il reçut au moment de son départ, le 12 août 1563. M. de Chantonnay continua de résider en France, conjointement avec don Frances de Alava, jusqu'à la fin de 1563. La lettre par laquelle Chantonnay annonce à Philippe II que, conformément à ses ordres, il va quitter don Frances pour aller occuper le poste d'ambassadeur résidant auprès de l'Empereur, est du 2 décembre 1563 **. Don Frances de Alava séjourna en France pendant près de dix ans, de la fin de 1563 au mois d'août 1571, époque à laquelle il obtint du Roi son maître l'autorisation de rentrer en Espagne ***. Le secrétaire Aguilon fut alors chargé de l'intérim.

(1) Cette singulière version de l'aventure de Chastelard me paraît inadmissible. On sait que ce gentilhomme, qui faisait partie de la maison de M. de Damville, fut un de ceux qui accompagnèrent Marie Stuart de France en Écosse, au mois d'août 1561. Il revint en Écosse l'année suivante, sous prétexte de ne pas vouloir prendre parti dans les troubles civils en France, mais, en réalité, parce qu'il s'était épris d'un fol amour pour Marie Stuart. Trouvé pour la seconde fois, le 14 février 1563, caché dans la chambre à coucher de la Reine, à Burnt-Island, il fut immédiatement arrêté, mis en jugement, condamné à mort, et exécuté à Saint-André le 22 février (Voyez Brantôme, *Vie des Dames illustres*, art. *Marie Stuart*, t. V, p. 121 de l'édit. Foucault).

* Liasse B. 14. n° 28.
** Liasse B. 15 n° 23.
*** Liasse B. 32, n° 166.

de la Reyna, pidiendole justicia del agravio que le avian hecho en echarle de la camara : y la Reyna mandó á los de su Consejo que se la hiziessen. Y apretandole ellos á que dixesse la causa que le avia movido á esconderse debaxo de la cama, y queriendole poner á la tortura, confessó muy claramente que Madama de Curosot (1), y otros enemigos de la casa de Guisa, le avian persuadido de passar en Escocia y procurar por todas las vias possibles de hazer alguna cosa con la qual la honrra de la dicha Reyna viniesse á disputa, para estorvar que el Rey de Suecia (2) ni el Archiduque (3), ni otro principe quisiesse casar con la dicha Reyna. Y assi ha sido justiciado publicamente.

De Paris, á III de mayo 1563.

Muy humilde vassallo y criado que sus reales manos besa.

PERRENOT.

1564. — 20 SEPTEMBRE. — AVIGNON.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 18, n. 48. — Déchiffr. officiel.*)

Tentatives réitérées de l'archevêque de Glasgow, ambassadeur de Marie Stuart en France, pour se rapprocher de l'ambassadeur d'Espagne. — Soin que don Frances a pris de le tenir à l'écart à cause du Nonce. — Visites faites à don Frances par l'archevêque. — Compte-rendu de la conversation qu'ils ont eue dans la seconde visite. — Ouvertures faites par l'archevêque sur la possibilité d'un mariage entre la Reine d'Écosse et le Prince d'Espagne. — Réserve extrême gardée par don Frances, et qu'il conservera jusqu'à ce que le Roi lui ait fait connaître ses intentions.

Al embaxador de Escocia (4) se le van los ojos tras mí, desde que llegó á esta corte. He andado siempre apartandome dél, porque anda este Nuncio mirandome á las manos. El dicho de Es-

(1) L'ambassadeur veut probablement désigner Charlotte de Laval, première femme de l'amiral Coligny, ou plutôt de l'amiral de Châtillon, comme l'appelaient ses contemporains (Voyez Brantôme, *Vies des Hommes illustres*, disc. 79e, édit. Foucault, t. III, p. 264; et le P. Anselme, *Histoire généalogique*, t. VII, p. 158). *Curosot* est un pseudonyme employé dans les correspondances espagnoles pour désigner la maison de Châtillon. C'est ce qui résulte d'un passage de la même dépêche, où le déchiffreur, en nommant *el cardenal de Chatillon*, rappelle, entre parenthèse, le pseudonyme du chiffre *Curosot*.

(2) Éric XIV (Voyez tome II, p. 167, note 2).

(3) L'archiduc Charles, troisième fils de l'empereur Ferdinand Ier.

(4) James Beatoun, archevêque de Glasgow.

cocia, la primera vez que me visitó, todo fue offertas; la segunda, que ha sido aqui en esta villa, fue hablarme mucho en su ama, en V. M. y Su Alteza. Yo nunca le he mostrado entender nada de lo que él queria dezirme, de manera que salió á desir ¿Qué qué hombre era este Nuncio? — Dixe que le avia platicado poco, pero que me parescia que esta Reyna le queria bien y lo mismo el Condestable ([1]). — Dixo : « Señor, sabed que me ha dicho dos vezes que por que no os hablo en casamiento de la Reyna mi ama con el serenissimo Principe de España ([2]). » — Y cierto yo conozco que me lo dize con cautela. Preguntele qué qué le avia respondido al Nuncio? — Respondió que él avia tres años que no avia visto á la Reyna su ama, por aver estado fuera del reyno, que no podia hablar en la materia. — Echele fuera la platica con dezir que yo creya que V. M., por ser quien la Reyna era tan catolica, y por las capitulaciones y amistad que siempre ha avido entre los Payses-baxos con el de Escocia, miraria siempre con buenos ojos lo que tocasse á la Reyna y aquel reyno.

Es un Escoces que paresce hombre de bien, pero muy ladino criado en Italia y en esta corte. Rebolvió sobre mí, y dixome: « Sabed que tengo tan buena opinion de vos, aunque nos avemos tractado poco, que ay alguna cosa que importa á mi ama tanto que de vos me fiaria y de ninguno de sus tios en Francia. » — Tornó luego á dezirme que cierto el Nuncio le avia tentado cautelosamente. Concluy con él con muchas offertas.

Embió otro dia, de mañana, à mi posada á tomar mi nombre por escripto, y despachó el mismo dia un gentilhombre á su ama. Paresce que podria venir á hablarme en materia de casamiento. Estare siempre cerrado, hasta entender lo que V. M. es servido que responda, en caso que me hable en él. De Aviñon, xx de setiembre 1564.—Los pies y manos de V. M. besa su cryado y vasallo ([3]),

Don FRANCES DE ALAVA.

([1]) Anne de Montmorency.
([2]) Don Carlos, fils aîné de Philippe II, né le 12 juillet 1545, et qui par conséquent avait près de trois ans de moins que Marie Stuart.
([3]) Nous croyons devoir supprimer dans les lettres suivantes cette formule finale, qui est toujours la même, et qui, ainsi que la signature, prendrait inutilement de la place.

1565. — 23 Janvier. — Toulouse.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 48. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles démarches faites par l'ambassadeur d'Écosse pour se rapprocher de l'ambassadeur d'Espagne, et auxquelles celui-ci n'a pu se soustraire. — Compte-rendu d'une conversation confidentielle qu'ils ont eue pendant la messe. — Lettre écrite par Marie Stuart à son ambassadeur, avec recommandation de la communiquer à don Frances de Alava, en qui elle dit avoir toute confiance. — Diverses propositions de mariage faites à la Reine d'Écosse de la part de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. — Ferme résolution qu'elle a prise de se marier au gré du Roi d'Espagne. — Prière adressée par l'archevêque de Glasgow, de la part de la Reine sa maîtresse, à don Frances pour qu'il dépêche sur-le-champ un de ses gentilshommes vers le Roi d'Espagne, afin de connaître ses intentions. — Réponse évasive de don Frances, qui a déclaré que bientôt lui-même irait en Espagne, et qu'il lui serait alors facile de traiter cette importante affaire avec tout le secret désirable. — Protestations de l'archevêque qu'un pareil atermoiement est de tout point contraire aux désirs formels de la Reine sa maîtresse. — Sa détermination d'envoyer sur-le-champ son frère vers le Roi d'Espagne avec une lettre de créance écrite d'avance à cet effet par la Reine d'Écosse. — Vains efforts de don Frances pour lui démontrer l'étrangeté et les dangers d'une pareille démarche. — Obstination de l'archevêque, qui n'a consenti qu'à grand'peine à retarder de vingt jours le départ de son frère. — Promesse que lui a faite l'ambassadeur d'écrire immédiatement au Roi d'Espagne, afin d'obtenir une réponse avant l'expiration de ce délai. — Nouvelle entrevue demandée à don Frances par l'archevêque, qui doit venir le trouver chez lui, la nuit suivante, sous un déguisement. — Résolution prise par don Frances de lui dire que sa dépêche est déjà partie. — Prière au Roi d'Espagne de faire connaître promptement ses intentions.

No he podido deffenderme deste embaxador de Escocia, porque ha tres dias que vino un hermano suyo ([1]) de la dicha Escocia, embiado de aquella Reyna; la qual le mandó que me visitasse y preguntasse muy particularmente como se hallava V. M. de salud. Oy, que son XXIII, estando oyendo missa, llegó el dicho embaxador á mí y dixome : « Vengo de vuestra posada para hablaros en un negocio importantissimo. » — Dixe que en oyendo misa me podria hablar. Apartóme de toda la gente, y sacó una carta ([2]) que le escrive su ama, hizome que la viesse y leyómela; en que le manda que, en todo caso, él me la haga

([1]) John Beatoun.
([2]) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

leer, ó me la muestre, y pida de su parte que yo oya muy particularmente al dicho embaxador, y haga lo que me pedira, pues ella cree que hare á V. M. servicio. Luego vi á lo que podia yr, y le dixe : « Ya veis qual está aqui el tiempo; no querria meterme en negocio que les cresciesse en esta corte mas sospecha de la que tienen de vernos juntos. » — Dixome : « Nadie puede entender lo que agora tractamos; oyd lo que os pide esta Reyna y no lo recibais de mala gana. » — Respondí que con toda alegria lo oyria y la serviria. — Commençóme á dezir y jurar que de anima viva no se avia querido fiar su Reyna sino de mí; y que me hazia saber que, antes que la dicha Reyna partiesse de este reyno, Chantone le dixo un dia : « Señora, por lo que devo al servicio del Rey, mi señor, y al vuestro, os supplico que dexeis siempre una oreja abierta para oyr las cosas que de su parte se os dixeren, pues han de ser todas en bien y auctoridad vuestra.» Y que ella respondió al dicho Chantone que le prometia que assi se haria; y que, despues de ella yda en Escocia, passó esta platica al cardenal de Granvela, por que fuesse mas cautamente tractada; del Cardenal passó al obispo del Aquila, el qual obispo la tractava muy prudentemente y murió en tiempo que la dicha Reyna lo sintió mucho; que despues un obispo escoces, muy su confidente, se quiso entremeter en ella, el qual murió en Paris; y que, como V. M. sabe, la Reyna de Inglaterra, temiendo que la dicha de Escocia no se case á su desgusto, le ha diversas vezes offrescido que hará quanto ella quisiere con tal que se case con su consentimiento. Que de Alemania le han traydo algunas negociaciones; y ultimamente de parte desta Reyna se le ha propuesto el duque de Orliens; y que ella ha siempre respondido desviandolos á todos de la platica. Que agora la Reyna de Inglaterra le aprieta con nuevo cuydado, y como creo que V. M. lo tiene entendido, anda ganando las voluntades á los particulares de su reyno; y que la dicha de Inglaterra tiene llamados Estados para fin de abril ó principio de mayo, para con entrambos reynos tractar de lo que toca à la dicha Escocia, y tomar resolucion; que ella está en tomar la que á V. M. le paresciere; que la dicha

su ama me pide que yo embie uno de mis gentileshombres á V. M. con esto y que buelva luego con la respuesta. — Dixe que con entera voluntad me emplearia en lo que á su Reyna tocasse, pues sabia hazia á V. M. gran servicio, pero que embiar yo persona á esto, en tiempo que no escrivo á V. M. sino de muchas en muchas semanas, por no aver que escrivirle, que podia ser meter en mas sospecha de la que tiene á esta Reyna; que no convenia agora hazerlo : y que, por que viesse la voluntad con que yo me empleava en lo que me pedia su Reyna, que le hazia saber que muy en breve yria yo á la corte de V. M., y que entonces podria tractar la materia muy bien y tan cautamente que nadie lo entendiesse; que embiar yo agora persona, ya el podia considerar lo que esta Reyna imaginaria dello. — Dixo que lo de mi partida, por breve que fuesse, no podia ser tan presto como la dicha Reyna queria, la qual le ordenava que, si yo acceptava lo que ella me pedia, embiasse á su hermano con una carta de creencia para V. M. Y sacóla del pecho y mostrómela. — Dixele : « ¿ essso me dexis? Dezilde vos que esto seria escandalizar de veras al mundo. » — Dixome : « No es el primer gentilhombre que ha ydo de Escocia á España, ved si acabais lo que se os pide, y si no, pidoos que por amor de mi Reyna embieis un criado vuestro con mi hermano para que no se le haga maltractamiento en España. » — Respondí que aquel sabia yo que no se haria á ningun criado de su Reyna en los reynos de V. M.; pero que avia mucho que considerar en ello. — Respondió : « En fin, no quereis hazer nada de lo que la Reyna os ruega ¿ » — Escandalizeme mucho, y dixe por cierto, si querria, y de muy buena gana, y que me hiziesse plazer de escrivir á la dicha Reyna los inconvinientes que le representava y que buena occasion de tractar desta materia era la que yo le avia dicho. — Respondió : « Ora escriví si teneis que mi hermano partirá sin falta mañana é yrá á Bayona á aguardar al conte de Agamont, que me dizen se va en España, para yr en su compañia. » — (No puedo pensar quien le aya dicho que el dicho conde va á ver á V. M.) Dixele que yo no podia creer que la Reyna su ama queria que este negocio se

divulgasse por el mundo como él queria hazerlo. — Despidióse de mí diziendo, si queria escrivir que escriviesse; que su hermano no podia dexar de seguir el viaje. — Roguele que dixesse su hermano á V. M. las cosas que yo le avia representado, y que tambien lo escriviesse á su ama porque me pesaria tuviesse mal concepto de mí. — Dixo alegremente que lo haria assi y que tambien yo lo escriviesse á V. M.; y partió, á mi parescer, con tanta determinacion de ponerlo por obra, que, por menor inconviniente, tuve de llamarle, y dixele : « ¿ Paresceos que seria bien embiar yo una estafeta en España al duque de Alva ó al principe de Evoli á dizerles vuestra determinacion para que ellos encaminen á vuestro hermano mas cautamente que vos le quereis embiar? — Echómelo muy lexos, y dixo que no convenia; y tornava á yrse muy quietamente. Huve de tornar á asirle del braço y dezirle : « No hagais alguna cosa de que reciba dessabrimiento vuestra ama. » — Respondió : « Si le recibe, mirará primero lo que me escrivia y ordenava. » — En fin viendole en tan gran resolucion, dixe : « Tened por bien que yo escriva primero una carta á la corte del Rey mi señor, yo os lo ruego. » — Estuvo pensando, y dixo : « Sé cierto que será contra la voluntad de mi Reyna, pero si vos quereis escrivir al Rey vuestro amo por estafeta secreta lo que la Reyna mi ama os ha pedido que le digais, entretendre á mi hermano hasta que vos tengais respuesta, si la teneis dentro de xx dias; y escrivire á la Reyna mi ama, echandole á vos la culpa de esta fuerça que me aveis hecho; y para entonces tendre respuesta porque embiare con diligencia. » — Tornóme á cargar la mano en que avia de venir respuesta dentro de xx dias. Dixe que dentro de veinte ó treinta, que no le podia dezir de cierto quando la tendria. Y pidióme la palabra de que escriveria á V. M. enteramente lo que me avia dicho de parte de su ama. Con esto fue á mi parescer no bien contento. — Hame embiado á dezir esta tarde con su secretario que le conviene hablarme esta noche, que él vendria de otra manera vestido á una ó dos horas della. Desviarlo he, por poderle dezir á la mañana, si viniere, que he despachado ya la estafeta. — V. M. provea lo

que fuere servido, porque yo le veo resoluto y con gran priessa; no sé el misterio que tiene.

De Tolosa, á XXIII de enero 1565.

1565. — 15 MARS. — TOULOUSE.

D. FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 60. — Déchiffr. officiel.*)

Vives instances de l'ambassadeur d'Écosse pour obtenir la réponse du Roi d'Espagne. — Déclaration faite par le secrétaire de l'ambassadeur de France en Angleterre que la Reine d'Écosse ne saurait faire autrement que d'épouser son cousin lord Henri Darnley, conformément aux désirs de la Reine d'Angleterre, qui a tout fait pour avancer ce mariage. — Visite faite à la Reine d'Écosse par ce jeune seigneur, que l'on présente comme un gentilhomme accompli. — Assurance donnée par le secrétaire que les projets de mariage de Marie Stuart avec don Carlos et l'archiduc Charles seront immédiatement abandonnés, ou qu'autrement elle courrait risque de perdre la couronne et peut-être la vie.

El embaxador de Escocia me solicita mucho por la respuesta de V. M. Entiendo que el secretario que he dicho à V. M. que vino del embaxador (1) que este Rey tiene en Inglaterra, dixo á esta Reyna que la de Escocia no podia dexar de casarse á voluntad de la de Inglaterra, en la manera que ya la dicha Reyna de Inglaterra lo tenia tractado con el señor de Arlay (sobrino del rey Henrico); el qual avia ydo con cinquenta cavallos por la posta á visitar á la de Escocia y mostrarsele. Por que diz que es muy gentilhombre, y que el dicho secretario asseguró á un amigo suyo que las platicas passadas de casamiento, que la Reyna de Escocia avia tenido con Su Alteza y con el archiduque Carlos, cessarian, ó perderia su reyno, ó quiça la vida; loando mucho la prudencia y buena maña con que el dicho embaxador que este Rey tiene en la dicha Inglaterra ha tractado este negocio.

De Tolosa, á XV de março 1565.

(1) Paul de Foix (Voyez la correspondance de cet ambassadeur, tom. II, § XLIII, p. 174 et suivantes).

1565. — 4 Avril. — Bordeaux.

D. FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 71. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite à D. Frances par l'ambassadeur d'Angleterre.—Résumé de leur conversation. — Animosité qui subsiste plus que jamais entre les cours de France et d'Angleterre, malgré les prétendues prophéties de Nostradamus. — Intrigues des Français pour entraîner la Reine d'Écosse dans des affaires qui pourront bien lui devenir, ainsi qu'à eux, d'un grand embarras. — Efforts qu'ils font pour la dissuader des mariages que propose et désire la Reine d'Angleterre.

El embaxador de Inglaterra (¹) vino oy á verme, y ha discurrido comigo un rato en su Reyna y en la de Escocia. Dize que, con el juizio que Nostradamus ha echado de que ha de casar este Rey con su ama, piensan Franceses traer engañada la dicha su ama, pero que yo vere en lo que para, que será tener mas enemistad que nunca confiancia; y que á la de Escocia han puesto agora de nuevo Franceses en cosas que podria ser que á la dicha de Escocia y á estos les pesase. Que por desviar los casamientos que la dicha de Inglaterra propone y dessea, han agora permitido que propongan á la de Escocia casamiento con M. de Guisa y con otro, que estos no dessean que llegasse á effecto : á mi juizio dezia por el archiduque Carlos.

De Burdeos, IIII[e] de abril 1565.

1565. — 4 Juin — Bayonne.

D. FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 91. — Original.*)

Assurance donnée par l'ambassadeur d'Écosse que la Reine sa maîtresse n'est pas encore mariée. — Explication du bruit qui en a couru, et qui provient, suivant lui, de ce que la Reine, abandonnée par le comte de Murray, a été forcée de confier le commandement de ses troupes à lord H. Darnley et à son père, le comte de Lennox, pour réprimer les excès commis par les Protestants dans Édimbourg. —

(¹) Le chevalier Thomas Smith, qui avait remplacé sir Nicolas Throckmorton.

Instances de l'ambassadeur d'Écosse pour avoir une réponse de Philippe II. — Son vif désir d'obtenir la protection de ce prince en faveur de la Reine d'Écosse contre la Reine mère de France et contre la Reine d'Angleterre, qui se montrent ouvertement ses ennemies. — Déclaration formelle que Marie Stuart est bien déterminée à se gouverner en tous points d'après les conseils du Roi d'Espagne.

Enviame á dezir el embaxador de Escocia que él no cre que su ama sea casada (1); que lo que pasa es, que habia un mes, que un clerigo fue á dezir misa en la yglesia mayor de Enbruch, lo qual está proybido; y que fueron á oyrla alguna gente, pero que llegaron un gran golpe de ereges y tomaron al dicho clerigo, y que assi rebestido, como estava, le llebaron por las calles, donde le tiraron muchas pedradas y le hizieron otros vituperios grandes; de que aquella Reyna se ayró, y envió á prender algunos de los auctores. El hermano bastardo de la dicha Reyna dió en faborecer los Protestantes, de manera que vino á ponerse en arma la mayor parte del pueblo. La dicha Reyna, viendose en tal aprieto, y no haviendole acudido de los naturales de quien ella confiava persona, acordó de encomendar las armas al conde Darle y á su padre, losquales las tomaron, por la dicha Reyna y parte catolica, de tan buena gana, que pareció al pueblo que devia estar casado el dicho conde, pero que no entiende ni cree tal; que antes está esperando con gran desseo respuesta de V. M. y, en qualquier manera que sea, su favor, porque descubiertamente son sus enemigos esta Reyna y la de Ynglaterra, porque le ben tomar la cruz á cuestas por Dios y con yntencion de ayudarse en todo de V. M. y governarse por su parecer; y por las otras causas que ya V. M. tiene entendidas, que, por amor de Dios, V. M. con su grand christiandad y prudencia la considere y no la dexe anegar.

De Bayona, IIII° de junio 1565.

(1) Le mariage entre Marie Stuart et Darnley ne fut en effet célébré que le 29 du mois suivant, dans la chapelle de Holyrood (Voyez le *Résumé chronologique* du prince Labanoff; nouv. édit. Saint-Pétersbourg, 1856; 1 vol. in-8°).

1565. — 29 Juin. — Bayonne.

LE DUC D'ALBE ET DON JUAN MANRIQUE A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 6. — Original.*)

Communication officielle faite au duc d'Albe par le cardinal de Guise de la détermination prise par Marie Stuart d'épouser lord Henri Darnley. — Visite faite au duc par l'ambassadeur d'Écosse. — Compte-rendu de leur conversation. — Protestations de l'ambassadeur que la Reine sa maîtresse met toute confiance dans les bons sentiments du Roi d'Espagne. — Déclaration que lui a faite le duc d'Albe qu'en effet il a charge du Roi son maître de traiter avec lui sur ces matières, et de lui exprimer le bon vouloir de Sa Majesté pour la Reine d'Écosse. — Approbation entière donnée par le Roi d'Espagne au mariage de Marie Stuart avec Darnley. —Vives recommandations faites à la Reine d'Écosse de la part de Philippe II d'user d'une extrême prudence dans ses relations avec la Reine d'Angleterre. — Ligne de conduite qu'elle aura à suivre pour empêcher Élisabeth de se jeter dans les bras de la France et pour parvenir à la succession d'Angleterre. — Assurances données par le duc d'Albe que pour atteindre ce but la Reine d'Écosse peut compter, au moment opportun, sur l'appui efficace du Roi d'Espagne. — Vives démonstrations de reconnaissance avec lesquelles cette déclaration a été accueillie par l'ambassadeur. — Sa conviction que la Reine sa maîtresse recevra avec joie les conseils du Roi d'Espagne, et qu'elle s'y conformera ponctuellement. — Communications faites par l'archevêque sur les motifs qui ont déterminé Marie Stuart à épouser lord Darnley. — Secret profond recommandé par le duc d'Albe à l'archevêque de Glasgow, principalement à l'égard des oncles de Marie Stuart, qui ne manqueraient pas de tout divulguer à Catherine de Médicis.

El cardenal de Guisa dixo á mí (el duque), dos ó tres dias a, como avia venido hombre de su sobrina la Reyna de Escocia á hazerle saber como estava resuelta de casarse con el hijo de Margarita Linos, y dar quenta dello á estos principes; que desseava hablarme porque la Reyna en V. M. tenia puesta toda su esperança. — Yo le respondí muy buenas palabras, sin querer particularizar nada con él. Despues a venido á mí el dicho embaxador, y me dixo el amistad grande que su ama tenia á V. M. y la esperança y confiança grande que tenia en su favor y ayuda, y que nunca cosa le avia sido de tan gran contentamiento como quando entendió la platica passada del Principe nuestro señor, de la qual ya del embaxador de V. M. en Inglaterra avia entendido que V. M. no trataria por las causas que el dicho embaxador le avia dicho; y que de qualquiera manera que fuesse, no desconfiava del favor

de V. M. Antes pensava que esto solo la avia de sacar de todos los trabajos en que estava; y por aqui muchas palabras de cumplimiento. — Yo le respondí á ellas y le dixe que traya comission de V. M. para hablarle en estas materias, y dezir la buena voluntad que V. M. tenia á su ama, y lo que desseava verla descansada, y en la grandeza que ella mesma puede dessear, teniendola por tan virtuossa princessa como ella es, y que para esto traya comission de dezirle que ningun casamiento le podia venir tan à proposito para todas sus pretensiones y para la quietud de su reyno como el de Linos; y que, dos dias avia, del cardenal de Guisa avia entendido la deliberacion que ella avia hecho en este mismo negocio: de loqual yo avia quedado con gran contentamiento por entender el que V. M. tendria; que de la comission de V. M. me quedava que dezirle, que V. M. le rogava y pedia mucho se governasse con gran prudencia y dissimulacion con la Reyna de Inglaterra, y por el presente no la apretasse en ninguna manera del mundo á la declaracion de la sucession, por que no la hiziesse saltar á hazer alguna que á ella no le estuviesse bien, y la obligasse á hazer algun rompimiento con que fuese necessario venir luego á las manos, ó que, de verse apretada, tomasse algun capricho que se echasse toda en los braços desta Reyna y Rey, casandose con quien ellos quisiesen, y tomando ellos su protection y amparo; que procediendo desta manera, y no saliendo, y aconsejandose con V. M. queriendo tomar su parecer y governarse por él, V. M. se le daria tal y la asistiria de manera que con gran facilidad ella, quando no se pensase, se hallasse al cabo de lo que dessea; y que estando V. M. en Flandes, se podria con mas facilidad atender á lo que á ella le convenia; que la parte que V. M. podia tener en aquel reyno en caso de necessidad, V. M. procuraria la acudiesse. — Él se me hechó á los pies con el mayor contentamiento del mundo, diziendome que llevaria á su ama la mejor nueva que huviesse llegado á nadie jamas en llevarle sabido la voluntad de V. M. juntamente con el consejo que se le dava, del qual él sabia ella nunca saldria; y que era verdad lo que el Cardenal me avia

dicho del casamiento; y que la Reyna de Inglaterra le avia embiado grandes amenazas, diziendole que, si se casava, le romperia la guerra; y que ella avia remitido á su Consejo á Framarton [1] que fue él que llevó esta embaxada; y que el Consejo le avia respondido, todo junto, que aquel reyno todo, assi grandes como de qualquiera otra qualidad de gente, y los de la una y otra opinion en la religion, avian convenido en suplicar á la Reyna hiziesse este casamiento; y que assi instada de todos, se avia resuelto en ello, y que tenian por cierto que la Reyna su ama lo tomaria tambien á buena parte. Contóme que la Reyna de Inglaterra avia propuesto en Consejo que queria juntar los Estados para que se declarasse heredero, y que el duque de Norfolc le avia dicho que no era aquella cosa en que S. M. los avia de meter; que la erencia vendria á quien Dios por derecho la avia dado y instituydo, y que todo el Consejo avia conformado con él, sin aver ninguno que le contradixesse. — Diziendole yo la blandura con que su ama avia de caminar con la Reyna de Inglaterra, me dixo que tenia por cierto que avia de aver revolucion en aquel reyno ¿que en tal caso qué haria su ama? — Dixele que se governasse segun fuese flaca ó fuerte la parte contraria de la Reyna. Encomendóle el secreto de todo esto, que lo guardasse tanto quanto desseava que los negocios de su ama se hiziessen bien, y que se guardasse mucho de no dezir nada á qualquiera de sus tios; porque á qualquiera que lo dixesse, era dezirlo á la Reyna madre. Con esto se fue muy contento á despachar á su hermano. Esto es quanto hasta ora podemos screvir á V. M.; plega á Dios, etc....

De Bayona, á 29 de junio 1565.

Las manos de V. M. besan sus vasallos y criados.

EL DUQ. DE ALVA. DON JUAN MANRIQUE.

(1) Throckmorton.

1565. — 23 Juillet. — Mont-de-Marsan.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 111. — Déchiffr. officiel.*)

Rupture prochaine entre le cardinal de Lorraine et le prince de Condé. — Griefs allégués par le Prince, qui prétend que le Cardinal s'est joué de lui en lui faisant espérer la main de la Reine d'Écosse.— Conviction qu'on a fait naître dans l'esprit de la Reine d'Angleterre que le mariage qui vient de se conclure en Écosse a été ménagé contre elle par le Roi d'Espagne.

Las platicas del cardenal de Lorrena y el principe de Conde todas dos van parando en enemistarse de nuevo, porque el dicho principe dize que el cardenal de Lorrena le ha traydo engañado con el casamiento de la Reyna de Escocia : y otros tambien entiendo que á la de Inglaterra han puesto en la cabeça, muy de veras, que V. M. ha concertado el de Escocia contra ella.

De Marsan, xxiii de julio 1565.

1565. — 21 Aout. — Cognac.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 115. — Déchiffr. officiel.*)

Rupture définitive du mariage projeté entre le Roi de France et la Reine d'Angleterre. — Conversation que le Roi de France a eue ce jour-là même avec l'ambassadeur d'Angleterre, qui lui a certifié que le mariage d'Élisabeth avec l'Archiduc était également impossible. — Assurance que, quand bien même la Reine se marierait, elle n'en continuerait pas moins de traiter avec lui en véritable sœur. — Inimitié croissante entre la Reine d'Écosse et la cour de France. — Recrudescence de haine contre les Guises depuis les dernières inventions du cardinal de Lorraine. — Arrivée du Connétable, qui cherche à se rapprocher de la Reine mère.

He entendido de cierto que este embaxador de Inglaterra, el dia que desbarató el casamiento deste Rey y ella, despues de averse despedido della, le llamó y dixo : « Venid acá, embaxador, par amor de mí me digais si teneis por hecho el casamiento del Archiduque? » —Diz que le respondió con mucha risa y alegria : « Debaxo de vuestra palabra real, os digo que tiene diffi-

cultades tan grandes que la platica deva llegar á effecto es impossible. Escrivildo assi á mi ama, que lo he dicho yo, que yo holgare dello, y asseguraos que quando ella se casare, vereis que lo communica con vos como con verdadera hermana. »

Estan aqui con la de Escocia peor que con el demonio : con los Guisas han tomado nuevo odio despues de las ultimas invenciones del cardenal de Lorrena (1); y assi me dizen que el Condestable de pocos dias á esta parte está con un cuydado estraño de adular á esta Reyna. V. M. verá que él podia poco, ó salvará á sus sobrinos.

De Cunach, á xxi de agosto 1565.

1565. — 29 Septembre. — Londres.

DON GUZMAN DE SILVA (2) A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 35. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que le Conseil d'Angleterre a mis en délibération la question de savoir si l'on viendrait en aide aux rebelles d'Écosse. — Résolution qui a été prise d'envoyer préalablement un personnage d'autorité vers la Reine d'Écosse pour lui demander satisfaction sur plusieurs points. — Préparatifs de guerre faits en attendant, pour le cas où on aurait à la commencer.

Lo que al presente ay que poder dezir á vuestra merced.... es que aviendose juntado aqui los del Consejo desta Reyna sobre lo que toca á los negocios de la Reyna de Escocia, y si ayudaran á aquellos rebeldes, se ha determinado de primero embiar una persona de auctoridad (3) á ella, á le pedir satisfaga á esta en muchas cosas de que se agravia, y tratar de lo que toca al acuerdo de aquellos rebeldes. Pero, en el interim, se ordenan todas las

(1) Allusion à la querelle connue sous le nom de *guerre du cardinal de Lorraine* (Voyez l'*Hist. de de Thou*, liv. XXXVII, t. V, p. 37 de la trad. franç. imprimée à Londres; 1734; in-4°).

(2) Don Diego Guzman de Silva, qui avait succédé en 1564 à Quadra, évêque d'Aquila, comme ambassadeur de Philippe II auprès d'Élisabeth.

(3) L'ambassadeur veut sans doute parler de la mission qui avait été confiée, dans les premiers jours du mois précédent à M. Tamworth, l'un des gentilshommes de la chambre de la Reine d'Angleterre (Voyez Tytler, *History of Scotland*, 3e édit., V. 317).

preparaciones necessarias para la guerra por no perder tiempo en caso que ayan de romper.

De Londres, xxix de septiembre 1565.

1565. — 5 Octobre. — Poitiers.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 19, n. 117. — Déchiffr. officiel.*)

Compte-rendu d'une conversation entre l'ambassadeur d'Angleterre et Catherine de Médicis. — Assurance donnée par l'ambassadeur qu'il sait de source certaine que la Reine d'Écosse est décidée à susciter, avec l'aide du Roi d'Espagne, des troubles dans les États de la Reine d'Angleterre. — Déclaration de la Reine de France que, le cas échéant, le Roi son fils emploierait sa personne et ses forces pour secourir Élisabeth. — Amitié et confraternité qui unissent Catherine de Médicis à la Reine d'Angleterre d'une manière toute particulière. — Son vif désir de lui rendre service dès que l'occasion s'en présentera.

De Inglaterra vienen muchas postas á esta Reyna y al embaxador que tiene aquí la de Inglaterra, laqual diz que está desasosegadissima de otros dos cassamientos que V. M. tendrá entendido que se han hecho aora en su reyno. Afirmame una persona que, ablando con esta Reyna, este embaxador de Inglaterra, la ultima vez que la abló, le dixo : « Madama, yo sé cierto que la Reyna de Escocia está resoluta de desasosegar á mi ama y será ayudada del Rey de España, sin que vos lo sintays, porque palabra tiene dello. En tal casso ¿que amistad, que hermandad allará mi ama en vos? » — Respondió esta dicha Reyna que no creya que tal podia ser; que sy fuese, que ella tendria por cierto que el Rey su hijo pondria su persona y fuerças en ayudarla. — Dixo el dicho embaxador : « Y sy fuese al presente la necesidad ¿que ayuda nos podriays hazer? » — Respondió la dicha Reyna : « Bien sabeys que siempre es poderoso mi hijo para poderlo hazer; y yo por la particular hermandad y amistad que tengo con la Reyna, tengo pensado de hazerle algun plazer quando aya ocasion. » — De Puties, v de octubre 1565.

1566. — 10 Novembre. — Paris.

D. FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 20, n. 13. — Déchiffr. officiel.*)

Lettre écrite le 18 octobre à l'archevêque de Glasgow par l'un des principaux conseillers de la Reine d'Écosse. — Amélioration sensible dans la santé de Marie Stuart. — Danger extrême couru par la Reine, qui, deux jours auparavant, avait été condamnée par les médecins. — Paroles adressées par elle à l'ambassadeur de France, qu'elle avait fait venir lorsqu'elle se croyait arrivée à son dernier moment. — Sa résolution de mourir comme ses ancêtres dans la foi catholique. — Exhortations adressées par elle aux hérétiques présents, qui en ont été touchés jusqu'aux larmes.

De xviii del passado ay carta de uno de los principales consegeros de la Reyna de Escocia, embiada á este su embaxador, en que le affirma que su Reyna quedava sin calentura y con un muy suave sueño, de que tenia harta necessitad (1); aviendo dos dias antes estado desahuziada de los medicos y en recibiendo el sanctissimo sacramento : diz que embia á llamar al embaxador (2) deste Rey Christianissimo, y le dixo : « Embaxador, la voluntad de Dios es que yo salga deste mundo, y assi yo voy alegremente á sus pies de misericordia. Heos embiado á llamar para que scrivais al Rey mi hermano y á la Reyna mi madre, como muero creyendo y manteniendo lo que hizieron mis antecessores, que es en la fee catholica. » — Y bolvióse á muchos hereticos que avia en aquel aposiento y les rogó que viniessen á buen conoscimiento y procurassen de criar al principe su hijo muy instructo en la fee catholica; porque, si lo hazian, les haria Dios merced, y si no, todo lo acabarian juntamente con las almas brevemente. No diz que le respondieron, mas lloravan todos diziendole la gran perdida que les vendria de su muerte. Entre los mas catholicos no entiendo que nombren la madre sancta Yglesia; que paresce que es un odio general.

De Paris, á 10 de noviembre 1566.

(1) Ce fut à Jedburgh, où Marie Stuart s'était rendue dans les premiers jours d'octobre avec les lords du Conseil, pour y tenir une cour de justice, qu'elle fut saisie par cette courte mais terrible maladie, qui la mit à toute extrémité.

(2) Du Croc (Voyez sa correspondance, tome II, § XLV, p. 282 et suiv.).

1567. — 1er Mars. — Londres.

DON GUZMAN DE SILVA A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 17. — Original signé.*)

Sentiments manifestés par Élisabeth en apprenant la mort de Darnley. — Ordre qu'elle a donné de mettre immédiatement en liberté la comtesse de Lennox, mère de ce prince. — Témoignages de bienveillance et marques d'affection prodigués à cette dame par la Reine d'Angleterre. — Arrivée à Londres de M. de Morette, qui avait été envoyé en Écosse par le duc de Savoie. — Détails qu'il a donnés sur la mort du Roi d'Écosse. — Avis que, depuis le départ de M. de Morette d'Édimbourg, un édit a été publié portant promesse de six mille écus pour qui ferait découvrir les coupables. — Écrit anonyme placardé dans le palais, et par lequel le comte de Bothwell est nominativement désigné comme étant l'auteur du crime. — Nouvel édit publié à l'occasion de ce placard, et portant défense, sous peine de mort, de formuler aucune accusation, à moins de pouvoir l'appuyer de preuves positives. — Charge donnée par Élisabeth à l'un de ses gentilshommes, nommé Quillegrew, d'aller visiter la Reine d'Écosse. — *Post-scriptum autographe de don Guzman de Sylva.* — Confirmation de la mort tragique du Roi d'Écosse. — Réserve dans laquelle se renferme M. de Morette au sujet de cet événement.

Illustrissimo señor, lo que al presente ay que avisar á vuestra merced es que lo de aqui s'está como suele y esta Reyna serenissima tiene salud, y a mostrado sentimiento de la muerte del Rey de Escocia, a sacado de la prision á su madre y hecho con ella todos buenos comedimientos y demostracion de amor. De aquel reyno a cinco dias que llegó aquí M. de Morete que avia ydo ally por el duque de Saboya, y partió dia y medio despues del suceso de la muerte del Rey; é lo que él cuenta en effecto es que aquella mesma noche la Reyna avia estado con su marido hasta bien tarde, y que despues se avia ydo á una fiesta de unas bodas de un suyo, y luego sucedió el bolarse la casa ado estava el Rey. Pero que no se entendia quien [ó] quienes uviesen sido los auctores. Despues de su partida a venido aviso que se avia mandado publicar un edicto en que se prometian seis mil escudos á quien dixese ó declarase los que avian sido en el trato desta muerte, é que avia sido puesto en palacio un escrito en que dezia, sin nonbrarse : « Yo y el conde Baduel, y otros que seran declarados á su tiempo, hezimos el tratado presente como se entenderá, y es cosa savida juntamente por los respectos que se

hizo. » — E luego que fue hallado este escrito se tornó hazer otro vando en que se ordenava que nadie, so pena de la vida, osase tratar de los que avian sido autores desta muerte sino fuese pudiendo dar razon ó prueva de su dicho.

Esta Reyna serenissima a enbiado à visitar un gentilhombre suyo, que se llama Quilligre, á la de Escocia.

De Londres, primero de março 1567.

Post-scriptum autographe. Uviera despachado á vuestra merced correo con la muerte del de Escocia, pero semejantes nuevas pueden ir en claro, especialemente no se sabiendo sino que era muerto simplemente y aun agora no se sabe otra cosa, á lo menos no lo quiere dezir M. de Moreta que andará de partida; y esta nueva recibirá vuestra merced con los que se an despachado de aqui á esa corte, que fue uno de Escocia é despues un sobrino de este embaxador.

Besa las manos á vuestra merced, su servidor,

GUZMAN DE SILVA.

1567. — 6 MARS. — PARIS.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 160. — Déchiffr. officiel.*)

Conjectures qui se font sur la mort tragique de Darnley. — Opinion de plusieurs qui attribuent cette mort à la Reine d'Écosse, laquelle aurait été déterminée à se défaire de son mari parce qu'il voulait la tuer elle-même, livrer le jeune prince à la Reine d'Angleterre et tout le pays à l'hérésie. — Version que cherche à accréditer l'archevêque de Glasgow, ambassadeur de Marie Stuart en France. — Discours condamnables tenus, suivant lui, par le feu Roi contre la Reine sa femme et contre la religion, sans que pour cela l'union ait été rompue entre eux. — Marques d'affection réciproque qu'ils se donnaient et qui étaient accueillies par le peuple avec une grande joie. — Office solennel que la Reine d'Écosse fit célébrer, du consentement de son mari, le dimanche des Rameaux, avec une pompe qui attira cinq à six mille personnes. — Assurance donnée par l'archevêque que le crime a été commis à l'instigation de la Reine d'Angleterre, qui voulait du même coup faire périr la Reine d'Écosse. — Motifs qui déterminent l'archevêque à hasarder cette opinion. — Agents habitués à de pareils coups de main envoyés peu de temps avant l'événement par Catherine de Médicis vers Élisabeth. — Pro-

messe faite par l'archevêque à don Fr. de Alava de lui communiquer les renseignements précis qu'il ne tardera pas à recevoir. — Conduite qu'Élisabeth, aussitôt après avoir appris la mort de Darnley, a tenue envers lady Marguerite, mère de ce prince. — Ordre donné par elle immédiatement de mettre cette dame en liberté. — Précaution qu'elle a prise de lui cacher pendant deux jours la mort de son fils. — Effet produit par cette triste nouvelle sur lady Marguerite, qui est restée trois heures en défaillance. — Conférence secrète qu'elle eut ensuite avec la Reine d'Angleterre, qui est restée renfermée avec elle pendant plus de deux heures, et qui est venue la revoir. — Conversation que don Frances de Alava a eue avec l'ambassadeur d'Angleterre et un autre Anglais qui est l'âme de Throckmorton, et de laquelle il résulte que la Reine d'Angleterre est généralement détestée et en danger de quelque catastrophe.

De Forquevaos (1) haurá V. M. entendido particularmente como fue la muerte del Rey de Escocia, y por esso yo no lo escrivo. Echanse grandes juyzios sobre ella; quien dize que la propria Reyna lo hizo hazer porque la queria matar su marido, y entregar á la de Inglaterra el Principillo, y declarar todo el reyno herege, degollando tres ó quatro particulares que son catholicos y atienden á servir. El embaxador, que tiene aquí la de Escocia, dize que es verdad que aquel Rey muerto havia andado en platicas dañadas contra Dios y su muger, pero que estavan conformes, y que se veya claro en la demostracion de amor que se hazian, tanto que el pueblo mostrava mucha alegria dello. Y assi el domingo de Ramos, aquella Reyna hizo dezir el officio muy catholicamente, con voluntad de su marido, adonde se hallaron cinco ó seis mill personas devotamente en él; affirma que todo ha sido guiado de la de Inglaterra y quiere darme á entender que desea y que cree no se ha podido executar todo el tractado, porque tambien devian querer matar á su ama, y que él echa este juyzio por los hombres que, pocos dias antes que aquel caso succediesse, embió à la de Inglaterra esta dicha Reyna, que son hombres de tales tratos, criados de jues (2) que ha sido tres ó quatro años embaxador en Inglaterra, que él sabrá luego la verdad y me avisará puramente della. La Reyna de Inglaterra

(1) Raimond de Beccarie de Pavie, baron de Fourquevaux, ambassadeur de France auprès de Philippe II.
(2) Allusion à Paul de Foix, ambassadeur en Angleterre de 1562 à 1567, et qui était conseiller au Parlement de Paris (Voyez tome II, p. 174, note 1).

entiendo, aunque me lo niega su embaxador, que, en teniendo certinidad de la muerte del de Escocia, mandó sacar de prision á milladi Margarita, y de allí á dos dias embió á darle la nueva de la muerte de su hijo, laqual estuvo dos ó tres horas desmayada en entendiendolo; de allí á otros tres vino aquella Reyna á visitarla y estuvo con ella dos horas encerrada en una camara, y despues la ha tornado á visitar. Cierto por lo que he platicado con este embaxador de Inglaterra, y un otro Ingles que viene con él, que es el alma de Fragmarton, su ama es odiadissima de la mayor parte de sus subditos y temen que brevemente le ha de acontescer desastre por su mal govierno, especialmente por no quererse casar ni nombrar successor.

De Paris, á VI de março 1567.

1567. — 15 Mars. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 163. — Déchiffr. officiel*)

Projet attribué à la Reine d'Écosse de vouloir passer en France pour fixer sa résidence dans l'une des villes dépendant de son douaire. — Opposition de la cour de France, qui cherche par une multitude d'offres à détourner Marie Stuart de ce projet. — Avis que M. de Rambouillet s'est excusé d'aller faire les condoléances au sujet de la mort du Roi d'Écosse, et que l'on ne désigne personne pour le remplacer.

La Reyna de Escocia se teme tanto que entiendo procura venir á este reyno á vivir en una villa que tiene de su viudaze; pero no estan aquí en venir en ello, sino en hazerla quedar con muchas offertas que le hazen. Rambullet (¹) se ha escusado de yr á la consolatoria de la muerte de aquel Rey. No nombran persona que vaya.

De Paris, á XV de março 1567.

(¹) Nicolas, marquis de Rambouillet, frère du cardinal Charles de Rambouillet.

1567. — 30 Mars. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 163. — Déchiffr. officiel.*)

Opinion répandue que Catherine de Médicis a trempé avec Marie Stuart dans le meurtre du Roi d'Écosse. — Efforts faits par la cour de France pour attirer dans ce royaume le prince d'Écosse.

Certificanme que esta Reyna (1) y la de Escocia fueron participes en la muerte de aquel Rey, con muchas circunstancias tan aparentes que por estar con una gran calentura, y sin cabeça, no las puedo escrivir, basta que procuran quanto pueden traer á este reyno al Principillo, pero saben que no tienen armada para ello. Nuestro señor, etc.

De Paris, á xxx de março 1567.

1567. — 3 Mai. — Paris

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 188. — Déchiffr. officiel.*)

Mauvais propos tenus sur la Reine d'Écosse par les ambassadeurs d'Angleterre. — Accusation qu'ils portent contre elle d'avoir fait assassiner son mari dans le but de se remarier avec le comte de Bothwell, qui pour cet effet a répudié sa femme. — Bruits de guerre contre l'Écosse.

Los embaxadores de Inglaterra (2)..... han me dicho entrambos muchos males de la Reyna de Escocia, y cargado mucho en

(1) La Reine mère. — Cette prétendue complicité entre Marie Stuart et Catherine de Médicis me paraît inadmissible, et l'on a même peine à s'expliquer comment un pareil bruit a pu un seul instant trouver créance auprès de l'ambassadeur. Cependant le passage de sa dépêche est précis, et voici en quels termes ce passage est reproduit dans l'une de ces analyses que l'on était dans l'usage de faire pour Philippe II, afin de lui faciliter le travail :

« Muerte del Rey de Escocia á puñaladas, y sospecha que algunos tienen de que su muger y la Reyna de Francia avian sido participes en ello. Sentimiento que mostró milady Margarita su madre á quien dió luego libertad la de Inglaterra. » (*Puntos de Cartas de don Frances de Alava á Su M. desde* xiiii *de hebrero hasta ultimo de março* 1567, liasse B, 21, n° 174.)

(2) Sir Thomas Smith, secrétaire d'État, et lord Winter, grand maître de l'artillerie navale d'Angleterre, qui avaient été envoyés en France par Élisabeth pour réclamer l'exécution du traité de Cateau-Cambrésis et la restitution de Calais (Rapin Thoyras, *Hist. d'Angleterre,* édit. de 1749, t. VII, p. 265).

que cierto ella hizo matar á su marido por casarse con el Almirante deste reyno [1], el qual para este effecto ha repudiado su muger. Paresce que muestran alguna sombra de querer romper guerra con Escoceses.

De Paris, á III de mayo 1567.

1567. — 15 Mai. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 194. — Déchiffr. officiel.*)

Conférences du comte de Murray avec le prince de Condé et l'amiral Coligny. — Ombrage que la cour de France en a ressenti. — Départ précipité du comte pour Genève, où Montgomery et sept ou huit des plus braves capitaines du parti huguenot l'avaient précédé.

El conde de Mure, hermano bastardo de la Reyna de Escocia, despues de haver estado con Bessa dos dias en Orliens, fue á ver al principe de Conde y al Almirante [2], con los quales ha tenido largas platicas, de que ha puesto en esta corte harta sospecha, y tiró luego por la posta á Geneva; adonde havia ydo antes que él Mongomeri [3], y otros siete ó ocho capitanes los mas bravos de la parte herege.

De Paris, á XV de mayo 1567.

[1] Le comte de Bothwell, grand amiral d'Écosse.

[2] L'amiral Coligny.

[3] Gabriel, comte de Montgomery, qui, ayant eu le malheur de blesser à mort le roi Henri II dans le tournoi du 29 juin 1559, avait changé de religion et pris parti pour les Calvinistes, afin d'échapper à la vengeance de Catherine de Médicis. Assiégé dans la citadelle de Domfront, et forcé de se rendre le 26 mai 1574, il eut la tête tranchée le 26 juin suivant (Voyez les *Additions aux Mémoires de Castelnau*, par le Laboureur, t. I, p. 769; Bruxelles, 1731, 3 vol. in-fol.).

1567. — 16 JUIN. — PARIS.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n° 130. — Déchiffr. officiel.*)

Arrivée d'un évêque écossais (l'évêque de Dunblane) envoyé vers le Roi de France et la Reine mère par la Reine d'Écosse, pour leur expliquer comment elle s'est trouvée dans la nécessité absolue d'épouser le comte de Bothwell. — Charge donnée à cet évêque d'aller présenter à Rome les mêmes explications. — Déclaration de D. Frances de Alava qu'il tient de bonne part que l'évêque de Dunblane a quitté l'Écosse parce qu'il est bon catholique, qu'il n'a pas intention de se rendre à Rome, et qu'il ne se pressera de voir ni le Roi ni la Reine mère. — Assurance donnée à D. Frances par l'archevêque de Glasgow que, le lendemain de son mariage, Marie Stuart s'est rendue publiquement à la messe, et qu'à cette messe assistaient plus de mille personnes. — Assurance contraire donnée par l'évêque de Dunblane, qui affirme que la Reine a été mariée à la calviniste, par un évêque hérétique, et qu'il n'a pas ouï dire que depuis son mariage elle ait fait dire la messe chez elle.

Ha llegado aqui, quatro dias ha, un obispo escoces (1), y aunque el embaxador de la Reyna de Escocia me ha dicho que viene de parte de su Reyna á satisfazer á este Rey y Reyna del casamiento de su ama, y mostrar claramente como no pudo escusar de hazerlo, y que passaria á Roma á satisfazer al Papa, entiendo de buena parte que el dicho obispo viene huyendo por ser el tan catholico y que ni passará á Roma, ni verá estos primeros dias á este Rey ni á su madre. Dixome el dicho embaxador que el dia siguiente del matrimonio de su ama fue publicamente á la missa, y que huvo mill personas en ella. Dize el obispo que es burla, y verdad que el proprio dia que se casó oyó missa, y de la capilla donde la oyó fue á una sala grande donde se hizo el matrimonio por mano de un obispo (2) el mayor herege que ay en aquel reyno, y que toda la cerimonia fue à la Calvinista; y ninguno de los dias despues del matrimonio sabe que se aya dicho en su casa, y que algunos particulares la hazen dezir en sus casas secretamente, pero que esto se acabará presto si Dios no pone su mano

(1) Chisholm, évêque de Dunblane (Voyez ses *Instructions*, dans le Recueil du prince Labanoff, t. II, p. 31).
(2) Adam, évêque d'Orkney.

en ello, y que al Principillo todavia le tienen otros hereges y estan apoderados dél encontra de la dicha Reyna y su marido. Trae la Reyna de Inglaterra grande negociacion por aver el mochacho, y esta de Francia lo mismo; pero Escoceses no estan en sacarle de aquel reyno. Llaman los que tienen el Principillo al conde de Mure que está en Leon. Dizenme que si passa por la corte deste Rey, que le hará detener porque assi se lo ha pedido la Reyna de Escocia.

De Paris, á XVI de junio 1567.

1567. — 30 JUIN. — PARIS.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, nº 133. — Déchiffr. officiel.*)

Publication faite par la Reine d'Écosse pour réunir en armes tous ses partisans. — Publication semblable faite par les seigneurs qui tiennent le parti du prince d'Écosse. — Imminence d'une bataille entre les deux armées, qui le 17 juin se trouvaient en présence. — Hésitations du comte de Bothwell en voyant le nombre de ses ennemis. — Démarche faite par la Reine pour entrer en pourparler avec les seigneurs, qui s'emparent de sa personne. — Fuite du comte de Bothwell. — Captivité de Marie Stuart, qui est resserrée dans une étroite prison. — Appui prêté par la Reine d'Anglelerre aux partisans du jeune prince. — Ses efforts pour s'emparer de sa personne et l'emmener en Angleterre. — Menées de M. de Villeroy, envoyé extraordinaire de Charles IX en Écosse pour faire passer en France le jeune prince d'Écosse. — Assurance donnée par un Écossais à don Frances de Alava qu'on ne parviendra par aucun moyen à faire sortir d'Écosse leur jeune prince. — Avis que Catherine de Médicis, aussitôt après avoir reçu la nouvelle de la captivité de Marie Stuart, s'est empressée d'envoyer un courrier à Lyon pour mander le comte Murray. — Arrivée de ce seigneur à la cour.

La Reyna de Escocia hizo echar bando á los XI de este por aquel reyno que se juntassen los que eran fieles y leales á los XVII en un campo que les nombró. Los que tienen la parte del Principe su hijo hizieron otro bando de la misma manera que el de la Reyna. A los XVII, de la una y otra parte se juntaron [1] un gran numera de cavalleria, y la mas aderió á la parte del dicho Prin-

[1] Près de Carberry-Hill, le 15 et non le 17 juin (Voyez le *Résumé chronologique* du prince Labanoff, nouv. édit., p. 32).

cipe. Y yendo á darse la batalla los unos y los otros con buen animo, el conde Baduel vió la ventaja grande que los de aquel Principe tenian, y dixoselo á aquella Reyna, laqual viendo que havia de huyr ó perderse, accordó, por mejor partido, de querer hablar á sus enemigos, embióles á dezir que la oyessen. Dixeronle que viniesse. En llegando á ellos, tomaronla presa con ciento de á cavallo que llevava en su compañia. Entendido esto el Baduel, el qual havia quedado en el cuerpo de la gente de su muger, huyó á un castillo (1) que él havia proveydo para lo que le ha succedido, y aquella Reyna está en otro en muy estrecha prision; y la de Inglaterra dando calor á los de la parte del dicho Principe y procurando de meterle en su reyno y apoderarse dél, y el Vilrruel, que este Rey embió á la Reyna de Escocia (2), procura passarle acá. A mí me ha assegurado un Escoces que no le sacaran de aquel reyno en ninguna manera. En el mismo punto que esta Reyna tuvo aviso del caso, que fue la vespera de Sanct Juan (3), despachó á toda diligencia á Leon á llamar al bastardo de Escocia; el qual llegó aquí, una hora ha, á esta corte. Dizenme que lo embiaran á Escocia con quanto favor aquí le pudieren dar, para que sea governador de su sobrino, y ganarle antes que la Reyna de Ingalaterra lo haga.

De Paris, á ultimo de junio 1567.

1567. — 13 Juillet. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 136. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que M. de Villeroy est revenu d'Écosse avec toutes ses dépêches. — Mécontentement que le Roi et la Reine lui en ont témoigné. — Retour de M. du Croc, ambassadeur résidant du Roi de France en Écosse. — Réserve absolue dans laquelle il se renferme, et qui semble prouver que les affaires d'Écosse ne vont pas au gré de la cour de France. — Parti que le Roi a pris, par suite des nouvelles apportées par ses ambassadeurs, de dépêcher un gentilhomme au comte de Mur-

(1) A Dunbar.
(2) M. de Villeroy arriva à Édimbourg le 23 juin (Voyez ses *Instructions*, tom. II, p. 322).
(3) Le 23 juin.

ray au moment où il allait partir, et de lui faire différer son voyage de cinq ou six jours. — Réponse pleine de fermeté qui aurait été faite par le comte de Murray au Roi et à la Reine mère, qui lui offraient leur appui s'il voulait servir leurs intérêts en Écosse. — Assurance qu'il leur a donnée de sa résolution bien arrêtée de ne rien entreprendre contre la couronne de la Reine sa sœur et les droits du prince son neveu; mais qu'il accepterait avec reconnaissance l'aide et la faveur du Roi, conformément aux anciens traités existant entre la France et l'Écosse. — Menées d'Élisabeth en Écosse. — Message qu'elle a envoyé à Throckmorton et au comte de Lennox. — Assurance donnée à don Frances de Alava par les nobles écossais de leur ferme résolution d'empêcher leur jeune prince d'être emmené hors d'Écosse. — Parti qu'ils ont pris de le mettre en sûreté dans le château d'Édimbourg, regardé comme la place la plus forte du royaume. — Continuation de la captivité de Marie Stuart. — Avis que le comte de Bothwell son mari s'est enfui dans les hautes terres.

De Escocia vino, tres dias ha, el Vilaroy que á V. M. he escripto en mis precedentes. Havia ydo por orden deste Rey á aquella Reyna; el qual bolvió, con todos los despachos que llevó, sin hablar á persona; y assi hizieron este Rey y Reyna demostracion de estar mal satisfechos dél. Llegó ayer el embaxador ordinario que este Rey tiene en Escosia [1] á gran diligencia, tan cerrado que no se le puede sacar palabra: que es argumento claro que no veen las cosas de aquel reyno como aquí dessean. Resultó de la venida deste embaxador que, estando el pie en el estrivo para partir á Escocia el conde de Mure, hermano bastardo de aquella Reyna, en esta villa, llegó un gentilhombre de la camara deste Rey á llamarlo, el qual fue. Mandaronle quedar por seis ó siete dias. Entiendo que el dicho bastardo estuvo tan entero que persuadiendole este Rey y Reyna que fuesse allá á servirles que le ayudarian, respondió que él no podia en ninguna manera yr á cosa que fuesse contra la corona de su hermana, ni de su sobrino el Principe, pero que yria de buena gana á ayudar el bien de aquella corona, y que para ello holgaria de ser ayudado y favorescido deste Rey, como era razon que él lo hiziesse, y que puesto allá él, se acordaria de la hermandad y amistad que entre esta corona y aquella havia. La Reyna de Inglaterra labora quanto puede en aquel reyno de Escocia, y assi ha embiado por buen

[1] M. du Croc (Voyez les documents relatifs à son ambassade, tom. II, § XLV, p. 282 et suiv.)

official á Fragmarton [1] y en su compañia al padre [2] del Rey muerto. Pero los nobles del reyno de Escocia me dizen que estan muy puestos en que en ninguna manera han de venir en que aquel Principillo salga de aquel reyno, y assi le han passado al castillo de Liburg [3] que es el mas fuerte y bien proveydo del dicho reyno, y aquella Reyna queda todavia en prision no nada decente, y su marido se ha retirado á las montañas.

De Paris, á XIII de julio 1567.

1567. — 17 Juillet. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 138. — Déchiffr. officiel.*)

Congé demandé au Roi et à la Reine de France par le comte de Murray pour aller au secours de la Reine sa sœur, prisonnière, et pour essayer de la délivrer. — Déclaration faite à don Frances par l'archevêque de Glasgow qu'il n'a aucune confiance dans les bonnes paroles du comte de Murray, qui est un grand hérétique, et qu'il regarde comme l'ennemi mortel de Marie Stuart.

El conde de Mure parte oy á pedir resolutamente licencia á este Rey y Reyna, diziendo que su Reyna natural y señora está presa en un castillo suyo [4], y que quiere yr á ver en lo que puede servirla. Creen que se la daran. Pero todavia me dize este embaxador de Escocia que no fia nada en las buenas palabras del dicho Mure, porque es grande herege y enemigo capital de su Reyna y hermana.

De Paris á, 17 de julio 1567.

[1] Nicolas Throckmorton, envoyé par Élisabeth en Écosse, avec charge de négocier la délivrance de Marie Stuart et la restauration conditionnelle de son autorité.

[2] Le comte de Lennox.

[3] Le château d'Édimbourg.

[4] Le château de Lochleven, qui appartenait, non pas à Murray, mais à William Douglas, son frère utérin, et où leur mère lady Marguerite Erskine, veuve de sir Robert Douglas de Lochleven, faisait sa résidence.

1567. — 24 Juillet. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n. 140. — Déchiffr. officiel.*)

Départ du comte de Murray pour l'Écosse sans avoir voulu accepter aucune pension du Roi de France. — Vains efforts qui ont été faits pour l'empêcher de se rendre auprès d'Élisabeth, qu'il veut, dit-on, solliciter en faveur de Marie Stuart. — Conviction de l'archevêque de Glasgow que le comte de Murray se rend en Écosse avec l'intention de recourir aux armes et de faire à la Reine sa sœur tout le mal possible. — Avis qu'on lui a fait un cadeau de deux buffets d'une valeur de trois mille écus. — Arrivée à la cour du duc de Châtellerault, que l'on va, dit-on, envoyer en Écosse avec beaucoup de recommandations et un peu d'argent. — Soin que le Roi a pris de ne pas lui accorder d'audience particulière, à cause des sommes considérables qu'il lui doit pour le duché de Châtellerault dont le duc a été dépouillé il y a une dizaine d'années. — Départ du duc de Châtellerault, qui est hérétique, mais dévoué à la Reine sa maîtresse, et qui d'ailleurs se laisse gouverner par son frère, bon catholique, fort estimé en Écosse. — Menées de l'agent d'Élisabeth en Écosse, où il prodigue l'argent. — Avis que la Reine lui a fait tenir en deux fois trente-deux mile écus. — Crainte généralement répandue que les Anglais ne profitent de la première occasion pour tomber en armes sur les Écossais. — Confidences faites à don Frances de Alava par l'archevêque de Glasgow. — Assurance qu'il lui a donnée que, si la Reine d'Angleterre s'avise d'attaquer la Reine d'Écosse, elle verra s'élever contre elle-même une guerre formidable dans son propre royaume. — Vains efforts faits par don Frances pour tirer de l'ambassadeur quelques particularités. — Avis du départ de M. de Lignerolles envoyé vers la Reine d'Écosse par le Roi de France, et que don Frances regarde comme un homme de peu de mérite. — Charge qui lui serait donnée, au dire de l'archevêque de Glasgow, d'avertir Élisabeth que, si elle prenait les armes contre la Reine d'Écosse, le Roi, en vertu des anciens traités, ne pourrait se dispenser de la défendre. — Conviction de don Frances que l'on trompe à cet égard l'ambassadeur d'Écosse.

El conde de Mure ha tres dias que partió para Escocia sin querer tomar pension ninguna deste Rey. Han procurado de desviarle que no fuesse por Inglaterra, pero no ha aiudo con el orden; dizen que va á hablarla y pedirle que ayude á las cosas de la Reyna de Escocia. El embaxador, que está aqui de la dicha Reyna, tiene por cierto que va con animo de tomar las armas y procurar quanto mal pudiere á la Reyna su hermana. Dieronle aquí dos bufetes de valor de tres mill escudos. El duque de Chastelerao (1), que es Escoces, llegó aquí tres dias ha, passó luego

(1) James Hamilton, comte d'Arran, qui avait reçu le duché de Châtellerault, en 1548, en échange de la régence d'Écosse cédée par lui à Marie de Lorraine.

á buscar á este Rey; entiendo que lo embian derecho á Escocia con mucho favor y algun dinero. No ha querido que se le hable en su particular, deviendole quantitad de dinero este Rey, porque ha diez años que está desposseydo del ducado de Chastelerao. Parte manaña; es herege, pero apassionado por su Reyna, y tiene un hermano (1) muy catholico y estimado en Escocia, por quien este se govierna.

Él que la Reyna de Inglaterra embió á Escocia (2) labra en ella y derrama dinero. En dos partidas se sabe que le ha embiado su ama treinta y dos mill escudos. Temerosos estan aquí y mucho de que Ingleses quieran cargar sobre los Escoceses con el buen pie que tendran. Dixome ayer este embaxador de Escocia, en gran confiança, que él sabia cierto que si la Reyna de Inglaterra rompia con la de Escocia, que en su proprio reyno le harian á ella sus vassallos una guerra que sonaria por el mundo. Anduve apretandole por ver si le podria sacar alguna particularidad, pero nunca la dixo mas de prometerme, con colera y ademanes franceses, que yo lo veria, y que me acordasse del dia que me lo havia dicho. Embia este Rey mañana un gentilhombre que se llama Linerol (3), hombre de poco talento, á la Reyna de Escocia, y va por donde estuviere la de Inglaterra. Dióme á entender el ambaxador de Escocia que diria de parte deste Rey á la de Inglaterra que mirasse que de su parte no se tomassen armas contra la de Escocia, porque en tal caso no podria (conforme á la confederacion antigua que esta corona tiene con la de Escocia) dexar de ayudarla. Creo que enganan en esto al dicho embaxador.

De Paris, á XVIII de juin 1567.

(1) Lord John Hamilton.

(2) Throckmorton.

(3) Voyez *Instructions données à M. de Lignerolles, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, envoyé en Écosse*, tom. II, §e XLVI, p. 327.

PARIS. — 1567. — 3 AOUT.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 21, n° 142. — Déchiffr. officiel.*)

Tentative d'évasion faite par Marie Stuart. — Sa réponse aux gardiens qui l'ont ramenée en prison. — Avis que les principaux de la noblesse se réunissent pour la délivrer, avec intention toutefois de se défaire de son mari, le comte de Bothwell.

Entiendo que la Reyna de Escocia, con animo de salir de mano de los que la tienen en prision, salió, pocos dias ha (1), para meterse en un barco y alargarse por la ribera. La guardia que estava puesta llegó á preguntarle que adonde yva? Respondióles con risa (diz que sin turbarse) que á ver si le tenian puesta buena guardia. Bolvieron con ella, aunque con respecto, hasta ponerla en su prison. Dizen que se juntan los mas principales de la nobleza para sacarla de allí, con intencion (con todo) de matarle el marido.

De Paris, á III de agosto 1567.

1568. — 20 MAI. — PARIS.

DON FRANCES DE ALAVA AU DUC D'ALBE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, B. 22, n° 74. — Déchiffrement officiel.*)

Message envoyé par Élisabeth à Marie Stuart pour la complimenter sur sa délivrance. — Promesse qu'elle lui a faite de l'assister, comme une bonne sœur, pour la rétablir dans son autorité, mais en l'avertissant que, si le Roi de France lui venait en aide de quelque manière que ce fût, elle se déclarerait son ennemie. — Lettre écrite par Marie Stuart au cardinal de Lorraine pour le prier de faire en sorte que le Roi et la Reine de France et tous les princes de la Chrétienté lui prêtent leur appui sans s'arrêter à ses fautes passées, si tant est qu'elle en ait commis. — Assurances qu'elle donne dans cette lettre de sa ferme volonté de vivre et mourir dans la foi catholique, et d'y maintenir ses sujets. — Conseils demandés de la part du cardinal de Lorraine à don Frances sur ce que doit faire ledit cardinal en cette conjoncture. — Réponse évasive de don Frances, qui s'est

(1) Cette tentative d'évasion n'est pas mentionnée par les historiens de Marie Stuart. Elle en fit une autre le 25 mars 1568, qui échoua également, et ce ne fut qu'à la troisième tentative, le 2 mai, qu'elle parvint à s'échapper.

tiré du propos en manifestant une grande joie de la délivrance de la Reine d'Écosse, en louant son bon désir et la résolution qu'elle témoignait avoir prise de se soumettre aux avis et à la prudence du Cardinal son oncle.

Après avoir fait savoir au duc d'Albe que le cardinal de Lorraine lui avait envoyé un gentilhomme (1) qui avait été l'un des principaux instruments de la délivrance de Marie Stuart, pour l'instruire de tous les détails de cet événement, don Frances ajoute :

Embióme tambien á dezir que la Reyna de Inglaterra, en entendiendo que la de Escocia estava en libertad, le embió á dezir que se havia alegrado mucho dello, y le prometia de ayudarla como á muy buena hermana, para que fuesse obedescida en su reyno, como era razon; pero que la advertia que si en alguna manera pensava ayudar al Rey de Francia, que ella seria su enemiga y se declararia por tal. Y que la de Escocia escrivia (2) al dicho Cardenal, pidiendole procurasse con este Rey y Reyna y con toda la Christiandad que no paren en sus faltas passadas, si algunas les parescia que havia avido, sino que entendiessen este Rey y Reyna y Su Magestad, y todos los otros principes christianos, que ella viviria y moriria en la fee catholica, procurando que sus subditos hiziessen lo mismo. De parte del dicho Cardenal me cargó su secretario la mano que yo le diesse mi parescer de lo que devria hazer en esto. Salíme de la materia, mostrando alegria de la libertad de la d'Escocia, y loando su buen proposito y resolucion que mostrava en subjectarse al parescer y prudencia del dicho Cardenal.

De Paris, á xx de mayo 1568.

(1) John Beaton, un des frères de l'archevêque de Glasgow.
(2) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

1568. — 22 Mai. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, B, 22, nº 75. — Déchiffrement officiel.*)

Détails sur l'évasion de Marie Stuart du château de Lochleven, d'où elle s'est échappée avec l'aide de Douglas de Lochleven et de deux serviteurs du duc de Châtellerault. — Préparatifs qui avaient été faits pour l'aider à franchir la muraille en se servant de deux rames liées ensemble en guise d'échelle. — Adresse d'un jeune page qui est parvenu à lui ouvrir les portes du château. — Intervalle de deux heures qui s'est écoulé avant qu'on se fût aperçu de son évasion.

A los dos del presente (1) se salió del castillo donde estava presa la Reyna de Escocia, teniendo concertado con un hermano del conde de Mure (2) y otros dos del duque de Xatelerao, que la esperassen de la otra parte de la ribera que está frontero del castillo. Y aunque ella pensava salir descolgandose de una pared por dos remos que un mochacho del alcayde (3), de quien se fió, havia atado y puestolos por escala, al fin se dió tan buena maña que el dicho mochacho le abrió la puerta del castillo, estando comiendo el alcayde; y segun el gentilhombre, que en la carta del Duque (4) acusó que me ha hablado, dize passó la ribera, sin que nadie la viesse ni entendiesse en dos horas. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á xxii de mayo 1568.

1568. — 26 Mai. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 22, nº 79. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelle du désastre éprouvé par l'infortunée Reine d'Écosse, dont l'armée a été détruite, et qui a été forcée de se réfugier en Angleterre. — Charge donnée par le Roi de France à M. de Montmorin de se rendre en Angleterre pour solliciter Élisabeth d'accorder à la Reine fugitive assistance et bon traitement. — Prière

(1) Le dimanche 2 mai, à neuf heures du soir.
(2) Georges Douglas, frère utérin du comte de Murray.
(3) Le petit Douglas, âgé de seize ans, page de lady de Lochleven.
(4) La lettre écrite au duc d'Albe.

adressée par le cardinal de Lorraine à don Frances pour qu'il écrive à l'ambassadeur du Roi d'Espagne en Angleterre d'intercéder en faveur de la Reine d'Écosse. — Opinion de don Frances que l'on doit considérer le parti de Marie Stuart comme anéanti, puisque tous ses partisans ont été tués ou faits prisonniers.

Esta Reyna (1) me embió á dezir á noche como acabó de llegar correo del embaxador (2) que su hijo tiene en Ingalaterra, el qual les ha traydo nueva de como la desdichada Reyna de Escocia havia juntado hasta ocho ó diez mill hombres, con los quales fue á buscar sus enemigos. Hallólos que estavan en numero de treinta ó quarenta mill (3); y assi facilmente rompieron la gente de la dicha Reyna, laqual se recogió en Inglaterra en un castillejo de un gentilhombre. Embia este Rey á Monmorin (4) á dezir á la Reyna de Inglaterra que la haga buen tratamiento y ayuda. Y en este punto me embia á dezir el cardenal de Lorrena que yo escriva al embaxador de V. M. que haga allí algun officio con la dicha Reyna, de manera que la de Escocia no sea maltratada. Al fin se puede contar por acabado lo de aquel reyno; pues, segun me ha embiado á dezir una persona, han muerto y preso todos los particulares que seguian á aquella Reyna, y entre otros al alcayde del castillo á la marina (5) que se havia sustentado á la devocion de aquella Reyna, y que el dicho castillo quedava desproveydo de todo. Que fue la causa principal que forçó á aquella Reyna á venir á las manos con sus enemigos.

De Paris, á xxvi de mayo 1568.

(1) La reine mère Catherine de Médicis.

(2) Bochetel de la Forest.

(3) Ce chiffre est singulièrement exagéré. A la journée de Langside, le 13 mai, Marie Stuart avait 6,000 hommes sous les ordres du comte d'Argyll, et Murray 4,000 hommes seulement (Voyez la dépêche de la Forest, en date du 16 mai, tom. II, p. 365).

(4) M. de Montmorin arriva à Londres le 3 juin (Voyez la dépêche de la Forest, du 12 juin 1568, tom. II, p. 372).

(5) Je crois qu'il s'agit du château de Dumbarton et de lord Fleming, qui en était gouverneur.

1568. — 4 Juin.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE RÉSIDANT A PARIS [1].

(*Collection de M. Mignet. — Copie tirée des Archives espagnoles de Simancas. — Inglaterra. Leg. 820.*)

Changements apportés aux desseins de la cour de France par l'arrivée de Marie Stuart en Angleterre. — Craintes de l'ambassadeur au sujet du château de Dumbarton. — Son espoir que l'on prendra des mesures pour empêcher qu'une place aussi importante soit remise entre les mains des Français. — Démarches faites par le cardinal de Lorraine pour apaiser les affaires de France, afin de pouvoir s'occuper de ce qui se passe au delà du détroit. — Instances de l'ambassadeur pour que l'on s'oppose à ce que la Reine d'Écosse soit envoyée en France. — Moyens de corruption que le cardinal de Lorraine se propose d'employer à la cour d'Angleterre pour obtenir cette concession. — Diamants de la Reine mère emportés en Angleterre par Montmorin pour récompenser ceux qui voudraient servir les intérêts de la France. — Recommandation pour que l'on se tienne en garde contre de pareilles séductions. — État des affaires de la religion en France. — Piéges tendus aux Protestants. — Commission envoyée secrètement par le Roi à ses officiers pour leur extermination. — Vœux ardents de l'ambassadeur pour que la Reine d'Angleterre prenne en considération le péril imminent du troupeau de Dieu et lui soit en aide. — Surprise causée par la venue de Marie Stuart en Angleterre. — Attente générale de ce que produira cet événement.

...... Sçaurez que la venue de la Royne d'Escosse en Angleterre a beaucoup changé le dessein de France et les a beaucoup estonnez. Mais je me doubte beaucoup que, nonobstant les promesses qu'on lui avoit faict d'y envoyer forces, qu'ilz mettront peyne à mectre Dumberton entre les mains des François à la dévotion de la Royne d'Escosse; ce qui apporteroit ung merveilleux inconvénient de malencontre à tout ce pays, la place estant si forte et bien assise auprès de la mer, où ilz pourront mectre à terre et aborder leurs forces à tout temps; mais j'espère qu'ilz seront prévenuz et qu'on les empeschera.

On dit que le Cardinal [2] est venu apaiser icy les affaires de France, affin qu'il puisse, avec meilleur loisir, mectre ordre aux affaires de par delà. Sur quoy je vous prye bien prandre garde et que par nul moyen on n'accorde que la Royne d'Escosse soit

[1] Désignation incertaine.
[2] Le cardinal de Lorraine.

envoyée par deçà en France, qui est tout ce que le Cardinal demande, s'asseurant qu'il l'obtiendra si grandes promesses et grans présens ont lieu envers vous autres. Les plus saiges y sont bien souvent abusez et aveuglez, mais je croy que vous y prendrez bien garde. Montmorin, qui est maintenant vers vous, a apporté avec luy des plus beaux joyaulx de la Royne mère, pour procurer à ceulx d'entre vous qu'il advisera se voulloir employer pour luy; mais, comme telles et semblables façons de faire d'eulx ne vous sont incogneucs, aussi je m'assure que vous adviserez bien qu'il n'adviendra chose si pernicieuse aux deux royaulmes de pardelà. Et pour vous advertir de l'estat auquel est icy : grande crainte, sans la grâce de Dieu, que la religion s'en va estre abolye et le concile de Trente mis en feu, et, pour mieulx l'exécuter, ilz ont envoyé çà et là secretz messagers à leurs officiers de premièrement permectre que ceulx de la religion entrassent seurement en la ville où ils demeurent, en laissant leurs armes à la porte aux gardes; et si, pour plus grande seureté, ilz se voulloient tenyr aux champs, permis à ung chacun de les tailler en pièces. Par là vous voyez qu'il n'y à nulle seureté pour le pauvre trouppeau de Dieu, ni à la ville ni aux champs. Car, estans à la ville sans armes, ilz sont en dangier d'estre dévorez des Papistes, quant bon leur semblera, et aux champs chacung leur courra dessuz. Je vouldrois qu'il pleut à Dieu donner volunté au cueur de nostre Royne de considérer ceste comune calamité et voulloir ayder à l'affligé trouppeau de Dieu, principallement en temps en quel ce seroit très acceptable à Dieu, et à elle très honorable. La commission que dessus est envoyée çà et là si secrètement qu'il est commandé à l'imprimeur, sur peine de la vye, de n'en imprimer que selon que l'on luy en demandera de par le Conseil, et que, sur mesme peyne, il n'en vende ne baille à personne. Ung chacung est intentif à veoir quelle sera l'yssue de la venue de ceste Royne en Angleterre, et s'en esbahyst-on fort.

1568. — 27 Juin.

POST-SCRIPTUM D'UNE DÉPÊCHE DE DON GUZMAN DE SILVA A PHILIPPE II.

(*Collection de M. Mignet. — Extrait des Archives espagnoles de Simancas. — Neg. de Estado. Inglaterra. Leg. 820.*)

Lettre de la Reine d'Écosse apportée à don Guzman de Silva par M. de Montmorin. — Détails que ce gentilhomme lui a donnés sur l'habitation que Marie Stuart occupe à Carlisle et sur la manière dont elle est traitée.

M. de Montmorin a apporté à don Guzman de Silva une lettre de la Reine d'Écosse ([1]). Montmorin a donné à l'ambassadeur la description de l'habitation de la Reine à Carlisle. La pièce qu'elle habite est obscure; elle n'a qu'une seule croisée, garnie de barreaux de fer. La Reine n'a auprès d'elle que trois de ses femmes. La pièce où elle se tient est précédée de trois autres pièces, gardées et occupées par des arquebusiers. Dans la dernière, celle qui fait antichambre au salon de la Reine, se tient lord Scrope, gouverneur des districts de la frontière du côté de Carlisle. Les serviteurs et domestiques de la Reine couchent hors du château. On n'ouvre les portes que le matin à dix heures. La Reine peut sortir jusqu'à l'église de la ville, mais toujours accompagnée de cent arquebusiers. Elle a demandé à lord Scrope un prêtre pour lire la messe. Celui-ci a répondu qu'il n'y en avait pas en Angleterre. L'ambassadeur a assuré M. de Montmorin qu'il instruirait de tout le Roi ainsi que le duc d'Albe.

1568. — 3 Juillet. — Londres.

DON GUZMAN DE SILVA A PHILIPPE II.

(*Collection de M. Mignet. — Copie tirée des Archives espagnoles de Simancas. — Neg. de Estado. Inglaterra. Leg. 820.*)

Compte-rendu d'une audience accordée par Élisabeth à don Guzman de Silva. — Soin qu'il a pris d'attendre jusqu'au 29 pour aller parler à la Reine d'Angleterre

(1) Voyez dans notre Supplément, au Recueil du prince Labanoff, p. 266 et suivantes, les lettres écrites par Marie Stuart à don Guzman de Silva et à Philippe II.

à l'occasion de quelques affaires de peu d'importance. — Son désir d'apprendre d'elle-même ce qu'elle avait intention de faire à l'égard de l'Écosse après avoir entendu M. de Montmorin et les deux gentilshommes écossais, lords Harris et Fleming. — Espoir de don Guzman que la Reine serait la première à amener la conversation sur ce sujet; ce qu'elle fit en effet. — Déclaration d'Élisabeth que cette affaire la met dans une grande perplexité, à cause de son désir de bien traiter la Reine sa cousine et d'agir en même temps avec une extrême circonspection. — Triple demande qui lui a été adressée par Marie Stuart : ou de l'aider à se rétablir dans son royaume, ou de la laisser passer en France, ou de lui permettre de retourner en Écosse à ses risques et périls. — Opinion d'Élisabeth que la première proposition présente de grands inconvénients. — Issue douteuse d'une telle entreprise. — Impossibilité de concilier la sécurité du comte de Murray et de ses partisans avec le retour de Marie Stuart en Écosse, en qualité de souveraine. — Nécessité de tolérer le parti du Régent pour le moment, sauf à profiter plus tard de la première occasion pour en avoir raison. — Déclaration d'Élisabeth qu'il est également impossible de permettre à Marie Stuart de rentrer en Écosse sans autorité. — Opinion de la Reine d'Angleterre que le meilleur parti à prendre, lorsque le moment sera venu, est qu'elle y rentre avec le titre de reine, à condition que le gouvernement continuera de s'administrer sous le nom de son fils, par le ministère et le conseil des seigneurs, sans qu'elle puisse rien changer à cet état de choses. — Avis donné par Élisabeth au comte de Murray d'envoyer des députés pour traiter sur cette base. — Sa ferme résolution de ne pas permettre à Marie Stuart de passer en France. — Ombrage que lui causent les prétentions de la Reine d'Écosse à la couronne d'Angleterre. — Son intention de la transférer dans un lieu plus au centre de l'Angleterre, où elle sera tout à la fois mieux à l'abri d'un coup de main de la part de ses ennemis, et d'où il lui serait plus difficile de s'échapper que de Carlisle où elle est maintenant, ville qui n'est séparée de l'Écosse que par une petite rivière. — Motifs qui jusqu'ici ont empêché la Reine d'Angleterre d'exécuter son projet. — Insistance de Marie Stuart pour demeurer à Carlisle. — Déclaration formelle qu'elle a faite que, pour en sortir, elle ne cédera qu'à la violence. — Crainte d'Élisabeth que Marie Stuart ne veuille profiter d'un tel acte pour faire un appel à ses partisans. — Répugnance qu'éprouve d'ailleurs la Reine d'Angleterre à recourir à de pareils moyens. — Opinion de l'ambassadeur que le nombre des partisans de Marie Stuart tend chaque jour à s'accroître. — Explication de cette tendance des esprits fondée sur ce que la participation qu'on lui imputait dans l'assassinat de son mari commence à s'oublier, et que l'on regarde son mariage avec le comte de Bothwell comme le résultat de la violence. — « D'ailleurs les amis se persuadent facilement ce qu'ils désirent, surtout dans cette île. »

Après avoir rendu compte du retour de M. de Montmorin, qui était allé visiter la Reine d'Écosse. Fuí á los 29 á hablar á la Reina con occasion de otros negocios de particulares por entender della lo de Escocia y lo que pensava hacer despues de haver oydo á Montmorin y á los dos Escoceses (1); y esperé á

(1) MM. de Harris et de Fleming.

que ella moviesse la platica, como lo hizo, ayuntandome que la tenia algo perplexa este negocio, siendo por una parte razon de tratar bien á la Reina y por otra de tenerla á recaudo; y que instava por ayuda para ser restituida en su reino, y que, si no lo queria hacer, le pedia la desengañasse y la dexasse pasar en Francia, y que, donde no quisiesse hacerlo, queria volver á Escocia á su ventura. Diciendome assimismo que lo que tocava á la ayuda para ser restituida en su reino por fuerza, demas de tener inconvenientes, podrá ser incierto el suceso; por lo cual le parescia que seria mejor tratar de medios, los cuales tenia por difficultosos, porque el de Mure y sus sequaces no podrian tener seguridad entrando la Reina como superior en su tierra, aunque agora los perdonava, porque despues facilmente con cualquier occasion podria satisfazerse dellos, ni la Reina devia tornar sin auctoridad; y assi le parescia que el mejor orden que se podia dar era que tornasse con nombre de reina, y que el govierno se hiciesse con él de su hijo, conforme á como está agora, é que la Reina no pudiesse mudarle ni hacer cosa sino por su orden dellos y consejo; y que para tratar desto (como me havia dicho) havia antes avisado al de Mure, para que embiase personas con quien poder tratar, y que estava todavia con este parescer en que se havia determinado al principio; porque dexarla yr á Francia, no lo haria en ninguna manera; y tornar en su reino sola, haviendose metido en sus manos, seria gran deshonor suyo y deste reino, haviendose venido á socorrer á él; y que tenerla con libertad en este reino, por las pretensas que tenia á la corona, era peligroso, porque saliendo algunas veces, como lo haria, podia satisfazer al pueblo de las cosas passadas y ganarle; y que havia (como antes me lo havia dicho) determinado de la traer á un lugar mas metido en el reino, attento á que estaria mas segura de sus enemigos, y porque, si quisiere salirse hurtadamente y volverse á su reino, no tuviesse tan cerca la huyda, porque desde Carlel á Escocia no hay sino un pequeño rio que facilmente se puede passar.—Preguntele ¿que porqué no se effectuava traerla? Respondió que porque ella no queria salir de allí, y assí se lo

havia embiado á decir, si no fuese por fuerza, y que esta fuerza seria para ella el pedirselo instantemente de parte suya, y que no pensava darle aquel descontento, tomandolo desta manera, y que tenia pena de que estuviese en aquel lugar por las causas que me havia dicho, y que segun entendió de Flaming, por estas mismas no queria salir de allí la de Escocia. . . . .
. . . . Cierto la de Escocia tiene amigos, y cada hora se le yrán augmentando, porque lo que se le imponia de la muerte del marido, paresce que se olvida, y van teniendo por fuerza lo que hizo en lo de matrimonio de Boitguel, por no haver podido la Reina con justos temores escusarlo, como se ha comenzado á publicar; y los amigos facilmente se persuaden á lo que desean, especialmente en esta isla.....

C'est pourquoi ce qui convient le plus à la Reine d'Angleterre, c'est que la Reine d'Écosse ne se marie pas en France, que les Français ne reviennent pas en Écosse, etc..... Fleming a été voir Silva dans les intérêts de sa maîtresse; Silva l'a bien reçu, et lui a parlé de l'intérêt que le Roi Catholique porte à ladite Reine.

1568. — 19 Octobre. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA AU MINISTRE ZAYAS.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 22, n. 145. — Déchiffr. officiel.*)

Assurance donnée à don Frances de Alava par l'ambassadeur d'Écosse et d'autres personnes que la principale cause qui, jusqu'à présent, a maintenu la Reine d'Écosse dans la foi catholique est l'espoir qu'elle fonde sur l'appui du Roi d'Espagne. — Conviction de don Frances que le Roi d'Espagne, comme bon catholique et prince magnanime, prendra effectivement la défense de la Reine d'Écosse, malgré les fautes qu'elle a pu commettre dans le cours de sa vie. — Ses craintes que, si l'on ne donne pour le moins à Marie Stuart un solide espoir de secours, elle ne se laisse aller au découragement et ne finisse par abandonner le soin de son âme et de son honneur. — Certitude que les gens actuellement bien pensants en Angleterre et en Écosse seraient entraînés dans la même voie. — Vives inquiétudes causées à Marie Stuart et à son ambassadeur par une erreur commise dans le chiffre qui sert à sa correspondance avec l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre, et qui a empêché don Guerrau de pouvoir déchiffrer une lettre qu'elle lui écrivait. — Doute dans lequel cet incident a laissé Marie Stuart et les per-

sonnes qui s'occupent de sa correspondance sur les véritables intentions du Roi d'Espagne. — Efforts de l'ambassadeur pour les rassurer et leur inspirer une entière confiance.

A lo que me affirma este embaxador de Escocia, y yo siento de otras partes, la principal cosa que hasta agora mantiene en la fee catholica á la Reyna de Escocia, es la esperança que tiene en Su Majestad. Laqual asseguro yo á este embaxador que se lo representa bien á su ama. Y en effecto Su Majestad lo ponderá, como tan catholico y magnanimo principe como es, en querer favorescer á la dicha Reyna, aunque aya andado estropeçando en algunas cosas en el progresso de su vida; pero es combatida de manera que temo que, si á lo menos no le llega una buena esperança del socorro que de Su Majestad pretende, podria enflaquescersele el animo, y dar el alma y su honrra y bien todo de ojos; y cayendo su animo, no pueden dexar de enflaquescer los que en aquel reyno y en el de Escocia están tocados de buen espiritu. Yo hago el esfuerço que puedo; y entiendo que la dicha Reyna y este su embaxador están descontentissimos y en punto de desesperacion de una cosa de que tienen harto poca culpa, creo yo, Diego de Guzman ó don Guerau de Espes ([1]), y es que devisde haver descuydo en lo de la cifra que con ella se tenia, de manera que el don Guerau no ha podido descifrar una carta que á él escrivió; y la dicha Reyna y las personas con quien comunica sus negocios sospechan que es sequedad y desvio de Su Majestad. Esto entiendo de un hermano deste embaxador que habla comigo en gran confiança. Cargare la mano quanto pudiere para que esta fee se entretenga, y aunque puede tener alguna arte esto, para hazer salir á Su Majestad á ayudarle, arte es que paresce que Su Majestad puede passarla y tomarla por la buena, pues es en servicio de Dios y bien de las materias que oy se tratan en el mundo.

De Paris, á XIX de octubre 1568.

([1]) Don Gueraldo de Espes, chevalier de l'ordre de Calatrava, avait remplacé le mois précédent don Diego Guzman de Silva comme ambassadeur de Philippe II auprès d'Élisabeth.

1568. — 30 Octobre. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 22, nº 152. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que don Frances a reçu de Marie Stuart une lettre dont il envoie copie à Philippe II. — Assurance donnée par l'archevêque de Glasgow que Marie Stuart est déterminée à se laisser mettre en pièces plutôt que d'abandonner la foi catholique. — Rigueurs exercées à son égard, et qui auraient été jusqu'à la priver de tout exercice du culte catholique. — Importunités, accompagnées de menaces et de rudesses, auxquelles elle est journellement en butte de la part des ministres protestants, qui voudraient la réduire à embrasser leur religion. — Confiance entière que Marie Stuart et son ambassadeur ont mise en don Frances. — Communication que ledit ambassadeur lui a faite des assurances données à Marie Stuart par les principaux catholiques d'Angleterre. — Lettres qui lui ont été écrites à plusieurs reprises pour lui certifier que la majeure partie du royaume est à sa dévotion, tellement qu'ils sont prêts à prendre les armes. — Recommandation qu'ils lui ont faite de ne leur adresser aucune réponse et de brûler soigneusement de sa main toutes les lettres qu'elle reçoit. — Embarras de Marie Stuart, qui manque de moyens de correspondance pour les avertir de ne faire quant à présent aucune tentative. — Visite faite à M. de Glasgow par la Mothe-Fénelon, ambassadeur en Angleterre, avant de se rendre à son poste. — Exhortations adressées par lui à l'archevêque pour qu'il conseille à la Reine sa maîtresse de ne plus se montrer inflexible comme par le passé et de s'accorder avec ses sujets sur la religion comme sur tout le reste. — Opinion de don Frances que c'est principalement l'influence de l'archevêque de Glasgow qui maintient Marie Stuart dans la foi catholique. — Éloge de ce prélat. — Réponse énergique qu'il a faite à la Mothe-Fénelon, menaçant de se plaindre au Pape, au Roi d'Espagne et au Roi de France, si ledit la Mothe faisait quoi que ce soit pour détourner Marie Stuart de la foi catholique. — Anxiété avec laquelle la Reine d'Écosse attend la réponse à la lettre que don Guerrau a envoyée au Roi d'Espagne.

De la Reyna de Escocia he tenido una carta [1] cuya copia embio á V. M. Hame dicho su embaxador que yo assegure á V. M. que ella estará firme en la fee aunque la hagan pedaços, y que no la dexan hazer ningun exercicio catholico, y que aun unas cuentas tiene escondidas, y que todos los dias la predican y persuaden, con notables amenazas y descortesia, á que olvide á Dios, tomando su religion dellos. El dicho embaxador encaresciéndome lo mucho que su ama y él fiavan de mí, pidiéndome que en ninguna manera me descuydasse á que nadie supiesse desta materia, si V. M. no, descifró diez ó doze renglones delante

[1] Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

de mí de una carta de la dicha Reyna, en que le dize como muchos particulares catholicos de aquel reyno de Inglaterra, de los mas principales, le han escripto diversas vezes que tenga firme en la fee catholica, y que la asseguran que la mayor parte del reyno está á su devocion, tanto que quieren luego tomar las armas, y, si lo dexan de hazer, es de temor que sea causa que á ella la despachen luego; y que le piden todos ellos que en ninguna manera les escriva ni responda, y que los villétes que le dan, los queme con mano propria, y que este de buen animo, encomendandose á Dios, y pidiendo ayuda á V. M.; y que agora de pocos dias á esta parte la aprientan terriblemente en que se quieren declarar y tomar las armas en su ayuda, y que ella alcança que no conviene, y le falta el medio de embiarles á dezir que no lo hagan en ninguna manera porque no la dexan ressollar. Dize el dicho embaxador que, quando se partió de aquí para Inglaterra, la Mota [1] fue á hablarle, y le dixo : « Señor embaxador, yo voy á residir en la corte de Inglaterra y á servir á la Reyna vuestra ama, y para que sus cosas vayan bien, á la fee deveis de aconsejarla que no este dura, como hasta aquí, sino que se dexe llevar al sabor de sus vassallos, porque desta manera ella será reyna obedescida y querida; yo la servire en esto de manera que se acuerde de mí toda su vida. » En fin dize que claramente le dixo que hiziesse officio para que se accomodasse en lo de la religion y en todo lo demas con sus vassallos.—Este embaxador es él que verdaderamente mantiene en la fee á aquella Reyna de Escocia. Es muy buen hombre, y assí creo que es verdad la respuesta que le dió, que fue certificarle que si él hazia officio ninguno para pensar torcer de la fee catholica á su ama, que se quexaria dello al Papa, á V. M. y á este Rey.—Dize que espera su ama respuesta de las cartas, que ha remitido don Guerau á V. M., con gran ansia.

De Paris, á xxx de octubre 1568.

[1] Bertrand de Salignac de la Mothe-Fénelon, qui succéda en novembre 1568 à Bochetel de la Forest comme ambassadeur en Angleterre (Voyez tome II, p. 392, note 1, et la *Correspondance* de cet ambassadeur, publiée par nous à Paris, 1838-40; 7 vol. in-8°).

1568. — 19 Décembre. — Melun.

DON FRANCES DE ALAVA AU DUC D'ALBE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 23, nº 109. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite à don Frances de Alava par l'ambassadeur d'Angleterre. — Compte rendu de leur conversation. — Opinion de l'ambassadeur d'Angleterre qu'il y a urgence à rétablir la paix entre le Roi de France et ses sujets. — Propos à la louange d'Élisabeth. — Démarche faite auprès de cette princesse par le comte de Murray comme gouverneur du jeune Roi d'Écosse, et afin de ménager, par la méditation de la Reine, quelque bon accord entre les Écossais. — Profond étonnement manifesté par don Frances de ce que la Reine d'Angleterre entreprend de s'établir juge entre une reine souveraine et ses sujets. — Tort qu'une telle prétention ne peut manquer de faire à la bonne réputation d'Élisabeth. — Raisons alléguées par l'ambassadeur anglais pour justifier la conduite de la Reine sa maîtresse. — Éloge qu'il s'est mis à faire des grâces et de la beauté d'Élisabeth. — Opinion de don Frances que l'ambassadeur d'Angleterre, en parlant ainsi, avait en vue quelque projet de mariage. — Projets d'empoisonnement attribués au secrétaire Cecil contre Marie Stuart.

Quatro meses ha que no he visto de los mios ojos á este embaxador de Inglaterra. Vino á noche á verme, principalmente á dezirme que él veya las cosas deste reyno de manera que era mas que necessario interponerse, S. M. y el Emperador y la Reyna su ama, á accordar á este Rey con sus subditos........ y que assí havia él escripto algunas vezes á su ama. Y despropositadamente dixo que la dicha su ama era en obligacion de la vida al Rey nuestro señor. — Respondí que yo ansí lo entendia; y saltóme en la hermosura de la dicha Reyna y en su edad (hurtando quatro ó cinco años). — Y acabó la platica hablandome en los negocios de la Reyna de Escocia, diziendo como havia venido el conde de Mure, como governador del Reyezillo de Escocia, á hablar á la de Inglaterra para procurar algun buen acordio entre Escoceses. — Dixele que me espantava, sabiendo, que la de Escocia era reyna y señora natural de aquel reyno, oyr la de Inglaterra ni dar favor ninguno al conde de Mure en su corte y otros que le deven seguir. — Salióseme de la platica con dezir que era para concertar aquello, por que no viniesse á mas mal; y que como las cosas de la de Escocia estavan ya puestas en jus-

ticia, no podia la de Inglaterra dexar de oyr á los que le viniessen á hablar. — Respondí, riendo, que yo no sabia que fuesse tribunal de justicia Inglaterra de Escocia. — Respondió que el caso passado lo llevava. — Dixe que no devia la Reyna de Inglaterra querer perder la buena reputacion que ha ganado en hazer buen acogimiento á su prima la de Escocia; que paresceria mal al mundo todo enflaquecerse. — Preguntóme si havia visto á la de Inglaterra, y donde, y quando? — Respondí que muchas vezes, y entre otras el dia que la metieron en la Torre de Londres, como es verdad. Tornóme á loar la hermosura y gracia; de manera que toda la platica fue, al parescer, de casamiento, y temor, entendiendo de un Ingles, muy grande herege, quel el secretario Sicel dessea y procura (representando grandes inconvenientes que pueden venir á aquel reyno) que se dé veneno à la de Escocia; y aun creo que se lo han dicho al cardenal de Lorrena.

En Melun, XIX de deziembre 1568.

1568.

RELACION DEL EMBAJADOR DON GUERAU DE ESPES [1] DE COSAS DE INGLATERRA.

(*Collection de M. Mignet. — Copie tirée des Archives espagnoles de Simancas. — Neg. de Estado. Inglaterra. Leg. 823.*)

Burleigh, homme de basse extraction, mais rusé, menteur, et qui use de toute espèce d'artifice, grand hérétique, et si brutalement Anglais, qu'il croit que tous les princes de la Chrétienté ne sauraient porter préjudice au souverain de cette île; plein d'arrogance envers leurs ministres. — Leicester, influent par son intimité avec la Reine, homme vicieux et rapace qui soutient les voleurs et vit à leurs dépens; pensionné par la France. — Le Garde du sceau privé, hérétique opiniâtre et très-méchant, beau-frère de Cecil. — L'Amiral, effronté voleur, sans religion et sans foi. — Le comte de Sussex vaut mieux qu'aucun des précédents, et a quelquefois donné à entendre qu'il désirait servir le Roi d'Espagne; ennemi de Leicester. — Le comte de Bedford, homme monstrueux de mœurs et de figure;

[1] Don G. de Espes arriva en Angleterre le 3 septembre 1568, le même jour qu'arriva de France le cardinal de Châtillon.

grand hérétique. — Jacques Acraft, nommé récemment membre du Conseil; secrètement attaché au parti catholique et au service du Roi d'Espagne, n'ose se déclarer.

PORTRAITS

DES HOMMES D'ÉTAT ANGLAIS A LA TÊTE DES AFFAIRES.

Burghley (1)......... hombre de baja parte, pero muy astuto, falso, mentiroso, y lleno de todo engaño, grande herege, y tan zafio Ingles, que crehe todos los principes cristianos no ser parte para hacer daño al señor de aquella isla; y assí con los ministros dellos se trata con grande arrogancia.....

Après lui occupe la première place dans la confiance de la Reine :

El conde de Leicester (2), no porque él sea hombre para ellos, mas por la mucha privanza que con la Reina tiene; hombre liviano y codicioso, que sustenta los ladrones y vive sobre ellos....... muy inclinado á la parte francesa, de quien recibe entretenimiento.

Ensuite le Garde du scel privé Milord Keeper (3)..... obstenado hereje y muy maligno..... cuñado de Cecil.

L'Amiral (4)...... es muy desvergonzado ladron y no tiene religion alguna, como se crehe tambien no tenerla.

El conde de Sussex (5), que es del mesmo Consejo y persona para mas que otro alguno de todos ellos, y que algunas veces ha significado querer servir á V. M. porque es enemigo del conde de Leicester.

El conde de Bedford (6) hombre monstruoso en su persona y costumbres, y grande herege.....

Ensuite quelques membres de peu de consistance, créatures de Cecil, etc.

Dernièrement on a nommé membre du Conseil Jacques

(1) Sir William Cecil, baron de Burghley, grand trésorier d'Angleterre.
(2) Robert Dudley, comte de Leicester.
(3) Sir Nicolas Bacon.
(4) Lord Clinton, comte de Lincoln.
(5) Thomas Radcliff, comte de Sussex.
(6) François Russel, comte de Bedford.

Acrafte (?)..... que es aficionado secretamente à la parte catholica y al servicio de V. M.; pero no osa declararse mucho....

Avec l'aide du duc de Norfolk et des comtes de Westmoreland et Northumberland, il se présente de bonnes occasions pour le Roi catholique de enseñorearse de aquella isla, *et, quoique le duc ait été arrêté et condamné, les chances ne manqueront pas au Roi. Il ne sera pas très-difficile non plus de s'emparer de l'Irlande, etc.*

PARRACES. — 1569. — 25 JUIN.

PHILIPPE II A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 25, nº 100. — Minute.*)

Détermination prise par le Roi d'Espagne d'attendre une réponse du duc d'Albe avant de donner à Marie Stuart les secours d'argent qu'elle demande. — Recommandation à l'ambassadeur de ne point parler de cette détermination à l'archevêque de Glasgow. — Vif désir du Roi d'Espagne d'assister et de secourir l'infortunée Reine d'Écosse pour la tirer des mains de la Reine d'Angleterre. — Griefs qu'il a lui-même contre Élisabeth, qui s'obstine à détenir l'argent et les vaisseaux de ses sujets et de ses alliés. — Nécessité d'attendre cependant, avant de prendre un parti relativement à Marie Stuart, le résultat de la négociation pendante sur cette matière entre le duc d'Albe et la Reine d'Angleterre. — Dépêche adressée récemment au duc d'Albe pour le presser d'obtenir une solution, de laquelle dépendra la conduite ultérieure du Roi d'Espagne.

En lo que toca al particular de la Reyna de Escocia, y al soccorro que pretende que yo le haga dar en dinero, no me pueda resolver hasta tener cierta respuesta y parescer que he embiado á pedir al duque de Alva, que creo verna con el primero. Pero no será menester que vos lo digais á su embaxador hasta que con resolucion se os avise de lo que conviniere. — Que yo cierto voluntad tengo de ayudar y favorescer muy de veras á aquella pobre señora para la sacar del trabajo en que se halla, y librarla de poder de la de Inglaterra, la qual, hasta agora, no me ha embiado á dar satisfacion sufficiente en lo que toca á la detencion del dinero, naves, y mercancias de mis súbditos, amigos, y con-

federados (1); antes me paresce que persevera en su mal proposito, loqual es bien contrario de lo que ya se avia publicado. Yo espero á saber lo que el duque de Alva aurá negociado con ella en virtud de cierto despacho que ultimamente le embie sobre este negocio, y, segun lo que respondiere, se mirará lo que mas convenga.

De Parraces, á xxv de junio 1569.

1569. — 4 Juillet. — Orléans.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Archiv. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 25, nº 1. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite à l'ambassadeur par l'un des chambellans de la Reine d'Écosse. — Détails qu'il lui a donnés sur les rigueurs et les souffrances qu'on fait endurer à cette pauvre princesse. — Opinion du cardinal de Lorraine que l'on pousse les choses à cette extrémité afin d'amener Marie Stuart à renoncer à ses droits à la couronne d'Angleterre. — Intention qu'aurait, suivant lui, Élisabeth de faire en même temps enlever le prince d'Écosse. — Déclaration du chambellan que c'est là un projet insensé. — Progrès du catholicisme en Angleterre qui rend de jour en jour la Reine d'Écosse plus à craindre pour Élisabeth. — Promesse faite au Roi d'Espagne par Marie Stuart de vivre et de mourir dans la foi orthodoxe. — Prière adressée à l'ambassadeur d'en renouveler l'assurance au Roi d'Espagne ainsi qu'au Saint-Père. — Avis qui a été donné par don Frances de Alava pour engager la Reine d'Écosse à redoubler de circonspection. — Certitude qu'il a acquise que les démarches des émissaires de Marie Stuart auprès de don Guerrau d'Espes et du duc d'Albe étaient sues d'Élisabeth, qui recevait à cet égard les renseignements les plus précis.

Un camarero de la Reyna de Escocia vino ayer á hablarme de parte de su ama, sin traerme carta della; pero luego ví en su platica que era suyo embiado della al cardenal de Lorrena. Contóme las adversidades y miserias que le hazen passar; y el de Lorrena me havia dicho que esto llegava á tanto estremo,

(1) En décembre 1568, des marchands génois, portant sur des navires basques et galiciens de l'argent au duc d'Albe pour la solde de ses troupes, s'étaient réfugiés dans le port de Plymouth pour échapper à des pirates qui les poursuivaient. Élisabeth, les ayant fait saisir sous prétexte qu'ils étaient arrivés dans ses États sans autorisation, s'empara des sommes dont ils étaient chargés, et dont le duc d'Albe réclama vainement la restitution. Pour justifier cet acte inqualifiable, elle prétendit que cet argent étant destiné à être prêté, elle avait le droit de l'emprunter la première (Voyez le tome I de la *Correspondance de la Mothe-Fénelon*, p. 48 et 59).

que queria la de Inglaterra hazerle renunciar el derecho que tenia, despues de sus dias, la de Escocia á Inglaterra, y hazerle traer el Principillo su hijo á Inglaterra. Este dicho camarero me dize que aquello es burla; que antes la de Inglaterra teme mas cada dia á la de Escocia, porque el pueblo se atreve á hablar mas en la religion catholica, y que la de Escocia promete á V. M. que vivirá y morirá en ella; y á mí me pide que haga officio con V. M., y que con el Papa haga assimismo el que pudiere, como en effecto lo hago. Advertí al dicho camarero que he entendido, por via de un secretario deste embaxador de Inglaterra, que tal y tal hombre, á tal y tal hora de la noche, entraron en casa de don Guerau de Espes á hablarle; y que la Reyna de Inglaterra lo sabia y lo dexava correr: y que tambien deve de estar atenta á que la dicha de Inglaterra entiende que un hombre de la de Escocia a ydo dos vezes á Flandes, y que saben que ha hablado al duque de Alva; al qual y al dicho don Guerau aviso dello, por que no nazca algun inconveniente.

De Orliens, á IIII de julio 1569.

1570. — 17 JANVIER. — TOURS.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 27, n. 19. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que l'ambassadeur a demandé au duc d'Albe sur la manière dont il doit se conduire dans les affaires d'Écosse et d'Angleterre. — Visite que l'ambassadeur d'Écosse est venu lui faire. — Compte-rendu de cette entrevue. — Indignation de l'archevêque de Glasgow de ce que le Roi de France a envoyé M. de Monlouet vers la Reine d'Angleterre, le sachant notoirement hérétique. — Peu d'espoir que le prélat fonde sur la cour de France pour secourir Marie Stuart d'une manière efficace. — Résolution qu'il n'en a pas moins prise de faire ici les plus pressantes sollicitations en faveur de la Reine sa maîtresse. — Son intention de demander mille arquebusiers au Roi de France pour les jeter en Écosse par Dumbarton. — Assurance donnée par la noblesse écossaise que, moyennant ce secours, elle se rendra maîtresse du pays. — Manque d'artillerie et mauvais temps qui ont empêché le comte de Northumberland de s'emparer de Berwick. — Parti qu'il a pris de se retirer dans le Northumberland, où il tiendra ses troupes sur pied jusqu'au printemps, sans que l'armée de la Reine d'Angleterre puisse lui faire aucun mal. — Nécessité dans laquelle le comte de Warwick s'est

également trouvé de faire prendre à ses troupes des quartiers d'hiver. — Avis qu'on s'est un peu relâché des rigueurs apportées à l'emprisonnement de Marie Stuart et du duc de Norfolk. — Mise en liberté des comtes de Pembroke et d'Arundel, tandis que les gendres de ce seigneur sont retenus dans la plus étroite captivité. — Liberté également accordée à Throckmorton, qui est retourné chez lui. — Départ de milord Montagu pour la Flandre. — Version toute différente répandue par l'ambassadeur d'Angleterre. — Lettre qu'il montre comme l'ayant reçue de Cecil, et d'après laquelle le comte de Northumberland aurait été défait, ses troupes dispersées et tout le royaume complétement pacifié. — Opinion de don Frances que ce sont des bruits mensongers, et que la relation de l'archevêque de Glasgow est beaucoup plus vraisemblable. — Instances de ce prélat auprès de don Frances pour le prier d'écrire au Roi d'Espagne que la Reine d'Écosse met tout son espoir en Dieu et en lui.

Estoy esperando por horas un hombre mio que despache al duque de Alva á los VI deste, pidiendole que me avisasse como le parescia que devia governarme en estos negocios de Inglaterra y Escocia........ Los embaxadores de Escocia é Inglaterra han llegado aquí esta tarde. El de Escocia me vino luego á ver, que, como á V. M. lo tengo escripto otras vezes, es un harto hombre de bien, y assi viene offendido de que este Rey aya embiado á M. de Monluet ([1]) á la Reyna de Inglaterra, siendo heretico notorio. Y assi dize que viene con poca esperança de que aya de salir cosa buena desta corte en ayuda de su ama, pero con buen animo de solicitar enteramente lo que le toca. Hablóme al principio muy como foraxido, magnificando la parte de los Catholicos y deshaziendo la de los hereges; pero llegamos á lo puro, y desapassionado dize que él viene con intento de pedir mill arcabuzeros á este Rey para que los echen en Escocia por Donberton; que con estos la nobleza de Escocia promete de ser señores de toda la campaña sin contraste; que el conde de Nortumberlan no havia parado sobre Barvich á causa de no tener artilleria y del fuerte tiempo, y que assi se recogió á Nortumberlan donde tendrá con comodidad su gente en pié hasta que entre la primavera; y diz que él sabe cierto que tiene modo de poderlo hazer sin que la gente de la Reyna de Inglaterra les pueda hazer daño ninguno; que el conde de Barvich tambien alojava

([1]) Voyez dans la *Correspondance diplomatique de la Mothe-Fénelon*, t. III, p. 33, 34, 37-43, 45, 47, 49, 54, 62, 87, et t. VII, p. 77, 79, 90, 93, 94, les documents relatifs à cette mission.

su gente por las grandes aguas y nieves; que á la Reyna de Escocia y al duque de Norfolc havian afloxado algo la prision; que el conde de Pembruc y Arandel estavan del todo libres, pero en muy estrecha prision los yernos del dicho Arandel; que Fragmarton era ya suelto dado por libre, y estava en su casa; que milort Montagut yva á Flandes y havia embiado dos otres gentileshombres delante.—El embaxador de Inglaterra entiendo que canta otra voz differente desta [1], diziendo que tiene una carta de Sicel [2], y la muestra, en que le dize como el conde de Nortumberlan era deshecho y degollada la mayor parte de su gente, y que ya todo aqual reyno está llano. Pero es burla lo de la carta, porque el dicho embaxador dize que se la truxo el hombre de la Mota que á V. M. he escripto que passó por aqui tantos dias ha. El qual entiendo que se rie de que el dicho embaxador de Inglaterra derrame esta voz. La relacion del de Escocia tiene mucho del verisimil; hame pedido con grande encarescimiento de parte de su ama que yo escriva á V. M. que toda su esperança tiene en Dios y en V. M.

De Turs, á XVII de enero 1570.

1570. — 16 Février. — Angers.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 27, nº 163. — Déchiffr. officiel.*)

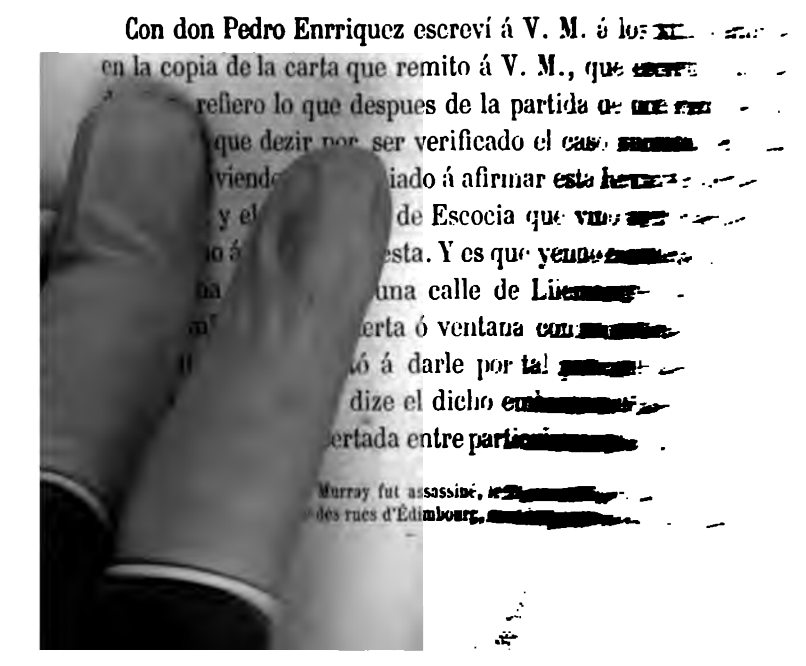
Confirmation de la mort du comte de Murray. — Certitude donnée à cet égard à l'ambassadeur par la Reine mère, par le cardinal de Lorraine et par l'archevêq[illegible] de Glasgow. — Détails sur la mort de Murray, assassiné dans une des rues [illegible] Linlithgow par un gentilhomme qui lui a tiré un coup de pistolet charg[illegible] quatre balles. — Assurance donnée par l'archevêque que le complot, arr[illegible] tre divers serviteurs particuliers de la Reine sa maîtresse, avait été [illegible]

(1) La version du chevalier Henri Norris, ambassadeur d'Angleterre, était [illegible] car, dès le 16 décembre précédent, toutes les forces des insurgés éta[illegible] route et vivement poursuivies par les troupes d'Élisabeth. Les [illegible] de Westmoreland avaient été forcés de passer la frontière et [illegible] Écosse.

(2) Le secrétaire Cecil.

ment communiqué au gouverneur de la ville d'Édimbourg. — Précaution qui aurait été prise par cet officier de faire sortir du château les personnes suspectes. — Sa déclaration au peuple qu'il gardera cette place pour sa Reine et souveraine maîtresse. — Avis qui aurait été immédiatement donné au comte d'Arran. — Mesures prises par ce seigneur pour délivrer le comte de Northumberland, qui se trouverait maintenant, ainsi que lui, à la tête de forces considérables. — Double visite faite le même jour par l'ambassadeur d'Écosse à don Frances de Alava pour le prier d'insister auprès du Roi d'Espagne sur le service important qu'il rendrait à la Chrétienté en continuant de secourir la Reine [illegible] — Confiance entière que cette princesse met dans l'appui de Philippe II. — [illegible]sentation faite par l'archevêque de Glasgow à don Frances de Alav[illegible] homme envoyé par Marie Stuart pour témoigner de ses sentiment[illegible] Roi d'Espagne. — Réponse qui leur a été faite par don Frances [illegible] moyen pour Marie Stuart de s'assurer de l'appui de Philippe II [illegible] vérer dans la religion catholique et de ne pas disposer de sa mai[illegible] timent du Roi d'Espagne. — Assurances données par l'archevêqu[illegible] parlé et écrit dans le même sens à la Reine sa maîtresse. — Plais[illegible] les paroles de don Frances ont été accueillies par l'envoyé de Ma[illegible] claré qu'il les graverait dans son cœur pour les porter à la [illegible] Reine sa maîtresse et les répéter aux braves gens qui sont deme[illegible] dans le service de Dieu et fidèles sujets de la Reine. — Convic[illegible] homme que Marie Stuart vivra et mourra inébranlable dan[illegible] — Nouvelles envoyées d'Angleterre par MM. de la Mothe et [illegible]. — Déclaration qui leur aurait été faite par Élisabeth elle-même qu[illegible] en Écosse un gentilhomme pour faire nommer un régent ca[illegible] Murray et professant comme lui la religion réformée. — [illegible] mandés à cet égard par don Frances à l'ambassadeur d'Angle[illegible] être sans nouvelles parce qu'un de ses courriers avait été arrê[illegible] neur de Boulogne.

Con don Pedro Enrriquez escreví á V. M. á lo[illegible]



en la copia de la carta que remito á V. M., que [illegible]
refiero lo que despues de la partida [illegible]
que dezir por ser verificado el ca[illegible]
viend[illegible]iado á afirmar esta [illegible]
y el [illegible] de Escocia que [illegible]
lo á [illegible]sta. Y es que [illegible]
[illegible]una calle de Li[illegible]
[illegible]erta ó ventana co[illegible]
[illegible]ó á darle por tal [illegible]
dize el dicho [illegible]
[illegible]ertada entre par[illegible].

Murray fut assassiné, [illegible]
des rues d'Édimbourg, [illegible]

su ama, se devia aver comunicado con el alcayde de la dicha villa de Lilemburg; el qual, echando las personas sospechosas del castillo, declaró al pueblo tener aquella fuerça por su Reyna y señora natural; y que soltó luego al conde de Aran, el qual, con mano armada, fue á poner en libertad al conde de Nortunberlang (1), y que entrambos juntavan mucha gente. El dicho embaxador de Escocia vino dos vezes ayer á mí, pidiendome que yo accordasse á V. M. el servicio que se hazia á Dios en continuar V. M. á ayudar á su Reyna; laqual tenia harta mas confiança en V. M. que en todo el resto del mundo, y truxo consigo un cavallero que despachava su ama en aquel punto. A entrambos les dixe que lo que su ama avia de hazer para salir á buen puerto y tener por muy cierta la ayuda y assistencia de V. M., era estar en Dios de coraçon firme, sin enflaquecer nada en su sancta fee catholica, y en ninguna manera disponer de su persona sin voluntad y precepto de V. M. El dicho embaxador me dixo que ya otra vez yo le havia hablado en esta conformidad, y él escriptolo en ella á su ama; y refirióselo en su lengua materna dos vezes al dicho cavallero, el qual lo recibió con mucha alegria y como hombre que deve ser muy catholico, diziendo que llevava las dichas palabras impressas en su coraçon á su ama, y que tambien las referiria á los buenos que avian estado constantes y firmes en el servicio de Dios y suyo, y que yo assegurasse á V. M. que la dicha su ama viviria y moriria constantissima en la fee catholica.— Pregunte al dicho embaxador que si avia venido correo de Escocia? —Dixo que no; que de donde se entendia el caso era de un correo que havia venido de Inglaterra embiado de la Mota, el qual escrive á esta Reyna que, yendo á hablarle él y M. de Monluet, se lo dixeron la dicha Reyna de Inglaterra y Sicel y otros dos ó tres consejeros; y de otra parte cierta entiendo que lo escriven los

(1) Cette nouvelle était complétement inexacte. Le comte de Northumberland, livré à Murray par un bandit des frontières, Hecky Armstrong, avait été renfermé dans le château de Lochleven; mais, loin de recouvrer alors sa liberté, il ne sortit du château qu'en 1572, pour être remis, ou plutôt vendu par Morton et Douglas de Lochleven, à lord Hunsdon, gouverneur de Berwick, qui le fit conduire à York, où il eut la tête tranchée (Robertson, *Histoire d'Écosse*, liv. VI, t. III, p. 54 de la traduct. franç.).

dichos la Mota y Monluct á este Rey y Reyna por cosa muy cierta; y que aquella Reyna les dixo á entrambos, que ella despachava un gentilhombre á mandar á los consejeros que tenia el governador muerto, creassen luego otro idoneo, capaz y de la misma religion hugonota. — Embie á preguntar á este embaxador de Inglaterra qué entendia deste caso? — Respondió que avia veynte dias que no tenia carta de Inglaterra y que no sabia nada del; pero que entendia de cierto que á un criado suyo, que venia despachado de su ama, se le avian detenido en Boloña.

De Angers, á XVI de hebrero 1570.

1570. — 4 Mars. — Angers.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Archiv. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 27, n. 178. — Déchiffr. officiel.*)

Avis du prochain départ de M. de Mauvissière pour l'Écosse. — Mauvaise réputation de ce gentilhomme, qui passe pour appartenir à la nouvelle religion. — Représentations faites à la Reine mère par le Nonce et par l'ambassadeur d'Écosse. — Leur opinion qu'on n'a nullement à cœur les affaires de Marie Stuart, puisqu'on envoie un huguenot pour traiter en Écosse avec le parti catholique. — Mauvais augure tiré par don Frances de Alava du choix d'un pareil intermédiaire.

A los 2 deste escriví á V. M. — Anoche se resolvieron aqui que partiesse mañana para Escocia el Maulvesière (1), que nombro en la ultima copia de la carta del duque de Alva que tengo remitida á V. M.: y porque del dicho Maulvesière se tiene ruyn opinion, entiendo (aunque ninguno dellos me ha hablado palabra) que este Nuncio y el embaxador de Escocia dixeron á esta Reyna que, como embiavan ugonote á Escocia á tratar con la parte catholica, que era la de aquella Reyna cosa ninguna; y que la dicha Reyna y el de Lorena les asseguraron que era muy catholico. En fin él partirá; y tengo por malo averles abonado el dicho Maulvesière, siendo tenido por ugonote y no por bueno. El

(1) Michel Castelnau de Mauvissière, qui, plus tard, en 1575, succéda à la Mothe-Fénelon et résida pendant dix ans comme ambassadeur en Angleterre (Voyez sa correspondance, t. III, p. 1 à 330).

no averme avisado dello los dichos Nuncio y el embaxador, podrá ser que lo hagan.

De Angers, á IIII de março 1570.

1570. — 28 MARS. — CORDOUE.

PHILIPPE II A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 28, n. 156. — Minute.*)

Opinion de Philippe II que si la mort du prince de Murray et la délivrance du comte de Northumberland se confirment, c'est un excellent point de départ pour relever les affaires de la Reine d'Écosse. — Vœux qu'il forme pour la délivrance de Marie Stuart et le bon succès de ses affaires. — Approbation de la conduite tenue par don Frances à l'égard de l'archevêque de Glasgow. — Charge qu'il donne à son ambassadeur de le tenir soigneusement au courant de toutes les occurrences qui pourront survenir.

Si la muerte del conde de Mure y libertad del de Nortumberland fue cierta, avria sido muy buen principio para el reparo de las cosas de Escocia y beneficio de la Reyna, cuya libertad y prospero successo de sus cosas es assi cierto que se lo desseo tan de veras, como vos lo dixistes á su embaxador, y por el mismo camino procedereis con él todas las vezes que tuviere dél semejantes comunicaciones; dandome siempre aviso de lo que cerca deste particular entendieres, porque holgare de saberlo.

De Cordova, á XXVIII de março 1570.

1570. — 2 AVRIL. — ANGERS.

DON FRANCES DE ALAVA AU DUC D'ALBE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 28, n. 14. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelle forme de gouvernement qui aurait été adopté pour l'Écosse. — Résolution qui aurait été prise de confier l'autorité à quatre directeurs renouvelés de trois mois en trois mois. — Avis donné à don Frances par l'ambassadeur d'Écosse que les Écossais catholiques et les Anglais réfugiés en Écosse étaient décidés à envoyer deux gentilshommes à la Reine d'Angleterre pour lui demander la mise en liberté de la Reine d'Écosse.

Dize que en lo del govierno de Scocia se ha resuelto que de tres á tres mezes pongan quatro governadores en aquel reyno,

que seria govierno harto nuevo. El embaxador de Scocia me dixo ayer que los Escoceses catholicos, y los Ingleses que se avian recogido á aquel reyno, estavan resolutos en embiar dos gentileshombres á pedir á la Reyna de Inglaterra la libertad de la de Scocia; affirmandome esto, me dize que no tiene nueva ninguna de las cosas de Scocia.

De Angers, á II de abril 1570.

1570. — 17 Mai. — Séville.

PHILIPPE II A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 28, n. 158. — Minute.*)

Charge donnée à don Frances d'entretenir de bons rapports avec l'ambassadeur d'Angleterre pour favoriser les négociations entamées entre le duc d'Albe et les ministres d'Élisabeth. — Recommandation qui lui est faite d'entretenir également l'ambassadeur de la Reine d'Écosse en bonnes dispositions. — Assurance qu'il lui donnera que le Roi d'Espagne désire la délivrance de Marie Stuart et le bon succès de ses affaires, tout autant que si elle était sa propre sœur. — Son espoir que Dieu finira par la récompenser de tout ce qu'elle aura souffert. — Sa résolution de faire tous ses efforts pour amener à une bonne conclusion les affaires de cette infortunée princesse. — Son désir de savoir si les Écossais catholiques et les Anglais réfugiés en Écosse ont exécuté le projet qu'ils avaient formé d'envoyer une députation vers la Reine d'Angleterre pour lui demander la mise en liberté de Marie Stuart. — Bon espoir que le Roi fonde sur cette démarche. — Recommandation à son ambassadeur pour qu'il ait soin de le tenir au courant de cette affaire.

Estando el duque de Alva en trato con la Reyna de Inglaterra [1] y con los ministros que le ha embiado para concertar las differencias que con ella se tienen, muy bien es que vos vais entreteniendo la amistad de su embaxador con la buena manera que lo hazeis, dandole siempre á entender que puede assegurar á su ama que por mi parte no se romperá la antigua amistad y aliança que entre nosotros ay, sino que se la conservaremos con toda buena correspondencia, y que ella deve hazer lo mismo,

[1] Il s'agit de la négociation suivie par le duc d'Albe pour obtenir la restitution de l'argent dont Élisabeth s'était emparé (Voyez ci-dessus, p. 49, note 1).

ordenando que con effecto se restituya lo arrestado, y que las cosas se pongan en el ser que solian estar entre nos y nuestros reynos y subditos, que por nos y los nuestros se hará lo mismo muy cumplidamente.

Assimismo hazeis muy bien en entretener contento al embaxade la Reyna de Escocia; y assi lo continuareis, diziendole que puede muy bien assegurar á su ama que desseo su libertad y contentamiento, tan de veras como si fuera mi hermana, y que espero en Dios que, pues padesce por su causa, la consolará de suerte que sus trabajos se conviertan en mucha alegria y prosperidad de sus cosas; y que con esta firmeza deve llevar adelante su christiano y valeroso proposito, que yo no dexare de hazer, quanto en mí fuere, para encaminar sus negocios á este fin, como hasta aqui lo he hecho y procurado. Y si los Catholicos de aquel su reyno, y los Ingleses que á él se havian recogido, han puesto en execucion la embaxada que querian embiar á la Reyna de Inglaterra, pidiendole la libertad de la de Escocia, no ay dubda sino que le havrá dado bien que pensar, y havrá sido una honrrada deliberacion. Vos me avisareis dello, pues si se ha hecho ó hiziere, os lo havrá ya dicho ó dirá el embaxador.

De Sevilla, á XVII de mayo 1570.

1570. — 26 JUIN. — L'ESCURIAL.

PHILIPPE II A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 28, nº 175. — Minute.*)

Copie, envoyée à Philippe II par don Guerrau de Espes, du bref qui déclare la Reine d'Angleterre schismatique et déchue de la couronne. — Merveilleux étonnement du Roi d'Espagne de ce que le Saint-Père se soit décidé à prendre une résolution aussi énergique. — Son opinion, conforme à celle de don Frances, que le Pape a dû céder aux sollicitations de la cour de France.—Étrange silence gardé par le Saint-Père vis-à-vis du Roi d'Espagne. — Comédie jouée par le Roi de France, qui a refusé de donner audience au Nonce chargé de lui présenter le bref d'excommunication. — Conviction de Philippe II que, si cette affaire est poussée plus avant, elle va émouvoir de tous côtés de grandes colères. — Recommandations expresses faites à l'ambassadeur pour qu'il tâche de pénétrer quels sont au vrai les desseins de la cour de France. — Parti qu'il pourra tirer

en cette circonstance de ses relations d'amitié avec le Nonce.—Éclaircissements qu'il obtiendra sans doute de ce prélat sur les motifs qui ont fait agir le Saint Père et sur ses véritables intentions. — Conviction du Roi que tout ce qui a été fait est le résultat des intrigues du cardinal de Lorraine. — Opinion sévère du Roi sur le Cardinal, qu'il regarde comme prêt à tout faire pour se maintenir au pouvoir. — Obligation néanmoins dans laquelle on se trouve de le conserver, de peur qu'il n'en vienne un autre encore plus nuisible à la religion. — Approbation donnée par le Roi à la bonne intelligence entretenue par son ambassadeur avec l'ambassadeur d'Angleterre. — Autorisation donnée à don Frances de resserrer ces relations, si, d'après les circonstances et les avertissements du duc d'Albe, il le juge nécessaire.

Por aviso de don Guerau de Espes, y por la copia que él me embió del breve (1) que Su Sanctidad ha mandado despachar, he entendido la declaracion que ha hecho contra la Reyna de Inglaterra, dandola por scismatica y privandola del reyno; que es en conformidad de lo que vos assimismo me escrivis. Y cierto, me he mucho maravillado desta tan gran deliberacion de Su Sanctidad, que, á lo que se puede jusgar de lo que escrivis, deve ser negociacion de los de ay, pues (como dezis) el Papa havia embiado el breve á esse su Nuncio, no me haviendo escripto á mí cosa alguna sobrello. Y el no le haver dado audiencia el Rey, quando se lo llevava, devió ser por ventura dissimulacion. Y como quiera que sea, tengo para mí que, si este negocio passa adelante, ha de remover grandes humores en todas partes; y assi es muy necessario que vos esteis muy attento y hagais mucha diligencia para saber de fundamento los designos y fines que ay se llevan en este particular, y me aviseis dello por todas vias, y lo mismo al duque de Alva, como veis que lo requiere la qualidad del negocio. Que teniendo vos tanta amistad con esse Nuncio, creo le podreis sacar la causa por que Su Sanctidad se ha movido á una tal deliberacion, sin me la haver comunicado, sabiendo que de aquel reyno y de las cosas y humores dél le pudiera dar mas noticia y mejor parescer que otro ninguno. Que el havermelo encubierto, trae consigo la sospecha que se dexa considerar, y, para salir della, conviene llegar al cabo la inten-

(1) Cette bulle d'excommunication, lancée par Pie V contre Élisabeth, est du 25 février. Elle fut trouvée affichée le 15 mai à la porte de l'évêque de Londres.

cion con que se camina, y señaladamente por los de ay, que, no ay dubda, deve ser endereçada á sus acostumbrados fines. Y si ay algo desto, piadosamente se puede creer havrá sido de las tramas del cardenal de Lorrena, cuyas actiones muestran bien el juyzio que vos, sin le agraviar, hazeis de sus entrañas, ambicion y miserias temporales, tras que se dexa llevar; pero, en fin, (como vos dezis) tal qual él es, conviene conservarle, porque no entre en su lugar otro que haga mas daño en lo de la religion.

Trayendo el duque de Alva las platicas que sabeis con Ingleses sobre la restitucion de lo que tienen arrestado á subditos mios y de la navegacion y libre comercio, tengo por muy conveniente el modo y buena manera con que entreteneis la amistad que os muestra el embaxador de Inglaterra; y assi la llevareis adelante, segun el estado y successo de las cosas de todas partes, y de lo que os advirtiere el Duque, y vos vieredes convenir á mi servicio.

Del Escurial, á xxvi de junio 1570.

1570. — 27 Juin. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA AU DUC D'ALBE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 27, nº 140. — Déchiffr. officiel.*)

Proposition qui aurait été faite au Roi de France et à la Reine mère par l'ambassadeur d'Angleterre d'accorder les différends entre la Reine sa maîtresse et la Reine d'Écosse. — Chaleur avec laquelle le Roi a accueilli cette ouverture. — Félicitations qu'il a adressées à l'ambassadeur pour sa résolution, en ajoutant qu'il aurait dû la prendre plus tôt. — Déclaration qu'il lui a faite, en élevant la voix, qu'on ne devait pas s'attendre à ce qu'il continuât de patienter, comme il l'avait fait jusqu'alors. — Douloureuse impression qu'il ressent, ainsi que le Roi d'Espagne, des rigueurs dont on use envers la Reine d'Écosse. — Soin qu'il a eu de faire intervenir deux ou trois fois le nom du Roi d'Espagne dans cette réponse. — Courriers qui ont été dépêchés en toute hâte, aussitôt après cette conférence, l'un par le Roi à la Mothe-Fénelon, l'autre par l'ambassadeur d'Angleterre vers la Reine sa maîtresse.

Este embaxador de Inglaterra entiendo que propusó á este Rey y á su madre acordio de parte de su ama con la de Escocia, y que este Rey se lo loó mucho, diziendole que havia dias que lo

deviera haver hecho y no usado de los terminos passados, siendo su parienta y hermana del dicho Rey. Y aqui diz que levantó la voz muy alta, braveardóle, diziendole que devia mirar bien en ello, porque no pensasse que él havia de tomar esto como hasta aqui. Que él y el Rey Catholico mirarian bien por la demasia que se hazia á esta princesa; que dos ó tres vezes nombró á Su Magesdad en esta respuesta, á voz alta. Luego este Rey despachó uno en diligencia á la Mota, y el embaxador otro á su ama.

De Paris, á XXVII de junio 1570.

1570. — 13 JUILLET. — ROME.

PIE V A MARIE STUART.

(*Collection de M. Mignet. — Copie tirée des Archives espagnoles de Simancas. — Neg. de Estado. Inglaterra. Leg. 822.*)

Accusé de réception des lettres écrites par Marie Stuart le 30 avril. — Attention avec laquelle Pie V a écouté les communications de son envoyé. — Double plaisir qu'il a ressenti en voyant le soulagement apporté par ses consolations aux infortunes de Marie Stuart, et en recevant de nouveau l'assurance que ni menaces ni promesses ne pourront l'arracher à la communion et à l'obéissance de l'Église catholique. — Exhortation adressée à la Reine d'Écosse pour qu'elle continue de mettre toutes ses espérances dans le divin Rédempteur. — Espoir légitime qu'elle peut concevoir en persévérant dans la voie du Seigneur, non-seulement d'obtenir dans une autre vie une récompense éternelle, mais même d'être relevée ici-bas de ses malheurs et rétablie sur le trône. — Ferme volonté du Pape de l'aider de tous ses efforts pour atteindre ce but. — Soin qu'il laisse à l'envoyé de Marie Stuart de lui transmettre ses réponses sur les autres points de la négociation.

Charissima in Christo filia nostra, salutem et apostolicam benedictionem. Non solum Majestatis tuæ literas, ultima die aprilis ad nos datas [1], libenter legimus, quibus ad nostras, nona die januarii scriptas, rescribis, sed etiam nuntium ipsum [2], qui eas attulit, de tuo rerumque tuarum statu nobiscum copiosius loquentem, et benigne, quemadmodum debuimus, excepi-

[1] Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

[2] L'évêque de Ross (Voyez dans le Recueil du prince Labanoff, t. III, p. 57, le texte des instructions qui lui furent données par Marie Stuart).

mus et attente audivimus. In ipsis autem literis Majestatis tuæ duo nos precipue in Domino delectarunt : primum quod, quamvis multis magnisque calamitatibus afflicta, consolationem tamen nostram Majestas tua sic suscepit ut ea ipsa non modo levatum esse dolorem suum sed sanatum esse significet. Alterum quod omnipotentis Dei benignitati ac misericordie sic confidere videtur ut firmiter speret se nullis neque periculorum ac tormentorum denuntiationibus, neque premiorum pollicitationibus, ab Ecclesiæ catholicæ communione atque obedientia avelli possit. Idcirco animi tui patientiam, divinæ voluntati acquiescere semper desiderio intentam, debitis in Domino laudibus commendantes, Majestatem tuam hortamur ut eam ipsam in Redemptore nostro spem omni studio retinere studeat. Nam, si in miseriis per patientiam et spem Dominum expectaveris, viasque ejus perseveranter custodieris, potens est Dominus non solum Majestatem tuam exaltare, ut post brevem hanc vitam perenniter capiat regnum celeste, sed etiam in hac vita constituta, ex tot tantisque calamitatibus aliquando erepta, in pristinam regni temporalis possessionem restituatur. Quam quidem ad rem, quæcumque potuimus adjumenta, et antea Majestati tuæ attulimus, et, quæ deinceps poterimus, semper afferemus. Ut enim nil est quod tuæ isti singulari erga nos sanctamque hanc sedem apostolicam devotioni ac religionis catholicæ studio deberi non existimemus, sic nulla unquam paternæ nostræ erga te voluntatis officia patiemur ab ea desiderari. Reliquis autem de rebus, de quibus prædictus nuntius tuus nobiscum, Majestatis tuæ nomine, egit, quid respondendum, quidve statuendum duxerimus, ex ipso Majestas tua subtilius cognoscere poterit; cujus nos orationi referimus.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub annulo piscatoris, die decimo tertio julii M. D. LXX, pontificatus nostri anno quinto.

1570. — 29 Juillet. — Anvers.

LE DUC D'ALBE A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 27, n. 67. — Déchiffr. officiel.*)

Lettre écrite par Élisabeth au duc d'Albe en réponse à la négociation entamée par don Frances avec l'ambassadeur d'Angleterre en France relativement au voyage projeté par la Reine d'Espagne. — Offre faite par la Reine d'Angleterre de recevoir dans ses ports la Reine d'Espagne et les vaisseaux chargés de l'accompagner, et de leur donner toutes les commodités possibles. — Plaintes amères qu'elle a formulées en même temps contre don Guerrau de Espes, qui se serait vanté d'être envoyé en Angleterre pour dépouiller Élisabeth de sa couronne. — Craintes du duc d'Albe que ces propos imprudents n'aient été en effet tenus par don Guerrau de Espes. — Lettres de remercîments adressées par le duc d'Albe à la Reine d'Angleterre. — Plaintes faites à don Guerrau de Espes par les ambassadeurs du Roi de France en Angleterre, la Mothe-Fénelon et Montlouet, contre don Frances au sujet d'une lettre écrite par l'ambassadeur d'Élisabeth en France. — Ouverture qui, d'après cette lettre, aurait été faite de la part du Roi d'Espagne par don Frances à l'ambassadeur d'Angleterre pour renouer l'ancienne alliance de la maison de Bourgogne avec l'Angleterre et abandonner Marie Stuart. — Satisfaction convenable qui leur a été donnée par don Guerrau. — Efforts que fait le duc d'Albe, conformément au mandement exprès du Roi d'Espagne, pour arranger les affaires de la Reine d'Écosse. — Difficultés insurmontables qu'il a jusqu'à présent rencontrées. — Charge donnée à don Frances de faire à ce sujet, mais avec une extrême circonspection, quelques ouvertures à l'ambassadeur d'Angleterre, et de rendre compte au duc d'Albe du résultat de sa démarche.

La Reyna de Inglaterra me ha escripto y embiado á hazer offrescimientos en respuesta de lo que vuestra merced trató ay con su embaxador, y dicho que embiará á visitar á la Reyna nuestra señora (1), y á offrescelle sus puertos y todo el servicio y comodidad que en aquel reyno se le pudiere hazer, y sus navios para que la acompañen, y á quexarse muy duramente de don Guerau, diziendo que provará, con muchos testigos fidedignos, que le han oydo dezir que él está allí para quitarle la corona. Y es verdad que yo le temo, porque no sé si está al cabo del humor de aquella gente. — He le respondido las mismas palabras de agradescimiento que me han sido possibles, y los commissarios, que por

(1) Anne-Marie, fille de l'empereur Maximilien II, qui était alors fiancée avec Philippe II, et que ce prince épousa en quatrièmes noces le 12 novembre 1570 (Voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. I, p. 770).

parte destos Estados han ydo á reconoscer la ropa, traen ya el negocio muy al cabo, y espero que esto se ha de accomodar. La Mota, y otro embaxador (1) del Rey Christianissimo que allí fue, han ydo á quexarse al dicho don Guerau que el embaxador de Inglaterra, que ay reside, havia escripto á su ama que vuestra merced le havia hablado y dicho, de la parte del Rey nuestro señor, que se queria ligar con ella y bolver en la antigua amistad, dexando los negocios della Reyna de Escocia atras; y otras particularidades que ellos saben muy bien dezir quando se les antoja. El don Guerau les satisfizó como convenia.

Ha muchos dias que yo ando procurando accomodar estos negocios de la Reyna de Escocia, porque tengo orden expressa de Su Magestad para ello; y ando tentando todos los vados que puedo, y no hallo ninguno que me satisfaga. Y haviendose de hazer el acordio entre aquellas dos Reynas, ya vuestra merced vee quanto conviene que ambas queden obligadas á Su Magestad por él. He pensado que seria bueno que en la primera opportunidad, estando vuestra merced en conversacion con el embaxador de Inglaterra, le eche en el corro el trabajo en que los principes se hallan el dia de oy, unos por el que tienen dentro sus casas, otros por el recelo de sus vezinos y malos ministros que tienen cerca de sí, y que las mas vezes que admitiessen los principes los consejos quiça les saldrian los negocios mas seguros, de manera que el dicho embaxador venga á caer en que se dize por su ama; y en tal caso dezirle en la manera que todo el mundo tiene sabido el estado en que la Reyna se halla dentro y fuera de su reyno; y que otros veen mejor que ella misma lo que le importa tomar otro camino; y que, por hablarle vuestra merced claro, ha entendido que yo tengo orden de Su Magestad de hazer proponer á la Reyna algunas cosas cerca de la de Escocia, que por ventura le estaria bien entenderlas, pero que haviendose Su Magestad estrañado del embaxador don Guerau y de otros personages que yo tengo embiados en aquel reyno, que no sé medio por donde

(1) M. de Montlouet.

podello hazer; y que provarlo, y no salirme, que aunque desseo mucho accomódar este negocio, tampoco no querria aventurar la auctoridad de Su Magestad, laqual la Reyna su ama havria de tener en mucho. Y no passar mas adelante, hasta ver como sale el dicho embaxador á ello y avisarme ha vuestra merced de lo que huviere passado.

Anvers, á xxix de julio 1570.

1570. — 26 Septembre. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 28, n. 53. — Déchiffr. officiel.*)

Profond découragement de l'ambassadeur de Marie Stuart. — Déclaration qu'il a faite à don Frances que les affaires de la Reine sa maîtresse sont dans un complet désarroi. — Assurance qui lui a été donnée par don Frances que la Reine d'Écosse peut compter sur l'appui et l'assistance du Roi d'Espagne, pourvu qu'elle continue à persévérer dans la foi catholique. — Envoi au Roi d'Espagne des lettres patentes du Roi de France sur le trafic des Écossais rebelles. — Instances de l'archevêque de Glasgow pour obtenir de Philippe II des lettres semblables, qui importeraient grandement à la cause de la Reine sa maîtresse. — Audience accordée à l'archevêque par le Roi et la Reine mère, et dans laquelle on lui a fait de grandes promesses.

El embaxador de Scocia anda mas fatigado que nunca, diziendo que los negocios de su ama estan del todo desamparados. Yo le he dicho que no lo estaran del favor y assistencia de V. M. mientras la dicha su ama esté firme y constante en las cosas de la fee catholica, como hasta aqui lo ha hecho, y que es bien que sus ministros tambien se sepan ayudar. Hame dado essa copia de la patente, que V. M. me ha mandado que embie, que este Rey ha dado sobre el trafico de los Escoceses rebeldes. El dicho embaxador dize que será hazer V. M. gran merced á su ama y animar los catholicos y fieles Escoceses, mandar dar otra como ella. Entiendo que tuvo ayer audiencia deste Rey y Reyna, y que le han dado grandes esperanças de que favoresceran las cosas de su ama, y muy en breve.

De Paris, á xxvi de setiembre 1570.

1571. — 10 Janvier. — Anvers.

LE DUC D'ALBE A DON FRANCÉS DE ALAVA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 30, n. 75. — Déchiffr. officiel.*)

Avis donné par le duc d'Albe à don Frances de Alava de l'arrivée et du séjour dans les Pays-Bas de M. de Seaton, envoyé par la Reine et la noblesse catholique d'Écosse pour solliciter dans l'intérêt de Marie Stuart. — Dessein manifesté par ce gentilhomme de passer en France. — Observations que lui a faites le duc d'Albe sur l'inutilité de ce voyage. — Conviction du duc que M. de Seaton va diriger les affaires de Marie Stuart conformément aux vues du Roi de France. — Recommandation à l'ambassadeur de surveiller attentivement la conduite de lord Seaton, et de tenir le duc d'Albe au courant de toutes ses démarches. — Défiance témoignée par le duc d'Albe contre Marie Stuart.

Ha dias que está aqui un cavallero Escoces, que se llama M. de Seton, de parte de la Reyna su ama y de la nobleza catholica de aquel reyno, solicitando sus negocios. Y aviendose detenido en estos Estados algun tiempo, me ha dicho agora ultimamente que quiere passar á esse reyno, representandome que tiene necessidad de hallarse en él para algunas cosas que se le offrescen cerca de los dichos particulares. Y aunque yo he dissimulado con él, mostrando no entender el fin con que lo haze, sé bien, por los avisos que tengo, que en todo quanto allá tractaré, su principal intento será procurar lo que en el particular de la Reyna su ama estuviere bien á esse Rey Christianissimo; y tanto mas me lo confirma la familiaridad y intrinsiqueza que siempre ha tenido con Malrras, por cuya cabeça se ha governado el tiempo que aqui ha estado. Y, á lo que entiendo, su designo es, llegado á essa corte, abocarse con vuestra merced para ver si le puede sacar alguna cosa de substancia. Hame parescido advertir á vuestra merced dello, para que esté provenido, y tenga ojo á ver lo que trata y las personas con quien tuviere comunicacion, avisandome dello tan particularmente como suele, y dandole á entender la buena voluntad de Su Magestad cerca de su ama. Paresceme que la platica, que vuestra merced passó ay con el embaxador de Inglaterra, ha hecho operacion, porque la Reyna me ha escripto dandome aviso dello, aunque con una ge-

neralidad bien artificiosa. Quedo mirando lo que le havré de responder, y á su tiempo avisaré á vuestra merced para que lo tenga entendido. Yo me hallo con salud, á Dios gracias, y tan sitiado del tiempo, que en ninguna manera se puede passar á Brusselas por tierra ni por agua. Nuestro señor, etc.

De Anvers, á x de enero 1571.

1571. — 5 Février. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA AU DUC D'ALBE.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 29, n. 2. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que le gentilhomme dont la visite avait été annoncée par le duc d'Albe à don Frances ne s'est pas encore présenté, et qu'il s'est rendu auprès du Roi à Niort. — Intention qu'il a manifestée de parler au Roi devant son Conseil, pour lui faire savoir combien les bons Écossais sont scandalisés de l'abandon dans lequel on laisse les intérêts de la Reine leur maîtresse et de sa couronne. — Mécontentement que leur ont causé les pourparlers continus qui ont eu lieu pour traiter avec l'Angleterre de projets de mariage et d'alliance, au grand préjudice de l'Écosse et contrairement à l'esprit des anciens traités. — Déclaration formelle qu'il compte faire au Roi que, s'il n'observe pas fidèlement les anciennes capitulations, ils sont déterminés à abandonner son alliance pour en rechercher d'autres sur lesquelles ils puissent s'étayer. — Soin que prendra don Frances de s'informer si le gentilhomme a en effet parlé en ces termes, et quelle réponse il aura reçue.

El gentilhombre Scoces, que V. E. me escrivió que podria venir á hablarme y procurar de calarme, aun no lo ha hecho. Acabo en este punto de entender que el dicho gentilhombre fue á Norre á este Rey, con intencion de hablarle delante de su Consejo, diziendole, de parte de todos los buenos de Scocia que han seguido y siguen en servicio de aquella corona, que estan muy scandalizados de ver quan poco favoresce las cosas de su Reyna y corona, haviendo tan grandes y antiguos vinculos de amistad y aliança entre esta corona y la de Scocia; que ellos veyan que no solo la dicha su Reyna [no] era ayudada [ni] assistida en sus trabajos deste Rey, estando tan obligado á ello, pero que agora entendian que de nuevo desayudava este Rey á la dicha Reyna y su reyno de Scocia, trayendo platicas publicas y estrechas de ca-

samientos y alianças con la corona de Inglaterra, aunque no llegassen á effecto, en notorio daño de su Reyna y reyno, faltando á las capitulaciones que entre esta corona y la de Scocia ay; y que si no les queria mantener lo capitulado, que ellos dexarian su aliança y darian por nullas todas las capitulaciones que entre ambas coronas havia havido, y buscarian nuevas amistades y alianças de quien poderse ayudar. Procuraré de entender si propusó lo que llevava determinado de dezir, y la respuesta que se le dió.

De Paris, á v de hebrero 1571.

1571. — 11 Février. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 29, n. 4. — Déchiffr. officiel.*)

Indices qui portent l'ambassadeur à penser que la Reine d'Angleterre n'est pas disposée à admettre le duc d'Albe comme médiateur entre elle et la Reine d'Écosse.

El no haverme visitado este nuevo embaxador de Inglaterra [1] ni haverme su antecessor hablado, á su partida, en el negocio que propuse los dias passados, para que su ama interpusiesse al duque de Alva en concertarla con la Reyna de Escocia, es harta señal de que la dicha de Inglaterra no tiene intencion de accordarse tan presto con el duque de Alva. Temo que á lo menos lo differirá por todo el tiempo que ella pudiere mantener esta plaica de casamiento con el de Anju.

De Paris, á xi de hebrero 1571.

[1] Le chevalier Francis Walsingham, successeur de Norris. Les principaux documents relatifs à son ambassade ont été publiés sous le titre de *Mémoires et instructions pour les ambassadeurs, ou Lettres et négociations de Walsingham, ministre et secrétaire d'État sous Élisabeth, reine d'Angleterre.* Amsterdam, 1700; 1 vol. in-4°.

1571. — 14 et 22 Février. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA AU DUC D'ALBE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 29, n. 8. — Déchiffr. officiel.*)

Du 14 février. Retards apportés à l'audience de M. de Seaton. — Craintes inspirées par la fermeté avec laquelle ce gentilhomme veut parler au Roi. — Possibilité de la rupture prochaine des négociations entamées pour le mariage de la Reine d'Angleterre avec le duc d'Anjou. — Conviction de l'ambassadeur que, le cas échéant, Élisabeth se prêtera plus facilement aux démarches du duc d'Albe pour ménager un accord entre elle et Marie Stuart. — *Du 22 février.* Avis que l'audience continue à être différée, et qu'elle ne sera accordée à lord Seaton qu'après qu'on aura entendu le nouvel ambassadeur d'Angleterre sur la question du mariage et les autres grandes questions qui s'agitent en ce moment. — *Même jour.* Entrevue demandée à don Frances de Alava par l'ambassadeur d'Angleterre. — Visite que l'ambassadeur d'Écosse est venu lui faire inopinément. — Effet produit sur cet ambassadeur par l'audience que le duc d'Anjou venait de lui accorder, et d'où il était sorti la figure toute bouleversée. — Vains efforts faits par don Frances pour apprendre la cause du trouble de l'archevêque de Glasgow. — Refus péremptoire de l'archevêque de lui rien confier. — Compte-rendu de l'entrevue avec l'ambassadeur d'Angleterre. — Observations faites par cet ambassadeur, au nom de la Reine sa maîtresse, sur trois points principaux : — 1° Émotion causée à la Reine par l'arrivée en Irlande de troupes espagnoles sous le commandement de Stukeley et du mestre de camp Julian. — 2° Inutilité d'employer la médiation du duc d'Albe pour arriver à un arrangement entre Marie Stuart et Élisabeth, cet arrangement étant sur le point de se conclure par l'entremise des commissaires élus de part et d'autre. — 3° Vives instances pour renouer le trafic entre l'Angleterre et les Pays-Bas. — Réponse de don Frances de Alava sur ces trois points : Remontrances adressées par lui à l'ambassadeur d'Angleterre sur la confiance que la Reine accorde aux propos de gens animés des plus mauvaises intentions. — Assurances qu'il a données que l'Espagne n'est pour rien dans l'entreprise de Stukeley en Irlande. — Refus d'écrire sur ce sujet à la Reine d'Angleterre, qui n'a qu'à s'adresser au duc d'Albe pour voir dissiper les craintes chimériques qu'on veut lui inspirer. — Sur le second point : Ordre donné par le Roi d'Espagne au duc d'Albe de travailler à ménager un accord entre Élisabeth et Marie Stuart. — Vive satisfaction que le Roi d'Espagne éprouverait si l'accord pouvait s'effectuer par ce moyen. — Réponse évasive et d'une insigne fausseté donnée à cet égard par l'ambassadeur d'Angleterre, qui a prétendu que la chose était arrangée. — Bon vouloir témoigné en termes généraux par don Frances de Alava à l'égard du troisième point, relatif au rétablissement du trafic entre l'Angleterre et les Pays-Bas.

DU 14 FÉVRIER.

No acaba este Rey de dar audiencia al gentilhombre Escoces. Temen de la resolucion con que les queria hablar. No seria mucho que hiziessen cessar las platicas del casamiento de la Reyna

de Inglaterra con el de Anju, por mas que este nuevo embaxador de Inglaterra publique que el casamiento llegará á effecto. Si cesasse la dicha platica, podria ser que la de Inglaterra acudiesse á V. E. con mas veras al acordio.

De Paris, á xiiii de hebrero 1571.

DU 22 FÉVRIER.

Aun no ha havido audiencia deste Rey el Escoces, ni creo que se la daran hasta haver oydo primero á este embaxador de Inglaterra que viene á lo de los matrimonios y otras cosas grandes que ellos dizen.

De Paris, á xxii de hebrero 1571.

DU MÊME JOUR.

Tres ó quatro horas despues de haver despachado el hombre con quien escriví á V. E. esta mañana, me embió á dezir este embaxador ordinario de Inglaterra que yo tuviesse por bien de que él viniesse hoy á verme. Dixele que quando él quisiesse. Quedó que á las iii horas vernia. De allí á una hora que me vino este recaudo, ó dos, me embió á dezir el de Escocia que queria venir á verme. Respondíle que quando quisiesse. Y assi vino á medio dia, alterado, sangrientos los ojos, de manera que se lo huve de dezir. Respondióme que era verdad, que venia alterado de la audiencia que acabava de tener con el duque de Anju. Apretele para que me dixesse la causa de su altercacion. No huvo orden de sacarselo; y assi, hablandome en otras materias, arrancó luego. Dixele como esperava al de Inglaterra. Parescceme que recibió golpe. — El dicho de Inglaterra vino á las tres, temblandole el rostro como á un azogado. Dixome que su ama le havia mandado que me visitasse de su parte, y me significasse la mucha opinion que de mí tenia, y que anoche havia tenido un correo suyo, y que de nuevo se lo embiava á mandar que me hablasse en tres puntos. El primero, que me pedia con mucho encarescimiento que yo escriviesse á Su Magestad como la Reyna, su ama, estava espantada y muy sentida de que, á sus

tierras de Irlanda, huviesse ydo gente suya conduzida del maestre de campo Julian y de Estucley, Ingles rebelde, que fue á la corte de Su Magestad á procurar esto. El segundo, que haviendole V. E. propuesto de parte de S. M. con quanto amor y voluntad desseava interponerse á accordar y apuntar las cosas y diferencias que havia entrella y la Reyna de Escocia, no podia dexar de conoscer que le era gran favor (por este proprio termino), pero que estando las dichas cosas tan cerca de acordarse, y casi acordadas, que assi se podia dezir, por medio de los comissarios de la una y otra parte, no havia para que V. E. se entremetiesse en ello, porque él tenia aquello por concertado, sin falta, contandomelo por hecho, y el de Escocia desesperado dello. El tercero punto, que su ama me pedia que, pues importava tanto á aquella corona y á los Payses-baxos el bolver al comercio y trafico acostumbrado, yo escriviesse á V. E. que se allegasse á la razon, y viniesse á la conclusion y buen effecto. — Encarescile la opinion en que su ama me tenia, y lo que me embiava á dezir, respondiendole en el primer punto, que yo havia hablado siempre con los ministros de la Reyna, su ama, en lenguaje muy abierto y claro, porque sabia que la voluntad de Su Magestad era esta, y que en él le dezia que mientras la Reyna su ama se dexasse fiar de las cosas de personas de ruin animo, daria siempre credito á las cosas que no eran, y la desasosegarian, como lo que me acabava de dezir del maestre de campo Julian y del otro Estucley, que havian ydo á Irlanda, que él sabia la verdad de lo que en aquello passava. — Anduvo rumiando y deteniendose, y al fin vino á dezirme : « Este Rey Christianissimo me dixo, el otro dia, que no eran Franceses los que havian saltado en Irlanda. » — Dixele que él sabia bien que no eran vassallos de Su Magestad. — Començó á reirse friamente y dezir que assi se dezia; y tornó á saltar en el Estucley y dezirme todavia que yo devia escrivirlo á S. M. —Dixe que en este punto no havia para que; que quando lo huviera, estando V. E. en los Payses-baxos, y siendo su lugarteniente, mas en la mano tenia su ama el salir de las imaginaciones en que la ponen, embiandolas á comunicar

á V. E., á quien el Rey nuestro señor tiene mandado que atienda á contentar y regalar á la Reyna su ama; y que yo sé tambien la voluntad particular que V. E. tiene al servicio de la dicha Reyna. — Todavia quedó rumiando, mostrando no quedar satisfecho. — En el segundo punto, que yo creya que la Reyna su ama conoscia bien el sincero animo y voluntad con que el Rey nuestro señor havia ordenado á V. E. que se interpusiesse á acordarla á ella y á la de Escocia, y que Su Magestad holgaria infinito que la dicha su ama huviesse concertado aquellas cosas, muy á su ventaja y contento, y bien de su reyno; que esto devia haver movido á Su Magestad á escrivirlo á V. E. — Aqui no me dixo mas de, con una falsedad muy grande, ello está concertado. —En lo del acordio con essos Payses, dixele, si á él le parescia que yo devia hazer algun officio con V. E., que yo lo haria de muy entera voluntad; que me dixesse él en que manera, porque dexado á parte la principal causa que era dessearlo, yo, como buen criado y vassallo de Su Magestad, que lo desseava como buen Ingles de animo que yo era, y afficionado al servicio de su ama; y que, como á la dicha su ama se lo havia embiado á dezi muchas vezes, el differirlo por su parte dava y daria risa y contentamiento á sus enemigos.... Con muy encarescido dolor m dixo el dicho de Inglaterra la muerte de Fragmarton, y que Sice tambien estava malo de la gota.

De Paris, á XXII de hebrero 1571.

1571. — 5 Mai. — Rome.

PIE V A PHILIPPE II.

(*Collection de M. Mignet. — Copie tirée de Archives espagnoles de Simancas. — Neg. de Estado. Inglaterra. Leg. 823.*)

Charge donnée par Pie V à Ridolfi, porteur des présentes, de faire à Philippe II en personne d'importantes communications. — Confiance entière que le Roi d'Espagne peut accorder à Ridolfi. — Instantes prières pour que le Roi s'occupe avec énergie de l'affaire dont il lui sera parlé. — Intention de Pie V de soumettre néanmoins toute cette affaire au jugement et à la prudence du Roi d'Espagne.

Pius P. V.

Charissime in Christo fili nostre, salutem et apostolicam benedictionem. — Has literas nostras Majestati tuæ reddet dilectus filius Robertus Rodulphus [1], qui, adjuvante Deo, nonnulla ei, præsens præsenti, præterea exponet, ad honorem ejusdem omnipotentis Dei reique publicæ Christianæ utilitatem non parum pertinentia. Super quibus, ut ipsi sine ulla hesitatione Majestas tua fidem habeat, vehementer illam in Domino requirimus ac rogamus, a qua, pro eximia sua in Deum pietate, illud majorem in modum petimus, ut rem ipsam, de qua cum Majestate tua acturus est, animo ac voluntate suscipiens, quidquid ad eam conficiendam ingenii atque auxilii afferre se posse judicaverit, id sibi faciendum esse existimet. Quod tamen a Majestate tua sic postulamus ut eam intelligere velimus nos eam ipsam rem Majestatis tuæ judicio ac prudentiæ totam permittere, Redemptorem nostrum toto interea cordis affectu rogaturi ut quæ ad ejus gloriam honoremque diriguntur, his prosperos successus pro sua misericordia largiri dignetur. Datum Romæ apud Sanctum Pe-

(1) Robert Ridolfi, gentilhomme florentin, parent des Médicis, résidait ordinairement à Londres à titre de banquier, et il y jouissait d'une grande considération comme chef de la compagnie florentine; mais, en réalité, il avait toujours été l'agent secret du Saint-Siége en Angleterre, et il se trouva tout naturellement chargé par Marie Stuart et le duc de Norfolk de diriger la vaste conspiration dont le plan est développé dans la lettre suivante, adressée par le duc d'Albe au Roi d'Espagne (Voyez dans le Recueil du prince Labanoff, t. III, p. 221 et 231, les instructions données à Ridolfi par Marie Stuart et le duc de Norfolk, en date du mois de mars 1571, et la *Correspondance de la Mothe-Fénelon*, t. IV, p. 160, 198, 233, 241, 323, 350, 381 et 386).

trum, sub annulo piscatoris, die v maii M. D. LXXI, pontificatus nostri anno sexto.

1571. — 7 Mai. — Bruxelles.

LE DUC D'ALBE A PHILIPPE II.

(*Collection de M. Mignet. — Copie tirée des Archives espagnoles de Simancas. — Neg. de Estado. — Inglaterra. Leg. 823.*)

Avis donné au duc d'Albe par don Guerrau de Espes qu'un Florentin nommé Ridolfi devait venir lui parler de la part de la Reine d'Écosse et du duc de Norfolk. — Communication sommaire faite en même temps au duc d'Albe de ce que Ridolfi avait à lui dire. — Arrivée de Ridolfi, porteur de lettres de créance de la Reine d'Écosse et du duc de Norfolk, et qui a été entendu d'abord par le secrétaire Courteville, délégué à cet effet, et ensuite par le duc lui-même. — Conformité des dires de Ridolfi avec le sommaire dont copie a été envoyée au Roi d'Espagne. = Compte-rendu des déclarations de Ridolfi : — Exposé du misérable état de Marie Stuart et de la désolation qui règne en Écosse. — Dangers que court cette infortunée princese resserrée plus que jamais dans une étroite prison. — Exigences exorbitantes qui ont été mises en avant toutes les fois qu'on a fait quelque démonstration d'entrer en accommodement avec elle. — Conviction de Marie Stuart que l'unique but de la Reine d'Angleterre a toujours été de chercher à l'abuser et à lui faire perdre le temps en vaines paroles. — Position critique dans laquelle se trouvent les partisans de Marie Stuart en Angleterre, les uns obligés de s'expatrier, les autres menacés continuellement dans leurs personnes et dans leurs biens.—Instances de Ridolfi pour toucher le Roi d'Espagne et le déterminer à ne pas tolérer davantage les indignités dont la Reine d'Angleterre use à l'égard de la Reine d'Écosse. — Mariage de Marie Stuart avec le duc de Norfolk, qui a semblé le seul moyen d'éviter la ruine de ses amis en Angleterre, et, sur le continent, la ruine totale de la religion catholique. — Assurance que le duc de Norfolk, bien que forcé pendant un temps à dissimuler, n'en est pas moins bon catholique, bien résolu à travailler de tout son pouvoir au rétablissement de la vraie foi. — Puissance des moyens dont il dispose par lui et par ses amis. — Offre qu'il fait de s'emparer de la personne d'Élisabeth, ainsi que de la tour de Londres, et de mettre en même temps la Reine d'Écosse en liberté. — Objections qui ont été faites à Ridolfi sur les dangers d'une telle entreprise et sur les immenses inconvénients qu'elle entraînerait dans le cas où elle viendrait à échouer.—Assurances qu'il a données que toutes les mesures sont prises pour arriver à un succès certain et pour éviter de renouveler la catastrophe des ducs de Westmoreland et de Northumberland. — Explications sur les motifs qui empêchèrent alors le duc de Norfolk de se déclarer. — Réponse à l'objection fondée sur ce que le duc de Norfolk est maintenant en captivité. — Certitude donnée par Ridolfi que le duc recouvrera sa liberté quand il le voudra, et que, si Élisabeth ne la lui a pas déjà rendue, c'est qu'elle veut qu'il soit présent au prochain parlement. — Conviction des conjurés que néanmoins leur entreprise ne peut arriver à bonne fin sans l'assistance de quelque puissant monarque étranger et avec la coopération du Saint-Père. — Résolution qu'ils ont prise de s'adresser au

Roi d'Espagne, non-seulement à cause de sa grandeur, de sa puissance, de l'amour et du zèle qu'il a toujours témoignés pour la religion catholique, mais aussi à cause des justes motifs de ressentiment qu'il a lui-même contre la Reine d'Angleterre. — Double mission confiée en conséquence à Ridolfi auprès de Sa Sainteté et du Roi d'Espagne. — Charge qui lui a été donnée de rendre au Saint-Père un compte particulier de l'état des affaires, et surtout de lui donner les assurances les plus formelles quant à l'orthodoxie du duc de Norfolk. — Prière qu'il lui adressera en même temps d'envoyer quelqu'un avec lui vers le Roi d'Espagne, afin de déterminer ce prince à mettre la main à une si bonne œuvre. — Son intention, une fois en Espagne, d'entamer, par écrit ou autrement, quelques négociations avec le Roi de Portugal, qui, de son côté, a de nombreux griefs contre la Reine d'Angleterre. — Sa conviction que, ni en France ni ailleurs, personne autre que lui, pas même aucun des plus proches parents de la Reine, ne pourrait traiter cette affaire. — Question adressée à Ridolfi sur la route qu'il compte prendre. — Sa réponse qu'il est obligé de passer par la France pour s'entendre avec le Nonce, afin d'empêcher que le secours en hommes et en argent promis par le Roi de France soit envoyé en Écosse, ce qui pourrait faire manquer toute leur entreprise. — Questions qui lui ont été ensuite adressées sur la quotité des forces dont le duc de Norfolk peut disposer, sur ses moyens d'exécution et sur ce qu'on voudrait obtenir du Roi d'Espagne. — Réponse de Ridolfi que le duc de Norfolk s'offre et s'engage à tenir seul dans sa province pendant quarante jours contre toutes les forces d'Élisabeth ; que, quant au secours que l'on voudrait obtenir du Roi d'Espagne, ce secours devrait être de six mille arquebusiers conduits par un seul chef. — Facilité qu'on aurait pour les débarquer dans les ports du Norfolk, qui sont juste à l'opposite de la Hollande. — Ressources que présente le pays, l'un des plus fertiles de l'Angleterre. — Intelligences entretenues par le duc dans le reste du royaume, de manière à pouvoir menacer de toutes parts Élisabeth. — Avantage qu'il y aurait à faire opérer en même temps une diversion en Irlande, ne fût-ce que par un millier d'hommes. — Délibération qui a déjà eu lieu entre les conjurés sur le moment opportun pour en venir à l'exécution. — Leur opinion que l'on pourrait commencer l'entreprise vers les mois de juillet ou d'août, sans cependant rien fixer de précis à cet égard, voulant s'en rapporter aux convenances du Roi d'Espagne. — Question adressée à Ridolfi sur ce qu'ils compteraient faire dans la conjoncture d'un mariage entre la Reine d'Angleterre et le duc d'Anjou. — Réponse : qu'il tient pour certain que la démonstration faite à cet égard par la Reine d'Angleterre n'est qu'une feinte, mais que, si elle voulait réellement effectuer ce mariage, le duc de Norfolk et les principaux seigneurs d'Angleterre sont déterminés à s'y opposer par la force. — Certitude que sur ce point le duc de Norfolk se trouverait d'accord, non-seulement avec ses amis, mais avec ceux qui, à d'autres égards, sont ennemis de la Reine d'Écosse, et qui, tels que le comte de Hertford et le comte de Huntingdon, ne voudraient point souffrir ce mariage à cause de leurs prétentions au trône d'Angleterre. — Fin de l'exposé de Ridolfi, qui a terminé en demandant si le duc de Norfolk pourrait compter d'être accueilli dans les Pays-Bas, au cas où il serait obligé de quitter l'Angleterre. — Doutes que cette dernière demande a laissés dans l'esprit du duc d'Albe sur la ferme détermination du duc de Norfolk. — Communication qui a été donnée au Conseil d'État des Pays-Bas de la proposition de Ridolfi. — Réponse succincte que le duc d'Albe a cru devoir lui faire, attendu que la mission de cet agent ne s'adressait pas à lui directement. — Assurances qu'il s'est contenté de donner

à Ridolfi, en termes généraux, du bon vouloir du Roi d'Espagne pour la Reine d'Écosse et pour le duc de Norfolk. — Désintéressement du Roi, qui n'a d'autre désir que de voir Marie Stuart se marier à son gré, soit en Angleterre, soit en Écosse, avec un personnage professant la religion catholique. — Recommandation expresse faite à Ridolfi de garder le plus profond secret sur cette affaire, puisque, si elle venait à s'ébruiter, ce serait la perte certaine de Marie Stuart, du duc de Norfolk et de tous leurs partisans. — Lettre que le duc d'Albe a cru devoir écrire immédiatement à don Juan de Zuñiga, ambassadeur de Philippe II à Rome, pour l'avertir de l'arrivée de Ridolfi. — Supplications qu'il a chargé l'ambassadeur d'adresser à Sa Sainteté de bien peser cette grave affaire, et de la traiter avec le plus profond secret. — Dangers de la moindre indiscrétion, qui amènerait une ruine totale, et justifierait toutes les mesures que pourrait prendre la Reine d'Angleterre contre Marie Stuart et le duc de Norfolk. — Assurance qu'il faudra donner à Sa Sainteté que le Roi d'Espagne désire plus que personne la réussite de cette entreprise. — Confiance que le Pape doit avoir dans un prince qui lui a donné tant de preuves de son dévouement au catholicisme et à l'autorité du Saint-Siége. — Nécessité pour lui, s'il se décide à agir de concert avec le Roi d'Espagne, de laisser la conduite de l'affaire au Roi et à ceux qu'il choisira pour la diriger. — Observations faites autrefois par le duc d'Albe à Carlo d'Evoli, envoyé par le Pape pour traiter des affaires d'Angleterre. — Recommandations que fit alors le duc à cet ambassadeur de supplier Sa Sainteté de ne pas croire que l'entreprise fût aussi aisée que par aventure on le lui avait donné à entendre, non à cause des difficultés qu'elle offrait en elle-même, mais par la raison que sur ce point le Roi d'Espagne et le Roi de France ne pourraient jamais tomber d'accord. — Démarches que le Pape aurait dû faire alors pour amener le Roi de France à laisser au moins le Roi d'Espagne agir seul à ses risques et périls. — Déclaration que don Juan de Zuñiga devra faire au Pape que les événements survenus depuis n'ont rien changé aux opinions du duc d'Albe, et qu'il est au contraire de plus en plus convaincu que non-seulement le Roi de France n'agira jamais d'accord avec le Roi d'Espagne, mais que même, pour peu qu'il ait connaissance de l'entreprise, il fera tout pour la ruiner. = Examen du fond de la question. — Juste compassion que doivent inspirer au Roi d'Espagne la Reine d'Écosse et ses coreligionnaires, en butte aux plus indignes traitements. — Stricte obligation pour lui de travailler au rétablissement de la religion catholique en Angleterre. — Griefs nombreux qu'il a contre Élisabeth, sans pouvoir espérer qu'elle s'amende en aucune manière. — Opinion du duc d'Albe que, si l'on pouvait parvenir à réaliser le plan du duc de Norfolk, ce serait certainement le meilleur moyen de parer à tous les inconvénients. — Examen critique de ce plan. — Complet désaccord entre le duc d'Albe et le duc de Norfolk sur les moyens d'exécution. — Impossibilité de donner directement le secours tel qu'il est demandé. — Catastrophe qui résulterait immédiatement de la moindre indiscrétion, et qui amènerait d'une manière inévitable la mort de Marie Stuart, celle du duc de Norfolk, la perte de tous leurs partisans et la ruine de la religion. — Extrême difficulté de voir le secret gardé dans une si vaste entreprise. — Immense responsabilité qui retomberait sur le Roi d'Espagne. — Opinion du duc d'Albe sur Ridolfi. — Raisons qui déterminent le duc à ne pas avoir une entière confiance en un personnage qui lui paraît trop prodigue de paroles, et qui a déjà fait à plusieurs personnes des confidences inutiles. — Bruit venu d'Angleterre jusqu'au duc d'Albe, qu'il existe entre la Reine d'Écosse et le duc de Norfolk certaine combinaison pour laquelle on

compte sur l'appui de la France. — Perplexité dans laquelle le duc d'Albe se trouve jeté par toutes ces considérations. — Position critique dans laquelle le Roi d'Espagne serait inévitablement placé si l'entreprise, commencée sous son nom et avec son assistance, venait à échouer. — Certitude que la Reine d'Angleterre remuerait ciel et terre pour se défendre et pour se venger. — Mariage qu'elle ne manquerait pas de conclure immédiatement avec le duc d'Anjou, bien qu'elle n'en ait quant à présent nulle envie. — Conclusion du duc d'Albe, qu'il est impossible de songer à l'exécution du plan tel qu'il est proposé, et qui pourrait amener le Roi d'Espagne à avoir tout à la fois sur les bras la France, l'Allemagne et l'Angleterre. = Exposé des vues particulières du duc d'Albe. — Condition toute différente dans laquelle on se trouverait si la Reine d'Angleterre venait à décéder de mort naturelle ou violente, ou bien si l'on pouvait parvenir à s'emparer de sa personne, sans que le Roi d'Espagne fût immiscé dans le complot. — Face toute nouvelle que prendraient les affaires, puisque alors il n'y aurait plus d'alliance possible entre Élisabeth et le duc d'Anjou, plus de raison pour les Français de craindre que le Roi d'Espagne ne veuille s'emparer de l'Angleterre, plus d'ombrage vis-à-vis de l'Allemagne, et que le point de départ se réduirait à maintenir la Reine d'Écosse dans ses droits incontestables à la couronne d'Angleterre, en présence de compétiteurs qu'il serait facile de mettre à la raison. — Certitude de pouvoir terminer l'affaire à l'aide des moyens développés dans le plan du duc de Norfolk, avant qu'aucun autre prince eût eu le temps de s'en mêler. — Facilité avec laquelle on pourrait faire passer des Pays-Bas en Angleterre, bien avant le délai fixé dans le plan du duc du Norfolk, les six mille hommes demandés. — Conviction du duc d'Albe qu'à l'aide de ce secours et des forces dont il peut lui-même disposer, le duc de Norfolk viendrait aisément à bout de son entreprise. = *Conclusion.* — Déclaration du duc d'Albe que l'une des trois occurrences indiquées ci-dessus (mort naturelle ou violente d'Élisabeth, ou sa captivité entre les mains du duc de Norfolk) venant à se réaliser, le Roi d'Espagne ne devrait pas laisser échapper une si belle occasion de rétablir la foi catholique en Angleterre, et d'assurer pour l'avenir le repos de ses propres États. — Réponse qu'il faudrait faire en conséquence au duc de Norfolk et à ses adhérents, que, dans l'état actuel des choses, il ne convient ni au Roi d'Espagne ni à eux-mêmes que le Roi leur vienne en aide pour commencer l'affaire; mais que, venant à s'accomplir l'une des trois hypothèses ci-dessus spécifiées, le secours demandé par le duc de Norfolk serait tout aussitôt mis à sa disposition; qu'il pourrait donc, le cas échéant, réclamer ce secours soit du duc d'Albe, soit de son successeur, qui devrait être pourvu à cet égard des pouvoirs les plus étendus. — Déclaration du duc d'Albe que l'affaire ainsi conçue lui paraît tellement louable en elle-même et tellement avantageuse pour le Roi d'Espagne, que, s'il venait à apprendre tout-à-coup que l'une des trois hypothèses s'est accomplie, et que les conjurés sont en mesure d'agir, il n'hésiterait pas à agir lui-même, avant même d'en avoir reçu l'ordre exprès du Roi d'Espagne, bien convaincu de se conduire en cela conformément aux intentions de Sa Majesté.

Como escriví poco ha á V. M. en español, don Guerau de Espes, embaxador de V. M. en Inglaterra, me avisó, estos dias passados, que cierto Florentin, llamado Ridolphi, me havia de venir á hablar de parte de la Reina de Escocia y [del] duque de Norfolk, y

me embió juntamente un concepto de lo que havia de traer en instruccion, el cual dixo haver descubierto secretamente. Despues vino el dicho Ridolphi secreto con cartas de creencias de la dicha Reina y del duque, y lo que ha declarado en virtud dellas assi al secretario Curteville, á quien yo cometí para que entendiese la causa de su venida y me previniese, como despues á mí, corresponde mucho al dicho concepto, salvo que en algunas partes no se ha declarado tanto y en algunas ha dicho mas, segun las preguntas que le fueron hechas, y asi ademas de la copia del dicho concepto, que yo embié á V. M., diré en breve la principal substancia de la declaracion.

Su principio fue discurrir el miserable estado en que se hallava la dicha Reina de Escocia, asi en respecto de su reino de Escocia, como de su prision, haciendo una larga deduccion de la desolacion que hay en Escocia, lo que sufren los vassallos y subditos que le son leales; que ni hay justicia ni policia en religion, sino que va camino de perderse del todo; que la dicha Reina de cada dia es mas estrechada, y mas alejada de esperanza de salir; que está en continuo peligro de recivir ultraje en su persona; que, quando se havia hecho demonstracion de entrar en algun apuntamiento con ella, las demandas havian sido tan exorbitantes que ella en ninguna manera las podia consentir; que sospechava claramente que no se pretendia ni buscava de parte de la Reyna de Inglaterra otra cosa que engañarla y traerla en palabras; que en el entretanto los Ingleses que la favorescen, no solamente por el justo titulo que tiene á la corona de Inglaterra, mas por causa de la religion catholica, se hallan tambien en gran trabajo, los unos ausentes de su patria, los otros en continuo peligro de perder personas y bienes, á causa de la religion, con todo lo demas que le podria decir para mover y espolear á V. M. á que no sufra mas con disimulacion las indignidades de que la Reina de Inglaterra ha usado con ella.

Y que assi considerando la Reina de Escocia y sus mas leales amigos que no havia mas que fiar en la Reina de Inglaterra, y para evitar la entera ruina de todos ellos, y, por el consiguiente,

la perdida total de la religion (que á ella mas le congoxava), [se decidió por] el casamiento con el duque de Norfolch, el qual trabajava todo lo que podia de [declararse] y ser buen catolico, como jamas dexó de serlo, si bien fue forzado de dissimular por un tiempo, pero que todas sus acciones, y especialmente la crianza de sus hijos, davan testimonio dello; que estando este matrimonio concluido, y teniendole secreto, el dicho duque designava, con la correspondencia de sus amigos, que hacia cuenta de tener muchos en diversas partes de Inglaterra, offriciendose occasion de apoderarse de la persona de la Reina de Inglaterra y de la Torre de Londres, y en el mismo tiempo poner á la de Escocia en libertad.—Y á lo que le fue dicho que estas cosas eran muy peligrosas y poco seguras, y los inconvinientes grandes que se seguirian quando la empresa saliesse vana, reduciendo á la memoria lo de los condes de Nortumberlan y Wuesmerlan, y mayormente que se entendia que el dicho duque no estava aun en libertad pero en guarda, replicó que ellos pensavan disponer tan bien sus negocios que desta vez no havria falta, diciendo las causas porque el hecho de los dichos condes no havia tenido el progresso, cual V. M. otras veces havia entendido, y que, si el duque de Norfolk se presentó entonces ante la Reina, no fue por falta de corazon, sino porque no veia las cosas preparadas para poder hazer otro; que en el entretanto él havia siempre reservado la misma intencion para mejor ocasion; que era verdad que él tenia todavia guarda, pero que él podia escaparse quando quisiere, y que no se le havia aun dado libertad, porque la Reina queria que se hallase de la junta general de los Estados que ella tiene al presente, que ellos llaman Parlamento.

Mas que ellos veen bien que esta empresa no se podria executar y llegar al fin que se dessea, sin el amparo y fuerzas de algun poderoso principe estrangero, con la correspondencia de nuestro muy santo padre el Papa, para lo qual ellos havian juzgado solo V. M. ser á proposito por su grandeza y poder, y por el amor y celo que havia siempre mostrado al bien de la religion catholica, demas de las justas causas de ressentimiento que de sí mismo

tenia contra la Reina de Inglaterra, como está dicho, y que conforme á esto él tenia orden de ir en diligencia á Su Santitad primero, y despues á V. M. — A Su Santitad, para darle particular cuenta del estado de sus negocios, como está dicho, y de su intencion y empresa, y sobre todo assegurarle de la verdadera y no fingida religion del duque de Norfolk, á fin que Sù Santidad ayude y assista y se contente de embiar alguno con él á V. M. para inducirle á poner mano en una obra tan buena; y que estando en la corte de V. M. él podria assimismo hacer algunos officios por cartas, ó en otra manera, con el Rey de Portugal, para lo que pudiesse tocarle, el qual devia tener tambien muchas occasiones de ressèntimiento contra la dicha Reina de Inglaterra; diciendo y afirmando que nadie sabe ni podria tractar deste negocio en Francia, ni en otra parte, ni aun los mas cercanos parientes de la dicha Reina de Escocia, ni los agentes que por acá tenia, ni los catholicos ausentados.

Preguntandole qué camino tomaria? — Dixo que le era fuerza passar por la corte de Francia, porque el Rey havia prometido de embiar á Escocia, en socorro della dicha Reina, mil soldados y cuatro mil escudos cada mes (como me ha sido confirmado de otres partes), y que, si agora el dicho socorro se embiasse, podria ser causa de alguna alteracion por donde su designo podria ser impedido, y que por esto era necessario que él fuesse á decir de passada al nuncio de Su Santidad que reside en corte de Francia (el cual diz que siempre ha promovido los negocios de la Reina de Escocia) que procurasse que el dicho socorro no se embiase, con color de decir que, como el tratado dentre las dos reinas estava aun en pié y remitido á un cierto tiempo, podria gastarse del todo si se comenzasse en el entretanto alguna novedad en Escocia, especialmente embiando gente de guerra; pero que ni él hablaria ni le dexaria ver de otros.

Preguntado la particularidad de las fuerzas y correspondencia que tendria el dicho duque de Norfolk y de lo que querria que V. M. hiciesse por su parte, con otras cosas dependientes deste? — Dixo que el dicho duque de Norfolck se ofrecia y prometia de

sustentarse en su tierra quarenta dias contra todos los que quisiessen ofender. Quanto al socorro de V. M., que él dessearia se le diessen seis mil arcabuceros debaxo de una cabeza, y que él tenia puertos hartos en su pais muy á proposito para recibirlos. El qual pais dice estar situado al opposito de Holanda, y que es de los mas fertiles de todo el reino. Que tenia correspondencia en diversas partes dél, y dió por escripto el nombre y sobrenombre de los que tenia por sus amigos, y los que por enemigos, y los que por neutrales, de todos los cuales embio copia con esta (1), de manera que la Reina de Inglaterra se hallaria tan trabajada de todas partes, segun él dice, que no sabria donde volverse, y que V. M. podria tambien hacerla vacilar y divertir, dandole algun alarma en el mismo tiempo por la parte de Irlanda, aunque no fuesse con mas de mil hombres. Que ellos havian ya discurrido el tiempo que seria mas á proposito para esta empresa, y que les havia parecido que, como havia fama de la venida del duque de Medina-Celi hacia acá, y de mi yda hacia allá, que en la una ó en la otra ocasion se podrian embarcar los soldados con menor sospecha, y que, como convenia que él fuesse de buelta de su viage, el cual no podria acabar tan presto, le parece que esto se podria hacer por el mes de julio ó el de agosto, y que todavia ellos no querian ser tan precisos en el tiempo que no se contentassen de diferirlo y contemporizar con otra ocasion en caso que los negocios de V. M. no sufriessen que se hiciesse tan presto.

Preguntado lo que pensavan hacer en caso que la Reina de Inglaterra se casasse con el duque de Anju, segun se decia? — Respondió que era verdad que tal era la fama, mas que él tenia por cierto que la demonstracion que la Reina hacia era fingida, y que jamas se veria surtir en efecto, si ella no fuese forzada; y aunque lo quisiesse hacer, el dicho de Norfolch, con los principales de Inglaterra, estavan resueltos de opponerse por fuerza,

(1) Cette liste était également jointe aux instructions données à Ridolfi pour le Saint-Père Elle a été publiée par le prince Labanoff, d'après les Archives du Vatican, dans le t. III de son Recueil, p. 351.

para no querer en manera alguna venir en ello, ni permitir que casasse con principe estrangero; y que quanto á esto él hallaria correspondencia no solamente en sus amigos, pero en los que por otra parte son enemigos de la Reina de Escocia, por la pretension que ellos tambien tienen á la corona, como es el conde de Herfort por sus hijos, y el conde de Umtinton y de los de su sequito; allende desto que, por esta alianza del duque de Anju, ellos se hallarian frustrados de la esperanza. Mas despues él me dió que pensar si el duque de Norfolch estava tan determinado como él me havia querido persuadir, porque me preguntó si, en caso que él fuese forçado de retirarse de Inglaterra, seria recivido por acá. Que en efecto es la sustancia de su proposicion y declaracion.

Lo cual haviendo comunicado con los del Consejo de Estado de aqui, no paresció que de mi parte se offrescia larga respuesta, pues que su embaxada no se enderezava á mí, sino solo para de pasada darme cuenta de la causa de su viaje. Solamente le dije, en terminos generales, que él podia assegurar á la Reyna de Scocia y duque de Norfolk que V. M. ninguna cosa dessearia tanto como verlos fuera de todo trabajo, y á la dicha Reina restituida en lo que le pertenescia, y la religion catholica del todo restaurada, y los que padescen á causa della consolados. Y que allende desto yo sabia (como otras veces habia declarado) que V. M. en esto no pretendia ningun interes, ni queria que la Reina se casasse en otra parte que en Inglaterra ó Escocia con quien mas le paresciese, con tal que fuesse un personage catholico y con quien S. M. pudiesse hacer cuenta que tenia buena voluntad; mas que un punto principal le queria yo prevenir, por haverme él dicho que queria passar por Francia, que pues amava las vidas de la dicha Reina y Duque y todos sus benevolos, le importava á ella y á todos ellos que él guardase el secreto so pena de ser causa de su ruyna; como tengo por cierto que lo seria.

Y por el mismo respecto de la importancia del secreto, paresció tambien que yo devia escrivir luego, como lo hice, á don Juan de Zuñiga, embaxador de V. M. en Roma, previniendole de la

ida del dicho Ridolphi allá, y supplicasse á Su Santidad que considerasse y pesasse bien este negocio y el inconveniente que podia seguirse si se sintiesse ó descubriesse, pues seria en effecto arruinar el negocio y las personas y perder para siempre la esperanza que podia quedar de remitir la religion en el dicho reino, si Dios no lo quisiere obrar milagrosamente. Allende que esto seria dar á la Reina de Inglaterra materia para justificarse contra la dicha Reina de Escocia y el duque de Norfolch, assegurando á Su Santitad que se puede confiar que V. M. desea tanto una buen salida en este negocio de Inglaterra como qualquier otro hombre viviente, y pues esto es assi, y Su Santidad tiene tantas pruevas por todas acciones de V. M. en lo que ha tocado al bien de la religion y á la auctoridad de la Santa Sede apostolica, quiera assimismo tener por cierto que, si le pluguiere embiar á hacer algun oficio en esta parte con V. M., lo que V. M. se resolverá será lo que conviene al negocio, cuyo juicio se deve con razon remitir á V. M. como cosa de su hecho y profession, y al de las personas de quien él quisiere tomar parescer; y acordandome haver dicho otra vez á Carlos de Eboli, quando estava aqui tratando comigo de parte de Su Santidad sobre las cosas de Inglaterra, que él supplicasse á Su Santidad no creyese que la empresa era tan facil como por ventura le havrian dado á entender, no por las difficultades que ella tenia en sí misma, mas porque V. M. y el Rey de Francia no se concertarian jamas en ella, y que Su Santidad huviera podido procurar con el Rey de Francia que dexasse hacer á V. M. solo, pues, si él no se opusiese, fuera posible que V. M. lo huviera tomado á su cargo, y que por lo menos se huviera podido procurar de poner á la Reina de Escocia en libertad, casandola con algun personage catholico y obediente á la Santa Sede apostolica, y que facilmente ella hubiera podido reducir á los desviados del dicho reyno á la obediencia de la dicha Santa Sede, y que, si parescia bien á Su Santidad, lo podria tratar con el dicho Rey de Francia y entender su intencion; y todavia, con el respecto y discrecion que la calidad de la materia requeria, añadi al dicho don Juan de Zu-

ñiga, que él devia assimismo decir á Su Santidad que, si entonces yo tenia casi por imposible que el Rey de Francia se acordase jamas con V. M., yo no estava agora, por muchas cosas succedidas despues, fuera de sospecha, y podia asegurar á Su Santidad que no se haria por ningun officio que ella pudiesse hacer con el Rey de Francia, y que al contrario, quando él viniesse solamente á saber el negocio, seria gastarlo todo; y que indubitamente se valdrian dello en la platica que se trata en el duque de Anju y la Reina de Inglaterra, como V. M. lo podrá entender, si fuere servido, por la copia de mi carta.

Viniendo á examinar lo principal, vemos bien la grande piedad y lastima que se deve tener desta Reina de Escocia y de todos los de su devocion, estando tan mal y indignamente tratados, y la obligacion que V. M. tiene para con Dios de procurar en todo cuanto podiere el enderezo y restitucion catholica en estas islas, demas de las injurias que la Reina de Inglaterra hace por tantas vias y partes á V. M. y á sus subditos, sin apparencia de poder esperar mejoria della, ni en lo que toca á la religion, ni en la vecindad, mientras ella reinare, segun el camino que ha tomado, y que, pudiendose effectuar este designo de la Reina de Escocia y del duque de Norfolch, seria el mas apparente camino para el remedio de todo ó de gran parte; mas nosotros hallamos grande diferencia en la forma que se havria de tener, porque de assistirlos, sin otro misterio, puntualmente, como ellos lo piden, en el estado que agora estamos, se representan dificultades muy grandes; pero cuando nosotros estuviessemos en los terminos que yo diré abaxo, no hallariamos ninguna. Y para representar á V. M. lo que se ha ofrecido acerca de lo uno y de lo otro : en la primera parte, se ha considerado que, si este négocio se comienza debaxo del favor y assistencia de V. M., y no se guarda el secreto, la empresa se romperá, y es de temer que costará la vida á la Reina de Escocia y al duque de Norfolch, y que todos sus amigos se hallaran deshechos y arruinados con perdida de la religion catholica para siempre, si Dios no obrase milagrosamente; y que la Reina de Inglaterra havria hallado por esta via

la ocasion, que paresce que ha mucho tiempo que busca, debaxo de algun justo pretesto hacer morir la Reina de Escocia y todos sus adherentes, y todo redundará contra V. M.; y no sé si es posible executar una cosa tan grande, que se pueda prometer que no será descubierta, porque no se ha de executar con poca gente, y con pocos que guardaran mal secreto. Yo no me oso tampoco fiar tanto en Ridolphi, que, siendo de la nacion que es, muy conoscido en Inglaterra y teniendo correspondencia con muchos, que su passo por Francia no sea sospechoso, y paresceme muy liberal en el hablar, porque él ha dicho aqui á cierto personage que no es del Consejo el mismo designo que á mí. Me estoy del todo asegurado que el concepto de instruccion que don Guerau me ha embiado (1), no se le haya entregado por no lo embiar, y para mas descuidarme, y augmentarme tambien la sospecha lo que cierto personage principal en Inglaterra huido por acá me ha hecho decir, aunque no lo osa afirmar por verdad, de haver entendido que hay algun designo entre la Reina de Escocia y duque de Norfolk que se havia de executar, y que se hacia cuenta de tener la assistencia del Consejo de Francia, pero que tambien se haria con sabiduria de V. M. — Que son todos argumentos que me ponen en perplexidad, mas mucho mas los inconvinientes en que V. M. caeria, como ya he comenzado á decir, quando so su fama y assistencia el negocio se comenzasse y no se acabasse de primer voleo; en el cual caso no hay que dudar que la Reina de Inglaterra moveria el cielo y la tierra, si pudiesse, por defenderse y vengarse de V. M., y que se hecharia en los brazos de Franceses y de todos aquellos de quien pensasse tener socorro, casandose luego con el duque de Anju, aunque agora sea mas agena de su pensamiento. Y succediendo esto, V. M. puede considerar en que terminos se havria puesto, y como se estaria por acá teniendo la Francia, la Inglaterra y la Alemannia por enemigos. Por lo cual á nadie ha podido parescer que en manera alguna se devia aconsejar que concediesse el assistencia

(1) En marge, de la main du Roi: *Deve de ser á Chapin Viteli.*

en la manera que se pide, y en los terminos en que se habla.

Pero en caso que la Reina de Inglaterra huviesse muerto, ó de muerte natural ó de otra, ó que ellos se apoderassen de su persona, sin que V. M. se huviesse entremetido en esto, entonces no hallaria yo difficultad alguna porque las cosas yrian enteramente con otro pié; los celos della con el duque de Anju ó otro principe cessarian, y asimismo se disminuiria el que Franceses conciben de V. M. de que se quiere apoderar de Inglaterra. Allende desto no seria el negocio tant sospechoso á los Alemanes, pues el fundamento seria entonces de mantener á la Reina de Escocia en el derecho que le pertenesce del reino de Inglaterra, contra sus otros competidores, y de quien la quisiesse injustamente hechar, á los cuales yo creo que en tal caso seria facil de reducirlos á la razon con tal que, antes que otros principes se pudiessen entremeter, el caso estuviesse ya hecho, vista la comodidad del pais del duque de Norfolck que responde á esta costa, donde no solamente dentro cuarenta dias que él dice se podrá sustentar esperando socorro, mas en treinta y aun en veinte y cinco, havrá bien medio de hechar los seis mil hombres que él pide; con los cuales y con los que él ternia dentro el pais á su devocion, yo creo que vendria facilmente al cabo de su empresa. Y asi me paresce que en tal caso de la muerte de la Reina de Inglaterra, natural ó de otra manera, ó que ella estuviesse en poder del dicho duque de Norfolck, V. M. no devria dexar escapar una tan buena ocasion para llegar al fin que prentende de la restitution de nuestra santa fee catholica en estas islas y del reposo de sus Estados para lo venidero; y que, conforme á esto, podria responder que en los terminos que las cosas estan agora, no conviene ni á V. M. ni á ellos que V. M. los assista para comenzar esta empresa; pero que les quiere bien prometer que, succediendo uno de los tres casos susodichos, es á saber, de la muerte de la dicha Reina natural ó de otra manera, ó que ella cayesse en su poder, los hará assistir de parte destos paises con los seis mil hombres que ellos piden, con tal que de su parte haya la correspondencia que dicen, y que, no solamente dentro

de los cuarenta dias que el dicho duque de Norfolck dice poderse sustentar, los hará hechar dentro de su tierra, pero dentro de treinta y aun de veinte y cinco, si el viento fue propicio; y que en tal caso ellos podran acudir á mí ó á mi successor lugarteniente de V. M. en estos Estados, que él tendrá orden y poder absoluto para todo. Lo cual, Sire, á mi juicio tengo yo por tan loable y honroso á V. M., y tan facil á executar que, cuando de improviso yo tuviesse nuevas que el uno de los tres casos havia acontescido, [y] estuviessen en pié, no me paresce que yo devria poner dubda en executarlo, sin esperar otra comodidad ó mandamiento de V. M., haviendo cuenta que tal es la intencion de V. M. Y assi lo pienso hacer, succediendo el caso, si no me mandare lo contrario. Nuestro Señor, etc.

De Brusselas, á VII de mayo 1571.

1571. — 7 Mai. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 29, n. 153. — Déchiffr. officiel.*)

Détails sur la prise du château de Dumbarton, qu'une partie de la garnison a livré aux rebelles. — Mort du gouverneur et de l'archevêque de Saint-André, qui ont été pendus après avoir été martyrisés.

Por si V. M. no ha entendido (1) de otra parte come fue la presa del castillo de Domberton, lo digo : los rebeldes de Escocia, con color de que se tratava apuntamiento entre su Reyna y ellos, mostrando que desseavan venir á obediencia, trabaron mucha amistad con los soldados del castillo, de manera que los sobornaron, y dieronles, una mañana, una puerta dél (2). Ahorcaron

(1) En marge, de la main du Roi : *No lo avia entendido.*

(2) Ce récit est inexact. Ce fut le capitaine Crawford de Jordan-Hill, l'un des officiers du Régent, comte de Lennox, qui s'empara par surprise du château de Dumbarton dans la nuit du 2 avril (Voyez dans l'*Histoire d'Écosse* de Robertson, liv. VI, t. III, p. 25 de la traduct. franç., le récit de cet audacieux coup de main).

al alcayde y al arçobispo de S. Andres [1], despues de haverlos martyrizado.

De Paris, á VII de mayo 1571.

1571. — 11 Mai. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 30, n. 142. — Déchiffr. officiel.*)

Rivalité entre le maréchal de Damville et le comte de Retz pour savoir qui obtiendra la mission d'aller en Angleterre pour la conclusion du mariage entre le duc d'Anjou et la Reine Élisabeth. — Mauvais effet que produirait le choix du comte de Retz. — Propos tenu à ce sujet par l'ambassadeur d'Angleterre, qui aurait dit à l'ambassadeur d'Écosse que sa maîtresse ne se fiancerait pas volontiers avec un marchand. — Désir d'Élisabeth de voir M. de Montmorency envoyé en Angleterre. — Conviction de don Frances que, malgré tout le bruit qu'on en fait, le mariage du duc d'Anjou ne s'accomplira point. — Propos tenu par ce prince, qui, en annonçant la rupture du mariage à une dame de ses amies, aurait ajouté que la Reine sa mère était vivement contrariée de cette rupture, mais que, pour lui, il était l'homme le plus heureux du monde de ne pas être obligé d'épouser une prostituée. — Revirement dans la conduite de Marie Stuart. — Communications faites à don Frances par l'envoyé de Marie Stuart en France, lord Seaton. — Déclaration formelle qu'il a faite au Roi et à la Reine mère que, faute de pouvoir être secourue par eux d'une manière efficace, la Reine d'Écosse était déterminée à s'adresser ailleurs. — Réponse évasive de la Reine mère. — Assurances données de divers côtés à l'ambassadeur qu'il y a rupture complète entre l'envoyé de Marie Stuart et la cour de France. — Intention manifestée par lord Seaton de s'en retourner par la Flandre. — Prière qu'il a adressée à don Frances d'en écrire au duc d'Albe et de faire en sorte que ce seigneur prenne de lui une autre opinion. — Assurances que don Frances est chargé de donner au nom de lord Seaton qu'il est complétement désenchanté de ses anciens sentiments pour la France, et qu'il rattache désormais tout son zèle au service du Roi d'Espagne, comme étant le seul monarque qui puisse, avec Dieu, venir en aide à la Reine d'Écosse et à ses États.

En competencia andan Danville y el conde de Res [2] sobre qual ha de yr á Inglaterra al casamiento del de Anju, y aun á

(1) Le gouverneur du château, lord Flemming, ne fut point mis à mort; il fut, au contraire, le seul qui parvint à s'échapper, en gagnant sur une barque le comté d'Argyll. Mais Hamilton archevêque de Saint-André, contre lequel le Régent avait une inimitié personnelle, fut conduit à Stirling, et pendu quatre jours après la prise de Dumbarton.

(2) Albert de Gondi, à qui Claude-Catherine de Clermont, veuve de Jean d'Annebaut, baron de Retz et de la Hunaudaye, avait apporté en mariage la baronnie de Retz, qu'il fit ériger en comté, puis en duché-pairie. De leur alliance sont issus les autres ducs et les cardinaux de Retz

desposarse por él. No tienen por menos concluydo aquel negocio. Este embaxador de Inglaterra dixo al de Scocia, que me vino á ver, que el dicho casamiento estava concertado, que devia de mirar este Rey en no embiar al conde de Res; que la Reyna su ama se desposaria de mala gana con mercader; no pensassen que les havian con los Alemanes; que devia embiar este Rey uno de sus principes y aun el que fuesse mas accepto á la Reyna su ama. Querran la dicha de Inglaterra y el Almirante que vaya allá Momoransi á otras cosas que al casamiento. El qual casamiento, entiendo de parte cierta que, con toda esta voz que aqui echan que está concertado con el de Anju, ha dicho á una grande su amiga que no encubre nada : « la Reyna mi madre muestra tener pena de que está desbaratado mi casamiento, y yo estoy el mas contento hombre del mundo de haver escapado de casar con una puta publica. » — El sobredicho embaxador de Escocia me dió ayer un gran recaudo de parte de su ama : y me hizo grandes exclamaciones pidiendome que yo lo significasse de parte de la dicha su ama á V. M. El otro gentilhombre que tiene aqui la de Escocia, que estuvo los dias passados en el Pays-baxo, como el duque de Alva lo deve haver escripto á V. M., al fin me halló en el campo antier. Contóme lo que havia passado con este Rey y Reyna madre. En substancia es haverle dicho, madre y hijo, que, por agora, la de Scocia no podia ser dellos ayudada como lo desseavan, pero que estavan cerca de poderla ayudar. De replica en replica diz que le dixo el dicho gentilhombre que havia sido muy poco fructo el que el reyno de Escocia havia sacado de la confederacion y aliança que con esta corona havia tenido, y que agora que en el ultimo passo aquella Reyna y su reyno pedian á este Rey algun soccorro por no ser la dicha Reyna del

D'après certains généalogistes, la famille de Gondi, originaire de Florence, remplissait depuis plusieurs siècles dans cette république les premiers emplois du gouvernement. Mais les nombreux ennemis du comte de Retz lui donnaient une origine beaucoup moins illustre, qui explique très-bien le propos de l'ambassadeur d'Angleterre. « Gondi, florentin, dit Henri Étienne, dans le *Discours merveilleux de Catherine de Médicis*, ch. LXIV, était issu de race de *Marane* et fils d'un banquier qui, par deux fois, avait fait banqueroute à Lyon. » — Sur Albert de Gondi, comte, puis duc de Retz, maréchal de France en 1573, et connu dans l'histoire sous le nom de maréchal de Retz, voyez le Laboureur, *Mémoire de Castelnau*, t. II, p. 104.

todo acabada, le davan tal respuesta que no devieran de espantarse si el reyno de Escocia buscava nuevas confederaciones y alianças que le estuviesse mejor. Y que saliendose con esto, esta Reyna madre le asió de la capa y le dixo : « Todos estos casamientos y negociaciones que vos nos haveis dicho que traemos en prejuyzio de vuestro reyno, han de parar en mucha utilidad suya, y la confederacion antigua desta corona y de la de Escocia la mantendrá el Rey mi hijo de manera que no terneys causa de buscar otras alianças. » —El gentilhombre quedó del todo desbaratado con ellos, y assi lo he entendido de otras partes. Dixome que se yva á Escocia por Flandes; pedíle que lo escusasse porque meteria sospecha á algunos ruynes. No lo he podido acabar con él, antes me ha pedido que yo escriva al duque de Alva que tenga otra opinion dél de la que tuvo quando passó por allí á la venida; que el dicho duque le conosció que le tenia por Frances por haverse criado en este reyno y tener sus hijos en él; y que aunque es verdad que lo ha sido de coraçon, que ha algunos años que está harto desengañado dello y puesto su attencion y animo en servicio de V. M., conosciendo que de Dios y V. M. ha de venir mucho bien á su Reyna y reyno. Contóme todo el discurso que hizo al duque de Alva, y habla en él, y offresce como natural foraxido haziendo (entre otras cosas) el reduzir, con el favor de V. M., su reyno á la fee catholica.

De Paris, á XI de mayo 1571.

1571. — 15 Mai. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA AU DUC D'ALBE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 30, n. 148. — Déchiffr. officiel.*)

Avis donné au duc d'Albe par don Frances de Alava de l'entrevue secrète qu'il a eue avec lord Seaton. — Rupture complète entre ce gentilhomme et la cour de France. — Déclaration formelle faite par lord Seaton que la Reine sa maîtresse est décidée à chercher une nouvelle alliance. — Ordre précis qui lui a été donné par Marie Stuart de se rendre auprès du duc d'Albe, et de lui demander des secours, en lui

faisant les communications les plus explicites sur ce qui s'est passé entre lui et la cour de France. — Observations que don Frances a cru devoir lui faire pour le détourner doucement d'une telle démarche.

El gentilhombre Escoces que he escripto á V. E. que se me loó tanto del mucho favor y merced que V. E. le mandó ay hazer por respecto de la Reyna su ama, es cierto que se ha descompadrado del todo con este Rey y Reyna madre, hasta llegarle á dezir que la dicha Reyna su ama y su reyno buscarian nueva aliança y confederacion que les fuesse mas util que les havia sido la de Francia. Con gran recato me salió á hablar, pocos dias ha, en el campo, diziendome que tenia orden de su ama para tornar á acudir á V. E., y hazarle pura y particular relacion de quanto aqui ha passado, no teniendo despues de Dios otra esperança ni refugio que el del Rey nuestro señor. Dissuadíle blandamente á que no fuesse á V. E., pues tenia tan á cargo las cosas de su ama.

De Paris, á xv de mayo 1571.

1571. — 12 Juillet. — L'Escurial.

PHILIPPE II A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 31, n. 119. — Minute.*)

Charge donnée à don Frances de Alava de témoigner à l'archevêque de Glasgow que le Roi d'Espagne prend aux tribulations et aux chagrins de la Reine d'Écosse autant de part que si elle était sa propre sœur. — Recommandation qu'il faudra faire à l'archevêque d'écrire à la Reine sa maîtresse pour lui donner l'assurance de l'intérêt incessant que lui porte le Roi, qui est fermement résolu à procurer sa délivrance. — Espoir que Marie Stuart doit conserver, en persistant dans sa chrétienne et courageuse résolution, de voir sa captivité et ses chagrins se changer en joie et en grandeur.

De los trabajos y disgustos que padesce la Reyna de Escocia podeis certificar á su embaxador que tengo yo la misma pena y sentimiento que tuviera por qualquiera de mis hermanas; y que le escriva y assegure que no me descuydo de lo que le toca, sino que desseo y he de procurar en quanto en mí fuere su libertad

y consolacion; que este firme y de buen animo en su christiano y valeroso proposito, con esperança de que N. S. la ha de consolar [muy presto] (1), convirtiendo su prision y tristeza en muy grande alegria, gloria y estimacion.

Del Escurial, á XII de julio 1571.

1571. — 14 Juillet. — Madrid.

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT ZAYAS (2) A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 31, n. 121. — Minute.*)

Recommandation à don Frances de faire parvenir le plus promptement possible une dépêche qui lui est adressée pour don Guerrau de Espes. — Faculté qui lui est laissée de communiquer et même de donner copie à l'archevêque de Glasgow du passage de cette dépêche relative à Marie Stuart. — Désir du Roi d'Espagne de remonter le courage et de donner des consolations à cette infortunée princesse, objet de toute sa sollicitude.

Con esta va un despacho para don Guerau de Espes que importa mucho al servicio de Su M. llegue con gran brevedad y seguridad á su mano; y assi manda que V. S. se lo embie luego á la hora, con correo proprio, ó como mas viere que conviene.

El capitulo que trata de la Reyna de Escocia va con palabras que se puede muy bien mostrar á su embaxador y aun darle la copia, si la quisiere y pidiere, para que él la embie por tener mas animada y consolada aquella pobre princesa que sin dubda puede creer que se apiada della ternissimamente S. M.

De Madrid, á XIIII de julio 1571.

(1) Les mots *muy presto* sont rayés de la minute, et il y a en marge, de la main de Philippe II : *A feancia no es bien apuntar ni dar· :ada de presto.*

(2) Don Gabriel Zayas ou Çayas, l'un des ministres de Philippe II.

1571. — 29 Aout. — Paris.

DON FRANCES DE ALAVA A PHILIPPE II.

(Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 29, n. 64. — Déchiffr. officiel.)

Visite faite à Don Frances de Alava par l'archevêque de Glasgow. — Communication qu'il lui a donnée d'une lettre de Marie Stuart. — Étrange demande adressée à cette princesse de remettre entre les mains du duc d'Anjou, pour trois années, le château d'Édimbourg, afin de lui servir de place de sûreté au cas où il viendrait à épouser la Reine d'Angleterre. — Refus formel de Marie Stuart, qui a répondu qu'elle aimerait mieux livrer cette place à ses sujets rebelles. — Mauvais effet produit par cette réponse. — Pénurie complète dans laquelle on laisse la garnison du château. — Instantes prières adressées par l'archevêque au Roi d'Espagne pour qu'il envoie des secours afin d'empêcher la perte d'une place aussi importante.

El embaxador de Escocia, ha tres ó quatro dias, que me vino à visitar, y aunque yo no estava para ello, pidióme de parte de su ama con instancia que oyesse un doloroso capitulo de una carta (1) suya, que lo huve de hazer. Cierto él es tal como á V. M. le digo. Entre otras cosas dize que esta Reyna madre, ha tres ó quatro meses, que encomendó à la Mota que la regalasse y sirviesse y contemplasse mucho mucho, y que él sabe. Paró esto en pedir à la dicha Reyna, de parte del duque de Anju, tuviesse por bien que, por que viniesse á effecto el matrimonio que se tratava con la Reyna de Inglaterra, y en el contrato del no consentian Ingleses, que el dicho de Anju tuviesse ningun presidio para seguridad de su persona, le prestasse por tres años la tierra y castillo de Lileburg. La dicha Reyna de Escocia se escusó muchas vezes; al fin, dize que fue tan apretada que dixo que antes lo daria á sus rebeldes. Esta palabra diz que la han exaggerado, de manera que de nuevo acá le han hecho malos officios, y se vee en tanto aprieto y necessidad el dicho castillo de Lileburg, que no ha podido juntar cient escudos para embiarles. Supplica á V. M. en qualquier manera la favoresca y ayude, para que aquel castillo no se entregue; pues entregado, puede V. M. considerar qual ella y la parte catholica quedarian en aquel reyno.

De Paris, á xxix de agusto 1571.

(1) Voyez cette lettre dans le Recueil du prince Labanoff, t. III, p. 346.

II.

1571-1572.

INTÉRIM DU SECRÉTAIRE AGUILON.

1571. — 5 Décembre. — Tours.

LE SECRÉTAIRE AGUILON [1] A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 31 n. 24. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite par le secrétaire Aguilon à l'ambassadeur d'Écosse. — Éloge de ce prélat, qui a toujours usé d'une entière bonne foi dans ses relations avec les ministres espagnols. — Compte-rendu de leur conversation. — Opinion de l'archevêque sur les vues d'Élisabeth. — Sa conviction que cette princesse ne s'arrêtera plus qu'elle ne soit parvenue à s'emparer complétement de l'Écosse. — Dissimulation dont elle usait autrefois vis-à-vis de la Reine d'Écosse et qu'elle ne prend plus la peine de garder, déclarant hautement que, puisque Marie Stuart a conspiré contre elle et son royaume, elle lui fera tout le mal possible. — Découragement de l'archevêque, que l'on ne cesse d'abuser en France par des mensonges et des promesses qui restent toujours sans résultat. — Efforts qui ont été faits par le secrétaire pour ranimer le courage du pauvre archevêque. — Certitude que, si la Reine persiste dans la foi catholique, Dieu ne peut manquer, tôt ou tard, de prendre pitié de ses infortunes. — Espoir qu'elle doit fonder sur les bons sentiments du Roi d'Espagne qui sont exprimés dans nombre de ses lettres. — Ménagements que le Roi doit néanmoins observer, de peur de causer à la Reine d'Écosse un plus grand préjudice en essayant mal à propos de la secourir. — Assurances données par le secrétaire Aguilon à l'archevêque que don Frances de Alava est disposé à rendre à la cause de Marie Stuart toute sorte de bons offices, quoiqu'il n'en soit pas besoin auprès du Roi d'Espagne.

He ydo oy á visitar al de Escocia para por todas vias procurar de ahondar este negocio, siendo el dicho de Escocia un prelado muy de bien y que siempre ha tratado confidentemente con don Frances y comigo. Hallé con el al nuevo embaxador de Venecia; estuvimos los tres gran rato hablando solamente de cosas generales. Ydo el de Venecia, començamos el de Escocia y yo por las

[1] Don Frances de Alava ayant obtenu au mois d'août 1571 l'autorisation de rentrer en Espagne (voir liasse B. 32, n° 166), Aguilon, l'un des secrétaires attachés à son ambassade, resta comme chargé d'affaires en France jusqu'à l'arrivée de don Diego de Zuñiga, qui fut choisi par Philippe II, au mois de mars 1572, pour succéder à don Frances de Alava en qualité d'ambassadeur résidant auprès de Charles IX.

de su ama. Dize que en fin la de Inglaterra va poco á poco apoderandose de aquel reyno y que no parará hasta acabarle de usurpar todo; que hasta aqui, quando se le hablava de la dicha su ama, dezia que le dolia de su prision y que havia procurado y procurava su libertad y el sosiego de las cosas de Escocia; pero que agora dize abiertamente que, pues sabe que la dicha de Escocia ha machinado contra su persona y su reyno, procurará de le hazer todo el daño que pudiere. Y que en estos no halla el dicho embaxador amparo ni assistencia alguna, aunque le dan mill esperanças, pero que todo son mentiras; dandole á entender no solamente que proveeran esto y otro, pero que lo han ya proveydo; y halla ser todo falso, y que ya no sabe que hazerse.—Yo procuré de confortarle, diziendo que no podia ser que Dios algun dia no se apiadasse de su ama, tanto mas quedando ella firme en su santa religion y servicio, y que desta manera yo creya que V. M., segun lo que havia visto por muchas cartas suyas y á él se le havia comunicado, no dexaria de assistirla y ayudarla en lo que buenamente pudiesse, haviendose de tener pero siempre respecto á que, en lugar de pensar ayudarla, no se le causasse mayor daño; y que don Frances llevava muy á cargo de hazer, donde viniesse á proposito, todos los buenos officios que pudiesse por la dicha su ama; aunque con V. M. no seria menester.

De Turs, á v de deciembre 1571.

1571. — 17 DÉCEMBRE. — TOURS.

LE SECRÉTAIRE AGUILON A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 31, n. 26. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles d'Écosse transmises par l'archevêque de Glasgow. — Levée du siége d'Édimbourg par les rebelles, après avoir fait de grandes pertes. — Confirmation de cette nouvelle par un témoin oculaire qui attribue ce succès au comte de Huntly, lequel, après avoir pénétré dans Édimbourg à la tête de mille chevaux, malgré l'ennemi, le força dès le lendemain à lever le siége. — Troubles dans le Nord. — Révolte des vassaux du comte de Huntly, qui, profitant de l'absence de leur seigneur, ont pris les armes au nombre d'environ deux mille hommes. — Victoire complète remportée sur les révoltés par l'un des frères du comte de

Huntly, qui les a presque tous exterminés. — Excellents résultats que produirait cette victoire s'il était possible d'avoir quelque argent pour ravitailler et entretenir la garnison d'Édimbourg. — Dénûment absolu de cette garnison, qui s'est vu enlever à deux reprises l'argent qui lui était envoyé. — Conviction de l'ambassadeur d'Écosse que la Reine d'Angleterre n'osera pas faire exécuter le duc de Norfolk. — Crainte d'une révolte générale qui l'empêche également de se débarrasser de Marie Stuart.

Ya tengo escripto á V. M. como este embaxador de Escocia me havia dicho que los rebeldes de su ama havian sido forçados de levantar el cerco de Lileburg [1], con mucha perdida, por una salida que los de dentro hizieron sobre ellos. Hame contado un Escoces que agora viene de allá que es verdad, y que lo hizo el conde de Ontley, yerno del duque de Chatelerau, que, á pesar de los enemigos y por medio dellos, entró con mil cavallos en la villa, y otro dia les hizieron levantar por fuerça, come dicho es, el cerco. Que viendo en la parte del Norte, donde el dicho Ontley tiene mucha tierra y señorio, que se les havia alexado su señor, se juntaron hasta mil y quinientos ó dos mil rebeldes y començaron á tumultuar y hazer gran daño; por lo qual un hermano del dicho Ontley, menor de dias, valiente y animoso, juntó tambien gente por su parte; y dió batalla á los rebeldes y los rompió y mató quasi todos, y entre ellos muy muchos principales, de manera que las cosas estarian por allá en muy buen termino si solamente huviessen algun dinero para contentar y entretener la guarnicion de Lileburg que está en grandissimo aprieto, haviendoseles cogido dos vezes [2] el dinero que se les embiava. Que si Seton pudiesse llegar á salvamento con el que diz que piensa que havia de llevar, todo era bien. Preguntele si era verdad lo que por aqui se havia publicado de que huviessen hecho morir al duque de Norfolch? Dixo que no lo creya, y que él sabe que la Reyna de Inglaterra ha hecho consultar su processo por todo el reyno, y

[1] La ville d'Édimbourg, assiégée par le comte de Morton, était défendue par Kirkaldy de Grange, qui tint dans le château jusqu'au 29 mai 1573.

[2] La première fois, le 2 juillet, lorsque Chesein tomba entre les mains des rebelles, à Leith, avec l'argent et les munitions qu'il apportait de France; et la seconde vers la fin d'août, lorsque les deux mille couronnes envoyées par la Mothe-Fénelon à lord Herries furent livrées à Burleigh (Voyez le *Résumé chronologique* du prince Labanoff, p. 61 et 62 de la nouv. édit.).

que le han dicho claramente que hasta agora no hallan materia para que, conforme á las leyes dél, pueda hazarle morir; y que assi ella no osa de miedo de alguna rebuelta, siendo cierto que todos los grandes se levantarian contra ella temiendo que á cada uno pudiesse acaescer lo mismo, quando á ella se le antojasse. Y que por este solo miedo, ha dexado de hazer morir á la de Escocia, porque aun los mismos Escoceses hereges y rebeldes della se bolverian en tal caso todos contra la de Inglaterra.

De Tours, á XVII de deciembre 1571.

1571. — 22 Décembre. — Amboise.

LE SECRÉTAIRE AGUILON A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 31, n. 28. — Déchiffr. officiel.*)

Lettre de la Reine d'Écosse au Roi d'Espagne interceptée par la Reine d'Angleterre. — Offre que faisait dans cette lettre Marie Stuart d'épouser don Juan d'Autriche et de remettre son fils entre les mains du Roi d'Espagne, si ce prince parvenait à la tirer de captivité. — Détermination de Marie Stuart de nier énergiquement avoir pris ces engagements, si la cour de France venait à en être instruite. — Audience accordée par le Roi de France au secrétaire Aguilon. — Conférence que ce prince a eue préalablement avec la Reine sa mère, sous prétexte de s'occuper des affaires de Marie Stuart.

El embaxador de Escocia me ha dicho que la Reyna (1) ha dicho agora á la Mota y escripto aqui á su embaxador, para que lo diga á estos Reyes, que tiene una carta de la de Escocia que escrivió á V. M. (2) diziendo que, si V. M. la assistia para sacarla de la tribulacion en que está, se casaria con el señor don Juan de Austria y entregaria su hijo en manos de V. M. para que dispusiesse dél á su voluntad; pero que si estos Reyes le hablan en ello, les dirá que es muy gran falsedad.

Ayer quando yo tuve la audiencia del Rey, en acabando de comer, se entró á la camara de su madre. Dixome Hieronimo Gondi que tuviesse un poco de paciencia porque yvan á tomar cierta

(1) La Reine d'Angleterre.
(2) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

resolucion para ayudar á la Reyna de Escocia. Dixele que cierto seria cosa muy santa y pia, y que paresceria bien á todo el mundo por la obligacion que aqui tenian para ello. Dize el dicho embaxador de Escocia que no devió yr el dicho Rey á su madre sino para tomar licion de como se havia de haver comigo, porque, quando él le habló despues de salido de la dicha madre en las cosas de su ama, que fue antes que yo le hablasse, jamas le pudó sacar otra palabra de la boca sino *que lo comunicaria, que lo comunicaria,* repitiendoselo infinitas vezes.

De Ambuesa, á XXII de deziembre 1571.

1571. — 29 DÉCEMBRE. — AMBOISE.

LE SECRÉTAIRE AGUILON A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Empire.— Fonds de Simancas, liasse B. 31, n. 50. — Déchiffr. officiel.*)

Communication donnée à l'archevêque de Glasgow de la lettre par laquelle le Roi d'Espagne manifestait son intention de procurer la liberté de la Reine d'Écosse et le rétablissement de la religion catholique en Angleterre. — État de désolation dans lequel se trouvait l'archevêque au moment de cette communication. — Horrible position de la Reine d'Écosse. — Lettre écrite par cette princesse à la Mothe-Fénelon, et que la Reine mère n'a pu lire sans verser des larmes. — Conviction de l'archevêque que la Reine sa maîtresse ne recevra de France aucun secours efficace. — Promesse qui lui avait été faite d'une pension de quatre mille écus par mois, laquelle ne lui a été payée que pendant deux mois. — Pénurie complète du trésor royal. — Libelle diffamatoire publié en Angleterre contre Marie Stuart. — Instances faites auprès d'Élisabeth par la Reine mère pour en obtenir la suppression. — Déclaration formelle d'Élisabeth que cela est impossible. — Nouvelles machinations qui se trament tous les jours contre la Reine d'Écosse. — Fausses accusations intentées contre les Catholiques en Angleterre. — Nouvelle apportée par un des serviteurs de la Mothe-Fénelon que la Reine d'Angleterre avait intimé à don Guerrau de Espes l'ordre de sortir de son royaume dans six jours, avec menace de le faire mettre à la Tour s'il refusait d'obéir.

A este embaxador de Escocia he dicho lo que V. M. me escrive del cuydado y desseo que tiene de la consolacion y libertad de su ama y de todos los buenos catholicos presos y affligidos in Inglaterra. Él está desconsoladissimo, porque dize que su ama se halla en el peor estado que podria; y que la Reyna madre le dixo ayer

que la Mota le havia embiado copia de una carta [1] que la de Escocia le scrivia, tan miserable y lamentable que no la havia podido leer sin muchas lagrimas; pero que todo esto no los commueve aqui á compassion para ayudarla y assistirla con effecto; que le havian prometito cuatro mil escudos al mes, y que de siete ó ocho meses no ha cobrado sino dos; que se escusan aqui diziendo que no tienen un real, ni saben de donde sacarle (y cierto es assi).

Dize que en Inglaterra se ha imprimido un libello diffamatorio contra la de Escocia [2]; y que haviendo la Reyna madre, à instancia deste embaxador, escripto á la de Inglaterra que los defendiesse y hiziesse recoger los que se havian vendido, le ha respondido rasamente que no queria: y que cada dia inventan cosas nuevas contra la dicha de Escocia para justificarse con su pueblo la de Inglaterra del aprieto en que la tiene, y escusarse con estos de la palabra y promessa que les tiene dada de ponerla en libertad. Que cada dia haze prender catholicos so color de los tratados que dizen se han descubierto contra ella, pero que en effecto no pueden sacar á luz ni provar con verdad cosa alguna de los dichos tratados. Todavia dize esta Reyna madre que tiene aviso con un criado de la Mota qne agora viene de allá que, so color de que don Guerau se mezclava en ellos, le havia hecho mandar la Reyna de Inglaterra que dentro de seys dias saliesse de su reyno, y que, si no lo hazia, le meterian en la Torre y se procederia de justicia contra él.

De Amboysa, á xxix de diciembre 1571.

(1) Probablement la lettre du 7 novembre (Voyez le Recueil du prince Labanoff, t. III, p. 392).

(2) Le libelle de Buchanan, intitulé: *De Maria Scotorum Regina totaque ejus contra Regem conjuratione, fœdo cum Bothuelio adulterio, nefaria in maritum crudelitate et rabie, horrendo super et deterrimo ejusdem parricidio: plena et tragica plane historia.* Ce libelle, publié à Londres vers le mois d'octobre, mais sans indication de lieu, d'année ni d'auteur, fut bientôt après traduit en anglais sous le titre de *An detectioun of the doingis of Marie quene of Scottis, etc., writtin be M. G. B. Sanctandrois, be Robert Lekprevik*, 1572, petit in-8°, et réimprimé plus tard sous le titre de *Detectio Mariæ Reginæ Scotorum* (Voyez Jebb, *De vita et rebus gestis serenissimæ principis Mariæ, etc.* Londres, 1725, 2 vol. in-fol., t. II, p. 237, et le Recueil du Prince Labanoff, t. IV, p. 9, et t. VII, seconde partie, p. 5).

1572. — 1er Janvier. — Amboise.

LE SECRÉTAIRE AGUILON A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 32, nº 111. — Déchiffr. officiel.*)

Prochaine arrivée de Smith, ancien ambassadeur d'Élisabeth près la cour de France. — But de sa mission, qui est, dit-on, de resserrer l'alliance entre les deux royaumes et de justifier l'extrême rigueur dont on use à l'égard de la Reine d'Écosse. — Vaines démarches de l'archevêque de Glasgow pour tirer de cette cour quelque bonne résolution en faveur de la Reine sa maîtresse. — Réponse évasive donnée à l'archevêque par le Roi, qui lui a dit ne pouvoir prendre un parti sur les affaires de la Reine d'Écosse qu'après avoir entendu l'ambassadeur d'Angleterre. — Préparatifs faits pour recevoir cet ambassadeur, au-devant duquel on a envoyé MM. de Mauvissière et de Gondi. — Conjectures sur le véritable but de sa mission, qui serait, d'après un propos attribué à Killegrew, de former une ligue pour contre-balancer celle qui a été conclue par le Roi d'Espagne avec le Pape et Venise.

Aqui llega, oy ó mañana, Stmiz que viene de Inglaterra, y otra vez ha sido embaxador en esta corte. Juzgase que para responder à lo que llevo Foix sobre el estrechar y confirmar amistad y buena correspondencia entre este reyno y aquel, y justamente justificar, so color de los tratados que dizen haver descubierto, la vexacion y maltratamiento que la Reyna de Inglaterra haze à la pobre de Scocia, y aprieto extremo en que la tiene, y el ne ponerla en libertad, como lo ha prometido y dado su palabra á estos, y por la misma via divertir que no hagan officios por ella ni la assistan, como sin ello se lo tienen aqui bien en cargo, no pudiendo este embaxador de Scocia, como ya lo tengo escripto, con quanta solicitacion y diligencia haze, sacar resolucion ni substancia alguna en favor de la dicha su ama. Y apretando agora à este Rey sobre la materia, le ha respondido que este de Inglaterra viene sobre cosas suyas del dicho Rey y tambien de la Reyna de Escocia su hermana; que haviendole oydo, responderá al dicho de Escocia, y tomará resolucion en los negocios de su ama : que agora no puede, y que entretanto es menester tener paciencia.—Han embiado á encontrar al dicho Stmiz, hasta dos ó tres jornadas, con M. de la Mauvessiera y Gondi..... Sospechase tambien que con

esta venida de Stmiz, á bueltas de estrechar amistad entre este reyno é Inglaterra, trataran tambien de juntar con ellos á Alemania y Florencia, y aun hablan del Rey de Suecia. Y este Quiligre, que aqui está entretanto que se cura en Paris Walsinghan, embaxador ordinario de Inglaterra en esta corte, ha dicho claramente á un confidente suyo, por cuya via lo he entendido, que como allà està hecha liga (diziendolo assi por este proprio termino) y entendiendola por la del Papa, de V. M. y de Venecianos, es menester que por acá hagan ellos otra.

De Amboysa, á primero de enero 1572.

1572. — 8 Janvier. — Amboise.

LE SECRÉTAIRE AGUILON AU DUC D'ALBE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 32, n° 105. — Déchiffr. officiel.*)

Arrivée de Smith, qui a obtenu du Roi sa première audience. — Déclaration qu'il lui a faite en termes généraux qu'il vient pour lui rendre compte de ce qui se passe entre la Reine sa maîtresse et la Reine d'Écosse. — Animation avec laquelle le Roi a parlé en faveur de cette infortunée princesse. — Audiences accordées à Smith par la Reine mère, avec laquelle il s'est entretenu confidentiellement, et par le duc d'Anjou. — Conférences qu'il a eues avec Téligny, puis avec MM. de Foix et de Limoges. — Mystère dont il enveloppe sa mission, et qui n'a pas encore permis au secrétaire Aguilon de rien découvrir, si ce n'est qu'il vient pour resserrer l'alliance et parler contre la Reine d'Écosse. — Mesures prises par Aguilon pour pénétrer le fond de la négociation. — Avis reçus de divers côtés sur les plaintes faites contre don Guerrau de Espes personnellement. — Bonnes dispositions que conserverait la Reine d'Angleterre à l'égard du Roi d'Espagne et du duc d'Albe. — Opinion du secrétaire Aguilon qu'une alliance intime entre la France et l'Angleterre est impossible, à moins que les Anglais ne la préparent pour accomplir leurs projets sur l'Écosse, et que les Français n'y consentent par jalousie de la grandeur du Roi d'Espagne. — Faute grave que commettrait la France en laissant anéantir la puissance de l'Écosse, qui lui a été d'une si grande utilité dans ses anciennes guerres contre l'Angleterre. — Tort qui résulterait également pour l'Espagne de l'occupation de l'Écosse par les Anglais.

A ultimo del passado escriví á V. E. Otro dia llegó Stmiz; á los cinco tuvo la primera audiencia, en que presentó á este Rey una carta de su ama en su creencia, diziendo que le embiava aqui para dar cuenta de lo que passava entre ella y la de Escocia; y aunque, por entonces, no trató sino generalmente de la mate-

ria, todavia el dicho Rey mostró calentarse en ella en favor de la dicha de Escocia. Habló despues á la Reyna madre, con la qual se detuvo mas y communicó mas estrechamente, y despues al de Anju. La misma noche, al acostar del Rey, estuvo Teligni mas de media hora con él solo. Una persona de las que andan ordinariamente cabe el dicho Rey, me affirma que, sin dubda ninguna, es muy importunado y combatido de diversas partes para remover humores, pero que él se muestra muy frio en ello con todos. A los seys bolvió Stmiz otra vez á hablar á la Reyna madre, y ayer fueron á hablarle y negociar con él en su casa M. de Foix y Limoges. Hasta agora no puedo descubrir otra cosa, sino que viene á estrechar amistad con estos y cargar la pobre de Escocia, como lo tengo scripto á V. E., pero yo le traygo tantos hombres encima que espero no dexare de descubrir y penetrar lo cierto de su negociacion. — Lo de don Guerao, entiendo de uno que ha venido con Stmiz y tambien por via de Cavalcanti, y de otro de la Mota, que poco ha vino de allá, que ha sido por quexas particulares contra la persona del dicho don Guerao, y que la Reyna no está mal con Su Magestad ni con V. E. Antes dize el Cavalcanti que se siente muy obligada á Su Magestad y reconosce tener la vida de su mano. Temo que quieran darnos à entender esto á nosotros, y á esto lo contrario, para persuadirlos á estrechar la dicha amistad; y podria ser que á este fin huviessen hecho la demostracion con don Guerao, haviendo sido al punto que este partió de Inglaterra; aunque yo no puedo persuadirme que jamas aya de haver buena ni firme amistad entre ellos, sino que Ingleses la procuran agora para hazer su negocio en Escocia, y estos vernan en ella por la gelosia que tienen de la grandeza de Su Magestad, no considerando el daño que se hazen en perder aquella parte de Escocia, que en todas las guerras antiguas, que han tenido contra Ingleses, les ha tanto servido de padrastro. Y si entre estas y estas los dichos Ingleses viniessen á apoderarse de la dicha Escocia, ya vee V. E. si nos cabria tambien nuestra parte del daño.

De Amboysa, á VIII de enero 1572.

1572. — 15 Janvier. — Amboise.

LE SECRÉTAIRE AGUILON A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 32, n. 96. — Déchiffr. officiel.*)

Confidences faites par l'ambassadeur Smith à l'un de ses amis, émissaire du secrétaire Aguilon. — Griefs que Smith est chargé d'articuler contre la Reine d'Écosse. — Meurtre commis par elle sur son mari, lord Darnley, parent de la Reine d'Angleterre. — Résolution prise par Élisabeth de la retenir prisonnière, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette affaire. — Charge donnée au duc de Norfolk de diriger l'enquête. — Amour que le duc de Norfolk et Marie Stuart ont conçu l'un pour l'autre. — Leurs projets de mariage. — Troubles et rébellions dont ils n'ont pas cessé depuis lors de remplir l'Angleterre, et qui tous se tramaient dans la demeure de don Guerrau de Espes. — Déclaration de Smith qu'à l'appui de ces accusations il apporte quarante-trois lettres de la Reine d'Écosse. — Arrêt de mort prononcé contre le duc de Norfolk, mais qui n'est pas encore définitif. — Mesures prises contre Marie Stuart à la demande de tout le royaume, et qui ne paraissent pas suffisantes à l'ambassadeur anglais, car on ne saurait être tenu de conserver et de réchauffer une vipère dans son sein. — Effet produit par ces diverses déclarations sur le Roi de France, qui, au dire de l'ambassadeur anglais, n'a su que répondre et s'est contenté de hausser les épaules. — Dissimulation dont on use à l'égard de l'ambassadeur de Marie Stuart en France, à qui l'on avait persuadé que l'ambassadeur d'Élisabeth n'avait pas même dit un mot de la Reine d'Écosse. — Avis confidentiel que le secrétaire Aguilon lui a fait parvenir pour le détromper. — Explications données à son ami par l'ambassadeur Smith sur les motifs qui ont déterminé la Reine d'Angleterre à congédier don Guerrau de Espes. — Lettre justificative écrite à ce sujet par Élisabeth au Roi d'Espagne. — Déclaration de Smith que, si le Roi d'Espagne prend mal la chose, les Anglais sont en mesure de se défendre. — Confiance des Anglais dans la ligue que Smith est chargé de négocier, et qu'ils veulent offensive aussi bien que défensive.

Viendo que no podia por otros medios sacar sustancia de la negociacion deste Smitz, le he echado un confidente suyo, al qual ha declarado desde el principio que la Reyna de Escocia mató á su marido, y que, como era pariente de la de Inglaterra, esta hizo prender á la otra para saber la verdad; y haviendo embiado al duque de Norfolc á hazer informacion dello, vinieron á enamorarse la de Escocia y él, de manera que trataron de casarse, y despues han andado siempre en platicas contra la de Inglaterra y su corona; y que el dicho Smith tiene cuaranta y tres cartas de la dicha de Escocia, y por aqui prossiguió á contar las rebueltas que han movido en Inglaterra, y que todas se forjavan en casa de don Guerau. — Preguntóle el amigo si creya que ha-

rian morir al dicho de Norfolc? Repondió que havia una sentencia contra él, pero que se havian de juntar aun XVIII varones, segun la costumbre del reyno, para confirmarla ó revocarla. — Preguntóle qué que harian de la Reyna de Escocia? Que seria rezia cosa hazer morir una reyna, y lastima, siendo tan hermosa. Diz que todo el reyno havia supplicado á su ama que la retirasse de la frontera de Escocia, y la metiesse mas adentro en el reyno, donde estuviesse á mejor recaudo, pero que él no sabia para que la havian de guardar ni criar una vivora en el seno. — Preguntóle el dicho personage como tomava este Rey lo que havian hecho y se hazia contra la dicha de Escocia, siendo su cuñada y estos confederados con ella y aquel reyno de tantos centenares de años? — Dixo que haviendosele declarado y mostrado las justifiçaciones de la de Inglaterra y las causas que havia tenido y tiene para ello, no havian sabido que replicar, sino apretar las espaldas; y que, aun despues que él está aqui, se havian descubierto nuevas tramas que la dicha de Escocia traya contra su ama. Y por otra parte dan á entender á este pobre embaxador de Ecocia que el Smitz aun no ha tocado palabra en su ama; que quando lo hiziere, bolveran por ella como lo podria hazer el mismo embaxador. De lo qual le he avisado en confiança, porque no le traigan engañado. — Preguntó el dicho amigo al Smitz que por que havian echado á don Guerau? Contóle todas las causas y lo que la Reyna su ama escrivia á S. M. sobre ello, haviendo embiado la carta dupplicada, la una por mano del duque de Alva y la otra por la mia. — Dixole el susodicho personage que como tomaria V. M. una semejante resolucion? Respondió que ya su ama la justificava, y que peor havia hecho V. M. ay con su embaxador; que si lo quisiesse tomar á mal, ellos ternian modo de defenderse. — Lo qual comprehendió el dicho personnage que lo dezia por la liga y confederacion que andan tratando con estos. Y de aqui vinieron á hablar en ella, y le dixo el dicho embaxador que, tres dias ha, havia despachado correo á Escocia porque su ama pretendia que la dicha liga fuesse defensiva y offensiva, y hasta agora estos no la querian sino def-

fensiva. — Preguntóle si pensava partir presto? Dixo que aguardaria la buelta del dicho correo, etc.

De Amboysa, á xv de enero 1572.

1572. — 23 Mars. — Blois.

LE SECRÉTAIRE AGUILON A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 32, n. 85. — Déchiffr. officiel.*)

Mauvais bruits que les ambassadeurs d'Angleterre ne cessent de répandre contre le Roi d'Espagne et ses ministres. — Lettres qu'ils prétendent avoir reçues de Londres à la date du 11, et par lesquelles on leur écrit qu'on vient de saisir deux Italiens envoyés par le duc d'Albe pour empoisonner Élisabeth. — Tempête qui aurait jeté le navire de lord Seaton, ambassadeur de Marie Stuart auprès du duc d'Albe, dans un des ports d'Angleterre, d'où le dit lord serait parvenu à s'échapper avec deux serviteurs du duc de Northumberland, et à gagner Édimbourg. — Saisie qui aurait été faite de tous ses papiers contenant la preuve des menées de la Reine d'Écosse contre la Reine d'Angleterre.

Estos embaxadores (1) de Inglaterra publican siempre aqui las peores nuevas que pueden para indignar su pueblo y aun otros contra V. M. y sus ministros. Agora dizen que tienen cartas de Londres de xi deste, en que les escriven que han prendido allí dos Italianos embiados por el duque de Alva para atosigar á la Reyna su ama.

Tambien dizen que Seton, el embaxador que la de Escocia tenia cabe el dicho duque y era partido para Escocia, havia dado por tormenta en un puerto de Inglaterra (2), no lexos de Londres, donde havia descendido y salvadose por tierra con dos criados del duque de Nortumberlan, hasta meterse en Lileburg; que havian visitado el navio en que era venido y hallado papeles y escripturas de las platicas é intelligencias de la dicha de Escocia contra la de Inglaterra. Nuestro señor, etc.

De Bles, á xxiii de março 1572.

(1) Walsingham et Smith.

(2) Sur la côte du comté de Suffolk. Le navire n'ayant pu s'éloigner à temps, tous les papiers de lord Seaton furent saisis. L'on y trouva de nouveaux renseignements sur l'expédition qui se projetait contre l'Angleterre, et sur les sommes d'argent, les armes et les munitions que le duc d'Albe venait de délivrer à lord Seaton pour le service de la Reine d'Écosse (Labanoff, *Résumé chronologique*, nouv. édit., p. 67.)

III.

1572-1577.

AMBASSADE DE DON DIEGO DE ZUÑIGA.

1572. — 31 MARS. — SAN LORENCIO EL REAL.

INSTRUCTIONS DE DON DIEGO DE ZUÑIGA (1).

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 34, nº 250. — Original.*)

Recommandation faite à l'ambassadeur par le Roi d'Espagne d'entretenir de bonn relations avec les ambassadeurs de Portugal, d'Écosse et de Savoie, sans se m ler des questions de préséance qu'ils peuvent avoir à débattre entre eux. - Assurances qu'il devra donner à l'ambassadeur de Marie Stuart des bons sent ments du Roi d'Espagne à l'égard de cette infortunée princesse, qu'il regar comme sa propre sœur.

EL REY.

Instruction de lo que vos, don Diego de Çuñiga, haveis de h zer, y de como os haveis de haver y proceder en las cosas negocios que occurrieren en la corte del Christianissimo Re de Francia, mi hermano, donde os embio á residir por n embaxador ordinario.

. . . .

Tambien haveis de tener buena amistad y trato con los en baxadores del serenissimo Rey de Portugal, mi sobrino, y de Reyna de Escocia, y del duque de Saboya, mi primo, y de l otros principes y potentados de Italia, mis amigos y confeder dos, que allí huviere, á fin que todos entiendan la cuenta q se haze de sus amos y de conservarlos en nuestra buena amista Mas porque entre los dichos embaxadores de Portugal, Escocia

(1) Après un intérim d'environ huit mois rempli par le secrétaire Aguilon, don Diego Zuñiga, membre du Conseil du Roi d'Espagne, et dont le frère, don Juan de Zuñiga, était amb sadeur à Rome, succéda à don Frances de Alava comme ambassadeur résidant en France, occupa ce poste pendant six ans. Au commencement de l'année 1577, l'état de sa santé l'oblig à demander d'abord un congé temporaire (*Lettre du Roi d'Espagne au Roi de France* du avril 1577, B. 42, nº 7), puis bientôt après son rappel définitif, et il fut remplacé, au m d'octobre 1577, par don Juan de Vargas Mexia (*Lettre du Roi d'Espagne*, B. 42, nº 9).

Inglaterra ay puntos de precedencia, y otro tanto entre el de Saboya y Venecia, y entre el de Florencia y Ferrara, estareis advertido de no os embaraçarvos en esto con los unos ni con los otros, sino dexarlos correr en sus pretensiones con ygualdad, aunque todavia fuera desto acariciareis al de Saboya como á ministro de mi primo, pero de manera que el de Venecia no pueda tomar celos ni sospecha dello.

Y porque es verisimil que el embaxador de Escocia os hablara luego en las cosas de la Reyna su ama que (como havreis entendido) la tiene presa y maltratada la de Inglaterra, vos le direis que tengo de su trabajo y persecucion el mismo sentimiento que si fuera mi hermana, y que como tal he hecho y haré siempre, quanto en mí fuere, en su beneficio y consolacion, como, por medio del duque de Alva, se lo he dado á entender, y él assimismo se lo podrá scrivir.

De Sanct Lorencio el Real, á xxxi de março 1572.

1572. — 8 Juillet. — Paris.

DON DIEGO DE ZUÑIGA AU DUC D'ALBE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 34, nº 52. — Déchiffr. officiel.*)

Mesures qui, au dire de l'archevêque de Glasgow, auraient été prises dans le dernier parlement d'Angleterre : — Exclusion de la couronne prononcée contre Marie Stuart avec déclaration que, si dorénavant elle tramait quelque chose contre la Reine d'Angleterre, elle pourrait être punie comme vassale, et que dans tous les cas elle resterait en prison tant que vivrait Élisabeth.

Este embaxador de la Reyna de Escocia me ha dicho que en el ultimo parlamento que se ha tenido en Inglaterra, han excluydo á la Reyna su ama de la succession á aquella corona, y declarado que si de aqui adelante maquinare algo contra ella, pueda ser castigada como vassalla, y que quede en prision durante la vida de la Reyna de Inglaterra.

De Paris, á viii de julio 1572.

1572. — 9 OCTOBRE. — PARIS.

DON DIEGO DE ZUÑIGA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 34, n° 123. — Déchiffr. officie*

Avis donné par l'ambassadeur d'Écosse que depuis la mort de l'amiral Coligny, Reine sa maîtresse est resserrée plus étroitement que jamais. — Résoluti prise par l'ambassadeur d'Angleterre de quitter la France secrètement. — Pr paratifs qu'il fait en conséquence.

Dizeme el Embaxador de Scocia que despues del successo d Almirante, la Reyna de Inglaterra ha hecho estrechar á la Scocia, su ama, mucho mas de lo que antes estava; y que este embaxador, de la de Inglaterra, anda por hurtarse de aqui y yr secretamente, y que para este effecto ha embiado delante á s muger, como ya tengo escripto que era partida, y que comienç á vender dissimuladamente sus muebles, etc.

De Paris, á IX de octubre 1572.

1572. — 6 NOVEMBRE. — PARIS.

LE SECRÉTAIRE AGUILON AU MINISTRE D'ÉTAT ZAYAS.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 32, n° 27. — Déchiffr. officiel.*

Résolution, digne de lui, prise par le Roi d'Espagne, non-seulement de ne pas s'unir d'amitié avec Élisabeth, mais de former contre cette princesse une ligue afin de ramener l'Angleterre à la foi catholique. — Opinion du secrétaire Aguilon sur les difficultés de ce projet. — Jalousie des autres princes, qui ne manqueront pas de tout faire pour arrêter et contenir le Roi d'Espagne, s'ils ne sont pas eux-mêmes poussés par quelques graves et notables intérêts. — Exposé d'un projet conçu sur cette donnée par le secrétaire Aguilon. — Amour idolâtre de la Reine mère, qui gouverne tout en France, pour son fils le duc d'Anjou. — Offre qu'on pourrait lui faire de marier ce prince avec la Reine d'Écosse, qui serait mise à la place de la Reine d'Angleterre. — Plaisir avec lequel Charles IX verrait s'établir hors de France un frère qui doit lui porter ombrage. — Précaution que l'on prendrait, une fois Marie Stuart sur le trône d'Angleterre, de faire couronner son fils roi d'Écosse, afin d'empêcher la réunion des deux royaumes — Conjonctures favorables qui se présentent pour l'exécution d'un tel projet. — Apaisement des troubles de Flandre, qui permet au duc d'Albe de disposer de forces considérables sur terre et sur mer. — Armée rassemblée par le Roi de France contre la Rochelle, et qui pourrait se joindre à l'armée espagnole pour

envahir l'Angleterre à l'improviste. — Appui que l'on trouverait certainement auprès du Pape et que l'on pourrait tirer du Roi de Portugal. — Avantage qu'il y aurait, en cas de succès, à détacher l'Irlande et même l'île de Wight de la couronne d'Angleterre, afin d'affaiblir cette puissance. — Secret profond qu'il faudrait garder sur l'ensemble de ce projet, dont l'exécution ne devrait être confiée qu'à un petit nombre de personnes. — Vif désir manifesté par la cour de France de faire épouser au duc d'Anjou une des infantes. — Réponse évasive qu'on pourrait donner quant à présent, en s'excusant sur leur trop grande jeunesse. — Prière du secrétaire Aguilon au ministre Zayas de regarder les ouvertures qu'il vient de lui faire comme non avenues, s'il ne croit pas devoir les prendre en considération.

Su Magestad escrivió estos dias al señor don Diego que no solamente no queria amistad con la Reyna de Inglaterra, mas antes juntarse con otros principes contra ella para reduzir aquel reyno á la fee catholica (proposicion verdaderamente digna de tal principe); pero, conosciendo el humor destos, hallo que difficilmente sin ellos lo podria emprender Su Magestad, porque luego á la hora por sus fines y recelos procurarian de impedirle y estorvarselo quanto pudiessen, y con ellos menos si no fuesse por algun grande y notable interesse, como seria, en este tiempo que la Reyna madre lo manda y govierna todo, offresciendole de casar su hijo, el de Anju, que es su ydolo, con la de Escocia, y hazerla á ella reyna de Inglaterra, y á quien estos tienen tanta obligacion de assistir y favorescer; y á este Rey le estaria bien tener á su hermano acomodado fuera del reyno, porque algun dia no le rebuelva en él; y que, luego al mismo instante que la de Escocia fuesse reyna de Inglaterra, hisiessen coronar á su hijo rey de Escocia y le diessen governadores catholicos; porque ni á los Estados-Baxos ni á este reyno conviene que aquellos dos de Inglaterra y Escocia estén juntos, sino divisos y en parcialidad, porque tengan menos aparejo de molestar á los vezinos. Y en ningun tiempo lo podria haver tal para effectuarlo susodicho como agora, con la gente y navios que quedaran al duque de Alva, acabado lo de Flandes, y con lo que estos juntan para la Rochela; que la una armada y la otra podrian haver desembarcado en Inglaterra antes que aquella Reyna se recatasse dello. Y el Papa ayudaria de buena gana, ó con dinero ó concessiones,

para sacarle. Y si Portugal quisiesse contribuir á la empresa, se le podria dar algo en Yrlanda que tambien importaria dismembrarla y aun la ysla de Vuich, si se pudiesse, de la corona de Inglaterra porque le quedassen menos fuerças. Pero convendria que en todas partes se guardasse grande secreto y que la cosa passasse por pocas manos, por que no nos acaesciesse como lo de marras. Y viendo la gana que estos tienen de haver una de las serenissimas infantes para el de Anju, y que á Su Magestad le cumple tenerlos sabrosos por lo que trae entre manos contra el Turco, paresce que seria buena salida escusandose por agora con la poca edad de Sus Altezas, offrescerles estotra, aunque no se huviesse de effectuar, solamente por poner tierra en medio (que importa tanto en cosas de estado, como vuestra merced sabe) por las mudanças que el tiempo suele traer consigo. Heme atrevido á discurrir esto con vuestra merced como quien echa una piedra en el ayre, siendo cierto que, si no le paresciere bien, quedará como por no dicho. Nuestro señor, etc.

De Paris, á VI de noviembre 1572.

1573. — 8 Avril. — Moret.

DON DIEGO DE ZUÑIGA AU ROI D'ESPAGNE.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 35, n. 83. — Original.*)

Recommandation en faveur des deux frères Jacques et Jean Hamilton, de la maison du duc de Châtellerault, tous deux bannis d'Écosse pour leur attachement à la foi catholique, et qui désirent entrer au service du Roi d'Espagne. — Bon témoignage rendu sur leur compte par l'archevêque de Glasgow.

Los dos gentileshombres Escoceses, llevadores de esta, hermanos llamados Jacobo y Juan Hamiltons, criados de la Reyna de Escocia, parientes y de la casa del duque de Chastelerault, hallandose desterrados de aquel reyno por haverse mostrado y señalado muy parciales en el servicio de Dios y sostenimiento de la fe catolica, y con poquissima esperança de poder por aora bol-

ver á sus casas y haziendas, teniendo entendido que V. M. es unico amparo de todos los buenos, se han resuelto de yrse á hechar á los pies de V. M. para que los mande favorescer y ayudar, empleandolos en lo que se ofresciere de su servicio en qualquier parte que sea, con algun honesto entretenimiento con que puedan sustentarse, hasta que Dios embie algun remedio á su Reyna y ellos puedan bolver á su tierra. Y porque el embaxador de la dicha Reyna, que aqui reside, que es arçobispo de Glasgo, persona principal y de mucha bondad, me ha certificado de la qualidad y ser de los dichos dos gentileshombres, y pedidome, con mucha ynstancia, que yo los acompañasse con esta mia para V. M., no he podido escusarlo ni dexar de complazerle. Y assi suplico, con la humildad que devo á V. M., sea servido tenerlos por encomendados para les mandar hazer el favor y merced que huviere lugar. Guarde y prospere Nuestro Señor la S. C. R. persona de V. M., etc.

De Moreta, á VIII° de abril 1573.

S. C. R. Magestad

Vassallo i criado de V. M., que sus reales pies i manos besa.

Don D° DE ZUÑIGA.

1573. — 29 SEPTEMBRE. — BRUXELLES.

JACQUES HAMILTON A DON FRANCES DE ALAVA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 35, n. 41. — Traduction du français et déchiffrement officiel.*)

Heureux succès obtenu par Jacques Hamilton dans son voyage et dans toutes ses affaires. — Visite faite par lui au duc d'Albe à Amsterdam. — Conférence qu'il a eue avec Albornos. — Son espoir de faire bientôt paraître le bon vouloir dont il est animé pour le service du Roi d'Espagne. — Assurance qu'il travaille par tous les moyens à mettre les choses en voie d'exécution. — Entrevue qu'il a eue avec un gentilhomme de sa nation, sur l'énergie duquel on peut compter, et qu'il a déterminé par de grandes promesses à se charger de l'entreprise sur le prince d'Orange. — Sa conviction que si la chose est possible à homme du monde, elle se fera par ce gentilhomme. — Avis reçus par Jacques Hamilton que le Roi d'Espagne et la Reine d'Angleterre s'efforcent par tous les moyens de s'emparer de

la personne du prince d'Écosse. — Son désir de recevoir promptement sur cette affaire les informations de don Frances, afin d'utiliser au profit du Roi d'Espagne les moyens qui sont à sa disposition.

Despues que de ay partí, he tenido siempre buen successo en mi viage, y todos mis negocios (á Dios gracias) estan en buen termino. Hallé al Duque en Amsterdam en Holanda, donde hablé á Albornoz (1), con quien conferí las cosas que sabeys, y espero que mi voluntad de servir al Rey de España se conoscerá presto. Yo trabajo por todas vias de poner cosas en execucion, y he hallado un gentilhombre de mi naçion (que ha sido capitan en Harlem, y es hombre muy valiente y proprio para este effecto) al qual, tras muchas persuasiones, hize grandes promessas, con que ha ydo donde está el principe de Oranges para acabar su empresa (2). Y prometo mi palabra que, si es possible á hombre del mundo, este lo hará. Otra cosa de importancia me occurre que os querria escrivir : y es que el Rey de España (3) y la Reyna de Inglaterra procuran por todas vias de aver en su poder al principe de Scocia. Si os paresce que está bien y es provechoso al Rey, avisadmelo, que todavia (á Dios gracias) ay medio para prevenirlo, y porque con el primero os escriviré cerca desto mas largo. Nuestro señor, etc.

De Brusselas, á xxix de septiembre 1573.

(1) Secrétaire du duc d'Albe.

(2) Ce complot, tramé par Jacques Hamilton contre le prince d'Orange, et qui resta sans doute à l'état de projet, fut renouvelé par lui deux ans après, au mois de mai 1575 (Voyez ci-après la lettre du secrétaire Aguilon du 16 mai 1575). On ne trouve, dans les historiens contemporains, aucune trace de ces tentatives d'assassinat; mais elles prouvent surabondamment la haine de Philippe II contre le prince d'Orange, dont il mit publiquement la tête à prix, pour 25,000 écus, en 1579, et qui, après avoir été une première fois grièvement blessé à Anvers en 1581, par un émissaire espagnol, finit par succomber à Delft, le 10 juillet 1584, sous le poignard de Balthazar Gérard.

(3) C'était le Roi de France, et non pas le Roi d'Espagne, qui cherchait à s'emparer de la personne du Roi d'Écosse; aussi Philippe II a-t-il écrit de sa main, en marge de cette lettre : *No deve de querer decir syno de Francia; y bien seria prevenirlo.*

1573. — 15 Octobre. — Spire.

CONFÉDÉRATION FAITE ENTRE LES ROIS, DUCS, PRINCES, VILLES LIBRES, RÉPUBLIQUES ET SEIGNEURIES D'ALLEMAGNE, ANGLETERRE, ÉCOSSE, SUISSE ET FLANDRE, DE L'UNE ET L'AUTRE RELIGION, POUR S'OPPOSER A LA TYRANNIE DE QUELQUES ENNEMIS DE TOUTE PIÉTÉ ET VERTU, AUTEURS DES HORRIBLES CRUAUTÉS QUI ONT TROUBLÉ LA PAIX DE LA CHRÉTIENTÉ.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 35, n. 61. — Traduction du français.*)

Cruautés inouïes commises en France sur les Protestants, et qui rendent indignes de ce tant respecté titre de roi ceux qui s'en sont rendus coupables. — Violences de toute nature également commises sur les gens dudit royaume qui ne professent pas la religion réformée, d'où il résulte la preuve évidente que de tels actes procèdent plutôt d'un désir effréné de répandre le sang que d'un zèle quelconque pour aucune religion. — Accusation d'athéisme nettement formulée contre les auteurs des massacres, où on a tué sans distinction d'âge, de sexe, ni même de croyance. — Hypocrisie de ces détestables tyrans qui osent exciper de leur ignorance, tandis que leurs édits et mandements sont là pour prouver le contraire. — Odieuse perfidie dont ils se sont rendus coupables en faisant mettre à mort ceux-là même qui, pour obéir à leurs ordres, étaient revenus à la religion catholique. — Intention qui leur est attribuée de vouloir, après avoir ruiné une religion, essayer de détruire l'autre, afin de s'en réjouir avec leurs semblables, qui sont sans aucune religion, ainsi qu'ils le proclament publiquement. — Nécessité de mettre un terme à de pareilles fureurs. — Détermination prise en conséquence par les hautes parties contractantes de s'engager sur leur foi et honneur à garder et observer fidèlement le contenu aux articles qui suivent, et à s'y employer de toutes les manières pour le service de Dieu et la liberté de leurs consciences. — Protestations que les armes déjà prises par les confédérés, et qu'ils prendront, ne sont destinées à envahir aucuns royaumes, terres, domaines ou seigneuries. — Promesse solennelle qu'ils font sur leur foi et honneur de laisser chacun libre en sa religion, s'engageant à protéger chacun contre toute espèce d'insulte, excepté ceux qui tenteraient d'aider et favoriser lesdits tyrans dans leurs exécrables projets. — But de la confédération, qui est de conserver le service de Dieu et la liberté de conscience pour l'une et l'autre religion, de délivrer de prison les princes et les autres pauvres captifs, de protéger l'humanité contre des monstres furieux, la foi et la vérité contre l'artifice et le mensonge, la justice et l'équité contre la violence, et de rendre à la nation française sa liberté et l'usage de ses anciennes lois. — Que si dans aucunesvilles ou pays il se commettait des homicides ou pillages contre ceux de la religion catholique romaine, les coupables seront punis d'une manière exemplaire, et les Catholiques protégés dans leurs personnes et leurs biens sous la seule condition de fournir à des prix modérés les gens de guerre de vivres, munitions, armes et autres choses nécessaires. — Promesse de rétablir dans leurs biens ou d'indemniser sur les deniers publics ceux qui ont été victimes de confiscations. — Offre de sauf-conduits aux rebelles qui voudront se réunir à la confédération, faute de quoi ils seront traités en ennemis. — Déclaration que l'exercice de l'une et l'autre religion demeurera libre en tous pays, sans

restriction ni contrainte aucune, sous la seule obligation pour tout le monde d vivre honnêtement et de se soumettre aux lois et coutumes. — Déclaration qu les pays, villes ou villages qui embrasseraient le parti des susdits tyrans seror traités suivant les rigueurs de la guerre, sans que néanmoins on puisse cause préjudice aux marchands, artisans, ouvriers ou autres, dans l'exercice de leu professions ou de leurs travaux, à moins qu'ils n'aient participé auxdites cruauté — Ordre aux chefs et capitaines de punir les délinquants d'un châtiment exen plaire, et même de mort s'il est nécessaire. — Vente qui sera faite des biens d tous ceux qui ont trempé dans les massacres, pour, sur le prix de vente, inden niser les ayants-droit. — Déclaration que les villes et châteaux qui se rendro sans coup férir ne perdront que la moitié de leur domaine, laquelle sera employé à la solde des gens de guerre; mais que toute place qui sera réduite par l force perdra ses franchises et priviléges, ainsi que tous ses revenus, qui sero affermés pour être employés à la solde de l'armée. — Mesure que l'on prendra d détruire les murailles et autres fortifications desdits lieux et de n'y laisser qu les instruments nécessaires à l'agriculture. — Déclaration que le dixième d fruits sera perçu et employé pour l'allégement du peuple, qui par ce moyen se déchargé de la taille et de tout autre impôt. — Dispositions relatives au domai temporel des ecclésiastiques romains, lequel sera vendu, sauf à constituer a profit des ayants-droit des pensions viagères en rapport avec leurs services. - Dispositions relatives à l'instruction publique et à la taxe des pauvres, dont l frais seront pris sur les revenus des villes et l'impôt du dixième. — Dispositio relatives à l'administration de la justice, qui sera rendue gratuitement par d gens ayant fait preuve publique d'équité, d'intégrité et d'instruction, lesque seront rétribués sur les deniers publics. — Disposition transitoire à l'égard d magistrats actuellement en charge, qui pourront, chacun dans sa province, co server leurs fonctions, pourvu qu'ils n'aient point participé auxdites cruautés. - Droit réservé à la noblesse et au peuple de choisir ses chefs, qui se réuniront e conseil pour traiter de toutes les affaires importantes et les soumetre au gouve nement de la confédération. — Déclaration que, pour mettre à exécution tout qui précède, ont été élus chefs, du commun consentement de la nation allemand le comte Palatin, le duc Casimir, le duc des Deux-Ponts, le comte de Mansfeld le prince d'Orange, auxquels, indépendamment des forces dont ils disposent, accordera quinze mille reîtres et trente mille fantassins levés en Allemagne a frais de la confédération. — Promesse faite par la Reine d'Angleterre de fourn un contingent de quatre mille fantassins et de mille cavaliers anglais. — Auto sation qui lui sera accordée de lever en Allemagne six mille lansquenets et de mille reîtres, pour les joindre aux troupes de la confédération sous la condu du prince de Galles et du comte de Montgommery. — Engagement pris par Suisses et ceux de Genève de fournir deux mille fantassins et mille cavaliers. Invitation à ceux qui voudront en France participer à la confédération de réunir dans les villes les plus voisines et le mieux à leur convenance.

Confederacion hecha entre los Reyes, Duques, Principes, Vill libres, Republicas y Señorias de Alemania, Inglaterra, E cocia, Suyços y Flandes, assi de una como de otra religio para opponerse á la tirania de algunos enemigos de pieda virtud, que, por una malvada voluntad y grande traycio

han cometido y hecho exercitar horribles crueldades, turbado la paz y reposo de la Christiandad. Hecha en Espira, á xv *de octubre 1573* (1).

Sus Magestades, Altezas, Señorias y Excelencias siendo bien certificados de las cruetaudes, mas que barvaras, cometidas en la Francia, en los que hazen profession de la religion reformada, por una via de traicion procedida de tirania, jamas oyda despues de la creacion del mundo, haviendose los auctores dellas hecho indignos deste tan honrrado titulo de rey, con haver puesto debaxo los pies las mas excelentes señales, que es el cumplimiento de la promesa y fe dada.

Haviendo assimismo entendido que, por la misma razon, muchos del dicho reyno, que no hazen profession de lo dicha religion, havian sido arruinados y saqueados; juzgando por el termino y modo de las dichas maldades que procede esto mas do un desenfrenado desseo de derramar sangre, que de zelo de alguna religion, de la qual no tienen ninguna centella, testimonio da dello su proceder en sus casas llenas de toda luxuria y suziedad; y assi de un desseo se han movido á hazer morir malamente aquellos con quien familiarmente havian conversado con todo buen semblante de amistad; y despues, mostrandose insaciables de sangre, mandaron que se executasse lo mismo en los otros de la Religion, assi en la villa principal del reyno como en otras villas y lugares dél, de lo qual se siguió una lamentable matança, sin differencia de qualidad, edad ni sexo; fingiendo, en el entretanto, los dichos tiranos que no sabian nada, como quiera que sus edictos y mandamientos davan testimonio de lo contrario; mostrandose en esto abiertamente desvergonçados y sin fin de su cruel yra, especialmente en respecto de los que, segun su mandamiento, se havian reduzido á su religion, los quales tambien fueron muertos; testimonio mas cierto de su in-

(1) J'ai inutilement cherché cette pièce importante dans le Recueil de Dumont, dans celui de Rousset et dans les autres recueils de pièces diplomatiques. Elle est sans doute restée à l'état de projet, car je n'ai pu en découvrir aucune trace ni dans les mémoires du temps ni dans les historiens.

fidelidad y crueldad, y que es de temer que no haga peor curso de su furor no fuere impedido, y que, despues de deshecho una religion, no atiendan á hazer lo mismo de l por se entretener con sus semejantes que ellos dizen no ninguna, como lo dizen publicamente.

Por esta causa, sus dichas Magestades, Altezas, y Seño Excelencias, los mas dellos en persona, y los ausentes p embaxadores y legados, con poderes especiales, han determ prometido y jurado, sobre su fee y honor, de guardar y ob lo contenido en los articulos siguientes, y emplear en ell el servicio de Dios y por su libertad y conservacion de su sciencias y bienes, sus personas y haziendas, teniendo po gos los que no estorvaren su sancta empresa, y por ene todos los auctores de las dichas tiranias; y á los que les socorro con los quales se usará de todo acto de hostilidad mistad, como contra hombres que no se lo estorvaren co amistad y correspondencia; protestando que las armas, qu han ya levantado y levantaren adelante, no son para o algunos reynos, tierras ni señorias de sus vezinos, ni otro cipes, assi reyes, principes, duques, condes, señores, ge hombres, como señorias, villas, lugares, payses, comun y generalmente todos hombres; y crean que por ellos no l hecho algun daño en la religion, que les quedará libre co tes de las alteraciones, prometiendoles, sobre su fee y hon los conservar y defender de toda suerte de villania, salv que se hallaren en ayudar y favorescer á los dichos tira sus execrables desiños, porque el zelo que los ha traydo á confederacion es solamente para conservar el servicio de I libertad de consciencia, á la una y la otra religion, y sa principes y otros pobres captivos fuera de la prision, con la humanidad contra los monstruos furiosos, la fee y sinc de los embustes de los tales y sus semejantes, la justicia y dad contra las fuerças de su violencia, y la charidad en hombres, y restituir á la nacion Francesa la libertad y uso leyes acostumbradas con los titulos de la fee y lealtad.

Si huviere acaescido ó acaesciere que, en algunas villas y lugares, se ayan hecho homicidios ó robos en los de la dicha Religion catholica romana, amadores del reposo publico, seran encargados que restituyan los auctores, y, mediante esto, no se les hará ningun desplazer ni violencia en su religion, personas ni bienes; antes seran conservados en sus personas y bienes, privilegios y libertad, con condicion que provean de victuallas, municiones, armas y otras cosas necessarias para la gente de guerra, á honestos precios, avido respecto á la abundancia ó falta que havrá de los dichos bienes. Y quanto á los culpados, luego á la hora seran castigados con muerte exemplar, sin que sean admitidos á alguna talla ó rescate de dinero ni otra cosa, en trueco de las personas.

Los que antes desta empresa han sido desposseydos de sus bienes, se compraran los que se hallaren en ser, y se les restituiran, y los demas les seran pagados del publico.

A los rebelados se les dará salvo conduto, si se aplicaren á nuestra parte; y si no, no seran admitidos, antes tenidos por enemigos.

El exercicio de la una y otra religion quedará libre en toda parte, sin restriction ni fuerça alguna, hasta que Dios, por su gracia y bondad, lo aya proveydo. Todavia seran todos amonestados que vivan honestamente y sin mal exemplo, y que esten debaxo las leyes acostumbradas y á la costumbre politica, como lo hazian antes de agora.

Los payses, villas y lugares que resistieren á los confederados, mostrandose participantes y fautores de los dichos tiranos, seran tratados como enemigos, y en todo lo que fuere possible se les hará enemistad; y no se hará ningun daño ó estorvo á los mercaderes, artesanos, labradores ó otros qualesquier, en sus officios, si ya no fuessen participantes de las dichas crueldades.

Ordenando y mandando á las cabeças y capitanes que luego castiguen á los delinquentes, con pena exemplar, y con muerte, si necessario fuere.

Los bienes de los culpados, que huvieren consentido en las dichas crueldades, seran vendidos, y satisfechos primeramente los dichos interessados.

Las villas y castillos que se rindieren sin fuerça ni violencia, la metad del demanio dellas, de qualquier natura que sea y les pertenesca, se empleará en el sueldo de la gente de guerra. Y quanto á los que por fuerça fueren constreñidos, les seran quitados todos sus privilegios y libertades, y el dicho demanio y renta de sus bienes dado en arrendamiento, á fin que todo ello se emplee en el sueldo del exercito, excepto las victuallas que destas (á discrecion de las cabeças, ó sus diputados) se dexaran á los moradores, para que cultiven la tierra, lo que vieren ser necessario.

Las murallas de los dichos lugares se allanaran, y las torres y las fortalezas; y no les quedaran sino los instrumentos necessarios para la agricultura.

El decimo de los fructos será para emplear en provecho y alivio del pueblo que no pagará en otra parte, y por esta via quedará descargado de tallas ó algunas imposiciones semejantes.

El domanio temporal de los ecclesiasticos Romanos será empleado en el mismo provecho y alivio susodicho; con tal que se proveerá á los que oy dia los tienen tal pension, su vida durante, qual paresciere convenir, avido respecto á su qualidad y servicio que hazen al bien publico.

De las dichas rentas y decimo se sacará de cada villa la pension que paresciere á las cabeças y principales para instruction de la juventud y criança de los pobres.

Y en lo que toca á la justicia, haráse election de personas honrradas y temerosas de Dios, para que la administren sin tomar alguna cosa de las partes, pero señalarseles han salarios del publico conforme á los cargos y qualidades, á fin que ellos y sus familias puedan vivir honestamente; y no será admitido ninguno de los susodichos sin prueva sufficiente de su lealtad, integridad y sufficiencia, que se hará con sus vezinos y otros conoscidos. Y quanto á los que oy dia estan proveydos, siendo

de la dicha calidad y no haviendo participado en las dichas crueldades, quedaran en cada una de sus provincias.

Eligirse han cabeças para la nobleza y el pueblo; á los quales se comunicaran todos los negocios de importancia y por ellos seran tratados en el consejo que les será ordenado, y embiados á la cabeça de la dicha confederacion, lo qual no se hará sino en negocios de grande importancia y consequencia; reservandose los dichos señores confederados á mas particular ordinacion conforme á la occurrencia de los negocios.

Y para poner en execucion todo lo que está dicho, de comun consentimiento de la nacion Germanica se ha echo election de cabeças que son el conde Palatino ([1]), el duque Casimiro ([2]), el duque de Dos-puentes ([3]), el conde de Mansfelt ([4]) y el principe de Oranges ([5]), á los quales, de mas de que tienen sus fuerças, se les daran para principio y primera leva xv mill reistres y treinta mill alemanes infantes, á expensas de toda Alemania, conforme á lo que se ha tratado.

La Reyna de Inglaterra dará quatro mill Ingleses naturales y mill hombre de á cavallo del dicho pays. A la qual se ha permitido que pueda hazer levantar en Alemania seis mill infantes, y dos mill reistres, que ella ha prometido de embiar á la dicha empresa conduzidos por el principe de Galles y conde de Mongomeri.

Los Suyços y los de Geneva, doze mill infantes y mill cavallos; y quanto á las fuerças de Francia que se querran juntar, podran lo hazer en las mas cercanas villas y que les vinieren mas á proposito. Firmado de mano de las susodichas Magestades, Altezas y Excelencias.

([1]) Frédéric III, surnommé le Pieux, duc de Simmeren, comte palatin du Rhin.
([2]) Jean-Casimir, second fils de Frédéric III, comte palatin du Rhin.
([3]) Jean Ier, second fils du duc Wolfgang mort en France en 1568.
([4]) Wolrath, comte de Mansfeld, cinquième fils du comte Albert, de la branche cadette des comtes de Mansfeld.
([5]) Guillaume de Nassau Dillembourg, prince d'Orange.

1574. — 24 Février. — Paris.

L'ÉVÊQUE DE ROSS AU ROI D'ESPAGNE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 36, n° 14. — Copie authentique.*)

Bienveillance constamment témoignée à la Reine d'Écosse par le Roi d'Espagne, et qui a déterminé l'évêque de Ross à écrire à Sa Majesté à la place de la Reine sa maîtresse, détenue dans une étroite prison. — Longue captivité que l'évêque de Ross a lui-même subie. — Bonheur qu'il a eu d'obtenir enfin sa liberté avec l'autorisation de passer en France. — Charge qui lui a été alors donnée par la Reine sa maîtresse d'écrire en son nom au Roi Catholique pour lui rendre d'immortelles actions de grâces, et le remercier des bienfaits dont il l'a comblée, elle et les siens. — Ferme résolution de Marie Stuart de ne rien négliger pour lui prouver sa reconnaissance aussitôt qu'avec la grâce de Dieu elle aura été rétablie dans son premier état. — Instante prière adressée au Roi d'Espagne pour qu'il ne diminue en rien la bonne opinion qu'il a eue d'elle jusqu'à présent et pour qu'il lui continue sa bienveillance. — Offres de services et de dévouement que l'évêque de Ross adresse personnellement au Roi d'Espagne. — Amples lettres qu'il a écrites dans le même sens à don Frances de Alava et à don Guerrau de Espes.

INVICTISSIMO PRINCIPI CATHOLICO HISPANIARUM REGI.

Summa Tuæ Majestatis, Rex invictissime, in serenissimam Scotorum Reginam, dominam meam, benevolentia me impulit ut quod neque ipsa suis literis (etsi maxime cupiebat), præ arcta nimis custodia, præstare potuit, neque in præsentia per tempus efficere licet, id hisce meis literis Tuæ Majestati impertiam. Quanquam enim post multos labores et vigilias, quas, pro catholica religione promovenda et principe mea a magnis molestiis et injuriis vindicanda, subiissem, e longo tandem carcere, Dei optimi maximi beneficio, ereptus, ea tamen lege mihi ex Anglia in Galliam exeundi potestas concessa est, ut non ita statim hinc discedam. Quod cum intellexisset Regina domina mea, mihi imprimis mandavit ut Tuæ Majestati literis significarem quam in eam ipsa sit animo benevolo, utque gratias ei immortales agerem pro tot tantisque ejus, tum in se tum in suos, collatis beneficiis. Quorum tanta magnitudo est ut pari officio illa compensare rerum omnium qua nunc premitur angustia prohibet. Verum ubi Dei voluntate in pristinam restituatur conditionem,

nihil infectum relinquet, ut tanto beneficiorum cumulo aliqua ex parte respondisse videatur. Interea Tuam Majestatem obnixe rogat ut quam de ea hactenus bonam habueris opinionem, eam imposterum minuere nolis; utque eandem jamdiu multumque, catholicæ religionis ergo (quæ Tuæ Majestati semper fuit charissima), afflictam, Tuæque Majestatis infinitis beneficiis exornatam, solita benevolentia prosequi velis. Si qua autem in re mea opera et studium Tuæ Majestati gratum esse possit, omne profecto quam lubentissime, ut et debeo, impendam. De his plura ad prudentissimos Tuæ Majestatis consiliarios D. Franciscum de Alva et Gueraldum de Spez scripsi, qui copiosius Serenitati Tuæ omnia animi mei sensa exponent. Deum optimum supplex rogo ut Tua Majestas diu in hac vita floreat, tandemque æternam consequatur.

Parisius, XXIIII februarii 1574.

Tuæ Majestatis addictissimus famulus,

JO. E. ROSSENSIS.

1574. — 7 JUIN. — SAN LORENCIO.

PHILIPPE II A DON DIEGO DE ZUÑIGA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 38, n° 60. — Déchiff. officiel.*)

Importance de l'ouverture faite au nom du cardinal de Lorraine par l'ambassadeur de Marie Stuart. — Opportunité d'une alliance intime entre l'Espagne et la France pour relever les affaires de la Reine d'Écosse. — Charge donnée à l'ambassadeur de témoigner, comme de son propre mouvement, une grande confiance au Cardinal. — Conseils qu'il faudra lui demander sur les moyens d'exécution. — Soin que prendra l'ambassadeur de lui rappeler la bonne volonté témoignée en toutes circonstances par le Roi d'Espagne pour Marie Stuart, et les nombreux services qu'il lui a déjà rendus. — Mission que le Roi d'Espagne vient de donner dans le même but au comte de Baylen, chargé de faire à l'ambassadeur de plus amples communications.

Es assi, como dezis, que es punto de consideracion lo que el cardenal de Lorrena os embió á dezir por medio del embaxador de la Reyna de Escocia, su sobrina, que era tiempo de juntarnos y ser buenos hermanos y amigos, yo y esse Rey Christianissimo.

Y aunque deve ser con el fin que apuntais de endereçar el negocio de su sobrina, todavia se perderá poco en que vos allá, como de vuestro, mostrando hazer gran confiança del dicho Cardenal, le pregunteis de que manera le paresce á él que se havria de hazer lo que propone, trayendole á la memoria quanto yo me he mostrado hasta aqui, y la buena voluntad, y obras con que he acudido, y el officio y offerta que agora embio á hazer por el conde de Baylen, que os declare la particularidad; y avisareisme de lo que os respondiere y de lo que á vos os paresciere sobrello.

De S[t] Lorencio, á VII de junio 1574.

1574. — 12 JUILLET. — PARIS.

DON DIEGO DE ZUÑIGA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 37, n. 130. — Déchiffr. officiel.*)

Renseignements recueillis par l'ambassadeur sur les motifs qui ont déterminé la Reine d'Angleterre à licencier son armée. — Lettres écrites en Irlande par Stukeley, et qui causent de l'inquiétude à Élisabeth. — Avis donné à don Diego de Zuñiga par l'ambassadeur d'Écosse au sujet d'une lettre de lord Burghley à la Reine mère. — Émissaire qui aurait été envoyé en Écosse par le Roi d'Espagne pour enlever le prince d'Écosse et l'amener en Flandre. — Tentative infructueuse faite dans le même but par les Français, et qu'ils cherchent à dissimuler.

Desseando yo averiguar por todas las vias que pudiesse este desarmar de la Reyna de Inglaterra, embie al dicho Aguilon á este su embaxador con color de visitarle, diziendo que avia dias que no tenia nuevas dél. Dixo que era verdad, y que avia dexado de verme ó embiarme alguno do los suyos, por no haver tenido cartas de Inglaterra............ y que solamente havia tenido una carta de uno del Consejo de su ama en que le escrive que la dicha su ama havia desarmado y licenciado toda la gente de guerra que havia hecho venir de cien millas lexos, y dexose dezir que por lo que su ama desarmava, era porque havia entendido que el armada de V. M. no estava en orden; dando á entender al dicho secretario que un Estucley, que reside en essa corte, escrive

á Yrlanda dando esperanças de que cada dia ha de yr con un armada de V. M. á apoderarse de aquella ysla; lo qual ponia en sospecha á su ama. — El embaxador de Escocia me ha embiado á dezir que milord Burgley ha escripto á esta Reyna madre que V. M. tenia secretamente una persona en Escocia para hurtar aquel Principe y llevarselo á Flandes : y que piensa el embaxador que ellos mismos le devian querer hurtar, y no haviendoles salido el negocio, lo querran encubrir con estotro. De Paris, á XII de julio 1574.

1574. — 29 Novembre. — Madrid.

PHILIPPE II A DON DIEGO DE ZUÑIGA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 37, n. 48. — Minute.*)

Avis reçu par le Roi d'Espagne des négociations ouvertes entre don Diego de Zuñiga, le cardinal de Lorraine et le prince de Condé, relativement au mariage du Roi Très-Chrétien. — Approbation donnée par Philippe II à la conduite de son ambassadeur. — Soin qu'il faudra prendre de maintenir le cardinal de Lorraine dans ses bonnes dispositions. — Assurances que l'ambassadeur devra lui donner de l'estime du Roi d'Espagne et de son vif désir de travailler efficacement à la délivrance de Marie Stuart. — Conseils qu'il faudra demander au Cardinal sur les meilleurs moyens à employer pour atteindre ce but. — Intérêt réel que le Roi d'Espagne n'a cessé de porter à la Reine d'Écosse. — Plaisir qu'il aurait à voir cette pauvre princesse sortir des tourments et de l'affliction qu'elle endure depuis longues années, avec tant de fermeté et de constance. — Charge donnée à l'ambassadeur de prendre des informations particulières sur l'entourage du prince d'Écosse, sur les affaires de la religion dans ce pays, et sur l'influence qu'y exerce la Reine d'Angleterre. — Renseignements que le cardinal de Lorraine pourra lui fournir à cet égard. — Importance de savoir toute la vérité sur ce qui se passe en Écosse.

En lo que toca á la platica del casamiento desse Rey Christianissimo [1], quedo advertido de lo que el cardenal de Lorena passó con vos y con el Conde. Y aunque, como dezis, lo referirá mas en particular quando llegue, fue muy bien escrivirmelo vos anticipadamente, por entender de la manera que ay se van

[1] Henri III, qui avait succédé à son frère Charles IX le 30 mai précédent. Il s'agit probablement de son mariage avec Louise de Vaudemont, qu'il épousa quelques mois après, le 17 février 1575.

abriendo. Pero, con todo esso, si os lo tornan á proponer, guardareis la orden que se os dió en mi carta de XXII de octubre, sin alargaros á mas, porque á la auctoridad del proprio negocio conviene que se proceda por aquel camino. Y pues el dicho Cardenal (á lo que paresce) procede con affïcion en esto y en las otras cosas que me tocan, es muy bien conservarle, como lo hazeis, dandole siempre á entender que yo le estimo en mucho, y que desseo muy de veras la libertad de la Reyna de Escocia, su sobrina; y que assi haré de muy buena gana quanto se pudiere para procurarsela. Y aun holgaria que vos allá, como de vuestro, le preguntassedes qué remedio podria haver, y de qué medios se podria usar para se conseguir este fin; y avisareisme dello. Que cierto es assi que yo holgaria mucho de que aquella pobre princesa saliesse del trabajo y miseria que padesce, tantos años ha, con tanta firmeza y constancia, en lo de la fee; que obliga á mirar por ella y á ayudarla y favorescerla, como yo lo he hecho siempre, en lo que se ha podido; y tambien querria que entendiessedes, muy en particular, de qué manera se cria el Principe su hijo, y quien le tiene á cargo; y en que terminos se hallan las cosas de la religion en aquel reyno, y qué mano tiene en él la Reyna de Inglaterra; pues es de creer que el Cardenal deve saber bien todo esto; y por todos respectos y consideraciones conviene que aqui se tenga entendida la verdad y particularidad de lo que allí passa.

De Madrid, á [XXIX] de noviembre 1574.

1575. — 9 Mars. — Paris.

DON DIEGO DE ZUÑIGA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 38, n. 37. — Déchiffr. officiel.*)

Renseignements transmis au Roi d'Espagne sur le précepteur du prince d'Écosse, Buchanan, très-habile hérétique, qui a résidé quelques années en Portugal. — Assurance donnée à l'ambassadeur que le gouverneur du prince est catholique, mais qu'il n'ose pas le faire paraître, de peur d'être privé de son emploi. — Caractère bon et intelligent attribué au jeune prince.

V. M. fue servido de mandarme por la ultima carta que he tenido de V. M. que supiesse como se criava el principe de Scocia. Lo que he entendido es que su maestro se llama Bocanon ([1]), y ha residido en Portugal algunos años. Dizenme que es muy fino herege; y el governador y ayo ([2]) del dicho principe dizen que es catholico, pero que no osan darlo á entender por que no le quiten el govierno. Tambien me dizen que el dicho principe es bonito y abil. De Paris, á nueve de março 1575.

1575. — 5 Mai. — Paris.

LE SECRÉTAIRE AGUILON AU MINISTRE D'ÉTAT ZAYAS.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 38, n. 66. — Déchiffr. officiel.*)

Communications faites au secrétaire Aguilon par l'évêque de Ross, en réponse à la lettre par laquelle le ministre Zayas lui demandait de préciser les services qu'il offrait de rendre au Roi d'Espagne. — Opinion du secrétaire sur l'évêque, qu'il regarde comme un prélat vertueux et savant, mais incapable de garder un secret. — Question qu'il lui a adressée sur les moyens de correspondance qu'il compte employer lorsqu'il s'agira d'affaires importantes, n'ayant pas de chiffre avec le ministère espagnol. — Prière que l'évêque de Ross lui a faite, en conséquence de cette observation, d'écrire pour lui au ministre Zayas que ce en quoi il pouvait se rendre utile était de procurer la liberté du prince d'Écosse et sa translation dans un pays où il serait élevé dans le catholicisme. — Déclaration

([1]) George Buchanan, écrivain célèbre, mais auteur d'odieux libelles contre Marie Stuart.

([2]) Dès sa plus tendre enfance, Jacques VI avait été remis entre les mains du comte de Marr, et son éducation avait été principalement confiée au frère de celui-ci, lord Alexandre Erskine. Ce fut lord Erskine qui fit choix de Buchanan pour être l'un des quatre précepteurs du jeune Roi (Voyez Robertson, *Histoire d'Écosse,* liv. VI, t. III, p. 75 de la traduct. franç.).

de l'évêque que cependant le moment actuel ne lui semble pas favorable, à cause du voyage que la Reine Élisabeth se prépare à faire en Écosse, et dont il faut attendre le résultat.— Opinion du secrétaire Aguilon que l'on devrait fermer la porte à tous les Anglais, Écossais et Irlandais qui ne cessent de colporter leurs projets imaginaires. — Inutilité de leurs démarches, puisqu'il est évident que le Roi d'Espagne ne pourrait mettre le pied en Angleterre sans avoir immédiatement la France sur les bras, de même que le Roi Catholique ne permettrait pas à la France d'agir seule contre l'Angleterre. — Inconvénients de leurs allées et venues, qui n'ont d'autre résultat que de nuire à la pauvre Reine d'Écosse et aux Catholiques, en augmentant les défiances et les précautions des Anglais. — Nécessité de temporiser encore à l'égard de Marie Stuart, malgré la position critique dans laquelle elle se trouve, et d'attendre pour agir une meilleure situation des affaires de Flandre.

El obispo de Ross, virtuosissimo prelado y docto, pero buen hombre, me ha mostrado una carta de vuestra merced por la qual le escrive vuestra merced (á proposito de lo que él generalmente havia propuesto de poder servir á Su Magestad) que seria bien venir á lo individuo. Y haviendole yo apuntado, porque le conozco *plenum rimarum*, que si eran cosas de consequencia, mirase como las escrivia, pues no tiene cifra con vuestra merced, me pidió que yo escriviesse en ella de su parte que en lo que él havia pensado poder servir, era en procurar de librar al Principe de Escocia, y ponerle en parte que se criasse catholico. Pero que agora no avia sazon para ello, mayormente por el viage que, este mes de mayo, haze la Reyna de Inglaterra hazia Escocia, hasta ver lo que dél resulta. — Yo no sé por que no cierran allá la puerta á todos los Ingleses, Escoceses y Irlandeses que van con invenciones, pues es cosa llana que el dia que Su Magestad pensasse emprender contra alguna de aquellas provincias, le romperian abiertamente Franceses la guerra, juntandose con los otros; porque ni á ellos les está bien que Su Magestad tenga pié en ellas, ni á Su Magestad que ellos, y entretanto no sirven las ydas y venidas de los susodichos, sino de hazer mas daño á la pobre Reyna de Scocia y á los Catholicos, acrescentando los celos y recato de la de Inglaterra; que por mala que sea, estando las cosas de Flandes como estan, convien temporizar con ella; y aun diré mas adelante que, despues de estar pacificos aquellos Estados, les estará siempre bien el amistad y correspondencia de

Inglaterra, pues se ha visto el daño que de haverla perdido les ha resultado, sin lo qual ni pudierá ni osara el de Oranges atreverse á lo que ha hecho; y como arriba digo, sin esto es impossible emprender contra aquel reyno, y mas impossible concertarse con ellos para hazerlo, por lo poco que en ellos ay que fiar.

De Paris, á cinco de mayo 1575.

1575. — 16 Mai. — Paris.

LE SECRÉTAIRE AGUILON AU MINISTRE D'ÉTAT ZAYAS.

(*Arch. de l'empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 38, nº 66. — Déchiffr. officiel.*)

Communication faite au secrétaire Aguilon par J. Hamilton d'un plan dont il s'occupe avec un autre Écossais, qu'il vient de faire sortir des galères du Roi qui sont à Nantes, pour faire quelque tentative contre le prince d'Orange. — Intention de Hamilton de parler de cette affaire à Sancho de Avila. — Conseil que lui a donné le secrétaire de s'adresser directement au Commandeur, de peur de faire passer une affaire aussi importante par trop de mains. — Lettre d'introduction remise en conséquence à Jacques Hamilton, qui est parti depuis quatre jours. — Encouragements que le secrétaire Aguilon lui a donnés, en faisant valoir le grand service qu'il rendrait par là à la cause de Dieu et du Roi et au bien public. — Refus de Hamilton de traiter cette affaire avec don Diego de Zuñiga.

Hamilton Escoces, el que ultimamente estuvo allá, me ha communicado cierta platica que trae con otro Escoses, que le ha sacado del remo de las galeras deste Rey que estan en Nantes, para hazer algun effecto contra el de Oranges (1), diziendo que llevava intencion de tratarlo con Sancho de Avila. Yo le dixe que era mejor con el Comendador (2) mismo; por que el negocio no anduviesse por tantas manos. Y assi le dí una carta para su introduccion; y havrá quatro dias que partió de aqui. He le animadó al negocio todo lo que he podido, encaresciendole el gran servicio que haria á Dios y á Su Magestad, y beneficio al publico; y assimismo no ha querido tratarlo con el Señor don Diego.

De Paris, á xvi de mayo 1575.

(1) Voyez ci-dessus, p. 111, la lettre écrite par J. Hamilton le 29 septembre 1573, à l'occasion d'une première tentative d'assassinat qu'il voulut faire alors contre le prince d'Orange.

(2) Louis de Zuñiga y Requesens, grand commandeur de Castille, qui avait succédé en novembre 1573 au duc d'Albe comme gouverneur des Pays-Bas.

1575. — 17 Mai. — Paris.

DON DIEGO DE ZUÑIGA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 38, nº 5. — Déchiffr. officiel.*)

Réponse aux renseignements demandés par le Roi sur l'état des relations entre la maison de Guise et la Reine d'Écosse depuis la mort du cardinal de Lorraine. — Appréciation du caractère de l'archevêque de Glasgow, excellent homme, qui, bien qu'attaché aux Français, n'en est pas moins fort affectionné au service du Roi catholique, en qui repose tout son espoir pour la délivrance de la Reine sa maîtresse. — Retour de M. la Châtre, envoyé en Angleterre par Henri III. — Confirmation pure et simple de la ligue qui avait été conclue avec Charles IX. — Réponse aux renseignements demandés sur l'évêque de Ross. — Caractère léger de ce prélat, qui n'est qu'un grand parleur, très-assidu à la cour, et qui redit à la Reine mère tout ce qu'il peut apprendre. — Pension de deux mille francs qui lui a été accordée par le Roi de France, mais qu'il sait bien ne pas devoir lui être payée. — Protestations faites par l'évêque de Ross de son vif désir de servir le Roi d'Espagne. — Opinion de don Diego qu'on ne peut avoir en lui aucune confiance.

A lo que Vuestra Magestad es servido querer saber qué cuenta tienen los de la casa de Guisa con la Reyna de Scocia, despues de muerto el de Lorena (1) : tienen poca, porque, aunque dan palabras á su embaxador, le ha embiado de aqui un secretario. Y como llegó á Inglaterra, le mandó llamar la Reyna, y le dixo que mirasse como tratava con su ama, porque, si no yva camino derecho, le mandaria castigar. Este dicho embaxador residente, que aqui tiene la de Scocia, es bonissimo hombre, y, aunque es muy Frances, porque estos Reyes le han dado muy bien de comer, es muy afficionado al servicio de V. M., paresciendole que su ama no tiene otro remedio de ser libre, si no por mano de V. M. Y es cierto que ninguna vez hablo con él que no llore comigo de ver el poco remedio que su ama tiene para salir de prision. — Ya escriví á V. M. lo que havia passado la dicha de Inglaterra con M. de la Chatre, embiado por este Rey. Despues de buelto el dicho la Chatre despachó un correo à su embaxador para que confirmasse con este Rey la liga que tenia hecha con su hermano, sin

(1) Le cardinal Charles de Lorraine était mort à Avignon le 26 décembre précédent.

añadir ni quitar. Y assi se confirmó tres dias ha; y tambien han confirmado la de los Suyços. Esta confirmacion de la de Inglaterra no será para estrechar mas el amistad con estos, á lo menos su embaxador assi me lo ha dicho. — El obispo de Ross ha mas de un año que reside aqui; y pues V. M. manda que diga en que figura le tengo: es este un hombre grande hablador; anda procurando con estos Reyes que le den de comer; cada dia va á palacio, y en sabiendo algo lo parla á la Reyna. El Rey le ha dado una cedula de dos mill francos de pension, en el interim que no le dan otra cosa; y desto ya él sabe que no le han de pagar nada porque el thesorero le ha desengañado. Publica el dicho obispo dessear mucho servir á V. M. Tengole por ligero y que se le podrá fiar poco secreto.

De Paris, á xvii de mayo 1575.

1575. — 29 Mai. — Paris.

DON DIEGO DE ZUÑIGA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 38, n. 6. — Déchiffr. officiel.*)

Arrestation de deux médecins catholiques et d'un Florentin accusés d'avoir voulu fournir à Marie Stuart des moyens d'évasion. — Indiscrétions qui auraient été commises par l'évêque de Ross.

Aqui se ha entendido de dos dias á esta parte, que la Reyna de Inglaterra ha prendido á dos medicos catholicos y á un Florentin porque tenian tratado con la Reyna de Scocia que fuesse á unos baños cerca de la mar, y que allí acudirian algunos navios de parte del duque de Guisa, para traerla á este reyno. Lo de la prision de los medicos y Florentin es verdad, pero lo de los navios del duque de Guisa, yo creo que es burla. Dizese que se ha descubierto por este obispo de Rosa; porque, estando un dia hablando con la Reyna madre, le dixo la orden que tenian para embiar las cartas á la Reyna de Scocia, y que de la misma manera lo havrá dicho á otros.

De Paris, á xxix de mayo 1575.

1576. — 30 Juillet. — Paris.

DON DIEGO DE ZUÑIGA A PHILIPPE II.

(*Archiv. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 40, n° 4. — Déchiffr. officiel.*)

Affaires de Flandre. — Nécessité d'envoyer dans ce pays, le plus promptement possible, un gouverneur et de l'argent. — Vifs regrets exprimés par l'ambassadeur de ce que don Juan d'Autriche, qui paraît avoir été choisi par le Roi d'Espagne, ne soit pas encore venu prendre possession de son poste. — Certitude que l'on n'a aucune crainte à avoir des Français, qui sont dans l'impossibilité absolue de faire la guerre. — Communication faite à don Diego de Zuñiga par l'ambassadeur d'Écosse de la part de la Reine sa maîtresse. — Vif chagrin éprouvé par Marie Stuart de ce que l'on a formé en Écosse un corps de mille Écossais pour servir le prince d'Orange. — Prière qu'elle adresse au Roi d'Espagne de ne pas lui en faire un reproche, attendu qu'elle n'a aucune autorité pour l'empêcher. — Avis donné par l'ambassadeur d'Écosse que l'on accorde à la Reine sa maîtresse un peu plus de liberté que de coutume. — Prochaine arrivée d'un nouvel ambassadeur résidant, envoyé en France par Élisabeth.

Lo que ay de Flandes, será V. M. servido de mandar ver por essa carta que recibí de Leonardo de Tassis. Lo que yo tengo que dezir de aquellos Estados, es suppllicar á V. M. con las manos puestas, sea servido embiar dineros y governador ([1]) con brevedad; que esta tardança podria causar muy gran revolucion en ellos. Y si ha de ser el señor don Juan, como algunos quieren dezir, no sé por que V. M. no ha sido servido de haver mandado que passe luego, porque, si su estada allí ha sido para espantar Franceses, yo tengo escripto á V. M., muchos meses ha, con las fuerças que se hallan, y agora buelvo á dezir que no solo no están para offender á nadie, antes se hallan de manera que, si alguno les pidiesse parte de su reyno, se la darian por que no les hiziesse la guerra.

El embaxador de Escocia vino á mí, dos dias ha, y me dixo que la Reyna su ama le havia escripto que me dixesse, para que yo lo escriviesse á V. M., que ella estava penadissima de que en

([1]) Don Louis de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, était mort le 5 mars précédent. Don Juan d'Autriche n'arriva pour le remplacer qu'en novembre, après la révolte des troupes espagnoles et le pillage d'Anvers (Voyez l'*Histoire de J.-A. de Thou*, liv. III, t. VII, p. 391 de la traduct. franç.; Londres, 1734, in-4°).

su reyno se havian hecho mill Escoceses para servir al de Oranges (que son los que escriví por una de mis precedentes); de lo qual havia recibido una pena increyble, y que V. M. no la culpasse, pues no es parte para estorvarlo. Dixome assimismo este embaxador que la dicha su ama tenia mas soltura de la que solia.

La Reyna de Inglaterra embia aqui nuevo embaxador residente, y se va el que aqui estava ([1]); de que me pesa, porque era buen hombre y me correspondia en lo que se suffria.

De Paris, á xxx de julio 1576.

([1]) Le docteur Valentin Dale, qui avait succédé à Walsingham en décembre 1572 (Voyez la *Correspondance de la Mothe-Fénelon*, t. V, p. 226).

IV.

1577-1580.

AMBASSADE DE DON JUAN DE VARGAS MEXIA (1).

1577. — 31 Décembre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 42, n. 44. — Déchiffr. officiel.*)

Motifs qui ont empêché l'ambassadeur d'Écosse de rendre visite à don Juan de Vargas. — Espionnage dont il est entouré par l'ambassadeur d'Angleterre. — Arrestation en Angleterre d'un gentilhomme qui lui servait d'intermédiaire pour faire parvenir ses lettres à la Reine sa maîtresse. — Embarras extrême dans lequel le met cet incident, qui le prive de tout moyen de correspondance.

El embaxador de Escocia me ha embiado á dezir que no será de los primeros que me vernan á ver y á offrescerse, aunque en voluntad ninguno le hará ventaja, porque sabe que el embaxador de Inglaterra trae grandes espias sobre él, y que ultimamente tenia nueva que la Reyna de Inglaterra habia hecho prender un cavallero Ingles, por cuya via él escrivia á la Reyna su ama; y le tenia muy apretado y se hallava en gran trabajo, no sabiendo qué medio tener para lo poder hazer de aqui adelante, y considerando lo que su Reyna sentiria por causa deste successo.

De Paris, á ultimo del año 1577.

(1) Don Juan de Vargas Mexia, qui avait été pendant plusieurs années ambassadeur du Roi d'Espagne auprès du duc de Savoie, et qui s'était acquitté de cette charge avec distinction *, fut choisi par Philippe II, au mois d'octobre 1577, pour remplacer don Diego de Zuñiga comme ambassadeur résidant en France. Il vint prendre possession de son poste en décembre, et l'occupa, pendant un peu plus de deux ans et demi, jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 7 juillet 1580 **. Après un intérim de six mois, rempli par Diego Maldonado, son principal secrétaire, il fut remplacé, en janvier 1581, par Jean-Baptiste de Tassis. Cet agent diplomatique résida en France jusqu'en 1584, mais seulement avec le titre de chargé d'affaires.

* « Entretanto, hallandose aqui Juan de Vargas Mexia para se bolver continuar mi servicio cerca del duque de Saboya, mi primo, donde ha estado algunos años, comme sabeis, y teniendo yo satisfaccion de su persona y sufficiencia, he acordado que se vaya á residir en la corte de Francia. » (Lettre de Philippe II à don Diego de Zuñiga, du mois d'octobre 1577 ; *Archiv. de l'Empire*, B. 42, n° 9).

** Lettre du secrétaire Diego Maldonado à Philippe II, du 8 juillet 1580 (*Arch. de l'Empire*, B. 51, n° 20).

1578. — 10 Janvier. — Paris.

GERONIMO DE CURIEL A PHILIPPE II.

(Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 45, n. 39. — Déchiffr. officiel.)

Secours en hommes et en argent préparés clandestinement en Angleterre pour les Pays-Bas. — Avis que celui qui favorise le plus cette entreprise est le comte de Leicester, à cause de l'étroite amitié qui le lie avec le prince d'Orange. — Crédit dont jouit le comte auprès de la Reine d'Angleterre et dans tout le royaume. — Avantage qu'il y aurait à le gagner. — Avantages bien plus grands encore que l'on obtiendrait si, de concert avec les amis de Marie Stuart, on parvenait à soulever l'Écosse contre l'Angleterre. — Assurance que les esprits en Écosse y sont parfaitement disposés et que la noblesse ne demande pas autre chose. — Utilité d'une pareille diversion, sans laquelle la Reine d'Angleterre ne cessera pas de s'occuper des affaires de Flandre, quoi qu'elle dise et promette. — Impuissance à laquelle le prince d'Orange et les États de Flandre se trouveraient réduits si l'appui de l'Angleterre venait à leur manquer. — Position critique de don Antonio de Guaras, qui reste toujours prisonnier. — Avis que M. de Champagny a été arrêté par ordre des États de Flandre.

Après avoir transmis au Roi les nouvelles apportées de Londres par un serviteur de don Antonio de Guaras, et lui avoir dit que, malgré toutes ses promesses, la Reine d'Angleterre continue de préparer sous main des secours importants en hommes et en argent pour les envoyer dans les Pays-Bas, Geronimo de Curiel ajoute :

El que mas favorece este negocio es el conde de Lestre por la estrecha amistad que tiene con el principe de Orange y por el mucho credicto que tiene con la Reyna, y en aquel reyno; por que no ay mas paz ni mas justicia de la que él pone ó quitta. Y si á este se pudiesse ganar por buenos medios, seria de mucha ymportancia, como lo seria de muy mayor el procurar, con los amigos que tiene la Reyna de Escocia en aquel reyno, que se rebolviesse el reyno de Escocia contra él de Ynglaterra, para lo qual ay animos muy dispuestos para ello, y gente principal que no dessea otra cosa (1); lo qual es facil de hazer con buenas yn-

(1) Un grand nombre de seigneurs écossais, des plus considérables du royaume, avisaient alors aux moyens de renverser le comte de Morton, qui de jour en jour leur était devenu plus odieux (Voyez le *Résumé chronologique* du prince Labanoff, nouv. édit., p. 85).

telligencias que se pueden tener y con algunos dineros, y el camino está muy andado; y entretanto que no se hallare alguno para necessittar á la Reyna á que acuda al remedio dél, no dejará de acudir ella á lo de Flandes, por mas que diga y prometta. Y aberiguadamente, sin Ynglaterra, el principe de Orange ni los Estados de Flandes no podrian yr adelante con sus dissinios; que es la ocassion de todos los daños que ay en aquellas partes aquel reyno.

Y esta es la suma del negocio y dello se tiene mucha prueva y espiriencia, como V. M. deve de estar dias ha advertido, pero con todo esso no he querido dejar de hazerlo agora.

Antonio de Guaras está todavia presso y passa necessidad. Justo es que V. M. sea servido de mandarle socorrer pues padece por su servicio. Hasta agora no le han examinado ni pedido cossa ninguna, pero bien se save que es traza de los Estados y de Champani el haverle prendido. El qual Champani avissan de Flandes estar presso por los Estados y que le ymputan que se correspondia con los pressos de Gante, y no sé que otras cosas. Si hiciessen tan de hombres de bien que le cortassen la caveza, no yrian contra el servicio de V. M. en ello, pues es uno de los mas principales auctores de la ruyna de aquellos payses.

De Paris, á x de henero 1578.

1578. — 28 Janvier. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 45, nº 112. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite par don Juan de Vargas à l'ambassadeur d'Écosse. — Compte-rendu de leur entretien. — Confiance de l'archevêque dans la sollicitude de Philippe II pour la délivrance de la Reine d'Écosse. — Empressement avec lequel il s'est offert de sa personne pour le service du Roi d'Espagne. — Ses regrets de se trouver privé d'un important intermédiaire par la mort du cardinal de Lorraine, avec lequel il était lié, et qui le mettait au courant de toutes les affaires. — Ses plaintes contre la Reine d'Angleterre et son ambassadeur en France. — Avis qu'Élisabeth vient d'envoyer à la cour de France un personnage insignifiant, tandis qu'elle a dépêché vers don Juan d'Autriche un gentilhomme extrêmement habile et de grande

influence. — Conviction de l'archevêque que ce choix n'est pas l'effet du hasard. —Avertissement qui a été donné en conséquence au seigneur don Juan. —Espoir de l'archevêque qu'on enverra bientôt en Angleterre, comme ambassadeur résidant, un personnage attaché à la maison de Guise, son ami personnel, et qui le mettra au courant des affaires de ce royaume. — Désir témoigné par don Juan de Vargas d'entrer en relation avec le Cardinal et le duc de Guise. — Charge qu'il a donnée à l'archevêque de s'informer s'ils voulaient correspondre avec lui par l'intermédiaire de ce prélat, ou recevoir sa visite en personne. — Réponse du duc de Guise, qui a préféré pour cette première fois recevoir la visite de l'ambassadeur, auquel il veut faire des communications. — Compte-rendu de cette visite. — Protestations faites par le duc de Guise et par son frère le duc de Mayenne de leur dévouement au Roi d'Espagne.

Après avoir rendu compte de visites faites par lui au Nonce du Pape et aux autres ambassadeurs résidant à Paris, don Juan de Vargas ajoute :

Ví luego al de Scocia que paresce un hombre de bien, y estimo en mucho el cuydado que V. M. muestra tener de la libertad de su ama, y la noticia particular que yo le dixese tenia de su persona, offresciendose promptissimo al servicio de V. M. con la voluntad que siempre ha professado, aunque se empeçó á condoler comigo de que le faltava, al presente, un gran medio para poderlo hazer comigo, como él quisiera, despues de la muerte del cardenal de Lorena, de quien entendia quanto se tratava, como de persona por cuya mano se tratava todo, y con quien él platicava familiarmente y confidentemente. Dixome grandes males de la Reyna de Inglaterra y deste su embaxador, y que agora entendia que havia embiado á essa corte un hombre pobre, de poca qualidad y negocios, no sabia con qual commission, y que al señor don Juan se havia embiado otro que era soldado discreto y persona de importancia, capitan de las yslas de Jarnise; que yo avisasse que tuviessen cuenta con él, porque sin dubda yva á entender y explorar quanto allí passava, y que creyesse que no le avian escogido á caso : y assi yo lo avisé al señor don Juan por todos respectos. Dixome assimismo que esperava partiria de aqui en breve un embaxador, para residir de ordinario en Inglaterra (1), el qual era de la casa de Guisa y amigo suyo, por cuya

(1) Castelnau de Mauvissière, qui était alors ambassadeur résidant auprès d'Élisabeth, avait succédé en 1575 à la Mothe-Fénelon. Il paraît, d'après ce passage, qu'il fut alors question de le

via pensava tener aviso de las cosas de aquel reyno mas á menudo. Mostré querer dar gusto al cardenal y duque de Guisa, y hazer confidencia dél porque entendia convenia. Dixese que supiesse dellos si gustarian de que los visitasse como de parte de V. M. se me havia mandado, ó si querrian mas lo hiziesse por su via del agradesciolo. Y dixo que lo sabria dellos. Y ha me visto despues y dicho que se lo ha communicado, y que recibiran merced y favor grande con las cartas de V. M. y que por esta primera vez yo los visite; que el Duque desseava hablarme, etc.

He visitado tambien al duque de Guisa y dadole la carta de V. M., diziendole, al proposito de lo que se me mando, las mejores palabras que supe. Estavan juntos él y su hermano el duque de Umena [1], con el qual tambien cumplí de palabra, porque en todo y por todo hazen profession de ser entrambos una misma persona. Mostraron recibir grand favor y contentamiento con la merced que V. M. les hazia, y respondieron sentiendose muy obligados á la cuenta que tiene con ellos y con su casa, significando lo mucho que dessean poderselo merescer con servicios, offresciendo gran promptitud à hazerlos en toda occasion.

De Paris, á xxviii de enero 1578.

remplacer; mais ce projet n'eut pas de suite, car M. de Castelnau continua ses fonctions jusqu'en septembre 1585 (Voyez t. III, p. 1, n. 1).

[1] Charles de Lorraine, duc de Mayenne, frère puîné de Henri, duc de Guise.

1578. — 16 FÉVRIER. — PARIS.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 45, n° 30. — Déchiffr. officiel.*)

Avertissements donnés à don Juan de Vargas par l'ambassadeur de Venise, à la suite d'une conversation qu'il a eue, quelques jours auparavant, avec l'ambassadeur d'Angleterre, lequel a prétendu savoir de bonne part que le Roi d'Espagne a chargé un agent d'explorer les ports et toutes les positions de l'Angleterre. — Projets chimériques attribués à l'ambassadeur d'Écosse, qui aurait entamé des négociations avec la cour de France dans le but de marier la fille du duc de Lorraine avec le prince d'Écosse, et Marie Stuart avec don Juan d'Autriche, dans l'espoir que le seigneur don Juan, avec son armée et l'assistance des Guises, pourrait passer en Angleterre et s'emparer de ce royaume.

En las platicas que he referido, me dixo el embaxador de Venecia que se le havia olvidado de advertirme que le havia dicho el de Inglaterra, quando estuvo con él, tres ó quatro dias ha, que era avisado de muy buena parte que V. M. havia despachado de dos meses á esta parte un hombre expresso para yr á reconocer y visitar los puertos y sitios de toda la isla de Inglaterra y otras particularidades, y que traya rastro de que se andava al presente en ello.

Dixole assimismo que el embaxdor de Scocia que reside aqui tratava con estos Reyes, por medio de los de la casa de Guisa, grandes quimeras, como era de casar al Rey de Scocia con la hija del duque de Lorena, y al señor don Juano con la Reyna de Scocia; y que con su exercito, y la assistencia que le diesen y hiziesen dar los de Guisa, passasse en Inglaterra y se apoderasse de aquel reyno. De Paris, à XVI de hebrero 1578.

1578. — 16 Mars. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 143. — Original.*)

Nouvelles d'Écosse communiquées par l'archevêque de Glasgow. — Avis que deux des principaux seigneurs du pays, les comtes d'Argyll et d'Atholl, ont pris les armes contre le Régent, dans le but de le renverser et de délivrer la personne du Roi. — Leur réunion à Stirling avec le gouverneur du jeune Roi, qui partage leur opinion et craint comme eux que le comte de Morton ne veuille livrer Jacques VI aux Anglais. — Préparatifs de défense faits par le Régent, qui très-probablement sera soutenu par la Reine d'Angleterre. — Confiance de l'ambassadeur que le parti du Roi triomphera, et que l'on recevra bientôt de bonnes nouvelles. — Renseignements donnés par l'archevêque sur le château de Dumbarton, la place la plus forte de l'Écosse, qui a pour gouverneur un officier dévoué au service du jeune Roi, et qui n'est qu'à douze milles de Stirling, où le prince se trouve actuellement. — Opinion de don Juan de Vargas que l'ambassadeur d'Écosse a voulu lui donner à entendre que, si les choses allaient plus avant, et que la Reine d'Angleterre s'avisât d'y mettre la main, le Roi d'Espagne pourrait, en envoyant quelques troupes à Dumbarton, prendre pied en Écosse, pour de là passer plus facilement en Angleterre.

El embaxador de Scotia me acaba de embiar á dezir agora que ha tenido aviso oy como abrá ocho ó diez dias que en Scotia se levantaron dos condes principales (1), con favor y seguito de la nobleza de aquel reyno, contra el governador dél. Los quales todos juntos en arma havian ydo á Arbelingue, una villa donde está el Rey, á juntarse con él que le tiene á cargo (2), que es de su misma opinion, resolutos de deponer al gobernador del gorvierno y de assegurar y poner en libertad la persona del Rey, temiendose grandemente que le quisiessen entregar á la Reyna de Inglaterra. Por otra parte el governador se yva poniendo en deffensa; y se entiende que la Reyna de Inglaterra le ayundará sin duda. Pero dizeme el embaxador que cree que la parte del Rey prevalecerá sin falta y que spera tener brevemente mejores nuevas acerca desto.

(1) Les comtes d'Argyll et d'Atholl, qui le 4 mars, profitant de l'absence du Régent, s'introduisirent bien accompagnés dans le château de Stirling, et déterminèrent sans peine le jeune Roi à convoquer immédiatement la noblesse, afin de se débarrasser de la tyrannie de Morton (Voyez Labanoff, *Résumé chronologique*, nouv. édit., p. 85).

(2) Lord Alexandre Erskine, gouverneur du jeune Roi.

Assimismo me dize que la mas principal fuerça de Escocia en la marina hazia la parte de España, que se llama Dunbertain, está en poder de un cavallero de los afficionados y servidores del Rey, y que es á doze leguas de Arbelingue ,donde estava al presente el Rey y los condes cabeças desta empresa, que son el conde de Argil y el conde de Atol. Y pareceme que en alcuna manera me quiso dar á entender que, passando el negocio adelante, y metiendo las manos en él la Reyna de Inglaterra, como sospecha, que por la via de Dunbertain, que creo es puerto [podria Vuestra Majestad soccorerlos, siendo servido y queriendo poner pié en aquella provincia para passar con mas facilidad al reyno de Inglaterra] (1).

De Paris, 16 de março 1578.

1578. — 20 Mars. — Londres.

EXTRAIT D'UNE LETTRE ÉCRITE PAR L'AMBASSADEUR DE FRANCE EN ANGLETERRE A L'AMBASSADEUR D'ÉCOSSE A PARIS.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 150. — Cop. du temps.*)

Nouvelles d'Écosse. — Accord ménagé par l'ambassadeur Randolf entre les seigneurs écossais. — Mise hors de tutelle du prince d'Écosse. — Division du royaume en quatre gouvernements. — Création de vingt-quatre conseillers, dont les six principaux demeureront auprès du Roi. — Refus qui a été fait d'admettre dans le Conseil le Régent autrement que comme simple conseiller. — Parti qu'il a pris de se démettre de la régence et de se retirer dans ses terres. — Conclusion tirée de ces faits par l'ambassadeur de France, à savoir : que les Écossais ne veulent plus dépendre de l'autorité d'un seul.

Nous avons nouvelles d'Escosse que le Sr de Randel, ambassadeur d'Angleterre en Escosse, ayant moyenné l'accord, autant qu'il a peu, entre les seigneurs, en sa présence le prince a esté mis hors de tutelle, ayant esté le royaume dyvisé en quatre gouvernemens et XXIIII conseillers, dont les six plus grands seigneurs demeureront près de la personne dudit Prince.

(1) Cette fin de la lettre, placée entre crochets, est en chiffres dans l'original.

L'on n'a voullu y recepvoir le comte Morton (el que era governador) que pour un simple chef et conseiller; de sorte que, voyant cella, il s'est desmis de sa régence et a dellibéré aller vivre en sa maison, si on l'y veult recepvoir.

A cella vous pouvez cognoistre que les Escossois ne veullent plus despendre de l'aucthorité d'ung seul.

En date du xxe mars 1578, de Londres.

(Capitulo de carta del embaxador del Rey de Francia que reside en Inglaterra al de Escocia que reside en Francia.)

1578. — 27 Mars. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 44, n° 59. — Déchiffr. officiel.*)

Compte-rendu d'une conférence entre don Juan de Vargas et l'ambassadeur de Marié Stuart. — Communications de cet ambassadeur sur l'état des affaires en Écosse. — Urgence qu'il y aurait à secourir le Roi d'Écosse et ses partisans, afin de ne pas permettre à la Reine d'Angleterre de s'emparer de tout le pays. — Attente de nouvelles d'Écosse, d'après lesquelles on pourra se décider sur ce qu'il faudra faire, et déterminer les meilleures mesures à prendre pour ranimer le courage du jeune Roi et de ses amis. — Arrivée en France d'un gentilhomme écossais nommé Arrisson, qui avait été envoyé en Écosse par le Roi d'Espagne avec des lettres pour le Régent et les membres du Conseil. — Détention subie en Écosse par ce gentilhomme, qui a été arrêté immédiatement après la lecture des lettres, et retenu prisonnier jusqu'au dernier soulèvement des nobles. — Explications données à ce sujet et sur les troupes levées en Écosse pour la Flandre. — Conviction de don Juan de Vargas qu'il y a utilité et même nécessité pour le Roi d'Espagne, afin de relever le parti du jeune Roi, d'envoyer en Écosse un personnage jouissant de la confiance du pays et qui pourrait être choisi parmi les Écossais résidant en France.

A los 19 escriví á V. M. ultimamente avisando de lo que se offrescia; y el mismo dia me vino á ver el ambaxador de Escocia, el qual me dió larga cuenta del estado en que al presente se hallavan las cosas de aquel reyno, que es el que he avisado, y quanto convernia que el Rey y los que tenian su partido fuessen ayudados, para que la Reyna de Inglaterrra no prevaleciesse apoderandose de todo, y para escusar los daños é inconvenientes que

desto podrian succeder, y abrir camino de no solo quitarle la possibilidad de favorescer y ayudar á los rebeldes, como lo hize, pero de ser muy dapnificada y apretada en su reyno. Sobre todo lo qual hablamos muy largo. Dixome que estava esperando nuevas del progresso que havian hecho los de la parte del Rey, y que en teniendolas me avisará de lo que huviere, y de los modos que podria haver para dar animo y fovorescerlos, si quiera, para que se defendiessen y entretuviessen, entretanto que aya medio para offender. Y, á este proposito, me dixo como avia estado en aquel reyno ultimamente un Escoces llemado Anrriçon, que ha sido criado de la Reyna, el qual havia llegado allí con cartas de V. M. al governador y Consejo; y que haviendolas presentado, la havian mandado poner en una prision, donde havia estado hasta esta solevacion de los nobles. Despues de lo qual, entiende que le mandaron soltar y dezir que ellos no pensavan haver hecho cosa que no fuesse conforme á toda buena amistad, pues le gente, que havian dado y davan á los Estados, era para servicio de V. M. en cuyo nombre se les havia pedido, y en virtud de sus poderes se hazia todo lo que se hazia; y que holgará mucho que, quando el Anrriçon passó por aqui, le huviera dicho algo, ó de haver tenido luz del negocio que se lo huviera dado á él de dinero, que por ventura hiziera menos ruydo y mas fructo: y que haviendose sabido esto en Escocia, los de la parte del Rey han tenido algun recelo, paresciendoles que V. M. se escrivia y communicava con los contrarios; y que, para que esto no les hiziesse perder el corage, podria ser conveniente y necessario que la primera manera de socorro fuesse embiandoles á animar y dar buenas esperanças de parte de V. M., por via de alguna persona confidente de la nacion, y que lo supiesse hazer sin estruendo, y de la suerte que convenia, como seria alguno de los Escoceses que ay en essa corte : y este negocio se tiene aqui por no de pequeña importancia y por uno de los que mas pesadumbre podria dar á la Reyna de Inglaterra el dia de oy.

De Paris, 27 de março 1578.

1578. — 13 Avril. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Archiv. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 44, n. 57. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite au duc de Guise par don Juan de Vargas pour lui offrir ses compliments de condoléance au sujet de la mort du cardinal de Lorraine. — Compte-rendu de la conférence qui a eu lieu entre le Duc et l'ambassadeur.— Précaution prise dès le début par le Duc d'avertir l'ambassadeur de ne pas attacher à ce qui sera dit plus d'importance qu'à une simple conversation. — Offenses réitérées d'Élisabeth contre le Roi d'Espagne et les autres princes de la Chrétienté. — Désir du duc de Guise de savoir si, le moment d'en tirer vengeance étant venu, et le duc de Lorraine se chargeant avec les Guises d'une entreprise contre l'Angleterre, ils pourraient compter sur l'aide et l'assistance du Roi d'Espagne. — Négociations entamées dans le même sens auprès de la cour de France, et qui sont en bon chemin. — Réponse de l'ambassadeur à cette ouverture. — Gravité de la matière sur laquelle le Roi d'Espagne seul peut prendre une détermination. — Opinion que l'ambassadeur a cru néanmoins pouvoir émettre, mais par forme de conversation seulement. — Opportunité et justice de l'entreprise, affection du Roi d'Espagne pour les Guises, son estime pour le duc de Lorraine, qui donnent tout lieu de croire qu'on obtiendra de lui un secours efficace. — Déclaration du duc de Guise que son intention est de traiter avec une extrême franchise, en réclamant réciprocité de la part de l'ambassadeur. — Son désir de savoir si l'on pourrait se servir du nom du Roi de Portugal pour lever en Allemagne huit ou dix mille hommes. — Inconvénients très-graves qu'il y aurait à faire cette levée sous le nom du Roi d'Espagne, du Roi de France ou du duc de Lorraine, tandis qu'il n'y en aurait aucun à la faire sous le nom du Roi de Portugal, à cause de son projet d'expédition contre l'Afrique. — Avantage que l'on aurait en procédant sous cette couverture et sans bruit, de pouvoir faire embarquer ces troupes sur certaines côtes de l'Allemagne qui sont à peine à trois journées de navigation de l'Écosse. — Précautions que l'on prendrait également pour faire en France et sans bruit des levées qui, en moins de douze jours, seraient rapprochées de la mer et disséminées dans les ports les moins éloignés de l'Écosse. — Son désir de savoir également si le Roi d'Espagne a pour le moment quelque flotte stationnant dans ces parages ou en position d'y arriver promptement. Réponses de l'ambassadeur : sur le premier point, qu'il n'y aura aucune difficulté à se servir du nom du Roi de Portugal, qu'il est même convaincu que le Roi d'Espagne est tout disposé à faire plus encore pour la Reine d'Écosse et pour les Guises. — Ordre que le Roi d'Espagne s'empressera de donner, dès qu'il en sera prié, pour que l'on s'entende avec le Roi de Portugal. — Déclaration de l'ambassadeur que, quand au second point, il est sans information. — Offre qu'il a faite d'en écrire au Roi d'Espagne. — Réponse du duc de Guise que cela n'est pas nécessaire, attendu qu'il ne s'agit quant à présent que d'une simple ouverture par forme de conversation, sans qu'il y ait encore rien de décidé, mais que bientôt il donnera des explications plus précises. — Renseignements qu'il demandés, en terminant, sur un certain capitaine Cabreta, qui mettait en avant de grandes entreprises. — Opinion du Duc que cet officier n'est qu'un hâbleur chargé seulement par le Roi d'Espagne d'observer le pays et la flotte d'Angleterre. — Assurance donnée par don Juan de Vargas qu'il n'est pas à sa connaissance que ce capitaine Cabreta ait reçu aucune mission du Roi d'Espagne.

Résumé des points principaux touchés par le duc de Guise dans cette conférence. — Importance de l'entreprise. — Facilités et convenances qu'elle présente. — Opportunité que lui donnent les troubles actuels de l'Écosse. — Conviction du duc de Guise que le Roi d'Espagne ou le Roi de France les aurait depuis longtemps terminés sans la rivalité qui les empêche l'un et l'autre d'agir isolément. — Vif désir du duc de Guise de voir les deux Rois réunis dans une alliance intime. — Résultats immenses qu'ils pourraient obtenir par cette alliance, qui les mettrait en état de dicter des lois à tout l'univers et de se le partager. — Opinion du duc de Guise qu'au moment d'entamer l'affaire d'Angleterre il sera nécessaire de faire des arrangements avec le Pape, afin de l'associer à l'entreprise, et d'obtenir de lui qu'il consente à une division et à un partage. — Remercîments adressés par don Juan de Vargas au duc de Guise sur ses bons offices auprès du gouverneur de Gravelines, lors de la remise de cette place entre les mains du Roi d'Espagne. — Opinion de l'ambassadeur que le Roi de France a dû voir avec plaisir cette place remise au Roi d'Espagne, plutôt que tombée entre les mains des Anglais. — Assurances que le Duc lui a données à cet égard. — Protestations qu'il lui a faites, sur sa foi de gentilhomme, d'une recrudescence dans les bons sentiments du Roi de France à l'égard du Roi d'Espagne. — Approbation que ce prince a donnée aux instructions envoyées par le Duc au gouverneur de Calais, fervent catholique et créature de la maison de Guise, auquel il a été recommandé de la manière la plus expresse de favoriser par tous les moyens possibles les intelligences et les négociations entamées par les agents espagnols dans le but d'amener les gens d'Ostende, Nieuport et Dunkerque à suivre l'exemple de Gravelines. — Induction tirée par l'ambassadeur de cette démarche, de laquelle il conclut que les négociations de l'Angleterre avec les États sont fort avancées, et que la pensée d'avoir de pareils voisins donne à la France de grandes inquiétudes. — Éclaircissements demandés au Duc par l'ambassadeur sur les levées d'hommes que l'on dit être faites par le duc d'Alençon et sur le but de ces levées. — Réponse du duc de Guise que le duc d'Alençon se laisse aller aux folles imaginations d'un certain nombre de jeunes séditieux qui l'entourent, et que notamment le comte de Lalaing lui avait offert de lui faire livrer cinq ou six places, les plus fortes de la Flandre. — Conviction du Duc que les levées d'hommes, pas plus que la remise des places, n'ont rien de sérieux; que le duc d'Alençon ne peut rien faire sans l'appui de la France, qu'il n'obtiendra jamais, et que tout s'en ira en vaine fumée. — Instante prière que l'ambassadeur a cru néanmoins devoir lui adresser de donner aux menées du duc d'Alençon une attention toute particulière, attendu qu'il s'agit de l'intérêt commun, et que ces menées pourraient faire naître des incidents de nature à compromettre l'entreprise dont le duc de Guise lui a fait l'ouverture. — Tentatives faites par l'ambassadeur pour savoir au vrai du duc de Guise l'état de ses relations avec la cour de France. — Conviction qui en est résultée pour lui que ces relations sont véritablement bonnes, attendu qu'il n'a jamais pu saisir dans la conversation aucun indice du contraire, bien qu'il eût mis plusieurs fois le Duc sur la voie de lui faire des confidences. — Opinion de l'ambassadeur que c'est là un grave indice de l'importance qu'ils attachent à ce projet d'entreprise sur l'Écosse et sur l'Angleterre, et du soin qu'ils mettront à mener à bien cette négociation. —— Motifs qui déterminent don Juan de Vargas à penser que le duc de Guise a été franc, sincère et tout-à-fait véridique dans tout le cours de cette conversation.

Esta mañana, á las 6 della, vino un criado del embaxador de

Escocia á dezirme que podria yr á ver al duque de Guisa que estava solo, y seria ora á proposito. Y assi fuy, y le hallé que se levantava, y estuvimos muy gran rato á solar; y despues de haverme condolido de parte de V. M. de la muerte del Cardenal su tio, aunque ya lo havia hecho por tercera persona, me propusó, debaxo de no haver mas fundamento que manera de discurso, y conforme á el pedirme parescer, que yo le dixesse si V. M., attentas grandes razones de la conveniencia de toda la Christiandad y offensas comunes que la Reyna de Inglaterra ha hecho y haze cada dia, se contentaria de que el duque de Lorrena y ellos se encargassen de aquella empressa, y les ayudaria y assistiria para ella; dandome á entender expressamente que ha dias tractan con estos Reyes del negocio para haver permission y ayuda, y que le traen en buenos terminos. — Yo le respondí que, en materia tan grave y cosa que dependia de la voluntad de V. M. los amava y estimava mucho á todos ellos, y tenia por muy buen pariente al duque de Lorena; y que, attento esto, y lo que se podia entender de la justicia y conveniencia de la empressa y causa particular que á ella les movia, por discurso, como él me lo pedia, paresce que se podia creher de V. M. les assistiria y haria el plazer que fuesse possible; especialmente siendo, como me dixo, materia tractada ya otras vezes, en tiempo del cardenal de Lorrena su tio, y de don Diego de Çuñiga, y de que se les havia dado intencion. — Replicóme diziendo que él me queria hablar muy confidentemente, y que me pedia que assi le respondiesse con abertura, y le avisasse si se podrian valer del nombre solo del Rey de Portugal para levantar, con esta cubierta, ocho ó diez mil Alemanes, porque en el de V. M., Rey de Francia, ni del duque de Lorrena, no convenia por muchas razones faciles de consideracion, en que él se difundió; y el de Portugal (1) se sabia ya que los havia embiado á levantar estos dias atras, para la empressa de Africa, y que no se havian levantado; porque,

(1) Sébastien, roi de Portugal, préparait alors contre les Maures d'Afrique l'expédition qui se termina si malheureusement par la défaite et la mort de ce prince à Alcaçar-Quivir, le 4 août 1578.

haziendola con este color y sin ruydo, tenian comodidad de embarcarlos en las tierras maritimas, desde donde no hay navegacion de tres dias hasta Escocia. Y que para los Franceses que él huviesse de levantar, se governaria de manera, por escusar ruydo, que en doce dias los ternia á la lengua del agua, y aun esparcidos en las mas cercanas marinas deste reyno, que hasta el de Escocia de otros tres ó cuatro dias; y que assimismo le dixesse si V. M. se hallava con alguna armada de mar, al presente, por essas costas, ó en dispusicion de juntalla facilmente? — Yo le respondí que lo primero no me parecia cosa difficil; y, por que viesse que le hablava con la libertad que pedia, que tenia por cierto que V. M. desseava hazer, por ellos y por la Reyna de Escocia, mayor cosa que intervenir, y mandasse que por su parte se tratasse con el Rey de Portugal quando se lo pediessen; y que de la segunda yo no estava informado. Pedile si queria que avisasse á V. M. de alguna cosa en esta materia? —Y tornóme á dezir que hasta agora no tratava dello, ni me lo comunicava ni pedia parescer, sino todo en manera de discurso, y sin fundamento firme : que él me hablaria presto, por ventura, con alguna mayor resolucion, y que los dias passados avia estado aqui un capitan Cabreta que proponia grandes cosas; mas que él le conoscia y le tenia por hablador, y que le parescia podria ser huviesse venido, de parte de V. M., á reconoscer la ysla y marinas de Inglaterra, pero no á mas. — Yo le respondí que, ni para esso ni para otra cosa, no sabia que huviesse traydo orden de V. M.

Esta es la sustancia de toda la platica, en la qual se detuvó y habló mucho, viniendo á tocar la importancia de la empresa, la facilidad y conveniencia della y la occasion grande que ay, al presente, á causa de las alteraciones de Escocia, y como cree que V. M. solo les huviera dado fin, muchos dias ha, sin el respecto de acá, y el Christianissimo sin el de V. M., y lo que él dessea la union destas dos coronas, y los effectos que podrian hazer uñidos, y como serian señores de todo y podria dar ley al mundo, y partirsele entre sí. Y en el progresso de la empressa

de Inglaterra, tocó que, quando huviesse de venirse al tracto, seria necessario capitular; y que Su Santidad tambien entrasse, y tacitamente apunte division y particion.

Acabada esta platica, yo le agradescí los buenos officios que sabia havia hecho acerca de lo de Gravelingues, y le dixe como tambien havia dado las gracias al Rey, que él de nuevo se las diesse, porque creya que havria holgado de ver aquella plaça en manos de V. M. por muchas razones y por que no entrsse en manos de Ingleses, y que para la materia que aviamos tractado podia ser tan á proposito como él sabia. Agradesciólo; y dixome que haria el officio con el Rey, y que me certificava, como cavallero, que havia andado muy bien en ello, y que aunque siempre le havia conoscido gran affícion á las cosas de V. M., y á entretenerse con él en buena amistad, de algunos dias acá se la sentia mucho mayor; y que, de no tres, á esta parte havia escripto encarescidamente al governador de Cales, gran catholico y hechura desta casa de Guisa, que procurasse por todas vias de tener platicas é intelligencias, y assistir á los que las tuviessen en nombre de V. M. para que los de Hastende, Neuport y Dunquerque hiziessen lo que Gravelingas; y que él se lo havia encarescido, y encargaria mucho demas desto, porque, si se tuviesse aquellas marinas, seria cosa de mucha sustancia. De donde se puede comprehender que los tratos de Inglaterra con los Estados estuviessen muy adelante, y que á estos Reyes diessen cuydado el pensar de tener tal vezindad. Yo se lo agradescí de parte de V. M. y le pedí continuasse en ello y en semejantes buenos officios, assegurandole que los devia á la voluntad que V. M. tiene á él y á toda su casa.—Y assimismo me confirmó lo que tengo escripto, que el Rey Christianissimo ha ordenado en la frontera de Picardia y Champaña, certificandome que no havia veinte y cuatro oras que eran partidos algunos de los que llevavan la commission para diversas partes de aquella frontera, y que assimismo se les havia dado de parte del Rey y de la suya, para que procurassen tractar con los en cuyo poder se hallan las fuerças comarcanas de los Estados de Flandes para que se reduxessen

servicio de V. M. y que assistiessen y ayudassen, en todo lo que fuesse possible, á los que en su nombre tractassen de la materia.

Preguntele muy encarescidamente, y haziendo del mucha confidencia, que me dixesse si sabia que el duque de Alançon levantasse gente, porque toda la corte andava llena de que la levanta secretamente, y lo que havia y él entendia acerca de embaraçarse con los estados de V. M. — Respondióme que él tenia por cierto que el de Alançon inclinasse induzido de moços sediciosos y de poco entendimiento y menos fundamento, que le governavan y lo tractavan por sus particulares interesses y designos, debaxo de haver embiado á offrescer el conde de Lalaing que le entregaria quatro ó seys fuerças principales; pero que él no veya como el duque de Alançon pudiesse emprender esto sin ayuda del Rey, la qual en ninguna manera cree que se le daria, ni permission, por muchas razones, ny tampoco sabia como el de Lalaing pudiesse dalle las plaças, ni Flamencos lo consintiessen: y que á su parescer seria todo ayre, y hasta agora él no sabia ni entendia que se tractasse de levantar gente á nombre del de Alançon en ninguna parte del reyno, aunque se hablava en ella. — Roguele mucho que me avisasse de lo que acerca deste particular fuesse entendiendo, pues se podia y era beneficio comun, y aunque la empressa que me avia propuesto, y que todo se desturbaria en el estado de las cosas, con qualquier pequeño motivo. Prometióme de hazerlo, y por su parte todo buen officio en lo que en sí fuesse. Parescióme que se halle satisfecho destos Reyes, mas de lo que se piensa, y ha estado en dias passados, porque no pude comprehender dèl cosa en contrario, aunque le toque passos en que era facil sacar señal dello, si la huviera. Y esto tengo por gran indicio de que deven tener en muy buenos terminos la platica de la empressa de Escocia y Inglaterra, y de que se les ha dado intencion de satisfazerles en ello.

Esto es lo que con él passe; y para poder creer que sea trato llano y sincero, y que aya verdad en él, concurren diversas razones, de la qualidad del de Guisa y muestras de Christiandad y buena intencion, y de las urgentes causas que le mueven á lo de

Escocia, y lo que sentirian qualquier disturbo que en ello huviesse, y de la convenencia que les es á estos Reyes Christianissimos, y sobre todo lo que se ha visto por experiencia en el negocio de Gravelingas y en otras no de tanta sustancia ni tan palpables.

De Paris, á XIII de abril 1578.

1578. — 26 Avril. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 44, n. 61. — Déchiffr. officiel.*)

Prochaine arrivée du duc de Lorraine et du duc de Guise. — Assurance donnée par l'archevêque de Glasgow qu'avant de repartir ils prendront une détermination sur ce qui regarde l'Écosse. — Intention du duc de Lorraine de dépêcher aussitôt un de ses gentilshommes vers le Roi d'Espagne pour lui en donner avis — Nouvelles reçues d'Écosse à la date du 10, et desquelles il résulte que le jeune Roi et son Conseil restent maîtres de tout le royaume. — Retraite du Régent qui n'a plus aucune influence. — Position extrêmement critique dans laquelle il se trouve. — Dépêches reçues d'Angleterre à la date du 20, et dans lesquelles on annonce que la Reine d'Angleterre fait préparer des troupes pour marcher contre l'Écosse.

Entiendo que el de Lorrena y él (1) se partiran de aqui dentro de ocho ó nueve dias, y, segun el embaxador de Escocia dize, antes que partan, tomaran resolucion sobre lo tocante á Escocia y con ella piensa el duque de Lorrena despachar un gentilhombre suyo á Vuestra Majestad para communicarselo todo, y entender su voluntad.

Ay cartas de aquel reyno de los 10, en que avisan como el Rey pupylo y el Consejo quedavan señores de todo el reyno y fuerças dél, excepto de cierta tierra puesta en una laguna, donde estava presa la Reyna de Escocia quando se escapó (2), y al presente se havia retirado el Regente tirano; la qual no diz que es de importancia ni se puede defender, porque con quinientos hombres se le impidirá la entrada y la salida facilissimamente; y está muy

(1) Le duc de Guise.
(2) Le château de Lochleven.

remotto de todas las partes por donde podria ser socorrido de Inglaterra : y assi se tiene por presso, si otra cosa no succede.

De Inglaterra ay cartas de los 20 : dizen que aquella Reyna hazia aprestar gente, á lo que se entendia, contra Escocia, porque es negocio que le da grandissimo cuydado.

De Paris, á xxvi de abril 1578.

1578. — 6 Mai. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 43, n. 5. — Déchiffr. officiel.*)

Appréciation par l'archevêque de Glasgow du caractère de Balfour de Burghley, qui, suivant lui, est un homme brave, de beaucoup d'intelligence et d'esprit, mais vénal, très-intéressé, et sur lequel on ne peut se fier. — Avis qu'il n'est pas membre du Conseil nouvellement élu, quoique par les qualités de sa personne et sa capacité il soit bien digne d'en faire partie. — Renseignements donnés par l'archevêque sur ce Conseil composé de douze membres, mais qui en réalité est tout entier entre les mains des comtes d'Atholl et d'Argyll, qui se sont attribué l'un le gouvernement de l'État, l'autre la charge du jeune prince. — Persistance de Morton à se tenir à l'écart. — Intrigue qu'il a nouée, dit-on, dans le but de déterminer Élisabeth à mettre la Reine d'Écosse en liberté. — Réunion des États indiquée pour le mois de juin. — Soin qu'a pris l'archevêque de Glasgow de rappeler à don Juan de Vargas l'ancienne ligue existant entre l'Écosse et les États de Flandre, et qui a été renouvelée pour cent ans par le Roi d'Espagne lors de la conclusion de la paix. — Obligations réciproques imposées par ce traité, qui a été juré en Écosse, il y a quinze ans, par M. d'Ossonville au nom du Roi d'Espagne. — Ouverture faite par l'archevêque de Glasgow pour qu'en vertu de ce traité le Roi d'Espagne envoie visiter le jeune Roi d'Écosse et son Conseil, et leur offrir sa protection et ses bons offices. — Offre de services que fait lui-même l'archevêque de Glasgow, en se déclarant prêt à soutenir en secret, mais d'une manière efficace, les prétentions du Roi d'Espagne. — Remercîments qui lui ont été adressés par l'ambassadeur avec promesse de rendre compte au Roi d'Espagne de sa bonne volonté.

Ha me dicho el embaxador de Escocia que un tal Bafur de Burley, de quien lleva una carta Hanrrison para Vuestra Magestad, es buen hombre, de mucho entendimiento y spiritu, pero cobdiciosso, venalissimo, interesal, y de quien no se puede fiar; y no es de los del Consejo nuevamente electo, aunque vale por las qualidades de su persona y ingenio; y que, si bien ay nombre

de doce consejeros para el govierno, todo el se resume y está e manos de los dos condes principales auctores de la solevacion que son de Atol y de Arguyl; y que el de Atol tiene el estado justicia, y el de Arguyl assiste y tiene á cargo la persona d Rey; y los consejos son para ayudar á esto *propter formam.* I regente Morton está todavia en aquel lago, y tracta, creo, de ay darse por via de quimeras de hazer que la Reyna de Inglaterr diesse libertad á la de Escocia. En donde han asignado junt general de Estados, por todo el mes de junio que viene.

Diome cuenta assimismo el embaxador de Escocia de la lig antigua que ay entre aquel reyno y los Estados de Flandes, como, si se acuerda bien, se renovó por cien años ultimament despues de las pazes que V. M. hizo con estos Reyes Christiani simos, y como, en virtud della, estan obligados los unos y l otros á ayudarse; y no yr contra ni favorescer rebeldes, y qu M. de Ossunvila fue por orden de V. M. á hazerla jurar en Esc cia, havrá quince ó diez y seis años. Y hablando largo en est proposito, me dixo que seria á proposito que V. M. embiasse visitar al Rey pupilo, y al Consejo, congratulandose con ellos offresciendoles favor y assistencia, en conformidad de la buen paz y union antigua que con ellos se ha tenido y tiene, y com morandola; y que quando V. M. pretenda alguna cosa de aqu reyno, que él no podia de directo ser el medianero hallandose e este reyno, por no dar sospechas : pero que él me offrescia d darmele tal y por cuyo medio se pudiesse hazer mucho effecto e lo que se pretendiesse, tocandome, como otras vezes me ha t cado, no tener por sufficiente ni conveniente el de Anrrisson. — Yo se lo agradescí y le dixe que daria á V. M. noticia dello com se la tenia ya dada muchas vezes de sus buenas partes y de l voluntad que muestra á su servicio.

De Paris, á VI de mayo 1578.

1578. — 6 Mai. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 114. — Déchiffr. officiel.*)

Départ de l'ambassadeur d'Écosse pour aller prendre les eaux. — Surprise témoignée par don Juan de Vargas d'une telle résolution, au moment où les affaires de France et d'Écosse sont dans les conjonctures les plus graves. — Conversation confidentielle qu'il a eue sur ce sujet avec l'archevêque qui lui a donné à entendre que ce voyage n'était qu'un artifice pour détourner les soupçons conçus par l'ambassadeur d'Angleterre sur ce qui avait été négocié par les Guises quelques jours auparavant. — Assurances qu'il lui a d'ailleurs données qu'il s'en allait parfaitement instruit de ce qui se passait en Écosse. — Son but, qui est de gagner du temps et d'examiner, comme le lui écrit la Reine sa maîtresse, les moyens de faire passer le jeune prince en France. — Leur crainte, en le voyant déjà en possession du trône, que, si sa mère s'en repose sur lui, il ne se rende entièrement maître de l'État, tandis que la Reine veut régner sans partage tant qu'elle vivra. — Opinion de don Juan de Vargas que c'est là un grand élément de division et de discorde entre la mère et le fils, et qui peut dès l'origine susciter de graves embarras. — Parti que peut en tirer la Reine d'Angleterre pour favoriser ses prétentions aux dépens de l'un et de l'autre. — Conseil d'ami qu'il a donné à l'ambassadeur pour qu'on se garde bien de traiter légèrement une telle affaire. — Son avis que pour le moment le mieux serait de laisser le jeune prince se fortifier et se rendre maître de toute l'Écosse. — Facilité qu'il aurait, une fois maître paisible de ses États, d'obtenir de gré ou de force la liberté de la Reine sa mère. — Conviction de don Juan de Vargas que le seul point qui importe pour le moment à Marie Stuart est de conserver la vie et de recouvrer la liberté, sauf à ménager plus tard, et dans de meilleures conditions, entre elle et son fils, un accommodement qui leur serait également profitable à tous deux.— Déclaration de l'archevêque de Glasgow que toutes ces observations sont parfaitement fondées. — Lettres qu'il a déjà écrites dans ce sens à plusieurs reprises à la Reine sa maîtresse. — Son intention de lui écrire de nouveau, en insistant encore davantage et en la tenant au courant de tout ce qui se passe. — Avis qui aurait été donné de bonne part à l'archevêque de Glasgow que la Reine d'Angleterre, vu les termes où en sont les affaires d'Écosse, en est elle-même à chercher comment elle pourrait, moyennant certaines garanties, mettre la Reine d'Écosse en liberté. — Arrivée à Paris de personnages anglais partis d'Angleterre quatre jours auparavant, et qui ont assuré que la Reine d'Angleterre était assez dangereusement malade, et que l'on s'occupait sérieusement de la mise en liberté de la Reine d'Écosse.

El embaxador de Escocia se va de aqui á unos baños; y tratando con él familiarmente sobre el ausentarse desta corte en semejante sazon, assi de las cosas deste reyno como de las del suyo, he venido á comprehender que, en alguna manera, se va

artificiosamente por no confirmar al de Inglaterra en las grandes sospechas que trae de lo que los de Guisa han tratado estos dias passados; paresciendole que, con verle bolver las espaldas en e hervor de la platica, no pensará que ay fundamento en lo que se le deve aver avisado y él se ymagina. Y assimismo (y casi lo he entendido por palabras expressas) se sale entendido el estado en que se halla lo de Escocia, por dar tiempo y aguardar fuera de aqui á ver, como le escrive la Reyna su ama, con el Rey pupilo y con su embaxador, si le embiasse aqui; porque ya lo veen en possession, temen, si la madre holgará, que se vaya de todo apoderando del reyno, siendo ella la señora y queriendo serlo durante su vida. Materia sobre que podria venir á haver division, discordia y parcialidades entre madre y hijo, que en esto principios podria ser de grande inconveniente, y lo que pretend la Reyna de Inglaterra para entrar y prevalescer contra entrambos. Y assi yo le dixe, como amigo, que era mucho de adverti no le hiziessen juego; y que por el presente tendria por muy acertado dexarle fortificar y apoderar del reyno al pupilo, sin darle disturbo; que despues hijo era y procurar tenia la libertad de la madre, y viendole señor quieto, podria por amor ó por fuerça averla. Y lo que á la Reyna convenia al presente no era sino assegurar la vida y salir de prision, que es en lo que ma va; que con esto podria tratar de lo demas y en mejor sazon, y entre ellos se acomodarian de suerte que estuviesse bien á todos. Paresciéle mucho bien, y dixo que era assi, y que avia escript por diversas vias á la Reyna, y pensava tornarla á escrivir agor mas largo, avisandole de todo; y desseava mucho tener respu esta suya. A lo que yo entiendo, ella tiene brio y pensamient de allí donde está hazerse temer. Dixome assimismo que teni aviso de buena parte que la Reyna de Inglaterra andava buscando traças para darla libertad con algunas capitulaciones y seguridades, attento los terminos en que se hallan las cosas de Escocia.

Entiendo que oy han llegado aqui ciertos Ingleses partido quatro dias ha de Inglaterra; los quales dizen que aquella Reyn

quedava indispuesta y con algun peligro, y que se tratava muy de veras de dar libertad á la de Escocia.

De Paris, á VI de mayo 1578.

1578. — 14 MAI. — PARIS.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B; 46, n. 116. — Déchiffr. officiel*)

Dépêches reçues par l'ambassadeur d'Angleterre et communiquées par lui à l'un de ses amis. — Avis contenus dans ces dépêches que des lettres écrites au Roi d'Espagne par Marie Stuart, par lesquelles elle lui demandait secours et protection, et déclarait se remettre entièrement entre ses mains, ainsi que d'autres lettres écrites par elle aux ducs de Lorraine et de Guise, ont été interceptées. — Vive indignation témoignée à ce sujet par la Reine d'Angleterre. — Son intention de traiter rigoureusement Marie Stuart dans le prochain Parlement, en la faisant déclarer inhabile à la succession au trône et même en menaçant sa vie. — Mauvais accueil fait en Angleterre à Hiéronyme Gondi, qui a été regardé comme un agent des Guises, d'intelligence avec le Roi d'Espagne, et qui n'a pu obtenir l'autorisation de rendre visite à Marie Stuart. — Retour prochain de Gondi, qui arrive très-mécontent, quoiqu'on ait essayé de l'amadouer en lui faisant ensuite bonne chaire et en lui donnant une chaîne de cinq cents écus. — Nouvelles d'Écosse. — Complot tramé par Morton à l'instigation de la Reine d'Angleterre pour enlever le Roi d'Écosse. — Embuscade qu'il avait dressée à cet effet à la tête de huit cents cavaliers dans le voisinage du château habité par le jeune prince. — Confiance de Morton dans le succès de son entreprise, qui en effet aurait réussi sans un avertissement reçu d'une manière providentielle par le gouverneur du Roi. — Mesures énergiques prises immédiatement pour déjouer le complot. — Arrestations de plusieurs des auteurs et complices de cette machination, qui aurait pu avoir les plus graves conséquences. — Importance que la Reine d'Angleterre y attachait pour arriver à ses fins.

De cartas escriptas al embaxador de Inglaterra que aqui reside, y comunicadas á un amigo suyo, he entendido que han sido interceptas en aquel reyno ciertas cartas que la Reyna de Escocia escrivia á V. M., encomendandose y poniendose en sus manos, con grande humildad, pidiendole socorro y amparo; y assimismo otras que escrivia á los duques de Lorena y Guisa acerca de la materia, y para que lo solicitasse y hiziesse de su parte lo que pudiesse. De lo qual la de Inglaterra se muestra indignada y con animo de mostrarlo y tratarla mal en este parlamento que se ha de tener agora, nó solo que se declarará por inhabil á la succes-

sion del reyno, pero aun en lo que toca á la vida; y por esta causa se entiende que hizó muy ruyn acogimiento á Hieronimo Gondi, y no le quiso dar licencia para que la fuesse á ver, pensando que todo era trama de los Guisas, con intelligencia de V. M. Y assi se espera aqui al Gondi por horas; el qual viene muy mal satisfecho, segun se dize, del acogimiento que se le hizó, aunque á lo ultimo diz que lo emendó y le regaló, y dió una cadena de quinientos escudos. Y las cartas de la Reyna de Escocia se entiende que fueron hechizas y por hazerle daño ([1]).

Por relacion de gente venida de Escocia ultimamente se entiende que aviendo platicado por parte de la Reyna de Inglaterra al ayo del Principe de Escocia, y siendo de acuerdo con un gentilhombre Escoces de los privados del conde de Morton, que despues destas rebueltas le avia desamparado y passadose al Principe, haziendo del buen vassallo, ordenaron de llevarle á holgar y á caça un dia á ciertas partes cercanas del castillo donde residia, aviendo hecho poner en emboscada ocho cientos hombres á cavallo, muy en orden, para que le prendiessen y diessen con él, volando en Inglaterra en la frontera, en la qual estavan todos en arma aguardandole, teniendo el trato por infalible, como lo fuera si Dios milagrosamente no le preservará, porque estando ya á cavallo y en peçando á caminar hazia la emboscada que estava muy cerca, llegó un cavallero al ayo del Principe y le dixo: « Señor, qué vais vendido! retirad al Principe. » Y sin oyr ni dezir mas, se bolvieron al castillo y hizieron cerrar las puertas y alçar las puentes y tirar tres tiros de artilleria, advirtiendo á los circunvezinos que acudieron luego en armas ([2]). Y descu-

(1) Don Juan d'Autriche pensait également que ces prétendues lettres étaient des lettres supposées, que l'on n'attribuait à Marie Stuart que pour avoir un prétexte de la traiter avec plus de rigueur : *Las cartas que dizen haverse intercepto á la Reyna de Escocia para S. M. y para mi, deven de ser fingidas para tener ocasion de tratarla mal* (Lettre de don Juan d'Autriche à don Juan de Vargas, du 1er juin 1578. Liasse B. 43, n° 26).

(2) Les communications étaient encore bien lentes au XVIe siècle, et lorsque don Juan de Vargas annonçait à Philippe II, le 14 mai, la tentative infructueuse de Morton, des événements importants s'étaient accomplis, et, dès le 9 mai, Morton étant parvenu à s'introduire à l'improviste dans le château de Stirling, s'était emparé de la personne de Jacques VI, et avait ressaisi l'autorité suprême (Voyez Labanoff, *Résumé chronologique,* nouv. édit., p. 86, et Tytler *History of Scotland,* t. VI, p. 216).

briόse el negocio, y estavan presos algunos de los auctores y participantes; que si succediera, se tiene fuera de mucho inconveniente y la cosa que mas desseava y importava á la de Inglaterra para los fines que lleva y assegurarse del gran miedo que tiene.

De Paris, á XIV de mayo 1578.

1578. — 27 JUIN. — PARIS.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 43, n. 52. — Déchiffr. officiel.*)

Retour de l'ambassadeur d'Écosse. — Visite qu'il a faite à don Juan de Vargas. — Compte-rendu de leur conférence. — Grandes protestations qu'il a rapportées de la part du duc de Guise, qui reste en Champagne et qui se porte bien. — Nouvelles fâcheuses communiquées par l'archevêque touchant les affaires d'Écosse. — Complot tramé contre le gouverneur du jeune Roi, lord Erskine, qui a été dépouillé de sa charge, ainsi que le comte d'Argyll. — Rapprochement entre les comtes d'Argyll et d'Atholl, lord Erskine et le comte de Morton, l'ancien régent. — Parti qu'ils ont pris de se porter tous ensemble vers l'endroit où est le jeune prince. — Craintes inspirées par le résultat de cette nouvelle situation, attendu qu'elle a été concertée avec l'Angleterre.

El embaxador de Escocia ha buelto de los baños donde havia ydo. Vinóme á ver á los 24, y ha me traydo un gran recaudo de M. de Guisa, el qual queda en Champaña, con salud. Hame dicho que lo de por allá está quieto; que por las ultimas de Scocia le avisan que dos sobrinos (1) del governador del Principe de Scocia, hijos de su hermano mayor, se havian amotinado contra el *tio*, y le havian hechado del cargo y de la corte, á él y al conde de Arguil, violentamente, con pretextu de que se temian dellos: y que despues desto, el conde de Atol y el de Argil y el governa-

(1) Ces renseignements manquent à la fois d'exactitude et de précision. Alexandre Erskine de Gogar, qui est ici désigné par le titre de gouverneur du prince d'Écosse, n'avait qu'un seul neveu, John, septième comte de Marr. Ce jeune homme, que l'on nommait le jeune comte de Marr, parce qu'il portait le même prénom que son père, était né vers 1558, et avait alors à peine vingt ans. Ce fut lui qui, circonvenu par Morton, s'empara du château de Stirling et en chassa lord Erskine, son oncle; mais ce fait s'était passé deux mois auparavant, le 26 avril (Voyez R. Douglas, *Peerage of Scotland*, t. II, p. 213, et Tytler, *History of Scotland*, t. VI, p. 244).

dor del Principe se havian abocado con milor Morton, qı regente depuesto; y de concordia havian buelto todos adonde estava el Principe, y se esperava ver el success novedad; de que él teme porque sea con intelligencia de terra. Y cierto seria gran daño y de harto inconvinier aquella Reyna se assegurasse de lo de aquella parte que donde mayor daño le podria venir, como ella lo teme, procura de remediallo por todas vias.

Ha me dicho assimismo, que ay aqui cartas que el ob Rose, escóces, era partido de Roma para venir à esta c que el cardenal Farnes y don Juan de Çuñiga le havian l sobre cosas de Escocia, y encargadole tratos en aquel re hame hablado claro y como hombre de bien, aunque podria ser con passion, diziendo que el obispo es buena p pero no para semejante manejo, porque es hablador, ligero, y que no sabe tener screto. Y, en mucha parte, con con la relacion que yo tengo dél por otras vias; de que parescido hazerla á V. M. : y he holgado de entenderlo pa sobre aviso. Y tornare á dezir que el no dexar caer lo de cia, es de harto momento, y seria de grandissimo hallar y traça de emprender por ally con fundamento lo de Ingl

De Paris, á XXVII de junio 1578.

1578. — 17 Aout — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 60. — Déchiffr.*

Nouvelles d'Angleterre en date du 10 août, qui font connaître que les deu du gouverneur du Roi d'Écosse se sont emparés de la personne du jeu du château de Stirling. — Bruit répandu qu'ils ont appelé auprès d'eux de Morton, et qu'ils se sont entendus pour retenir le jeune prince p dans ledit château, où ils veulent convoquer le parlement. — Refus de d'Atholl et d'Argyll, du Conseil et de la noblesse, de se rendre à cette tion. — Armements qui se font de part et d'autre. — Imminence d'un c Craintes de l'ambassadeur que la Reine d'Angleterre, qui doit avoir co cette affaire, n'en profite pour s'emparer du prince et du royaume d

usant en ceci de son habileté accoutumée, qui fait que, sans risquer un seul homme où les autres en perdraient mille, sans même risquer un cheveu, elle vient à bout des plus grandes difficultés. — Avertissement de l'ambassadeur qu'il n'a encore rien reçu de précis sur cette affaire, et que l'ambassadeur d'Écosse n'est pas mieux renseigné que lui.

Por avisos de Inglaterra de los x se entiende que los dos sobrinos (1) del ayo del Principe de Scocia, que, como he escripto por otras, se havian apoderado de su persona y del castillo de Sterlin, paresce que despues han llamado al conde de Morton, el qual y ellos tienen al principe en aquel castillo, donde pretenden, con su nombre y auctoridad, se aya de yr á juntar el Parlamento. De otra parte los condes de Atol y de Arguyl, el Consejo y la nobleza, que se hallan en Lilelburg, no se fian, y dizen no convenir ni poderse juntar á aquel acto dentro un castillo pequeño. Y sobre esto arman contra el conde de Morton, y los demas; y él y ellos arman tambien por su parte, de suerte que paresce que lo de allí quedava en ruynes terminos, y es mal negocio, y de temer que la Reyna de Inglaterra, que le deve haver puesto en ello, venga á salir con lo que pretende, apoderandose de aquel Principe y del reyno, por pura cabeça y maña, como ha hecho todo lo que se sabe y quanto trata sin gastar uno por mill de lo que por otra via era necessario, ni arriscar pelo, haviendose hallado y hallandose siempre rodeada de no pequeñas difficultades. No he entendido menudamente el particular desto, ni el embaxador de Scocia le tiene hasta agora.

De Paris, á XVII de agosto 1578.

(1) Voyez la note 1, p. 155.

1578. — 26 Aout. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 65. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite à don Juan de Vargas par l'archevêque de Glasgow. — Lettre du comte d'Atholl, en date du 4 avril, que l'archevêque a reçue, et qui lui a fait concevoir de grandes inquiétudes.—Avis donné dans cette lettre par le comte d'Atholl, qu'il se rendait avec le comte d'Argyll, le Conseil et la noblesse, à Édimbourg pour y rassembler des forces dans l'intention d'aller délivrer le prince d'Écosse; — que ce prince est actuellement prisonnier dans le château de Stirling au pouvoir des trois neveux de son gouverneur, qui, pour se maintenir, ont appelé le comte de Morton; — que celui-ci, en homme d'expérience, aussi habile que rusé, trouve moyen de manier toutes les affaires sous le nom du jeune prince; — que l'on a tenu à Stirling un parlement où peu de personnes ont assisté, parce que les comtes d'Argyll et d'Atholl et les autres membres du Conseil avaient envoyé pour protester de la nullité de cette assemblée; — que lesdits comtes continuent de se regarder comme chargés du gouvernement; — qu'en conséquence ils donnent des ordres, publient des ordonnances, et viennent de faire paraître un édit portant défense à tout Écossais de sortir du royaume pour entrer au service d'aucun prince étranger, sous peine de la vie et de la perte de ses biens; — qu'en vertu de cet édit on a envoyé des forces pour retenir un corps de huit cents hommes qui était prêt à s'embarquer pour la Flandre; — que, sur ces huit cents hommes, quatre cents sont entrés comme soldats au service du Conseil, et les autres se sont dispersés pour se retirer chez eux; — que, de leur côté, le comte de Morton et ses adhérents lèvent des troupes, et que l'on craint extrêmement qu'ils ne finissent par recevoir de puissants secours de la Reine d'Angleterre, qui, suivant toute apparence, a donné les ordres et le plan de toute l'entreprise; — que l'on appréhende fort que, si le comte de Morton parvient, en introduisant des troupes dans le château, à s'emparer de la personne du jeune Prince, il ne l'embarque sur la rivière, pour de là gagner la mer et se jeter en Angleterre avec lui; — que ce malheur entraînerait la perte certaine et entière du royaume d'Écosse, puisque évidemment la Reine d'Angleterre n'a pas d'autre but que de tenir en son pouvoir la mère et le fils, afin de les faire périr l'un et l'autre et d'en finir avec leurs prétentions; — que la situation dans laquelle les comtes d'Argyll et d'Atholl se trouvent placés est des plus critiques, et qu'il leur sera impossible de résister s'ils ne sont appuyés et secourus d'une manière efficace; — qu'il résulterait un immense danger pour les affaires de Flandre si la Reine se trouvait non-seulement délivrée d'inquiétude du côté de l'Écosse, mais même entièrement maîtresse de ce pays; — que le Roi d'Espagne a donc le plus grand intérêt à agir de ce côté, et qu'il faut le supplier de faire quelques démonstrations vis-à-vis des comtes et de la noblesse, soit en leur écrivant, soit plutôt en les envoyant visiter par un intermédiaire de grande confiance qui, sous prétexte d'affaires de commerce, pourrait partir de Bilbao pour aller débarquer à Dumbarton; — que cet agent, après s'être entendu avec eux sur l'état des affaires, pourrait leur offrir l'assistance du Roi d'Espagne, afin de les stimuler et de les mettre à même de rendre à Sa Majesté d'importants services; — qu'en effet non-seulement ils pourraient, quant à présent, faire obstacle aux desseins de la

Reine d'Angleterre, mais même un jour se rejeter sur elle et son propre royaume, pour mettre en liberté Marie Stuart qui en est l'héritière directe, et empêcher ainsi à tout jamais l'envoi en Flandre de troupes et de tout autre secours; — qu'enfin, si le Roi d'Espagne daigne faire quelque chose pour eux, soit par cette voie, soit par toute autre, il faut que cela se fasse promptement, avant que la saison soit passée, et que ce sera le moyen d'obtenir à peu de frais de grands résultats.

A los XXIIII escriví ultimamente à V. M. avisando de lo que occurria, y el proprio dia, por la tarde, vino á verme el embaxador de Scocia, y me dixo, con mucha pesadumbre, que tenia cartas del conde de Atol, de los quatro, el qual se hallava con el conde de Arguil y el Consejo y la nobleza en Lilelburg, amassando gente, y formando exercito para yr á poner en libertad al Principe que estava en el castillo de Sterling, y, con él, los tres sobrinos de su ayo, que fueron los que le echaron y se apoderaron del Principe, y la madre ([1]) del uno dellos. Los quales para fortificar su valia, y sustentar lo hecho y entretenerse, havian llamado al regente conde de Morton, y le tenian alojada su persona y tres criados dentro del castillo y los demas abaxo en el lugar. Y que, como hombre de experiencia, mañoso y diestro mas que ellos, lo yva manejando y governando todo á nombre del Principe. Y que, en el mismo, se avia tenido allí el Parlamento dentro del castillo ([2]), al qual havian acudido pocos, porque los condes de Atol y de Arguil, Consejo, nobleza y sus adherentes havian embiado á protestar de nullidad; y despachavan ordenes y hazian bandos por su parte como governadores. Y assi havian publicado un edicto que ninguna persona saliesse del reyno á servicio de ningun principe, so pena de la vida y confiscation de los bienes, y ningun marinero los pudiesse embarcar en su navio. Y le havian embiado al Seactor mano armada contra 800 hombres que estavan á la lengua del agua para passar en Flandes; de los quales los 400 se avian contentado de venir á servicio de la nobleza, y assi los havian assoldado, y los otros 400 se avian desmandado

([1]) La comtesse de Marr, Anabella Murray, fille de sir William Murray de Tullibardine, et mère du jeune comte de Marr (Douglas, *Peerage of Scotland*, t. II, p. 212).
([2]) Le 25 juillet.

y ydo á sus casas. Dize tambien por otra parte que el Morton y sus sequaces levantan gente para defenderse. Y temen grandemente que, haviendo tiempo, seran muy assistidos y ayudados de la Reyna de Inglaterra, por cuya orden y traça se sospecha salga todo. Y assimismo teme que si el Morton diestramente introduze gente en el castillo, y se apodera del Principe, que se ha de meter por la ribera que de allí va á la marina, y dar consigo y con él en Inglaterra. De lo qual se podria quasi tener por cierta la total perdida de aquel reyno, y la muerte del Principe y de su madre; porque, sin dubda, se entiende que ninguna otra cosa pretende la de Inglaterra que tenerlos entrambos en su poder para darsela y acabar con sus pretensiones; significandome largamente el peligroso estado en que lo de allí quedava, y como le paresce, que si estos condes no son assistidos y ayudados podran mal durar, y del inconveniente que á lo de Flandes y todo lo demas será que la Reyna de Inglaterra, no solo se aquiete del temor, pesadumbre y recato con que la tienen las cosas de aquel reyno, pero se haga señora dél; y por el consiguiente tanto mas potente y desembaraçada de todas partes; pues aun, como agora está, es quasi opinion comun que, mientras se entretuviere y conservare, no ay dar fin á lo de Flandes; y que el mas breve y mas verdadero de todos havia de ser por allí. Y á este proposito me cargó la mano en que yo lo representasse á V. M. y le supplicasse lo mande considerar; y que, como me ha dicho y ya yo he escripto otras vezes, fuesse servido de hazer demostracion con aquellos condes, Consejo y noblezza, escriviendoles ó embiandoles á visitar por via de alguna persona confidente sin ruydo, que saliendo de Bilvao, podria llegar brevissimamente á desembarcar á Dumbertayn (1), puerto de Scocia que tiene por ellos, con achaque de llevar quinze ó veintes botas de vino ó otra mercancia, y hablarlos y entender del estado de las cosas, y offrescerles assistencia, y animarlos y obligarlos con esto, porque podrian hazer grandissimo servicio á V. M. assi con impedir los

(1) Voyez ci-après, p. 165, la pièce intitulée : *El camino y orden*, en date du 10 octobre.

esignos de la Reyna de Inglaterra, como con el dar un dia
›bre ella, y sobre su reyno, segun los successos, á titulo de
bertar su propria Reyna y derecha heredera dél, y impedir las
vas de gente para Flandes y otras cosas. Que si V. M. fuesse
ervido de hazer alguna por esta via ó por otra, fuesse breve-
iente, por que no se passasse la sazon; pues se le consumia
into en la guerra de Flandes, y esto era muy dependiente de
llí, y podria hazerse mucho effecto con poca cosa.

De Paris, á XXVI de agosto 1578.

1578. — 19 SEPTEMBRE. — MADRID.

PHILIPPE II A DON JUAN DE VARGAS MEXIA.

rchives de l'Empire. — *Fonds de Simancas, liasse B. 47, n. 8.* — *Déchiffr. officiel.*)

ttention particulière donnée par le Roi d'Espagne au point traité par son ambassadeur avec l'archevêque de Glasgow pour l'envoi d'un agent secret de Bilbao en Écosse. — Recommandation à don Juan de Vargas de continuer cette négociation avec l'archevêque, et de lui renouveler en même temps l'assurance que le Roi d'Espagne est disposé à faire tout son possible en faveur de la Reine d'Écosse. — Informations que devra prendre l'ambassadeur pour savoir si le duc de Guise et le Roi de France font également quelque chose pour elle, et si elle-même a conservé des intelligences en Écosse. Avec qui et dans quel but? — Réponse qu'il faudra faire à l'archevêque au sujet d'Antonio de Guarras. — Nouvelles démarches prescrites par le Roi d'Espagne pour obtenir la mise en liberté de ce gentilhomme.

De consideracion es lo que passastes con el embaxador de
scocia, y señaladamente lo que apuntais que se podria hazer
mbiandose persona de Bilvao á quel reyno, con la orden y
ubierta que dezis; y assi se mirará y resolverá lo que mas con-
enga, y á su tiempo se os dará aviso dello. Vos yreis entrete-
iendo al dicho embaxador, con assegurarle que de mi parte se
ará quanto se pudiere en beneficio de su Reyna. Y será bien
ue me aviseis si esse Rey ó los de Guisa hazen algo por ella, y
i se tiene todavia algun genero de intelligencia en aquel reyno,
y con qué personas y á qué fin. Y en quanto á lo que os apuntó
l dicho embaxador de Antonio de Guaras, le podreis dezir que,

aunque don Bernardino de Mendoça (en cumplimiento de la orden que de aqui llevó) ha hecho quanto ha podido para que se le dé libertad, le escrivo agora y embio á mandar que apriete el negocio hasta acabarlo, lo mejor y mas presto que se pudiere. Vos le remitireis mi pliego al recaudo que soleis.

De Madrid, á xix de setiembre 1578.

1578. — 19 Septembre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 52. — Déchiffr. officiel.*)

Lettres des comtes d'Argyll et d'Atholl reçues par l'ambassadeur d'Écosse, et dans lesquelles ces deux seigneurs annoncent que, le 15 août, ils s'étaient rendus à la tête de sept ou huit mille hommes jusqu'à trois lieues de Stirling pour tenter de remettre le jeune Prince en liberté; — que le comte de Morton étant de son côté sorti de Stirling à la tête de quatre ou cinq mille hommes, l'ambassadeur d'Angleterre s'est interposé pour amener un arrangement entre les deux partis; — qu'en usant de persuasion à l'égard des comtes et d'autorité à l'égard de Morton, il est parvenu à régler les bases d'un accord et à leur faire déposer les armes; — mais que, cela fait, on n'a rien accompli de ce qui avait été promis, et que le Prince demeure comme auparavant sous l'autorité de Morton; — que lesdits comtes se sont donc retirés chez eux avec intention de reprendre les armes, fermement convaincus qu'ils avaient été dupés par l'ambassadeur d'Angleterre, lequel n'avait agi ainsi que pour gagner du temps et laisser à la Reine d'Angleterre le loisir d'envoyer des secours au comte de Morton. — Craintes de l'archevêque de Glasgow sur la mauvaise issue de cette affaire. — Inquiétudes manifestées par les comtes d'Argyll et d'Atholl, qui prient instamment l'archevêque d'obtenir des secours en leur faveur, parce qu'autrement ils sont en passe de tout perdre, eux, le Prince et le royaume, si la Reine d'Angleterre vient à faire contre eux un grand effort. — Développements dans lesquels l'archevêque est entré à cet égard pour prier l'ambassadeur de représenter au Roi d'Espagne combien il importe à son service de secourir et de protéger ceux de ce parti, et quel immense dommage il adviendrait de leur ruine, qui rendrait la Reine d'Angleterre maîtresse absolue des affaires en Écosse. — Détails qu'il a donnés sur la nature du secours demandé au Roi d'Espagne, et qui pourrait être, soit de quatre mille arquebusiers, soit seulement de l'argent nécessaire pour solder cette troupe, afin d'apporter à cette affaire plus de célérité et de secret. — Offre qu'il fait au Roi d'Espagne, dans le cas où cette dernière proposition serait agréée, de servir d'intermédiaire, promettant de ne pas distraire un seul denier de la somme affectée à cet objet, et s'engageant à en rendre le compte le plus exact. — Dernières observations de l'archevêque, qui a représenté avec de grandes paroles combien cette affaire offrait au Roi d'Espagne d'importance et d'utilité à cause de ses affaires de Flandre. — Instances de don Juan de Vargas pour que le Roi

d'Espagne fasse connaître sa volonté, le priant d'examiner si en effet le meilleur moyen de terminer les affaires d'Angleterre, d'Irlande et de Flandre, ne serait pas l'intervention en Écosse. — Offre qui aurait été faite par la Reine d'Angleterre au comte d'Argyll d'une pension régulière de 6,000 écus, s'il voulait rappeler les gens du comté d'Argyll qui ont profité du voisinage pour aller se joindre aux Irlandais révoltés. — Assurance donnée à don Juan de Vargas que le comte d'Argyll a fermé l'oreille à cette proposition.

El embaxador de Escocia me ha dicho ultimamente que tiene cartas de los tres de los condes de Attol y de Arguil, en que le avisan como, haviendo juntado, á los xv del passado, siete ó ocho mil hombres, avian ydo hasta tres leguas de Sterling para ver de poner en libertad al Principe; de donde salió el regente milord Morton con tropa de quatro ó cinco mill, y se les acercó, dando muestra de querer combatir. Y estando muy à punto de poder venir á hazerlo, se entremetió el embaxador de Inglaterra (1), yendo y viniendo á parlamentar del un campo al otro; y á la fin, á ellos con persuasiones, y al Morton con auctoridad, los reduxó á que se acordassen, mediante algunos capitulos que paresció estar bien á entrambas partes; que en suma era : que el Principe fuesse puesto en libertad, y toda la nobleza tuviesse libre accesso á él, y que se eligiessen ocho consegeros, los quatro por nombramiento del Principe, y los otros quatro por nombramiento de los condes de Attol y Arguil, y á su devocion, y cosas al tono, con que hizo desarmar á los unos y á los otros. Y despues de haver depuesto las armas, no se ha cumplido cosa de lo capitulado, y el Principe se queda como se estava, y el Morton con él. Y los condes se han havido de retirar á sus casas con animo de bolver á armar, visto la inobservancia y su credulidad, porque no tomaron otra seguridad que la palabra y firma del embaxador de Inglaterra, que lo devió tramar todo artificialmente para engañarlos y echar tiempo adelante, dandole á su ama para que pueda embiar soccorro al Morton, que entonces estava inferior y á riesgo de perderse. El embaxador teme de ruyn successo; y á quanto yo entiendo, los condes le escriven

(1) Sir Robert Bowes.

temerosos y encargandole que procure como sean ayudados, porque de otra suerte dubdan de perderse á sí y al Principe y reyno, si la de Inglaterra haze effüerço, como piensan, y ellos no son favorescidos. Sobre lo qual me ha tornado á hablar largo, pidiendome represente á V. M. quan conveniente seria á su servicio, para todo, mandar soccorrer y amparar á esta gente, de suerte que puedan hazer rostro y entretenerse, y del inconveniente y daño grande que seria el dexarlos caer, y que la Reyna de Inglaterra se apoderasse de lo de allí : materia, cierto, en que ay cosas muy dignas de considerar, como allá se entenderá mejor. Y ha me venido á dezir lo que havrian menester demas de sus fuerças, y con que facilmente allanarian lo del reyno, para despues, con mayores preparaciones, attender al vezino : serian quatro mill arcabuzeros pagados, ó el dinero para pagarlos, por mas presteza y facilidad y menos publicidad. Y que, quando V. M. fuesse servido paresciendole conveniente de hazerles alguna merced y obligarlos, él se offresce á ser desde aqui el comissario, y responderá que no se gaste un cornado en otra cosa, ni por mas tiempo del que fuere menester, y daria llanissima cuenta de todo : esto con grandes palabras y representaciones de quanto importaria y seria servicio de V. M. para las cosas de Flandes. V. M. podrá mandar ver lo que fuere dél, que al parescer la mas facil via de acabar lo de Inglaterra y lo de Irlanda, es por Escocia, y de dar fin á lo de Flandes por la Inglaterra; mientras la qual estuviere en pié, dará siempre grandissimos impedimentos y embaraços.

Dixiome assimismo el embaxador de Scocia que le avisan que la Reyna de Inglaterra havia hecho offrescer al conde de Arguil seys mill escudos de pension ordinaria, por que hiziesse retirar todos los que de sus tierras estan en Irlanda, en favor de los solevados contra ella en aquel reyno, porque el condado de Arguil confina con las marinas que responden á Irlanda, y ay menos distancia de la unas á las otras que de Dobla á Cales, y hablan todos una misma lengua; peroque el conde no le havia dado oydos ni lo acceptaria. — De Paris, á XIX de setiembre 1578.

1578. — Octobre.

El camino y orden que havria de llevar la persona que huviesse de yr á Escocia por parte de Su Magestad.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 16. — Déchiffr. officiel.*)

Itinéraire à suivre et conduite à tenir par la personne qui serait envoyée en Écosse de la part du Roi d'Espagne. — Indication de Dumbarton comme le point où un vaisseau parti de Bilbao pour l'Écosse devrait aller aborder. — Ressource que l'on aurait de pouvoir en toute sécurité prendre terre sur les côtes environnantes, qui font partie du comté d'Argyll. — Désignation des deux chefs avec qui on aura à traiter, et qui sont le comte d'Argyll, vers lequel il faudra se rendre directement, et le comte d'Atholl, chancelier d'Écosse. — Moyen que fournira le laird de Drumquhassil, gouverneur de Dumbarton, pour entrer en pourparlers avec ces deux seigneurs. — Assurance qu'il se chargera de faire arriver sain et sauf jusqu'à eux l'agent chargé de la négociation, lequel devra savoir le latin et le français. — Avis que, dans les lettres adressées à ces deux seigneurs, le Roi doit leur donner le titre de *cousin*, en les traitant l'un et l'autre sur le même pied, et que ces lettres peuvent être écrites en français. — Précautions à prendre par la personne chargée de la négociation, afin de diminuer ses dangers dans le cas où par fortune de temps son vaisseau viendrait à toucher en Irlande, en Angleterre, ou sur quelque point ennemi de la côte d'Écosse. — Conseil qui lui est donné de se déguiser sous un costume de marchand qui viendrait comme pour vendre du vin. — Soin qu'il faudrait avoir d'être muni d'une commission en termes vagues et généraux, susceptible d'être montrée dans le cas où cette personne viendrait à être reconnue comme un agent du Roi d'Espagne. — Substance de ce que devrait contenir cette prétendue commission secrète, la véritable commission restant gravée dans la mémoire de la personne qui en sera chargée. — Instructions sur l'itinéraire à suivre. — Iles et îlots qui se trouvent en grand nombre sur les côtes d'Écosse, notamment sur la côte où est situé Dumbarton, dans le comté d'Argyll, et qui offrent une multitude de havres et d'abris. — Facilité que l'on aura, en quelque endroit que l'on débarque, de savoir où est le comte d'Argyll, soit en prenant des informations dans le pays, soit en s'adressant au gouverneur de Dumbarton. — Divers moyens de faire la traversée en se dirigeant de Bilbao vers la côte de Bretagne, pour tourner ensuite le cap vers l'Angleterre ou l'Irlande, ce qui est la route la plus ordinaire; ou bien en contournant l'Irlande et en prenant ainsi une voie moins pratiquée, mais plus sûre pour arriver secrètement en Écosse. — Recommandation expresse de laisser à bord une garnison d'hommes de confiance toutes les fois qu'on prendra terre en Angleterre, en Irlande et en Écosse, de crainte que le navire ne soit enlevé par les riverains, ou que les gens de l'équipage ne prennent peur et ne s'enfuient avec le navire.

El puerto donde puede yr á desembarcar en Escocia él que partiere de Bilvao se llama Dumbertain, y el governador dél es su nombre Drum Quassillis; y no pudiendo tomar el puerto, no puede faltar de tomar seguramente, en las marinas de al entorno,

tierra dentro del condado de Arguil, que es el conde una de las dos cabeças con quien ha de tratar y á quien ha de yr endereçado; y el otro es el conde de Attol, chanciller del reyno. Podrá hablar á estos condes por medio del governador de Dumbertain que estará avisado; y es persona de quien se puede fiar, y los condes le ternan prevenido para que acoja y encamine con seguridad á la persona, que [deberá] entender latin y frances. El termino que se puede usar con los condes escriviendoles Su Magestad es ponerles à *nostre cousin fulano,* tratandolos ygualmente á entrambos, y puedeseles escrivir en frances.

Para la seguridad de la persona que ha de yr con la commission, y menos sospecha, si por fortuna tocasse el navio en la costa de Inglaterra, de Irlanda, ó de Scocia, ó de otra parte peligrosa, paresce que convendria fuesse en abito de mercader que lleva á vender vino. Y por si á caso se viniesse á entender por alguna via en aquellas partes ser persona embiada de Su Magestad, seria á proposito llevar una commission general, muy escondida, que parezca que es la secreta y particular (porque la otra ha de llevar en la mente) para mostrar en tal caso, diziendo que Su Magestad le embia al Principe de Scocia y nobleza, á hablarles y darles á entender de su parte como por la suya se ha siempre guardado inviolablemente los tratados antiguos de confederacion y aliança entre la casa de Borgoña y el reyno de Scocia, resintiendose de que permita salga gente y municiones en ayuda de los rebeldes de los Payses-Baxos, pidiendole provea de remedio, y veden de aqui adelante esto y lo demas que fuere y pudiere ser en prejuysio del servicio de Su Magestad, en cumplimiento y observacion de la confederacion antigua, y correspondiendo á la voluntad y obras de Su Magestad.

Hase de entender que la Escocia està rodeada de ysletas, unas mayores que otras, y que, por la parte que el navio que fuere dessos reynos ha de entrar al puerto de Dumbertain, ay algunas y todas con muchas havras y calas, donde puede tomar tierra de passo en passo seguramente; y tambien en la misma marina y costa del puerto de Dumbertain antes de llegar á él, y en todas

estas partes es muy conoscido el conde de Arguil, por tener allí cerca su estado; y si apportare alli el navio, podrá demandar por él ó passar á hablar al governador de Dumbertain.

Entiendese que el camino de Bilvao se puede hazer viniendo á la costa de Bretaña la baxa deste reyno, y de allí endereçar la proa á entrar entre Yrlanda y Inglaterra, que es el camino mas ordinario; y tambien se podria, por apartarse de Inglaterra, girar la Irlanda y venir á entrar en Escocia mas secretamente, por ser camino mas incognito.

Hase de tener cuydado llegando con el navio á las marinas, puertos y calas de aquellas partes de Inglaterra, Irlanda y Escocia, de no dexar jamas el navio sin gente de confiança, porque de una hora á otra se le robaran los mismos del puerto, y los del navio podrian alçar velas y dexarselo, sino es gente conoscida.

1578. — 15 Octobre. — Madrid.

PHILIPPE II A DON JUAN DE VARGAS MEXIA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 47, n. 6. — Déchiffr. officiel.*)

Attente par le Roi d'Espagne d'une réponse aux dernières lettres qu'il a écrites à son ambassadeur. — Motifs graves qui seuls pourront le déterminer à fournir des hommes et de l'argent. — Charge qu'il donne à son ambassadeur de s'enquérir, comme de lui-même, auprès de l'ambassadeur d'Écosse, si les quatre mille hommes que l'on demande doivent être Écossais ou étrangers. — Renseignements précis qu'il devra recueillir sur l'organisation que l'on veut donner à cette troupe et sur sa destination.

A lo que passastes con el embaxador de Escocia ([1]), no ay que dezir hasta que me respondais á lo que os escriví ultimamente; pues no conviene determinarnos sin mucho fundamento á dar gente ni dineros. Pero será bien que, como de vuestro, platiqueis con el embaxador si los cuatro mil hombres, que dize seran menester, han de ser del pays ó de fuera, y quien havia de ser el conductor y cabeça dellos, y en qué parte y á qué tiempo havrian

([1]) Voyez ci-dessus, p. 162 et suiv., la lettre de don Juan de Vargas en date du 19 septembre.

de servir, y quantos meses se havrian de sustentar, y qué sueldo ganan los capitanes, officiales y soldados en aquel reyno. Y embiareys relacion de todo para que tanto mejor se pueda mirar y resolver lo que convenga.

De Madrid, à xv de octubre 1578.

1578. — 27 Octobre. — Madrid.

PHILIPPE II A DON JUAN DE VARGAS MEXIA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 47, n. 5. — Minute.*)

Avis donné au Roi d'Espagne par don Bernardino de Mendoça, son ambassadeur en Angleterre, des pourparlers qui ont eu lieu touchant un projet de mariage entre la Reine d'Angleterre et le duc d'Alençon. — Entrevues négociées pour arriver à une conclusion et autres démonstrations extérieures bien propres à persuad qu'il s'agit d'une affaire sérieuse pour qui ne connaît pas les ruses et les façon d'agir d'Élisabeth. — Conviction du Roi d'Espagne que tout cela n'est qu'artifi et manière de gagner du temps. — Son désir d'être néanmoins tenu au coura de ce qui se passe. — Approbation au sujet du mémoire de l'ambassadeur d'Écos adressé au Roi par don Juan de Vargas, et qui pourra être utile si le Roi se déci à envoyer quelqu'un en Écosse. — Son incertitude à cet égard. — Arrangeme qui vient d'avoir lieu entre les personnes qui devaient prendre part à l'affaire. — Charge donnée à don Juan de Vargas de s'enquérir, comme de lui-même, aupr de l'ambassadeur d'Écosse, si ceux qui paraissaient désirer l'assistance du R d'Espagne sont encore en disposition de l'accepter.

Après avoir accusé réception de différentes dépêches de l'am-bassadeur qu'il a reçues en même temps que celles de don Be-nardino de Mendoça, le Roi ajoute :

Y es assi, como dezis, que me escrive la platica que allí corri estos dias del casamiento de la Reyna de Inglaterra con el duque de Alançon, y que se tratava de vistas para concluyrse, con otras demostraciones exteriores que, quien no conosciesse las partes y su artificio y modo de proceder, podria pensar que era con fin de venir á effecto, pero tengo por sin dubda que todo es embuste y entretenimiento: aunque todavia conviene estar sobre aviso para darmelo de lo que passare.

Fue muy bien embiarme el memorial (1) que os dió el em-

(1) Voyez ci-dessus, p. 165.

e Escocia, porque servirá de advertimiento si huviere-
ıbiar persona á aquel reyno; que aun no me he resuelto
mucho menos me podre resolver, visto lo que agora
que los de las parcialidades se havian tornado á concer-
orma que se os havia referido. Y será necessario que,
stro, pregunteis al dicho embaxador, si tomarian toda-
ıda los que se creya que la desseavan : y avisareisme
respuesta á lo que sobre este particular se os escrivió
ıte, que, como es de tanto momento y consequencia,
caminar en él con el pié de plomo : y assi lo hareisvos
allá trataredes con el embaxador.
rid, á XXVII de octubre 1578.

1578. — 27 OCTOBRE. — PARIS.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

npire. — *Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 21. — Déchiffr. officiel.*)

entre don Juan de Vargas et l'ambassadeur d'Écosse, qui attend ı heure, par un de ses secrétaires, des nouvelles d'au-delà du détroit. r espoir conçu par l'archevêque sur les affaires d'Écosse. — Difficultés ıra la Reine d'Angleterre au sujet des troupes qu'elle veut faire passer , lesquelles ne seront pas reçues si elles sont trop nombreuses, et mal-elles sont faibles. — Assurances que le comte de Morton en est déjà ıer de ruses. — Soin qu'il a pris en quittant Stirling de se faire rappe-Roi dès le lendemain. — Observations qui lui ont été adressées par d'Argyll et d'Atholl. — Leur refus de se payer d'un pareil subterfuge. tion qu'ils lui ont faite qu'il devait exécuter la convention en s'éloi-lement, s'il voulait que cette convention fût exécutée fidèlement par s. — Lettre écrite à l'archevêque par Marie Stuart, en date du 15 oc-s laquelle elle donne de bonnes nouvelles de sa santé, et dit, en parlant e projeté entre la Reine d'Angleterre et le duc d'Alençon, que c'est une de la part d'Élisabeth.

ıaxador de Scocia me ha hablado ultimamente y dize ıguardando por horas un secretario suyo que ha de venir reyno, del qual entenderá todo lo de por allá, y me avi-. Y, á lo que me parescio, tiene mejor esperança que assados y menos temor á la gente que la Reyna de In-

glaterra embia, porque me dixo que mucha no la podria embiar ni allá la admitirian, y que poca se la maltratarian; y que ya el regente Morton yva tentando mañas, desconfiado de la fuerça, y se havia salido de Esterling y dexado al Principe, por dar satisfaccion, pero artificiosamente, aviendo accordado primero que el Principe le embiasse á llamar con un rey de armas el dia siguiente, ordenandole que bolviesse, como se hizo; y que los condes de Arguil y Atol embiaron á dezir que no querian aquellas finezas, sino que avia de salir y ausentarse realmente y cumplirse lo capitulado, para que ellos por su parte compliessen lo que les tocava; y que quedavan en esto. Tiene cartas de la Reyna su ama de xv del passado [1], la qual está buena y no tratada con mas estrecheza de la ordinaria; y escrivele quanto al casamiento del de Alançon, que la de Inglaterra se burla dél á quanto ella entiende.

De Paris, á xxvii de octubre 1578.

1578. — 19 Novembre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 46, n. 5. — Déchiffr. officiel.*)

Lettre écrite par le comte d'Atholl à l'ambassadeur d'Écosse. — Déclaration du comte, au nom de son parti, qu'il faut que l'ambassadeur se contente, et fasse en sorte que ceux qui veulent leur venir en aide se contentent également de ce que, dans le commencement, on ne traite ni la question de religion ni celle du titre de roi donné au jeune Prince, parce que ce serait fermer la porte à toute négociation. — Espoir fondé de gagner avec le temps l'un et l'autre point. — Opinion de l'archevêque sur le comte d'Atholl, qu'il regarde comme un bon catholique dévoué à la Reine d'Écosse. — Certitude que les secours du Roi d'Espagne seront non-seulement accueillis, mais même sollicités. — Soin que prendra l'archevêque de veiller sur tout ce qui se passera en Écosse, et d'en donner avis à don Juan de Vargas, qui en informera exactement le Roi d'Espagne.

Ha me dicho el embaxador de Escocia que le escrive el conde de Attol que le pide por su parte se contente, y procure se contenten los que los huvieren de assistir y ayundar, de que en los principios no se trate de materia de religíon ni de innovar en

[1] Voyez cette lettre dans le Recueil du prince Labanoff, t. V, p. 50.

que al Principe se le dé luego titulo de rey, porque se cerraria la puerta á toda negociacion; y que con el tiempo se ha de yr remediando lo uno y lo otro. El qual, á lo que el embaxador da á entender, es catholico y servidor de la Reyna, y segun esto lo deve de dezir por entenderlo assi; y quanto á recebir el soccorro de V. M., no solo le recibiran, pero le pide el embaxador por via de conveniencia. El qual aguarda aviso del estado de lo de allí, y me ha prometido de comunicarmelo todo; y yo le dare á V. M. de lo que me dixere y entendiere, para que, conforme á ello, se pueda mandar resolver lo que mas fuere de su real servicio en la materia.

De Paris, á xix de noviembre 1578.

1578. — 7 Décembre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 47, n. 143. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles d'Écosse que l'archevêque de Glasgow a reçues par la voie d'Angleterre. — Accord qui aurait été fait par la noblesse pour réunir autour du Roi un conseil de douze des principaux seigneurs se relevant par quartiers. — Simple titre de conseillers donné aux comtes de Morton et d'Argyll, et libre accès auprès du Roi accordé à tout le reste de la noblesse. — Titre de lieutenant général du royaume attribué au comte d'Atholl. — Incertitude de l'archevêque à l'égard de ces nouvelles. — Assurances que lui donnait le comte d'Atholl dans ses dernières lettres que, si l'on voyait les affaires prendre une mauvaise tournure, on en viendrait à un accord, afin d'éviter les intrigues et l'influence corruptrice de la Reine d'Angleterre sur la noblesse, sauf plus tard à maintenir ou à rompre cet accord, suivant que l'archevêque le jugerait convenable. — Approbation en termes généraux que don Juan de Vargas a donnée à l'archevêque au nom du Roi d'Espagne.

Ha me dicho el embaxador de Scocia que le escriven por via de Inglaterra que en Escocia se avian acordado que acerca del Principe estuviessen doce personas principales de aquel reyno, por quarteles, tres cada quartel, y que simplemente fuesse uno dellos el regente Morton, y otro el conde de Arguil, y el resto de la nobleza tuviesse accesso libre, y que el conde de Attol fuesse lugartenente general en el reyno; pero que no lo sabe cierto ni

tiene cartas de allá; y que en las ultimas, le avia escripto el conde de Attol, que si viesse las cosas mal paradas y no poder mas, que, por escusar designos de la Reyna de Inglaterra y temiendo de sus tramas, y de quanto por su parte se procurava corromper con dineros mucha de la nobleza, se accommodaria y accordaria lo mejor que pudiesse, esperando su parescer y lo que le avisasse se podia esperar de los amigos y valedores de por acá, pero que seria de manera que le quedasse facultad para siempre romper lo hecho conveniendo y governarse conforme à lo que hallasse acerca de entretener el acordio, ó no. Yo le voy dando buenas palabras en terminos generales de parte de V. M. y que, conforme á ello, puedo mandar resolver y responder lo que se pudiere hazer en su beneficio.

De Paris, á VII de deciembre 1578.

1578. — 17 Décembre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 47, n. 145. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite par don Juan de Vargas à l'ambassadeur d'Écosse. — Entretien qu'ils ont eu sur les affaires d'Angleterre. — Maladie grave d'Élisabeth, à laquelle même, s'il fallait en croire certaines personnes, elle aurait déjà succombé. — Assurance donnée tout récemment à l'archevêque de Glasgow par une personne bien informée, que la Reine d'Angleterre est atteinte du feu Saint-Antoine et qu'elle ne peut vivre longtemps. — Conjecture sur les résultats probables de sa mort. — Confiance témoignée par l'archevêque dans les nombreux amis et les intelligences de la Reine sa maîtresse. — Soin que don Juan de Vargas a pris de lui rappeler que Marie Stuart pouvait également compter sur la bienveillance et l'appui du Roi d'Espagne. — Doutes témoignés à cet égard par l'archevêque, qui lui a déclaré confidentiellement que le Roi d'Espagne était toujours bien long à se décider, et qu'en pareilles circonstances il fallait mieux que des paroles. — Efforts que don Juan de Vargas s'est empressé de faire pour le rassurer en l'exhortant à avoir la plus grande confiance dans le bon vouloir du Roi d'Espagne, bon vouloir qui éclaterait par des actes lorsque surviendraient des circonstances qui avaient manqué jusqu'alors. — Satisfaction témoignée par l'archevêque. — Communication qu'il a faite à don Juan de Vargas du plan arrêté par le duc de Guise en cas de mort de la Reine d'Angleterre. — Résolution prise par le Duc de se rendre de sa personne en Angleterre, ou bien d'y envoyer son frère ou un autre personnage de leur maison, avec des forces suffisantes.—Leur désir d'obtenir du Roi d'Espagne trois à quatre mille arquebusiers qui se réuniraient à Gravelines et qu'ils se chargent de transporter en Angleterre. — Mesures qui seront

prises pour négocier, soit en France, soit en Angleterre, un emprunt de trente à quarante mille écus en faveur de Marie Stuart. — Remercîments adressés par don Juan de Vargas à l'archevêque de Glasgow pour ses importantes communications, en lui annonçant qu'il allait en rendre compte au Roi d'Espagne. — Observations soumises au Roi par l'ambassadeur sur les avantages qu'il y aurait à faire en cette circonstance des offres précises en faveur de Marie Stuart.

A los 13 escriví á V. M. mas largo, avisando de quanto occurria, y á los 14 fuy á visitar al embaxador de Scocia y para saber si tenia alguna cosa de Inglaterra. El qual me dixo que no mas de que continuava lo que me avia dicho cerca de aquella Reyna, y que algunos querian dezir que fuesse muerta, y que, dos ó tres horas antes que yo entrasse, acabava de salir de allí un Ingles, partido de Inglaterra havia veinte y tres ó veinte y cuatro dias, que le havia dicho aver entendido en Londres de personas inteligentes que la Reyna tenia el fuego de Sanct-Anton ([1]), y que no podia vivir, aunque se entretuviesse algun dia; y en summa, ella ha mucho que no la han visto ni hablado en publico, segun me affirman. — Platicamos un rato sobre las cosas de aquel reyno y lo que seria dél en caso tal, y dióme á entender que su ama tiene muchos amigos y buenas intelligencias y casi seguridad de que quedaria con él. Attento lo qual y por buenos respectos, yo le truxe á la mémoria lo que otras vezes le he dicho de la voluntad de V. M. á favorescerla, ayudarla y assistirla en todo lo que se pudiesse, y que assi fuese viendo en que se podria hazer y me lo advirtiesse, para dar noticia dello á V. M. en tiempo. — Respondióme, con muestra de confidencia : « Yo os hablo claro. Estais tanto en resolveros y vienen tan tarde los remedios y provisiones de vuestras partes, que no sé que os diga, porque estas materias requieren brevedad y no perderse sazon y mas que palabras. » — Por lo qual yo le torne á confirmar quanto se podria assegurar de la buena voluntad de V. M. y de que se conosceria con obras, presentandose las occasiones que hasta agora havian faltado, y que yo, como desseoso del beneficio de aquella Reyna, queria poder representarle alguna, y

([1]) Cette maladie, nommée également le *mal des ardents*, était une fièvre inflammatoire épidémique.

por esso le prevenia en tiempo para que me avisasse de lo que le paresciesse ser á proposito, esto dicho con palabras que se satisfizó al parescer. Y me respodió que él tenia avisado ya á M. de Guisa, y que, succediendo la muerte de aquella Reyna, creya yria en persona, él ó su hermano, ó otra tal y de la casa, allá, con fuerças; que el favor y merced que V. M. podrian esperar, seria que tuviesze dado orden desde luego para en caso tal que se le soccorriesse con tres ó quatro mill arcabuzeros, por la parte de Gravelingas, porque él se hazia fuerte que tenian á Cales, por suya, para embarcarlos y dar con ellos en Inglaterra, y que juntamente se accommodasse á su ama de treinta ó cuarenta mill escudos por via de creditos, para aqui ó para Londres ó en otra forma; y V. M. mandasse escrivir á don Bernardino de Mendoça tratasse con los confidentes y afficionados al servicio de V. M. para que condescendiessen en ello, dandoles á entender que holgaria dello, porque lo de allí ha de ser cosa de veinte dias y no mas. — Yo le dixe que me havia hecho plazer en abrirse comigo, porque aquella era manera de tratar con la confidencia que era razon y merescia mi voluntad y la que yo sabia que tiene V. M. á la Reyna de Scocia y á sus cosas, y en particular á él; y que assi le daria cuenta dello. — Y con la humildad y zelo que devo, me atrevere á acordar que, attento lo que he dicho, y otras cosas al tono que por acá se dizen, aunque no fuesse sino por el exemplo y consequencia, podria ser muy conveniente y de estado que V. M. mandasse hazer alguna offerta; que en el caso presente creo se haria con seguridad, pues, si muere la de Inglaterra, seria muy bien empleado y de mucho provecho obligar y ganar á la de Scocia, con ponerla en la silla; y si no muere, no seria necessario ni se havria de usar della; y dexavase obligada á la Reyna y á todos estos Guisas y darseles ya corage, viendo que se llegava á particular y que se passava de terminos generales.

Hablamos tambien sobre cosas de Scocia, de donde no tiene nuevas frescas, y esperalas cada dia.

De Paris, á XVII de deziembre 1578.

1578. — 31 Décembre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS A PHILIPPE II.

(Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 47, n. 147. — Déchiffr. officiel.)

Dépêche adressée le 24 au Roi d'Espagne par un courrier exprès. — Compte-rendu d'une conférence que don Juan de Vargas a eue depuis avec l'archevêque de Glasgow sur les affaires d'Écosse. — Absence de nouvelles positives, si ce n'est que l'on sait, par des rapports de voyageurs, que la paix se maintient en Écosse, que le comte de Morton continue à rester chez lui, que le Roi est à Stirling avec le comte d'Argyll, et le comte d'Atholl à Édimbourg. — Jour pris et fixé au 15 janvier pour se réunir à Stirling, afin d'y traiter de la liberté du jeune Roi, de l'organisation de sa maison et des formes à donner au gouvernement. — Assemblée générale des États, que l'on tiendra ensuite au mois de mars, pour modifier ou confirmer tout ce qui aura été fait jusque-là. — Assurance donnée par un voyageur que tout ce qui a été concerté jusqu'à présent l'a été sans la participation de l'ambassadeur d'Angleterre, et sans qu'il ait été admis à aucun Conseil. — Paroles très-aigres qui auraient été prononcées par le jeune Roi contre la Reine d'Angleterre, et qui auraient motivé le départ de l'ambassadeur anglais, lequel se serait retiré sans prendre congé. — Vœux de l'ambassadeur d'Écosse pour que ce dernier bruit vienne à se confirmer. — Son opinion que le moment est grandement opportun pour que le Roi d'Espagne envoie quelqu'un en Écosse, avec charge de visiter le prince et la noblesse, conformément aux indications contenues dans le mémoire. — Sa conviction que si l'ambassadeur d'Angleterre n'est plus là, c'est juste le moment de faire cette visite avec plus de sécurité, et avec la chance d'en tirer le plus d'avantages possibles.

A los 24 escriví á V. M. ultimamente, con correo expresso, risandole de lo que se offrescia. Despues, acá he estado con el nbaxador de Escocia, el qual dize no tener nueva cierta de las sas de aquel reyno, aunque por relacion de gente venida de lá se confirma estar de acuerdo en él, y el conde de Morton en casa, y con el Principe el de Arguyl, y otro conde en Esterlin, el de Atol, que govierna la justicia, en Lilelburg : y que tienen ncertado una junta para los 15 del que viene, todos en Esterlin, onde se tratará de la libertad del Principe, y de su casa, y goierno, y otras cosas á este tono; y para març0 venidero se ndrá junta general de los del Reyno para approbar y reprobar, rescer y diminuyr y confirmar lo que agora se tratare. Y que ssimismo le ha dicho hombre venido de allá, que quanto se ha oncertado hasta agora, ha sido sin participacion del embaxador

de Inglaterra, y sin haver admitidole en nada. Por lo qual, y por haver entendido que el Principe havia dicho algunas palabras asperas en el caso, cerca de que se devia contentar la Reyna de Inglaterra de tenerle por buen vezino, sin querer darle la ley como á vassallo, el embaxador de Inglaterra se havia partido, sin despedirse de nadie, muy mal satisfecho : cosa de que el de Escocia huelga y querria que fuesse verdad. Y dize todavia que convendria mucho que V. M. embiasse á visitar al Principe y aquella nobleza, por la forma que se ha escripto, especialmente agora en el estado de las cosas; y si falta de allí el de Inglaterra, que se podrá hazer con mas seguridad, y ha de ser el principio del trato para venir despues á otros particulares de amistad y soccorros, conforme á lo que ditare el tiempo y las occasiones.

De Paris, á ultimo de deziembre 1578.

1579. — 21 Janvier. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n° 250. — Déchiffr. officiel.*)

Aventure arrivée à l'évêque de Ross, qui, revenant d'Allemagne et passant à deux lieues des frontières de Lorraine, a été arrêté avec tout son monde par un chef d'hérétiques et de bandits, qui croyait avoir mis la main sur l'archevêque de Rossano. — Captivité de ving-trois jours que l'évêque à eu à subir, au bout desquels, ayant prouvé son identité, on lui a restitué tout ce qu'on lui avait pris et donné une escorte jusqu'en Lorraine. — Son arrivée attendue de jour en jour.

El obispo de Rosse, escoces, venia de Alemania á esta corte, y llegando á dos leguas de la raya de Lorrena, le prendió el duque de la Petita-pierra (1) en un lugar suyo, donde diz que haze otra Geneva y un recepto de gente de mala vivienda de todas naciones que causaran mucho daño por aquellas fronteras, y le tuvo preso veinte y tres ó veinte y cuatro dias á él y á toda su gente, haviendolos desbalijado y quitado quanto trayan, por pensar que fuesse el arçobispo de Rosano; y al cabo dellos despues de desen-

(1) Le duc de Lutzelstein.

ñado y certificadose que no era él, los soltó y hizo restituyr que se les havia tomado y acompañar hasta Lorena; y assi se pera aqui cada dia.

De Paris, xxi de enero 1579.

1579. — 31 JANVIER. — PARIS.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

chives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n. 247. — Déchiffr. officiel.)

ite faite par don Juan de Vargas à l'ambassadeur d'Écosse. — Assurances qu'il ui a données des bonnes dispositions du Roi d'Espagne à soutenir et favoriser les ntérêts de la Reine d'Écosse, du prince son fils et de leurs partisans. — Motifs ui jusqu'ici l'ont empêché d'agir et qui provenaient des variations continuelles es affaires d'Écosse, lesquelles paraissent enfin tranquilles et pacifiées. — Satisfaction témoignée par l'archevêque de Glasgow, qui néanmoins persiste à croire u'il serait utile d'envoyer un gentilhomme en Écosse pour remonter le courage es Écossais et leur offrir de la part du Roi d'Espagne secours et assistance lorsu'il en sera besoin. — Opportunité d'une telle mission, qui aurait en même temps our effet de combattre les trames ourdies en Écosse par Élisabeth et le prince 'Orange, et d'empêcher les rebelles de Flandre de tirer du monde de ce pays. — uverture faite par don Juan de Vargas, qui a proposé, comme de lui-même, lord eaton pour être envoyé en Écosse de la part du Roi d'Espagne. — Opinion de rchevêque que plutôt que de choisir un Écossais, il vaudrait bien mieux envoyer Espagne en Écosse un gentilhomme espagnol chargé d'une mission expresse. — portance qu'il attache à cette mission, et qui est telle qu'il a fini par déclarer , faute d'obtenir ce qu'il demande, elle pourrait être accomplie par lord Seaton par tout autre, pourvu qu'elle le fût dans un bref délai. — Motifs qui doivent effet déterminer le Roi d'Espagne à agir sans aucun retard. — Nécessité dans elle les nobles écossais se sont trouvés, afin d'éviter une ruine totale, de conir à un accord avec la faction soutenue par l'Angleterre. — Leur intention, tôt qu'ils auront reçu quelques secours, de se retourner contre leurs advers et de remettre les choses en leur premier état, comme l'a expressément le comte d'Atholl, ce dont il a été donné avis à S. M. — Entrevue de l'amleur avec l'évêque de Ross, qui s'est montré plein de reconnaissance pour d'Espagne et très-affectionné à son service. — Résumé de la conversation ont eue ensemble sur le voyage du duc Casimir en Angleterre et sur le ge projeté entre Élisabeth et le duc d'Alençon. — Opinion de don Juan rgas qu'il serait bon de leur susciter par la voie d'Écosse quelques as pour entraver des projets qu'ils exécutent avec autant d'astuce que de . — Nécessité de les combattre en usant des moyens qu'ils emploient euxet non pas seulement par la force des armes.

itado al embaxador de Escocia, y, por parescerme ser o para yrle entreteniendo brioso, le he dicho de nuevo

la voluntad que sé que V. M. tiene á ayudar y favorescer las cosas de la Reyna y del Principe su hijo, y de los que siguen su partido, como la conosceran siempre que se presente occasion; y que hasta agora, creo, se aya dexado de hazer demostracion della, por ver la variedad que ha avido en los negocios de aquel reyno: y que ultimamente estan, al parescer, quietos y en paz. Agradescióle; pero todavia es de opinion y dize convenir mucho que V. M. embie persona á visitarlos y á darles animo, offresciendoles su assistencia y soccorro quando le huvieren menester, como por otras he avisado; lo qual dize será de mucho momento, assi para que ellos procedan con mas corage en sustentarse en su buena opinion y no desanimen, como para desbaratar las intelligencias de la de Inglaterra, y que el principe de Orange y rebeldes de Flandes tienen en aquel reyno, y para impedir que dél no les vaya mas gente, y que ordenen que se buelva la que allá está; y en el porvenir, no se puedan prevaler de otra ninguna commodidad de las que se han prevalido y prevalen de aquel reyno. Preguntéle, como de mio, si seria á proposito para yr allá de parte de V. M. Mons. de Seton? Y no le paresce lo seria, porque él querria que fuesse persona no de la nacion propria, y que viniesse desde allá expressamente al effecto. Que son las causas que me ha alegado en confidencia y con toda modestia, pero de manera que entendió deve haver otras, y que no le satisfaze el subjecto, aunque dessea tanto que vaya alguno que al ultimo me dixo que, antes que dexar V. M. de embiar persona como he dicho, seria de parescer que embiasse á Seton ó qualquier otro, sin diferirlo mas, porque de verse aquella nobleza apretada, sin arrimo, y á sus contrarios con el de Inglaterra tan propinco, se havian reduzido á condescender al acuerdo por no caer, y yrse entreteniendo hasta ver si hallavan soccorro y fuerças sufficientes para rebolver sobrellos, y poner las cosas en los terminos que pretenden, como se lo havia escripto expressamente el conde de Atol, y yo lo he avisado á V. M.

He visto al obispo de Rosse; el qual se muestra muy obligado y afficionado al servicio de V. M. y con desseo de poderse em-

en él. Discurrimos largo sobre la yda de Casimiro á Ingla- y sobre el casamiento del de Alanson con aquella Reyna, tiene por cosa sin dubda, á lo que dizen; y es de pares- e si se effectua y las ligas y monipodios de que el Casimiro r á tratar, que converna hazer algo, por via de Escocia, mbaraçar y disturbar en parte sus designos, occupandolos uella; y que, como ellos proceden con ingenio y tramas, ecessario responderles por el mismo caso, y no solo con mas y la fuerça, la qual obraria mucho mas ayudada de ria y maña, como se vee por experiencia en los enemigos. Paris, ultimo de enero 1579.

1579. — 7 FÉVRIER. — PARIS.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

; *l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n. 244. — Déchiffr. officiel.*)

ite à don Juan de Vargas par l'évêque de Ross. — Compte-rendu de cette ence. — Mission confiée à l'évêque de Ross par Sa Sainteté au sujet des s d'Écosse. — Bref que le Pape lui aurait remis pour lui servir de lettres ance, déclarant s'obliger à ce que l'évêque promettra en son nom. — é laissée audit évêque d'offrir jusqu'à dix mille écus par mois tant que une guerre dont le principe et le but seraient le rétablissement de la reli- atholique. — Exposé des vues particulières de l'évêque sur les moyens ution. — Son opinion que, pour jouer à coup sûr, il ne faut dans l'origine ourir aux moyens violents ni commencer par l'Angleterre. — Avantage qu'il ait à délivrer d'abord la personne du Prince d'Écosse, pour remettre lui et uvernement entre les mains des comtes d'Argyll et d'Atholl et de la noblesse, grande partie est catholique. — Négociations que l'on entamerait ensuite obtenir la délivrance de la Reine d'Écosse, et, en cas de refus, prendre les et serrer de près la Reine d'Angleterre. — Facilité avec laquelle on par- rait à atteindre ce but avec peu de troupes et une médiocre dépense, en lant en Écosse tous ceux qui sont hors de ce royaume et en n'en laissant ortir personne; ce qui mettrait les Écossais à même de porter de rudes coups Anglais sans avoir besoin de l'intervention d'aucune puissance étrangère. nviction de l'ambassadeur qu'en soumettant ce plan au Roi d'Espagne il ue le meilleur moyen d'atteindre le but que le Pape se propose et de servir ême temps les intérêts du Roi son maître. — Facilité avec laquelle les Écossais, le du peu d'assistance qui leur serait donnée, mettraient la Reine d'Angle- dans l'impossibilité de prendre l'offensive. — Position critique dans laquelle uverait alors Élisabeth, surtout si l'on se décidait à pousser une pointe sur nde, ce qui est le vrai moyen de parer aux difficultés des affaires de Flandre.

— Nécessité toutefois d'agir sous main et sans se découvrir aucunement. — Approbation donnée par l'ambassadeur aux vues de l'évêque de Ross. — Exhortations qu'il lui a adressées d'agir avec une extrême prudence, en ministre habile et bien intentionné, afin d'obtenir du Pape quelques concessions et inspirer en même temps toute confiance aux Écossais. — Excellentes dispositions dans lesquelles l'évêque de Ross l'a quitté.

A ultimo del passado, scriví á V. M. avisando de lo que occurria. Despues acá me ha venido á visitar el obispo de Ross, y me ha dado larga cuenta de la comission que de Su Sanctitad trae acerca de las cosas de Escocia, adonde tiene orden de passar si estuvieren en disposicion que lo permita; y si no, de tratar y negociar por cartas y terceria. Y aunque creo que V. M. será, dias ha, avisado de todo desde Roma, diré en summa que paresce que Su Sanctidad ha inclinado á aquella negociacion, y dadole breves en creencia, obligandose á lo que de su parte les prometiere y dixere, y facultad á él de offrescer hasta diez mill escudos al mes, por el tiempo que durare la guerra, con que el principio y principal punto haya de ser el establescer lo que toca á la religion. Sobre que hablamos largo; y aunque esto es muy justo y lo que mas conviene y á que se devria attender, él es de parescer, attento el estado de los negocios, y á mí me quadra que, por querer jugar esta pelota de boleo, se podria perder quinze y el juego, donde aguardando la albote se ganaria; y que ni esto se ha de hazer por fuerça al principio, ni se ha de començar por allí, sino por poner en libertad la persona del Principe, y ella y el govierno en los condes de Atol y de Arguyl y la nobleza, que todos, ó la mayor parte, son catholicos y afficionados á sacarlo de las manos y poder de los hereges y pensionarios de la Reyna de Inglaterra; y hecho esto, que seria en breve, y obligadolos con ello, se vendria lo demas por sus pies; y que á la hora se trataria de demandar la libertad de la Reyna de Escocia, y no concediendosela, de armar contra la de Inglaterra y apretarla mucho; porque lo podrian hazer con muy poco numero de gente y sin gran costa, y que para ello echarian bandos y harian bolver al reyno luego todos los Escoceses que ay fuera dél, y no se permitiria salir mas ninguno, ni ternian necessidad de gente

forastera, y, mediante esto, facilita muchos effectos importantissimos contra Inglaterra; que es traça, al parescer, no fuera de camino. Y assi he querido avisar de todo á V. M., para que pues Su Sanctidad se ha ya resuelto en dar la ayuda y assistencia que diga, debaxo de aquella condicion que quiere que preceda, si se pudiesse que la quitasse y se contentasse, que succediesse por mas facil via de conseguir lo que se pretende, y no desesperallo y impossibilitallo, paresce que se podria esperar buen fin y mucho servicio de V. M.; y que, con poco mas que se les ayudasse, debaxo de obligarlos á hazer luego guerra á Inglaterra, se podria esperar que, no solo aquella Reyna se abstuviesse de offender, pero que tuviesse bien que hazer en defenderse, y buscar ayuda para ello; especialmente si, junto con esto, se le picasse un poco por la Yrlanda; que seria el verdadero camino de ayudar las cosas de Flandes y apretar los rebeldes mucho, y que todo fuesse de sotomano y sin declararse. Yo he dicho al obispo que me paresce bien lo que dize, y que, como ministro diestro y bien intencionado, deve yr modificando y buscando traças para que Su Sanctidad condescienda en algo, y los buenos de Escocia le den tales razones y esperanças que le muevan á poner la mira en el fin que se pretende; y que, con apparencia de seguridad dél, no repare en que preceda ó se siga. Y le he dexado muy resuelto en esto, y en procurar encaminarlo por todas vias, commo me lo ha prometido. N. S., etc.

De Paris, á VII de hebrero 1579.

1579. — 8 Février. — Paris.

L'ÉVÊQUE DE ROSS A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n. 226. — Original.*)

Changements favorables survenus en Écosse par suite de la chute du régent Morton, et qui ont déterminé Sa Sainteté à envoyer l'évêque de Ross de Rome en France, afin de le mettre à même de mieux observer ce qu'il y aurait à faire dans l'intérêt du rétablissement de la religion catholique et de la Reine d'Écosse. — Charge donnée à l'évêque de prendre sa route par l'Allemagne, et de visiter au nom du Pape, l'Empereur et certains princes allemands et italiens pour leur faire part des intentions de Sa Sainteté. — Succès obtenus par l'évêque dans cette mission, dont il s'était chargé d'autant plus volontiers que, depuis dix ans, il a déjà consacré tous ses efforts et tous ses soins à combattre dans sa patrie les hérétiques et les gens pervers qui veulent l'asservir. — Espoir de l'évêque de Ross, que, lorsque le Roi d'Espagne aura été informé au vrai par son ambassadeur de l'état des affaires, il accordera à une si sainte entreprise tout l'appui dont elle est digne. — Offres de service que l'évêque lui fait en attendant sa décision.

S. C. R. M.

Cum æstate superiore Romæ essem, Sanctissimo Domino nostro nunciatum est meliorem aliquam spem de rerum Scoticarum statu affulgere, quod comes Mortonius, qui multos jam annos nobilium favore regnum occupavit, reipublicæ administratione motus esset, et rerum summa proceribus commissa : inter quos aliquot essent et publicæ salutis et pietatis amantes. Quare Sanctitas Sua me in has partes mittendum judicavit, unde rerum gerendarum oportunitatem facilius observare, et tum de religione catholica, tum de Serenissimæ Reginæ nostræ auctoritate instauranda, prout res ferre viderentur, cum regni nostri principibus, et literis et nuntiis commodius agere possem. Iter igitur per Germaniam arripienti, mihi id muneris dedit ut et Sacram Cæsaream Majestatem et principes aliquot viros, tam Germanos quam Italos, ejus nomine salutarem, et quid animi, tum erga religionem catholicam tum Reginæ nostræ dignitatem, haberent cognoscerem. Quam ego sane provintiam vel eo libentius suscepi, quod in patria mea ab hæresi atque sceleratorum hominum tyrannyde asserenda omnem operam et studium decem jam annos collocavi; susceptam

vero divino tandem munere confeci. Quo autem rerum successu, quantaque rei bene gerendæ expectatione, ubi Majestas Vestra ex suo oratore hic agente fusius cognoverit, futurum confido ut quo Vestra Majestas est in religionis dignitatem studio, tantis tamque piis conatibus, accedente potissimum summi Domini nostri favore et auxilio, non sit defutura. Interim si quid sit in quo opera mea Majestas Vestra hic uti velit, habebit, ut par est, votis, fide et diligentia obsequentissimum. Deus Optimus Maximus conatus vestros omnes ad optatum finem provehere et Majestatem Vestram quam diutissime nobis et reipublicæ incolumem servare dignetur.

Parisius, octavo februarii 1579.

Sacræ Catholicæ Regiæ Majestatis Vestræ
addictissimus et obsequentissimus servus,

Jo. LESLÆUS, *episcopus Rossensis, Scotus.*

1579. — 9 Février. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n° 242. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite à don Juan de Vargas par l'ambassadeur d'Écosse. — Compte-rendu de leur conversation. — Lettres écrites par le comte d'Atholl à l'archevêque, et qui font craindre que la tranquillité ne soit de nouveau troublée en Écosse. — Conflit qui s'est élevé sur la question de savoir s'il y avait lieu ou non de rassembler le Parlement. — Intrigues de Morton qui ont fait décider la question d'une manière négative, malgré les efforts contraires du comte d'Argyll et de ses partisans. — Opinion de don Juan de Vargas sur l'archevêque de Glasgow, qu'il regarde comme un homme de bien et de loyauté, manquant peut-être un peu de pénétration, mais qui prend à cœur les devoirs de sa charge, et qui travaille sans cesse à les remplir. — Désir de don Juan de Vargas de lui témoigner de la confiance et de s'éclairer en même temps sur la valeur des confidences qui lui ont été faites par l'évêque de Ross. — Communication qu'il a donnée en conséquence à l'archevêque de tout ce que l'évêque de Ross lui avait dit. — Opinion de l'archevêque de Glasgow sur l'évêque de Ross, qu'il regarde comme un homme léger et grand parleur. — Conseil que l'archevêque a donné à don Juan de Vargas de demander à voir la commission que l'évêque a reçue de Sa Sainteté. — Déclaration de l'archevêque qu'il sait de bonne part ce que contient cette commission : — qu'elle donne à l'évêque de Ross charge de traiter avec les ducs de Lorraine et de Guise pour qu'ils reçoivent le jeune Roi d'Écosse et se chargent de pourvoir à son entretien,

sous condition qu'ils seront remboursés de toutes leurs dépenses; — qu'il est enjoint audit évêque, une fois ce point obtenu, de passer en Écosse, avec autorisation, en cas contraire, de se rendre où il croira que sa présence pourra être le plus utile; — que, quant à sa prétendue mission auprès de l'Empereur, il l'a prise dans une ancienne commission que lui avait donnée la Reine d'Écosse au sujet de certaines abbayes d'Écossais situées en Allemagne; — qu'il s'était posé à Rome en homme tellement nécessiteux, et avait fait entendre de tels cris de détresse; qu'on l'avait vivement pressé de venir en France, pensant qu'il y ferait merveille; — qu'il y a six ou sept mois qu'il est en route, et que, de son propre aveu, il n'a fait tant de circuits et de détours que pour se distraire et repasser sa leçon, comme les enfants qui prennent le plus long pour aller à l'école. — Déclaration de don Juan de Vargas que tout ce qui précède lui a été dit par l'ambassadeur avec modération, en bons termes, et plutôt pour le besoin de la conversation que par suite d'aucune intention malveillante. — Opinion de l'archevêque que ce serait vouloir tout bouleverser que de s'attaquer de prime-abord à ce qui touche à la religion en Angleterre, tandis qu'au contraire on peut facilement, par l'Écosse et par l'Irlande, susciter à Élisabeth de grands embarras. — Sa persistance à croire qu'il convient, en tout état de choses, que le Roi d'Espagne envoie un gentilhomme en Écosse pour visiter la nation, l'encourager et jeter les bases d'un traité. — Prière adressée à l'archevêque par don Juan de Vargas, en terminant cette conférence, de ne pas concevoir d'ombrage s'il le voyait traiter confidentiellement avec l'évêque de Ross. — Obligation pour l'archevêque de faire au bien public, au service de Dieu et de la Reine sa maîtresse, le sacrifice de toute susceptibilité et de tout intérêt personnel. — Avantages particuliers qui résulteront nécessairement pour l'archevêque de l'accomplissement de son devoir. — Plaisir avec lequel l'archevêque de Glasgow a accueilli cette dernière observation, la regardant comme une marque d'affection et de confiance. — Instances de don Juan de Vargas pour que Philippe II veuille bien résoudre ce qu'il jugera le plus utile à son royal service. — Soin que prendra l'ambassadeur de tirer tout ce qu'il pourra de l'évêque de Ross, afin de contrôler ce qui lui a été dit par l'archevêque de Glasgow. — Efforts qu'il ne cessera de faire pour entretenir la bonne intelligence entre les deux prélats et les empêcher de se nuire l'un à l'autre. — Communication faite à don Juan de Vargas par l'archevêque de Glasgow sur la nature de la maladie dont la Reine d'Angleterre vient d'être atteinte tout récemment. — Assurance positive donnée par une dame de haut rang, qui se trouvait alors présente, que cette maladie est une attaque d'épilepsie.

Me ha venido á ver el embaxador de Escocia; con quien hable largo sobre cosas de aquel reyno, la quietud de las quales paresce que torna á bambalear, al tono de lo que el conde de Atol le ha scripto á él, y yo he avisado. La occasion es que estava resuelta una junta ó parlamento para los 15 deste mes; y hallandose ultimamente, el conde de Atol y el de Morton ausentes en sus casas, y el de Arguil con el Principe y los demas del quartel, creese que por orden y parescer de Morton, y sabiendo que tenian los mas votos, pusieron en deliberacion si havia necessidad y con-

venia hazer la dicha junta ó no; y, contra la voluntad del de Arguil y de los suyos, prevaliendo la mayor parte, resolvieron de no. Que se teme aya de causar nuevas alteraciones.—Passamos à hablar sobre lo del obispo de Rosse; y porque cierto el embaxador es hombre de bien y de verdad, aunque no sea de los excessivamente penetrantes, y tiene su assiento y hazienda, y trata y procede por diversos terminos, y yo le devo muestra de affìcion y confiiança, y tambien por entender en parte el fundamento que ay en lo que me dixo el de Rosse, debaxo de premissas de confidencia y secreto le dí cuenta dello. Y él me dixo que no sabia tal, antes lo tenia por ayre; pero que seria bien que yo para enterarme procurasse ver su comission, que me la mostraria porque era facil y hablava mucho; que, aunque á el no se la havia mostrado, por avisos de Roma, de muy buena parte, sabia quanto contenia. Que era en suma : tratar con los duques de Lorrena y Guisa procurassen retirar al Principe, y crialle, y entretenelle por acá, como conviene; prometiendoles de pagar todo lo que en esto se gastasse y de obligar la Yglesia à ello para mayor seguridad; y que despues desto, él passasse en Escocia, si viesse disposicion tal, y sino, que desde aqui encaminasse lo que le paresciesse convenir; y que la yda al Emperador fue por comission vieja, que tenia de la Reyna su ama, y sobre ciertas abbadias de Escoceses que ay en Alemania; y que, como hombre que tiene necessidad y anda buscando el pan, dió á entender en Roma tantas cosas que le dieron gran prissa en que viniesse, pensando que haria maravillas. Y ha seis meses ó siete qne salió de allá, y en cierta manera le ha confessado que los ambages y rodeos de camino que ha traydo, han sido casi por entretenerse y venir pensando la licion, como los muchachos que van á la escuela por el mas largo camino. Todo esto y mas adelante dicho con modestia y buen termino; y mas por requerirlo el discurso de la platica que por mala intencion, al parescer. Y es assimismo el suyo, que se precipitaria y desbarataria todo, si de primer boleo se entrasse con lo que toca á la religion; y que, por aquel reyno y por la parte de Yrlanda muy poco distante, se podria apretar mucho á la de in-

glaterra, y que conviene en todo caso que V. M. embiasse persona, como tengo scripto, á visitar aquella gente para darles animo y para principio de trato; y quel él les ha dado intencion dello teniendola de la buena voluntad de V. M. y paresciendole necessario. Que es en substancia lo que passamos en larga platica.— Y le pedí, por buen respecto, no se assombrasse ni tuviesse ningun genero de escrupulo de verme tratar y comunicar familiarmente con el de Rosse, pues podia assegurarse de mí, y que por beneficio de los negocios, que suelen padescer terriblemente á causa de discordias y disparates de ministros, le rogava y pedia que, como Christiano y prudente, postpusiesse toda censualidad y particular interesse al publico y servicio de Dios y de su Reyna y patria; que era de tanto mayor importancia y momento de lo qual forçosamente havia de resultar la utilidad privada, demas de hazer el dever, y no por el contrario. Agradescióle mucho, paresciendole demostracion de amistad y confidencia, y prometiómelo ansi con indicios de sentirse obligado. Que de todo me ha parescido dar á V. M. tan particular noticia, para que conforme á esto mande resolver lo que mas fuere de su real servicio; y yo procuraré de entender del obispo lo que pudiere, para verificar lo que me dixo, y calar que ay en ello. Y es y será de grandissimo momento procurar la conservacion de buena intelligencia entre él y el embaxador, porque el uno por el otro no destruyan los negocios; que el hazer mal es facil, y officio de quien quiera, y aunque no fuesse sino el descredito de la division y variedad del manejo bastaria á confundirlos y arruynarlos.

El embaxador de Escocia me ha affirmado por cosa cierta que sabe de una dama principal, que se halló presente quando le tomó ultimamente, que la enfermedad de la Reyna de Inglaterra es mal caduco que llaman, y que le vió la boca buelta justamente al colodrillo, aunque, despues de passado el accidente, se le fue adereçando; y al presente diz que no se le echa de ver casi nada.

De Paris, á IX hebrero 1579.

1579. — FÉVRIER (1).

De Statu regni Scotiæ.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n° 240. — Copie officiel.*)

Désir de l'évêque de Ross de donner au Roi d'Espagne une connaissance certaine de l'état des affaires en Écosse. — Parti qu'il a pris, en conséquence, de lui envoyer copie d'une lettre écrite récemment par le comte d'Atholl. — Sa conviction que le Roi d'Espagne verra par cette lettre que les Écossais ne manquent ni de courage ni de confiance dans l'avenir de leur cause, et qu'il leur suffirait, pour repousser les attaques des nationaux rebelles et des étrangers, de pouvoir compter sur quelques secours. — Avantages qui résulteraient non-seulement pour l'Écosse, mais aussi pour les affaires des Pays-Bas, si le Pape et le Roi d'Espagne voulaient se réunir pour faire passer couvertement des secours aux Catholiques écossais.—Utilité de cette mesure, qui aurait pour résultat immédiat de faire rappeler des Pays-Bas toutes les troupes étrangères, anglaises, écossaises et autres, qui infestent le pays et nuisent aux Catholiques. — *Lettre du comte d'Atholl.* — Plaisir causé au comte d'Atholl par les lettres que l'évêque de Ross lui a écrites en date du 31 juillet, et dans lesquelles il lui annonçait sa prochaine arrivée à Paris.— Facilités que donnera cette proximité de l'évêque pour suivre les négociations.— Incurie de ceux qui se trouvaient à Stirling auprès de la personne du Roi pendant l'absence du comte d'Atholl, qui avait été forcé de se rendre à Édimbourg pour les affaires de l'État. — Conséquences fatales de leur coupable négligence. — Bon espoir que conserve néanmoins le comte d'Atholl de rétablir bientôt les affaires à l'avantage du Roi et de l'État. — Instances adressées à l'évêque de Ross pour qu'il travaille de toutes ses forces à leur obtenir l'appui des princes chrétiens. — Intrigues des Anglais, qui ne cessent d'employer tous les moyens pour amener des défections dans le parti catholique. — Nécessité de prompts secours pour pouvoir leur résister avec succès.

Ut tanto facilius et certius Majestati Vestræ constet de statu regni Scotiæ, Rossensis episcopus transmittit exemplar literarum quas non ita pridem accepit a comite Attolio, qui summa inter proceres (quibus Reipublicæ salus et religio ac filii dignitas cordi est) auctoritate valet; unde cognoscere licebit illis neque animum, neque rei optime gerendæ spem deesse, modo auxilio aliquo juventur, quo et domesticorum et externorum ex Anglia maxime adversariorum impetus propulsare possint. Qua certe ratione non Scotorum modo rebus, sed et Belgicis et vicinis provinciis inprimis consuli poterit; si, conjunctis opibus, Summus

(1) On lit au dos de la pièce : *Embiala Juan de Vargas con carta de 14 de hebr.* 1579. Mais il est évident que cette lettre est antérieure de plusieurs mois, puisque l'événement de Stirling, dont le comte d'Atholl parle comme d'un fait récent, remonte au 26 avril 1578.

Pontifex et Catholica Majestas in hanc rem incumbere et occulta saltem ratione secretisque mediis auxilium illis ferre vellint. Ita sane et Anglorum, Scotorum et aliorum forensium militum copiæ, qui Belgas et alias provincias et catholicos infestant, facile diverti et evitari poterint.

Exemplar literarum comitis Attolii ad episcopum Rossensem cifris scriptarum.

Oblata hujus tabellarii occasio effecit ut ex eo intelligere possis me magnam ex tuis literis, postrema julii (1) datis, voluptatem accepisse; e quibus inter alia te bene valere intellexi, brevique Parisiis adfuturum, quod maxime desideravi. Quæ sane res efficiet ut sæpius propter loci opportunitatem certior fieri possim, licet autem quorumdam incuria et negligentia, præcipue eorum qui juxta Regis personam Sterlingi aderant, meaque absentia, qui tunc Edimburgi pro regni administratione fueram, effectum sit ut non ex voto, sed præter spem quam tu de illis conceperas, successerint negotia. Spero tamen (Deo favente et conatus nostros juvante) quod omnia feliciter et ex animo nobis evenient, summoque et Regis et Reipublicæ bono cedent. Precipue vero omnium nostrorum amicorum desiderio, atque ut egregiam meam voluntatem experiaris, ego quantum possum efficio ut aliquando in pace et quiete nobiscum esse possis. Interea a te peto ut tuo consilio, opera et industria mihi præsto adsis, quantum fieri poterit, cum Christianis principibus nostræ causæ fautoribus, curesque ut nobis suppetias ferant, tales scilicet quales bene nosti nobis esse non tam gratas quam necessarias, ut habeamus unde belli incommoda sustinere possimus. Angli enim vicini nostri (quibus artibus possunt) donis ac muneribus conantur eos, qui nostras partes sequuntur, divertere; quæ res etsi mihi molesta sit, ego quantum possim impediam, dum auxilium expecto, quod (quanto citius nobis aderit) tanto melius res nostræ ad optatos exitus pervenient.

(1) Le 31 juillet 1578.

1579. — 27 Mars. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n° 203. — Déchiffr. officiel.*)

Lettre, en date du 14 mars, écrite à l'un de ses amis par l'ambassadeur de France en Angleterre, et dans laquelle il déclare regarder comme certain le mariage projeté entre le duc d'Alençon et la Reine d'Angleterre, tellement que Dieu seul pourrait en empêcher l'accomplissement. — Efforts qu'il fait d'ailleurs pour exagérer les avantages que la France retirerait d'une telle union. — Doutes qui n'en subsistent pas moins chez un grand nombre de personnes, puisqu'il s'agit d'une affaire à laquelle on ne pourrait croire, même après l'avoir vue s'effectuer. — Longue conversation que l'ambassadeur a eue à ce sujet avec l'archevêque de Glasgow. — Moyens que l'archevêque lui a proposés, en grande confidence, pour empêcher cette union. — Déclaration de l'archevêque que si elle vient à s'accomplir, il ne restera plus aucun moyen au Roi d'Espagne ni de pourvoir aux affaires de Flandre et d'Angleterre, ni de brider les envahissements de la France. — Nécessité pour le Roi d'Espagne de prendre en main le Prince d'Écosse, de gagner la nation écossaise et de la soulever contre l'Angleterre. — Lettres qu'il dit avoir reçues du comte d'Atholl et d'un autre des principaux seigneurs de ce pays, dans lesquelles ils se plaignent vivement de ne pas être suffisamment soutenus, déclarant qu'ils ne peuvent rien entreprendre sur des paroles et de simples espérances. — Certitude qu'il leur faudrait avoir, avant de rompre la paix, qu'on ne les a pas entièrement oubliés. — Nouvelles instances pour que le Roi d'Espagne se décide à envoyer en Écosse l'agent qu'on lui a déjà demandé plusieurs fois. — Importance que l'archeveque attache à cette mission, qui aurait pour résultat de prouver à ceux qu'il ne cesse d'encourager qu'on est disposé à faire pour eux autre chose que de vaines promesses. — Communication faite par l'archeveque d'un plan arrêté à Stirling pour s'emparer de la personne du jeune Roi. — Facilité avec laquelle ce plan pourrait être exécuté dans un bref délai, si on avait une place forte ou même seulement un navire pour mettre le Prince en sûreté. — Soin que don Juan de Vargas a eu de lui pousser une pointe et de lui demander s'ils compteraient conduire le jeune Prince dans les États du Roi d'Espagne. — Réponse de l'archevêque de Glasgow que, dans le principe, le désir de Marie Stuart était que le Roi son fils fût conduit en Lorraine; mais que, si le mariage d'Élisabeth et du duc d'Alençon s'acccomplit, elle aimera mieux que le jeune Prince soit conduit dans les États du Roi Catholique; que, quant à lui, il préférerait le voir transférer dans les États de Sa Sainteté, pour moins éveiller les soupçons; que l'on avisera en Écosse à ce qu'il y aura de mieux à faire, et que l'on s'adressera au Roi d'Espagne pour avoir son avis.— Hommage rendu par l'ambassadeur au caractère de l'archevêque de Glasgow, qui apporte dans les négociations plus de sincérité et de droiture que personne.— Communications faites en termes généraux à don Juan de Vargas par l'évêque de Ross, qui attend des nouvelles de ce qui se sera fait dans l'assemblée de Stirling. — Conversation qu'ils ont eue au sujet des espérances données à Rome à l'évêque de Ross par don Juan de Zuñiga sur la possibilité d'un mariage entre l'une des infantes d'Espagne et le jeune Roi d'Écosse, une fois que ce prince et l'Écosse seront revenus à la religion catholique. — Vives appréhensions manifestées de nouveau par l'ambassadeur d'Écosse

à propos du mariage projeté entre la Reine d'Angleterre et le duc d'Alençon. — Sa conviction que, si ce mariage venait à s'accomplir, les Anglais en profiteraient immédiatement pour prendre pied en Écosse et dans les Pays-Bas.

He visto una carta de los xiiii del presente, que escrive el embaxador ([1]) deste Rey Christianissimo que está en Inglaterra á un amigo suyo, en que resolutamente affirma por concluydo el casamiento del de Alançon con aquella Reyna, en tanto grado que dize que solo Dios es bastante á deshazerlo, cosa que él nunca creyera aver podido llegar á tales terminos, y encarescelo como de grandissimo beneficio y ampliamento y quietud desta corona. No obstante lo qual ay muchos que dubdan dello; y, cierto, es negocio que, despues que se aya visto effectuado, será dificil de creer. Y hablando largo sobre él con el embaxador de Escocia, me ha dicho en mucha confidencia, y encaresciendola con que me confiava lo que le podria destruyr, que si este casamiento se concluye, y para lo de Flandes, y para lo de Inglaterra, y para embridar á este reyno, él no entiende que V. M. tuviesse medio ygual que echar mano del Principe de Escocia y favorescer aquella nacion y ganarla y hazerse la suya, y que tomassen las armas contra Inglaterra. Y juntamente dize que tiene cartas del conde de Attol y de otro cavallero principal, quexandosele de que no sienten espaldas, y que no se atreven sin ellas á emprender lo que podrian : lo qual no les paresce se deve hazer debaxo de solas palabras y esperanças, especialmente faltando aun estas, pues ha tantos dias que aguardan siquiera alguna visita ó consolacion para tomar corage con ver que ay quien se acuerde dellos. Y assi me tornó á dezir lastimado que pagará lo que no tiene, porque V. M. (como se ha escripto otras vezes) los huviera embiado á hablar con quien quiera que fuera de su parte, que huviera sido de grandissimo momento y mucho servicio de Vuestra Magestad, aunque demas desto él lo desseava por el beneficio de su patria y de su Reyna, y por que no paresciesse que les dava palabras solas, con las quales ha ydo y va procurando de entretenerlos para que no desmayen.

([1]) Castelnau de Mauvissière.

Dixome assimismo que le escriven que tienen un tratado en el castillo de Sterling, para allá le executar y tan adelante que, si se hallassen con plaça fuerte, donde se assegurar y meter al Principe, ó un solo navio donde poderle embarcar, pensarian aver presto su persona y sacarla de allí con facilidad. Sobre lo qual yo le dí una puntada, para saber donde pensarian llevarle fuera del reyno, y ver si arrostravan á que feusse á los de V. M.--Y él me respondió que la voluntad de su madre avia sido otras vezes que le llevassen á Lorena, pero que, si el casamiento de Inglaterra se effectuava, sabe que holgaria mas que estuviesse en poder de V. M. por beneficio de entrambos, aunque á él le paresce que seria lo mismo, y mas sin sospecha, que estuviesse en el de Su Sanctitad; que podrá ser sean cosas en que se halle que considerar allá; donde se entenderan mejor mandandolas V. M. poner en consulta.— Y, cierto, este embaxador, aunque el hecho es proprio, habla y trata dél con mas sinceridad y llaneza que he visto por ventura tratar ningun otro.

El obispo de Ros me ha dicho assimismo generalidades, y que espera nuevas de lo que se havrá hecho en el parlamento ó junta de Estados, que se avia de tener á los XVI del presente. Y entre otras platicas me dixo haverle dicho don Juan de Çuñiga en Roma que, si el Rey y todo el reyno se reduzian á la fee, V. M. holgaria de darle una de las señoras Serenissimas Infantes por muger antes que á ninguno de los que las podrian pretender; lo qual, como él dize para de antemano, es caso que tiene del impossible via ordinaria, y que, reduzido él, siguiria y seria facil lo demas; y aviendo aun mucha parte de los nobles y del pueblo que son catholicos y no teniendo los demas possibilidad para resistir (aunque quisiessen) á ninguna cosa que contra ellos se pudiesse intentar.

Olvidavaseme de dezir que me dixo tambien el embaxador de Escocia que, si quajava el casamiento de Inglaterra, él tenia mucho de Escocia y de Flandes, y que no passaria año que los Ingleses no metiessen pié en la una parte y en la otra.

De Paris, á XXVII de março 1579.

1579. — 25 Avril. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n. 185. — Déchiffr. officiel.*)

Communication faite à don Juan de Vargas par l'ambassadeur d'Écosse de lettres d'Angleterre, en date du 14, qui annoncent que, dans un conflit entre les Écossais des frontières, l'un des deux partis ayant invoqué l'aide des Anglais, ceux-ci sont entrés en Écosse au nombre de plus de douze cents. — Émotion causée en Écosse par cette violation des frontières, qui a soulevé le pays contre les envahisseurs. — Rude chasse donnée aux Anglais, qui ont été forcés de se retirer après avoir essuyé des pertes importantes. — Plaintes adressées à ce sujet par la Reine d'Angleterre au Roi d'Écosse. — Réponse pleine d'énergie faite par le jeune Roi, qui a déclaré, sans hésiter et du ton le plus ferme, que la faute en était aux envahisseurs qui avaient pénétré dans son royaume à main armée, et que, si jamais ses sujets entraient sur les terres d'Angleterre, il serait charmé qu'on agît de même à leur égard.

El embaxador de Escocia me ha embiado á dezir agora que tiene cartas de Inglaterra de los 14, en que le avisan que, sobre ciertas discordias y passiones particulares de algunos Escoceses, havian venido á las manos; y siendo á la frontera de Inglaterra una de las parcialidades, se quiso valer de Ingleses, y entraron en su ayuda, dentro del reyno, mas de 1200 dellos. Visto lo qual, se juntó con la otra parcialidad mucho mayor numero de Escoceses, por el agravio de la violacion de los limites, y dieron una mala mano á los Ingleses, haziendolos retirar con gran perdida; de que la Reyna de Inglaterra se sintió mucho, y se embió á quexar al Principe de Scocia y á su Consejo. Y el Principe, que estava ya informado, preguntó promptamente que donde havia sido? Y haviendole dicho que en su reyno, respondió que á él pesava, pero que ellos havian tenido la culpa, pues no era razon entrar en reyno ageno y con mano armada, sin licencia del principe; y que quando los suyos entrassen en el de Inglaterra, holgaria que se hiziesse con ellos otro tanto; con una promptitud y auctoridad que diz que dexó espantados á todos. — De Paris, á xxv de abril 1579.

1579.

De l'Estat du Royaulme d'Escosse.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n. 143. — Copie.*)

Nouvelles apportées d'Écosse par le capitaine Robert Stuart, parent du jeune Roi. — Parlement tenu en la ville de Stirling au mois d'avril dernier, dans lequel il a été décidé que le Roi serait mis en entière liberté. — Décharge donnée aux seigneurs qui étaient cautions pour sa garde. — Soin que l'on prend de lui monter un état de maison et d'organiser une compagnie de cent gentilshommes pour la garde de sa personne. — Crainte générale que, si le jeune Prince sort sans avoir bonne escorte, l'ancien régent Morton ne le fasse enlever pour le livrer à Élisabeth. — Lettre écrite par Jacques VI à M. d'Aubigny, son parent, pour le faire venir auprès de lui en Écosse. — Éloge de ce seigneur, qui est bon catholique, et pourra rendre de grands services. — Regrets causés par la mort du comte d'Atholl, qui très-probablement a été empoisonné dans un festin donné par Morton. — Détermination prise par le jeune Roi de transférer la charge de grand chancelier au duc d'Argyll. — Espoir fondé sur le grand nombre des seigneurs restés fidèles à la bonne cause, et sur ce qu'ils pourront faire avec l'aide des princes catholiques.

Il est arrivé d'Escosse, ce 13 de may, ung seigneur du pays nommé capitayne Robert Stouart (1), parent du jeune Roy, et plusieurs aultres, lesquels, tant par lètres que de bouche, ont asseuré qu'il a esté tenu une assemblée de la noblesse au mois d'apvril dernier à la ville d'Esterling, là où il a esté résolu d'ung commun consentement que le Roy seroit mis en liberté et pourroit aller par tout le royaulme pour se fayre cognoistre roy au peuple; et lors les seigneurs qui estoyent cautions pour sa garde en sont deschargez.

A présent on est après à fayre l'estat de sa mayson et luy dresser les gardes pour sa personne jusques au nombre de cent gentilzhommes. Et à cest effect plusieurs sont sortis de France pour y aller et estre couchés en l'estat.

Toutesfoys on se craint que, si le Roy sort sans avoir bonne garde près de luy, qu'il pourroit estre traduit en Angleterre par

(1) Je crois qu'il y a ici une erreur de prénom, et qu'il s'agit du capitaine Jacques Stuart, second fils de lord Ochiltree, qui ne tarda pas à partager avec M. d'Aubigny la faveur de Jacques VI et à renverser Morton.

les moyens de Morton, naguères régent du païs, lequel s'entend avec la Roine d'Angleterre.

Le Roy a escript en France pour fayre venir en Escosse Monsieur d'Aubigni son parant [1], qui est ung seigneur de bon entendement et bon catholicque, lequel le Roy veult avoyr auprès de luy; et par ce moyen il pourra faire beaucoup de bien avec le temps.

Depuys l'assemblée, Monsieur le conte d'Athol, qui estoyt le principal parent du Roy et bien zélé à la religion catholicque et pour chasser le dict Morton, est tombé malade. De laquelle maladie il est décédé au gran regret tant du Roy que de tout le royaulme; et se craint-on qu'il soit esté empoisonné en un festin qui luy a esté faict, estans présens tant le dict Morton que aultres de son parti [2]. L'estat de chancellier qu'il avoit est donné au conte d'Argill par le Roy.

Toutesfoys en restent encoyres beaucoup de gens de bien, tant de contes que aultres seigneurs, lesquelz estant assistez et favorisés des princes catholicques pourront empescher les desseings des meschans.

(1) Esme Stuart, fils de John Stuart, frère puîné de l'ancien régent, comte de Lennox, et, par conséquent, cousin de Jacques VI, dont il devint bientôt après le principal favori. Il était ne en France, où il avait été élevé dans la religion catholique, et le nom d'Aubigny lui venait d'une terre située dans le Berry, donnée à l'un de ses ancêtres par le roi Charles VII. — D'Aubigny, suivant le prince Labanoff, *Recueil*, t. V, p. 101, nº 1, était un émissaire secret du duc de Guise, qui l'avait chargé de s'assurer des dispositions du jeune prince d'Écosse envers sa mère, et de se concerter avec les ennemis de Morton pour consommer la ruine de ce dernier. Les intelligences de d'Aubigny avec les parents de Marie Stuart furent tenues si secrètes, que pendant longtemps cette princesse ignora entièrement qu'il était un de ses partisans les plus dévoués, et elle commença même par se défier de lui (Voyez aussi Robertson, *Histoire d'Écosse*, liv. VI, t. II, p. 91 de la traduction française, et l'*Histoire de Marie Stuart*, par M. Mignet, t. II, p. 227).

(2) Le comte d'Atholl mourut à Kincardine, le 25 avril, au retour d'un banquet que Morton avait donné la veille à Stirling.

1579. — 8 Juillet. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n° 141. — Déchiffr. officiel.*)

Arrivée à Paris de lord Hamilton, l'un des principaux seigneurs d'Écosse, et héritier de la couronne à défaut de Marie Stuart et de son fils. — Nécessité dans laquelle il s'est trouvé de fuir l'Écosse, afin d'échapper aux poursuites du comte de Morton. — Avis qu'un autre frère de lord Hamilton est également parvenu à s'échapper, et qu'ils ont eu soin de ne pas voyager ensemble, pour que l'un des deux au moins pût arriver en sûreté. — Intention de don Juan de Vargas d'aller rendre visite en personne à lord Hamilton, qui est logé chez l'ambassadeur d'Écosse, et qu'il a déjà fait visiter par un de ses secrétaires.

Aqui ha llegado un milor Ambleton (1), escoces, hombre muy principal y successor en aquella corona á falta de la Reyna y Principe su hijo, el qual se huyó de aquel reyno, solo y con gran peligro, por miedo del conde de Morton, que los perseguia y queria haver á las manos; y un hermano suyo (2) se huyó por otra parte, teniendo atencion á no yr juntos, por que se escapasse alguno, y sospechan aya ydo á aportar á essa corte. El que aqui vino posa en casa del embaxador de Escocia : yo le he embiado á visitar, y pienso verle; y avisaré de lo que mas entendiere cerca desta materia.

De Paris, á VIII de julio 1579.

(1) Lord John Hamilton, que l'on appelait ordinairement lord Arbroath, à cause de l'abbaye d'Aberbrothwick dont il était le commendataire (Voyez Douglas, *Peerage*, t. I, p. 703, et le *Résumé chronologique* du prince Labanoff, nouv. édit., p. 89).

(2) Lord Claude Hamilton. — Le 2 mai, Morton, qui méditait depuis longtemps la ruine des Hamilton, avait fait paraître, sous le nom de Jacques VI, une proclamation par laquelle lord Arbroath et lord Claude, son frère, étaient déclarés traîtres à l'État et mis en jugement. Le 4 mai, il marche avec le comte d'Angus contre le château de Hamilton, s'en empare et fait périr Arthur Hamilton de Merton, qui en était gouverneur. Peu de jours après, il s'empara également du château de Draflin, ou la duchesse de Châtellerault et son infortuné fils, le comte d'Arran furent faits prisonniers. Lord Arbroath et lord Claude, son frère, parvinrent seuls à s'échapper (Voyez Labanoff, *Recueil*, t. V, p. 79).

1579. — 16 Juillet. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 48, n. 137. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite par don Juan de Vargas à l'ambassadeur d'Écosse et à lord John Hamilton. — Éloge de lord Hamilton, qui est un gentilhomme de trente-deux à trente-trois ans, de belle apparence, parlant très-bien français, qui annonce beaucoup d'intelligence et de mérite et professe un grand dévouement pour le Roi d'Espagne. — Motifs qui l'ont déterminé à s'enfuir d'Écosse, ainsi que son frère, qui a pris par une autre route, afin qu'on ne pût les arrêter tous les deux à la fois, et dont on n'a encore aucune nouvelle. — Offres de service que lord Hamilton s'est empressé de faire au Roi d'Espagne, comme à un puissant prince qui a traité et qui traite encore avec la plus grande générosité les fugitifs écossais et autres qui, pour avoir fait leur devoir, ont été forcés d'abandonner leur patrie et leurs biens. — Visite rendue à don Juan de Vargas par l'ambassadeur d'Écosse et lord Hamilton, — Nouveaux détails donnés par don Juan sur les Hamiltons, qui sont, après Marie Stuart et son fils, les seuls héritiers légitimes de la couronne d'Écosse. — Importance que l'on doit attacher à la vie de ces deux personnages, puisque, si l'on pouvait mettre la main sur eux, c'en serait fait de Marie Stuart, de son fils, d'eux-mêmes, et de la race royale d'Écosse, qui se trouverait par là complétement éteinte. — Opinion de l'ambassadeur qu'il serait important de s'assurer du concours de lord Hamilton, et d'utiliser sa bonne volonté, cela pouvant se faire, quant à présent, à peu de frais, sauf à agir plus tard en raison des circonstances. — Soin que le Roi de France a pris de combler lord Hamilton de caresses, mais qui n'auront pas plus de résultats que les promesses déjà faites si souvent. — Nécessité pour les Écossais d'obtenir autre chose que des paroles. — Penchant évident de lord Hamilton à se rattacher au Roi d'Espagne, et à faire tout ce que ce prince lui commandera, comme le pense l'archevêque de Glasgow, par les conseils duquel il se dirige.

A los VIII escriví á V. M. ultimamente. Despues acá he visitado al embaxador de Escocia y á milord Hambleton que possa en su casa. El qual es un gentilhombre de 32 ó 33 años, de muy gentil disposicion y arte, ẏ habla muy bien frances, y ha estado otras vezes en este reyno, y muestra entendimiento y valor, y professa grande aficion al servicio de V. M.; de cuyo favor entiendo que piensa valerse, porque, como he escripto por las precedentes, él se huyó solo de Escocia y llegó aqui, sin otra cosa que lo que traya acuestas. Y de su hermano, que se escapó por otra parte para que no los tomassen juntos, no se tiene nueva hasta

agora ([1]). Offrescióse mucho al servicio de Vuestra Magestad, por afficion, por la fama de su grandeza y de las mercedes que ha hecho y haze á tantos hombres de su nacion y de otras, que, por hazer el dever, estan privados de sus haziendas y patrias. Y han me venido á ver oy, el embaxador y él. Yo les satisfize lo mejor que pude con buenas palabras. Y, como tengo escripto, es el derecho successor de aquel reyno en deffecto de la Reyna y del Principe su hijo; á cuya seguridad se entiende que importa mucho la vida deste et de su hermano, que son solos los á quien toca lo de aquella corona; y quando los pudiessen aver á las manos, se cree que darian cabo de la Reyna y del Principe y dellos, paresciendoles que se acavava la raça, y que no quedava quien hiziesse la vengança. Y assi podrá V. M. mandar mirar si será de su real servicio entretenerle y obligarle á servirse dél, porque se halla en estado que lo aceptará, y tiene necessidad; y se podria hazer, al presente, con no mucho, y yrse governando en lo de adelante conforme al tiempo. Ha visitado á este Rey Christianissimo, el qual le ha hecho muchas caricias; pero no creo tienen fondamento mas que de palabras, de que está desengañado antes de agora, y él ha menester obras; y assi me paresce que no se inclina, y que yria antes á essa corte y haria lo que V. M. le mandasse; y del mismo parescer es el embaxador que le govierna.

De Paris, á XVI de julio 1579.

([1]) Lord Claude Hamilton avait trouvé un refuge en Angleterre (Voyez la lettre du 23 octobre, p. 200).

1579. — 29 Septembre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 49, nº 84. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite à don Juan de Vargas par l'archevêque de Glasgow. — Confidences dans lesquelles l'archevêque est entré, et que même il a craint d'avoir poussées trop loin. — Lettre en chiffre que la Reine d'Ecosse vient de lui écrire, et par laquelle elle lui annonce que, désespérée du peu de secours qu'on lui donne et de la prolongation indéfinie de sa captivité, elle a ouvert l'oreille aux propositions qui lui ont été faites par certains personnages anglais, de sorte qu'il est possible qu'on la voie bientôt tenter la fortune, et qu'un vaste soulèvement en Angleterre est chose imminente. — Regrets de l'archevêque d'être entré si avant dans cette confidence. — Efforts qu'il a faits pour l'atténuer, en disant que la Reine sa maîtresse désirait d'abord s'arranger par voie d'accommodement avec la Reine d'Angleterre, et qu'elle n'aurait recours aux autres moyens qu'à défaut de celui-ci. — Assurances que le parti de Marie Stuart est plus puissant que jamais en Écosse. — Bon espoir que l'archevêque a conçu de ce côté. — Nouvelles d'Irlande. — Doutes sur la mort de Fitz Maurice, qui dans tous les cas aurait été remplacé par l'un de ses parents, lequel a déjà réuni à son parti quatre mille Écossais et obtenu divers avantages. — Opinion de l'archevêque de Glasgow que le moment est venu de tenter un grand effort de ce côté. — Faute grave que l'on commettrait en abandonnant un pays qui peut, un jour ou l'autre, amener la ruine de la Reine d'Angleterre, et qui déjà lui cause les plus vives inquiétudes. — Visite faite à don Juan de Vargas par lord Hamilton. — Opinion de don Juan sur ce seigneur, qu'il regarde comme un homme de jugement et de mérite, tout disposé à servir le Roi d'Espagne. — Autorisation que lord Hamilton a demandée et obtenue à cet effet de la Reine sa maîtresse. — Engagement que don Juan de Vargas a cru pouvoir prendre envers l'archevêque et lord Hamilton de faire connaître à Philippe II le désir de ce seigneur. — Services importants que l'archevêque de Glasgow a déjà rendus au Roi d'Espagne en servant d'intermédiaire entre ses ambassadeurs et les cardinaux et seigneurs de la maison de Guise. — Opinion de don Juan de Vargas qu'on pourrait également tirer parti des grandes qualités de lord Hamilton. — Avantage qu'il y aurait à l'attacher au service du Roi par le don d'une pension, qui ne serait que temporaire et qui cependant produirait un grand effet.

El embaxador de Escocia me visitó á los VI, y entrando en diversas platicas me vino á dezir, con muestra de mucha confiança que la usan comigo, aunque en esto casi sentí haverle pasado de alargarse tanto y quererse retirar, que, por un descifrado de cartas freschas (1) de su ama, entendia que, desesperada de ver el poco socorro que halla, y la mala firma que tienne

(1) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

salir de captividad, ha dado orejas y empesado á tractar con algunos particulares Inglesses que se le han venido á offrescer; y que podria ser que se aventurassen á tentar la fortuna, y que se viesse alguna gran solevacion brevemente en aquellas partes. Y queriendose despues retirar algo, me dixo que queria de acomodarse por via de concordia con la Reyna de Inglaterra para salir de ally, ó de tentar algun otra; y que su valia en Escocia estava mas gallarda que nunca, y toda á devocion de la Reyna propria (segun se le avisava ultimamente), y que esperava algun buen successo, mediante Dios. Dixome assimismo (como es verdad) que no se acaba de tener certeza aqui de lo que ha passado en Irlanda; porque unos quieren que Femoris se ha muerto, y por consiguiente rotos todos los designios, y otros dizen que no es muerto, y que, si lo es, ha sucedido y quedado por cabeça un sobrino suyo, el qual ha hecho y va haciendo felice progresso, y que tiene ya cuatro mill Escoces en su favor. Y que el aver dicho que era muerto Femoris y acabado todo, avia sido ardid de Ingleses, para divertir y quitar el animo á los que le ternian de socorrerlos. Afirmasse el embaxador y otros muchos en que convenia hazer grande effuerso por ally, y no desamparar aquella gente, por el exemplo y consequencia demas de que podria ser la total ruyna y destruycion de la Reyna de Inglaterra : y que preveyendolo, ella ha temido y teme estremamente.

Vino assimismo á ver milort Ambleton que es de quien he escripto largo, y tan propinquo á la sucession de la corona de Escocia, y que se ausentó y llegó aqui de la manera que he avisado. Y es hombre de valor y juizio, al parescer, y que se muestra aficionado al servicio de V. M., por entender el recogimiento y mercedes que ha hecho y haze á hombres particulares Ingleses y de su nacion que se han retirado por acá y metido debaxo de su protection y amparo. Y, como por otras he escripto, él esperava orden de la Reyna de Escocia, como su señora y parienta, y por cuya causa padesce, para saber como se avria de governar, y podria se procurar algun arrimo y entretenimiento, en el interin que las cosas de aquel reyno se aquientan ó tenian otro verso,

porque al presente le tienen ocupada toda su hasienda. Y, segun me ha dicho él y el embaxador, la Reyna le deve aver concedido ó permitido que offrezca su servicio y se ampare y valga de V. M. si fuere servido de aceptarle en su protection, y de mandarle ayudar. Y assi me han pedido entrambos que lo signifique á V. M., y yo se lo he offrescido, por ser el Ambleston la persona que es, y, en particular, por tener obligacion al embaxador de Scocia. El qual ha servido siempre, segun entiendo y podran informar los que aqui han estado, con muestra de aficion, siendo interprete por mayor cubierta entre los embaxadores de V. M. y los cardenales y casa de Guisa. — V. M. mandará mirar lo que fuere de su real servicio. — Que este cavallero es de las qualidades que he dicho, y un coraçon noble, y que se halla en necessidades y fortuna adversa, podria obligarse facilmente mucho con alguna demonstracion de merced y don gratuyto; de suerte que procurasse servirlo, algun dia, en tal forma que huviesse sido muy bien empleado. Y siendo V. M. servida de mandarle hazer alguna merced, podria ser mas á proposito por via de entretenimiento, en interin que se acomodan sus cosas: que costaria menos, y duraria y luciria y paresceria mas, y, de una suerte ó de otra, el tiempo no ha de ser largo. Lo qual todo me he atrevido á acordar como quien sabe y va el juego de acá remitiendolo allá, donde se sabrá y entenderá mejor lo que conviniere hazer.

De Paris, á xxix de septiembre 1579.

1579. — 23 Octobre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire — Fonds de Simancas, liasse B. 49, nº 121. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles rapportées d'Écosse par le gentilhomme que l'archevêque de Glasgow y avait envoyé, et qui a quitté Londres le 18 octobre. — Communications faites à don Juan de Vargas par ce gentilhomme, qui lui a dit : — que le Roi était à Édimbourg avec toute la noblesse, et que l'on avait fixé le 21 octobre pour l'ouverture du Parlement; — qu'on ne peut prévoir ce qui en adviendra, parce que

Morton compte de nombreux partisans, qu'il est d'une grande habileté et use de tous les moyens; — que les Catholiques sont de leur côté en grand nombre et très-influents, et que, réunis aux autres partisans de Marie Stuart, ils seraient certainement les plus forts s'ils osaient se déclarer; — que le jeune Roi montre beaucoup d'aptitude, d'intelligence et de fermeté; — qu'on a grand soin de le maintenir dans les principes du calvinisme, et qu'il montre beaucoup d'attachement pour cette doctrine, faute d'en connaître une autre; — que l'on avait parlé de le marier avec une princesse de Danemark, mais que ce mariage ne lui agrée pas; — qu'il craint pour sa vie, et en tient déjà autant de compte que s'il était un homme fait; — enfin qu'il cause volontiers des affaires et du gouvernement de l'Espagne. — Lettre de lord Seaton, par laquelle il déclare que, n'osant pas écrire longuement, il s'en remet au porteur. — Avis que lord Seaton, après avoir été détenu pendant quelque temps, a fini par recouvrer sa liberté, et qu'avant trois ou quatre mois il passera en France. — Bon traitement fait par Élisabeth au beau-frère de lord Seaton, lord Claude Hamilton, qui, réfugié sur la frontière d'Angleterre, a reçu de la Reine un sauf-conduit et de grandes promesses.

..... Queriendo cerrar esta carta, me ha venido á ver un Escoceses que el embaxador de aquel reyno avia embiado, dias ha, allá. El qual ha venido por Inglaterra incognito, y partió de Londres á los 18. Refiere que el Principe de Escocia quedava ya en Lilelburg en poder y con accesso de toda la nobleza, y que á los 21 del que viene, se ha de tener el Parlamento en aquel lugar; que no sabe lo que resultará, porque Morton tiene gran parte y se va ayudando por todas vias, y es muy mañoso (1); que ay Catholicos muchos y principales, aunque no se osan descubrir, y que ellos y los aficionados al servicio de la Reyna serian la mayor parte, si viessen occasion y tuviessen forma de poderse declarar; que el Principe muestra gran indole de entendimiento y valor, y que le tienen muy instructo en el Calvinismo, en la qual secta está muy constante, por no aver tenido noticia de otra; que se avia platicado de casarle con hija del Rey de Dinamarca, pero que él no paresce lo arrostrava; que teme de su vida, y que tiene cuenta con ella, como si fuesse mas hombre; que gusta de hablar en cosas de España, y en el govierno y traça de la nacion. — Truxome él que digo una carta de Mons. de Seton, gentilhombre de la boca de V. M., en que se refiere al portador, no atreviendose á scrivir largo. Hanle tenido preso,

(1) Le parti de Morton l'emporta, et le 10 novembre, un acte de forfaiture fut prononcé par le Parlement contre lord John Hamilton et lord Claude, son frère.

pero quedava ya libre; y diz que será por acá dentro de tres ó quatro meses. Su cuñado, y hermano de milort Hambleton que está aqui, se avia retirado á los confines de Inglaterra, con salvo conduto, y grandes promesas de aquella Reyna; la qual diz que le hazia buen tractamiento.

De Paris, á XXIII de octubre 1579.

1579. — 29 Novembre. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 49, n° 149. — Déchiffr. officiel.*)

Avis donné de bonne part à l'ambassadeur qu'il y a grande apparence de troubles en Angleterre. — Mécontentement de la secte des Puritains, qui est nombreuse et qui cherche un chef pour se déclarer. — Ouverture qu'ils ont fait faire au Prince d'Écosse pour lui proposer de le placer sur le trône d'Angleterre, en lui donnant l'assurance qu'un gentilhomme qui est de leur secte (le comte de Leicester) renoncerait en même temps à toutes ses prétentions à cette couronne. — Déclaration de l'ambassadeur qu'il ne sait pas ce que le Roi d'Écosse a répondu, ni à quel point en est maintenant cette négociation.

Las que ay embio he recibido de don Bernardino de Mendoça, por las quales se entenderá lo de aquellas partes. A mí me avisan de una buena que en Inglaterra ay apariencia de poderse ver algun rumor, porque la seta de los Puritanos es grande, y se sabe que andan buscando cabeza para declararse. Y en conformidad desto sé cierto que han hecho pedir al Principe de Escocia que lo quiera ser, offresciendo de hazelle rey de Inglaterra, y que renunció luego el derecho que pretende al reyno cierto cavallero (1) del que es de la misma seta; aunque no sé lo que les ha respondido ni en qué terminos esté la platica.

De Paris, á XXIX de noviembre 1579.

(1) Le comte de Leicester.

1580. — 13 Février. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Archiv. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 51, n. 56. — Déchiffr. officiel.*)

Visite faite par don Juan de Vargas à l'ambassadeur d'Écosse pour savoir de lui ce que le duc de Guise pouvait lui avoir dit touchant les affaires de Flandre. — Compte-rendu de leur conversation. — Efforts du duc de Guise pour détruire l'union et la bonne intelligence du duc d'Alençon (1) avec le prince de Béarn, Condé et les Huguenots. — Mission qu'il a donnée dans ce but à ses deux cousins, le duc d'Aumale et le marquis d'Elbeuf. — Conviction du duc de Guise que, s'il peut en venir à bout, ce sera un grand service rendu à Dieu, au Roi d'Espagne et à la Chrétienté, à cause des ruses diaboliques que la Reine d'Angleterre et le prince d'Orange mettent en œuvre pour se rattacher le duc d'Alençon. — Charge donnée par don Juan de Vargas à l'ambassadeur de remercier le duc de Guise pour ses bons offices et de l'engager à y persévérer. — Confidences faites, sous le sceau du plus profond secret, à don Juan, par l'ambassadeur d'Écosse, avec recommandation de feindre l'ignorance la plus complète sur cette affaire lorsque le duc de Guise lui en parlera. — Instances réitérées de l'archevêque auprès de la Reine sa maîtresse, et qui l'ont enfin convaincue. — Déclaration qu'elle vient de lui faire, par une dépêche qu'il se réserve de communiquer à l'ambassadeur d'Espagne, qu'elle est résolue à se mettre, elle, son fils et son royaume, entre les mains et sous la protection du Roi Catholique, afin qu'il puisse disposer de tout suivant sa volonté et prudence, faire conduire le jeune Prince en Espagne, l'y marier, et ordonner, comme il le jugera convenable, de tout ce qui la concerne elle-même. — Ordre qu'elle a donné à son ambassadeur de faire connaître cette détermination au duc de Guise comme à son très-dévoué et très-fidèle parent. — Remerciments adressés par don Juan de Vargas à l'ambassadeur d'Écosse au sujet de cette importante communication, avec promesse de lui garder le secret. — Inquiétudes manifestées à cet égard par l'archevêque. — Soin que don Juan de Vargas a dû prendre de ne pas le questionner davantage dans la crainte d'exciter sa méfiance. — Assurance donnée par l'archevêque que l'on avait offert à la Reine sa maîtresse les moyens de faciliter son évasion, mais qu'elle s'y refuse, bien déterminée à ne sortir de prison que reine d'Angleterre et pas autrement, quand bien même elle devrait y perdre la vie. — Question adressée par don Juan à l'archevêque pour savoir si la Reine est en mesure de disposer de son fils et de l'envoyer en Espagne. — Réponse affirmative de l'archevêque, sans qu'il ait pu cependant donner à cet égard une assurance positive. — Importance que don Juan de Vargas attache à cette communication, qu'il a cru devoir transmettre immédiatement au Roi d'Espagne, afin qu'il décide ce qu'il y a de plus utile à faire pour son royal service. — État des affaires en Angleterre, où l'on aperçoit les indices accoutumés d'un prochain soulèvement.

(1) Depuis plusieurs années, le duc d'Alençon portait le titre de duc d'Anjou, que le Roi son frère lui avait conféré, avec un accroissement d'apanage, à la suite du traité de pacification du 9 mai 1576, enregistré au parlement le 14 du même mois (*Art de vérifier les dates*, I, 654); mais les correspondances espagnoles continuent de le désigner sous le titre de duc d'Alençon, et, en conséquence, nous avons dû le lui conserver.

— Craintes inspirées à la Reine d'Angleterre par le parti catholique, par celui de la Reine d'Écosse, par ce qui se passe en Irlande et par les armements que l'on suppose faits par le Roi d'Espagne. — Conviction de don Juan de Vargas que l'agitation des esprits est telle, qu'il suffirait de la moindre excitation pour mettre, en moins de trois jours, toute l'Angleterre en révolution. — Vives appréhensions conçues à cet égard par Élisabeth, qui comprend tout ce que Marie Stuart pourrait faire en de telles circonstances avec l'aide des Écossais et l'appui du Roi d'Espagne, une fois que ce prince sera débarrassé des affaires de Portugal. — Opinion de l'ambassadeur que la situation est telle, qu'il y a lieu d'agir ostensiblement, à la barbe des Français, qui, voyant les choses accomplies, n'oseront pas se déclarer, dans la crainte qu'il ne leur en arrive pis à eux-mêmes. — Position que prendrait alors le Roi d'Espagne, qui, ayant directement ou indirectement l'Angleterre et l'Écosse à sa dévotion, ne tarderait pas à réduire les États de Flandre par la conquête, et se trouverait bientôt en mesure de dicter des lois à tout l'univers. — Importance qu'il y aurait à impliquer le duc de Guise dans cette affaire et à la conduire d'après ses avis. — Motifs qui doivent assurer son active coopération, et qui proviennent non-seulement de l'intérêt que lui et sa maison portent à la Reine d'Écosse, mais de ce qu'il pourrait survenir telles circonstances qui permissent à ceux de Guise d'arracher à leur profit quelques lambeaux de cette couronne de France, de manière à la laisser assez affaiblie pour qu'on n'en eût plus rien à en craindre.—Appréciation du caractère de Marie Stuart, que don Juan de Vargas regarde comme une femme de grand courage, qui est vivement irritée contre la cour de France et qui désire en tirer vengeance. — Charge qu'elle paraît avoir donnée à son ambassadeur de faire en sorte que le prince d'Écosse, ramené à la religion catholique et à elle, soit marié à l'une des infantes par le Roi d'Espagne, qui le ferait en même temps roi d'Écosse et d'Angleterre. — Désir qu'elle aurait manifesté d'épouser elle-même le prince de Parme. — Ouvertures qui ont été faites à ce sujet, et qui ont donné lieu à une volumineuse correspondance, laquelle, dit-on, a été interceptée. — Entrevue demandée à don Juan de Vargas par Balfour de Burleigh, qui se fait fort de rappeler de Flandre tous les Écossais au service des États. — Communication confidentielle faite à ce sujet par l'ambassadeur à l'archevêque de Glasgow, qui l'a fortement engagé à accepter les offres de Balfour, qu'il regarde comme un homme d'esprit, très-capable de se rendre utile s'il en a la volonté. — Assurances données dans le même sens par la Reine d'Écosse, en annonçant que Balfour communiquera incessamment à l'ambassadeur le plan qu'elle-même a conçu pour atteindre le but proposé. — Prière de l'ambassadeur pour que le Roi d'Espagne veuille bien examiner, avec toute l'attention qu'elles méritent, les importantes communications qu'il vient de lui faire. — Instances qu'il lui adresse pour que l'on agisse de telle sorte que, si le Roi les prend en considération, ceux qui en ont fait l'ouverture en aient la récompense, et que, si le Roi croit devoir les rejeter, on évite de décourager par des atermoiements et de vaines paroles ceux qui les ont conçues et qui pourraient en proposer d'autres d'une exécution plus facile.

A los XI fui á visitar al embaxador de Escocia, por entender si sabia algo que le huviesse dicho M. de Guisa tocante á cosas de Flandes..... Dixome..... que al presente tratava de uno á su juyzio de los mas importantes, que era de procurar por indirec-

tas, con toda la instancia possible, divertir la union é intelligencia del duque de Alançon con el de Bearne y Conde y Ugonotes; que sabia andaban por embarcarle, y que expressamente hazia que se entretuviessen acerca dél solo por este effecto sus primos, el duque de Umala y marques de Elbuf. Y que, si salia con ello, como esperava, pensaria aver hecho mucho servicio á Dios y á V. M. y á la Christiandad, porque la Reyna de Inglaterra y el de Orange van intentando trazas y medios diabolicos para ligarlos á todos y ligarse con ellos. —Agradecíselo y pedíle diesse las gracias á M. de Guisa, y le rogasse continuasse en el officio y en los semejantes y tan dignos dél, y que me avisasse de lo que le paresciesse convenir, se tuviesse entendido y se pudiesse, pues, como me avia dicho, y era razon, él preferia y preferiria siempre el servicio de Dios á toda otra obligacion, y el de V. M. le era tan conjunto que no discrepava en cosa, ni se tenia otra attencion ni mira que á el y al beneffício universal. Y passando adelante en discurso de platicas, me dixo el embaxador : « Yo os avia de aver visto y helo differido, aguardando á que M. de Guisa lo hisiesse primero, que quedando de acuerdo que, por mayor dissimulacion, se fuesse una noche destas, arrevojado solo á vuestra possada y os hablasse largo; y entretanto he dexado de veros porque supiessedes de su boca lo que os queria comunicar, y que no sospechasse lo sabia desya de la mia. Pero pues nos hallamos juntos, no os lo quiero encubrir, pidiendo sea para vos solo, que se me soys amigo, y yo os lo merezco, y me va en ello la cabeza, como entendereys de la qualidad del negocio. Y que, quando M. de Guisa os hablaré, no entienda que sabeys palabra, vista vuestra llaneza y manera de proceder, y la voluntad que os he conoscido al servicio de Dios y publico y al particular de mi ama, conjunto y dependiente dél, y de la importancia que podria ser para las cosas de Flandes. Ha mas de un año que, por todas las vias possibles, he procurado induzirla y atraerla á lo que me parescia convenir al uno y al otro servicio; y ultimamente, resumiendolo en pocas palabras y reservandome á monstraros las expressas que me scrive ella, ha

determinado y me ordena que os diga que está resuelta de ponerse, á sí y á su hijo y reyno, en las manos y debaxo de la protection y amparo de Su Magestad Catholica omnimodamente, para que ordene en todo á su voluntad, y, como le paresciere, haziendo llevar su hijo á España, si fuere servido, y casandole allá, y disponiendo della y dél á su albedrio. Lo qual me manda comunicasse á M. de Guisa, como á tan su deudo y confidente (1). » — Y él ha tomado la mano y dicho : « Queria hablaros y ser el promotor y que os lo propusiesse y hiziesse la primera avertura. » — Yo le agradescí la confidencia y prometí el secreto, y me offrescí de yr adonde M. de Guisa quisiesse, en la forma que él queria venir á mi casa, por quitarle de trabajo, avisandomelo; y no passé adelante, ni quise inquirir mas por no parescer demassiado curioso y causarle alguna sospecha. — Dixome assimismo que á su ama le offrescian comodidad para poderse escapar de prission; y que no la quiere, porque pretende salir della reyna de Inglaterra, y no de otra suerte, aunque le queste la vida. — Preguntéle si podria la Reyna disponer del hijo para embiarle á España ó á otra parte conviniendo. Dixome que si, aunque no del todo affirmado.

De que me ha parescido avisar luego á V. M. para que pueda yr mandando ver y consultar lo que mas convernia á su real servicio, teniendo la materia por de mayor momento é importancia de la que savria encarescer, como allá se entenderá mejor. Porque realmente en el termino que, al presente, se hallan las cosas de Inglaterra, donde se sienten ordinarios indicios de solevacion, y la Reyna lo teme por diversas razones, y con la gran parte de Catholicos, y la que tiene la de Scocia en el reyno, y lo que passa en Irlanda, y el calor que da á todo esto la sospecha del armada de V. M., junto con el temor que causó á la

(1) La dépêche par laquelle Marie Stuart faisait connaître à son ambassadeur cette importante détermination n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff. Mais la Reine d'Écosse y fait certainement allusion dans une lettre du 20 février, égalemant adressée à l'archevêque de Glasgow, et que le prince Labanoff a publiée, t. V, p. 120 et suivantes. On y remarque, p. 125, ce passage bien positif : « Recommandez-moi à mon cousin M. de Guise et luy ramentevez ce que dernièrement je vous ai mandé de traicter avec l'Espagne. »

parte contraria, si huviesse un gato que empezasse á moverse, creo darian al traste con todo en tres dias, sin que otra diligencia ni poderse remediar; y ellos lo temen como quien lo entiende; y quando se juntasse demas desto, el declararse Escoceses ó dar algun calor, y pudiesse formalizarse la de Scocia con su valia de Ingleses, y el armada de V. M. les asistiesse, desembaraçado de lo de Portugal [1] y ayudado de la comodidad de aquel reyno, paresce que se podria hazer á la descubierta y á viva fuerça, en barva destos; y de quanto supiessen y pudiessen quando quisiessen declararse, que por ventura no osarian, viendolo concluydo, que seria obra breve, ó temiendo de peor contra sí, porque no ay esperar virtud sola de ellos en ningun caso; y si V. M. tuviesse directe ó indirecte á su devocion Inglaterra y Escocia, ternia por conquistados los Estados de Flandes, los quales posseydos por via de conquista serian sufficientes á hazer monarca á V. M. y que pudiesse dar la ley al mundo. Y para que estos se contuviessen á hazerlos contener, es de considerar que importaria mucho estar embaraçado en el negocio M. de Guisa, y averse entrado en él con su parescer y acuerdo; y tocarle tanto la de Scocia y él y su casa, pueden y valen de suerte que harian estar arraya, sintiendo spaldas á toda resta, y por ventura, descubririan occasion que los hiziesse resolver de emprender, cada uno, su pedaço desta corona, y salir con él, dexandola tan debilitada que no huviesse que temer de ella, y se escusassen los daños é inconvinientes que de solo el rezelo que causa su natura, potencia y maquinas, se padesce de ordinario, por respecto de los quales no se puede attender con las fuerças y seguridad que convernia, al remedio del universal y contra infieles, y otro genero de sectas y sediciones. Y no dexaré de dezir que, á lo que comprehendo de la de Escocia, tanto por averla visto en este reyno, como por la noticia que tengo de sus

[1] La conquête du Portugal fut effectivement achevée cette même année. Le compétiteur de Philippe II, don Antonio de Crato, complétement battu par le duc d'Albe le 25 août 1580, fit de vains efforts pour continuer la lutte, et fut bientôt après obligé de s'enfuir de Portugal sous un déguisement.

actiones, ella es muger de valor; y está indignada con estos grandemente; y, como muger, no perdona y dessea vengarse dellos, teniendolo por facil, visto que cada pobreto se les alça con un pedaço de su hazienda de ordinario; y, á lo que pude comprehender del embaxador, deve tener la mira á que V. M. case su hijo con una de las serenissimas infantas, haziendole rey de Inglaterra y de Escocia, reduziendole á la fee, y á ella con quien quisiere; y deve averle passado por pensamiento con el principe de Parma, no aviendo otro, porque sé que lo han puesto en platica, y tratan dello dos Ingleses que residen en el campo de V. M. entretenidos, por ventura desseando complazer al principe. Y este embaxador de Inglaterra ha dicho que han sido interceptas cartas que tratavan de la materia larguissimamente.

Olvidavaseme de dezir que, dias ha, me fue advertido que Bafur de Burley, escoces, de quien otras vezes he scripto, y al presente reside aqui, aviendose ausentado de aquel reyno, queria hablarme y proponer, debaxo de partidos tales, de hazerse fuerte de retirar los Escoceses todos de Flandes; y por ventura, haziendo algun señalado servicio juntamente, como ya aviamos empezado á platicar él y yo, despues que llegó á este lugar, y por mostrar confidencia, ganando por la mano, si él se lo quisiesse dezir, y para sondar el fundamento que podia hazerse desto, yo lo comuniqué, debaxo de secreto, al embaxador que es hombre de bien y de verdad; y él me dixo que le oyesse, que tenia ingenio y modo de poder servir, si queria y se resolvia, specialmente en el caso de que se tractava, por razones que me allegó muy verisimiles. Y hasta agora no me ha hablado; y sé del embaxador que se lo ha comunicado á él y dichole que queria tratarlo comigo. Y ultimamente quando el embaxador me dió parte de lo que scrivo, me dixo : « Yo dí noticia á mi ama de lo que Bafur me avia dicho, y pensaba proponer, y sea para vos solo. Ella respondió que será muy bien y que se haga; y aora Bafur os hablará ó yo daré traza y encaminaré como lo haga, y entrambos trataremos de ver qué forma podrá haver. » — En estos terminos quedamos; atreverme he á acordar á V. M. con el zelo

evido que, attenta la qualidad de la materia, y que podria sa-arse della tanto fructo, será de su real servicio mandarla con-ultar y considerar bien y menudamente, tomando resolucion n tiempo cerca della, y de suerte que, si se abrazare, á los au-ores sea de satisfaction y premio y á otros de exemplo; y, si no uadrare, se proceda y dé desvio de manera y con tal traza que, or el contrario, no se arrepientan de averse abierto, ó les pa-esca hallarse entretenidos con palabras y frustados, y pierdan el orage, y le quiten á los que podrian tener animo de emprehen-er semejantes ó mas faciles é importantes cosas; en lo qual odo ay que mirar quanto allá se entenderá mejor. Guarde uestro Señor, etc. De Paris, á XIII de hebrero 1580.

1580. — 21 FÉVRIER. — PARIS.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*rch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 51, nos 67-70. — Déchiffr. officiel.*)

site faite à don Juan de Vargas par Balfour de Burleigh. — Compte-rendu de leur entrevue. — Longues hésitations de Balfour, qui s'en est tenu à des généralités et à des protestations de zèle et de dévouement pour le service du Roi d'Espagne. — Réserve dans laquelle l'ambassadeur a cru devoir se maintenir, de son côté, bien persuadé qu'il y avait avantage à ce que les premières ouvertures vinssent de la part de Balfour. — Arrivée de l'archevêque de Glasgow, qui est resté plus de deux heures à attendre la sortie de Balfour, et qui a fini par le congédier en lui adressant la parole en écossais. — Compte-rendu de la conférence qui a eu lieu entre don Juan de Vargas et l'archevêque. — Charge itérativement donnée par Marie Stuart à son ambassadeur de déclarer à don Juan qu'elle persiste dans la résolution qu'elle a prise, après les plus mûres réflexions, de se remettre, elle, son fils et son royaume, entre les mains du Roi d'Espagne. — Immenses avantages que cette combinaison doit procurer à toute la Chrétienté. — Danger qu'il y aurait, au contraire, à permettre à ses ennemis de s'emparer de la personne du jeune Roi d'Écosse pour le marier avec une princesse de Danemark ou toute autre personne au gré de la Reine d'Angleterre, voire même avec l'une des filles du prince d'Orange. — Instances de l'archevêque pour que l'on garde le plus profond secret sur cette négociation, qui n'est connue que de l'ambassadeur d'Espagne, du duc de Guise et de lui. — Précautions qu'il faut surtout prendre à l'égard de M. de Saint-Gouar. — Recommandations de l'archevêque de Glasgow pour que l'on fasse à la Reine sa maîtresse une prompte réponse qui puisse la réconforter et l'encourager. — Ferme résolution de Marie Stuart de ne quitter sa prison que pour monter sur le trône d'Angleterre. — Assurance donnée par l'archevêque que le parti de Marie Stuart en Angleterre est assez puissant pour

lui en fournir les moyens, le jour où elle se déterminera à une déclaration ouverte. — Inquiétudes inspirées à l'ambassadeur d'Angleterre en France et à toute la cour par les armements du Roi d'Espagne. — Opinion de l'archevêque qu'il est bon de les maintenir dans cet état de crainte, et qu'il serait encore meilleur d'exécuter ce qu'ils craignent, c'est-à-dire une entreprise sur l'Irlande. — Concours zélé que plusieurs seigneurs écossais, et notamment lord Hamilton, s'empresseraient de fournir au Roi d'Espagne. — Approbation donnée par Marie Stuart à la négociation suivie avec Balfour de Burleigh, sauf à agir avec une extrême prudence, de manière à ne pas la compromettre. — Démarche que l'archevêque est convenu de faire auprès de Balfour pour l'engager à s'expliquer ouvertement.

A los veinte me vino á ver Bafur de Burley, el escoces, y haviendo estado comigo un gran rato al parescer soldando y buscando manera de entrada á la proposicion que me queria hazer, y he avisado; al ultimo empeçó á encarescer lo que desseava servir á V. M. á que se le presentasse occasion de poderlo hazer conjungiendo el servicio y benefficio de la Reyna su ama juntamente, la qual sabe le rescebirá en el que á V. M. se le hiziesse por serle muy afficionada. Y por aqui anduvo entreteniendose con grandes palabras de que se conosceria por las obras su animo, siendo empleado, sin descender á particular. Y sabiendo yo ya el que queria dezir y que venia por orden de su embaxador, y paresciendome haver mucha differencia en que saliesse dél ó de mí ([1]), le respondí agradesciendoselo al possible, y diziendole daria noticia de su buena intencion á V. M., que ya la tenia de su persona dias ha, y me cerre con que yo me assegurava de su voluntad, y que él tenia tanta prudencia y sabia tambien el estado de las cosas y lo que podria conforme á él para conseguir quanto mostrava dessear, que conforme á esto me hablasse claro y abiertamente, dexandose entender para lo que seria sufficiente, y que daria aviso dello á V. M. y se le responderia, assegurandole de su parte de muy condigna recompensa del servicio, y de que ninguno se le havia hecho que no la huviesse recebido, como se sabia.

Y estando en esto, entró el embaxador de Escocia que se em-

([1]) En marge : *Governóse bien con Bafur para el principio procure apurar el negocio y le conserve, y offrezia segun el servicio, que haziendole tal se le dará cumplida recompensa.*

tretuvo mas de dos horas aguardando que Bafur se fuesse y nos dexasse solos, hasta que al ultimo creo se lo devió dezir en su lengua, y lo hizo. Y quedando desembaraçados dél, me dixo que no havia venido antes por el tiempo que ha sido de carnaval y por aguardar que Bafur me huviesse hablado y no encontrarse con él, que le havia dicho vernia á verme tres dias antes. Díle quenta de lo que M. de Guisa me embió á dezir cerca de su creencia; y él me respondió haversela dado ya de todo y de mi respuesta, y luego entró con su propuesta y comission, que es en suma la misma que por las precedentes ultimas he avisado, que la Reyna su ama le escrive me diga haga saber á V. M. que con muy madura consideracion y resolucion ha determinado de ponerse, á sí, su hijo y reyno, en manos de V. M. y debaxo de su protection y amparo, y correr su fortuna, entendiendo el servicio y sacrificio que en ello puede hazer á N. S. salvandolo todo y reduziendole á su santa fee, y juntamente lo de Inglaterra, y, mediante esto, lo de Flandes, y el beneficio universal tan grande que dello podria redundar á la Christiandad, y por escusar lo contrario apoderandosele de su hijo ó dexandole como está y casandosele, como tratan, con hija del de Dinamarca, á lo qual ay ya embaxador suyo en Escocia, ó con otras personas que la de Inglaterra procura casarle, que entre ellas es una hija del de Orange, debaxo de grandes manipodios. Torne á procurar enterarme de si podrian, queriendo V. M. y paresciendole convenir, poner la persona del Principe en sus manos y donde ordenasse. Y dixome por termino mas assegurado que havria forma para ello; y pidióme encarescidissimamente, por reverencia de Dios, que persona no entendiesse palabra desta negociacion, pues veya lo que á la Reyna su ama y á él les jugava, y del inconviniente que seria para todos los buenos effectos que della pueden redundar; y que, hasta agora, no la sabe criatura viva mas que M. de Guisa y él y yo, ni conviene que la sepa, y que se guardasse mucho que M. de San-Goart no entreoliesse cosa della ay, porque él se vende y aqui le tienen por hombre de grandes intelligencias en essa corte, y seria destruyrlo todo; y que me pedia con todo

encarescimiento que, pues su ama havia hecho la election que me dezia con tan buen animo y firme resolucion, á lo qual solo se devia gratitud, y estava en parte que tenia necessidad de qualquier genero de consolacion y refrigerio, que se le respondiesse con brevedad; que tambien el negocio lo requeria demas de la satisfacion de aquella princessa, la qual, como me havia dicho el otro dia, no pretendia ni queria salir de donde estava sino reyna de Inglaterra, y que me certificava que tenia tanta parte en aquel reyno de Catholicos y de afficionados que, sin otra assistencia, le seria facil, el dia que se atreviesse á declararse, y, teniendo especialmente la de V. M., seria sin duda en breve termino. Tornóme á replicar el cuydado y suspension en que tiene á este embaxador de Inglaterra y á todo aquel reyno el armada de V. M., y como es bien entretenerlos en ella, y seria mejor que les viniesse lo que temen, y los effectos grandes que se podrian hazer por Yrlanda, y el animo y affición que nosce en diversos cavalleros de su nacion, y particularmente en milort Hambleton, de declararse y yr á servir á V. M. en qualquiera de las dos empresas, y los muchos que les seguirian; que la materia y circunstancias son del peso y qualidad que allá se considerará y entenderá mejor. Dixome assimismo que, quanto á lo de Bafur de Burley, haviendo él comunicado á la Reyna su ama lo que sobre ello passamos y he avisado, sin que el Bafur lo supiesse, por convenir assi, le responde que le paresce muy bien y que trate dello con todo calor diestramente, advirtiendo el estado y termino en que ella se halla de presente, para procurar de no nombrarla en esto ni en lo demas, y proceder de suerte que en qualquier desastrado successo no se pudiesse entender que ella lo sabe ni tiene parte ni arte en cosa, hasta mejor sazon.

Olvidavaseme de dezir que quedamos de acuerdo, el embaxador de Escocia y yo, quanto á lo de Bafur de Burley, que él le digo que me hable claro y abiertamente (1), ó que si para hazerlo, como le ha dado á entender, quiere provar primero lo que

(1) En marge: *Respondió bien.*

tiene en sus Escoceses, que dé una buelta allá, y lo entienda porque pueda hablar con mas seguridad y fundamento.

De Paris, á xxi de hebrero 1580.

1580. — Février.

RÉPONSE A FAIRE AU NOM DE PHILIPPE II A DON JUAN DE VARGAS MEXIA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 51, n. 69. — Minute annexée à la dépêche précédente.*)

Assurances qu'il faudra donner à l'ambassadeur d'Écosse, au sujet de la Reine sa maîtresse et de la sortie du jeune Roi hors d'Écosse, que le Roi d'Espagne est toujours à leur égard dans les meilleures dispositions, et qu'il accueillera et traitera en Espagne (ce qui serait le mieux), ou dans toute autre partie de ses États, le jeune Prince aussi bien que s'il était son propre fils. — Recommandation qu'on devra faire à la Reine d'Écosse de réfléchir sérieusement aux moyens d'exécution. — Nécessité d'en finir une bonne fois, et de faire partir le jeune Prince. — Assurance qu'on leur donnera que du côté de l'Espagne le secret est parfaitement gardé, et que ni M. de Saint-Gouar ni homme du monde n'en pourra rien savoir. — Recommandation pour que l'on redouble de soins et de précautions, puisque, si l'on venait à laisser pressentir quelque chose de cette affaire, ce serait la ruiner et la rendre impossible. — Encouragements que l'ambassadeur devra donner au nom dn Roi d'Espagne à ceux qui la conduisent, afin qu'ils aillent de l'avant. — Soins que l'ambassadeur prendra de tenir le Roi d'Espagne au courant de tout ce qui pourra survenir. — Charge qui lui est donnée de veiller à ce qu'on agisse sur des bases solides et à ce qu'on ne prenne aucun parti ni étourdiment ni à la légère.

En lo que ha tratado el embaxador de Escocia de parte de su Reyna y sobre la salida de su Rey, le puede assegurar muy de veras que Su Majestad le tiene la misma buena voluntad que siempre ha podido conoscer, y que acudirá á sus cosas y las favorescerá con mucho amor, y recibirá y acogerá con el mismo al dicho Rey, ora sea en España (que seria lo mejor), ó en qualquier otro de sus Estados, haziendole el mismo tratamiento que si le fuesse hijo proprio. Pero, para que todo esto se pueda mejor effectuar, conviene que la misma Reyna piense bien los medios para executallo, y que se sepan dar maña á poner en execucion lo de la salida una vez, assegurandoles del secreto desta parte, y que St Goart ni hombre del mundo no lo podrá entender. Que es

todo lo que agora se puede hazer de parte de Su Majestad; y abraçar despues la causa y asistilla y favorescella, pues si antes de tiempo se oliesse algo desto, seria estragar el negocio y impossibilitallo; finalmente que él los esfuerce de parte de Su Majestad, y conserve y promueva la platica, y vaya avisando lo que uviere, y procure que se fabrique sobre buen fondamento y no se tome á la ligera ni con liviandad.

1580. — 30 Mars. — Londres.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 51, n. 131. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que les Anglais, à la nouvelle du projet formé sur la personne du Roi d'Écosse, et voyant la faiblesse de ceux qui tiennent le parti de la Reine d'Angleterre en ce pays, ont renoncé au plan que Hamilton leur avait proposé, de faire enlever le jeune Roi, et ont donné mission à celui-ci de l'assassiner, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. — Parti que l'ambassadeur a pris de donner avis de ce complot aux personnes désignées dans ses dernières dépêches. — Parlement convoqué en Écosse pour la fin d'avril. — Ordre adressé par le Roi à Morton d'y comparaître pour se justifier de la mort du comte d'Atholl. — Opinion générale que Morton n'osera pas s'y présenter, à cause de ses nombreux ennemis. — Titre de comte de Lennox conféré par le Roi à M. d'Aubigny, qui a été nommé en même temps gouverneur de Dumbarton.

Esta gente con las nuevas que han tenido de la quenta que se trae con la persona del Rey de Escocia, y ser ya tan poca parte los que tienen la de esta Reyna, han mudado de proposito, resolviendo con el Ambleton, que escriví á Vuestra Majestad que se offrecia de poner el Rey en sus manos, que procure matalle, pues no puede ser lo otro. De que yo assimismo he advertido á los que escriví á V. M. en mis antecedentes (1). Tienen señalado parlamento en Escocia para fin del mes que viene: donde ha mandado el Rey al Morton que parezca para descargarse de la

(1) La détermination de don Bernardino de Mendoça reçut l'entière approbation de Philippe II; on lit en marge du résumé de cette dépêche, B. 51, nº 130 : *Que ha hecho bien de dar este aviso á los que lo pueden impedir, y assi lo procure y desvie por los mejores medios que pudiere.* Toutefois, il paraît que ce prétendu complot formé par lord Claude Hamilton pour assassiner le Roi d'Écosse était sans aucun fondement (Voyez la lettre suivante de don Juan de Vargas).

: del conde de Atole que le culpan haviendole dado veneno, ido la causa el de Argila. Entendiase que el Morton no venir al Parlamento por los muchos enemigos. Han dado e Obini titulo de conde de Lenos y governador del castillo nberton. Guarde N. S., etc.

ondres, á xxx de março 1580.

1580. — 7 Avril. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 51, n. 192. — Déchiffr. officiel.)

ication donnée par don Juan de Vargas à l'ambassadeur d'Écosse d'une le don Bernardino de Mendoça. — Remercîments de l'ambassadeur, qui ndu qu'il savait que lord Claude Hamilton s'était en effet rendu à Londres, l avait eu un entretien avec Élisabeth. — Vaines tentatives déjà faites à irs reprises de la part de la Reine auprès de ce seigneur pour le déterminer ver le Roi d'Écosse et à le remettre entre ses mains. — Opinion de l'ar- que de Glasgow que la Reine, sachant lord Hamilton dans son royaume, oulu le voir pour essayer auprès de lui de son influence personnelle, et que amilton n'aura pas pu refuser de se rendre à cette invitation; mais que ce ur est incapable de l'action qu'on sollicite de lui. — Lettres reçues d'Écosse rchevêque en date du 8 mars. — Détails qu'elles contiennent sur ce qui assé quelques jours auparavant, le Roi ayant dit au comte de Morton en Conseil qu'il conspirait contre lui, soit pour l'empoisonner, soit pour le à la Reine d'Angleterre. — Protestations de Morton contre une pareille tion, et prière qu'il a adressée au Roi pour savoir le nom des accusateurs. isfaction que le Roi lui a donnée sur-le-champ en nommant le comte ll et M. d'Aubigny, qui assistaient en personne au Conseil. — Insistance rton pour que l'accusation fût approfondie, afin que lui ou ses accu- s fussent punis, ajoutant qu'il serait à désirer que les intrigues enta- pour livrer le Roi aux Français ne fussent pas plus vraies que celle qu'on pute pour le livrer à la Reine d'Angleterre. — Convocation adressée peu de après cet incident par le Roi à toute la noblesse, et principalement au comte rton, pour se trouver le 22 ou le 23 mars à Stirling, où lui-même s'est immédiatement et sans prévenir personne de son départ. — Parti que le de Morton et ceux de sa faction ont pris de se retirer dans un de ses châ- sur la frontière d'Angleterre. — Opinion généralement répandue qu'il ne dra pas à l'assemblée de Stirling.

endo escriptas las que seran con esta, he visto al embaxa- Escocia, y dichole lo que don Bernardino de Mendoça rive, y, despues de haverme dado las gracias, dixo que el

Ambleton, que ha estado en Londres y ha hablado á la Reyna, es hermano dél que está aqui, que se retiró á la frontera de aquel reyno con su muger quando estotro se vino acá; y que él sabe bien que le han tentado diversas vezes, por parte de la Reyna de Inglaterra, para que emprendiesse y tomase á cargo de ponerle al Principe en sus manos, y que él lo ha reusado siempre; y creen que la Reyna havrá querido verle para persuadirselo de presencia, y que, como él se halla bandido y en su tierra, no havrá podido dexar de yrla á hablar, haviendoselo pedido, pero que estan asegurados de que no hará cosa semejante. Y que él tiene cartas de Escocia de ocho del passado en que le havisan que, estando el Principe en Lilelburg, pocos dias antes de *carnes tolendas* (¹), un dia, en pleno Consejo dixo al conde de Morton que él era avisado que tratava de darle ponzoña ó de entregalle á la Reyna de Inglaterra. Y que el Morton se hincó de rodillas, diziendole era bueno y fiel vassallo, y que le pedia no creyese semejante calumnia, con que le havrian querido cargar y poner en su desgracia malinos y enemigos que tenia; antes le suplicava le mandase dezir quien se lo havia dicho, y que se hiziesse averiguacion de la verdad y justicia de quien tuviesse culpa. Y que el Principe le respondió prontamente, que lo que dezia se lo havian dicho el conde de Arguyl y M. de Obiny que estavan presentes. Y el Morton tornó á pedirle que mandase averiguar la verdad, y castigarle á él ó á los que no se la havian dicho. Y dixo que : « ¡Pluguiera á Dios que no fuessen mas ciertos los tractos que ellos trayan de entregalle á Franceses, que los que dezian él tenia de entregalle á la Reyna de Inglalerra! » — Y poco despues desto el Principe ordenó que toda la nobleça se hallase junta á los veinte y dos ó veinte y tres del passado en Esterlin, y particularmente Morton y su sequela. Y desde á dos ó tres dias, sin dar quenta á nadie, y cassi sin que se entendiesse, partió al improviso, y se fue á Esterlin, donde quedava. Visto lo

(¹) Les Espagnols nomment ainsi le mardi qui précède le premier dimanche du carême, et qui était pour l'année 1580 le mardi 16 février (Voyez le *Glossaire* de Ducange, au mot *Carniprivium*).

qual Morton, con los de su valia, se havia retirado hazia la frontera de Inglaterra á un castillo suyo; y se creya que no yria á la junta de los demas.

De Paris, á VII de abril 1580.

1580. — 20 Avril. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 51, n. 185. — Déchiffr. officiel.*)

Communication donnée par don Juan de Vargas à l'archevêque de Glasgow de la réponse du Roi d'Espagne que ledit archevêque attendait avec une vive impatience. — Recommandation que don Juan de Vargas lui a faite, maintenant que toute l'affaire est remise entre leurs mains, d'exécuter avec autant d'exactitude que de célérité le plan indiqué, de manière à ce que rien de cette négociation ne puisse transpirer. — Assurances données à cet égard par l'archevêque, qui a promis que toutes les lettres seront écrites, soit par lui, soit par la Reine sa maîtresse, sans jamais passer par les mains de tierces personnes. — Conseil qu'il a demandé pour savoir s'il devait donner communication de l'affaire au duc de Guise. — Réponse de don Juan de Vargas : que l'archevêque sait mieux que personne ce qu'il a à faire; mais qu'à sa place il ne voudrait pas, dans une affaire de pareille importance, en donner connaissance à personne au monde avant d'avoir pris à cet égard les ordres de Marie Stuart. — Satisfaction témoignée par l'archevêque, qui a promis de suivre ce conseil au pied de la lettre. — Compte-rendu de la négociation entamée pour faire sortir de Flandre les Écossais que les États tiennent à leur solde. — Opinion de l'ambassadeur que Balfour de Burleigh a suffisamment d'autorité et de moyens pour y parvenir, la majeure partie des troupes écossaises étant sous les ordres du colonel Balfour, son parent. — Caractère adroit, cauteleux et prudent de Balfour, qui évite toute espèce de communication avec l'ambassadeur. — Explication donnée à cet égard par l'archevêque de Glasgow. — Vive satisfaction que l'archevêque a été chargé de témoigner à Balfour de la part de Marie Stuart, qui attache à cette négociation le plus grand intérêt, tout en désirant, à cause des malheurs du temps et de sa position particulière, de ne pas y être nommée. — Intention de Balfour d'envoyer un émissaire en Flandre pour arranger l'affaire et en arrêter les conditions. — Opinion de l'ambassadeur que ces conditions seront que le Roi d'Espagne devra s'engager à prendre à sa solde le colonel et les troupes pour être employées au service de Marie Stuart, soit en Écosse, soit en Irlande ou ailleurs. — Démarches que l'archevêque de Glasgow a promis de faire auprès du colonel Stuart, qui commande le reste des troupes écossaises en Flandre, pour le décider non-seulement à quitter le pays, mais même à rendre de notables services. — Espoir que fonde l'archevêque sur les relations d'amitié qu'il a toujours entretenues avec le colonel Stuart, sans cependant pouvoir répondre du succès de sa tentative. — Promesse d'une pension faite, il y a déjà cinq ou six mois, par don Juan de Vargas à lord Hamilton au nom du Roi d'Espagne. —

Soin que l'ambassadeur a pris de le maintenir en bonne disposition, en le flattant de l'espoir d'une prochaine conclusion. — Sollicitations pressantes de lord Hamilton, qui se trouve en effet dans une grande nécessité. — Prière adressée au Roi d'Espagne pour qu'il prenne une décision.

A los diez y ocho del presente tuve dos cartas de V. M. de veinte y ocho del passado ,respuesta de otras mias, y assi ay poco de que dalla á ellas mas de que quanto toca á la Reyna de Escocia y Principe su hijo. Yo me ví luego con su ambaxador y le dí cuenta de lo que V. M. me mandó responder, que la sperava con grandissimo desseo y cuydado, y holgó de entenderla, como es razon. Y porque, como yo le dixe, viendole hervoroso en el negocio, es la respuesta qual él la podria pintar y querer, añadi que la resta tocava ahora á ellos, y el pensar muy bien las traças y modos, y ponello en execucion con brevedad, considerando el peligro de que se pudiesse presentir alguna cosa desta negociacion. Y quedó encargado dello y assiguróme que, quanto á ella toca, lo pone y porna el proprio de su mano en cifra, y la Reyna allá de la suya, y que no passará por otras.

Preguntóme con confidencia, y por manera de consejo, como satisfecho de la platica, si me parecia que diesse noticia desto al duque de Guisa. Yo le respondí que él sabria mejor lo que convernia y quien M. de Guisa era, y la confiança que se podia hazer dél en todo, pero que, por hablarle con la confidencia que requeria la que hazia de mí en negocio de semejante qualidad, si yo fuera que él, no me atreviera á dar cuenta dél á persona del mundo, sin comunicarlo primero con mi Reyna y tener expressissima orden para ello; y aunque para darmele por la obligation y amor que se le deve lo accordará que lo mandará considerar bien. Satisfizóle estremamente, y dixome que lo haria al pié de la letra.—Y á lo que se puede collegir por el presente, en el negocio ay fundamento fundado, y la propuesta ha sido con madura consideracion y voluntad de cumplirla. Que en ella aya mudança segun los successos, ó que pueda ponerse en execucion ó no, me remito á las obras.

Quanto á lo que toca á Bafur de Burley, él no me ha hablado

laro, como yo avise á V. M. aver dicho al embaxdor de Escocia
e hiziesse que hablasse; y es hombre trincado, fino y cauteloso,
' que tiene medios y auctoridad para el retirar los Escoceses de
'landes, specialmente la mayor parte dellos que son del cargo y
stan debaxo del coronel Bafur su pariente. Pero el embaxador,
ue es hombre de bien y mas llano, y que trata mas confidente
' realmente comigo, me ha dicho que el Bafur se recata de vi-
itarme por no dar sospechas y poder mejor hazer el servicio : y
ue él le ha dicho como la Reyna le recibirá grande y holgará
nucho dello, mediante que, por hallarse en la calamidad que se
alla, y evitar el daño que le podria redundar, no quiere ser
ombrada ni que se entienda tener parte ni arte en dicho hecho
i consejo; y que el Bafur ha quedado de acuerdo con él que yrá
Flandes á tratar dello en persona, y que, pudiendolo concluyr,
olverá aqui á dar cuenta como, quando y en que forma, y su pre-
ension. Entiendo es que haziendolo V. M. mande dar entreteni-
niento al coronel y á los soldados en Escocia, y que servan allí
la Reyna, assi en aquel reyno como contra el de Inglaterra, ó
'landa, ó donde se les mandare. Por lo que toca al otro coronel
e la resta de Escoceses que ay en Flandes, llamado Estuard, el
mbaxador es su amigo y tiene mayor parte con él que otro nin-
uno. Y assi avemos quedado de acuerdo quel él vea de hazerle
entar por indirectas, para el mismo effecto; y me avise de lo
ue se pudiere, advirtiendo que se ha de procurar no solo que se
etiren, pero que esto sea haziendo servicios notables. Que es
uanto passa; y ni del fundamento ni del successo sabria que
ffirmar mas de que yre avisando de lo que se hiziere.

Como V. M. me scrivió, quatro ó cinco meses há, que le avia
arescido bien lo que advertí acerca de milort Hombleton, y que
n la primera commodidad se proveeria de un credito para que
e le diesse lo que á V. M. avia parescido mandarle hazer mer-
ed, con que se entretuviesse por el presente, yo le he ydo entre-
eniendo y conservando lo mejor que he podido, sin dezirle nada,
ero que el negocio estava tan adelante; y él me solicita mucho,
sé que le es fuerça la necessidad; y assi entiendo ha scripto

ultimamente á V. M. una carta con ciertos Escoceses de su casa, que han ydo á essa corte. V. M. mandará ver lo que fuere servido, que en el entretanto yo le voy dando las mejores palabras que sé.

De Paris, á xx de abril 1580.

1580. — 31 Mai. — Paris.

DON JUAN DE VARGAS MEXIA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 51, n. 217. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles d'Écosse. — Parlement tenu à Édimbourg le 4 mai, et dans lequel on n'a fait que publier, par ordre du Roi et à son de trompe, l'innocence et la fidélité du comte de Morton, qui est en plus grand crédit que jamais. — Soupçons inspirés par la présence à la cour d'Écosse d'un ambassadeur anglais résidant, tandis que lord Huntington et un autre lord se tiennent sur la frontière. — Craintes de quelques grandes intrigues au préjudice du Roi d'Écosse et de son royaume. — Assurance donnée confidentiellement à don Juan de Vargas par l'ambassadeur d'Écosse que néanmoins l'on s'occupe d'amener le Roi à Dumbarton, pour le faire ensuite évader, et que ce projet s'exécute à la connaissance et avec le consentement du jeune prince.

De Escocia se entiende que en el Parlamento tenido á lo cuatro del presente no se concluyó otra cosa mas de haver publicado esto, por orden del Principe y á son de trompeta, la inocencia y fidelidad del conde de Morton, el qual quedava en mayor credito que nunca. Y á esta causa, y hallarse juntamente en la corte un embaxador ordinario de la Reyna de Inglaterra [1], y á la frontera milort Huntinton y otro milort ingles, se dubdava de alguna gran maraña en perjuyzio del Rey y reyno, no obstante que de secreto sé del embaxador de Escocia que se procurava todavia de transportar al Principe á Dumbertran, puerto de mar de aquel reyno, para sacarle despues dél; y que no era sin voluntad y sabiduria dél propio.

De Paris, á ultimo de mayo 1580.

[1] Sir Robert Bowes.

V.

1581-1584.

MISSION DE JEAN-BAPTISTE DE TASSIS (1).

PORTALÈGRE. — 1581. — 6 MARS.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 72. — Minute.*)

Importance que Philippe II attache à l'arrestation du comte de Morton (31 décembre 1580). — Approbation des démarches faites, à la nouvelle de cet événement, par don Bernardino de Mendoça auprès de Marie Stuart, ainsi qu'auprès des Anglais et des Écossais qui tiennent son parti. — Ordre de continuer dans la même voie, en ayant soin d'user de dissimulation.

La novedad de Escocia y prision de Morton es cosa de momento é importancia, y el officio que hezistes con la Reyna de Escocia, luego que la nueva se entendió, fue muy conviniente y á proposito; y assimismo lo son los que vays haziendo con los

(1) Après la mort de don Juan de Vargas Mexia, arrivée le 7 juillet 1580 *, Diego Maldonado, son principal secrétaire, resta chargé de la correspondance, et il la continua jusqu'à la fin de l'année. Nous n'avons rien trouvé à extraire de cette correspondance, qui se rapporte presque exclusivement aux affaires du compétiteur de Philippe II au trône de Portugal, don Antonio de Crato, et à celles des États des Pays-Bas, qui, en septembre de cette même année, reconnurent pour chef souverain le duc d'Alençon. Dès le mois de novembre 1580, Jean-Baptiste de Tassis le jeune ** fut désigné par Philippe II pour venir remplacer en France don Juan de Vargas Mexia, mais seulement avec le titre de chargé d'affaires. Il est probable que Philippe II réservait dès lors l'ambassade de France à don Bernardino de Mendoça, qui remplissait déjà depuis plusieurs années les fonctions d'ambassadeur résidant auprès d'Élisabeth. Quoi qu'il en soit, Tassis, ayant reçu avis de sa nomination à Bilbao, le 7 décembre 1580, s'embarqua immédiatement pour se rendre à son poste, et aborda au port de Vannes, en Bretagne, le 18 du même mois; de là il se rendit à Blois, où la cour résidait alors, et où il arriva le 4 janvier 1581. Ce fut de cette ville qu'il écrivit à Philippe II sa première dépêche, datée du 17 janvier ***. — J.-B. de Tassis occupa pendant quatre années environ le poste de chargé d'affaires du Roi d'Espagne en France, de janvier 1581 au mois de septembre 1584, époque où il fut remplacé par don Bernardino de Mendoça ****. L'année suivante, il fut récompensé de ses services par la charge d'inspecteur général

* Voyez ci-dessus, p. 132, note 1.

** Philippe II l'appelle *Juan-Batista de Tassis el moço*, pour le distinguer de son cousin-germain Jean-Baptiste de Tassis, attaché sous ses ordres à la légation de France, et qui fut plus tard employé dans les Pays-Bas (*Lettre de Philippe II*, écrite de Badajos le 6 novembre 1580, B. 52, n° 274).

*** Lettre de J.-B. Tassis à Philippe II (Liasse B. 52, n° 8).

**** Lettre de Philippe II du 2 septembre 1584 (Liasse A. 56, n°s 13-17).

Escoceses é Ingleses que favorescen esta parte, y assi les yreys continuando con dissimulacion.

De Portalegre, á vi de março 1581.

1581. — 10 Avril. — Blois.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 52, nos 24 et 25. — Déchiffr. officiel.*)

Arrivée de l'ambassadeur d'Écosse à Blois. — Visite qu'il est venu faire à J. B. de Tassis, auquel il a exposé, au nom et par commission expresse de la Reine sa maîtresse, ce qui suit : — Félicitations adressées par Marie Stuart au Roi d'Espagne sur les succès qu'il vient d'obtenir en Portugal. — Conviction de la Reine d'Écosse que ces succès profiteront non-seulement au Roi d'Espagne, mais à toute la Chrétienté. — Compliments de condoléance au sujet de la mort de la Reine d'Espagne. — Motifs de consolation que le Roi doit trouver dans les fils qui lui restent. — Affaires d'Écosse. — Arrestation du comte de Morton, laquelle n'a été suivie d'aucune tentative de la part de ses partisans, ni en sa faveur ni pour la Reine d'Angleterre. — Précaution que cependant Élisabeth avait prise d'envoyer un corps de troupes sur la frontière d'Écosse pour donner courage à ceux qui d'ordinaire suivent son parti. — Déclaration faite au nom de Marie Stuart que jamais les affaires d'Écosse n'ont été en meilleure disposition pour rétablir dans ce pays la foi catholique, et pour faire plus tard quelques tentatives contre l'Angleterre. — Ferme résolution du jeune Roi de se convertir à la foi

(veedor general) de l'armée de Flandre *. — Pendant la durée de ses fonctions en France, Tassis eut souvent à s'occuper des affaires de Marie Stuart et de l'Écosse. Sa correspondance nous a paru présenter dès l'origine un grand intérêt, car ce fut précisément dans les premiers mois de 1581 que l'on commença à s'occuper sérieusement « de ce vaste plan préparé par les Jésuites, approuvé du Pape, concerté avec Lennox, ayant l'adhésion du Roi d'Écosse, assuré du concours ardent de la maison de Lorraine, devant obtenir l'appui militaire du Roi d'Espagne, et qui consistait à rendre l'Écosse catholique et à faire sortir Marie Stuart de sa prison pour la remettre sur le trône **. » Tassis prit une large part à cette vaste intrigue politique, et sa correspondance nous fait connaître des détails et même des faits qui jusqu'à présent avaient été mal appréciés ou entièrement ignorés par la plupart des historiens. Nous avons cru pouvoir intercaler dans le même paragraphe un certain nombre de pièces qui appartiennent à l'ambassade de don Bernardino de Mendoça en Angleterre. Plusieurs de ces documents, les lettres de Philippe II surtout, nous semblent d'une importance réelle, parce qu'ils nous initient aux véritables sentiments du Roi d'Espagne à l'égard de Marie Stuart et de l'Écosse. Quant à la provenance de ces pièces diplomatiques, les unes sont des copies que M. Mignet a fait faire en Espagne, aux archives de Simancas, et qu'il a bien voulu nous communiquer; les autres ont été apportées de Simancas en France, avec les layettes intitulées *Francia,* et elles existent en minutes originales aux Archives de l'Empire, sous les cotes A. 55 et A. 56, qui portent pour rubrique : *Conquête du Portugal.*

* Lettre de Philippe II du 23 juillet 1585 (Liasse B. 56, n° 33).

** Mignet, *Histoire de Marie Stuart,* II, 230.

catholique. — Assurance qu'il est tout disposé à en venir à une guerre ouverte contre la Reine d'Angleterre, et que même il ne ferait rien pour éviter cette guerre, s'il était certain d'obtenir du Roi d'Espagne un secours suffisant. — Intérêt de Philippe II à le lui accorder, afin de contre-balancer les ligues ménagées entre la France et l'Angleterre, et qui ont eu pour résultat les entreprises du duc d'Alençon sur les Pays-Bas. — Instante prière adressée au Roi d'Espagne de faire le plus promptement possible l'envoi du secours qu'il destine au Roi d'Écosse. — Soin qu'il faudra avoir de diriger ce secours sur l'Irlande, d'où l'on pourra aisément le faire passer en Écosse, aussitôt après la conclusion du traité entre l'Écosse et l'Espagne. — Nécessité d'envoyer en Écosse, sous un prétexte quelconque, un personnage d'autorité pour conduire la négociation et conclure le traité. — Intention de Marie Stuart que son fils se rende en Espagne, tant pour l'affaire du mariage que pour être complétement ramené à la religion catholique et se trouver en même temps à l'abri des attentats dirigés contre sa couronne et sa liberté. — Charge qu'elle a donnée à son ambassadeur d'écrire à lord Ogilvy, l'un des familiers du Roi d'Écosse, pour qu'il use de toute son influence, afin d'amener le jeune Roi à cette détermination. — Promesse qu'on lui fera de veiller à la sûreté de son passage en Espagne, ainsi qu'à la défense de l'Écosse pendant son absence.—Port et places fortes, ou susceptibles d'être fortifiées, qui seraient remises à cet effet entre les mains du Roi d'Espagne. — Exhortations qu'elle fait adresser à son fils pour qu'il reconnaisse, par tous les moyens possibles, les services rendus par le Roi d'Espagne et l'honneur qu'il leur fait en les encourageant audit mariage. — Protestation de sa reconnaissance personnelle pour Philippe II, dont elle lui donne la preuve en pressant la venue du jeune Roi d'Écosse en Espagne. — Instances qui ont été faites auprès de Marie Stuart pour qu'après avoir obtenu le retour de son fils à la religion catholique, on travaille immédiatement au rétablissement du catholicisme en Angleterre. — Opinion de la Reine qu'il faut préalablement remettre de tout point l'Écosse en bon et tranquille état, sous son autorité et celle du Roi d'Espagne, afin de pouvoir agir ensuite avec toute sécurité. — Ordre qu'elle adresse à son ambassadeur de reprendre les instances auprès du Nonce pour que le Pape envoie au Roi d'Écosse les secours d'argent qu'il a promis de donner lorsque le moment opportun serait venu. — Déclaration de J. B. de Tassis que ce qui précède est le résumé de ce que lui a dit l'ambassadeur d'Écosse, en lui montrant à l'appui de ses dires, le déchiffrement d'une lettre en date du 4 mars, qui lui a été écrite par la Reine sa maîtresse. — Prière que lui a adressée ledit ambassadeur de porter le tout à la connaissance du Roi d'Espagne, ce que J. B. de Tassis a cru devoir faire, conformément à une conversation qu'il avait eue à Madrid, avant son départ, avec le cardinal de Granvelle. — Réflexions de J. B. de Tassis sur l'ensemble de ces propositions. — Points qu'il signale comme impliquant contradiction les uns avec les autres. — Observation qu'il s'empresse de faire qu'il ne faut pas s'en étonner, vu que Marie Stuart, prisonnière et isolée, ne peut traiter les affaires avec la même lucidité que ceux qui en ont le maniement. — Conclusion qu'il tire de tout ce discours, c'est que Marie Stuart veut persuader le Roi d'Espagne de l'opportunité du moment actuel pour travailler soit ouvertement, soit de toute autre manière, au rétablissement de ses affaires, et surtout pour travailler, avec plus de succès, à la ruine de la Reine d'Angleterre. — Question adressée par J. B. de Tassis à l'ambassadeur pour savoir quelles sont les intentions du Roi d'Écosse sur les divers points proposés par sa mère. — Aveu de l'archevêque de Glasgow qu'il ne peut rien affirmer à cet égard, mais qu'il sait que le Prince a

déjà adressé sa réponse à la Reine sa mère, et qu'au dire de ses familiers, il est disposé à se conformer en toute chose à sa volonté. — Objection de J. B. de Tassis au sujet de M. d'Aubigny, qui intervient dans cette négociation comme l'un des familiers du Roi d'Écosse, et qui, étant Français, ne saurait être favorable à ces divers projets ni affectionné au Roi d'Espagne. — Réponse de l'ambassadeur que M. d'Aubigny est entièrement dévoué à la Reine d'Écosse, et qu'il a rompu toute relation avec la cour de France. — Question de J. B. de Tassis sur le rôle réservé au duc de Guise en toute cette affaire, et si l'on peut compter sur son appui. — Réponse de l'ambassadeur qu'ayant été une première fois chargé de faire à don Juan de Vargas des ouvertures semblables, avec intervention du duc de Guise, et qu'ayant été accueilli avec une certaine froideur, la Reine sa maîtresse lui a recommandé de ne faire cette fois aucune communication au duc, et qu'ainsi M. de Guise ne sait pas un seul mot de ses intentions. — Prière adressée au Roi d'Espagne par Tassis pour qu'il ait à faire savoir sa volonté sur toute cette affaire. — Abstention complète dans laquelle il se renfermera jusqu'à ce qu'il ait reçu des instructions. — Étonnement qu'il a manifesté à l'ambassadeur d'Écosse sur ce que Marie Stuart, prisonnière en Angleterre, osait entamer une telle négociation. — Réponse de l'ambassadeur que plus les affaires du Roi d'Écosse viendront à s'améliorer, moins on osera attenter contre la Reine sa mère.

A los siete deste escreví á V. M. ultimamente; y haviendo buelto á esta corte, pocos dias ha, el embaxador de Escocia de Paris, adonde ha estado muchos, vino ayer á verme, declarandome, de la parte y por comision de la Reyna su ama, lo siguiente:

Que la dicha Reyna se havia holgado en estremo del buen succeso que Dios havia dado á V. M. en lo de Portugal; del qual se congratulava con toda la voluntad que podia, apuntando que poder tan grande no havia de servir solamente para conservacion de los reynos y estados de V. M., pero tambien para la de toda la Christiandad y el augmento della.

Que por otra parte le havia pesado en el alma la muerte de la Reyna nuestra señora (1), y que desto dava á V. M. el pesame, y que, pues Dios havia sido servido dello, era justo que se consolase V. M. con los hijos que le havian quedado.

Que quedava preso en Escocia Morton (2), sin que desde en-

(1) Anne-Marie, quatrième femme de Philippe II et fille de l'empereur Maximilien II, mourut le 26 octobre 1580. Plusieurs enfants naquirent de ce mariage; mais Philippe, qui succéda à son père sous le nom de Philippe III, fut le seul qui lui survécut (*Art de vérifier les dates*, I, 770).

(2) Le comte de Morton avait été arrêté le 31 décembre 1580. Il fut condamné à mort le 2 juin 1581 et exécuté immédiatement, malgré tous les efforts que fit Élisabeth pour le sauver (Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, II, 229).

»s se huviesse visto ally removerse algun bando ó partido
u favor ó de la Reyna de Inglaterra, aunque huviesse ella
iado á la frontera de Escocia golpe de gente, con que dar
io á los que solian seguir su parte, de manera que jamas las
s de esse reyno estuvieron en mejor dispusicion para bolver
u ser antiguo y ser remediadas de todo punto que agora,
poderse despues desde ally atender á las de Inglaterra.
ıe el Rey su hijo estava muy determinado de bolverse á la
ion catholica, y muy en procentu de caer en rotura de
ra abierta con la Reyna de Inglaterra; de que no huyria nada
ıdo estuviesse cierto y seguro de alguna ayuda y socorro de
amento y sustancia: en lo qual era muy justo que le favo-
se V. M., assi por respecto della como por lo que le conve-
i V. M. dar contrapeso á las ligas que Inglaterra y Francia
avan, de que en parte nascian los disegnos del de Alançon
ra Flandes.
ıe pide la dicha Reyna que, en toda diligencia, V. M. mande
iar el socorro que fuere servido dar á su hijo, y que esse
a á Irlanda y allí se esté á la mano para entrar en Escocia
do sea llamado, despues de haverse concluydo los concier-
r convenciones de la amistad entre España y Escocia. Para
negociacion y resolucion dessea que V. M. mande embiar
›ocia alguna persona que, so color de visita, ó otra alguna
mejor paresciere, lo tracte y lo concluya.
›clara que su intencion es que vaya su hijo á España, assi
proseguir el casamiento de que ya se ha hablado, como
que se reduzga de todo punto á la religion catolica y se ase-
de las tramas que van hurdiendo sus enemigos para pren-
ı y quitalle el reyno.
anda al dicho embaxador que escriva á milort Dongelbi (1),
deve ser uno de los privados del dicho Rey de Escocia, que

(1) le pense qu'il s'agit de James, sixième lord Ogilvy d'Airly, qui en 1568 s'était montré es partisans les plus dévoués de Marie Stuart, et qui plus tard, en 1596, fut envoyé par s VI comme ambassadeur en Danemark pour assister au couronnement du roi Chris- IV. Lord Ogilvy mourut en 1606 (Douglas, *Peerage of Scotland*, I, 31).

haga quanto pudiere para que esse se resuelva conforme á esta su intencion y principalmente en su yda á España, exortandole que pase adelante con lo començado contra la Reyna de Inglaterra, con cierta esperança de socorro de V. M.; diziendo mas que se deve embiar á V. M. algun personaje para pedir el dicho socorro, assi para la seguridad del pasaje de su hijo, como para la defensa del reyno de Escocia contra Inglaterra y guarda dél en su ausencia, quando bien no huviesse guerra abierta; y que para eso asigure el dicho Rey de Escocia algun puerto por la parte de Arzilla [1], y dentro de tierra algunas plaças fuertes, ó proprias para fortificarse, en que esten; y mas que agradesca á V. M. por todos los officios posibles la honrra que les haze de admitilles al casamiento, el cuydado que tiene de su conservacion y los favores que haze á sus subditos, ofreciendo á V. M. perpetua amistad, y, en señal della, la yda del dicho Rey de Escocia allá, y sobre esto una liga firme y buena; en fin que vaya á entender sobre todo ello la intencion de V. M. y concluyr esta negociacion; y quando de Escocia no se embiase tan presto esta embaxada á V. M. que él procure que le cometan de tractar del negocio.

Y luego dize que solicitada de hazer que, reduziendose su hijo á la religion catholica, procure juntamente la reyntegracion della en el reyno de Inglaterra, tomando por suya la causa de los Catholicos della; pero que le paresce que primero se deve poner la Escocia de todo punto en buen y seguro estado á su devocion y la de V. M. porque despues se pueda proseguir en esotro con mas seguridad.

Manda tambien al dicho embaxador que buelva á hazer instancia con el Nuncio para que Su Sanctidad mande socorrer á su hijo con alguna suma de dineros, como se lo tiene prometido para quando se offreciesse alguna buena occasion, como es presente.

Todo esto me ha dicho el dicho embaxador, y aun mostrado un

[1] Sur les côtes du comté d'Argyll.

la carta descifrada en que le dize que se lo escrive la Reyna su ama, fecha á 4 de março ([1]), pidiendome que lo avise á V. M., á lo qual me atrevo; porque tractando en Madrid, antes de mi partida, con el cardenal Granvela sobre algunos puntos que se ofrecian, llegado á lo que en esta materia havia passado en tiempo de Juan de Vargas, me dixo podia escuchar lo que se me diria y avisallo.

Hallo en esta platica algunas cosas que parecen se contrarian unas con otras : como es dezir que embie V. M. á Escocia para la conclusion del negocio, y que de Escocia embien á España para lo mismo; querer que salga el Rey de Escocia de su reyno, y declarar que está en procentu de romper con Inglaterra, que es quando mas deve de estar en él; dezir que está aquel reyno muy sin aparencia de bandos y parcialidades en favor de Morton y de la Reyna de Inglaterra, y poner entre las occasiones de la yda de aquel Rey á España el huyr de las tramas en que pueden andar sus enemigos para prendelle y quitarle el reyno, de que se infiere que deve de haver poca seguridad; pedir que embie V. M. luego el socorro, sin haverse tractado dello ni saverse como ni adonde. Pero no es maravilla, pues estando esa Reyna presa y sola, mal puede tractar de las cosas con la luz que los que se hallan entrellas. Juzgando yo de todo lo dicho que el fin que tiene es de representar á V. M. la ocasion que se le ofrece de favorescer á sus cosas, ora sea abiertamente, ora por otro camino, y aun encaminar el daño de Inglaterra con aparente succeso.

He preguntado qual es acerca de todo esto la intencion del hijo, pues eso es lo que mas importa. Hame respondido que en esto no sabria dezir nada de zierto, pero que ha embiado ya la respuesta dello á la Reyna, y que, á lo que entiende de particulares, se conforma de todo punto á la voluntad della.

Tambien le he preguntado como viene en el negocio Monsieur d'Aubigni, que es de los principales de Escocia, y, por ser Frances, se deve creer que gustará poco desta platica de amistad con V. M. Dixome á esto que hará Monsieur de Aubigni lo que la

([1]) Voyez cette lettre dans le Recueil du prince Labanoff, V, 204 et suiv.

Reyna quisiere, y que anda degustado con estos Reyes Christianissimos, sin tener con ellos ninguna correspondancia.

Hele preguntado si va esto con saviduria del de Guiza. — Dizeme que la primera vez que tuvo cargo de proponer esta platica á Juan de Vargas, que lo hizo por orden de su ama con intervencion del dicho Duque, pero como esse lo arrostrase entonces con alguna frialdad, hale mandado despues que no le dé ninguna parte dello; y que assi no save desto palabra.

Queda agora por ver lo que V. M. manda que yo le responda, que, hasta que eso yo sepa, no hablaré en el negocio palabra.

Preguntele tambien como la Reyna su ama osava procurar estas cosas, estando presa en Inglaterra. —Dixome que quanto mas creciesse en poder el de Escocia, mas respecto tendrian en el hazer mal á su madre.

De Bles, á x de abril 1581.

LISBONNE. — 1581. — 22 JUILLET.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 74. — Minute.*)

Espérances que l'arrestation de Morton avait données au Roi d'Espagne et qui depuis ont été en s'amoindrissant. — Ordre à son ambassadeur d'assurer, toutes les fois qu'il en trouvera l'occasion, la Reine d'Écosse et son fils de sa bonne volonté à leur égard. — Exhortations que don Bernardino de Mendoça devra adresser à Marie Stuart pour qu'elle tienne la main à ce que son fils revienne à la religion catholique, et se rende le maître dans ses États en se débarrassant de ceux qui l'oppriment. — Appui qu'elle est sûre de trouver auprès du Roi d'Espagne.

Quanto á las cosas de Escocia que paresce que davan buenas esperanças con la prision de Morton, y despues se havian ydo afloxando, quando no se offrezca otra via para encaminarvos por vuestra parte algo de lo que conviene al servicio de Nuestro Señor en aquel reyno, á lo menos, siempre que huviere occasion para certificar á la Reyna de Escocia la voluntad que yo le tengo, á ella y á su hijo, no la perdays, y la exhorteys á tener la mano

en que su hijo mire por sí y se reduzga à la obediencia de la Santa Yglesia Romana y procure ser dueño de su reyno y poner en regla y en freno á los que le tienen opprimido, asseguradola que hallará siempre en mí toda buena assistencia y correspondencia.

De Lisboa, á XXII de julío 1581.

1581. — 6 NOVEMBRE. — PARIS.

J. B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 52, n. 234. — Déchiffr. officiel.*)

Réponse de la Reine d'Écosse apportée par son ambassadeur à J.-B. de Tassis, et dont une traduction littérale est adressée au Roi d'Espagne. — Compte-rendu de la conférence que Tassis a eue avec ledit ambassadeur au sujet de Georges Douglas. — Mission confiée par le Roi d'Écosse à G. Douglas, porteur de lettres adressées par lui au Roi de France, à la Reine mère et au duc de Guise pour s'informer s'ils consentiraient à recevoir de lui, à titre de roi, un ambassadeur chargé de renouveler les anciens traités entre la France et l'Écosse. — Charge donnée à Douglas d'entrer préalablement en négociation sur cette affaire avec le duc de Guise. — Démarches faites immédiatement par l'archevêque de Glasgow auprès du duc de Guise et de la cour pour empêcher qu'on ne fasse rien en cette affaire au préjudice de la Reine sa maîtresse. — Avis qu'il s'est empressé de lui transmettre, après avoir pris ses mesures pour que ledit Douglas ne pût ni présenter ses lettres ni adresser une seule parole au Roi de France ou à la Reine mère. — Détermination à laquelle ils se sont arrêtés l'un et l'autre de ne rien faire avant de savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de la Reine d'Écosse, à laquelle ils ont écrit. — Ordre de rappel envoyé par Marie Stuart à Georges Douglas, et qu'il a accepté.—Déclaration faite par la Reine d'Écosse qu'elle n'entend pas que son fils traite comme roi, en son nom seul, mais comme associé par elle à la couronne et en leur nom collectif. — Consentement qu'elle paraît donner maintenant à cette association, pourvu que son fils lui soit obéissant, comme c'est son devoir. — Opinion de l'archevêque de Glasgow qu'il faut rejeter toute la faute de la mission confiée à Georges Douglas sur M. d'Aubigny, ci-devant comte, maintenant duc de Lennox. — Influence que ce seigneur, qui est d'origine française, exerce sur le Roi d'Écosse, au grand mécontentement de la Reine sa mère. — Questions adressées par J.-B. Tassis à l'archevêque de Glasgow sur l'état présent de l'Écosse et sur la personne du Roi, pour savoir s'il y a quelque espoir de voir revenir le jeune prince à la religion catholique, et ce qu'il faut penser de ces bandes armées qui se rendent en Écosse à l'instigation de la Reine d'Angleterre. — Réponse de l'archevêque que, quant à la religion, il n'y a aucun changement, si ce n'est que le jeune prince fait montre de vouloir se gouverner en tout d'après la volonté de sa mère; que, pour ce qui est des bandes soudoyées par la Reine d'Angleterre, on sait parfaitement que cette

princesse s'efforce de susciter des troubles, et qu'elle ne manque pas d'influence sur ceux qui entourent le jeune prince, mais qu'il espère qu'avec le temps tout pourra s'arranger; que la Reine sa maîtresse lui a témoigné le désir qu'il se rende de sa personne en Écosse pour négocier avec son fils; que, bien qu'absent d'Écosse depuis nombre d'années, il est tout disposé à faire ce voyage si cela est nécessaire, sans pouvoir encore fixer l'époque de son départ; qu'enfin, d'après le conseil du duc de Guise, Gorges Douglas était allé faire ses compliments à la Reine mère avant de partir, mais sans rien traiter de ce qu'il avait en commission. — Prières adressées à Philippe II par J.-B. de Tassis pour avoir des instructions sur les réponses à faire à ces diverses communications. — Avis qu'il a précédemment donné au Roi des négociations entamées pour un mariage entre la princesse de Lorraine et le Roi d'Écosse, et de l'intention manifestée par le duc de Guise d'aller en personne avec une armée au secours du jeune prince. — Coïncidence de ces renseignements, que Tassis tient du secrétaire même du duc de Guise, avec l'arrivée de Gorges Douglas. — Opinion de Tassis que Douglas pourrait bien avoir eu pour mission de traiter ces deux points. — Sentiments d'affection témoignés hautement par le duc de Guise pour le jeune prince son parent. — Présent de chevaux qu'il lui a fait. — Indices qui prouvent que l'on s'occupe du mariage en question de divers côtés. — Lettre dans laquelle Marie Stuart aurait déclaré que, si son fils n'obtenait pas une des infantes d'Espagne, le mariage qu'elle désire le plus pour lui est celui de la princesse de Lorraine.

El embaxador de Escocia me ha venido estos dias à dar la respuesta de parte de su ama á lo que yo por la de V. M. le advertí, los meses atras, sobre aquella platica que él me propusó, y yo avise á V. M. desde Bles. Y, como la dicha respuesta fuese por escripto, he acordado de embialla á V. M. traducida en español al pié de la letra, y assi va aqui (¹); solo quedará por dezir lo que el dicho embaxador me advirtió del cargo con que havia venido aqui, muchos dias ha, de que, si bien me acuerdo, entonces avise este Dun Bles (²), del qual en la dicha respuesta se haze mincion.

Dize el dicho embaxador que fue embiado el dicho Dun Bles del Principe de Escocia con cartas para estos Reyes y el duque de Guisa, para enterarse y saber si admitirian embaxador suyo so nombre y titulo real, para renovar y confirmar las aliançàs antiguas de entre este reyno y el de Escocia; que, quando esto supiese el dicho Principe, y que aqui le admitirian como rey, él

(¹) Voyez cette lettre dans notre Supplément au Recueil du prince Labanoff, p. 307.

(²) Ce nom, si étrangement défiguré par le déchiffreur espagnol, est celui de Georges Douglas (Voyez Tytler's *History of Scotland*, 3ᵉ édit., VI, 303).

embiaria por acá un embaxador solene al dicho effecto; pero que antes de intentar de saber esto, lo tratase y platicase con el dicho duque de Guisa y hiziesse en ello lo que á ese le paresciese.

Sobre esto, paresce ser que el dicho embaxador entonces hiziese officios con el dicho Duque, y aun con los mismos Reyes, para que no se hiziese cosa en esto que pudiese ser perjuizio á la Reyna su ama; á la qual devio de despachar luego con el aviso de lo que pasava, haziendo que el dicho Don Bles ni presentase sus cartas ni hablase á estos Reyes palabra, y aun alcançó que esos avisados, assi por él como quiza por el dicho Duque, del negocio, se resolviesen de no hazer en él nada sin entender primero la voluntad de la dicha Reyna de Escocia, á la qual escrivieron sobre ello. De que ha resultado haver la dicha Reyna de Escocia mandado al dicho Don Bles que se bolviese sin hazer nada (como lo ha hecho), no quiriendo que su hijo use de titulo de rey, sino es juntamente con ella, de manera que se nombren ambos. Que es, á lo que entiendo, con que ella se contenta, en caso que el hijo la quiera ser ovidiente, como deve.

Da el dicho embaxador la culpa principal de la dicha venida del Don Bles al conde que era de Lenos, y á quien el dicho Principe ha hecho agora duque (1); que es Frances de la casa de Oveñi, y el qual es el que mas le possee: de que no dexa de estar desgustada la dicha Reyna. — Hele preguntado qual era el estado presente de Escocia, assi en lo que tocava á la persona del Principe, y á la esperanza que podia haver de su reducion á la fee catholica, como á la quietud del dicho reyno y á las partes y bandos que en él andavan por parte de la de Inglaterra. — Hame dicho que, en quanto á religion, no ay hasta agora ninguna mudança de lo passado, si bien el dicho Principe da muestras de quererse en todo governar conforme á la voluntad de la madre; y quanto toca á bandos por parte de la de Inglaterra, que se entiende que aquella Reyna anda todavia muy solicita en fomentallos por via

(1) Cette nouvelle dignité avait été conférée à M. d'Aubigny, le 5 août, par Jacques VI, qui l'avait nommé en même temps comte de Darnley, lord de Torbolton et de Dalkeith (Labanoff, *Recueil*, V, 252).

de interes, y que sobre las privanças, no dexa de avellas entre los que andan al rededor del dicho Principe; pero que espera que con el tiempo se yrá acomodando. Hame tambien dicho que la Reyna su ama le ha dado alguna intencion de querer que vaya él mismo á Escocia, á tratar con el hijo de su parte : y que, si bien ha muchos años que no ha estado allá, que piensa hazello, si menester fuere, aunque no save quando será. Dizeme tambien que este Don Bles antes de la partida, por parescer al dicho duque de Guisa, habló á la Reyna madre por cumplimiento y sin tratar cosa de su comision. — V. M. será servido mandarme avisar lo que le tengo de responder.

Acuerdome á este proposito de aver avisado á V. M. una vez, que se me avia traslucido que andava alguna platica de casamiento entre la princesa de Lorena [1] y el Principe de Escocía; y cierto designo en el duque de Guisa de acudille con cantidad de gente. El de quien esto entendí fue el secretario de Hercules; y en aquel mismo tiempo que havia llegado aqui el Don Bles, figurandoseme agora que devieron de ser discursos nacidos de su venida. Y siendo esto cierto que el dicho Duque haze grande professíon de servir, como es pariente de la madre, al dicho Principe, y assi entiendo que le regaló con cavallos, como tambien lo es, tenerse mira al dicho casamiento por diversas partes. Y dixome estos dias el dicho secretario, que la dicha Reyna avia escripto que, quando no azertase á haver la hija de V. M. para su hijo, con ninguna havia de holgar mas que con la dicha princesa de Lorena.

Nuestro Señor, etc. De Paris, á VI de noviembre 1581.

[1] Christine, fille de Charles II, duc de Lorraine, et de Claude de France. Elle était née le 6 août 1565, et elle épousa, le 3 mai 1583, Ferdinand de Médicis, grand duc de Toscane (Moréri, *Dictionnaire historique*, édit. de 1759, t. VI, p. 400).

LISBONNE. — 1581. — 18 DÉCEMBRE.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 91. — Minute.*)

Avis reçu par le Roi d'Espagne du consentement donné par Marie Stuart à l'association de son fils au trône d'Écosse. — Recommandation faite à don Bernardino de Mendoça d'examiner si cette combinaison sollicitée par la France n'a pas pour but de dissimuler quelque dessein secret. — Approbation des démarches faites par l'ambassadeur auprès de Cecil, afin d'exciter la jalousie de la Reine d'Angleterre contre les Français. — Efforts qu'il faut faire pour entraver la négociation du mariage projeté entre Élisabeth et le duc d'Alençon. — Soin que l'ambassadeur a dû prendre de rassurer Marie Stuart au sujet des avances qu'il a été obligé de faire aux Anglais. — Approbation donnée par le Roi à la lettre écrite à cette princesse pour dissiper ses inquiétudes et lui donner satisfaction.

He visto lo que os escrevió la Reyna de Escocia (1), con aviso de aver nombrado y recebido á su hijo por compañero en el reyno. A que vos avreis satisfecho con el cumplimiento que es razon, y assi la yd siempre conservando en la buena voluntad que tiene á mis cosas, con assegurarle la mia para las suyas y de su hijo, acordandole siempre lo que importa procurar, que él se reduzga á ser catholico para que Nuestro Señor le favorezca, con esto y todos le podamos mejor assistir y dar mas calor. Y aunque esta compañia de su hijo no parezce mirada en sí que puede tener inconviniente, pero, por ser solicitada de Francia, es de ver si podrian allá aver tenido algun fin sereto que tirasse á su provecho; y esto vos lo podreys mejor descubrir y averiguar, y será bien me lo aviseys.

El officio que hizistes con Cicil, para con essa misma occasion que se acaba de dezir, mover çelos de Franceses á essa Reyna y su Consejo, y poner sombras y recato, no estuvo mal por entonces, por hallarse presente Alanson y la platica del casamiento tan viva; para que, pues no se podia contradezir de otra manera, se provasse á ver si por esta se acertaria á entibiar, antes fue harto atinado por lo que toca á este fin. Mas porque, passado

(1) Cette lettre de Marie Stuart à don Bernardino de Mendoça n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

aquel punto y occasion, seria de mucho inconviniente que entendiesse la Reyna de Escocia que de los officios que hazeis resulta embaraço á sus cosas, no dudo que avreis mirado en quitarle esta materia de quexa, con no reiterar aquel officio mas de quanto pudo ser util, para el fin que lo començastes, que entiendo fue el que queda dicho. Y aun de aquello fue muy bien escrivirla vos mismo para quitarle sombras y tenerla con satisfaccion, como conviene y os lo encargo.

De Lisboa, á XVIII de deciembre 1581.

LISBONNE. — 1582. — 28 JANVIER.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 96. — Minute.*)

Contentement éprouvé par Philippe II en apprenant la bonne réception faite par Jacques VI aux religieux envoyés en Écosse. — Son espoir que Dieu daignera conduire de sa main une affaire si importante pour son service. — Témoignages de satisfaction adressés à l'ambassadeur pour les soins qu'il a pris et l'habileté qu'il a déployée dans cette affaire, à laquelle le Roi d'Espagne attache la plus haute importance. — Ordre de continuer dans les mêmes voies avec toutes les précautions et le secret nécessaires. — Parti que don Bernardino de Mendoça pourra tirer des intelligences qu'il entretient avec la Reine d'Écosse et certains personnages.

Heme holgado mucho de ver que los clerigos [1] que fueron á Escocia ayan hablado con el Rey, y que les hiziesse tan buen acogimiento. Y como el negocio es de tanto servicio de Dios, devemos esperar en él que lo guiará de su mano. A vos os agradezco mucho el trabajo, industria y cuydado que en encaminarlo poneis, y os encargo que lo prosigais con todos los buenos medios que pudieredes, y la disimulacion y secreto que hasta aqui. Y creed que no me podeis hazer mayor servicio, para lo qual será muy util la inteligencia que teneis con la Reyna de Escocia y con los demas que dezis, que he holgado de saber que sea gente de calidad. — De Lisboa, á XXVIII de enero 1582.

[1] Les deux jésuites Holt et Creighton.

1582. — 7 Mars. — Dalkeith.

M. D'AUBIGNY DUC DE LENNOX, A J.-B. DE TASSIS.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 53, n. 84. — Déchiffr. officiel* (1).

Visite faite en Écosse à M. d'Aubigny par le jésuite Guillaume Creighton, qui s'est présenté comme envoyé vers lui par le Pape et le Roi d'Espagne, et qui était porteur d'une lettre de créance de l'archevêque de Glasgow. — Lettre de l'ambassadeur d'Espagne résidant à Londres, qui depuis a été remise à M. d'Aubigny par un jésuite anglais. — Désir manifesté par le Pape et le Roi d'Espagne de confier à M. d'Aubigny l'exécution du projet qu'ils ont formé pour restaurer la religion catholique en Angleterre, et mettre la Reine d'Écosse en liberté. — Déclaration de M. d'Aubigny, que, fermement convaincu que cette entreprise se fait pour le bien et le salut de ladite Reine et du Roi son fils, auquel, du consentement de sa mère, on conservera la couronne, il est tout prêt à y consacrer sa vie et tous ses efforts. — Ample mémoire sur l'état des affaires remis par lui au porteur de cette lettre, avec mission de le communiquer à J.-B de Tassis. — Réponse qu'il attend de l'ambassadeur, et d'après laquelle il se rendra en France pour mettre son plan à exécution. — Charge qu'il a donnée au père Creighton d'exposer les raisons qui le déterminent à regarder ce voyage comme indispensable. — Confiance entière qu'il prie l'ambassadeur d'accorder au père Creighton, muni à cet effet de ses pleins pouvoirs.

Señor, el portador desta, Guillermo Criton, jesuyta, ha venido aqui y dichome que viene embiado á mí del Papa y Rey de España, vuestro rey, haviendome traydo una carta de creencia del señor embaxador de Escocia para que yo le diesse fee en lo que me dixese. Y despues ha llegado otro Jesuyta ingles (2), que me ha traydo una carta del embaxador que el dicho vuestro Rey tiene en Londres, el qual, juntamente con el Papa, pareceme que dessean servirse de mí en el disegno que traen entre manos para la restauracion de la religion catholica y la libertad de la Reyna de Escocia, segun lo que el dicho Criton me ha referido. Y creyendo que esta empresa se haze por el bien y la conservacion de la dicha Reyna de Escocia y del Rey su hijo, y que á ese le será sustentada y mantenida su corona, con consenti-

(1) En tête du déchiffrement de la traduction espagnole, envoyée à Philippe II par J.-B. de Tassis, se trouve l'annotation suivante : *Copia de carta en frances que Mos. de Obini, duque de Lenos, ha scripto á Ju. Baptista de Tassis de Dalriel en Escocia al* VII *de março* 1582.

(2) Le père Guillaume Holt.

miento de la Reyna su madre, estoy aparejado de emplear mi vida y hazienda para la execucion de la dicha empresa, con que se me provean todas aquellas cosas que van puestas en un memorial que he dado al portador desta para que os le comunique (1); y segun lo que me respondieredes, yo me yré quanto antes á Francia para executar lo dicho, sin que esto pueda hazerse si no voy allá, por las razones que he dicho á este portador que os advierta; á quien dareis, si os plaze, en lo que os dirá de mi parte, entero credito, como si fuese yo mismo. Y, con esto, besandoos las manos, quedo rogando á Dios que os dé buena y larga vida.

De Dalriet, á VII de março 1582.

1582. — 7 MARS. — DALKEITH.

M. D'AUBIGY, DUC DE LENNOX, A MARIE STUART.

(*Collection de M. Mignet. — Copie tirée des Archives espagnoles de Simancas. — Neg. de Estado. Inglaterra. Leg. 836* (2)).

Mission remplie auprès du duc de Lennox par le jésuite Guillaume Creighton. — Communication qu'il lui a faite de la détermination prise par le Pape et le Roi d'Espagne de mettre sur pied une armée pour rétablir la religion catholique en Angleterre, délivrer Marie Stuart et assurer les droits de cette princesse à la couronne d'Angleterre. — Leur intention de confier le commandement de cette armée au duc de Lennox. — Lettre que l'ambassadeur d'Espagne résidant à Londres lui a écrite dans le même sens. — Déclaration du duc de Lennox que, si la Reine d'Écosse y consent, il est tout disposé à se charger de cette mission. — Confiance entière qu'il a dans le succès, pour peu que les Catholiques d'Angleterre fassent leur devoir. — Vives instances adressées par le duc à Marie Stuart pour qu'elle lui fasse parvenir sa réponse par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne, qui se charge de lui faire tenir cette lettre. — Son intention, aussitôt qu'il aura reçu cette réponse, de se rendre en France comme pour ses affaires particulières, mais dans le but réel de faire des levées. — Certitude du succès, dès qu'il pourra mettre le pied en Angleterre à la tête de l'armée de quinze mille hommes qui lui est promise. — Encouragements adressés à Marie Stuart, qui trouvera nombre de serviteurs déterminés à risquer leur vie pour elle. — Seule requête

(1) Je n'ai pas retrouvé le texte de ce mémoire parmi les pièces annexées à la correspondance, mais il est analysé dans la dépêche de J.-B. de Tassis à Philippe II, en date du 18 mai (Voyez ci-après, p. 244).

(2) Au dos : *Copie de la dernière lettre que m'a escript le duc de Lenos, laquelle vous* (c'est-à-dire don Bernardino de Mendoça) *m'avez envoyée.*

que lui adresse personnellement le duc de Lennox pour qu'après le succès le titre de roi soit maintenu au Prince son fils. — Inutilité de communiquer, quant à présent, l'entreprise soit au jeune Roi, soit aux seigneurs de son parti. — Conviction du Duc qu'aussitôt qu'il aura débarqué en Angleterre avec son armée, les Catholiques d'Écosse se joindront à lui. — Nouvelles instances auprès de Marie Stuart pour qu'elle fasse connaître sa volonté.

Madame, depuis mes dernières est venu vers moi un jésuite nommé Guillaume Criton, lequel, avec lettres de créance de vostre ambassadeur, m'a faict entendre que le Pape et le Roi Catholique avoient délibéré de vous secourir d'une armée pour le restablissement de la religion catholique en cest isle, vostre délivrance hors de captivité et la conservation de vostre endroict à la couronne d'Angleterre, et qu'il a esté mis en avant que je sois chef de la dicte armée. Depuis ay receu une lètre de l'ambasadeur d'Espagne qui réside à Londres, pour ce mesme effect, par un aultre jésuite anglois. Quant à moi, Madame, si c'est vostre volunté que [la] chose se face, et que je le entreprène, le feray et ay espérance que, si ils tienent promesse, et que les Catholiques d'Angleterre facent aussi ce qu'ilz promectent, que l'entreprise viendra à bone et heureuse fin, et perdrai la vie ou je vous délivrerai hors de vostre captivité. Pourtant je vous suplie très humblement de m'advertir avec diligence, par le moyen du dict ambassadeur d'Espagne qui est à Londres, et par lequel je vous envoye cette lettre et celle que sera de desus, [de] vostre volunté; je la suiveray, si c'est qu'avez la dicte entreprise agréable. Aussitost que j'auray receu vostre responce, je m'en yrai en France avec toute diligence pour lever des gens de pied françois et pour recepvoir les estrangiers et les conduire ysi en ce pays, et ferai semblant de aller là seullement pour mes afaires pour six mois seulement. Et quant à mon retour, ne vous mectez point en peine, car je vous prometz sur ma vie que, aïant l'armée qui m'est promise, la quelle sera de quinze mil hommes.... d'Escocia et d'Angleterre, je mectray pied à lerre. Or, que Vostre Majesté prenne courage, car vous trouverés des serviteurs qui sont résolus de mectre la vie pour vostre service. De moy je ne vous suplie de rien, sinon que, faisant cest entreprise, [vostre

filz] soit toujours par vostre consentement recogneu pour roy. Il n'est pas besoin de rien lui communiquer encores de l'entreprise, ni aux seigneurs, jusqu'à tant que l'armée soit preste et assurée, car, arrivant avec ycelle, je suis asseuré que les Catholiques de Escocia se joindront avec moi, voyant les forces que j'aurai; ce que maintenant ilz n'ozent faire pour la craincte qu'ilz ont de perdre leurs biens, si d'aventure ceste entreprise estoit découverte. Et n'estant ceste letre que pour sçavoir vostre volunté sur la dicte entreprise, et ce qu'il vous plaira commander que je face, je fairay fin, priant Dieu qu'il vous donne, Madame, très heureuse et longue vie (1).

De Dalfairreity, ce VII de mars.

Votre très humble et très obéissant et très fidèle serviteur à jamais.

SETUBAL. — 1582. — 23 AVRIL.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 101. — Minute.*)

Réponse de Philippe II à trois lettres de don Bernardino de Mendoça sur les affaires d'Écosse. — Copies, qui lui ont été envoyées en même temps, de diverses lettres écrites à don Bernardino par Marie Stuart. — Plaisir que le Roi a éprouvé en apprenant par ces lettres le bon accueil que les principaux conseillers du Roi d'Écosse ont fait au père Guillaume Holt, ainsi que tout ce qui se traite en Écosse, soit par la Reine, soit par les Catholiques, pour amener la conversion du jeune Roi. — Entière approbation que le Roi donne, avant tout, à la conduite de son ambassadeur.— Examen des quatre moyens proposés par les Catholiques d'Écosse pour ramener ce royaume à la foi orthodoxe. — Opinion de Philippe II que le premier moyen, la prédication, est à la fois le plus doux et le plus sûr. — Considérations sérieuses qui doivent faire rejeter les trois autres moyens proposés, et qui consisteraient à s'emparer par la force du gouvernement, ou bien à déposséder le jeune Roi de la couronne, ou bien encore à l'enlever et à le transporter hors de ses États. — Désapprobation complète du parti extrême proposé par les Catholiques écossais, qui voudraient, en désespoir de cause, quitter l'Écosse avec leurs femmes et leurs enfants, et abandonner leurs maisons et leurs biens. — Charge donnée à l'ambassadeur de modérer leur zèle, de peur qu'ils ne s'engagent dans une voie qui pourrait leur devenir funeste. — Recommandation qui lui est faite à lui-même d'user d'une extrême circonspection et de se tenir pour

(1) Voyez dans notre Supplément au Recueil du prince Labanoff, p. 309, la réponse faite par Marie Stuart à cette lettre, en date des 6 et 8 avril et adressée à don Bernardino de Mendoça.

bien averti. — Déclaration de Philippe II que, d'après ses lettres, Marie Stuart paraît envisager comme lui toute cette affaire, puisqu'elle cherche à amener la conversion de son fils par la lecture et par les prêtres, et qu'elle reconnaît que des secours étrangers ne pourront être envoyés en Écosse qu'après la pacification des affaires de Flandre. — Efforts que devra faire l'ambassadeur pour la détourner du projet qu'elle a quelquefois mis en avant de faire enlever le jeune Roi d'Écosse. — Assurances qu'il donnera à la mère et au fils de la continuation des bons sentiments du Roi d'Espagne à leur égard. — Extrême désir de Philippe II de les voir l'un et l'autre libres et en sûreté, et la religion catholique réstaurée dans toute la Grande-Bretagne. — Exhortations que l'ambassadeur transmettra de sa part à la Reine d'Écosse en l'engageant à persister dans ses efforts pour éclairer et gagner l'esprit de son fils, de manière à le ramener par la persuasion dans la voie de la vérité. — Soins qu'elle devra prendre de s'entendre avec les Catholiques pour marcher unis et se rapprocher du but en attendant que le moment soit venu de recevoir des secours étrangers. — Engagement formel pris par Philippe II de donner ce secours, si le cas prévu par Marie Stuart, la pacification des affaires de Flandre, vient à se réaliser, et même plus tôt, s'il y a moyen d'y arriver par quelque bon expédient. — Informations exactes que la Reine d'Écosse devra, en attendant, faire parvenir au Roi d'Espagne par l'entremise de son ambassadeur. — Désir du Roi de savoir d'une manière positive comment le jeune Roi reçoit les admonestations et les conseils de sa mère, quel est l'état des esprits en Écosse; quels sont les amis sur lesquels Marie Stuart peut compter, le nombre d'hommes dont ils peuvent disposer; quels sont les places fortifiées et les ports où les gens de guerre étrangers pourraient être reçus; que peut-elle attendre du côté de la France, et quelles sont ses espérances du côté de l'Angleterre. — Assurance donnée par Philippe II que lorsque ces divers renseignements lui seront parvenus, et que des conditions justes et honorables lui auront été proposées, on pourra compter sur son assistance et sur tout son appui, et que même il procurera celui du Saint-Père, qui pour le moins fournira de l'argent au jeune Roi d'Écosse, pour peu qu'il se montre disposé à revenir au catholicisme. — Proposition faite par Marie Stuart de gagner par des présents certains grands personnages en Écosse. — Charge donnée à l'ambassadeur d'examiner avec elle s'il vaut mieux procéder par voie de gratifications ou de pensions régulières. — Renseignements précis qu'il devra transmettre au Roi d'Espagne à cet égard. — Recommandation qui lui est faite de favoriser, comme par le passé, l'envoi de prédicateurs en Écosse, par la voie de France et d'Angleterre, en usant des précautions accoutumées. — Crédit de deux mille écus qui vient de lui être envoyé à cet effet, et qui pourra au besoin être augmenté. — Recommandation de n'avoir sur toute cette affaire avec les nobles écossais que des communications verbales, par l'intermédiaire de personnes de confiance, de peur que des lettres surprises ou communiquées ne viennent à éveiller les soupçons de la France et à susciter des obstacles. — Désir du Roi d'Espagne et de la Reine d'Écosse que don Bernardino prolonge son séjour en Angleterre, où son zèle et ses bons offices sont encore indispensables. — Avis qui lui est demandé sur les moyens qu'il faut employer pour gagner le gentilhomme qui exerce une grande influence sur ceux de la maison de Howard.

Por otra se satisfaze á las cartas, que estos dias han llegado, vuestras. Y aqui aparte se responderá á tres que señaladamente

tratan de las cosas de Escocia, las dos de 9 de hebrero, y lo otra de 6 de março. Con ellas vinieron las copias de las que á vos os ha escripto la Reyna de Escocia (1). Las quales he holgado de ver y de entender el buen acogimiento que el padre Guillermo Holt halló en los principales consejeros del Rey su hijo, y lo que assi por ella como por los Catholicos de aquel reyno se platica para su reducion. Y, antes de passar adelante, os agradesco mucho el trabajo é industria que en ello poneys, que, por ser cosa de tanto servicio de Nuestro Señor, le recibo yo particular.

Y començando por los quatro medios que los dichos Catholicos de Escocia proponen para reduzir el reyno á la fe catholica: no ay duda sino que el primero, de la via de la predicacion, es el mas suabe y seguro, y que los demas son de riesgo y mucha consideracion. Porque el apoderarse los Catholicos del govierno y cosas de aquel reyno, de manera que necessiten al Rey, quiça no seria tan facil como piensan. Lo otro de deponerle de la corona mientras viviere su madre (caso que no fuesse catholico), es de muy gran difficultad y contra lo que le han jurado; y estando la Reyna ausente y pressa, sobre la manera del govierno y las personas que le havian de administrar herbiria de confusion el reyno. Pues tratar de sacarle del reyno (que es lo ultimo), para que despues se convierta, es quasi privarle dél y quedar la conversion en duda. Y lo que dizen por rematte que, no se encaminando bien alguno de los medios de arriba, se saldran con mugeres y hijos, dexadas sus casas y haziendas, esso ya no era menos que imposibilitarse del todo. Y assi no conviene ymaginarlo, sino yr dissimulando y aguardando las occasiones que Dios dará. Y assi haveis de tener la mano en que de desconfiados no se inabiliten ni tampoco fuera de tiempo se arrojen á cosa en su daño. En lo qual es necessario andar con mucho tiento y cuydado, sin dexarse llevar del buen zelo antes que el negocio esté maduro, á cosa que pueda traer mayores inconvenientes. Y assi os encargo que vos andeis muy advertido en ello por vuestra parte.

(1) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

La Reyna, por lo que os escrive, paresce que entiende bien todo esto. Pues, por una parte, procura la conversion de su hijo por via de letura y religiossos, y por otra conosce el tiempo proprio en que se le podria embiar socorro de gente extrangera en caso que acertasse á pacificarse lo de Flandes. Y aunque ella tambien alguna vez ha apuntado lo del sacar al Rey su hijo de Escocia, dandole vos á entender del inconveniente que esto seria, le podreys responder de mi parte á lo demas que desseo mucho verla libre, y á ella y á su hijo seguros y contentos, y restaurada la religion en toda essa isla, y que en mí hallaran siempre la misma voluntad y affícion que hasta aqui. Que ella procure (como lo haze) de alumbrar y yr ganando á su hijo para que se dexe traer al camino de la verdad. Procurando con los dichos Catholicos se entiendan y sean auna por yr ganando tierra en el negocio mientras se disponen las cosas á poderles dar el socorro de gente extrangera; que, en el caso que ella dize, de pacificacion de Flandes, no le dexare yo de dar, y aun antes si hallasse forma y buen expediente para ello. Pero que para todo importa que me avise por vuestro medio, pues será el mas breve y seguro, como recibe su hijo sus amonestaciones y consejos en lo de la reduction; de quien se puede fiar en su reyno, y de quien no; qué gente de guerra tiene, y qué tierras fortificadas; qué puerto y desembarcaderos se podrian dar á los extrangeros; qué se puede prometter de Francia; qué de Inglaterra bien se vee lo que puede esperar? Y en summa que, entendido el estado de las cosas de por allá, y proponiendome condiciones justas y honestas, hallaran en mí toda correspondencia, assistencia y buena amistad. Y tambien se la procurare de Su Santidad, que es de creer ayudará al Rey á lo menos de dinero, si da esperança de ser catholico.

Esto lo podreys dezir; y quanto á lo que os ha apuntado de yr grangeando de mi parte con dadivas las voluntades de algunos de los principales de Escocia á este fin de la reduccion, será bien comunicar con ella qual es mejor, darles pensiones, como dize, ó offrescerles gratificacion del servicio segun fuere el que

hizieren, y hazersela conforme á él. Y caso que parezca mas á proposito lo del dar pensiones (aunque esto las menos vezes sale bien) me avisareys á qué personas y en qué quantidad paresce que se le podria dar á cada una.

Y entretanto que desto se trata y se disponen las cosas para el buen fin que se dessea, procurad que lo del embiar predicadores por via de Francia y Inglaterra se vaya siempre continuando debaxo de la dissimulacion que hasta aqui, y podreys ayudar con algun dinero á los religiossos que anduvieren en estos passos. Para lo qual, los dias passados, se os embió un credito de dos mil escudos, y se os yran proveyendo mas. Y la correspondencia vuestra con los Catholicos de Escocia sea antes de palabra, por medio de personas fiadas, que por cartas, por la sombra que, si estas se perdiessen ó viniessen á publicarse, podrian dar á Franceses y á otros que contraminassen el negocio.

Quanto á lo de vuestra venida, pues paresce á la Reyna de Escocia (como por otras vias lo entiendo) que seria agora para estos negocios de mucho inconveniente, y conosciendo vos lo mismo, os conortays á esperar el tiempo que por este respecto me paresciere que conviene. Yo os encargo que por agora os entretengais ay, atendiendo á este negocio y á los demas que se offrescieren de mi servicio, con la diligencia que soleys que en esto le recibire. Y acá se va mirando entretanto la persona que convendrá embiar á titulo del robo de Draques, como dezis, y se os avisará á su tiempo.

Y pues os paresce necessario obligar aquel cavallero que govierna los de la casa de Habart, avisad tambien en particular lo que convendrá se le dé, y en que forma. Que, visto esto, se resolverá lo que convenga, y en este medio le yreys conservando y entreteniendo con la buena maña que sabreys.

De Setubal, á XXIII de abril 1582.

AL-MÉRIN. — 1582. — 6 MAI.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 102. — Minute.*)

Entière approbation donnée par Philippe II à la conduite de son ambassadeur dans les affaires d'Écosse. — Satisfaction qu'il a éprouvée en lisant la lettre écrite par le duc de Lennox à don Bernardino de Mendoça. — Son vif désir d'être instruit des particularités que les pères Jésuites communiqueront à l'homme de confiance que don Bernardino compte envoyer à Rouen. — Moyen que fournira cette conférence de savoir quels étaient leurs motifs en pressant l'ambassadeur de quitter son poste pour avoir une entrevue avec eux. — Recommandation qui lui est faite d'instruire le Roi à l'avance de tout ce qu'il pense sur ce que les agents qui doivent être envoyés en Espagne et à Rome auront charge de traiter. — Avantage qu'il y aurait à trouver à Rouen, ou bien à y envoyer, un homme à la fois habile et sûr pour traiter avec les pères Jésuites des affaires d'Écosse et servir d'intermédiaire entre eux et don Bernardino de Mendoça. — Espoir du Roi de savoir par les premières lettres de son ambassadeur où en est le prince d'Orange. — Ses doutes sur l'assurance donnée à don Bernardino que la Reine d'Angleterre s'opposait à ce que les places de Hollande et de Zélande fussent remises entre les mains du duc d'Alençon. — Assurance toute contraire donnée dans sa lettre du 2 mars par Marie Stuart, qui affirme que la Reine d'Angleterre aide et assiste le duc d'Alençon dans son entreprise de Flandre.

Quanto al negocio de Escocia, ha poco que se os escrivió largamente satisfaziendo á los puntos que sobre ello me consultastes. Y assi agora no se offresce mas de aprovar mucho, como lo hago, el camino que llevais conservando y entreteniendo la Reyna de Escocia y los Catholicos de aquel reyno; y assi he holgado de ver la copia de la carta que os escrivió el duque de Lenos (1), y holgaré mucho de entender los particulares que os comunicaran desde Roan aquellos padres por medio del confidente que les pensavades embiar. Y es assi que se vee su senzillez en pediros que saliessedes desse reyno á veros con ellos. Pero vos lo guiastes muy bien como todo lo demas, y assi lo será que, si vinieren los embaxadores ó personas que dezis que han de passar acá y á Roma, me aviseys anticipadamente de

(1) Je n'ai pas retrouvé cette lettre; mais il est probable que, pour le fond, elle était la même que celle écrite par le duc de Lennox à J.-B. de Tassis, en date du 7 mars, et qui lui fut remise par le P. Guillaume Creighton (Voyez 235).

todo lo que traeran como pensavades. Y será bien que vays mirando si por ventura ay en Roan alguna persona fiada, ó si vos podriades embiar allí algun hombre cuerdo y callado que pudiessen abrirse con él los religiossos que tratan el negocio de Escocia, para por su medio corresponderse mejor con vos.

Con las primeras cartas vuestras ó dessas partes espero saber en que ha parado el de Orange y que resulta del successo. Y quanto á lo de Alançon, si fuesse cierto lo que os han dicho que essa Reyna procura que no se le entreguen plaças, especialmente en Olanda y Zelanda, paresce que llevaria camino de escuchar lo que en otra carta se os escrive y entender que aquello le está bien. Pero contradize á ello lo que os avisa la Reyna de Escocia en su carta de 2 de março (1), cuya copia me haveys embiado, donde antes mostra que essa Reyna ayuda y assiste á Alençon en lo de Flandes. Vos os governareys en ello como espero y avisareys.

De Almerin, á VI de mayo 1582.

PARIS. — 1582. — 18 MAI.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 55, n°s 78-80. — Déchiffr. officiel.*)

Communications faites à J.-B de Tassis par deux pères de la compagnie de Jésus, l'un Écossais et l'autre Anglais (Creighton et Holt). — Compte que le P. Creighton a rendu au Pape, l'année précédente, par ordre de son général, de l'état des affaires en Écosse. — Assurance qu'il lui a donnée que, si l'on veut s'en occuper sérieusement, on est certain d'arriver au rétablissement de la religion catholique dans ce pays. — Opinion conforme de Sa Sainteté, qui lui a ordonné de passer en France pour s'entendre avec le Nonce y résidant et l'ambassadeur d'Écosse sur ce qu'il y aurait à faire. — Vif désir du Pape de contribuer à l'entreprise, pour peu qu'il y ait espoir de succès. — Résolution prise par le Nonce et l'ambassadeur d'envoyer le père Creighton en Écosse vers M. d'Aubigny, duc de Lennox, pour lui faire part des bonnes dispositions de Sa Sainteté. — Lettre de créance remise au P. Creighton par l'archevèque de Glasgow. — Voyage du P. Creighton en Écosse. — Correspondance secrète entamée par lui avec M. d'Aubigny. — Entrevue qu'il a fini par avoir avec ce seigneur en présence du

(1) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

jésuite anglais, le P. Holt, chargé d'une mission semblable à la sienne auprès des Catholiques d'Angleterre, et auquel don Bernardino de Mendoça avait donné une lettre de créance. — Plein succès de leur démarche auprès de M. d'Aubigny, qui a pris la résolution de s'employer conformément aux désirs de Sa Sainteté et du Roi d'Espagne, si on veut lui fournir les troupes et les autres choses nécessaires indiquées dans un mémoire signé de sa main, qui a été communiqué à J.-B. de Tassis en même temps qu'on lui remettait une lettre de M. d'Aubigny, dont il envoie la copie au Roi d'Espagne. — Résumé du mémoire de M. d'Aubigny, qui demande qu'une armée de vingt mille hommes, payée pour dix-huit mois, et composée d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands et de Suisses, soit envoyée en Écosse l'automne prochain, avec un nombre suffisant de pionniers, beaucoup de munitions et d'artillerie, et l'argent nécessaire pour lever des troupes indigènes; — qu'une somme de vingt mille écus soit immédiatement envoyée pour pourvoir à la mise en état de certaines places fortes; — que le Roi d'Écosse soit déclaré général de cette armée, et que lui-même, en l'absence dudit prince, puisse prendre le commandement suprême de toutes les troupes, quelle que soit leur nationalité; — qu'enfin, en cas de revers, il soit indemnisé par le Roi d'Espagne et par Sa Sainteté de toutes les pertes qu'il pourra subir. — Déclaration qui sera faite que le but de l'entreprise est le rétablissement de la religion catholique et la délivrance de Marie Stuart. — Assurance qu'il donne du concours du jeune Roi d'Écosse. — Offre qu'il fait de se rendre en France pour donner l'impulsion à l'entreprise, aussitôt qu'elle aura été résolue par le Pape et le Roi d'Espagne. — Observations faites par Tassis sur l'exagération des demandes contenues dans ce mémoire. — Réponse du P. Creighton qu'il a fait la même observation à M. d'Aubigny, lequel a répondu qu'il s'en remettait à cet égard à ce que déciderait le duc de Guise, qui doit avoir été le premier moteur de toute cette affaire. — Éclaircissements demandés par J.-B. de Tassis sur la situation des choses en Écosse en ce qui touche la religion. — Réponse du P. Creighton qu'en public cette situation est mauvaise, puisque les ministres hérétiques paraissent avoir plus d'influence que jamais, mais qu'en secret il ne manque pas de seigneurs puissants disposés à admettre les changements médités par M. d'Aubigny et à se déclarer pour lui, et qu'en cas de succès, on a tout espoir de ramener le jeune Prince à la foi catholique. — Danger imminent et continuel que ce Prince court pour sa vie, à cause des trames ourdies contre lui par les partisans de la Reine d'Angleterre. — Nécessité de prévenir Élisabeth, en profitant d'une occasion qui pourrait bien ne plus se représenter — Assurance donnée à son tour par le P. Holt, le jésuite anglais, que les Catholiques d'Angleterre désirent ardemment l'exécution de cette entreprise, et de voir prendre les armes en Écosse pour le rétablissement de la foi catholique et la délivrance de Marie Stuart. — Leur ferme résolution de participer eux-mêmes à l'entreprise aussitôt qu'ils la verront établie sur des bases solides. — Grand nombre de catholiques qui existent sur les frontières de l'Écosse et de l'Angleterre, notamment dans le Westmoreland et dans l'évêché de Durham, à la tête duquel il serait bien nécessaire que le Pape plaçât un personnage d'importance, qui sût, au moment donné, mettre le peuple en mouvement, tandis qu'on en ferait autant dans les provinces voisines. — Demande adressée par J.-B. de Tassis au P. Holt, pour savoir quelle garantie il peut donner à l'appui de ses diverses assertions, et s'il est à sa connaissance que quelques-uns des principaux seigneurs d'Angleterre se soient ligués pour cette entreprise, et aient contracté les uns envers les autres des engagements écrits. — Réponse du P. Holt que, par suite des confidences qui leur ont été faites sous le sceau de la

confession, ils savent à quoi s'en tenir, et qu'ils ont la conviction que l'Angleterre est tout-à-fait disposée au mouvement qui se prépare. — Conférence secrète qui avait eu lieu, quelques jours auparavant, entre les deux pères, le duc de Guise, l'ambassadeur d'Écosse et le docteur Allen, ecclésiastique anglais de grande importance, directeur du séminaire de Reims, et par les mains duquel la négociation a dû passer dès l'origine. — Modifications apportées dans cette conférence aux demandes formulées dans le mémoire de M. d'Aubigny, et qui ont paru d'une exécution impraticable. — Réduction du nombre des troupes à huit mille hommes, Espagnols et Italiens, avec une somme d'argent suffisante pour lever sur les lieux le nombre de soldats qui sera jugé nécessaire au moment de l'exécution. — Question adressée par Tassis au P. Holt pour savoir s'il compte s'adresser au Roi Très-Chrétien. — Réponse négative du Père Holt, attendu que cette entreprise ne peut qu'exciter la jalousie du Roi de France, qui ne manquerait pas de tout perdre en en donnant immédiatement connaissance à la Reine d'Angleterre. — Prochaine réunion que doivent avoir le duc de Guise, l'ambassadeur d'Écosse et le docteur Allen, pour arrêter les dernières mesures; après quoi le P. Creighton partira pour Rome et le P. Holt pour l'Espagne, afin de rendre compte du tout à Sa Sainteté et au Roi Catholique. — Communications faites antérieurement à J.-B. de Tassis par l'archevêque de Glasgow, qui est venu lui parler de nouveau sur le même sujet, qu'ils paraissent avoir traité d'une manière approfondie. — Opinion du duc de Guise qu'il ne faut pas que M. d'Aubigny songe à venir en France. — Résolution que le Duc a prise de s'occuper personnellement de l'entreprise, en se jetant sur la partie de l'Angleterre qui regarde les côtes de Normandie, au moment où on opérerait du côté de l'Écosse, de manière à mettre par cette diversion toute l'Angleterre dans le plus grand désordre. — Facilité avec laquelle ce plan peut être exécuté à l'aide d'un port que le duc possède en Normandie, et où il pourrait faire secrètement tous ses préparatifs. — Motif qui a déterminé le duc de Guise à revenir sur l'idée qu'il avait eue dans l'origine d'employer des troupes espagnoles dans cette entreprise, tenant pour certain que ce serait confirmer le bruit déjà répandu qu'il agit pour le Roi d'Espagne. — Prochaine et dernière conférence qui doit avoir lieu pour tout arrêter, et après laquelle les deux religieux se mettront en route. — Conduite tenue vis-à-vis d'eux par J.-B. de Tassis, qui, ne sachant ce qu'il devait approuver ou écarter de leurs propositions, s'est attaché à ne pas refroidir leur zèle, et qui les a congédiés en leur témoignant tout le désir qu'il avait, comme chrétien, de voir réussir une entreprise si grandement utile à la religion catholique. — Avis qu'un seigneur anglais, recommandé particulièrement par don Bernardino de Mendoça, et qui a été constamment en rapport, à Reims, avec le docteur Allen, part en même temps que le P. Holt pour se rendre auprès du Roi d'Espagne.

Han venido á hablarme, dos ó tres dias ha, dos padres Jesuytas, el uno Escoces y el otro Ingles, diziendome el primero que, hallandose él en Roma, mas ha de un año, á una congregacion ó capitulo que ally huvo de su orden, por mandado de su general dió quenta á Su Santidad de la disposicion y estado de las cosas de Escocia y de la buena esperança que havia de algun

buen successo en la restauracion de la religion catholica, quando se quisiese acudir á ellas de veras; y que Su Santidad gustó desto, de manera que le mandó venir por acá, dando cargo á su Nuncio, que residia aqui, y al embaxador de Escocia, que viesen lo que sobre ello se podria intentar y hazer, mostrando desseo de, en caso de aparencia, querer acudir á ello con mucha voluntad. Y que assi los dichos Nuncio y embaxador resolvieron de embiarle á la dicha Escocia, para proponer esta buena voluntad de Su Santidad á M. de Obini, duque de Lenos, Frances de nacion y pariente de aquél Rey, y el que mas le possee, y tiene en ese reyno grande auctoridad, y el qual sabia ser catholico y en quien esperavan para con esto hallar muy prompta la intencion y voluntad, y para ella animalle y exhortalle quanto pudiesse, dando el dicho embaxador una letra de creencia para el dicho Obini, fundada en lo dicho que Su Santidad havia cometido á él y al dicho Nuncio. Y que con esta carta havia estado allá, y con gran difficultad, por el gran recelo con que viven los bien intencionados, comunicado con el dicho Obini, primero con cartas llevadas con mucho secreto, y despues, una vez, personalmente en un castillo suyo, adonde vino so color de otros negocios, hallandose presente otro Jesuyta ingles, compañero deste que me vino á hablar, que ha quedado por allá, que acertó á llegar á la dicha parte, en él mismo tiempo, con la misma comission, en favor de los Catholicos de Inglaterra, trayendo al dicho Obini carta de creencia de don Bernardino de Mendoça; y que al cabo, sobre todo lo que ambos le dixeron al dicho Obini, ese se havia resuelto de emplearse como desseavan Su Santidad y Vuestra Magestad, si se le proveya la gente y otras cosas que pedia por un memorial que les entregó, firmado de su nombre, que me ha dexado leer, haviendome assimismo dado una carta del dicho Obini cuya copia (1) va con esta.

Lo que en el dicho memorial se pide, en sustancia es : que le pongan en Escocia veinte mil hombres, para el otoño proximo,

(1) Voyez cette lettre, en date du 7 mars, p. 235.

pagados por dies y ocho meses, compuestos de Españoles, Italianos, Alemanes y Esguyzaros, y alguna cantidad de peoneros y mucha municion de guerra y artilleria; y mas alguna cantidad de dinero para levantar gente por allá, si menester fuese; y quanto antes aqui veinte mill escudos, por otros tantos que él tomará luego por allá, para yr dando principio á la fortifficacion de ciertas plazas, que en todo caso conviene hazerse. Nombra los puertos adonde se han de desembarcar, y pide que su Rey sea general deste exercito, y, en su ausencia, solo él, con mero imperio sobre todas las naciones; y que, en caso que la empresa succediesse mal, y él viniese á perder por ello su hazienda, le den Su Santidad y Vuestra Magestad otro tanto quanto ella monta en parte segura; y, en quanto al fin con que se deve hazer, declarar que ha de ser para restaurar la religion catholica y la libertad de la Reyna de Escocia. Hazese fuerte que su dicho Rey assistirá á la empresa; y propone de venir á este reyno para dar principio á ella, quando esté resuelta por parte de Su Santidad y Vuestra Magestad.

Este es, si bien me acuerdo, el sumario de la dicha memoria; á la qual, como yo dixesse al padre Escoces que venia bien subida, respondióme que, haviendo él representado esto mismo al Obini quando se la dió, le dixo que, si bien pedia tanto, se remitia con todo eso á lo que aqui pareciesse al Duque, cuyo pariente es como assimismo pariente de la Reyna (1), y con cuya intervencion se deve de haver encaminado este negocio desde su principio.

Preguntele qual quedava el estado de las cosas de Escocia en lo que tocava á la religion? — Dixome que en lo publico mal, pues dominavan los ministros hereges lo que siempre, pero que no faltavan de secreto muchos principales que desseavan esta mudança y adherian al de Obini en la dicha resolucion, y sin

(1) En marge, de la main du Roi : *No lo entiendo bien*. Le degré de parenté est cependant facile à établir : Esme Stuart, seigneur d'Aubigny, fils du frère du grand-père de Jacques VI était son cousin issu de germain dans la ligne paternelle, et par conséquent cousin par alliance de Marie Stuart et du duc de Guise (Voyez p. 194, n. 1).

dubda se declararian con él, y que, aunque aquel Principe moço todavia posseydo de los hereges ministros passava adelante en la religion, tenian con todo eso esperança que, si esta empresa viniese á tener buen successo, presto se reduziria al buen camino.

Dixo que el dicho Rey de continuo corria grande riesgo de su vida por lo que de secreto se tratava contra ella por parte de la de Inglaterra, y que por el tanto convenia tanto mas abraçar esta occasion que se offrecia, pues anticipandola la de Inglaterra con lo dicho, quedava aquello perdido para siempre, sin esperança de bolverle en sí jamas.

Acabado de dezirme este padre Escoces lo que quiso, començó el Ingles, afirmandome que los Catholicos de Inglaterra desseavan en extremo la execucion deste designo, y que en Escocia se tomasen las armas para la restauracion de la religion catholica y libertad de la Reyna de Escocia, porque, quando esto se hiziesse con fundamento tal que se pudiesse esperar buen successo, ellos harian lo mismo y acudirian al campo que ally se juntasse al tiempo que fuese menester; para cuyo effecto se les offrecia grande y muy buena disposicion, por ser llena de catholicos toda aquella parte que confina con Escocia, y cae por ally el estado del conde de Vestermerland, aquel á quien Vuestra Magestad manda entretener en Flandes, á quien piensan llamar para el effecto, y un cierto obispado de grande dominio (1) para el qual tambien querrian que nombrase Su Santidad alguna persona de valor, que, metiendose en él, supiese levantar al pueblo, demas de otros muchos que serviran para lo mismo en otras comarcas, afirmandome que está la Inglaterra tan llena de catholicos que no se podria creer. — Y preguntandole yo qué seguro tienen de todo esto, y si algunos principales se han confederado para este effecto y dado entre sí algunas seguridades de firmas, como se suele? Respon-

(1) Le siége épiscopal de Durham, qui jouissait des priviléges les plus étendus, et à la tête duquel on voulait placer le directeur du séminaire anglais de Reims, le docteur Allen, qui fut l'âme de toutes les conspirations tramées contre Élisabeth, et dont le zèle fut récompensé par le chapeau de cardinal, qu'il reçut en 1587 des mains du pape Sixte V. Guillaume Allen, cardinal du titre de Saint-Martin aux Monts, mourut en 1594 (Moréri, *Dictionnaire historique*, édit. de 1759, t. I, p. 247).

dióme que todo esto se sabia por lo que muchos dellos se havian declarado tratando de sus consciencias con ellos; en que se havia procedido tan adelante, que en ello no havia que dubdar y era cosa muy cierta que se hallava oy dia la Inglaterra muy dispuesta para tentar en ella este movimiento.

Dixome que sobre este designo havian comunicado los dias passados fuera de aqui, adonde se havian visto de secreto el duque de Guisa, el embaxador de Escocia, el doctor Alano, que es un personage ecclesiastico de grand nombre, Ingles, que govierna el seminario de esa nacion en Rens; y por cuyas manos deve assimismo haverse tratado esto desde su principio. Y, á lo que apuntó, bien ví que havian reparado en lo mucho que pedia Obini, parcsciendoles que eran cosas no cumplideras, y que hallavan que ocho mill hombres serian hartos, con que huviesse dinero con que levantar en el mismo reyno los que mas, al tiempo de la execucion, se hallase que fuesen menester; diziendo que los mas destos ocho mill havian de ser Españoles y Italianos. — Preguntele si metran al Rey Christianissimo en ello? — Respondióme que en ninguna manera, porque entendian que por ally se perderia el negocio por los humores que por acá corren, antes dispuestos para pesarles dello que holgarse; por donde estava claro que luego la de Inglaterra sabria el designo. Conocí assimismo que se les representava el punto de la gelosia que esta empresa podria causar al dicho Rey, que es señal que lo deven yr discurriendo todo.

Al cabo declaróme que dentro de pocos dias havian de bolver á juntarse, los dichos Duque, embaxador y Alano, para resolver de todo punto sobre el negocio, y que, hecho esto, se partiria luego el padre Escoces para Roma, y él para esa corte, para dar quenta de todo á Su Santidad y á Vuestra Magestad.

Antes que estos padres me viniessen á hablar, ya me havia apuntado la materia el dicho embaxador de Escocia, y aun despues me ha buelto á hablar en ello otra vez; y bien veo que ha tratado entre ellos della muy adentro, porque me dixo que, haviendo parescido al duque de Guisa que en ninguna manera

convernia que Obini viniese por acá, como avisava que queria hazer, le havian ya avisado que no se moviesse, y que estava resuelto de hallarse en persona en el negocio, con hecharse en Inglaterra por la parte que cae contra Normandia y adonde el minero de catholicos es grande, al mismo tiempo que por la de Escocia se hiziesse esotro, para con esta diversion meter todo el reyno en confussion; con que pensava salir muy facilmente por quanto tiene puerto suyo en Normandia, adonde poder estar traçando esto con disimulacion. Dixome assimismo que reparava el Duque en que viniessen á la empresa Españoles, temiendose que, hallandose él en cosa en que ellos intervengan, será confirmar de todo punto la opinion que corre de que él es Español. Dixome tambien eso del tornarse á juntar para resolver del todo sobre el negocio y que despues se partirian estos padres, y assi será. Y aun creo partiran la semana que viene, aguardandose aqui de buelta de Fontanableu el dicho Duque mañana ó despues de mañana.

Yo no les he querido desviar en nada sus propuestas ni tampoco calentarles, porque no sé lo que fuera acertar ó herrar; pero, por ser el designo tan catholico, helos escuchado con buen rostro, mostrandome desseoso, como Christiano, que succediesse todo como lo van diseghando.

Con este padre Ingles, que va á hallar á Vuestra Magestad, yrá un cavallero de la misma nacion, que vino á este reyno, deve de haver mes y medio, y ha estado siempre en Rens con el Alano, y sobre quien me scrivió entonces don Bernardino muy encarescidamente, para que yo le honrrarse y acariciasse por quanto era hombre muy principal. Y assi lo he hecho, y veo que deve de ser del partido pues va á lo mismo. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á XVIII de mayo 1582.

LISBONNE. — 1582. — 20 MAI.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, nº 112. — Minute.*)

Déclaration du Roi qu'il approuve entièrement les réponses faites par son ambassadeur à Marie Stuart et au duc de Lennox, ainsi que les instructions qu'il a données aux religieux envoyés en Écosse. — Conviction de Philippe II que ce qu'il y a de mieux à faire est en effet de gagner des âmes par la doctrine, et de fortifier ainsi le parti catholique, en attendant l'occasion, et sans risquer de tout perdre faute de patience. — Ordre à l'ambassadeur de persister dans la même voie. — Instructions sur ce qu'il aura à répondre à la Reine d'Angleterre et à ses ministres, qui veulent lui interdire l'exercice du culte catholique dans sa maison, sous prétexte que l'ambassadeur anglais en Espagne n'a pas le libre exercice du culte protestant. — Préjudice que le départ de don Bernardino de Mendoça causerait aux affaires d'Écosse, ainsi que le Roi le lui a déjà écrit et que lui-même en est convenu. — Nécessité pour lui de prolonger son séjour en Angleterre. — Assurance qui lui est donnée que l'on s'occupe à chercher quelqu'un qui sera envoyé en Angleterre avec une mission particulière, et qui sera mis par lui au courant des affaires, de manière à pouvoir être son successeur.

Quanto á las cosas de Escocia, no pudo yr mas bien guiado lo que escrevistes á la Reyna de Escocia y al duque de Lenos, y las instrucciones que days á los clerigos que van á aquel reyno, ni mas conforme á mi intencion y á la orden que despues os avrá llegado para que los advirtiessedes que procuren de ganar almas por via de la doctrina, y con esto fortificar el partido catholico para su tiempo y ocasion, sin precipitar el negocio por falta de suffrimiento; y assi procedereys en esto con este buen intento y intencion, como lo aveis començado y se os advirtió particularmente por carta de 23 del passado á que me remito.

En lo demas que preguntays cerca de lo que podreis responder caso que essa Reyna y sus ministros vengan á tratar de prohibiros el uso del exercicio catholico en vuestra casa, y con esto obligaros á salir desse reyno, parezciendoos que no á otro fin fue todo lo que dixo Valsinghan á Antonio de Castillo, al tiempo de su partida, sobre la libertad con que ay viviades en lo de la religion, y que á sus embaxadores no se les consintia aqui tener

i libertad, podreys, si á esso se viniere, dezirles, como ya rezes se les ha dicho, que mis ministros en su corte nunca udado ni mudan la antigua religion de sus padres, en que 'e en aquel reyno fueron recebidos y mantenidos por los passados dél; y que assi, como á gente que no innova, sino i conserva en su ser, no se puede dexar de mantenerles la id en sus casas en lo de la religion de que tienen antiguo possession adquirida y costumbre nunca mudada; pero is ministros han mudado religion, y querer exercitar la m mi corte, donde munca, gracias á Dios, ha avido una ia mudança, ni yo la quiero ni consiento en mis reynos y is, esso ya era alterar la forma con que fueron recebidos nbaxadores por acá, y quererme introduzir novedad desu- r perjudicial; de donde facilmente se colige que ni allá os n ni deben alterar la libertad antigua del uso de la religion estra santa fe Catholica Romana, ni acá se les ha podido lria ni devria consentir cosa de tan mal exemplo como la ad de sus sectas. Con esta respuesta y otras razones al o proposito justificareys vuestra causa y tratareys de con- 'os en el punto que aveis estado hasta aqui.

jues, para el bien de las cosas de Escocia, podria dañar 'a ausencia lo que la presencia aprovecha y el buen termino ue las tratays, no conviene por agora pensar en que ayais ir de ay, como ya se os ha escrito, y vos mismo lo aveis dido y confessado. Pero vase mirando en la persona que dria embiar allá con comission particular, como dezis, que, bien instruyda y informada una vez por vos, pu- ; despues succederos; y mandaré que esto no se olbide, jue se tenga quenta con ello.

Lisboa, á xx de mayo 1582.

PARIS. — 1582. — 29 MAI.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 53, nos 83 et 84. — Déchiffr. officiel.*)

Espoir de J.-B. de Tassis que sa dépêche du 18 mai est parvenue à destination. — Suite de la négociation relative aux affaires d'Écosse. — Arrivée du duc de Guise, qui s'est abouché longuement avec les pères Holt et Creighton. — Conférence tenue de nuit dans l'hôtel de l'ambassadeur d'Écosse et à laquelle Tassis a été appelé. — Vif désir témoigné par le duc de Guise de s'employer personnellement dans une entreprise d'une si haute importance. — Examen qui a été fait des moyens d'exécution. — Opinion qui a prévalu que le mieux était que l'entreprise se fît sous le nom de Sa Sainteté seule, qui, sous prétexte d'une expédition en Barbarie, lèverait six mille Italiens et quatre mille Allemands. — Soin que l'on prendra, après les avoir embarqués, d'éviter les ports appartenant au Roi d'Espagne, qui se contenterait de fournir secrètement au Pape des subsides en argent, afin de ne pas éveiller la jalousie de la France. — Scrupules du duc de Guise provenant du serment qu'il a prêté en recevant l'ordre du Saint-Esprit, et d'après lequel il s'est engagé à ne jamais servir un prince étranger sans le consentement exprès du Roi de France. — Satisfaction qui lui a été donnée à cet égard par les pères Jésuites, qui lui ont démontré qu'il pouvait en bonne conscience prendre part à cette entreprise sans manquer à son serment. — Part que le duc de Guise s'est réservée dans l'exécution, et qui a été détaillée par Tassis dans sa dernière dépêche (18 mai). — Observation faite par le Duc qu'il ne faut pas qu'une flotte armée en guerre puisse venir lui barrer le passage lors de la traversée, puisqu'il n'aura que des vaisseaux de transport hors d'état de livrer bataille. — Mesures qu'il faudra prendre à cet égard au moment de l'exécution. — Réserve que le Duc a faite pour le cas où le mariage projeté entre le duc d'Alençon et la Reine d'Angleterre viendrait à s'accomplir. — Conviction de Tassis qu'Élisabeth et le duc d'Alençon se chargeront eux-mêmes d'affranchir M. de Guise de cette difficulté. — Son opinion que le Roi d'Espagne fera bien d'applaudir au zèle et aux bonnes intentions du duc de Guise et de lui témoigner toute confiance, ainsi qu'aux Français qu'il compte employer sous ses ordres. — Départ du père Creighton pour Rome et du père Holt pour l'Espagne. — Opposition de ces deux religieux au mode d'exécution proposé par le duc de Guise. — Leur conviction que Sa Sainteté est hors d'état de mener à bien une telle entreprise ; qu'il est sans doute très-bon que son nom soit mis en avant, mais que le Pape devrait se contenter de fournir l'argent, tandis que l'entreprise serait conduite secrètement par la main du Roi d'Espagne. — Exposé des moyens dont on pourrait se servir pour faire toutes les levées et les armements nécessaires, sans exciter le moindre soupçon, en prenant pour prétexte la guerre de Portugal ou celle de Flandre.

Como hasta aqui no he tenido ninguna mala nueva de la que scriví á 18 deste en materia de Escocia, y espero que havrá passado bien, por no poner á riesgo dos vezes cosa tan importante, no embio el dupplicado. Y lo que en el negocio ha passado des-

pues, es que vino Hercules ([1]) y comunicó largo con los padres; y, al cabo, todos ellos me llamaron de noche en casa del embaxador, adonde me dixo el dicho Hercules quan grande desseo tenia de emplearse personalmente en cosa en que tanto yva, con solo aquel fin que ya apunté. Tratóse tambien de la forma de la execucion, y fue de parescer que, en todo caso, havia solo Su Santidad de tomar sobre sí el nombre y la execucion desta empresa, publicando que queria hazerla en Berberia, y levantar, so ese color, seis mill Italianos y cuatro mill Alemanes; y embarcados, hazerles navegar por el estrecho ([2]), y tomar su derrota sin tocar á parte que fuese de Vuestra Magestad ó llevar cosa que en lo publico pareciesse suya; y que solo Vuestra Magestad socorriese á Su Santidad para ello de secreto con dinero, y esto por evitar la zelosia que podria causar por acá el yr Españoles y hazerse el negocio por tierras de V. M. de manera que se viese claro que V. M. le guiava. Aunque despues me han dicho los padres que lo que mas le havia hecho reparar en eso era el juramento que ha hecho, tomando la orden de S. Spiritu, de no emplearse en favor de principe extrangero sin licencia de su rey; paresciendole que yr á esto en compañia de las fuerças de V. M. quiça fuera quebrarle. Sobre que dizen los padres que se le ha dado tal satisfacion y de como en buena consciencia lo puede muy bien hazer, que queda resuelto de hallarse en ello de qualquier manera que lo hallaren conveniente Su Santidad y Vuestra Magestad.

La execucion que Hercules por su parte propone es la que dixe ultimamente; para lo qual haze una consideracion, y es que, al tiempo de tragetar, no halle por la mar naves de armada que le impidan el passage, pues las suyas no han de ser mas que passageras, tomadas en la costa de repente, sin poder competir con las armadas que acertassen á querer oponersele. Para el remedio de lo qual havrá de hallar traça quando á eso se llegue.

([1]) Pseudonyme du duc de Guise dans les correspondances espagnoles, remplacé par celui de Mucius à partir du 15 novembre 1583.

([2]) C'est-à-dire par le détroit de Gibraltar.

Tambien dize que, si se casa el duque de Anju con la de Inglaterra, en tal caso no podria hallarse en esto : pero desta difficultad bien creo que le sacaran ambos.

Muestra, como he dicho antes, un extremo desseo de emplearse en esta empresa, figurandoseme que será lisongearle infinito el alabarle tan buena y santa intencion y holgarse Vuestra Magestad mucho della, mostrando grande confiança por mas Franceses que llevare con que su persona se halle con ellos, con las demas palabras que parecieren á proposito para quedar muy hedificado que V. M. se fia en él, y le tiene toda buena voluntad; que, aunque el particular que se trata no viniere á effecto, officio es que no dexará de aprovechar mucho, para tenerle siempre tanto mas inclinado á nuestras cosas.

Los padres partieren, el Escoces para Roma, quatro ó cinco dias ha, y el Ingles para allá, ayer; el qual encarece y assegura en tanto extremo el fundamento de la propuesta por la parte de Inglaterra, que es fuerça cebarse hombre de tan grande interes divino por lo que toca á la restauracion de la religion, y nuestro por lo de Flandes ¡Dios, por su misericordia, lo guie todo y inspire á V. M. aquello que mas su servicio fuere! Amen.

Llevan moderadas las demandas, y no van satisfechos del expediente que propusó Hercules en la persona de Su Santidad, por parecerle infactible por solas sus manos; y, si bien confiesan que es bien que sea suya la voz, juzgan que convernia dar él el dinero, y lo de la execucion guiarse secretamente por los braços de V. M., hallando muy á proposito el color de Portugal, adonde parece que se puede hazer agora toda la junta de gente y armar las naves que se quisiere sin sospecha, y desde donde cae bien la navegacion, representandose demas desde otro camino no menos aparente, y es : proveerse de las naves, que fueren menester para la jornada, en las partes de Oislanda, como son Lubecq, Breme, Amburg, Dinamarca, Suecia y aun Dansic, si menester fuere, adonde las ay muy buenas, y se arman con facilidad; y que estas, buscadas en diversas partes con la mayor disimulacion que se pudiere, acudan á tiempo limitado en la ribera de Emps, con la

quál confina aquella parte de Frisa que se possee. Y aun como suelen ser neutrales los condes de Hendem, quiça, con un poco de negociacion, las dexaran entrar en su puerto, y aun en él armar algunas; y en quanto á la gente, la que es Alemana, tomarla lo mas cerca que se pueda, y la Italiana, como van quatro, hazer que sean ocho, y que está acuda á la dicha plaça para á su tiempo embarcarse; que, como ay tanta occasion de guerra en Flandes, assi por tierra como por mar, claro está que á ella se han de atribuyr todas las provissiones que se hizieren, por mas que sean, de manera que aparentemente podrá ser navegada la armada sin ser sentido el fin que lleva, tras ser de ally la navegacion breve y facil. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á XXIX de mayo 1582.

LISBONNE. — 1582. — 11 JUIN.

PHILIPPE II A J.-B. DE TASSIS.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 131. — Minute.*)

Conviction de Philippe II que les deux pères de la compagnie de Jésus qui ont parlé à J.-B. de Tassis des affaires d'Écosse sont animés des meilleures intentions. — Inconvénient grave qu'il y aurait cependant à les laisser entrer plus avant dans cette affaire. — Craintes du Roi qu'un secret qu'ils se disposent à communiquer à tant de monde ne soit pas bien gardé. — Charge qu'il donne en conséquence à son ambassadeur de retenir celui des deux pères qui doit venir en Espagne, en lui donnant pour raison qu'il ne peut partir qu'après que le Roi aura répondu. — Réponse qu'il faudra faire dans le même sens au duc de Lennox. — Précautions que devra prendre Tassis pour conduire cette affaire de manière qu'on ne croie pas que le Roi élève des difficultés pour refuser son appui, mais qu'il prend au contraire ses précautions pour établir sur des bases certaines une entreprise si importante pour le service de Dieu et le bien public.

Los dos padres de la compañia de Jesus que os hablaron en lo de Escocia devieron yr allá con buen zelo, mas el pasar tan adelante como passaron en la platica, y el comunicarla con tantos como la deven de tratar, podria ser de harto inconveniente por lo que toca al secreto. Y, por que este mejor se guarde, será bien que, no siendo partido él que dellos pensava venir por acá, procureis de detenerle, diziendole, como de vuestro, lo que importa

no dar ocasion á que el negocio se publique antes de tiempo, y que, hasta que vos podais tener respuesta mia, no se mueva. Y en la misma conformidad podreis responder al duque de Lenos por la misma via, tratandolo todo de manera que no les pueda parescer que se dificulta el negocio para negarles la ayuda, sino que ha de yr bien fundado para que mejor se acierte, pues es cosa de tanto servicio de Nuestro Señor y bien publico que obliga á todos á procurallo.

De Lisboa, á XI de junio 1582.

1582. — 5 Septembre. — Paris.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 55, n. 158. — Déchiffr. officiel.*)

Lettre écrite par l'ambassadeur de France en Angleterre, annonçant que les seigneurs de la faction anglaise en Écosse ont profité d'une partie de chasse faite par le jeune Roi pour s'emparer de sa personne et l'enfermer dans un château. — Désignation du comte d'Argyll comme étant le chef de cette entreprise. — Efforts infructueux faits par le duc de Lennox à la nouvelle de ce coup de main pour réunir ses partisans et y porter remède. — Parti qu'il a pris de se retirer dans le château d'Édimbourg. — Incertitude de l'archevêque de Glasgow sur cette nouvelle, qui n'est pas encore venue d'Écosse directement. — Son espoir que cette entreprise se sera effectuée dans le seul but d'éloigner le duc de Lennox. — Opinion généralement répandue que c'est une machination de la Reine d'Angleterre, qui a travaillé de longue main pour atteindre ce but et sans y épargner aucune dépense. — Vif chagrin éprouvé par le duc de Guise de la position critique dans laquelle se trouve le jeune Roi son parent. — Sa crainte que cet événement ne change les dispositions du Roi d'Espagne. — Prière pour que le Roi veuille bien persister dans ses bonnes intentions, au moins jusqu'à ce que l'on sache d'une manière certaine où en sont les affaires. — Empressement que le Duc mettra à communiquer toutes les nouvelles qui lui parviendront. — Vif désir du duc de Guise de s'employer activement en cette circonstance. — Conviction de l'ambassadeur que M. de Guise accueillera avec un extrême plaisir toute bonne volonté qu'on lui témoignera de l'assister autant que les circonstances le permettront.

Ha venido nueva aqui ayer, y la escrive el embaxador de Francia (1) que reside en Inglaterra, que aquellos que aquella

(1) Castelnau de Mauvissière. — Sur ce complot, qui changea complétement la face des affaires en Écosse, et qui est connu dans l'histoire sous le nom de *coup de main de Ruthven*, voyez notre tome III, p. 134.

eyna tiene en Escocia de su vando y faccion, haviendose ydo
quel Rey á la caça 24 leguas de Lilelburg, ya que se bolvia,
prendieron y llevaron á un castillo (1) allí cerca; siendo ca-
eça desta empresa un conde de Argil. El de Lenos estava por
ntonces en una casa suya, cerca de la dicha Lilelburg; y como
yese lo sucedido, quiso combocar todos los de su partido para
emediallo. Pero como no acudieron hartos, se resolvió de me-
erse en el castillo de la dicha Lilelburg, que es bien fuerte; y
donde todavia está. No se ha savido esto aun por via de Scocia;
uyo embaxador residente aqui ha quedado de la nueva bien las-
imado, sin saber qué juizio hazer del negocio, esperando todavia
que esto no se havrá hecho con otro fin que para hechar el dicho
le Lenos. Si bien cree que todo es maquinacion de la de Ingla-
erra, que lo handa procurando dias ha, sin mirar á ningun
asto.

Tambien lo deve de haver sentido mucho el duque de Guisa,
ues es su pariente : y en quanto á Hercules, sin duda, está las-
imadissimo dello, y deseoso de acudir al negocio, non sin temer
que este suceso sea parte para que Vuestra Magestad mude su
uena voluntad para con este negocio, supplicando que antes la
ecessidad nueva la acreciente, continuando las buenas resolu-
iones, á lo menos hasta saber el estado en que queda aquello;
le que se yrá avisando como llegaren las nuevas. Yo veo que
iene Hercules gran desseo de emplearse en este particular: y
uzgo que se le hará gran lizonja, si se le muestra voluntad de
cudille, con todo lo que permitiere el caso; del qual realmente
s de tener gran lastima.

De Paris, á v de septiembre 1582.

(1) Dans le château de Ruthven, comté de Forfar, le 22 août (le 23, suivant *Moysie's Memoirs*, p. 37).

LISBONNE. — 1582. — 24 SEPTEMBRE.

PHILIPPE II A J.-B. DE TASSIS.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 150. — Minute.*)

Avis donné au Roi d'Espagne par don Bernardino de Mendoça que la Reine d'Angleterre se sert du comte d'Angus pour persécuter le duc de Lennox. — Conviction du Roi que si le duc de Lennox venait à perdre courage et à quitter le pays, son départ aurait la plus fâcheuse influence sur les affaires d'Écosse. — Ordre qu'il a donné en conséquence de faire passer dix mille écus à J.-B. de Tassis pour être remis au duc de Lennox et l'aider à se soutenir. — Parti qu'il a pris de maintenir cette disposition, malgré les tristes nouvelles contenues dans la dépêche que J.-B. de Tassis lui a écrite le 5, et par laquelle il lui a annoncé la captivité du Roi d'Écosse et la position tout-à-fait critique dans laquelle le duc de Lennox se trouve placé. — Ordre donné à Tassis d'aller voir le duc de Guise, de lui offrir de la part du Roi ses condoléances sur le malheur arrivé au jeune Roi d'Écosse, de lui faire part de ses intentions à l'égard du duc de Lennox, et de lui déclarer qu'il est toujours résolu à travailler au rétablissement de la religion catholique en Écosse, pour peu qu'il puisse compter sur une heureuse issue de ses efforts et sur les subsides que le Pape lui avait de lui-même offerts à plusieurs reprises. — Recommandation à Tassis de faire adroitement ressortir la froideur apportée par le Pape dans cette affaire, afin que le duc de Guise comprenne bien que le manque de réussite ne provient pas du Roi d'Espagne, qui conserve toujours les mêmes intentions. — Conseil qu'il faudra demander au duc de Guise sur ce qu'il y aurait de mieux à faire dans les circonstances présentes, au moment où la situation a été si malheureusement modifiée par la captivité du jeune Roi. — Assurance que Tassis donnera au duc de Guise que le Roi Catholique tiendra le plus grand compte de son opinion, et qu'il a en lui une entière confiance. — Fond que le duc peut faire lui-même sur la protection du Roi d'Espagne toutes les fois qu'il en aura besoin. — Soin que prendra Tassis de partir de ce point pour parler au Duc de ses affaires personnelles. — État maladif du Roi de France, qui n'a pas d'enfants. — Dangers que courrait le duc de Guise si le royaume venait à tomber entre les mains de ses ennemis, puisqu'il doit considérer comme tels le Duc d'Alençon et le prince de Béarn. — Affaire de Salcède, et calomnies répandues par le duc d'Alençon, qui prouvent du reste quels sont ses sentiments à l'égard du duc de Guise. — Dangers plus grands encore qui résulteraient pour le Duc de l'avénement du prince de Béarn au trône de France, sans compter la ruine totale de l'État, et la note d'infamie qui s'ensuivrait si la couronne Très-Chrétienne arrivait aux mains d'un hérétique. — Assurance réitérée qui sera donnée au duc de Guise que, s'il veut se prémunir contre ses ennemis pour le cas où le Roi de France viendrait à manquer, il peut compter avec certitude sur l'appui du Roi d'Espagne, prendre en conséquence ses mesures en ce qui concerne la France et l'Angleterre, et aviser de ce côté particulièrement à ce qu'il peut faire en faveur du Roi et de la Reine d'Écosse, ses parents, afin de payer en bonne monnaie la Reine d'Angleterre de tout le mal qu'elle leur a causé. — Efforts que devra faire Tassis pour ôter tout soupçon au duc de Guise, et bien le convaincre que du côté de l'Angleterre et de l'Écosse, le Roi d'Espagne n'a d'autre but que le service de Dieu, le rétablissement de la religion catholique dans ces deux royaumes et leur restitution à ceux à qui

ils appartiennent légitimement; — que, quant à la France, il ne veut autre chose, si le Roi vient à manquer, que se mettre en garde contre ses ennemis, conseillant au duc de Guise d'en faire autant de son côté, puisque ces ennemis leur sont communs. — Recommandation à Tassis d'apporter toute son habileté à cette négociation, et d'aviser le Roi de tout ce qui viendra à sa connaissance; et quant aux dix mille écus, qu'au cas où l'on jugerait inutile de les envoyer au duc de Lennox, il ait soin de mettre cette somme en réserve jusqu'à ce que le Roi lui ait adressé de nouveaux ordres à cet égard.

Aviendo entendido por cartas de don Bernardino de Mendoça que la Reyna de Inglaterra levantava una gran persequcion al duque de Lenox por medio del conde de Anguisa, á quien proveya de dinero para ello, y considerando del daño que para las cosas de Escocia podia ser si el dicho duque desmayasse y de desconfiado se saliesse de aquel reyno, pareciendome que á todos los que desseamos el bien y reducion dél convenia animar al Duque y ayudarle, avia mandado se os embiasse el credito de x mill escudos que por otra carta vereys, para que vos le embiassedes aquella suma, exhortandole á esforçarse y á sustentar y mantener el grado y lugar que allí tiene, mientras Dios dispone las cosas de manera que se pueda acudir con mas veras á las de allí. Y agora, con aver visto, por vuestra carta de cinco deste, la desgraciada prision del Rey de Escocia y el aprieto en que quedava el de Lenox, y quan lastimado estava Hercules, con tanta razon, deste sucesso, no he querido mudar acuerdo, sino embiaros el otro despacho, y ordenaros y mandaros, como lo hago, que os condolays de mi parte con Hercules deste trabajo, y le signifiqueis la ocasion con que se avia determinado de hazer al de Lenos aquella pequeña ayuda por agora, y que, si le parece es á tiempo, él se la encamine y remita; que vos teneis orden mia de entregarla á quien él os señalare. Y en el negocio principal de la reducion de Escocia, le dezid la voluntad con que yo uviera acudido y acudiria á él siempre que por una parte viesse fundamento cierto para esperar buena salida, y por otra fuesse assistido y ayudado de Su Santidad de dinero como lo pide la causa [y como me lo avia ofrecido algunas veses([1])], no dexandole de apuntar dies-

([1]) Ces mots, entre crochets, sont ajoutés en marge de la main du Roi.

tramente la sequedad que esto ay, para que vea que no falta por mí y que quedo con el mismo desseo. Pero porque en la parte primera, de la buena ó mala salida que de intentar esto agora se puede esperar, no puede dexar de aver alterado mucho y mudado el estado de las cosas la dicha prision del Rey de Escocia, vos preguntareis á Hercules lo que siente de lo uno y lo otro, y lo que entiende que mas convendrá, diziendole lo que yo estimaré su buen parecer, y asseguranddole mucho de la voluntad que le tengo y la confiança que hago dél, y el caudal que él podra hazer de mi amparo en quanto le huviere menester. Y de aqui procurad caer en platica de sus cosas particulares; y tomando ocasion de que el Rey no tiene hijos y vive enfermo, le acordad el peligro que él corre aviendo de venir el reyno á poder de sus enemigos, pues lo son Alanson y el de Bearne. Diziendole que del primero no quierá mas evidente prueba que la invencion de Salzedo ([1]), y falso testimonio y calumnia que le queria levantar para descomponerle con el Rey; subiendole de punto esto y el tratamiento que puede temer de quien tal agora le levanta si se viere una vez con el mando. Y en lo que toca al de Bearne, juntandole á su peligro y daño particular la destruycion de todo el reyno y la nota y infamia publica dessa corona Christianissima, si huviesse de venir á caer en mano de hombre no catholico, cosa que no puede suceder, demas del daño, sin verguença de los que lo son tanto como él; y aqui, le certificareis que le soy tan aficionado por ser él tan catholico como es y inclinado á mi servicio, que, caso que él se quiera assegurar para en falta del Rey ó offensa de sus enemigos, se puede prometer de mí todo lo que conviniere para su bien y seguridad; que sobre este presupuesto, podrá de oy mas echar sus quentas en lo de Francia y

([1]) Nicolas Salcède, écuyer, seigneur d'Auvillers en Normandie, était un agent secret du prince de Parme. Il fut accusé de complot contre la vie de Henri III, et condamné, par arrêt du Parlement de Paris, du 25 octobre 1582, à être écartelé en place de Grève *. Le duc d'Alençon, qui avait le plus grand intérêt à susciter une guerre ouverte entre la France et l'Espagne, afin de favoriser son entreprise sur la Flandre, s'était efforcé d'impliquer dans cette affaire Philippe II et le duc de Guise.

* J'ai retrouvé dans les *Papiers de Simancas*, liasse B. 53, n° 153, la copie authentique de cet arrêt adressée au Roi d'Espagne.

Inglaterra, donde será bien que mire particularmente lo que podria hazer en favor de sus deudos los Reyes de Escocia, por pagar á la Reyna de Inglaterra, en la moneda que merezce, lo que haze contra madre y hijo. Que de todo lo que occurriere, y en particular desta materia, holgaré de ser avisado y de assistirle y ayudarle en las occasiones con las veras que queda dicho, y que mis cosas permitieren; pero yd siempre muy advertido de quitarle qualquiera sombra de pensar que yo puedo tener en lo de Escocia y Inglaterra otro ningun fin particular mas del servicio de Nuestro Señor y reducion de aquellos reynos, y que vengan á cuyos son; ni menos en lo de Francia otra mira mas de dessear que, en caso de faltar el Rey, no me puedan hazer tiro mis enemigos, como le aconsejo á él que se guarde y assegure de los suyos, pues nos vienen á ser ambos communes. Vos hareys el officio en todo muy cumplidamente y diestramente, y de todo lo que passare y sintieredes me avisareis.

Y caso que entendais que el de Lenox no está en estado que convenga embiarle los diez mil escudos, y que seria echarlos á mal, los reservareis en vos, despues de aver dicho á Hercules el animo y fin con que se embiavan, y los terneis, sin llegar á ellos, hasta tener otra orden mia que no tardará.

De Lisboa, á XXIV de septiembre 1582.

De la main du Roi. Demas de lo dicho arriba, podreis dezir á Hercules juntamente con aquello, que mire que en lo de la religion se puede tener tan poca seguridad del primero que allí se dize como del segundo.

YO EL REY.

1582. — 6 Décembre. — Nantes.

LE GOUVERNEUR DE NANTES AU DUC DE GUISE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 53, n. 177. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles d'Écosse apportées par des marchands écossais qui viennent d'arriver de la Rochelle. — Assurance donnée par eux qu'ils ont vu le duc de Lennox à Leith, il n'y a pas plus de cinq semaines. — Décision qui aurait été prise, à la majorité des voix, dans une assemblée tenue par les seigneurs, et conformément à la volonté du Roi, pour que M. de Lennox ne quitte pas l'Écosse. — Députation composée d'un seigneur de son parti, lord Maxwell, du comte de Glencairn, de la faction des comtes de Gowrie et de Mar, et du gouverneur de Dumbarton, qui est allé le trouver pour lui faire connaître la volonté du Roi et de l'assemblée. — Pacification générale en Écosse. — Affirmation faite sous serment par lesdits marchands, pour l'avoir eux-mêmes entendu publier au pilori sur la place d'Édimbourg, qu'il a été enjoint au comte d'Angus de se retirer dans le château de Tamtallon, avec défense, de la part du Roi, de s'approcher de la cour à seize milles de distance.

Acaban de llegar de la Rochela dos mercaderes Escoceses que yo conozco. Me han assegurado de haver visto á M. de Lenos en Escocia de cinco semanas acá, en una isla llamada Lisse (1). Ellos me asseguran que los señores del pais se han juntado y tenido parlamento, y han resuelto, segun mas votos, conformemente á la intencion del Rey, que el dicho señor de Lenos no saldrá del reyno de Escocia, antes quedará; y para este effecto han diputado los señores de Morton, llamado milord de Maxiole, que es gran amigo del dicho señor de Lenos, y el conde de Glangore, llamado milord Aquilemard (2), el qual era de la parte de los condes de Gaury y Martz, con el capitan de Dombertou; todos los quales han ydo á hallar al dicho señor de Lenos y le han hecho entender la voluntad del Rey y de su parlamento. Y dizen que todas las rebueltas son ally pacíficas; y mas dizen los dichos mercaderes y asseguran por verdad haver oydo publicar al pileri de la plaça de Lileburg, que era conjunto al condado de

(1) Il s'agit probablement de l'île d'Inck-Keith, située dans le Forth, en face de Leith.

(2) Je pense que ce nom, défiguré par l'écrivain espagnol, est celui de James, septième comte de Glencairn, lord de Kilmore, qui en effet trempa dans la conspiration de Ruthven. *Jacobus comes de Glencarne, dominus Kilmawres* (*Acts of the parliaments of Scotland*, t. III, index p. 13).

se retirase á un castillo llamado Tantalon, defendiendole del Rey de no se acercar de la corte de dies y seis millas. chos mercaderes afirman y juran ser verdad lo de arriba.

os: Relacion de una carta del governador de Nantes para s, de VI de deciembre 1582. Descifrada.

1582. — 29 Décembre. — Paris.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

('Empire. — *Fonds de Simancas, liasse B. 55, n. 175.* — *Déchiffr. officiel.*)

cation faite à J.-B. de Tassis par l'archevêque de Glasgow de deux relans importance : l'une tirée d'une lettre de Marie Stuart, l'autre envoyée de Guise par le gouverneur de Nantes. — Silence gardé par le duc de . — Ignorance dans laquelle on reste sur ses intentions et sur celles du loi. — Incertitude complète de l'archevêque et du duc de Guise sur ce udrait faire. — Impossibilité de faire fond sur les renseignements donnés ie Stuart, qui, là où elle est, ne saurait être mieux informée. — Craintes s par le projet de donner au Roi d'Écosse une garde anglaise. — Dangers elle mesure, qui aurait pour résultat de rendre sa fuite impossible et de à Élisabeth les moyens de l'emmener de force en Angleterre si le duc de voulait recourir à la violence pour le délivrer. — Avis donné à Tassis par sadeur d'Écosse que Marie Stuart a désigné un homme de confiance pour re auprès du Roi d'Espagne. — Inquiétudes de l'archevêque de Glasgow de cette résolution. — Conseil demandé à Tassis, qui a répondu que cette était à la fois inutile et dangereuse, et qui a insisté auprès de l'archevêque l'il s'opposât au départ du messager. — Avertissement donné par M. de qu'un Florentin a écrit à la Reine mère que deux Jésuites se sont renm en Italie, l'autre en Espagne, dans le but de rompre l'alliance de avec la maison de France. — Conviction de Tassis qu'aussitôt que l'incerqui entoure les affaires d'Écosse aura cessé, on s'occupera de venir en duc de Lennox. — Espoir que le duc de Guise et l'archevêque fondent à t sur les dix mille écus que Tassis a entre les mains. — Franche déclarae l'archevêque lui en a faite. — Soin que Tassis a pris de ne leur laisser ir aucune difficulté à cet égard. — Motifs qui l'ont déterminé, fondés prinent sur le désir témoigné par le Roi d'Espagne de se rattacher le duc de — Son opinion qu'il faudrait même aller au delà des promesses qui ont es. — Demandes d'instructions à cet égard. — Déclaration qu'il a eu soin e que les renseignements auxquels le Roi d'Espagne attachera le plus tance, quant aux affaires d'Écosse, seront ceux que le duc de Guise lui a. — Espoir de Tassis de gagner par là la confiance du duc de Guise. — u'il aurait de communiquer directement avec le Duc, si ce n'était la crainte

d'éveiller les soupçons. — Réserve dans laquelle il compte se maintenir, tout en donnant au duc par un intermédiaire les plus fermes assurances du bon vouloir de Sa Majesté Catholique.

El embaxador de Escocia me ha dado estas dos memorias ([1]) de las nuevas mas frescas que tiene de las cosas de aquel reyno: la una es sacada de una carta de la Reyna su ama, lo otro escrivelo al duque de Guisa el governador de Nantes, á quien lo havian referido unos que havian llegado ally de Escocia en dos naos que havian venido. Y dize el embaxador que esta es la luz mas fresca que tienen del dicho reyno (no haviendo avisado nada hasta agora el de Lenos); y como sea todo tan poco, y no se sepa nada de cierto ni de la voluntad y possibilidad del Principe ni de la de Lenos, confiesa que ni Hercules ni él se saben resolver que es lo que convernia hazerse. Y en effecto ello es assi que, no sabiendose la disposicion del caso, todo lo que dél se trata es acieгas; y desto mismo deve de participar lo que escrive la Reyna, pues adonde está deve de alcançar tan poca claridad como aqui. Y seria mal negocio que aquello de dar á aquel Principe guardia Inglesa se effectuase, porque seria difficultalle, de todo punto, el camino de algun dia escaparse de aquellos que le tienen posseydo, á que se confia el dicho embaxador que deve de yr amparando de secreto, ó bien correriase mas riesgo de que por fuerça le pudiesen llevar á Inglaterra, quando para libertarle el de Lenos tomase en la mano alguna via violenta.

Hame dicho tambien el dicho embaxador que está aqui uno de parte de la dicha Reyna de Escocia, en quien ella se confia aunque Frances, el qual informado del designio en que se anda, tiene orden suya de yr á España, para solicitarle con V. M., dirigido á Inglefild; y que él acercandose de lo que yo otras vezes le havia dicho del peligro que corria este negocio por la comunicacion de tantos, y viendo que havia estado por allá el Jesuyta á quien aguardavan de buelta, havia sido y era de parecer que

([1]) L'avis transmis au duc de Guise par le gouverneur de Nantes (voyez p. 264) et une note extraite d'une lettre de Marie Stuart, en date du 18 novembre, publiée dans notre Supplément au Recueil du prince Labanoff, p. 320.

no passasse adelante, pidiendome que yo le dixese lo que dello sentia. Hele respondido que, si aquel hombre va embiado con fin de supplicar y persuadir á V. M. que tome á pechos este negocio, que para eso no havia para que tomar trabajo de yr allá, pues ya él havia entendido de mí que para acudir y favorecer á la Reyna de Escocia y atender á la restauracion de la religion de por allá, no le faltava á V. M. desseo ni voluntad; y si para tratar de la forma en que esto se havia de executar, que pues él me confesava estar las cosas tan dubias y tan inciertas que no admitian, ni aun entre ellos mismos á quienes toca, ninguna resolucion, podia muy bien juzgar quan impertinente y inutil havia de ser la dicha yda á esta causa; que V. M. no era principe que se havia de resolver sobre cosas de humo, y que las relaciones en que mas estribaria eran las que saldrian dèl pecho de Hercules (1); y que assi lo que les hazia al caso era procurar ser muy bien informados ellos; que, quando lo fuesen y estuviesen resueltos de lo que era bien hazer, bastaria avisarlo á V. M. por carta, sin aventurar de embiar agora hombre propio, sin necessidad y á riesgo de que alguno le descubra; y que, segun eso, de mi voto, en ninguna manera le dexarian yr, pareciendome muy mal que este negocio vaya comunicado por tantas manos, por donde parece casi impossible que se dexe de descubrir. Parecióle bien. Y assi me dixo tambien el dicho embaxador haver entendido que uno que es Florentin, sin haver podido saber su nombre ó la parte de donde scrive, ha escripto á la Reyna madre que dos Jesuytas (2) havian ydo, uno á España, otro á Italia, á procurar de sacar de la casa de Francia la liga y amistad de Escocia.

He conoscido en el dicho embaxador claramente que, á vueltas desta incertitud con que está de las cosas de Escocia, estan alerta para, luego que entendieren algo de fundamento, acudir al de Lenos con lo que les pareciere que el caso requiere, y que para esto hazen quenta que tienen ciertos á la mano estos diez mil escudos, confiados que, cada hora que les pidieren, yo se los

(1) En marge : *Fue muy bien esto, que viniera agora muy sin tiempo.*
(2) Cet avis donné à Catherine de Médicis se rapportait aux pères Holt et Creighton.

entregaré; y assi me lo ha apuntado á la clara el dicho embaxador, que lo tiene por cierto Hercules. Sobre que no he querido dexarme entender de cosa en contrario [1], lo uno porque podria ser que la occasion por la qual los llegasen á pedir fuese en conformidad del intento con que V. M. les embió, en cuyo caso no se los puedo negar; lo otro, porque ponerles en ello desde luego alguna difficultad, fuera hinchillos de sospecha que V. M. havria mudado su buena intencion, con cierto riesgo de atrasarnos la amistad de Hercules, la qual comprehendo aun por estas ultimas que me scrive V. M. que no solamente pretende no perderla, pero aun yrla grangeando mas. En cuya sola consideracion ya que no huviesse lo publico, realmente parece que no solamente es bien cumplirle lo offrecido quando lo pida, pero aun yrle dando mas si lo pidiesse, á cuya quenta como yo me halle con la pena con que se dexa considerar, por ver en que acertare, no puedo dexar de supplicar á V. M. quanto antes me avise de su real voluntad, acordandole que destos diez mil escudos ha mandado dar dos mil escudos al seminario de Rens, los quales, como hasta agora no se han pagado por no haver aun llegado el padre, se podran yr entreteniendo hasta que venga la respuesta de Vuestra Magestad.

He querido encarecer al dicho embaxador que la luz de que mas caso haze V. M. para las cosas de Escocia es la que le dará Hercules, para que entendiendolo él quede mas ufano de vuestra amistad y vaya confiandose mas en ella. Yo yré perseverando siempre en este lenguage, pareciendome que es el propio camino para ganarle la voluntad, y bien holgaria yo de verle algunas vezes para yr labrando el hierro á la forma que le desseamos, pero como lo huye en extremo, por no caer en mayor sospecha, es fuerça contentarme con avisarle por mano terzera la buena voluntad que V. M. le tiene, y lo que de su real pecho se puede prometer, y yrle hechando esto mismo que no le quiero ver por el dicho respecto, para ganar mas con él; y lo haré assi agora

(1) En marge : *He muy bien.*

de nuevo con occasion de lo que ultimamente V. M. manda que ha venido á muy buen tiempo, pues entiendo que la Reyna madre no anda nada sabrosa con él y los demas de los suyos, y aun deseosa que se retiren á sus casas, por entender que son los que soplan la condicion del Rey al no arrostar la rotura. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á xxix de deciembre, segun lo nuevo, 1581 ([1]).

1583.

AVIS SUR LES AFFAIRES D'ÉCOSSE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 189. — Déchiffr. officiel.*)

Résolution prise par ceux qui se sont emparés du Roi d'Écosse et l'ont amené à Édimbourg, d'envoyer ce prince en Angleterre, ou même de s'en défaire par tout autre moyen si le duc de Lennox cherche à le délivrer, ou même si ce seigneur ne se décide pas à se retirer en France. — Nécessité dans laquelle le duc de Lennox s'est trouvé d'obéir à cette injonction. — Parti qu'il a pris de s'embarquer après avoir donné ordre à ses affaires, et laissant le château de Dumbarton bien approvisionné entre les mains d'un de ses plus dévoués partisans. — Tempête qui l'a rejeté à deux ou trois reprises différentes sur les côtes d'Écosse. — Mise à profit par le duc de Lennox de ses relâches forcées pour organiser, avec les seigneurs partisans du Roi, une entreprise qui n'a été découverte que six heures seulement avant l'exécution. — Explication donnée par le duc de Lennox, qui a dit ne s'être approché de la résidence royale que dans le seul but d'obtenir du Roi un passe-port, afin de prendre sa route par l'Angleterre. — Obligation qui lui a été imposée de se rembarquer immédiatement. — Engagement formel pris à cet égard par le Roi d'Écosse envers l'ambassadeur d'Angleterre. — Instances pressantes faites dans le même sens auprès du Roi par les seigneurs de la faction contraire, qui n'avaient rien tant à cœur que l'éloignement du duc de Lennox. — Témoignages d'attachement qui lui ont été donnés par le jeune Roi. —

([1]) Tout le monde connaît la réforme du calendrier opérée en octobre 1582 par le pape Grégoire XIII, et l'on sait qu'au XVIe siècle une différence de dix jours existe entre le vieux et le nouveau style. Cette lettre, datée du 29 décembre N. S., serait donc du 19 décembre V. S. Mais il est bon de rappeler que cette réforme du calendrier, accueillie favorablement par les pays catholiques, ne fut admise qu'à la longue et avec une extrême difficulté par les pays protestants. Elle ne fut même adoptée qu'en 1752 en Angleterre et en Écosse. Or, comme dans un grand nombre d'ouvrages, notamment dans le *Résumé chronologique* du prince Labanoff, la date des événements est fixée d'après le vieux style, il est essentiel, si l'on veut faire des rapprochements, de tenir compte de la différence qui existe entre les deux calendriers. Pour établir la concordance, au XVIe siècle, il suffira d'ajouter le nombre 10 à la date du jour de tous les événements datés d'après le vieux style. Sur les époques auxquelles le calendrier grégorien fut admis par les divers États de l'Europe, voyez l'*Art de vérifier les dates*, t. I, préface, p. xxxi et suivantes.

fonds aux deux mille écus qui avaient été assignés sur cette somme au séminaire de Reims. — Approbation réitérée donnée par le Roi à l'empressement avec lequel J.-B. de Tassis a accueilli la demande du duc de Guise. — Déclaration que son désir de voir l'affaire d'Écosse réussir est tel qu'il va faire envoyer à Tassis une nouvelle somme de dix mille écus, sur laquelle on prendra les deux mille écus du séminaire de Reims, réservant le reste pour les besoins de l'affaire en question. — Instructions que le Roi enverra à cet égard aussitôt après avoir reçu les lettres de son ambassadeur. — Intention manifestée par le Pape de faire passer de l'argent à son Nonce en France pour le même objet. — Informations que Tassis devra prendre sur la quotité de la somme et sur les instructions qui y seront jointes.

Quanto á lo de Escocia, he holgado entender por vuestra carta y las copias que con ella venian, que aun no es acabada la esperança de que el duque de Lenox pueda quedar en aquel reyno, y sacar al Rey de prission. Vos os governastes muy bien en todo lo que en esta materia tratastes con el embaxador, y en aver hecho detener al que queria passar acá de parte de la Reyna de Escocia, porque es assi que en materia tan platicada y entendida no sirven estos hombres expressos sino de publicar el negocio, que no es de poco inconviniente. Y assi será lo mejor que todo lo que se offrezciere me lo avisen por vuestro medio; y si aquello se pone en estado que Hercules quiera que se den los dies mil escudos que ay teneys, se los entregareys luego enteramente; que los dos mil, que dellos se havian señalado para el seminario de Reyms, se pagaran de otro dinero. Y vos hizistes muy bien de no les poner duda en esto, y mostraros tan atenido á lo que parezciesse á Hercules. Y desseo tanto el buen successo desse negocio, que os he mandado proveer para ello otros dies mil escudos que recebireys con otra carta que va con esta : de los quales se podrá hazer la limosna del seminario, teniendo los demas de respecto reservados para este effecto, sobre que se os escrevirá conforme á los avisos que embiaredes; y, porque el Papa ha dado á entender que provee dinero ay á su Nuncio para lo mismo, será bien que sepays la suma y la orden con que se la embia ; de que tambien me avysareys.

De Lisboa, á XXIV de enero 1583.

1583. — 14 Février. — Paris.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

h. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 188. — Déchiffr. officiel.)

adie du duc de Lennox qui s'est aggravée de manière à donner aux médecins des nquiétudes sérieuses, et qui a forcé l'ambassadeur d'Écosse à n'avoir avec lui ue de courtes communications. — Déclaration de l'archevêque qu'il est nécessaire le remettre à un autre temps tout ce qu'on voulait tenter de ce côté. — Opinion le J.-B. de Tassis qu'il faut regarder cette affaire comme actuellement perdue n raison de la jeunese du Roi d'Écosse, qui se pliera à la nécessité, et qui même ie tardera pas à oublier le duc de Lennox, à cause de son absence.

Al duque de Lenos hasele ydo creciendo la dolencia de manera e le temen los medicos (1). A cuya causa me ha dicho el emxador de Escocia que no ha podido comunicar sino succintaente, haviendome dado esta relacion dello, conforme á la qual remitido al tiempo qualquiera cosa que se podria de nuevo tablar sobre aquella materia; que, á mi poco juyzio, está por ora acabada, pues aparentemente ese Principe tan mochacho yra hacciendo y acomodando á la necessidad, y aun, con la sencia, olvidando á Lenos, si menester fuere. Nuestro Seir, etc.

Paris, á xiv de hebrero 1583.

1583. — 19 Avril. — Paris.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

h. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 55, n. 123. — Déchiffr. officiel.)

respondance entre le duc de Guise et le duc de Lennox relativement au château e Dumbarton. — Déclaration du duc de Lennox qu'il a laissé ce château entre

(1) Le duc de Lennox mourut à Paris quelques mois après, le 26 mai 1583. Douglas, *Peerage cotland*, t. II, p. 99, prétend qu'à ses derniers moments, Lennox protesta de son ferme attament pour la religion réformée. Les documents qui précèdent nous semblent démontrer au raire qu'il était sincèrement catholique, et il n'est guère probable qu'au moment de sa mort t changé de sentiments. Quoi qu'il en soit, l'affection qu'il avait su inspirer à son souverain sta même après lui, et Jacques VI combla de faveurs sa postérité (Voyez dans le *Peerage*, p. 100, les articles relatifs à ses deux fils, Ludowick et Esme, qui furent successivement s de Lennox).

les mains d'un capitaine dévoué, mais avec promesse de le ravitailler dans un délai de trois mois. — Graves inconvénients qui résulteraient de la perte de cette place, qui, faute d'être pourvue des choses nécessaires, pourrait se trouver réduite à changer de maître. — Demande d'une somme de cinq mille écus adressée en conséquence à J.-B. de Tassis par le duc de Guise. — Empressement avec lequel Tassis a accueilli cette demande. — Offre qu'il a faite de compter la somme immédiatement, ce qui a eu lieu le soir même entre les mains d'un homme du duc de Lennox. — Double motif qui a déterminé l'empressement de Tassis: 1° importance réelle de la place; 2° son désir de stimuler le zèle du duc de Guise en lui prouvant d'une manière efficace toute la confiance que l'on met en lui. — Prière adressée au Roi d'Espagne, au sujet des chevaux promis au duc de Guise et que ce seigneur attend avec une grande impatience.

Tres ó quatro dias ha que Hercules me embió á dezir que, haviendo communicado con el duque de Lenox y entendido dél que al castillo de Dunbertrand, que afirman ser de mucha importancia, le havia dexado por suyo y á su devocion, á condicion que, dentro de tres meses, proveyesse al capitan de diversas cosas de que tenia necessidad, y sin las quales podria, al cabo, ser forçado de mudarse (que seria un muy notable inconviniente para las cosas que se traen entre manos), hallava ser necessario de proveelle con toda brevedad, pidiendome diesse para ello cinco mil escudos. En que no le hize ninguna difficultad, sino que, luego al momento, con mucha liberalidad me offrescí de cumplillos; lo uno, por parescerme que realmente conviene sustentar el pié que allí se tiene; lo otro para mostralle, por effecto, como todo esto va remitido á él, y obligalle tanto mas. Y assi hize dar á noche á un hombre del dicho de Lenox, á quien Hercules mandó que se entregasse, cinco mil escudos del sol. Al Nuncio pedirá lo mismo; y no lo ha hecho hasta agora por haver estado el Nuncio malo en la cama; adonde lo fuy á communicar con él antes de dar los dineros, por mostralle que no queria hazer nada sin su communicacion y sabiduria; y adonde me dixo que él pensava seguir el mismo termino y dar lo que se le pidiesse con la misma liberalidad.

Supplico á V. M. mande acordarse de los cavallos para Hercules que yo le he assegurado que vendran; y los aguarda con harta devocion. — De Paris, á XIX de abril 1583.

1583. — 4 Mai. — Paris.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 193. — Déchiffr. officiel.*)

Détermination prise par le duc de Guise, en voyant les changements survenus dans les affaires d'Écosse, de tourner ses vues du côté des Catholiques d'Angleterre. — Activité déployée à ce sujet par le Duc, qui a préparé les choses de telle sorte qu'il pense pouvoir en venir bientôt à l'exécution, et qui a résolu de se transporter de sa personne en Angleterre. — Confiance qu'il met dans l'appui du Pape et du Roi d'Espagne pour mener à bien son entreprise. — Son désir d'avoir dès à présent sous la main une somme de cent mille écus pour s'en servir en cas de nécessité. — Charge qu'il a donnée au Nonce directement, et à J.-B. de Tassis par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Écosse, d'en faire la demande au Pape et au Roi d'Espagne. — Opinion de Tassis que le plan adopté par le duc de Guise est de nature à pouvoir réussir. — Appréhensions qui ne permettent pas à Tassis de divulguer, quant à présent, certaine partie du plan qui sera communiquée plus tard au Roi d'Espagne, et qui fera du bruit dans le monde si on parvient à l'exécuter. — Prière adressée à Philippe II pour qu'il accorde la somme demandée, sur laquelle le duc de Guise base le principal fondement de son entreprise. — Dépêche écrite dans le même sens au Pape par le Nonce. — Opinion de l'ambassadeur que le Roi d'Espagne doit s'attendre à fournir la plus grande partie des fonds nécessaires pour l'entreprise, vu qu'il n'est pas probable que le Pape envoie plus de quatre mille écus, tandis que le Roi d'Espagne devra y contribuer pour plus de vingt mille. — Compte adressé par Tassis au Conseil des finances. — Demande d'une somme de onze mille écus, dont il a besoin pour pourvoir aux dépenses extraordinaires, et sur laquelle il a même été forcé d'anticiper.

Parezceme que Hercules, despues que ha visto las cosas de Escocia mudadas y poco aparentes de bolver á su ser tan presto para la traça que se tenia tomada, ha echado ojos á los Catholicos de Inglaterra por ver si por allí se pudiesse dar principio á ello. En que ha procedido tan adelante que piensa tener el negocio en tal punto que brevemente lo podrá poner en execucion, resuelto de hallarse en ello en persona. Y por quanto él se mete en esto con la confiença de las espaldas de Su Santidad y de Vuestra Magestad, y que en todo caso conviene, si lo ha de intentar, que sea con fundamento y de manera que pueda salir con lo que se pretende, dessea que luego se provean aqui entre Su Santidad y Vuestra Magestad cien mil escudos que esten á la mano, para que, á la misma hora que sea menester, aya con que

acudir á la necessidad, pues, llegada ella, seria tarde el pedirlo, y se correria riesgo de no hazer nada quanto mas que él, por buena ocasion que tenga, no osaria meterse á poner nada por obrar sin tener de cierto algo con que començallo. Ha dicho esto al Nuncio; y á mí me lo ha embiado á dezir con el embaxador de Escocia, pidiendome lo avisasse á Vuestra Magestad y le supplicasse de su parte muy humilmente. Yo entiendo que anda para esto con tales traças que le podrian succeder; y succediendo, seria muy menester que uviesse á la mano provision para acudirle luego, y particularmente en una que, por el peligro, no oso poner aqui; que succediendo sonará ([1]), y sino, algun dia con alguna seguridad la podria avisar, pues el differirlo no importa. Vuestra Magestad será servido proveer en ello; que el dicho Hercules muy confiado está de que Vuestra Magestad no le faltará, y aun deve ser esto la mayor parte que le haze embarcar.

El Nuncio del Papa escrive esto mismo á Su Santidad. Y Vuestra Magestad haga quenta que, en la dicha suma que se pide, ha de subir mucho y proveer la mayor parte, porque no estoy confiado que sea grande la que vendrá de Roma, pues he venido agora á saber que no son mas de quatro mil escudos los que Su Santidad proveyó, quando Vuestra Magestad los veinte mil. Y yo tengo aqui todavia obra de once mil escudos; pero fuera dessos no ay un real para las cosas extraordinarias, para las quales ha sido fuerça tomar antes de agora algo de la dicha suma, como parezcerá por la quenta que he embiado al Consejo de Hazienda.

De Paris, á IV de mayo 1583.

([1]) Il s'agissait d'un projet d'assassinat sur la personne d'Élisabeth (Voyez, p. 280, la dépêche du 24 juin, qui ne peut laisser aucun doute à cet égard).

1583. — 6 Juin. — San-Lorenzo.

PHILIPPE II A J.-B. DE TASSIS.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 194. — Déchiffr. officiel.*)

Réponse de Philippe II aux communications que le duc de Guise a faites par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Écosse. — Charge donnée par le Roi à J.-B. de Tassis de témoigner au Duc toute sa satisfaction. — Joie qu'il a éprouvée en apprenant qu'une affaire aussi importante en est arrivée à un point si favorable. — Son vif désir de la voir réussir par les mains du duc de Guise. — Lettre qu'il a écrite à Sa Sainteté pour la prier de s'occuper activement de l'argent promis. — Son intention d'y contribuer pour sa part autant que cela lui sera possible, en fournissant une partie des cent mille écus demandés. — État de gêne dans lequel se trouvent les finances du Roi d'Espagne, obligé de faire face à tant de nécessités. — Conseil au duc de Guise de faire solliciter directement le Pape, qui, en toute justice, doit contribuer plus largement à une affaire qui le touche d'une manière toute particulière. — Vif désir du Roi d'Espagne de connaître avec plus de détails les forces, les intelligences et les moyens à l'aide desquels le duc de Guise pense en venir à l'exécution. — Informations que Tassis devra lui demander à cet égard, en lui renouvelant l'assurance du bon vouloir du Roi d'Espagne pour toutes ses affaires, et spécialement pour celle dont il s'agit maintenant. — Soin que prendra le Roi, aussitôt après avoir reçu une réponse de Rome, d'en informer son ambassadeur. — Démarches à faire pour parer aux mesquineries de la cour de Rome, que l'ambassadeur semble prévoir dès à présent. — Charge qui lui est donnée de faire comprendre au duc de Guise qu'il doit insister auprès du Pape et auprès du Nonce en France sur la question d'argent, la chose étant si particulièrement obligatoire pour Sa Sainteté, tandis qu'elle se trouve mêlée à tant d'autres pour le Roi d'Espagne. — Nouvelle recommandation à J.-B. de Tassis de recueillir des renseignements, et même de s'enquérir des motifs qui font agir le duc de Guise. — Secret inviolable que doivent garder tous ceux qui se trouvent mêlés à l'entreprise, de peur qu'elle n'avorte et ne se réduise à l'état de vaine tentative.

Escrevióseos ultimamente que presto se responderia á lo que os embió á dezir Hercules con el embaxador de Escocia; y agora le podreis dezir de mi parte lo que he holgado de entender que tenga en el buen punto que dize una cosa tant importante, y lo que holgaria de verla bien acabada por su mano; que, por no faltar á tan buena obra, he escrito á Su Santidad, pidiendole que acuda con presteza en lo del dinero, y offrezcido de contribuyr de mi parte con la que pudiere y fuere justo de los cien mil escudos que pide; pues hallandome estrecho de dinero y obligado á acudir á tantos cabos, como se vee, es razon que Su Santidad (pues

la causa lo requiere, y él está mas sobrado), acuda con mas larga mano; y que assi será bien le haga solicitar por allá, y crea que yo no le faltaré en este tan buen intento. Verdad es que, por ser el negocio tan grande, y lo mucho que va en que emprendido no se yerre, holgaria de entender mas en particular las fuerças y correspondencias y modo con que lo piensa executar; porque, aunque no tengo duda que él, con su prudencia y experiencia, lo terna todo bien traçado, todavia me dará contento entenderlo mas por menudo, y que assi me lo podrá avisar por vuestro medio, y estar cierto de lo que otras vezes le aveys dicho de mi voluntad para sus cosas, y particularmente en esta. Y en teniendo respuesta de Roma yo avisaré la que es, y proveeré lo que me tocare. Mas pues aun allá echays de ver que de Roma proveen cortamente, será bien que entereys al mismo Hercules que deve insistir en esto del dinero con el Papa y apretar sobre ello ay al Nuncio, pues esta obligacion es tan propria de Su Santidad y se halla tan alibiado de otras muchas que á mí me sobran. Esto es lo que por agora se offrezce en esta materia. Vos le procurad echar cargo con mostrarle como yo la abraço, y me avisad particularmente de que forma lo piensa guiar, y con que color y pretexto; y que fin creeys que le mueve, y todo lo que mas se offrezciere. Y á los que dello trataren, les encargad mucho el secreto, pues tanto va en que no se yerre, y para esto en que no se reçume el intento.

De San-Lorenço, á VI de junio 1583.

San-Lorenzo. — 1583. — 6 Juin.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

rchives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 158. — Minute.)

sé de réception des lettres écrites par don Bernardino de Mendoça les 15, avril et 6 mai, sur les négociations suivies entre la Reine d'Angleterre et le c d'Alençon relativement aux affaires de Flandre, et sur les artifices dont cette incesse use vis-à vis du Roi d'Écosse pour maintenir sa captivité et le tromper r de fausses espérances. — Opinion du Roi d'Espagne que le meilleur moyen)uvrir les yeux du jeune prince est de lui faire donner des avertissements par mère. — Approbation de la réponse faite par l'ambassadeur à la lettre que Marie uart lui a écrite pour se plaindre de sa longue captivité. — Recommandation continuer dans le même sens, puisqu'il peut survenir telles occurrences qui ndraient la présence de Marie Stuart au milieu des Catholiques extrêmement ile, tandis que son absence serait dangereuse. — Intention de Philippe II envoyer prochainement en Angleterre un secrétaire chargé d'instructions par- ulières pour son ambassadeur. — Craintes manifestées par don Bernardino de endoça sur les dangers qu'il y aurait à ce qu'au moyen des affaires d'Écosse, Français vinssent à prendre pied en Angleterre. — Désir du Roi d'Espagne connaître l'opinion de don Bernardino sur le duc de Guise, qui possède la nfiance entière du duc de Lennox, celle de la Reine d'Écosse sa parente, des tholiques de France et des ministres du Pape. — Charge qu'il donne à son ıbassadeur de lui déclarer s'il aperçoit dans les entreprises que le Duc pour- it faire les mêmes dangers que ceux qu'il redoute en général de l'introduction s Français en Angleterre, et s'il pense que l'on pourra arriver par l'intermé- aire du duc de Guise, aidé d'un secours d'argent, au but que l'on se propose tteindre. — Recommandation à l'ambassadeur, qui est placé de manière à cevoir de toutes parts des informations, de faire connaître au Roi ses senti- ents et ses opinions.

'or vuestras cartas de 15, 22 de abril y 6 de mayo, que son ultimas que han venido, he entendido las cartas (1) y platicas andavan entre essa Reyna y el duque de Alanson cerca de cosas de Flandes, y los artificios que ella usa para que dure star presso y opprimido el Rey de Escocia, y, tras esso, rle engañado y yrle cevando de esperanças; á lo qual no se ezce que dezir, sino que para abrir los ojos al de Escocia lo mas puede servir será que le advierta su madre lo que mas onviniere, segun el estado de las cosas.

(1) Il y a probablement ici une faute dans le déchiffrement, et au lieu de *cartas* il faut mettre *t*s.

He visto tambien lo que la Reyna de Escocia escrevió cansada de su larga prission, y lo que vos le respondistes, persuadiendola á no hazer mundança, aunque pudiesse, desse reyno: que me ha parezcido muy bien; y assi lo yreis continuando, pues podrian offrezcerse ocasiones en que el hallarla los Catholicos á la mano y presente fuesse de mucho provecho, y la ausencia de mucho daño. Y un dia destos se despachará el secretario que acá embió, y á vos en particular se os avisará lo que aveis de responder á la comission que aquel truxo.

Y porque en vuestra ultima carta dezis que seria de mucho inconviniente para essa isla y su reduccion y mi servicio, que Franceses pusiessen pié en ella, mediante lo de Escocia, y por otra parte entiendo que toda la confiança del duque de Lenox es el de Guisa, el qual por pariente de la Reyna de Escocia será tambien su confidente, como entiendo que lo es de los Catholicos desse reyno y de ministros del Papa, holgaré que me aviseis lo que sentis del de Guisa, y si lo que se tentasse por su mano tendria, á vuestro parezcer, los mismos inconvinientes que en general sospechais del introduzirse Franceses en essa isla, y si su medio seria bastante para algun buen effecto, assistido de solo dinero, ó que mas seria menester; que para en todos successos que se pudiessen offrezcer, holgaré que, como presente y tan informado de lo de allá, me aviseis de lo que sintis y de saber vuestro parescer.

De San-Lorenço, á VI de junio 1583.

1583. — 24 JUIN. — PARIS.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, nos 196 à 202. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que le plan du duc de Guise, annoncé au Roi dans la dépêche du 4 mai, et dans lequel entrait un moyen de violence, a été complétement abandonné. — Retour de M. de Meyneville, l'ambassadeur que le Roi Très-Chrétien avait envoyé en Écosse à la sollicitation du duc de Guise. — Détails circonstanciés qu'il a donnés sur les affaires d'Écosse, et d'où il résulte que l'exécution du plan proposé

l'année précédente par le duc de Lennox n'est plus possible. — Efforts de M. de Meyneville pour pallier ce résultat. — Éloge qu'il fait du jeune Roi d'Écosse, auquel il attribue une grande intelligence. — Son opinion qu'il faudrait envoyer en Écosse un nouvel ambassadeur, et de plus une personne privée, munie d'argent, à l'aide duquel il serait facile de gagner les seigneurs du pays, qui tous sont fort adonnés à leur intérêt. — Adoption des vues de M. de Meyneville par le duc de Guise et par les autres personnes qui s'occupent de cette négociation. — Choix qu'on a fait, pour être envoyé en Écosse, d'un cousin de M. de Glasgow, jeune gentilhomme très-honorable et rempli de zèle pour la religion catholique.— Remise que Tassis lui a faite, par ordre du duc de Guise, d'une somme de six mille écus, en sus d'une autre somme de quatre mille écus qui a dû lui être confiée par le Nonce pour le même objet. — Engagement pris par le duc de Guise d'obtenir du Roi Très-Chrétien que M. de Meyneville, homme fort habile, et en qui le Duc a toute confiance, soit de nouveau envoyé comme ambassadeur en Écosse. — Doutes de Tassis à cet égard fondés sur ce que le duc de Guise et ses partisans sont pour le moment loin d'être en faveur auprès du Roi de France. — Raisons qui d'ailleurs lui donnent à penser que, malgré toute son habileté, Meyneville pourrait fort bien échouer devant les difficultés qu'il rencontrera. — Analyse et discussion d'un long mémoire adressé au Roi d'Espagne et dans lequel est exposé le plan arrêté par le duc de Guise pour faire une tentative par l'Angleterre au mois de septembre prochain. — Compte-rendu par Tassis des conférences et des négociations qui ont eu lieu à ce sujet entre lui, le duc de Guise, le Nonce, le docteur Allen, l'archevêque de Glasgow, et les autres Anglais et Écossais intéressés dans l'affaire. — Exposé du plan proposé par les Anglais. — Examen critique des moyens d'exécution. — Incertitude dans laquelle Tassis est resté sur la valeur de cette entreprise. — Sa conviction que néanmoins, si elle doit s'effectuer, il faut qu'elle se fasse du côté de l'Angleterre plutôt que du côté de l'Écosse. — Longs détails sur les Guises, qui de jour en jour perdent de leur crédit. — Révélations faites par Tassis au Roi d'Espagne au sujet du vaste plan qu'ils méditent pour reconquérir leur ancienne influence.

La traça en que andava Hercules, y que apunte á V. M. á quatro de mayo, *era un hecho violento* (1) contra esta señora, de que alguno, quiça por interes, le havia do haver llevado, y lo qual veo al presente del todo desvanecido, sin que se trate mas dello; de manera que ya no es necessaria la provission que se pedia por ese respecto. Y el M. de Menevila, que es aquel segundo embaxador (2) que el Rey Christianissimo embió los meses

(1) Ces mots, qui évidemment font allusion au projet d'assassinat sur la personne d'Élisabeth, dont il a été question dans la dépêche de Tassis du 4 mai (p. 275), sont soulignés dans l'original de la main de Philippe II, qui a écrit en marge : *Asi creo que lo entendimos acá, y con que lo hizieran ellos no fuera malo, aunque avian de prevenir antes algunas cosas.*

(2) La Mothe-Fénelon avait été envoyé en Écosse, par la voie d'Angleterre, dès le mois d'octobre 1582. Meyneville ne quitta la France, pour se rendre directement en Écosse, qu'en janvier 1583 (Voyez dans notre tome III, p. 170 et suiv., les documents relatifs à la double mission confiée à MM. de la Mothe-Fénelon et de Meyneville pour tâcher de remédier aux conséquences de l'attentat de Ruthven).

atras á Escocia, á requerimiento del duque de Guisa, y con quien Hercules aguardava entera y verdadera relacion de las cosas de aquel reyno, ha buelto de algunos dias á esta parte.

Lo que trae es que la Escocia no está al presente dispuesta para poder yr allá nuestra armada y commençarse la empresa por ally en seguimiento de aquella traça que, el año passado propusó el duque de Lenos, por estar esse Rey en lo de la religion lo mismo que siempre, y tras hallarse en poder de la faction Inglesa, tan engañado y zebado de las promesas que le hazen que piensa que ya se halla en libertad, y que alcançará de la Reyna de Inglaterra la de su madre y la succession de aquel reyno por via de amigable negociacion; demas de no haver ally plaça ó puerto alguno por nosotros, fuera de Dumbertran, cuyo capitan no recibirá jamas en él otra persona alguna que al dicho duque de Lenos mismo que se ha muerto aqui estos dias passados [1], y á esta quenta con él los cinco mil escudos que le dí para el sustento de la dicha plaça. En fin, de lo que el dicho Menevila refiere se vee claramente que ni por parte real, ni por via de parcialidades particulares, ni por plaças y puertos se tiene en Escocia al presente algun fundamento que haga al caso á la empresa.

Doralo el dicho Menevila con esperanças grandes que da que el dicho Rey es ganadero y lo mismo muchos de sus vassallos; siendo de parecer que lo primero se podrá alcançar con que, quanto antes, buelva el Rey Chistianissimo á embiar allá, so alguna color, un embaxador platico, que informado del secreto, poco á poco le sepa yr induziendo á lo que se pretende; afirmando que es principe de muy buen entendimiento, y que, si bien no admite aun platica de mudança de su seta, aborrece el proceder de los ministros della; y para lo demas, que luego vaya allá alguna persona privada con dineros que cumpla algunas sumas, con que dexa ganados algunos y con que pueda yr ganando mas, siendo todos muy dados á interes, por cuyo medio se alcançaran y ganaran facilmente.

(1) Le 26 mai (Voyez p. 273, note 1).

Ha quadrado este primero de manera al dicho Hercules y los demas con quien trata este negocio que ha hallado ser en todo caso necessario de cumplirse; y assi se ha escogido para lo segundo un sobrino del embaxador de Escocia que aqui reside, cavallero muy honrrado y zeloso de la religion catholica, y que promete que hará en beneficio de la causa todo quanto pudiere; y á quien he yo ya dado, por orden de Hercules, seis mil escudos del sol, y aun creo que el Nuncio los quatro mil que él tenia, para que con ellos se parta quanto antes, como lo hará.

Haviendo para lo otro tomado á su cargo el dicho Hercules de alcançar del Rey Christianissimo que buelva á embiar quanto antes á Escocia al mismo Menevila, que es persona muy abil y de quien Hercules tiene entera confiança; aunque no sé si esto se porna por obra como disegna, porque, como es cosa dependiente de la mera voluntad del dicho Rey, y que Hercules y los suyos puedan al presente poco con él, quiça no lo hará con la facilitad que estos se persuaden. Y ya que lo haga, si bien puede ser que salga dello el fructo que promete Menevila, no sé si me lo crea tan asseguradamente; pues estando el Rey de Escocia aun sin ninguna luz en lo de la religion Catholica y contento en poder de la faction Inglesa, con aquellas esperanças de que podria alcançar de la Reyna de Inglaterra por via de paz todo lo que pretende, que es zebo que sabrá la dicha Reyna llevar muy bien adelante, y que no ay parcial ganadero sino es por via de interes, en que ay poca seguridad, no juzgando ally algun zelo, ó, à lo menos, poco de religion, que es lo que mas me descontenta, parece que no es verisimilitud agora muy grande de que Menevila, quando bien vaya, pueda tan presto venzer todas aquellas dificultades. Y si he de dezir lo que dello siento, temome mucho que la Escocia, por mas que hagamos, tiene poca aparencia de componerse como se dessea, aunque no por eso he querido mostrarme con algun desgusto en la resolucion deste particular, antes alabadola y dado parecer que se deva executar, lo uno por parecerme que no desteresce el caso el arrisgarse seis mil escudos, quando bien ayan de ser hechados á mal, á trueque de tentarlo

lo otro por mostrar á Hercules que en todo se dessea darle contento. Solo lo que en cierta manera me ha dado en esto al rostro es que todas estas ganancias de parciales se hazen con voz y apellido Frances, de manera que parece que les vamos cobrando amigos con nuestro dinero; aunque tras esso lo terne todo por bien empleado si han de servir para nuestro disegno.

En el principal, á saber la misma empresa, ha tomado Hercules la resolucion que V. M. verá por el scripto que aqui embio (1); en el qual como vayan algunas cosas de que inferir precedente contradicion, si bien será hazerme largo, contaré aqui, lo mas brevemente que pudiere, lo que en ello ha passado.

Oydo que huvo Hercules al dicho Menevila en las cosas de Escocia, y pensando á ellas por algunos dias, quiso que nos juntassemos en casa del Nuncio. Adonde él presente, el dicho Menevila lo bolvió á referir; y de ally passando al principal, propusóse de su parte del dicho Hercules que convenia hazer la empresa por via de Inglaterra, sobre el mismo pié y con los mismo medios que propusó á V. M. personalmente por Richardo Melino, que se leyeron puestos por scripto, poniendo por tiempo de la execucion de la empresa este septiembre proximo. Sobre que, como no me pareciesse razon, siendo cosa tan grave, de responder luego de repente, deshizose por entonces la dicha junta con algunas platicas generales. Y fue aqui adonde Hercules me pidió, y yo le respondí aquello de Roma que en la otra digo. Y como despues yo considerase que por la indisposicion de Escocia quedava despintada la traça de Lenos, y por ally descubierta, y sin amparo la sospecha y zelosia, que en razon de Estado es fuerça que esta corona conciba quando vea lo que V. M. emprende, y que si huviesse de venir de España toda la gente que para la empresa se requiere, y para ello hazerse provission de Alemanes ó Italianos, que aquello era mal possible que se effectuasse en tan poco tiempo, y que essa misma difficultad tenia el embiarse de España muchas armas; y que ya que se huviesse de començar por Ingla-

(1) Ce mémoire n'a pas été retrouvé, mais on voit qu'il est analysé et discuté dans la présente dépêche.

terra, convenia primero ser cierto que la parcialidad della fuese tal que lo mereciesse, y que sobre todo huviesse puerto bueno y seguro adonde acudir la armada, demas de otros puntos contenidos en la dicha propuesta, que parecia que no desmerecian replicas, quando bien no huviesse de servir que para ahondar de rayz el fundamento que podria haver en el caso de que se tratava, me resolví de advertir á Hercules lo que sobre ello me occuria. Y porque en esto se havrá de mentar al duque de Baviera por lo que dize Hercules en la dicha final resolucion que ha tomado despues, tambien diré desde luego que el tratarle dello nació de dezirseme que el dicho Duque havia embiado á Hercules offreciendose para todo lo que fuese menester; y es assi que este negocio le ha sido communicado antes de agora por parte de la Reyna de Escocia, ni dexa de serles aqui de consideracion lo que el dicho Duque en él offrece.

Lo primero que advertí á Hercules, viendo lo que prometia Menevila de la reduction de Escocia, que no he querido contradezir á la clara, fue el peligro muy aparente que traya consigo la dicha zelosia si, cessando el subjeto del Rey de Escocia que lo havia de curar con las razones que le sobravan para querer libertar su madre, havia la armada de V. M. ser primera y sola cabeça, y consequentemente tener el nombre y la voz desta empresa, demas de que aun el mismo Rey de Escocia, si bien seria en su favor, la podria venir á aborrecer y desayudar por el mismo respecto; en que era tanto mas justo de mirar muy bien quan incierto que el exercito huviese de apoderarse, luego en entrando, de todo aquel reyno, pues le posseya muger que no havia de salir en campaña para arrisgarse á una batalla, sino antes arrimarse á la conservacion de los puertos por donde ser socorrida con brevedad. Que haviendo de venir de España todo el golpe de la gente, y á este effecto de fuera Alemanes ó Italianos, era mal possible que la dicha empresa se hiziesse al dicho septiembre; que este mismo riesgo corrían las armas que se pedian, pues se havian de traer de Milan. Y que, pues esto era assi, mandase ver si, por huyr destas difficultades y encaminar la

empresa con seguridad, dexava de ser conveniente diferirla al año futuro, para entretanto reduzir al Rey de Escocia y disponerle de manera que se pudiese tomar el negocio entre manos, conforme á la primera traça, y donde, siendo cabeça el Rey de Escocia, havia de cessar la dicha zelosia desta corona, que era la que mas empacho nos podia dar, y de la qual desamparada la de Inglaterra quedaria aquella de suerte que era fuerça que cayese. O bien, si la disposicion de los Catholicos de Inglaterra no sufria esta dilacion, que se hiziesse cabeça de la empresa ó Hercules, ó su hermano fuese el que la començasse con quatro mill hombres que llevase de manera que no fuese la armada de España mas que para socorro, y le cupiese á él y no á ella la voz de la empresa; para que por aqui siendo el que la hazia pariente de la Reyna de Escocia, obligado á su libertad, sino del todo como su hijo, á lo menos en mucha parte, y llevando buen golpe de gente de su nacion, el Rey Christianissimo le dexase hazer sin impedirle. Demas de que esto seria vencer aquella difficultad de la quantidad de la gente que se pedia; pues, llevando él quatro mil hombres, quiça no seria incomodo á V. M. de proveer los demas, sin haver de embiar por ellos lexos; y que, en lo de las armas, se tomase el mismo expediente à buscarlas aqui, adonde las havia en abundancia, remitiendo lo de las diversiones, la de Irlanda á V. M., y la de Susez al hermano que aqui quedase; y para la de Norfort propuse que, pues el duque de Baviera ([1]) estava tan resuelto de emplearse, que podia hazer poner apunto, por las vias mas dissimuladas que pudiese, quando bien fuese con pretexto de la guerra de Flandes, algunos naos en la cotsa de Holanda, adonde se hallan muchos, y embarcar en ellos quatro ó cinco mil Alemanes, y dar con ellos á la dicha parte de Norfort, hazia donde es corta la navegacion desde la dicha costa, para emprender esa diversion. Tambien toque los demas

([1]) Je crois qu'il s'agit ici de Guillaume V, dit le Jeune, duc de Bavière, de la branche de Munich, catholique zélé, qui en 1596 laissa à son fils Maximilien le gouvernement de ses États pour se retirer dans la solitude des Chartreux, près de Ratisbonne (Moréri, *Le grand Dictionnaire historique*, t. II, p. 201).

puntos que havia en la dicha primer propuesta, como era el embiar quanto antes á Inglaterra los foragidos, el juntarse toda la gente luego á la entrada, y otras cosillas que ay. Pero como no sea esto de sustancia, por abreviarlo callo, como quiça tambien pudiera lo mas pues no fueron sino discursos que en fin á vezes son menester para abrir camino á las resoluciones; pero por que sepa V. M. llanamente lo que passa, lo he querido poner.

Sobre esto, hizo Hercules la dicha final resolucion en la qual, como se verá, persiste en que ayamos de començar, tomando á su cargo el atajar la dicha zelosia por lo que él intentará por la parte de Susez, y otras diligencias que podrá hazer y las que apunta que haga Su Santidad, que es un gran punto; porque, si podemos tomar esto en las manos sin que se nos oponga Francia, claro está que aparentemente saldremos con ello facilmente. No ha querido alargar nada del tiempo, sino remitirlo à Su Santidad y á Vuestra Majestad; aunque, no sé que menos haze tacitamente, pues aun de aquel numero de gente que yo le represente ser mal possible juntarse en tan breves dias, no solamente sube de mucho, pero especifica naciones que caen tan lexos que sabe muy bien que, para solo haverlas, son menester los meses que ay de aqui al septiembre; que no sé agora que pueda ser otra cosa que conocer que era fuerça diferir el nogocio, y no querer que lo sea por su dicho. Son las demandas altas; pero desto no me maravillo, pues es costumbre reparar poco en bolsa agena, demas de ser ordinario subirlas de punto, para que no se resuman en menos de lo que es menester. En lo que promete de su parte, no dubdo yo sino que procurará de cumplirlo, y quiero persuadirme que lo podrá. Y yo quisiera que no dieran quenta puntual desta resolucion al dicho duque de Baviera, y se continueran en aviso general, pues seria lo mas seguro por lo del secreto en que tanto va. Pero no me parece que lo ha gustado Hercules de dexarlo sino declararselo todo, tras que yo no veo que pueda aprovechar.

Han quedado desta resolucion algo desconsolados los Ingleses, digo el doctor Alano y los que allá fueron, que son los que tratan del negocio, pareciendoles que todo es dar en los broqueles con

discursos tan subidos y de varia composicion, que por este camino se llegará tarde al hecho. Y como entre ellos y los Escoceses podria ser que huviesse diversidad en el fin primitivo desta empresa, y los unos tenerle en que se restituya la religion Catholica, y los otros en que se liberte la Reyna de Escocia y se le aquiste la sucession del reyno de Inglaterra, si bien ambos en segunda instancia sean unos á dessear lo uno y lo otro; y que tras eso, quiça, por parte de los Escoceses, por pocos que en esto anden, se atraviesa algun disegno de que, succediendo esto bien, querer ser los que mas manden en el imperio nuevo; y que á esta causa, y ser naturalmente inclinados á Franceses, quiça se holgarian de poder salir con ello sin muchos Españoles, si pudiessen; y que los Ingleses lo sospechen assi, y lo aborrecen, como parte mas principal y que pretende de no haver de perder su lustre, quando bien admitan la de Escocia al imperio; y que, por el mismo caso, y ser naturalmente mas inclinados á la casa de Borgoña que Francia, y tener cobrado amor y obligacion á la real persona de V. M. por los beneficios recibidos, y offreciendo antes buscar ser ayudados y remediados por Españoles que por otros, de que no ha dexado detras luzirseme algo, no sé si andan del todo unos y yguales en el discurso deste negocio y en el tratar de sus medios; á lo menos veo que son los Ingleses los que menos parte han tenido, tras ser el doctor Alano con los suyos el que, á lo que entiendo, ha ydo disponiendo esta materia en Inglaterra desde su principio, y de quien depende la mayor parte de la parcialidad que ally ay, aunque lo dissimulan muy bien sin contradezir á nada de lo que se ordena; si bien viendo la traça del de Lenos y dél todo desbaratada, y que solo queda el remedio de su negocio en la disposicion propria de su tierra, y que no ay llegar á lo que pretenden, sino es por ally, y que V. M. sea servído de resolverse, y que el atenerse á como lo hazen aqui es perder tiempo y no hazer nada, se han resulto de pensar á su negocio y de representar á V. M. clara y verdaderamente la disposicion presente de Inglaterra; tras que, por la dicha resolucion, estava dicho que lo hiziessen, para con esto hecharse á los

pies de V. M. y supplicarle aya piedad de tanta gente catholica, oprimida y afligida; y que, sin mirar á lo alto de la dicha resolucion, se resuma V. M. en aquello que, conforme á la disposicion de Inglaterra que representen á V. M., que protestan delante de Dios ser del todo cierta y verdadera, hallare ser conveniente, persuadiendose que esto será cosa tan mediocre que será factible sin grande incomodidad. Haviendome assegurado esto el dicho Alano, con tanta efficacia y protestos tales que, aunque sé que es natural condicion de foragidos de alargarse en la facilitacion del remedio que pretenden, no puede dexar de creerlo, y, alabando á Dios de tan grande disposicion de buenos, dessearles el remedio de su captiverio. Dizen ally que, quando bien la Escocia fuese dispuesta para por ella començar la empresa, que en ninguna manera convenia; y que esto avisan agora los mismos parciales de Inglaterra, de que dan la razon. Pero quando bien eso no fuese como he dicho endenantes, yo no veo que Escocia nos prometa breve disposicion para poderse tentar por ally, quando bien se quisiese, y aunque agora va allá este cavallero con dineros, y bien siguiese despues el Menevila, por mas que hagan, temome que tarde llegaran á disponer ese Rey mochacho, herege hasta agora y zebado de la faction Inglesa, para que se resuelva á lo que se dessea; y que todo lo que fuereys alargando la empresa, con esa esperança, será arriscarse á muchas mudanças que el tiempo de en medio podria traer consigo en disfavor del caso, y quando algo sin fructo aya de poder esperar del dicho Rey que, comencado que se aya por Inglaterra, y viendo él que lo que se haze va encaminado á beneficio de su madre y suyo, entonces se resuelva á accomodarse.

Ellos asseguran un muy buen puerto, y dizen tanto de la cantidad de los Catholicos y parciales que ay en ese districto septentrional y muchos otros del reyno que espanta no quieren ya diversion. Ybernia y la de Norfort disegnan hazer por los mismos de la tierra, como assimismo la de Vallic, que tienen por muy importante y cierta, y se contentan con el poco golpe de gente que V. M. verá, tanta es la confiança que tienen en los de la

tierra. Lo de algunas armas para armar los del pais, lo tienen por muy necessario, y que trayga la armada con que pagarse los primeros meses, por que pueda vivir con regla, y mas tanto sobrado que se pueda levantar alguna gente de la tierra que sirva en el exercito en forma de milicia; con que lo tienen por tan hecho y acabado que, juntada á esto la esperança que se puede tener en Dios que será servido de favorecer cosa de que ha de resultar tan gran servicio suyo, parece que es impossible no cebarse quien lo oye.

En esto de yr esta traça algo desygual á la resolucion de Hercules, por mí tengo que ay que reparar poco, porque no dexan de entender ellos mismos, digo Hercules y el embaxador de Escocia, y un padre Jesuyta frances, privado de Hercules, que son los que la han acabado de limar, y que va subida la demanda; y por cierto tengo, tras lo que ponen, se contentaran con lo que V. M. en esto ordenare. Y si bien no fuere tanto Aleman y Italiano, con que aya algunos, y suene que no son solos Españoles, que eso bastará. Y aun si bien lo fuese, me persuado que Hercules no repararà en ello con que se lleve en su particular adelante la lisonja que hasta aqui, y de querer que él sea el guiador directo de todo esto, y que lo haga todo, y que passe á donde dize, y que para ello se provea aqui lo necessario de manera que quede persuadido que no queremos hazer nada sin él; porque, con que esto se haga, no dubdo yo sino que en lo de allá ordene V. M. lo que hallare convenir; quanto mas que es necessario y forçoso assi esto de satisfazer á Hercules para el mismo negocio y el atajo de la zelosia de aqui, como endenantes se dixo, que toma á su cargo y cuyo remedio no se puede agardar, sino es por sus manos.

Estos Ingleses querrian, en todo caso, que el negocio se tentase, á la entrada del invierno proximo, por septiembre y octubre, temiendo los peligros que se atraviesan en la dilacion, que hallan ser muchos; y pareceles que la armada de V. M. podrá haver buelto tan á tiempo que no falte aquel que es menester para ordenallo, y tras esperar en Dios que bolverá victoriosa. Sacan por aquello de no haver enemigo en la mar, que á lo me-

nos bolverá entera, por donde juzgan que, con la misma buelta de armada, estará preparado lo que para esto se requiere; y que, si será menester añadir alguna gente nueva ó otras cosas, que hallandose en ser lo principal, que esotro se podrá proveer con brevedad; enfin, como necessitados, andan haziendo sus discursos en su provecho lo mas que pueden.

Dessean y tienen por necessario que de lo que V. M. fuere servido resolver sean avisados luego, por que puedan tan temprano dar orden á la preparacion de sus partiales, assi por la parteado ha de acudir la armada, como por las adonde ha de haver diversion; que todo si se halla á punto, al ser venida y pueda y aya tiempo para tomarla y guiarla aquella nao que offrecen de embiar á la parte de España, donde fuere menester, con pilotos fieles y expertos. Y dexoseme entender el padre Roberto oy que tomarian para esto el aviso aunque sea condicionalmente, á saber que hará V. M. la empresa, si su armada bolviere à tiempo y tal que en alguna manera se pueda. Y que con este se meteran luego en los dichos preparativos; lo qual no sé agora si es conveniente hazerse, y si seria bien arriscarse á que se pueda descubrir el disegno, por los motivos que havran de hazer para la dicha preparacion, sin que sea cierto que se hará la empresa; y sino será mejor ver V. M. si se puede resolver absolutamente para el dicho tiempo, y en tal caso mandarles avisar dello luego; ó bien, si esto no puede ser, y es fuerça diferirlo á la primavera ó otro tiempo, dezirselo puntualmente para quando, para que para entonces lo hagan, consolandoles sobre el de en medio, y animandoles que, durante él, vayan confirmando las parcialidades siempre lo mas que puedan, pues hazer ademanes en cosa que no se sabe cierto que se aya de hazer, y mas en esta que, para prepararse, seria menester que fuesen los avisos á diversos y á diversas partes, parece que no dexaria de ser sin riesgo: tambien dessean este breve aviso por dar traça como acudan para yr con la armada de los foragidos, que andan en Flandes, como son el conde de Vestmerland y el varon Dacres, que son los hombres mas potentes de aquel districto adonde se quiere

dar; y como poder passar ally el mismo Alano, que tambien es del mismo districto, y tienne ally cerca el obispado Dulmense á que está destinado; y en cuya yda havrá de haver mas difficultad, por ser mas viejo y debil que los otros, y haver de hazer el viage con mas comodidad; sobre que dan las traças que mejor les parece.

Offrecen, como V. M. verá, la paga de los gastos y perpetua aliança. Y yo de la qualidad desta empresa no tengo que tratar, pues sabe V. M. mejor que nadie de quanto servicio de Dios seria, quan provechosa para la Christiandad y quan digna de Rey Catholico, y aun lo que en particular podria aprovechar para las cosas de Flandes, tras no ser justo de atreverme yo á meterme en lo que conviene en materia tan alta. Y assi acabaré con encomendar á V. M. encarecidamente, como devo, los Catholicos de Inglaterra, que en solo V. M. en el mundo tienen puesta toda su esperança, y supplicarle humilmente que, por amor de Dios, les favorezca en lo que se pudiere; á que añadire que, si esta empresa se ha de hazer, que este verso de Inglaterra parece el verdadero por salir con ello, antes que el de Escocia.

Otro caso añadire aqui, que, aunque de otra materia, haze en parte al proposito. Y es que ha dias que andan los señores de Guisa tan desfavorecidos, y tienese dellos por parte real tan poca quenta, que ha llegado, á lo que entiendo, el agua del desgusto hasta la boca á pique de rebentarse, dandoles de manera en rostro la forma del govierno; y como á esto se deven de juntar la grandeza á que caminan los privados, y que quanto aquella mas se fuere subiendo, mas lo hará la desorden publica y ellos disminuyendose, y que, demas desto, quiça temen que, sufriendolo siempre y passando por ello, podrian tambien al cabo llegar á perder la boga y reputacion que tienen por el reyno entre muchos de la nobleza y gran parte del pueblo, y aun los Ugonotes venir á dar tras ellos; y mas si el de Bearne, por la indisposicion del de Anju, viniesse á subir de grado. Haseme trasluzido, no sé de que, que, por remediar las cosas y no dexarse ahogar de todo punto y sustentar el respecto que pretenden serles devido, tienen bueltos los ojos á monstrar brio, con las armas en la

ano, y esto brevemente y con diversas intelligencias. Materia
muy delicada, y en que yo no veo hasta agora tan claro que
e afirmar nada por cierto, aunque de secreto he olido que an-
n preveniendo para ello seis mil infantes. El apellido con que
ieren començar es contra Ugonotes, contra los quales ha de
r la primera demostracion; y de ally se caera en reforma de
vierno, para que en él siga el Rey las pissadas de sus passados,
los vassalos le amen, teman y obedezcan como deven, llevando
ntamente el nombre real siempre sobre la cabeça; y preten-
iendo que esto es cumplir lo que le deven, y á que le son obli-
dos como verdaderos y buenos vassallos. Ninguno d'ellos se
alla con el Rey, y estan al presente ambos hermanos en Duy (¹),
ue es tierra del mayor en Normandia. Y la obra grande es, si
le á luz, y acabadera por la parte que tira contra hereges, y
cuyo proposito de creer es que quieren hazer prueva de la
nistad de V. M., aunque desto ni de cosa que en la materia se
e aya tirado puntada por parte dellos hasta agora. Solo el
uncio me preguntó, por terminos generales, pocos dias ha,
ue, si metiendose alguno aqui contra los hereges, V. M. les
udaria? y que él no sabia si lo haria Su Santidad, si el mismo
ey no venia en ello. Por donde ví que tambien havia olido
go, ó bien sabia mas, aunque apretandole mostrandome del
do incio del caso sobre que me dixesse lo que en ello havia, y
tenia luz, detuvóseme como si no lo supiera de rayz.

Ruydo es de cuyo grandor no ay que juzgar anticipadamente,
es está en como lo tomará el Rey, y á que se resolverá; si en
r por buena la empresa y tomarla por suya; si estarlo mirando
mo neutral; si oponerse á esto nuevo, en favor de la paz pu-
ica que tiene con Ugonotes: á que se junta lo que podria al
aves salir del de Anju; que, siendo tan bullicioso, de creer es
ue no querra estarlo mirando de lexos, y mas si acertase de
allarse concierto entre él y nosotros, y se hallase desassido de

(¹) Il y a évidemment ici une faute dans le déchiffrement; et, à la place de *Duy*, nom de lieu
i n'existe pas en Normandie, il faut mettre *Eu*, ville qui appartenait au duc de Guise du chef
sa femme Catherine de Clèves, comtesse d'Eu.

lo de Flandes. En cuya consideracion no ay dubda sino que es caso lleno de materia para gran garbullo; aunque tambien podria ser que el Rey, como tenga puesta su felicidad en gozar su reyno sin guerra, yrá ganando el humor picante de los movedores y sus razones se allanase con ellos, y en lo publico les prometa este tal emienda que por aqui atajase el progresso del negocio.

Quando Hercules andava tratando en esotro de Escocia, anduvo, á lo que entendí, algo inclinado de diferirlo hasta el año futuro, por respecto destotro; y quiça, le parecia que mal se podian hazer ambas cosas juntas; pero despues, resolvió que no faltaria medio para todo, y que antes esta ocupacion de aqui havia de aprovechar á la otra, y ser parte que se curasen menos della, en que parece que juzga muy bien, siendo este el ruydo que apunte en la del veinte, y que aun à las cosas de Flandes no podrá dañar, y de que he venido á tener luz por el Richardo Melino que en todo se me muestra muy grato de los beneficios recibidos por allá, y sobre cuyo progresso se yrá teniendo el ojo quanto se pudiere. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á XXIV de junio 1583.

PARIS. — 1583. — 9 JUILLET.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 203. — Déchiffr. officiel.*)

Opinion de Tassis que M. de Meyneville a dû revenir assez mal informé des affaires d'Écosse, ou bien que la situation s'est modifiée singulièrement depuis son départ, puisque M. de Seaton, gentilhomme de la bouche du Roi d'Espagne, qui vient d'arriver d'Écosse, a fait confidentiellement au chargé d'affaires les déclarations suivantes : — Que le but réel de son voyage est d'aller prévenir le Roi Catholique que plusieurs seigneurs écossais se sont réunis dans l'intention de prendre les armes pour la délivrance de leur Roi, s'ils peuvent obtenir du Roi d'Espagne la promesse d'être soutenus contre l'Angleterre; — que non-seulement tous les Catholiques, mais même un grand nombre d'hérétiques, désirent travailler à affranchir le jeune Roi du pouvoir de la faction anglaise; — que le comte de Gowrie est dans le secret, et que le Roi lui-même en sait quelque chose; — qu'à part la délivrance du Roi, qui est le but commun, les Catholiques ont un but

particulier, qui est de demander au Roi, une fois qu'il sera libre, d'admettre la religion catholique en Écosse; — qu'enfin ils ont préféré, malgré les anciennes alliances, s'adresser au Roi d'Espagne plutôt qu'à la France, parce qu'ils ont foi en sa parole, et qu'ils savent qu'après l'avoir obtenue ils pourront se hazarder autant qu'il sera besoin. — Demande faite par Tassis pour savoir si, outre leur projet sur l'Écosse, ils n'ont pas en vue quelque tentative sur l'Angleterre. — Réponse de M. de Seaton, qui a dit que non, quant à présent, mais qu'une fois sortis de l'entreprise d'Écosse, ils pourront s'occuper de celle d'Angleterre, où ils ont de grandes intelligences. — Secret gardé par M. de Seaton, qui n'a communiqué sa commission ni au duc de Guise, qu'il aurait pu voir à Rouen, ni à l'ambassadeur d'Écosse qu'il a visité plusieurs fois. — Avis du prochain départ de ce gentilhomme, qui, pour plus de sûreté, doit prendre sa route par Nantes. — Détails donnés par M. de Seaton sur l'état dans lequel il a laissé le Roi d'Écosse qui était encore, bien contre son gré, au pouvoir de la faction anglaise, mais en grand discord avec elle, et qui, malgré les efforts de l'ambassadeur d'Angleterre, était parvenu à quitter Édimbourg et à se transporter dans une autre partie de ses États. — Assurance qu'il sait à quoi s'en tenir sur les menées artificieuses de la Reine d'Angleterre et qu'il est désabusé de l'espoir d'arriver, par voies amicales, à obtenir de cette princesse ce qu'il désire. — Opinion favorable de Tassis sur cette entreprise, qui lui paraît concourir au but général. — Vœux qu'il adresse à Dieu pour qu'il la conduise comme il conviendra le mieux à son service et à celui du Roi d'Espagne.

Ó devió de venir el de Menevile poco informado de las cosas de Escocia, ó se deve de haver despues que partió della mudadose la disposicion que allí dexó, pues ha llegado aqui, de pocos dias acá, M. de Seton, cavallero de la boca de V. M., que confidentemente me ha declarado y dicho lo siguiente :

Que él viene para passar á la corte de V. M. con voz de yr á residir en ella algun tiempo, sirviendo su cargo, pero que lo secreto de su viage es ser embiado de diversos señores cavalleros de Escocia, que se han unido y resuelto de tomar las armas y por ellas poner en libertad á su Rey, si pueden alcançar de V. M. promesa de ser socorridos, quando, por respecto de las fuerças de Inglaterra, de que se recelan, viniesse á ser menester.

Que no solamente son estos todos los Catholicos, pero tambien muchos de los hereges, que dessean ver al Rey fuera del poder de la faction Inglesa, tanto como ellos, y que para esto se les han juntado. Y aun dize que el conde de Givri, uno de los principales de la dicha faction, es tambien en secreto de la partida, y que tambien el mismo Rey sabe algo dello.

Que demas deste fin comun, tienen los Catholicos otro de se-

creto, y es que, despues de puesto al Rey en libertad, le piensan pedir la de la religion para que la Catholica buelva á ser admitida por el reyno.

Que si bien, en todos tiempos, han tenido los Escoceses en sus necessidades su recurso á esta corona, por las ligas y alianças antiguas que con ella tienen, no han querido en esto fiarse della, sino acudir á V. M. por saber que ha de ser tan cierto y seguro lo que una vez V. M. le dixere, que podran muy bien con ello arriscarse á quanto fuere menester.

Y preguntandole yo si passava su designo á mas que Escocia, á saber si llegava á querer intentar algo contra Ingalaterra? Dixome que al presente no, pero que, despues de salido con lo dicho, podrian tractar de esso otro, adonde tenian buenas correspondencias.

No se ha querido abrir ni declarar esta commission que llevo, ni con Hercules, que pudiera haver visto en Roan, ni con este embaxador de Escocia, á quien ha visto mas vezes, porque por ninguna via se pueda saber; y partirá sin falta, á lo que dize, el lunes onze deste, y por mas seguridad piensa tomar el camino de Nantes.

Dize que lo que va á pedir á V. M. son solas cosas para los que nombrare, que le bastan para ponerse en exequucion el dicho designo. Y del estado en que á su partida quedava su Rey, refiere que todavia quedava en poder de la faction Inglesa, aunque se havia, contra la voluntad y contradiziendo la dicha faction, y aun haziendo grandes officios en contrario el embaxador ordinario de Ingalaterra, partido de Lliboureco y passado á otra parte del reyno; y que está ya enterado del artificio de Inglaterra, y desengañado de poder, por via de amistad, alcançar de aquella Reyna lo que dessea.

Resolucion es que viene muy bien á lo general en que sobre esta materia se anda, y si se pudiesse hazer de manera que lo uno en Escocia y lo otro en Ingalaterra se effectuasse en un tiempo, no dando lugar á la de Ingalaterra que pueda armarse contra Escocia, por do vernia de un camino ser abatida y acabada facilmente.

La parcialidad que en Ingalaterra se tiene paresce que se podria tanto mejor esperar en todo buen y breve successo ¡Dios lo encamine como mas á su servicio conviene! Y la real persona, etc.

De Paris, á IX de julio 1583.

1583. — 13 Juillet. — Saint-André.

LETTRE D'UN SEIGNEUR ÉCOSSAIS A M. DE MEYNEVILLE.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 117. — Copie.*)

Commission donnée, par M. de Dundee et sir Robert Melville à l'auteur de la lettre, d'écrire de leur part au destinataire (M. de Meyneville). — Parti qu'il a pris de n'écrire qu'une seule lettre, dans laquelle il se propose de rendre compte des faits qui se sont passés sous ses yeux. — Accomplissement par le jeune Roi d'Écosse de la promesse faite par lui à M. de Meyneville. — Avis que ce prince s'est retiré le 28 juin au château de Saint-André, où il a recouvré toute sa liberté et donné ordre au comte d'Angus, au maître de Glammis et à leurs adhérents de se retirer dans leurs maisons pour y attendre son bon plaisir. — Choix qu'il a fait immédiatement pour diriger les affaires d'un Conseil de gens modérés qui sont les comtes d'Argyll, de Montrose, de Rothes, de Marr, Marishal et Gowrie. — Confiance toute particulière que le Roi accorde au comte de Gowrie. — Retour du colonel Stuart, qui a été fort mal accueilli en Angleterre, et qui n'avait d'autre parti à prendre que de se ranger du côté du Roi, ce qu'il a fait; mais le Roi est bien refroidi à son égard. — Suppression du subside que fournissait la Reine d'Angleterre pour payer la garde du Roi d'Écosse. — Projet de licencier cette garde et de ne retenir pour le service de Sa Majesté qu'un petit nombre d'hommes, qui seront payés sur les fonds de l'État. — Démarches faites par l'ambassadeur d'Angleterre pour obtenir son rappel. — Déclaration qu'il ne reste plus maintenant au Roi de France qu'à venir en aide au Roi d'Écosse, non pas avec des troupes, mais avec une bonne somme de deniers, qui serviront à gratifier les plus dignes et ceux qui peuvent le plus pour l'entretènement et le maintien de l'alliance. — Instances pour que M. de Meyneville mette sous les yeux du Roi de France et de son Conseil l'état présent des affaires d'Écosse. — Satisfaction éprouvée par le Roi d'Écosse des bons rapports faits au Roi de France par M. de Meyneville lors de son retour en France. — Désir du jeune Roi que, si une nouvelle ambassade lui est envoyée, cette charge soit encore une fois confiée à M. de Meyneville. — Prières qui lui sont adressées par MM. de Dundee et Melville pour qu'il se hâte de passer en Écosse. — Services éminents rendus par sir Robert Melville dans les dernières affaires, dont le succès, doit lui être attribué presque en entier. — Instances pour que le Roi Très-Chrétien, les amis ainsi que les parents du Roi d'Écosse en France se hâtent de mettre à profit les circonstances présentes, qui jamais ne se retrouveront plus belles. — Motifs qui empêchent le Roi d'Écosse et son Conseil d'envoyer un ambassadeur en France pour demander les secours dont on a besoin, et qui leur feraient préférer de beaucoup la venue d'un ambassadeur de France en Écosse. — Mission secrète qui aurait

spéciallement attendre à son mariage, il est très requis que donnez à entendre le faict et l'estat de présent de ce royaume au Roy votre maistre et son Conseil, et que, si aulcunes vient, que ce soit vous; car ainsi l'ha Sa Majesté fort désiré en respect que vous a trouvé si enclin à vous gouverner selon son oppinion, vouz estant par deçà, et aussi qu'avez faict si bon rapport de Sa Majesté à vostre retour par delà, de quoi je vous sçaye fort bon gré et porte grande affection, de sorte qu'il a commandé exprès à monsieur de Dony de vous donner advertissement toute à ceste heure comme Sa Majesté a tenu promesse de son costé et est prest à suivre le bon conseil et advis, par cy-après, de ses meilleurs amys, et que ce soit vous-mesmes qu'il plaira à Sa Majesté Très Christienne renvoyer icy et nul aultre. Ores, puis qu'ainsi est que tout vast bien pardechà, et que le Roy ne peult délibérer chose de conséquence pour son bien et advancement et pour la bonne et sure société d'entre les deus royaumes sans vostre présence, et pour vous communiquer de ses affaires et intention, les susdicts sieur de Dony et Melvin vous pryent de vous haster à venir pardeçà, veu que de leur part ils vous ont tenu promesse tout oultre et ont prins grand peyne de manyer le Roy, le persuader, et advancer, par beaucoup de bons offices envers les seigneurs, ce qui est advenu au changement darnier. Et principallement faictes l'estat que Monsieur Melville a tant faict que sans luy (hors mis la bonne inclination de Sa Majesté mesme) les choses ne fussent advenues à si bon poinct ne si tost. Par ce, qu'il plaise à Dieu que Sa Majesté Très Christienne et les bons amys du Roy mon seigneur de par delà ne laissent passer les choses en longueur et ne mettent Sa Majesté en péril de sa personne et de son estat à faulte d'y pourveoir et remédier de bonne heure, selon que Sa Majesté Très Christienne et Messieurs ses parens trouveront bon et expédient. Car si ceste bonne occasion se passe, jamais ne se pourra recouvrir si bon temps ny commodité; et vous sçavez, Monsieur, combien ce pays est subject à mutation, et que c'est que je vous ay souvent dict touchant la longueur du secours de France pour subvenir à leurs amys.

Vous me pourriez dire, et d'aultres peuvent alléguer, pourquoy esse que le Roy mon seigneur et les seigneurs de son bon Conseil n'envoyent vers Sa Majesté Très Christienne déclarer leur intention et demander ce que leur est besoinge? J'ay proposé la mesme question et me fuit respondu qu'il est encores plus que nécessaire, pour beaucoup de respectz, que le Roy de France renvoye vers Sa Majesté à ce coup. Car les affaires de nostre Estat et les gens du Conseil seront en tel soubçon des autres de l'Angleterre que, par adventure, si l'on voyait le Roy s'adresser de ceste façon par delà, ainsi sur ce soubdain que tous les bons dessaings seroient prévenuz au grand détriment de luy et de l'aultre que sçavez et de beaucoup de gens de bien. A ung bon entendeur ne fault beaucoup de parolles. Nous sommes gens de fort bonne volunté, mais ne pouvons ce que vouldrions bien, faulte de moyens. Monsieur, voicy la vérité de [tout] ce qui est passé et advenu et leur intention qui m'ont commandé de vous escripre, affin que, si aulcuns vous donnèrent à entendre les choses d'aultre façon, que soyez asseuré par ceste advertissement nostre.

N'estoit ce que le Roy me retient auprès de luy pour luy servir d'escripre par delà, ainsi que l'occasion se présente, en grand secret, je pense que je eusse esté envoyé vers vous par delà. Attendu aussi que Monsieur de Dony m'a asseuré qu'il pense que soyez desjà par le chemin de venir icy, et je serois bien marry de vous escapper. Monsieur de Govrye m'a aussi souvente fois parlé touchant ce que plusieurs luy ont dict, venant de France, le bon rapport qu'il vous a pleu faire de luy, mesmement par Herry Mesbal; dont il s'estime tant vostre obligé et affectionné amy que n'en avez poinct [près] le Roy de meilleur ny plus seur en tout ce royaume. Lequel aussi de sa part tient bon et a la main à toutes les choses qui ont passé entre vous avant que partir, tout ainsi que le sçauriez souhaitter. Ains m'asseurant qu'il vous plaira accepter la présente pour estre aussi affectueuse et de mesme valeur et vertu que si chascun des dictes persones vous eussent escript de leur proppre main, attendu aussi que c'est en partie par exprès commandement de Sa Majesté, je n'adjousteray

davantaige sinon vous humblement pryer d'excuser mon ignorance et de l'avoir si mal escripte et hors du chiffre, pour aultant que le gentilhomme porteur est fort secret et a d'autres escripts de conséquence qu'il porte par delà, car je sçay bien qu'[en] vostre bonne discrétion réputerez [à] bien ce que je fais pour venir à but, [au] moings de très bon cueur [et] fidélité et de très grande affection de vous feire toute ma vye plaisir et service.

Quant au progrès de Sa Majesté, il est retorné hier de Sainct André à Facland. Il est bruict que le maistre de Leviston et Hylsilz seront dépeschez pour amener en ce royaume le filz de feu Monsieur le duc de Lennox. Le Roy s'en va [à] Saint Jehan Stotnn et passer son temps par grande amytié ès maisons de maistre de Govrye, mesmes à Ruthven par grande confidence audict seigneur (1). Sachez, s'il vous plaist, que MM. les contes de Huntely et Cramfuyrd ont accompaigné le Roy depuis que Sa Majesté est mis en liberté, combien que au commencement ils furent commandez de se retirer ung peu de temps hors la court, affin que les contes d'Angous et Mar fussent plus aisément et de meilleur volunté. Le mesme moys, trois ou quatre jours apprèz, les dicts contes de Hontely et Cramfuyrd sont retornez en court, où il demeurent encores, et pourra le Roy se retirer vers le nord à Abordenn.

Il sera fort bon, s'il vous plaist, de conférer avecques Monsieur de Glasco et luy impartir, en tant qu'il vous plaira, les nouvelles icy dedans contenues, car le Roy, mon seigneur, commence l'aymer et avoir fort bonne opinion de luy. Et sur ce, après vous avoir très humblement baisé les mains, je prieray Dieu, Monsieur, vous donner, en parfaicte santé, heureuse et longe vye, et bien à retourner de brif par deçà. De Sainct Andrews, le XIII[e] jour de juillet 1583. — Vostre bien humble et affectionné serviteur à vous obéyr, jusques à l'extrémité de ma puissance.

α Φ f K n m o c λ T m c n K f Δ ∂ Δ
∂ e r y n y x Ω o 8 6 9 a o ζ (2).

(1) Voyez, sur cet itinéraire de Jacques VI, les Mémoires de Moysie, p. 45.

(2) Je n'ai pas pu retrouver la clef de ce chiffre, mais j'ai cru devoir le reproduire, parce qu'il pourra peut-être servir à faire découvrir plus tard le nom de l'auteur de cette lettre.

FALKLAND. — 1583. — 19 AOUT.

JACQUES VI AU DUC DE GUISE.

ch. de l'Empire. — *Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 122. — Traduc. officielle.*)

merciments du Roi d'Écosse pour la lettre toute remplie de témoignages d'amitié et d'affection que le duc de Guise son cousin lui a fait tenir par le jeune Frenti. — Communications qui ont été faites au Roi par ce gentilhomme, et qui lui ont prouvé l'extrême souci que le Duc prend de sa personne et de son royaume. — Actions de grâces adressées à Dieu par Jacques VI de ce qu'il a conservé, au milieu de tant de périls, la vie du duc de Guise pour le service du Roi de France son oncle, et en dernier lieu pour aider la Reine d'Écosse sa mère et lui-même dans leur plus grand besoin. — Satisfaction avec laquelle le Roi accepte les offres qui lui sont faites par le duc de Guise, déclarant que rien au monde ne saurait être plus précieux pour lui que de pouvoir compter sur le concours d'un prince, son proche parent, qui passe à juste titre pour le premier capitaine de son temps. — Conviction du jeune Roi que, s'il possède les rares vertus et les grandes qualités que M. de Meyneville lui a reconnues, il en est redevable à l'origine qu'il tire de la maison de Lorraine. — Son vif désir de marcher sur les traces de ses ancêtres maternels. — Hommage rendu à la courtoisie de M. de Meyneville, qui lui a peut-être donné plus d'éloges qu'il n'en mérite. — Circonstances peu favorables dans lesquelles il s'est trouvé jusqu'à présent. — Son espoir qu'avec le temps, moyennant la grâce de Dieu et les Conseils de ses parents et amis, il parviendra au dernier degré de la perfection, dont il possède déjà quelque chose. — Assurance que, si la lettre que le duc de Guise lui a écrite l'avait trouvé dans la situation où M. de Meyneville l'avait laissé, les raisons contenues dans cette lettre auraient suffi pour le déterminer à faire des efforts dans l'intérêt de sa réputation et pour recouvrer sa liberté. — Succès qu'il avait déjà obtenu, grâce à la patience et à la prudence que Dieu lui a départies. — Adresse avec laquelle il est parvenu de lui-même à recouvrer sa liberté, tout en se jouant et presque sans y penser, mais en gardant la résolution de se venger lorsque l'occasion s'en présentera. — Preuves nombreuses d'affection et de dévouement que le duc de Guise lui a données ainsi qu'à la Reine sa mère. — Lettre de cette princesse, en date du 13 août, par laquelle elle lui témoigne toute sa confiance pour le duc de Guise, dont elle l'engage à suivre les opinions et les conseils. — Ouvertures qui lui ont été faites en même temps par Frenti, de la part du Duc, pour la délivrance de la Reine d'Écosse. — Approbation donnée par Jacques VI au but et aux moyens proposés, pourvu que les choses soient habilement conduites. — Son intention de faire incessamment connaître à Frenti, pour le transmettre au duc de Guise, son avis particulier, dans une affaire de si grande conséquence. — Ordre exprès qu'il a donné à ce gentilhomme de ne communiquer au sujet de sa mission qu'avec deux des membres du Conseil, le comte de Morton et lord Ruthven, sur la fidélité et la discrétion desquels le Roi peut compter. — Efforts que devra faire le duc de Guise pour que M. de Meyneville soit renvoyé en Écosse, et à son défaut, M. d'Entraigues, sous prétexte d'aller chercher sa sœur et ses neveux. — Soin que Jacques VI a eu d'accomplir sa promesse à M. de Meyneville, et de faire mettre en liberté, pour l'amour du duc de Guise, le père Guillaume Holt, au grand déplaisir de l'ambassadeur d'Angleterre et de

beaucoup d'autres. — Son intention d'écrire de sa propre main au duc de Guise par une autre voie, la présente ayant été écrite en chiffre, afin de ne rien risquer dans une affaire de si grande importance. — Avis que l'ambassadeur de la Reine sa mère résidant en France est parfaitement instruit de ce qui se passe en Écosse, et qu'il en rendra compte au duc de Guise, qui peut avoir en lui toute confiance.

Señor primo, no os puedo bien significar el contentamiento que he recebido con vuestras cartas, llenas de amistad y aficion, que me embiastes ultimamente con el joven Frenti; el qual me ha dicho ampliamente el grande cuydado que teneys de la conservacion assi de nuestro estado que de nuestra persona, segun que en todas cosas yo experimento cada día la bondad de Dios y su divina providencia para comigo. Y particularmente, me parezce que soy muy obligado á su divina merced por aver sido servido conservaros en medio de tantos peligros, donde vuestro animo, valor y virtud se ha echado bien de ver, por el servicio del Rey Christianissimo mi señor tio, para á la fin socorrer á la Reyna mi madre y á mí en nuestras mayores necessidades. Las offertas que vos me hazeis me son tan agradables, que me siento muy dichoso, y las quiero acceptar segun que mis negocios lo riquirieren, estimando por el mayor tesoro que yo podria tener en este mundo hallar un principe tan propinquo pariente, que ha adquirido la reputacion, por todas partes donde se ha oydo hablar de su valor y prudencia, de ser el primer capitan de nuestros tiempos, prompto á emplearse por mí en caso que tenga necessidad. Lo que el señor de Meneville ha tanto celebrado por allá *mis virtudes y raras qualidades que,* como me escrevis, *ha sido Dios servido darme* (1), me incita grandemente á esforçarme de imitar las virtudes de nuestros antepassados de la casa de Lorena, los quales se han havido tan dignamente que la memoria quedará perpetuamente á toda la posteridad, de manera que, si ay cosa en mí por la gracia de Dios digna de loor, se deve atribuyr en parte á vuestra casa de Lorena de la qual es mi origen por la Reyna mi señora y madre. Bien creere una cosa, que

(1) Ces mots sont soulignés de la main de Philippe II, qui a ajouté en marge : *Bien las confiesa de si!*

l dicho señor de Menevile por su discrecion y cortesia, como e todos mis subditos he entendido, ha hecho relacion de mí ıuy honrradamente y mucho mejor de lo que le dí ocasion, haiendo sido por entonces el tiempo tan mal á proposito, como odos saben; y por mi particular él os avra assegurado que ya o havia llegado á alguna parte de la madureza y perficion á que on el tiempo, mediante la gracia de Dios y vuestra assistencia consejo, junto el de mis otros amigos y parientes dessas par-s, espero algun dia alcançar.

Si despues de la recepcion de vuestra carta, yo me hallará en ıl estado como el dicho señor de Meneville me dexó, las razo-es contenidas en ella huvieran sido bastantes para averme moido á buscar de augmentar mi reputacion para adquirir mi liertad; pero, á Dios gracias, lo que yo avia de començar y reolver en mímismo me ha tan bien y tan diestramente succelido que, mediante un poco de paciencia y prudencia, que Dios ıa sido servido darme, me he desembuelto de las dificultades en ue me hallava, de mi invencion propria, con la assistencia de ılgunos de mis mas fieles y aficionados servitores y subditos, os quales yo avia escogido para servirme en tal ocasion; como ıolgandome y quasi sin averlo pensado, me he puesto en el esado libre en que me hallo, siempre aparejado á vengarme segun ue las occasiones se presentaran. De tanta aficion y amistad ue mostrais incesantemente á la Reyna mi madre y señora y ı mí, la qual he entendido por vuestras cartas, y ultimamente or las que tuve suyas de data de 13 de agosto ([1]), la gran conìança que ella tiene en vos, de quien, entre todos nuestros paientes, dessea que yo siga el parezcer y consejo, he considerado, or las aberturas que me han sido hechas por Frenti de vuestra arte, que vos desseais infinitamente la libertad de la Reyna mi eñora y madre, y que viniessemos al cabo de nuestras pretenıiones. Todo ello me parezce muy bueno, y los medios para salir on ello harto pertinentes, mediante que las cosas sean diestra-

([1]) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

mente guiadas; de que quedo infinitamente contento, como os haré entender, de aqui á algunos dias, con el dicho Frenti que os llevará mi parezcer particular sobre todo, que no es cosa de poca consequencia, y por esso merezce ser guiado muy secretamente y con gran prudencia. Por mi mandado expresso el dicho Frenti lo ha comunicado solamente á dos de mi Consejo, es á saber, al conde de Mortons y á milord Reuven, los quales he bien experimentado fideles y secretos en cosas de mucha consequencia; y no quiero que otro ninguno lo sepa acá hasta el tiempo que yo os diere otro aviso. Entretanto hazedme saber por esta via misma en qué terminos vos hallais. Procurad, quanto pudieredes, bolver á embiar acá al señor de Menevile; y, si sin sospecha vos no lo podeis hazer, que sea el señor de Andrages, como so color de guiar su hermana y sobrinos, si os parezce propio para esso. Que en todo me remito enteramente á vos, Señor primo, para que resolvais lo que fuere mas á proposito. No creo que me acusareis de aver faltado la promesa que os hize, por el señor de Menevile, tocante á Guillermo Holt; el qual, por amor de vos, yo hize poner en libertad, á grande pesar del embaxador de Inglaterra y de muchos otros. Yo os escreviré, por una otra via, de mi mano propia, pero las cosas de consequencia no se han de aventurar fuera de cifra, visto el peligro que ay.

Por las demas cosas particulares que se passan aqui, me remito al embaxador de la Reyna mi madre que está ay cerca de vos; el qual está bien informado de todo lo que aqui se haze, y no faltará de daros quenta. Haviendoos remitido al qual, sin usar de otra cerimonia, rogaré á Dios, Señor primo, etc.

De Faland, á XIX de agosto 1583.

Vuestro aficionadissimo primo y enteramente buen amigo.

JAQUES REY.

1583. — 22 Aout.

INSTRUCTIONS DONNÉES A RICHARD MELINO ENVOYÉ A ROME PAR LE DUC DE GUISE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 115. — Déchiffr. officiel.*)

Instructions pour l'agent chargé d'aller traiter à Rome les affaires d'Angleterre et d'Écosse. — Charge qui lui est donnée d'informer avec grand détail Sa Sainteté des préparatifs faits en Angleterre et en Écosse pour l'heureux succès de l'entreprise. — Détermination arrêtée par Marie Stuart et les principaux seigneurs d'Angleterre, vu les bonnes dispositions du pays, principalement du côté de l'Écosse, où doit aborder la flotte espagnole, de demander au Roi d'Espagne quatre mille hommes seulement de bonnes troupes, s'il ne lui est pas possible d'en fournir davantage. — Soin indispensable qu'il faudra prendre d'apporter avec cette armée l'argent nécessaire pour payer dix mille soldats indigènes pendant quelques mois, et aussi des corselets, piques et arquebuses en nombre suffisant pour armer cinq mille hommes. — Observations qui seront faites au Pape sur la fréquence des changements politiques en Angleterre, sur l'impossibilité de garder longtemps un secret confié à tant de personnes, et sur la situation critique dans laquelle se trouve le Prince d'Écosse. — Supplications qui devront en conséquence être adressées à Sa Sainteté, au nom du duc de Guise et de tous les Catholiques d'Angleterre, pour que, les affaires étant amenées à un point où il n'est plus besoin que d'argent, elle daigne un peu se mettre en dépense et fournir en une seule fois une somme de deniers proportionnée à la grandeur de l'entreprise, en en laissant la conduite au Roi Catholique et au duc de Guise, afin qu'elle s'exécute au plus tôt, et cette année même, s'il est possible. — Précaution qui a été prise de s'assurer en Angleterre de ports de mer où l'on pourra débarquer. — Facilités que l'on trouvera dans les ports de la Flandre, qui viennent de rentrer sous l'obéissance du Roi d'Espagne, pour y embarquer les soldats destinés à l'armée du duc de Guise, et pour en tirer au besoin des secours et des renforts. — Désignation du port de Fouldrey pour le débarquement de la flotte espagnole. — Certitude que l'armée espagnole y sera très-bien accueillie, et qu'elle sera reçue avec joie par les Catholiques de cette contrée, lesquels sont en si grand nombre, qu'en très-peu de jours ils pourront mettre sur pied un contingent de vingt mille cavaliers, savoir : de la frontière d'Écosse, sous les ordres du comte de Morton, trois mille; le baron de Fernihurst, trois mille; le baron Dacre, quatre mille; le comte de Westmoreland, mille; le comte de Northumberland, trois mille; le comte de Cumberland, mille; le baron de Warton, deux mille; sans compter ce que pourra fournir le nouvel évêque de Durham. — Assurance que, outre les seigneurs que l'on vient de nommer, et qui sont les plus voisins de l'Écosse et du port de débarquement, l'on peut encore compter sur un grand nombre des seigneurs de l'intérieur, tels que le comte de Rutland, Biestros, Drury, Worcester, Arundel, vicomte de Montagu, et autres, qui favoriseront l'entreprise. — Mesures qui ont été prises pour faire partir, lorsqu'il en sera temps, du port de Fouldrey quelques navires montés par de bons marins pour aller au-devant de la flotte espagnole et l'amener en Angleterre. — Ordre qui a été donné aux équipages de se tenir prêts. — Recommandation que le Roi Catholique devra faire à son ambassadeur don Ber-

nardino de Mendoça de rester en Angleterre jusqu'à ce que tous les préparatifs soient achevés, puis de se retirer à Dunkerque peu de jours avant l'exécution, pour de là rejoindre la flotte du duc de Guise et revenir avec elle en Angleterre. — Lettre que le Roi sera également prié d'écrire au prince de Parme, pour qu'il facilite à Dunkerque et ailleurs l'embarquement des soldats destinés à l'armée du duc de Guise, permette aux Anglais catholiques actuellement à son service de se joindre à l'expédition et favorise l'entreprise en toutes choses et de tout son pouvoir. — Prière qu'il faudra adresser à Sa Sainteté, au nom du duc de Guise, et de tous les Catholiques, pour qu'elle publie une bulle destinée à faire connaître les motifs qui la déterminent à entreprendre cette expédition, déclarant en confier l'exécution au Roi d'Espagne et au duc de Guise, accorder indulgence à quiconque s'occupera d'une œuvre si sainte, et renouveler l'excommunication lancée par Pie V contre la Reine d'Angleterre et ses adhérents. — Espoir du duc de Guise que le Pape voudra bien conférer au docteur Allen l'évêché de Durhan, avec le titre de nonce chargé de représenter Sa Sainteté auprès de l'armée espagnole et de publier les bulles. — Nécessité d'envoyer un second délégué avec l'armée qui partira de France. — Désignation de Monseigneur de Savone, recteur du comtat d'Avignon, comme d'un personnage propre à remplir cette mission. — Mort de Monseigneur de Rimini, nonce de Sa Sainteté en France. — Éloge de ce prélat, qui était zélé partisan de la présente entreprise. — Instances qu'il faudra faire auprès du Pape pour qu'il lui nomme un successeur qui soit comme lui indépendant de tous les partis, uniquement dévoué à sa Sainteté et incapable de se laisser entraîner par aucune considération. — Excuses qui seront adressées à Sa Sainteté sur la hardiesse du langage employé en traitant cette affaire, hardiesse qui provient uniquement du zèle dont on est animé pour l'honneur de Dieu et du Saint-Siége et pour le bien de la Chrétienté.

Instruccion para Roma por los negocios de Inglaterra y Escocia dada al N. (1) *á 22 de agosto 1583.*

Será informado Su Santidad (2) muy particularmente de todas las preparaciones y disposiciones que ay por agora en Inglaterra y Escocia, para el buen successo y felice exito desta empressa.

Que todo bien considerado, y aviendo escrito la Reyna de Escocia, y dado aviso los principales señores de aquel reyno que las cosas estan muy bien dispuestas, principalmente azia los confines de Escocia, donde deve descender la armada de España, tandem se ha hecho resolucion que bastará que el Rey Catholico embie una armada de quatro mil buenos soldados, si Su Magestad no tuviere modo de embiar mayor armada. Pero es necessario que en la dicha armada se trayga dinero para pagar diez mil so-

(1) Richard Melino (Voyez Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 251).
(2) Le pape Grégoire XIII.

dados de aquellas partes, por algunos meses, y coseletes, picas, y arcabuzes para armar cinco mil soldados de aquella isla. Y siendo las preparacíones y la disposicion de aquel reyno subjectas á muchas mutaciones, y aviendo aun peligro del secreto si las cosas van á la larga, passando estos negocios por tantas manos, y aviendo frescamente recibido nueva del Rey de Escocia que, si no es ayudado, no podrá mantenerse en la libertad en la qual casi milagrosamente se ha puesto estos dias passados, segun avia prometido á M. de Menevile, haziendo la Reyna de Inglaterra lo que puede por favorescer su faccion en Escocia, será supplicado Su Santidad, en nombre de Hercules y de todos los Catholicos, de aquel reyno, pues que las cosas estan reduzidas en tal termino que no es menester otra cosa que dinero, Su Santidad se digne de alargarse un poco, y dar por una vez una suma de dineros proporcionada á la grandeza de la empressa, y dexar todo el negocio al Rey Catholico y á Hercules, para que esta empressa se execute quanto antes, y, si es possible, este año.

Será advertido Su Santidad que somos seguros de aver puertos de mar en Inglaterra, para poder descender con toda seguridad ([1]); y á este negocio ayudaran harto los puertos que el Rey Catholico ha, estos dias passados, recuperado en Flandes, donde se pondran embarcar soldados para juntarse con Hercules, y de donde se podrá aver ayuda y socorro quando fuere necessario.

El puerto donde descenderá el armada Española se llama en Ingles *the Pilcos Foudre* ([2]), el qual es segurissimo y amplissimo, donde estamos seguros que la dicha armada será muy bien venida y recebida alegremente de los Catholicos, los quales son en grandissimo numero; de modo que, en muy pocos dias, podran hazer, al menos, veinte mil hombres á cavallo para juntarse con la dicha armada : á saber de la frontera de Escocia, tres mil; del conde Mertone y del varon de Fernest, tres mil; del varon de

([1]) En marge, de la main du Roi : *Esto viene á proposito para los que van por Flandes.*

([2]) *The Pile of Fouldrey*, île et château qui dépendent du comté de Lancastre. — *A small rocky island in the parish of Dalton in Furness and hundred of Lonsdale, north of the sands... The port of the Pile of Fouldrey is large and commodious, and would float a large man-of-war at low water* (Gorton's Topographical dictionary, t. II).

Acres, quatro mil; del cond de Vestermeland, mil; del conde Nortumberland, tres mil; del conde Comberland, mil; del varon Varton, dos mil; del nuevo obispo de Duram.... Estos son los mas vezinos de Escocia y del puerto donde el armada española llegará; pero dentro del reyno ay muchos señores los quales favorezcen esta empressa, como el conde de Rutelander, Biestros, Burie, Vorcester, Arunden, vizconde de Monteacudo, y otros.

Del puerto de Fouder partiran algunas naves y buenos marineros para yr á hallar el armada de España y conduzirla en Inglaterra; y ya se les ha mandado que esten aparejados.

Será necessario que el Rey Catholico hiziesse quedar al señor don Bernardino de Mendoça en Inglaterra hasta que todas cosas estuviessen aparejadas, y que, pocos dias antes de la empressa, el dicho don Bernardino se retirasse en Dunquerque, para juntarse con la armada de Hercules y yr con él en Inglaterra; y que Su Majestad Catholica escreviesse al principe de Parma, para que dé passaje á los soldados que yran á Dunquerque y otros lugares de Flandes, para embarcarse y juntarse con Hercules; y que dé licencia á todos los Ingleses catholicos que estan en Flandes en su exercito ó servicio, para yr con la dicha armada del Hercules; y finalmente que dé toda el ayuda que podrá, al Hercules y á su armada, de vituallas y gente.

Será tambien supplicado Su Santidad, en nombre de Hercules y de todos los Catholicos, que se digne expedir una bula para declarar que Su Santidad haze esta empressa, y las razones que á ello le mueven, declarando que ha encargado al Rey Catholico y á Hercules de hazer esta empressa; dando indulgencias á todos los que se emplearan en esta santa obra, y renovando la bula hecha de Pio V contra la Reyna de Inglaterra y contra todos aquellos que le daran ayuda ó favor, ó que se opondran, en qualquier modo que sea, á esta santa empressa.

Su Santidad será contento hazer obispo de Durham al señor Alano; y hazerle su nuncio, ó bien algun otro, en el armada de España para representar la persona de Su Santidad y publicar las dichas bulas; y tambien embiar otro nuncio en la armada que

partirá de Francia, para lo qual parezce que seria á proposito M. de Savona, rector del condado de Aviñon.

Será assimismo advertido Su Santidad que M. de Aromini, nuncio de Su Santidad en Francia, es muerto [1]. Ha hecho mucho bien en este reyno y se ha mostrado hombre de gran virtud, prudencia, devocion y edification, y muy afficionado á esta empressa. Plazerá á Su Santidad mandar un otro, quanto mas presto; el qual, si es possible, sea semejante á su predecessor; ni sea dependiente ni afficionado á ninguna parte, sino que dependa solamente de Su Santidad, no dexandose llevar acá ni allá por ningun respecto. Y que Su Santidad perdone si muy atrevidamente hablamos en este negocio, causandolo el puro zelo de la honrra de Dios y de Su Santidad y el bien de la Christiandad.

1583. — 28 Aout.

INSTRUCTIONS DONNÉES A CHARLES PAGET, ENVOYÉ SECRET DU DUC DE GUISE EN ANGLETERRE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, n. 116. — Déchiffr. officiel.*)

Mission donnée à Ch. Paget de se rendre en Angleterre le plus promptement possible pour y agir conformément aux instructions suivantes : étant déterminés les ports où doivent se diriger les troupes espagnoles, s'enquérir du point qui sera jugé le plus convenable pour recevoir les forces que le duc de Guise doit amener. — S'informer du contingent que les Anglais pourront fournir, et leur donner avis qu'on leur amènera quatre mille hommes, et même six mille, en cas de nécessité. — Leur donner l'assurance la plus formelle qu'on est déterminé à ne jamais les abandonner, et à réussir ou mourir tous ensemble avec honneur. — Désigner dans un espace de cinquante lieues, au-dessus ou au-dessous de Douvres, quelque port ou havre où les troupes du duc de Guise puissent aborder, et dans les environs duquel il serait fort à propos de trouver soit un camp retranché, soit une citadelle. — Savoir qui sera chargé de s'emparer dudit port à la première nouvelle de l'embarquement du duc de Guise; qui sera là pour le recevoir; quels approvisionnements on pourra lui fournir en vivres, artillerie, poudre, et autres munitions de guerre, afin que, s'il y a pénurie de ces diverses choses dans le pays, il puisse en apporter avec lui; quelle quantité d'arquebuses, piques, corselets, et autres armes de combat seront nécessaires pour armer les gens du pays. — Prévoir de bonne heure où l'on pourra se procurer les chevaux et les charrois indispensables pour transporter les approvisionnements, les mu-

[1] Jean-Baptiste Castelli de Bologne, évêque de Rimini (*Joannes Baptista Castellius, Ariminiensis episcopus*). Il était mort à Paris quelques jours auparavant, le 17 août, vieux style (Voyez A. Theiner, *Annales ecclesiastici continuat.*, t. III, p. 454, 455; Rome, 1856; in-folio).

nitions et l'artillerie. — Savoir quel nombre de soldats il sera nécessaire de stipendier en Angleterre, afin d'apporter une somme suffisante et de ne pas être obligé de pressurer le peuple, ce qui serait donner une apparènce hostile à une expédition faite pour le repos et l'allégement de la nation. — Demander aux Anglais des renseignements précis sur les mesures à prendre pour effectuer le passage; sur le nombre des bâtiments qu'Élisabeth pourra opposer, et sur les meilleurs moyens à employer pour les arrêter ou les forcer à livrer passage. — Assurance qu'on leur donnera sur l'honneur, au nom du duc de Guise, que l'entreprise n'a d'autre but que de rétablir en Angleterre la religion et le culte catholiques, et de mettre la Reine d'Écosse en possession paisible de la couronne d'Angleterre, qui lui appartient; que, ce but une fois atteint, tous les étrangers devront quitter le sol de l'Angleterre, et que, si quelques-uns s'y refusaient, le duc de Guise se joindrait avec toutes ses forces à ceux du pays pour les en chasser.

Instruccion para Inglaterra de 28 de agosto 1583, cuyo tenor es el que se sigue (1).

Mopo (2) yrá á Inglaterra quanto antes para llevar la resolucion que avemos tomado, que es que, estando resueltos y assegurados de los lugares y puertos donde se deven hallar las fuerças de España con aquellos que los han de recebir, no resta mas que saber el lugar que les parezce el mas á proposito y mas seguro para el socorro que Hercules deve llevar; quien son aquellos que se juntaran con la armada de Hercules; de que fuerças hazen quenta; y tambien que entiendan los Ingleses allá las fuerças que Hercules llevará.

Quanto á nosotros les podemos assegurar que nuestras fuerças seran de cuatro mil ó seis mil hombres, si es necessario; de que ellos nos avisaran su parezcer. Y los tenemos ya todos assegurados, con entera resolucion de hazer nuestra fortaleza con la suya, sin jamas los abandonar, hasta que sean en entero reposo y seguridad, ó acabar nuestras vidas juntos honrradamente.

Miraran y nos haran saber de qué puertos y havres ellos se pueden assegurar, y el mas comodo de cincuenta leguas, ó arriba ó abaxo de Dobra, para la descendida de nuestra gente. Y si fuesse possible, seria muy expediente que uviesse en el lugar de la descendida ó algun assiento fuerte, ó lugar cerrado.

(1) De la main du Roi : *Segun esta instrucion no parece que tienen aun las cosas tan prevenidas.*
(2) Pseudonyme de Charles Paget (Voyez Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 258).

Quien son aquellos que se deven apoderar del dicho puerto, quando entendieren que nos hemos embarcado; y quien hallaremos allí para recebirnos, y con qué fuerça es; y qué provisiones de vituallas, artilleria, polbora y otras municiones de guerra, á fin que, segun su parezcer, nosotros vamos proveydos y acomodados, si tienen falta dello por allá; y que nos hagan saber qué quantidad de picas, arcabuzes, y coseletes, y otras armas de guerra, les seran necessarias para armar los del pais, que tuvieren necessidad.

Es muy necessario que, de buen hora, se mire donde se tomaran las vituallas, cavallos y carretaje para llevar la dichas vituallas, artilleria, y otras municiones de guerra; y qué numero de gente de guerra será menester assoldar y estipendiar en Inglaterra, para hazer quenta del dinero que avremos de llevar con nosotros para ello, para que el pueblo no sea trabajado, antes ayudado y alibiado, y que ella no sea una guerra contra los enemigos, sino para el reposo y consolacion del pais.

Harannos saber su opinion de la seguridad que podremos tener en nuestro passaje; qué numero de baxeles la Reyna podrá tener para contra nosotros; y qué medio avria para impedirlos, ó de yr tan fuertes que no nos puedan offender ni impedir.

Assegurarlos, en la fe y honor de Hercules, que la empressa no se haze por otro fin y intencion que por establescimiento de la fee y religion Catholica en Inglaterra, y *para poner la Reyna de Escocia pacifica de la corona de Inglaterra,* la qual de derecho le pertenezce. Lo qual siendo hecho, se haran luego retirar todos los estrangeros y salir fuera del reyno; donde si algunos quisieren hazer cosa que perjudique á la dicha intencion, el dicho *Hercules promete juntarse* (1), él y sus fuerças, con los del pais, para contreñirlos á salir del reyno.

(1) Les mots en italique sont soulignés de la main de Philippe II, qui a écrit en marge le mot *ojo*, pour indiquer probablement que les engagements pris par le duc de Guise devaient être examinés d'une manière particulière. Il est permis de croire que ces engagements n'avaient pas toute son approbation; d'autant plus qu'il y avait alors en Angleterre un parti qui désirait que, même après l'expulsion d'Élisabeth, le Roi d'Espagne restât maître de quelques ports jusqu'à la parfaite consolidation du nouvel ordre de choses que l'on voulait établir (Voyez ci-après, p. 337, la dépêche de Tassis en date du 27 mai 1584).

MADRID. — 1583. — 12 SEPTEMBRE.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 55, n. 160. — Minute.*)

Accusé de réception de diverses dépêches de don Bernardino de Mendoça. — Éloges donnés par le Roi à la conduite de Marie Stuart, qui a su se garder avec autant de prudence que de courage des piéges que lui tendait Élisabeth en s'efforçant de l'amadouer. — Entière approbation de la manière habile dont l'ambassadeur s'emploie auprès de la Reine d'Écosse pour la conseiller et la réconforter. — Remercîments que le Roi lui adresse à ce sujet en lui prescrivant de persister dans la même politique, et d'encourager en même temps les Catholiques d'Angleterre à correspondre avec lui, soit directement, soit par personnes interposées. — Exhortations qu'il devra leur adresser pour qu'ils demeurent unis et fermes dans leurs bonnes résolutions, et pour qu'ils sachent garder un secret duquel dépend leur succès ou leur ruine. — Certitude qu'il faudrait avoir de la délivrance du jeune Roi d'Écosse, afin que sa mère pût travailler à sa conversion, en mettant auprès de lui des gens capables de l'instruire. — Appréhensions inspirées au Roi Catholique par les sentiments religieux du jeune prince. — Ses craintes de voir le fils d'une telle mère se perdre dans les ténèbres de l'hérésie. — Opinion générale qu'on ne pourra l'en arracher qu'en le faisant sortir de ses États. — Réflexions sur les graves inconvénients qui, d'un autre côté, pourraient résulter d'une telle mesure. — Désir du Roi d'Espagne d'avoir, à cet égard, l'avis de son ambassadeur. — Mécontentement causé aux Anglais par les succès des armées espagnoles en Flandre. — Efforts qu'ils font, suivant leur coutume, pour s'y opposer, et qui ne surprennent nullement Philippe II. — Attention particulière que mérite cependant la proposition, faite aux États par Élisabeth, de remettre entre ses mains quelques places fortes comme gage de l'argent qu'elle a prêté. — Charge donnée par le Roi à son ambassadeur de prendre à cet égard des informations, et de savoir si la Reine d'Angleterre agit d'accord avec le duc d'Alençon.

Siempre se os ha ydo avisando del recibo de vuestras cartas; y las ultimas que han llegado son de 23 de julio y 4 de agosto. Por las quales he entendido las platicas de concierto con que acometió essa Reyna á la de Escocia, y la prudencia y valor con que ella se supo governar, guardandose de los lazos que le devian de armar al cebo de aquella blandura ([1]). Y el termino con que vos procedeis en aconsejarla y animarla es tan bueno que no puede dexar de importarle mucho para su acertamiento y alivio y la

([1]) Élisabeth avait encore une fois entamé des négociations avec Marie Stuart pour lui faire espérer sa liberté (Voyez Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, II, 261).

iena guia de los negocios. Y assi os doy las gracias para ello, icargandoos continueis assi en corresponder á la dicha Reyna : Escocia, como en esforcar y alentar á los Catholicos desse yno que por sí ó por terceras personas comunicaren con vos, hortandolos á estar unidos y firmes en sus buenos propositos ro muy secretos, pues en esto va su ganancia ó destruycion.

Seria bueno aver salido cierta la libertad del Rey de Escocia, que con esto su madre pudiesse tanto con él que fuesse parte ıra ganalle y traerle á la fee catholica, poniendo cabe su perına hombres que le sepan enseñar: pues si esto no ha de ser ısi, no se podrá regosijar mucho esta libertad, y cierto seria ran lastima que hijo de tal madre se perdiesse: de que dizen ue corre grand peligro y de no salir de su herror, si no fuesse lliendo del reyno. Lo qual, por otra parte, es ponerse á tan ran ventura de perderle y que otros se le tiranizen, que difficulısamente podria nadie aconsejarlo sino suplicar á Dios que le ıspire y guie lo mejor, encaminandolo de su santa mano como osa tan de su servicio: y holgaré que me aviseis lo que sentis os persuadis entre estas contrariedades, y que es lo que se uede esperar.

El sentimiento con que ay toman mis buenos sucesos en 'landes es muy conforme á su costumbre, y tambien lo que prouran impedirlos con fomentar mis rebeldes. Pero el tratar agora ssa Reyna de que se le den algunas plaças á titulo de empeño lel dinero que se le deve, seria aun mayor declaracion; y será ueno apurar como le han salido á ello, y si este acometimiento ra de inteligencia y comunicacion con [el] de Alanson.

De Madrid, á xii de septiembre 1583.

1583. — 15 Novembre. — Paris.

J.-B. DE TASSIS À PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 54, nos 120, 121 — Déchiffr. officiel.*)

Précipitation avec laquelle Melino a voulu terminer les affaires à Rome et dont on a profité. — Opinion de Tassis que le Pape a agi dans l'intention de laisser la responsabilité des retards à la charge de Philippe II. — Mesquinerie de la somme offerte par Sa Sainteté pour l'exécution d'une si vaste entreprise et qui tout d'abord a été jugée insuffisante. — Soin que prendra l'ambassadeur d'accréditer en toute circonstance cette opinion, afin d'établir que les lenteurs viennent de Rome et non de l'Espagne. — Conviction de Tassis que le duc de Guise comprend parfaitement, dans son for intérieur, les raisons qui jusqu'à présent ont empêché de mettre la main à l'œuvre et qu'il vaut mieux, en de si grandes affaires, bien préparer les choses que de se laisser aller à l'impatience de gens qui souffrent et pour qui les heures sont des années. — Avertissements réitérés que Tassis leur a donnés à cet égard. — Nouvelles exhortations qu'il compte leur adresser pour qu'ils prennent patience et s'appliquent surtout à garder un secret d'où dépend tout le succès de l'entreprise. — Opinion de Tassis qu'il n'est pas nécessaire de leur en dire davantage, et qu'il faut surtout qu'ils ne sachent rien de l'intention du Roi d'Espagne d'entamer l'affaire du côté de la Flandre. — Graves inconvénients qu'il y aurait à en avertir d'avance le duc de Guise. — Avis de Tassis que, s'il est nécessaire de se confier dès à présent à quelqu'un, ce soit au docteur Allen et à Melino, qui se montrent dévoués au Roi d'Espagne et qui seraient charmés d'avoir à conduire quelque entreprise suivant les vues de Sa Majesté. — Message adressé, peu de jours auparavant, par le duc de Guise à Tassis, afin qu'il supplie le Roi d'Espagne de prendre une bonne et prompte résolution. — Instances pressantes qui ont dû être faites par Marie Stuart auprès du duc de Guise et qui l'ont déterminé à cette démarche. — Communication qu'il a fait donner à Tassis par l'archevêque de Glasgow d'une lettre du Roi d'Écosse, avec prière d'en envoyer copie au Roi d'Espagne, ce qui a été fait. — Avis que cette lettre est venue d'Écosse par les soins du neveu de l'archevêque de Glasgow (Frenti) envoyé auprès de Jacques VI, il y a quelques mois. — Communications faites par ce gentilhomme au jeune Roi d'Écosse. — Bonnes dispositions témoignées par Jacques VI, auquel cependant il eût peut-être mieux valu ne pas divulguer tous les secrets de l'entreprise, vu que, pour l'exécution de ce plan, Jacques VI pourrait être, à titre de chef, un fâcheux auxiliaire, et qu'il suffisait de le maintenir en disposition d'appuyer l'entreprise lorsqu'elle s'effectuera. — Dangers qu'il y aurait d'ailleurs à voir le secret ébruité par quelqu'un des conseillers du Roi d'Écosse. — Inquiétudes de Tassis à cet égard. — Avertissements qu'il compte faire donner au neveu de l'archevêque de Glasgow. — Lettres écrites à son oncle par ce gentilhomme et dans lesquelles il témoigne les craintes que lui inspire l'imprudence du jeune Roi, qui va souvent à la chasse mal accompagné, et qui pourrait être enlevé d'un moment à l'autre. — Déclaration de l'archevêque que ce danger provient du manque de moyens pour entretenir autour du jeune Roi une garde suffisante. — Demande qu'il a prié Tassis d'adresser au Roi d'Espagne, de la part du duc de

Guise, pour obtenir les douze mille écus qui seraient employés à l'organisation de cette garde. — Opinion de Tassis que cette demande doit être accueillie, l'argent envoyé de Rome ayant reçu une autre destination. — Argument que l'on peut tirer des bonnes dispositions de Jacques VI pour se déterminer à commencer l'entreprise par l'Écosse. — Conférence que Tassis a eue sur ce point avec Melino. — Persistance de Melino à soutenir que c'est par l'Angleterre qu'il faut commencer. — Avis conforme du docteur Allen. — Exposé des raisons à l'appui de cette opinion, et qui semblent sans réplique, savoir : — qu'une armée étrangère envoyée en Écosse pour y rétablir la religion catholique y éprouvera encore plus de difficultés qu'en Angleterre; — que tout renfort de troupes, envoyé d'Espagne ou de tout autre pays en Écosse, passera pour français; — que la haine nationale existant entre les Anglais et les Écossais refroidira nécessairement le zèle des Catholiques d'Angleterre; — que la traversée jusqu'en Écosse est plus longue et par cela même plus hasardeuse; — que les difficultés du pays stérile que l'on aurait à parcourir, une fois débarqués, pour pénétrer d'Écosse en Angleterre, laisseraient à l'ennemi tout le temps de préparer sa défense; — qu'enfin ces lenteurs inévitables non-seulement empêcheraient les Catholiques anglais, sur qui repose tout le succès de l'entreprise, de se soulever, mais en outre permettraient à Élisabeth de demander et d'obtenir des secours des Huguenots de France, et peut-être l'appui du Roi de France lui-même. — Importance qu'il faut attacher à cette dernière considération. — Assurance donnée par Melino que le duc de Guise est également d'avis que ce qu'il y a de mieux à faire est de commencer l'entreprise par l'Angleterre. — Marques de dévouement que ce seigneur ne cesse de donner au Roi d'Espagne. — Prière de Tassis pour que Philippe II en témoigne au Duc sa satisfaction en lui envoyant les chevaux et la jument dont il a déjà été question, et auxquels le duc de Guise attacherait un grand prix.

He visto lo que V. M. me ha mandado advertir en materia de Inglaterra y Escocia. Y es assi que Milino se dió priessa de sacar en Roma cosas que se pudieran aver dilatado, pero, como él se halló allí, devió de parezcer que era bien echarlo aparte; de mas que el desseo de ver acabado lo que tanto apetesce le devió de persuadir, como muchas vezes acontesce en los afligidos y necessitados, que el negocio era hazedero como se le figurava. Y tambien podria ser que, en el darle Su Santidad aquellos papeles, huviesse avido algun fin de cargarnos á cuestas la dilacion; pero, quando bien esso fuesse assi, avran ganado poco por esso, pues aqui ha parezcido, en quanto á la sustancia del caso el dinero con que la empressa se ha de hazer, muy corta la propuesta que se ha hecho á V. M. sobre ello. Cuya opinion, concebida, como digo, desde luego que se entendió, yré calentando en todas las ocasiones, para que entiendan que antes la culpa de la dicha dilacion viene de Roma que no de nosotros. Y en quanto á no ha-

verse podido poner mano á la obra ogaño, yo fiador que Hercules, en su pecho, deve de tener muy conocido que no se pueden semejantes cosas hazer tan arrebatadamente, sino muy sobrepensado y proveydo para ello todo lo necessario, que es por donde suele succeder bien todo lo que se intenta; pero los interessados, como gente afligida, muertos tras su remedio, congojanse, y les deven de hazerse las horas años. De que les he advertido mas de una vez, representandoles que aquello se haze harto temprano, lo que bien. En que yré continuando, animandoles que aguarden el tiempo con paciencia, y encargandoles, sobre todo, el secreto, como coza en que va no menos que la suma del negocio. Y en esto se encerrará todo lo que les diré, sin passar á otra cosa, siendo á mi parezcer muy necessario que no entiendan que ay intencion en V. M. de intentar el negocio por via de Flandes, hasta que esté ya todo tan adelante que no se pueda mas callar; y aun entonces advertirselo por terminos tales que no conciban opinion que se lleva ojo á excluyrlos aqui de la empressa, como tan poco parezce que en ninguna manera conviene, sino dar lugar á Hercules que prosiga lo que tanto dessea de su parte, y se haga participe de la gloria del caso á que aspira, para que desta manera no se nos venga á atravesar algun entremes que nos difficulte la execucion. Y en quanto á otras pretensiones que veo apuntadas en el sumario que se me ha embiado, essas, aun en la misma execucion, parezce que no han de ser sabidas, sino llevarlas en el pecho, para que se tenga el subjecto en libertad. Y si se han de fiar á nadie para que por entonces las encamine, á mi poco juizio, será al Alano y al Melino, que veo muy aficionados á nuestra parte, y holgaran de encaminar qualquiera cosa á gusto de V. M.

El dicho Hercules me embió á pedir estos dias passados que, de su parte, supplicasse á V. M. fuesse servido de tomar en el negocio una breve y buena resolucion; y deve de ser que la Reyna de Escocia le da gran bateria sobre ello. Y tambien de su parte ha venido aqui despues el embaxador de Escocia á darme quenta de una carta que el dicho Hercules avia recebido de aquel

Rey, de que me han dado copia ([1]) para embiarla á V. M., como lo hago. Y el fin con que lo han desseado assi, es para que V. M. entienda quan libre está esse Rey, y quan dispuesto para qualquiera cosa que sirva para la libertad de su madre. Y el que embia esta carta de Escocia es aquel sobrino del embaxador que de aqui se despachó algunos meses ha, como entonces avise; el qual ha, al cabo, hallado sazon para declarar al dicho Rey lo principal á que avia ydo, à saber offrezcerle, de parte de Hercules, qualquiera ayuda que sea menester para lo dicho. Y aunque le ha hallado con voluntad inclinada á ello, no sé si ha sido acertado abrirsele tan adelante, porque, como para la execucion deste negocio puede servir mal el dicho Rey como principal, y que todo lo que dél se tenia menester, segun se ha ydo conosciendo despues de ahondado el caso, es tenerle dispuesto para gustar de la empressa quando se hiziesse, parezce que fuera bien no passar de allí ni dar occasion que viniesse á alcançar desto nada ningun consejero suyo, pues todo lo que va en diversas manos está sotopuesto al peligro de descubrirse : aunque, como lo que se le ha apuntado, no sale sino de la persona de Hercules, que como pariente parezce que le puede offrezcer mucho sin gran sospecha, todavia es el peligro menor, con que no se salga de allí, como de mi voto no se saldrá, y de que pienso advertilles, para que lo escrivan assi al dicho sobrino. El qual escrive particularmente á su tio, segun esse me dize, tratando del estado de las cosas, que teme mucho la confiança grande con que vive el dicho Rey, saliendo de ordinario tan mal acompañado á caça, que á la larga no seria mucho que huviesse quien tornasse á echar ojo de hazerle una burla; diziendome el dicho embaxador que esto nace de falta de comodidad para sustentar una guarda ordinaria con que assegurarse; y tornandome á pedir, de parte de Hercules, que supplique á V. M. de nuevo de mandalle assistir con aquellos doce mil escudos, con que formarla y prevenir al dicho peligro; que tienen por muy necessario. Sobre que lo que

([1]) Voyez cette lettre, en date du 19 août, p. 303.

aun se me offrezce es que, pues tenemos á aquel principe en tan buen punto, y que es muy bien tenerle tal para lo que se piensa hazer, que muy bien merezce que para ello se empleen los dichos dineros. Cuya parte, para este effecto, no sé que la ayan pedido al Nuncio antes que muriesse, ni de Roma entiendo que aya venido otra provision que los quatro mil escudos que se dieron al hombre que fue á Escocia, y otros quatro mil que sacó Milino, estando allí, so color de que essos faltavan de darse de la porcion que tocava á dar á Su Santidad en respecto del dinero que V. M. avia mandado proveer los meses passados, de los quales devense de ayudar Alano y él para los gastos de los viajes y otros que se offrezcen tocantes al negocio; de manera que, segun esto, la dicha merced ha de salir de V. M. si ha de tener efecto. — V. M. lo mandará mirar; y entretanto yo entretendré aqui este particular con Hercules, lo mejor que pudiere.

Podria ser que parezciesse cosa de cebo esta disposicion del Rey de Escocia para bolver á echar ojo á començar la empressa por aquel reyno. Sobre que he querido discurrir particularmente con el Milino : el qual persiste que en ninguna manera conviene el pensar á ello, sino yr continuando el designo de Inglaterra, y dar de primera vez en el coraçon del subjecto, afirmando que assi se lo advierten á Alano personas de la misma frontera, con razones tan perentorias que parezce que no ay que replicar á ello. Lo primero: que metiendose en Escocia exercito que va á restaurar la religion Catholica, hallará para esto allí mas dificultad que en la misma Inglaterra. Que qualquiera gente que á essa viniere de allí, por mas diversa que sea la nacion, verna con fama de ser Francesa, y tan poco grata á los de Inglaterra, por el odio que entre ella y Escocia anda, que se correria riesgo que muchos se enfriassen á quererla embraçar. Que el acudir á Escocia es mas largo, y consequentemente mas incierto el viaje; que ya que huviesse llegado, ha de caminar por tierras de Inglaterra tan dificultosas y esteriles, que avrá de padescer y tardar mucho hasta llegar á poner pié en tierra del enemigo, dando á esse entretanto tiempo y lugar para acudir á la frontera en su

defensa, y por el mismo caso dar al traves con los correspondientes en que este negocio va fundado, de manera que todo el mundo se atemorize y nadie se ose mover; de mas de dar lugar que de aqui puedan acudir por parte de Huguenotes, y aun de la misma corona, segun son faciles á moverse contra quanto pretendemos, para fortificar y favorezcer á la Reyna enemiga. Siendo esto postrero de tanto peso que realmente acudir desde luego á la fuente parezce que es lo que mas conviene, antes que yr buscando principios á parte donde se atraviessan las dichas dificultades sin haver para que.

Helo querido apuntar á V. M. para que sirva á su tiempo; y si bien, los dias passados, en su relacion que dió del viaje de Inglaterra aquel que avian embiado allá, que un tal Paxot (1) dixo que aquel señor con quien avia comunicádo era de parezcer que se commençasse por Escocia como entonces avise, afirmame Milino que, tras esso, se remitió á lo que mejor parezciesse por acá, y que en efecto se halla que el començar por Inglaterra es lo mas acertado, y que assi lo tiene entendido Hercules (2). De quien lo que puedo dezir á V. M. es que se muestra en todo muy aficionado nuestro, y muy merezcedor de que V. M. le honrre y haga merced, en quanto se offrezciere; y yo sé que recebirá por tan grande lo de los cavallos y yegua, sobre que ha dias que escriví á V. M., que no puedo dexar de supplicar de nuevo le mande satisfazer el gusto; que es tando mas justo, pues por lo que se me respondió entonces, le cebe que vendrian. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á xv de noviembre 1583.

(1) Charles Paget.

(2) Cette assertion est inexacte. Tassis dit lui-même dans sa dépêche du 18 avril 1584, p. 330, que l'opinion bien arrêtée du duc de Guise et de son entourage était de commencer l'entreprise par l'Écosse.

1583. — 22 Décembre. — Paris.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 55, nº 201. — Déchiffr. officiel.)

Conviction de Tassis que le Roi d'Espagne a dû être instruit, par don Bernardino de Mendoça, de la nouvelle persécution que les Catholiques subissent en Angleterre. — Relation succincte de ce qui s'est passé, envoyée d'Angleterre à Tassis, et qu'il croit devoir transmettre à Philippe II. — Assurance qui lui est donnée qu'Élisabeth ne sait rien de positif sur l'entreprise que l'on médite. — Insistance de Tassis pour que l'on s'applique par tous les moyens à calmer et à endormir les soupçons de la Reine d'Angleterre. — Inquiétudes causées à l'ambassadeur par les deux papiers trouvés dans la maison de Throckmorton. — Confiance des Anglais dans la fermeté de ce gentilhomme. — Leur espoir que les tortures mêmes ne pourront rien lui arracher. — Arrivée en France de lord Paget et de Charles Arundel, qui ont fui d'Angleterre dans la crainte d'être arrêtés comme catholiques.

Si bien estoy cierto que don Bernardino de Mendoça deve de avisar á V. M. la nueva persequucion de Catholicos que anda en Ingalaterra, y dar claridad de la causa dello, todavia he querido embiar á V. M. cierta relacion breve ([1]) que me ha dado dello uno de los amigos de essa nacion, y dezir juntamente lo que dello sienten : que es estar confiados que nada dello nasce de cierta sciencia ó verdadera y fundada sospecha que aquella Reyna pueda tener del negocio que pretenden (¡que plegue á Dios sea assi!). Sobre que, tratando yo con alguno dellos, les he animado que, por todas las industrias y maneras que pudieren, vayan desmintiendo la dicha Reyna, para que, si alguna sospecha tiene, la vaya dexando, y hazer que duerma á sueño suelto. A lo qual me dizen que se han resuelto, y no por medios tan estravagantes que dexen de llevar aparencia de salir en parte con ellos (¡quiera Dios que sea assi!); que, segun essa señora es de sospechosa, no ay duda sino que siempre fue peligroso meter el negocio en tantas manos. Y lo que á mí, en la dicha memoria aqui junta, me pone miedo, son los dos papeles que se hallaron en casa del Drocmorton ([2]), y lo que sobre ellos, forçado de tormentos, podrá haver confessado; aun-

([1]) Voyez la pièce suivante.

([2]) Sir Francis Throckmorton, fils de John Throckmorton, grand juge du comté de Chester, récemment destitué de ses fonctions par l'influence de Leicester. Francis Throckmorton fut

que me dizen que es cavallero tan constante que confian que no le sacaran cosa que dañe; que, en quanto á los demas, paresce que ay que inferir poca sospecha y de temer poco.

Han venido huyendo aqui, á esta causa, milord Pagét, el mayor, y Carlos de Arondel, que como catholicos se temian tambien de ser presos. El primero es hijo mayor de aquel Paget de quien, sin duda, V. M. terna memoria; y ambos me han hecho saber secretamente de su llegada, y pedidome los encomiende humilmente á V. M. Guarde Nuestro Señor, etc.

De Paris, á XXII de deziembre 1583.

1583 — Décembre.

Relacion de lo succedido en Ingalaterra.

(*Arch. de l'empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 55, n. 202. — Déchiffr. officiel.*)

Rapport sur les événements d'Angleterre. — Propos tenus par un gentilhomme nommé Somerville, qui, dans un moment de folie, s'est écrié, en présence de plusieurs personnes, que la Reine d'Angleterre était le fléau de l'Église catholique et qu'il fallait la faire périr. — Peu d'importance que les personnes présentes ont attaché à ces paroles comme étant celles d'un fou. — Résolution prise par Somerville de se rendre à Londres en déclarant hautement que c'était pour y assassiner la Reine d'Angleterre. — Son arrestation en chemin par un magistrat qui l'a envoyé à Londres, où, étant mis en prison, il a persisté dans ses dires, déclarant en outre comme ses complices son beau-père et son confesseur. — Arrestation de ces deux personnes et de plusieurs des gentilhommes qui avaient entendu les premiers propos de Somerville et qui sont accusés de non-révélation. — Arrestation de lord Howard pour avoir parlé en faveur de Marie Stuart et comme soupçonné d'entretenir des intelligences avec cette princesse. — Arrestation de sir Françis Throckmorton et de Georges son fils, sous le coup de la même inculpation. — Avis que l'on a trouvé dans un coffret, chez sir Francis Throckmorton, deux papiers contenant, l'un la liste de tous les ports d'Angleterre favorables au débarquement, l'autre la liste des principaux gentilshommes catholiques du royaume, et que Throckmorton a été mis à la question.

Un cavallero llamado Somerfilde dixo, estando fuera de seso, en presentia de muchos cavalleros, que era necessarío matar á la

appliqué trois fois à la torture sans rien avouer (une première fois le 23 novembre, et ensuite deux fois le 2 décembre); mais à la quatrième fois il convint de tout. Mis en jugement et condamné comme traitre, il ne fut exécuté que plusieurs mois après, le 10 juin 1584 (Voyez Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 262, et Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. VIII, ch. III).

Reyna de Ingalaterra, que era plaga de la Yglesia catholica. No haziendo caso de ello los dichos cavalleros, porque le vian mente capto, fue continuando en esta su oppinion; y al cabo se ha venido para Londres, diziendo publicamente que para matar á la Reyna de Ingalaterra. Prendióle en el camino un juez que le embió á Londres preso; adonde, puesto en la carcel, dezia lo mismo, y ha acusado diversos, y, entre otros, á su suegro y á un clerigo su confessor (1). Y quedavan ya algunos destos presos y buscavan los demas, culpandolos de crimen lese por no haver revelado y advertido al Consejo de las palabras del dicho loco; y ay entre estos cavalleros presos quatro que son hereges, aunque bien afficionados á la Reyna de Escocia.

Ha sido preso tambien milort Ahvart (2); que atribuyen á palabras algo libres que huviesse hablado en favor de la de Escocia, y por sospechoso de tener intelligencias con ella.

Tambien queda preso Francisco Drocmorton, y otro su hijo llamado Jorge (3), y ambos en la torre de Londres; tambien este primero por sospechoso de tener intelligencia con la dicha de Escocia. Hanle hallado á este, en un cofre, dos papeles; el uno, en que estavan designados todos los puertos de Inglaterra á que poder acudir; y en el otro puestos los nombres de muchos principales Catholicos de aquel reyno. Sobre que le han dado tormentos grandes.

(1) Arden et Hall. — Arden, le beau-père de Somerville, était un gentilhomme d'une ancienne famille du comté de Warwick, qui s'était attiré la haine du comte de Leicester, en refusant de vendre une portion de son bien à la convenance de ce puissant favori. Arrêté le 24 novembre avec Hall, prêtre missionnaire, confesseur de Somerville, ils furent tous les deux mis à la question. Arden ne cessa jamais de protester de son innocence; mais Hall ayant avoué qu'Arden avait en sa présence fait des vœux pour la mort d'Élisabeth, ils furent tous deux condamnés sur cette simple déclaration, et exécutés le 20 décembre 1583. La veille de cette exécution, Somerville, qui avait été enfermé comme fou à Newgate, fut trouvé étranglé dans sa cellule (Voyez Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. VIII, ch. III).

(2) Lord William Howard, frère du comte d'Arundel.

(3) D'après le docteur Lingard, Georges était le frère puîné, et non pas le fils de sir Francis Throckmorton.

1584. — 18 Avril. — Paris.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire.— Fonds de Simancas, liasse B. 56, nos 24-26. — Déchiffr. officiel.*)

Remise faite à D. Bernardino de Mendoça par J.-B. de Tassis de tout ce qui touche au projet d'entreprise sur l'Angleterre, avec la pensée qu'il n'aura plus désormais à s'occuper de cette affaire. — Conversations que cependant il a eues depuis avec diverses personnes et qui l'ont si bien convaincu des avantages qu'il y aurait à commencer l'entreprise par l'Angleterre plutôt que par l'Écosse, qu'il ne peut s'empêcher de revenir encore sur ce sujet. — Raisons que l'on peut alléguer en faveur d'un débarquement en Écosse, qui certainement s'effectuerait sans opposition, dans un pays ami, où l'armée pourrait s'avancer en bon ordre et prendre l'ennemi à revers. — Mais nécessité de considérer, avant tout, le double but de l'entreprise, qui est le rétablissement de la religion catholique en Angleterre et la délivrance de Marie Stuart. — Soulèvement général des Catholiques sur lequel on fonde, quant au premier point, le principal espoir de succès. — Nécessité absolue de la présence de l'armée sur les lieux où commencera l'insurrection, pour donner au comte de Westmoreland, à lord Dacre et aux autres chefs catholiques le temps de rassembler leurs forces. — Danger qu'il y aurait à laisser à la Reine d'Angleterre les moyens de comprimer les premiers symptômes de révolte, de manière que, plus tard, personne n'oserait plus bouger. — Quant au second point : éloignement du lieu où l'on débarquerait en Écosse de la résidence actuelle de Marie Stuart. — Certitude que la Reine d'Angleterre mettra le temps à profit, soit pour entourer sa prisonnière de forces suffisantes, soit pour la transférer en lieu sûr. — Obstacles imprévus qui peuvent retarder la marche de l'armée espagnole en Écosse et qui permettraient à la Reine d'Angleterre d'envoyer des troupes à la frontière et d'appeler à son aide des étrangers. — Chance que l'on courrait alors de tomber dans une guerre longue et considérable, qui pourrait entraîner avec soi d'autres inconvénients. — Opinion de Tassis que le meilleur de tous les expédients est de mettre d'un seul coup le feu dans toute la maison, de manière que la révolte et l'incendie gagnent tout le royaume. — Sa conviction que malgré les difficultés que peut présenter un débarquement en Angleterre, c'est là qu'il faut se diriger, d'autant que les partis qui favorisent l'entreprise se trouvant l'un dans la partie occidentale de l'Angleterre, l'autre dans la partie orientale de l'Écosse, sont comme enchaînés l'un à l'autre. — Facilité que donnera cette circonstance pour tirer de l'Écosse tous les secours dont l'armée aura besoin. — Autre considération très-importante déduite de ce qu'une armée qui arriverait en Angleterre, après avoir traversé l'Écosse, courrait grand risque de passer, aux yeux du commun des Anglais, pour une armée écossaise. — Haine bien connue entre les deux nations et qui pourrait amener de la froideur parmi les Anglais catholiques, même les pousser à des hostilités, dans la pensée que les Écossais, soutenus par des étrangers, viennent pour conquérir leur pays. — Certitude qu'Élisabeth ne manquerait pas de saisir ce prétexte, et qu'afin de réunir tous ses sujets pour la défense commune, elle n'hésiterait pas à accorder aux Catholiques la liberté religieuse. — Conférences qui ont eu lieu sur cette question entre Tassis et différentes personnes qui s'occupent de l'affaire sous les ordres du duc de Guise. — Répulsion

qu'ils ont manifestée, aussi bien que le duc de Guise, pour le mode d'exécution proposé par Tassis, tellement qu'ils l'attribuent à un plan mis en avant par les Anglais pour que l'on s'éloigne des Écossais. — Réflexions faites à ce sujet par Tassis, qu'en effet les Anglais n'aimeraient pas à tomber sous la domination des Écossais, et que, s'ils admettent la réunion des deux couronnes, c'est à condition qu'ils resteront les maîtres comme étant l'État supérieur et le plus important. — Sentiment contraire que les Écossais montrent de leur côté avec plus d'animation qu'ils ne devraient. — Graves inconvénients qui pourraient survenir de cette rivalité. — Regrets de Tassis de ce que les agents du duc de Guise ne s'attachent pas à peser les différents avis qu'on leur soumet, pour choisir ensuite le meilleur. — Insistance qu'ils mettent à vouloir que l'entreprise se fasse par l'Écosse; sur quoi Tassis ne cherche pas à les contredire, n'ayant produit l'autre opinion que pour qu'on l'examine et qu'on l'apprécie. — Exposé de la meilleure marche à suivre en commençant l'entreprise par l'Écosse. — Facilités que présente ce pays, soit pour le débarquement, soit pour la retraite, dans le cas où elle serait nécessaire. — Mesures qu'il faudrait prendre pour qu'au moment donné le comte de Westmoreland, lord Dacre et les autres seigneurs du nord de l'Angleterre accourussent dans leurs provinces pour les soulever et s'y maintenir jusqu'à l'arrivée de l'armée. — Efforts qu'ils devront faire pour s'emparer d'un port de mer. — Situation critique dans laquelle ils ne manqueraient pas de se trouver, si, après leur soulèvement, il arrivait que l'armée espagnole fût retardée en mer par fortune de temps. — Ressource qui leur resterait de se retirer en Écosse. — Tentative que l'on pourrait faire du côté de l'Écosse de se porter, avec un parti de cavalerie légère, dans l'endroit où se trouve Marie Stuart, afin de la délivrer. — Crainte qu'il pourrait y avoir qu'Élisabeth, à la première nouvelle de l'invasion, ne réunisse autour de Marie Stuart des forces telles que la délivrance de cette princesse ne devienne fort aventureuse. — Conviction de Tassis que c'est par Marie Stuart elle-même que cette délivrance doit s'effectuer. — Plan d'évasion qu'elle avait conçu et pour l'exécution duquel une somme de douze mille écus avait été demandée. — Assurance donnée à Tassis par l'archevêque de Glasgow que, si l'on mettait aujourd'hui cette somme à la disposition de la Reine, elle est en meilleure position que jamais pour parvenir à ses fins. — Requête que l'archevêque l'a chargé de présenter au Roi d'Espagne à cet effet. — Opinion de Tassis que cette demande doit être accueillie, puisque la perte de Marie Stuart serait un malheur irréparable, tandis que, libre et femme d'intelligence comme elle est, elle saura parfaitement aider le Roi d'Espagne et le récompenser de l'assistance qu'il lui aura prêtée. — Nécessité de donner à l'armée que l'on débarquerait en Écosse une force suffisante pour lutter contre Élisabeth, dans le cas où le soulèvement des Catholiques en Angleterre viendrait à avorter. — Réserve à observer dans la formation des milices écossaise et anglaise. — Précautions à prendre pour qu'on ne croie pas que l'armée d'invasion est destinée à faire la conquête de l'Angleterre au profit de l'Écosse. — Soin qu'il faudra avoir de maintenir les Anglais en plus grand nombre, de manière à leur assurer après le succès la haute main dans l'organisation du gouvernement; ce qui est à la fois conforme à la justice et aux intérêts du Roi d'Espagne. — Parti que l'on prendra sans doute de mettre les troupes sous les ordres du Roi d'Écosse en personne et de le faire entrer en Angleterre à la tête de l'armée. — Désir exprimé par Tassis de le voir auparavant abjurer l'hérésie. — Son opinion que, même après que le jeune Prince aura embrassé le catholicisme, il ne faut pas perdre de vue la Reine d'Écosse,

mais, au contraire, songer, avant tout, à la délivrer pour lui donner le gouvernement de l'empire qu'il s'agit de conquérir. — Excellentes dispositions témoignées par le jeune Prince par suite des exhortations du duc de Guise et des promesses qui lui ont été faites. — Espoir qu'il fonde d'ailleurs sur ce que l'entreprise se fera par l'Écosse, ainsi que le comte de Westmoreland lui en a donné l'assurance. — Dangers qu'il court de retomber sous le joug de la faction anglaise. — Efforts d'Élisabeth pour ranimer cette faction. — Divisions dans le parti du Roi d'Écosse, où il excite des mécontentements en favorisant les uns aux dépens des autres. — Lettres d'Écosse qui s'en expliquent clairement et qui ont été communiquées à Tassis depuis le départ de don Bernardino de Mendoça. — Instances que fait, entre autres, le père Holt, de la compagnie de Jésus, pour que l'on vienne au plus tôt secourir le jeune Roi, conformément aux promesses qui lui ont été faites. — Démarches dirigées par le duc de Guise dans le même sens. — Son opinion que, si l'on pouvait disposer des douze mille écus annoncés, ils seraient très-utilement employés à organiser la garde du jeune Prince, afin qu'il puisse désormais cheminer avec une certaine sécurité. — Mesures que l'on cherche à prendre pour y pourvoir au cas où cet argent viendrait à manquer. — Vives instances adressées au Roi d'Espagne par Marie Stuart pour que l'on se hâte d'agir, sans tenir aucun compte de ses dangers personnels. — Confiance entière qu'elle place dans la haute prudence du Roi Catholique. — Avis qu'on semble avoir renoncé au projet d'envoyer à Rome le fils de lord Seaton.

Yo tengo remitido á don Bernardino de Mendoça (1) lo que toca al diseño de Inglaterra, ni pensé ya tratar en ello mas; pero aviendoseme ofrecido ocasion aqui de hablar en la materia con

(1) Le 18 janvier 1584, don Bernardino de Mendoça avait été appelé chez le grand chancelier d'Angleterre, et là, en présence des principaux seigneurs du Conseil, on lui avait signifié que la volonté de la Reine était qu'il sortît du royaume avant quinze jours, sous peine d'être châtié s'il refusait d'obéir *. L'ambassadeur de Philippe II repoussa avec mépris les menaces des conseillers d'Élisabeth; toutefois, il quitta l'Angleterre le 29 janvier, de sorte que les relations diplomatiques entre la Reine d'Angleterre et le Roi d'Espagne se trouvèrent rompues quatre ans avant qu'ils en vinssent à une guerre ouverte. De Londres, don Bernardino se rendit à Paris, ou Tassis, ainsi qu'il le dit dans la présente dépêche, lui fit la remise de tout ce qui concernait les affaires d'Angleterre et d'Écosse. Don Bernardino de Mendoça séjourna en France pendant environ deux mois, et il n'alla rejoindre Philippe II que vers le milieu d'avril. C'est ce qui résulte de la dépêche suivante adressée au Roi d'Espagne par Tassis, le 10 avril 1584.

« A 28 del passado, con un despacho de Flandes, escreví á V. M. ultimamente dos cartas juntas cuyo dupplicado va aqui. Agora lo hago con don Bernardino de Mendoça á quien el Rey Christianissimo ha dado un correo suyo que le lleve y acompañe hasta meterle en essos reynos, con que espero que passará bien. — Va el dicho don Bernardino tan informado de lo que toca á materia de Escocia, yda á Roma del hijo de M. de Seton y provision de dineros que agora quiere embiar Mucio ** al Rey de Escocia, en que contribuye el Nuncio tres mil escudos, con todo lo demas que en esto se offrezce, que no ay para que repetirlo aqui. Y assi remitiendome á el, no me queda para en esto sino rogar á Dios que guie y tenga de su mano el caso como á su santa servicio conviene. » (Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, B. 56, nos 20 et 21. — Sur don Bernardino, voyez la note au commencement du paragraphe suivant.)

* Voyez la dépêche de don Bernardino de Mendoça à Philippe II, en date du 24 janvier, *Archives de Simancas*, *Neg. de Estado*, *Ingalaterra*, leg. 839, citée par M. Mignet (*Hist. de Marie Stuart*, t. II, p. 263).

** Voyez p. 329, note 1.

algunos, hallo cosas tan probables para tener por mas acertado dar principio por la misma Inglaterra, si assi es que en alguna manera se pueda hazer, que no entrar por Escocia, que, si bien por lo passado se han embiado sobre lo mismo algunas notas, no he podido dexar de dezir todavia agora algo dello.

No ay duda sino que es gran comodidad y jugar al seguro en quanto toca al desembarcar y componerse despues el tener en Escocia puerto adonde saltar en tierra sin çoçobra y hallar toda la tierra amiga para marchar por ella con orden y concierto la buelta del enemigo. Y tomandolo por ay no ay duda ninguna, sino que parece lo mejor tomar esse camino y dar principio al diseño por essa parte; pero considerando que el fin que se tiene es reduzir Inglaterra y poner en libertad á la Reyna de Escocia, assi porque lo merece, como porque sirva para facilitar la reducion y assentar esse reyno como conviene para siempre. Y que, para lo primero, lo que mas nos ha de valer allí es el levantamiento de los Catolicos en nuestro favor, por medio de los quales tienen muy cierta esperança los Ingleses que esto tratan que no solamente se alcançará esso, pero aun tierras y villas que seguiran el partido; y que se corre riesgo que esto faltará, si luego no viene el exercito, y pueden, al momento, acudir á sus estados el conde de Vestmerland, Aquers y otros, para juntar parciales y dar principio á la rebuelta; y que, dandose algun tiempo á la Reyna de Inglaterra, lo podrá prevenir de manera que nadie se ose mover despues. Y que para lo segundo, cesa, por el largo trecho de camino que avria desde el desembarcadero de Escocia hasta donde aquella Reyna se halla pressa, la comodidad y posibilidad de poder acudir á la dicha parte gente que le saque; pues se havrá dado á la de Inglaterra sobrado tiempo de ponella en cobro; y que, en aquellas dias que forçadamente se avrá de tardar desde el desembarcadero de Escocia hasta Inglaterra (que quiça será mas de lo que ymaginamos, por las muchas cosas que se requieren para el marchar de un campo, que por ventura no se hallaran en Escocia tan á mano como pensamos), tenga tiempo la dicha de Inglaterra para embiar á la frontera quien nos

esista, y mas agora que anda sobre sí, y previniendose; y aun e le dará lugar para llamar forasteros en su ayuda, por donde e correria riesgo de caer en guerra diuturna y larga, que podria raer consigo otros inconvinientes. Y que el verdadero camino ara acaballa con presteza es metelle el fuego de repente en casa, ssi con gente forastera como interna, para que, de una vez, todo l reyno se rebuelva y se encienda. Tomandolo por aqui, no paesce que va nada fuera de camino el juzgar que, aunque sea on alguna dificultad y riesgo mas, que caeria mejor la dicha esembarcacion en la misma Inglaterra que no en esotra parte; mas haziendose tan arrimada á Escocia, como son las partes ue otras vezes se han significado, ora sea por la ocidental, ora or la oriental, que puedan servir al exercito las comodidades de scocia de la misma manera como si viniesse el exercito marnando por ella, y venïr de Escocia al dicho exercito facilmente uien quisiere.

Mas ay que el exercito que viniere marchando de Escocia, para n quanto á la generalidad del pueblo de Inglaterra, corre riesgo e traer consigo voz de exercito escoces; y como entre estas dos aciones ay el odio natural que se sabe, aun esto seria causar en s parciales alguna frialdad, y ser parte que, aunque catolicos, olgassen de defender su reyno, persuadiendose que los Escocees, con aquella ayuda forastera, los viniessen á conquistar; e mas de que seria este color muy propicio con que poder la eyna de Inglaterra animar á todos los de su reyno, quando bien iesse satisfaciendo al pecho de los Catolicos, con permitilles bertad de su religion, para la dicha defensa; que tambien es unto de alguna consideracion.

He hablado desto con algunos que andan en este negocio meimente, dependientes de Mucio (1), advirtiendoles que mirasen n ello, con este solo fin de que sean en ganar lo que mejor está

(1) Pseudonyme substitué à celui d'*Hercules* par Tassis, à partir du 15 novembre 1583, pour signer dans sa correspondance le duc de Guise. *De parezcer soy que se deve mudar el nombre Hercules; y assi le nombraré de aqui adelante Mucio* (Dépêche de J.-B. de Tassis du 15 nombre 1583. — Archives de l'Empire; Fonds de Simancas, B. 54, nº 108).

para el mismo negocio. Pero paresceme que han gustado tan poco dello, él y ellos, que lo atribuyen á platica que sale de Ingleses por lo que huyen de Escoceses; y yo bien creo que puede ser que no holgassen los Ingleses de ser dominados de Escoceses, y que, si quieren admitir esa corona á su imperio, que es con presupuesto que ellos han de quedar los gallos, como reyno mayor y mas importante. Pero tambien puede ser que los Escoceses anden, mas de lo que devrian, cebados de lo contrario: y que desta manera puede haver acerca desto, de la una y otra parte, alguna imperfecion; que tras esso no avia de ser parte que dexassen de holgar de oyr pareceres, y arrimarse á lo mejor. Y assi persevera mucho en que lo que conviene es entrar por Escocia : á que tampoco contradigo, no apuntando las dichas consideraciones por otro respecto que por que se vean y se consideren si hazen al caso.

Offrecese en la yda á Escocia un gran bien, que es que se estará en tierra segura y como propia; adonde, sin ser obligados á arriscarnos á mas de lo que bien nos estubiere, podremos començar á guerrear, y que, ya que Dios fuesse servido que aquello fuesse caminando á la larga, podrásenos embiar socorro las vezes que se quisiere : y quando aun fuesse quistion de retirada, que espero no será, tenemosla por allí segura; que todavia no es poco.

Si se va por Escocia, á lo menos en esto se avria de dar una gran orden, como luego al momento fuessen con toda celeridad á meterse en sus tierras el conde de Vestmerland, Arcres y otros que han de levantar sus parciales; para que dessa manera no falte essa comodidad, que tan importante es. Y si esto se pudiesse hazer con alguna fuerça que llevasen suelta, por donde acaballo mejor, y poderse sustentar hasta que llegasse el exercito, todavia por aqui parece que haria menos falta el no desembarcarse en Inglaterra. Ó bien si pudiessen estos tales con algun golpe de gente, al mismo tiempo que desembarcase en Escocia el exercito, hazello ellos en algun puerto, que mejor les estuviesse y mas cerca de su tierra, para tanto mas presto hazer el dicho levantamiento, y sustentarse assi hasta que llegasse el exercito,

con esto paresce que se prevernia aun mas ciertamente al peligro de la dilacion; aunque, como los viajes de mar no estan tan en la mano que se pueda dellos prometer puntualidad, paresce que en esto se podria correr riesgo que, si acertasse el exercito á tardar á desembarcar mucho en Escocia, podrian estos pocos allí empeñados sustentarse mál contra la furia que está claro que luego ha de llover sobre ellos, quanto mas presto pudiere, el enemigo : aunque es assi que paresce que, al peor andar, podrian retirarse á la raya de Escocia, pues cae tan cerca.

Tambien podria tentarse desde Escocia, con alguna cavalleria expedita, de acudir adonde está la Reyna, para sacalla y llevalla; por ver si, aunque es el trecho tan largo, quisiesse Dios que sucediesse; no dexando este punto de ser digno de mucho cuydado, porque bien mirado, aunque assi fuesse que desembarcassen en Inglaterra, en fin, aquello no puede ser con tanto secreto y celeridad que se dexe de saber aun antes que pongamos pié en tierra, y pueda aver gente tan á la mano que pueda volar adonde ella está. De manera que, aunque todavia por aqui es mas aparente el podella libertar que no por la via de Escocia, con todo esso ni aun por este camino paresce que es muy azedero, y quiça no le ay ninguno, sino que se ayude assimismo y se procure ella de salvar por aquella via que ha advertido otras vezes que lo tenia traçado, y para lo qual ha dias que pide los doce mil escudos; y por donde me dixo anteayer su embaxador que se pudiera apretando agora por ellos mas que nunca, y pidiendome que lo quisiesse avisar á V. M. encarescidamente, porque se proveyessen luego. En lo qual insistiendo como haze, de creer es que deve de traer su negocio entablado de manera que cree poder salir con ello, si ya no fuesse que la sacassen de las manos y parte de donde agora está, y la entregassen á otra guardia, y pusiessen mas cerca de Londres : con que está claro que quedaria perdida. Que seria un muy mal negocio, pues es el verdadero instrumento para allanar aquellas cosas con facilidad, y conformallas de suerte que queden estables y firmes; demas de que, siendo muger de tanto entendimiento, sabrá muy bien acudir á

V. M., con la gratitud que será razon, en beneficio de sus negocios de Flandes, y encaminar qualquier otra cosa de su gusto, en pago de la ayuda que se le da.

Bolviendo á lo de Escocia, si la jornada se toma por allí, paresce que será conviniente que el exercito sea gallardo, por aquellas dudas que se han apuntado de que, por la dilacion de la llegada á Inglaterra, podrian faltar los levantamientos de los Catolicos della, ó, á lo menos, de mucha parte de essos: y la Reyna hallarse armada ya para defensa, quando lleguemos; á que es bien prevenir, para que en qualquiera caso aya fuerça bastante para todo lo que fuere menester.

Lo que és formar milicia en Escocia, que no puede dexar de hazerse, en esto paresce que no seria inconviniente yr con moderacion, dexando su parte para los Ingleses; para desta manera oviar á esta y á los que entre ellos podria aver, y sospecha de que el fin del exercito es conquistar en favor de Escocia; demas de ser bien que la parte Inglesa ande siempre superior, para, sucediendo bien el negocio (como es de esperar en Dios que hará) poder los Ingleses ordenar en la forma del govierno, como primeros y superiores, lo que les convenga; que, tras ser justo, tambien es lo que mejor nos está.

Sospecho que tienen intencion de que lleve el Rey de Escocia el exercito en persona, y entre con él en Inglaterra. Para lo qual querria yo que se uviesse antes declarado por catolico: en que no ay duda sino que hará Mucio todo quanto pudiere. Y, segun la esperança que da el moço por sus cartas, demas de lo que aparentemente le cevará la ganancia, paresce que se puede tener mucha esperanza de que se resolverá á ello: pero, quando bien lo haga, y sea conviniente que, declarado catolico, vaya con el exercito, parece que será bien que siempre queden fixos los ojos en la madre, para buscalla y hazella dueña del imperio que se va á ganar, y no arrostrar á otra cosa mientras ella estuviere en pié.

Muestra el dicho Rey de Escocia, sin duda, muy buena inclinacion de bolver al buen camino, y como se deve de haver determinado hasta esto y resueltose á opponerse de todo punto á

la facion Inglesa, por las exhortaciones que de aqui se le han hecho por parte de Muzio, y las seguridades que se le han dado de que será amparado y socorrido, en lo qual Muzio se ha obligado por palabra, todo lo que se puede de aqui, no es maravilla que estribe tanto mas de que se va ya por allí; demas de fundarse en lo que le embió el de Nortumberlan de Inglaterra, quando embió allá el verano passado, que no se podia venir por allí, sino que era fuerza de entrar por Escocia, entendiendose y viniendo de allí continuos avisos que comiença á crecer de nuevo la faccion Inglesa, y á que á hallarse en peligro de perderse otra vez, y ser tomado de la dicha faccion, por las muchas diligencias que sobre ello haze la de Inglaterra, hasta aver embiado los Amiltones, que es la gente mas calificada en Escocia, á la frontera con dineros y muestra de gente de guerra, para dar por allí mayor calor á la dicha faccion y á su disegno; demas de andar, á lo que entiendo, entre los que siguen su parte desabrimientos y descontentos, sobre privanças que tengan unos mas que otros; que es passion peligrosa en essa nacion : y no puede dexar de traelle tanto mas peligroso, deviendose de tener por muy cierto que la dicha Reyna no dormirá ni cesará hasta salir con ello. De que me han tornado á mostrar, despues de la partida de don Bernardino, cartas de Escocia que lo dizen claro; y entre ellas una de aquel jesuyta Holt, que por allí anda, que insiste y pide muy encarecidamente que, quanto antes, se acuda al Rey con lo prometido, por que no se torne á perder, de que, en falta dello, corre riesgo. Lo qual siendo assi, ni es maravilla que sobre ello apriete el dicho Musio, ni dexa de ser muy justo de hazello cumplidamente. Y vinieran segun esto al presente muy á cuento los doce mil escudos, si estuvieran aqui, para poderse luego embiar, y poner lo de su guarda de manera en orden que andubiera aquel Principe con alguna manera de seguridad, hasta tanto que vaya lo demas. Y, en falta de los quales, me dizen que andan aqui buscando remedio para proveelle; y se pensó que el Nuncio (1)

(1) Jérôme Ragazoni, évêque de Bergame (*Hieronymus Ragazonus Venetus, episcopus Bergomensis*), qui avait succédé à l'évêque de Rimini dans la nonciature de France (Theiner, *Annales eccles.*, t. III, p. 455).

diera los tres mil escudos que ya avise. Pero pareceme que sobre haversele escrito, unos dias ha, que no dispusiesse dellos sin nueva orden, los rehusa hasta que essa venga. Quando el embaxador de Escocia me dixo anteayer lo que allí va apuntado, me advirtió que la Reyna su ama le mandava expresamente que me pidiesse encarecidamente que encomendasse á V. M. la prisa del negocio publico, para que se hiziesse sin mirar á tener consideracion al peligro de su persona; y que todo lo ternia por bien empleado, á trueque de que saliesse bien. V. M., con su mucha prudencia, sabrá resolver lo que mas convenga; que lo que á mí en esto se me permite, es rogar á Dios que lo encamine como sea mas para su servicio.

Al hijo de Seton no me parece que embian ya á Roma, aviendo hallado que lo mismo podran hazer cartas y informaciones que se den al Nuncio. Y hame traydo la materia á alguna larga; pero es tal que, començando á entrar en ella, trae consigo extensiones forçosas, que tras ello importa poco yr escritas, quando bien no hagan al caso. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á XVIII de abril 1584.

1584. — 1er Mai. — Aranjuez.

PHILIPPE II A J.-B. DE TASSIS.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 7. — Minute.*)

Accusé de réception des lettres de Tassis des 24 janvier et 13 mars qui ont été apportées par Morco. — Opportunité de l'arrivée de cet agent, qui a donné au Roi d'Espagne toutes les informations qu'il désirait. — Dispositions prises pour fournir l'argent nécessaire à l'entretien des correspondances. — Recommandation à Tassis de s'en entendre avec le duc de Guise et celui qui paraît être avec lui la clef de voûte de l'entreprise. — Assurance qu'il devra leur donner de la manière la plus positive que l'intention du Roi d'Espagne n'est pas de les mettre en jeu pour les abandonner ensuite, et que rien n'est plus éloigné de sa pensée. — Sa ferme résolution d'accomplir jusqu'au bout toutes les promesses qu'il aura faites. — Sincérité de ses bonnes intentions à l'égard du duc de Guise. — Efforts que devra faire l'ambassadeur pour obtenir des communications sans réserve dont il donnera avis au Roi d'Espagne. — Informations demandées par Philippe II au prince de Parme, afin de pouvoir répondre à la lettre que le Roi d'Écosse lui a

écrite et à la requête du colonel Stuart contenue dans cette lettre. — Satisfaction causée au Roi par les sentiments exprimés par le jeune Roi d'Écosse. — Son intention de lui être utile toutes les fois que l'occasion s'en présentera. — Assurances réitérées que l'ambassadeur donnera au duc de Guise de l'entière confiance du Roi d'Espagne. — Recommandation qui lui est faite de s'appliquer à détruire dans l'esprit du Duc les soupçons qu'on cherche à lui inspirer.

A los 14 del passado se recebieron, con Moreo, vuestras cartas de 24 de hebrero y 13 de março. Y dellas y de su relacion quedo particularmente informado de aquella materia. Su venida fue acertada por los respectos que dezis, y aquel dinero que distes remetido á pagar acá está bien, y se ha mandado cumplir. Y con el que le recebió, y el vezino que le está cerca, se procurará desde acá tener buena correspondencia, y vos procurareis allá tener con ellos la misma en lo general y cosas de avisos que se offrezcieren para conservarlos en fe, pero sin estrechar esto en los particulares hondos mas de lo que gustaren y quisieren Mucio y su compañero [1], que parezce son la clave desto. A los quales podreys afirmar muy certificado de mi parte que no ay cosa mas agena de mí que, siendo ellos quien son, y teniendoles la voluntad que les tengo (que es la que vos les havreis dicho) meterlos una vez en juego para no les acudir y dexarlos despues passar mal. Que pierdan del todo este recelo y se asseguren y crean que lo que se les offrezciere de mi parte, se les continuará y cumplirá puntualmente; y sobre esta seguridad que por mí les haveys de offrezcer, les preguntad juntamente que os digan para avisarmelo el fin que tienen y los medios y forma para ello, y lo que quieren de mí, sobre poder estar muy ciertos que les desseo todo bien y se le he de procurar en lo que de mí se ayudaren. Y por aqui procurareys que se abran y se os declaren, pues en efecto sabeys que vino de allá el motivo y origen desta platica; la qual será á proposito que procureys no dexar caer, sino sustentarla viva y avisarme de lo que passare.

La carta que me embiastes del Rey de Escocia recebí, y en lo del coronel Stuart, que por ella se me pide, he mandado escrevir

[1] Peut-être s'agit-il ici du docteur Allen. Cependant le commencement de cette lettre me semble se rapporter au projet de l'union catholique en France, plutôt qu'aux affaires d'Angleterre,

al principe de Parma, mi sobrino, me avise como está el negocio. Y en teniendo su informacion, os mandaré embiar la respuesta, para que se la embieys por mano de su embaxador. A quien podreys dezir agora esto, y quan satisfecho quedo de otros puntos de la dicha carta, y la voluntad con que yo corresponderé al dicho Rey en lo que se offrezciere, como es justo por la que me muestra. Y á Hercules enterad mucho de lo que yo fio dél y de su medio y intervencion en estas cosas como en todas, deshaziendole las sospechas que apuntays que podria ser que algunos le huviessen movido y saneandole desto.

De Aranjuez, á primero de mayo 1584.

1584. — 27 Mai. — Paris.

J.-B. DE TASSIS A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 56, n. 17. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles d'Écosse venues par la voie de Londres et communiquées à J.-B. de Tassis par les ambassadeurs d'Écosse. — Avis que les rebelles ont été forcés d'abandonner non-seulement Stirling, mais même l'Écosse et de se retirer à Berwick. — Importance de cet événement, qui aurait pour résultat d'affranchir le Roi d'Écosse de la gêne et du péril extrême où il se trouvait. — Arrivée de Richard Melino et du docteur Allen, qui sont revenus de Flandre. — Leur opinion que l'affaire doit toujours se tenter par l'Angleterre et non par aucune autre voie. — Confidences qu'ils ont faites à l'ambassadeur sur les dispositions des Écossais qui, dégoûtés de tant de retards, agitent la question de savoir s'il serait possible de remettre l'entreprise en d'autres mains qu'en celles du Roi d'Espagne. — Confiance conservée au contraire par les Anglais, qui ne veulent d'autres protecteurs que le Roi Catholique. — Leur désir, lors même que l'on parviendrait à rétablir sur le trône la Reine d'Écosse, que le Roi d'Espagne ne les abandonne pas avant que toutes choses soient bien assurées. — Plaisir avec lequel ils verraient le Roi prendre possession de quelque port pour leur donner plus de sécurité. — Peu d'importance qu'il faut attacher aux démarches des Écossais, et même à la communication faite par les Anglais, qui n'ont eu peut-être d'autre but que de donner plus d'ardeur au Roi d'Espagne. — Fond que l'on peut faire sur les dispositions des Anglais. — *Post-scriptum.* Confirmation des succès obtenus sur les rebelles par le Roi d'Écosse.

Embianme á dezir en este punto ambos embaxadores de Escocia (1) que entienden aver venido nueva por via de Inglaterra

(1) L'archevêque de Glasgow, ambassadeur de Marie Stuart, et lord Seaton, ambassadeur de Jacques VI (Voyez dans notre tome III, p. 265 et suiv., les documents relatifs à cette mission).

e los rebeldes de su Rey que avian ocupado á Esterlin [1], mo ya se ha avisado, la avian buelto á dexar y avian sido fordos de retirarse del reyno, y creese que á Varvic; de que estan n desseo aguardando nuevas de la misma Escocía. Si ello es rdad, es un muy buen negocio, y á lo menos avrá salido aquel y de la estrecheza y peligro grande en que los dias passados hallava.

Richardo Melino ha buelto de Flandes. Estan, él y su compa-ro Alano, siempre que se deve hazer la empresa por Inglaterra en ninguna manera por otro cabo. Y hame dicho en confianza e aqui andan, entre los Escoceses enfadados de la dilacion, iticas de ver si seria posible guiar este nogocio por otras manos e las de Vuestra Majestad. Y, aunque él y el otro andan entre-iiendose con ellos lo mejor que pueden, declaranse que no ieren Ingleses otro patron que V. M.; y que no solamente nen ojo á que V. M. les remedie á la primer entrada, pero que, nque se les constituya reyna la de Escocia, no les desempare i presto, hasta tener todo aquello bien asigurado. Y aun dizen e holgaran que para ello tenga V. M. en sus manos algunos ertos, para asegurallo todo tanto mejor. En la platica de los ros no ay que mirar que todas deven de ser quimeras de viento : si bien estotro tambien podria ser que nasciesse de querernos bar tanto mejor. En fin, esso es cierto que Ingleses no quieren ro patron que V. M.; debaxo de lo qual paresce que se puede eer qualquiera cosa.

Escritto lo de arriba me ha venido á advertir otro que lo de scocia es verdad, y que aquel Rey tenia tambien presos á al-inos. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á XXVII de mayo 1584.

[1] Ce soulèvement, suscité par Élisabeth pour renverser le parti de Marie Stuart en Écosse, ioua complétement. Tandis que le comte de Gowrie marchait sur Dundee, les comtes d'Ans, de Marr et le Maître de Glammis, s'étaient en effet emparés de Stirling le 22 avril. Mais Jaces VI et le comte d'Arran, instruits du complot, s'avancèrent contre eux à la tête de 12,000 mmes. Gowrie fut pris et décapité. Angus, Marr, Glammis et leurs adhérents, contraints de se er en Angleterre, furent déclarés coupables de haute trahison (Mignet, *Histoire de Marie uart*, t. II, p. 266).

SAN-LORENZO. — 1584. — 29 JUIN.

PHILIPPE II A J.-B. DE TASSIS.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 3. — Minute.*)

Satisfaction éprouvée par Philippe II des succès obtenus par le Roi d'Écosse. — Ordres qui seront prochainement donnés pour faire passer à Tassis l'argent destiné au paiement de la garde du jeune Prince. — Approbation de la conduite tenue par Tassis vis-à-vis de lord Seaton. — Ordre qui lui est donné, si lord Seaton lui remet le papier qui contient l'offre de quitter l'alliance de France pour prendre celle d'Espagne, d'accepter ce document et de le faire passer au Roi d'Espagne, mais sans presser lord Seaton et en le laissant s'engager de lui-même.

Holgadome he del buen successo del Rey de Escocia, y, con el que arriba se dize, se procurará embiaros aquel dinero para su guarda. Vos os haveys havido bien con su embaxador Seton; y si os diere aquel papel con offrezcimiento de apartarse de la liga y confederacion de Francia, y hazerla comigo, me le embiareys; pero no haveys de solicitarlo vos, sino dexarle entrar de suyo, y encargaros solamente de referir lo que os dixere.

De San-Lorenzo, á XXIX de junio 1584.

VI.

1585-1587.

AMBASSADE DE DON BERNARDINO DE MENDOÇA (1).

1585. — 5 Avril. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 56, n 194. — Déchiffr. officiel.*)

Dires contradictoires de Nau, secrétaire de la Reine d'Écosse, et de Gray, ambassadeur du Roi d'Écosse, sur la question de savoir si le Roi a consenti ou non à l'association proposée entre sa mère et lui. — Désir de la Reine d'Angleterre d'acquérir une certitude à cet égard. — Charge qu'elle avait en conséquence donnée à Nau de se rendre avec le secrétaire Wade auprès du Roi d'Écosse. — Motifs qui lui ont fait suspendre cette mission et qui proviennent de ce que le complot tramé contre le Roi d'Écosse par les rebelles écossais résidant en Angleterre et fomenté par elle-même a été découvert. — Lettres écrites de sa main et envoyées par Wade pour demander au Roi et à Catherine de Médicis l'extradition de Morgan, détenu à la Bastille. — Incertitude sur la décision que prendra le Roi de France à cet égard. — Découverte de la correspondance entretenue par Morgan avec Courcelles, l'un des secrétaires de l'ambassadeur de France en Angleterre, sur les affaires des Catholiques et de la Reine d'Écosse. — Irritation de la Reine d'Angleterre contre Courcelles, dont elle a exigé le renvoi immédiat en France. — Exécution du docteur Parry. — Fausse lettre attribuée au cardinal Côme, par laquelle ce prélat engageait Parry à poursuivre son entreprise en lui promettant indulgence plénière. — Aveu fait par Parry au sujet de cette lettre et sur lequel

(1) Après avoir occupé pendant six années (1578-1584) le poste d'ambassadeur résidant en Angleterre *, où il soutint énergiquement la cause de Marie Stuart et des Catholiques, don Bernardino de Mendoça, en étant venu à une rupture complète avec Élisabeth, qui l'accusait, non sans raison, de fomenter toutes les conspirations tramées dans son royaume, fut obligé de quitter l'Angleterre le 29 janvier 1584 **. De Londres, il se rendit à Paris, où Tassis lui fit la remise de tout ce qui concernait l'Angleterre et l'Écosse ***; et, après avoir employé deux mois à prendre une connaissance approfondie des négociations entamées par le chargé d'affaires du Roi Catholique en France, il quitta Paris vers le milieu d'avril **** pour aller trouver en Espagne le Roi son maître. Don Bernardino Suarez Hurtado de Mendoça (ou Mendoza, suivant l'orthographe moderne), V° comte de Coruña et vicomte de Torija, était issu d'une des maisons les plus considérables de l'Espagne *****. Son habileté et son énergie lui valurent l'estime particulière du Roi Catholique, et, de tous les agents qui secondèrent la politique de Philippe II, il est peut-

* Nous avons donné, dans le paragraphe précédent, plusieurs dépêches adressées par Philippe II à don Bernardino de Mendoça pendant son ambassade en Angleterre (Voyez p. 221, 228, 233, 234, 238, 248, 251 279 et 314).

** Voyez p. 327, note 1.

*** Dépêche de Tassis du 18 avril 1584 (Voyez p. 327).

**** Dépêche de Tassis du 10 avril (Voyez p. 327, note 1).

***** Moréri, *Dictionnaire historique*, art. *Mendoça*, t. VII, p. 462.

on l'a condamné. — Protestations de Parry contre cette condamnation, contraire aux promesses formelles qui lui avaient été faites au nom de la Reine d'Angleterre. — Opinion d'un grand nombre d'Anglais qui regardent cette condamnation comme une iniquité.

La yda de Nao, secretario de la Reyna de Escocia (1), con Wast en Escocia, que avisé á V. M., he entendido que era para averiguar si el Rey de Escocia consentia en la associacion que su madre havia hecho al dicho Rey y pretensiones que podria tener, por havello dicho el dicho secretario de la Reyna de Escocia

être celui auquel ce prince témoigna le plus de déférence *. Le Roi appréciait trop bien les services que don Bernardino pouvait lui rendre dans l'exécution de ses desseins sur la France et sur l'Angleterre, pour rester longtemps sans l'employer. Le duc d'Alençon étant mort à Château-Thierry le 10 juin 1584, Philippe II envoya Mendoça en France vers la fin de septembre ** pour faire ses compliments de condoléance à Henri III et à Catherine de Médicis; et, dès le mois suivant, il l'accrédita auprès d'eux en qualité d'ambassadeur résidant, à la place de Tassis, qui, comme nous l'avons déjà dit ***, fut nommé inspecteur général de l'armée de Flandre. « De Paris, où il excita les Guises, où il inspira la ligue, Mendoça poursuivit de sa haine et de ses complots la reine Élisabeth, qui trouva en lui un ennemi aussi ardent qu'infatigable. » (Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 266.) Il fut, sinon l'instigateur, au moins le confident et le zélé promoteur de la conspiration de Babington; et, en lisant sa correspondance, il est facile de comprendre qu'un projet qui avait pour point de départ l'assassinat, longuement prémédité, de la Reine d'Angleterre, devait ou réussir, ou, dans le cas contraire, amener inévitablement la catastrophe qui termina la vie de la Reine d'Écosse : *Vita Mariæ mors Elisabeth; Vita Elisabeth mors Mariæ.* — Postérieurement à l'époque de 1587, à laquelle nous arrêtons cette partie de notre recueil, don Bernardino continua de résider en France; mais, atteint d'une ophthalmie grave, il demanda son rappel, qu'il obtint par lettres du Roi en date du 14 juillet 1589 (*Fonds de Simancas*, A. 57, nos 16-19, 51 et 55). Il s'apprêtait à partir, lorsque l'assassinat de Henri III (1er août) vint le forcer de prolonger son séjour en France, et sa dernière dépêche, dans les papiers de Simancas, est du 31 décembre 1591. On voit par cette dépêche que déjà depuis plus d'un an, dès l'entrée du duc de Parme en France (août 1590), don Bernardino avait cru devoir cesser de prendre part aux affaires ****. Suivant Moréri, don Bernardino de Mendoça mourut le 4 juillet 1595.

(1) Nau, ancien secrétaire du cardinal de Lorraine, avait remplacé auprès de Marie Stuart, en qualité de secrétaire chargé de la correspondance française, Raullet, mort en 1574 (Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, II, 268). — Sur le projet d'association entre Marie Stuart et son fils, projet qui ne fut jamais, de la part de Jacques VI et de ses ministres, qu'une véritable tromperie, voyez dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 82, la commission donnée par Marie Stuart, en date du 5 janvier 1585.

* Voyez les lettres adressées par le Roi à Mendoça, notamment celles des 28 janvier, 23 avril, 6 et 20 mai 1582, 12 septembre 1583 et 18 juillet 1586, et dans les papiers de Simancas, A. 57, nos 16-19, les lettres de rappel du 14 juillet 1589.

** Lettre de Philippe II à J.-B. de Tassis, en date du 2 septembre 1584 : « Las particularidades de la respuesta se fiaran á don Bernardino de Mendoça que va á condolerse de la muerte del de Alanson. » Fonds de Simancas, A. 56, no 13-17. — Autre lettre de Philippe II à Tassis, en date du 27 septembre : « Me ha parescido ordenaros, como por la presente lo hago, que os halleys en Bles, ó donde la corte estará para el tiempo que don Bernardino aya de llegar allí, porque el primer offrecimiento de la condolencia á que él va es bien que os halleys los dos juntados. » Fonds de Simancas, A. 56, nos 12-16.

*** Voyez p. 221, note 1.

**** Archiv. de l'Emp., B. 64, nos 215, 217. *A Dios he de dar infinitas gracias por el haverme inspirado no pusiesse mano en negocio despues que el duque de Parma entró en este reyno.*

delante de Gre, embaxador de su hijo, á la de Ingalaterra haver consentido en ella, y el Gre negadolo. Y queriendo llevar la Reyna de Ingalaterra al cabo la averiguacion desto, se resolvió de embiar al Nao en compañia de Wat en Escocia. Y estando ya de partida, la suspendió por haverse descubierto cierta traycion que rebeldes del de Escocia que residen en Ingalaterra, con intervencion de la Reyna, havian platicado con algunos varones de Escocia, de los quales han degollado dos (1) : y el uno era el castellano de Dombertan, que, por tener platica con la Reyna de Ingalaterra, le quitó el Rey la tenencia dandola al duque de Lenos que murió.

A Wat le ha embiado la Reyna con cartas escritas de su mano para este Rey y su madre, pidiendoles le entregue al Escoces que scriví á V. M. que havian prendido, llamado Morgen, que está en la Vastilla. No se entiende que el Rey se le dará. Y por haver tomado algunos papeles al Morgen, por los quales se ha visto que tenia communicacion con un gentilhombre, llamado Corsela, del embaxador de Francia que reside en Ingalaterra, sobre materia de Catholicos y de la Reyna de Escocia, la de Ingalaterra embió á pedir al embaxador embiasse luego al dicho Corsela en Francia; y assi lo ha hecho.

Al doctor Pare, que havian prendido, le cortaron la cabeça (2). Y al condenalle, presentandole una carta fingida del cardenal de Coma, en que dezia que siguiesse su buen proposito, que Su Santidad le daria indulgencia plenaria; y preguntando si havia rescebido aquella carta, y concediendolo, el juez le condemnó á muerte, diziendole que no havia menester mas confession que aquella.

Respondió el Pare que como ya podria hablar que no era aquella la fee que le havian dado; lo qual sabia la Reyna. Cosa que haze pensar á muchos de los mismos Ingleses no haver sido

(1) Cunningham de Drumwhasel et Douglas de Mains. Suivant Robertson, *Histoire d'Écosse*, liv. VII, t. III, p. 163 de la traduction française, ces exécutions eurent lieu bien moins pour punir de véritables conspirations que pour satisfaire l'insatiable avidité et les haines du comte d'Arran.

(2) Cette exécution eut lieu le 25 fevrier.

justamente condemnado el Parc, y ser fiction la carta, cuya copia embio con esta á V. M. (1).

Paris, á v de avril 1585.

PARIS. — 1585. — 16 JUILLET.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 56, nos 53 et 54. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelle résidence assignée à Marie Stuart. — Conditions imposées par sir Amyas Pawlet en prenant la garde de la Reine d'Écosse, dont il n'a voulu se charger que si l'on éloignait de la province tous les gentilshommes soupçonnés de catholicisme. — Articles rédigés dans le Parlement au sujet de Marie Stuart et dont la traduction latine est envoyée au Roi d'Espagne par l'ambassadeur. — Mort du comte de Northumberland, prisonnier dans la Tour de Londres. — Lettre écrite à ce sujet par Walsingham, qui affirme que le comte est parvenu à se procurer par un de ses gardiens un pistolet chargé de trois balles avec lequel il s'est suicidé. — Invraisemblance d'un pareil récit, qui ne peut s'accorder avec les précautions minutieuses observées à la Tour à l'égard de tous les prisonniers, et surtout lorsqu'il s'agit d'un personnage d'importance comme le comte de Northumberland. — Conviction de l'ambassadeur que le comte a été mis à mort par ordre du Conseil. — Ses craintes que l'on n'agisse de même à l'égard du comte d'Arundel et des autres prisonniers catholiques. — Tentative d'empoisonnement déjà faite six mois auparavant contre les comtes de Salisbury et de Northumberland, et qui n'a manqué son effet que grâces aux soins du docteur Arsil, médecin catholique alors prisonnier avec eux. — Nouvelles d'Écosse. — Prochaine arrivée d'un ambassadeur de Danemark qui vient sous prétexte de traiter du mariage du Roi d'Écosse avec l'une des filles du Roi de Danemark, mais en réalité pour négocier une ligue entre l'Angleterre, l'Écosse et les autres États protestants. — Démarches faites auprès du Roi d'Écosse par Édouard Wotton pour qu'il prenne sous sa protection les révoltés de Hollande et de Zélande. — Subsides qui lui ont été offerts à cet effet par la Reine d'Angleterre.

Despues de los ultimos avisos que escreví á V. M. á postrero del passado, entiendo que á la Reyna de Escocia la han señalado las casas de Borton y Heber de Sert (2), que eran de milort Paget,

(1) Je n'ai pas retrouvé cette copie, que l'ambassadeur avait jointe à sa dépêche, et qui aura été renvoyée au duc de Guise, comme le fait pressentir cette note marginale: *Creyose que era para Mucio, que llevava mas camino que no que fuesse para este.* Mais il est à croire que cette lettre du cardinal secrétaire d'État Como au docteur Parry est celle que Sadler a publiée dans son Recueil, t. II, p. 500, et qui est conçue en termes généraux. Sur cette obscure affaire de Parry et de Nevil, voyez le docteur Lingard, *Histoire d'Angleterre,* t. VIII, p. 244 et suivantes de la traduction française.

(2) Ces renseignements sont inexacts, et d'ailleurs les noms anglais des lieux que l'ambassadeur a voulu désigner sont tellement défigurés qu'il m'a été impossible de les reconnaître et de

dandole todos los muebles dellas, en la provincia de Forgier, y y no aver querido Ser Polet encargarse con juramento de la guarda de la dicha Reyna, porque los discurcivos no, si no hechavan todos los gentileshombres que tenian sospecha ser catholicos fuera de la provincia; lo qual se ha hecho. Y con esta embio á V. M. los articulos, que en materia de la Reyna de Escocia ha hecho hazer en el Parlamento la de Inglaterra, traduzidos de ingles en latin (¹).

El conde de Northumberland, que estava presso en la Torre de Londres, ha escrito el secretario Valsinghen averse muerto (²), pidiendo á la guardia que le tenian que le truxesse un pistolete cargado con tres balas : cosa bien mala de creer para los que saben quan estrecha prision es aquella, que las guardas que los sirven no les dan aun la comida sin la intervencion del castellano, principalmente á una persona como el conde ossalle dar armas! De donde arguyen, por havelle hallado muerto con las tres balas, ser negocio que los consejeros han guiado. Y de temer no hagan lo mismo con el conde de Arandel y otros catholicos pressos, que son muchos, á causa de haverse descuvierto, seys meses ha, hizieron dar veneno al conde de Josberis (³) y al mismo conde de Nortumberlan, segun me dizen, pero acerto á ser tan lento que Arsil, el medico catholiço que está preso, fuesse parte para remediallos : el qual dixo á los dos mismos condes ser veneno

les retrouver. Je me contenterai de rétablir les faits en prenant pour guide le résumé du prince Labanoff : « La Reine d'Écosse quitta sa résidence de Wingfield le 13 janvier 1584; elle s'arrêta un jour à Derby, et arriva le lendemain au château de Tutbury, dans le comté de Stafford, où elle resta pendant quelque temps sous la garde de sir Ralph Sadler et de Sommers, qui la remirent, au commencement de mai, entre les mains de sir Amyas Pawlet, puritain sévère, attaché à Leicester, dévoué à Élisabeth, détestant les Catholiques, incapable de condescendance comme de pitié pour sa prisonnière. » (Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 281.)

(¹) Voyez dans le Recueil des *Statutes of the Realm*, t. IV, p. 704, le texte de ce statut, qui fut promulgué en décembre 1584 (le Parlement s'était ouvert le 23 novembre), et dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 76, l'adhésion de Marie Stuart, en date du 5 janvier 1585, dont Élisabeth voulut plus tard s'appuyer pour s'arroger le droit de juger la Reine d'Écosse.

(²) Henri Percy, comte de Northumberland. Cette mort, qui arriva le 20 juin, fut évidemment le résultat d'un assassinat. Sir Walter Raleigh, dans une lettre écrite à lord Cecil en 1601, dit, en en parlant comme d'un fait qui leur était bien connu à tous deux, que le comte fut assassiné à l'instigation de Hatton (Voyez cette lettre dans le Recueil de Murdin, p. 811, cité par Lingard, t. VIII, p. 264).

(³) *Josberis* est un de ces noms défigurés par le déchiffreur et qu'il est bien difficile de reconnaître. J'ai pensé, à cause de la désinence, que l'ambassadeur a pu vouloir désigner le comte de Salisbury, parent du comte de Westmoreland.

su maladia. El de Nortumberlan tenia aqui tres hijos para que se criassen catholicamente.

De Escocia se tiene aviso que aguardava el Rey un embaxador del de Dinamarca, que es su gran chanciller; el qual venia á tratar se ligasse con la de Inglaterra y los demas principes protestantes, y con esta color el casamiento entre el de Escocia con la hija de Dinamarca (1). No era partido Eduardo Uton (2), embaxador de la de Inglaterra, de aquella corte, el qual avisan que tratava que el de Escocia tomasse declaradamente la protection de los rebeldes de Holanda y Zelanda, ofrezciendole la de Inglaterra grandes partidos quando viniesse en ello. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á XVI de julio 1585.

1585. — 19 SEPTEMBRE.

Avissos de Inglaterra de 19 de septiembre 1585.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 56, n. 85. — Déchiffr. officiel.*)

Départ du comte de Shrewsbury pour les comtés de Derby et de Stafford, dont il est lord lieutenant. — Remercîments qu'il est venu faire à la Reine d'Angleterre de l'avoir délivré de deux démons, savoir, sa femme et la Reine d'Écosse. — Conseil qu'il a donné à Élisabeth de prendre sous sa protection la Hollande et la Zélande, s'offrant d'y aller en personne, si on lui confiait cette mission. — Bonne santé dont jouit la Reine d'Écosse. — Précautions minutieuses prises par sir Admyas Pawlet, non-seulement pour la garder, mais pour être instruit de tout ce que font et disent ladite Reine et ses serviteurs. — Vifs dissentiments entre le comte de Leicester et le grand trésorier, lord Cecil, au sujet de l'alliance de l'Angleterre avec la maison de Bourgogne. — Efforts du trésorier pour rompre cette alliance, tandis que le comte voudrait la maintenir. — Persécutions contre les Catholiques d'Angleterre, qui sont frappés d'une terreur telle, qu'ils sollicitent l'autorisation d'émigrer en Allemagne. — Offre qu'ils font de donner toutes les garanties désirables qu'ils ne se mêleront à aucune intrigue contre la Reine, et ne fourniront aucun sujet de plainte. — Noms des principaux auteurs de cette supplique. — Influence toujours croissante de la Reine d'Angleterre sur le

(1) Sur cette ambassade envoyée à Jacques VI par Frédéric II, voyez les *Mémoires* de Moysie, p. 53. — Suivant Moysie, cette ambassade avait pour objet apparent, non pas le mariage du Roi d'Écosse avec la princesse Anne de Danemark, mariage qui ne s'effectua qu'en 1589, mais une demande faite par le Danemark pour être admis au rachat des îles d'Orkney et de Shetland.

(2) Édouard Wotton. Sur le caractère de cet envoyé, qui sut gagner immédiatement les bonnes grâces de Jacques VI, voyez notre tome IV, p. 2, note, et Robertson, *Hist. d'Écosse*, liv. VII, t. III, p. 173 et suivantes de la traduction française.

Roi d'Écosse. — Conférence indiquée pour la fin de septembre entre le comte de Huntingdon et le baron d'Evers pour la Reine d'Angleterre, d'une part, le baron de Sinclair et le comte de Ross pour le Roi d'Écosse, d'autre part, dans le but de traiter d'une alliance offensive et défensive entre les deux couronnes. — Avis que le baron Paget, Charles Paget son frère, Thomas Throckmorton, Thomas Morgan et Francis Arundel ont été déclarés coupables de lèse-majesté. — Détention en Angleterre du baron de Fernihurst, à raison de la mort du fils du comte de Bedford. — Lettres du père Edmond, jésuite écossais, qui affirme que, de concert avec un autre religieux de son ordre, il a, en six mois, ramené plus de dix mille personnes à la foi catholique.

El conde de Shreubury ha partido para ir en Darbisser, siendo lugartheniente de dos condados de Darbi y Stafford. Bessó las manos á la Reyna de Inglaterra, diziendole hazello por havelle librado de dòs diablos, que heran la Reyna de Scozia y su muger. Persuadió á la Reyna que no se fiasse en amistad estrangera, y de tomar la protection de Holanda y Zelanda, prometiendo de yr él em persona, si ella se lo mandava, y de entretener y sustentar dos mill hombres á su costa.

La Reyna de Escocia se halla bien de salud; y la guarda muy estrechamente Amias Paulet, el qual a puesto quarenta hombres de los suyos para su guardia y espialla, haziendo amenudo imformaciones de lo que haze y dize, assi la dicha Reyna como sus criados.

Ay grande descontento entre el conde de Lecester y el Gran Thessorero, contradiziendo; el Cicil persuadiendo romper con la cassa de Borgona, y el Lecester al contrario persuadiendola, quanto puede; con la autoridad que tiene haze condescender á la Reyna á su opinion y desminuyr la del Thesorero.

La persecucion y miedo en Inglaterra es tan grande que la mayor parte de los Catolicos hazen instancia procurando de ser desterrados en Alemania; y ofresen de dar muy sufficiente seguridad que no entraran en ninguna platica ni trato contra la Reyna ni la daran alguna caussa de ofensa. Los principales que suplican esto son : messire Thomas Tresamel, messire Guillaume Castebye, y M. Jhean Talboth.

El Rey de Escozia parece ser muy dependiente de la Reyna de Inglaterra y de seguir su umor; y cerca de la fin de septiembre,

el conde de Hontington y el baron Evers, por la Reyna de Inglaterra, y el baron Saninctiler y el conde de Rothesse, por el Rey de Escocia, se juntarian para acordar una liga offenssiva y defenssiva.

Al baron Paget, Charles Paget, su hermano, Thomas Trongmorton, Thomas Morgan, Francisco Arandel, havian declarado en crimen lese-magestatis.

De Escocia avissan estar todavia presso en Inglaterra el baron Ferneste (1), por la ocassion de la muerte del hijo del conde de Bethefort. Y el padre Etmon, escoces, de la compañia de Jhesus, que fue en Escocia con otro compañero, afirma por sus cartas haver reconciliado á la Yglessia catholica romana, en seis messes, passadas de diez mill almas.

1585 — 29 Novembre. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 56, n. 118. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles d'Écosse reçues par lettres de Londres en date du 14. — Entrée en Écosse des comtes d'Angus, Marr et Morton, à la tête de trois mille cavaliers, laissant derrière eux à la frontière beaucoup de troupes anglaises. — But de cette entreprise, qui est de renverser du pouvoir le comte d'Arran.— Inimitié capitale entre ce seigneur et le comte de Maxwell, qui avait déterminé ce dernier à se déclarer pour les rebelles. — Résolution prise en conséquence par le Roi de se retirer auprès du comte de Huntly. — Représentations faites à lord Maxwell, qui depuis l'ont décidé à abandonner le parti des rebelles et à se joindre au comte de Huntly. — Départ du Roi pour le château de Stirling, d'où il a envoyé au comte de Huntly et à lord Maxwell toutes les troupes qu'il a pu réunir. — Nouvelles du 15 qui affirment que le Roi, se trouvant à la tête de forces supérieures, a résolu d'attaquer les rebelles.

De Escocia, despues de los ultimos avisos que escriví á V. M., se entiende por cartas de 14 desse de Londres, haver entrado el conde de Angise, Marra y Morton el moço, con tres mil cavallos escoceses todos, dexando á las espaldas en la frontera mucha

(1) Ker de Fernihurst. La querelle qui s'était élevée entre ses gens et ceux de sir John Forster, et dans laquelle périt lord Russel, fils du comte de Bedford, avait eu lieu le 28 juillet (Voyez Tytler's *History of Scotland*, t. VIII, p. 257).

gente de la Reyna, y esto con voz de querer echar del govierno al conde de Aran, cuyo enemigo es grande el conde de Mexil. Lo qual le hazia haver juntado el golpe de gente y caminar la buelta de los rebeldes. Por cuyo respecto el Rey se havia resuelto de retirarse para el conde de Ontegre. Pero sabido que el dicho conde de Ontegre y algunos Teatinos escoceses, que estavan allá, havian representado al dicho conde de Maxil, que haze profession de catholico, lo mal que les estava ponerse contra el Rey de parte de los rebeldes, por sola la enemistad del conde de Arran, havia mudado de proposito y juntadose con el de Ontegel; y con tanto el Rey se havia buelto al castro de Esterlin y embiado las fuerças que avia podido juntar al conde de Ontegre y Maxil, entre el castillo de Esterlin y la abadia de Albroc, que era adonde se hallavan los rebeldes : con quien se entiende que á los 15 tenia resuelto el Rey de convatir, por hallarse superior de fuerças (1).

De Paris, á XXIX de noviembre 1585.

PARIS. — 1586. — 1er FÉVRIER.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 26. — Déchiffr. officiel.*)

Succès obtenus en Écosse par les pères de la compagnie de Jésus. — Pauvreté du pays. — Dénûment absolu dans lequel ils se trouvent. — Prière qu'ils ont chargé l'ambassadeur d'adresser de leur part au Roi d'Espagne pour qu'il leur vienne en aide et leur fournisse les moyens d'acheter tout ce qui est nécessaire pour la célébration du service divin, ainsi que des livres d'instruction chrétienne.

Los padres de la compañia de Jesus, que por orden de Su Santidad estan en Escocia, hazen mucho fructo en aquel reyno. Por la pobreza dél se hallan necesitadissimos, y sin poder tener con que hazer hornamentos ni calices para dezir misas, y lo demas que requiere al sacrificio divino, y assimismo para *doctrinas christianas* y otros libros de espiritu. Hanme pedido suplique á

(1) Voyez dans Tytler, t. VIII, p. 153, le récit de cette tentative des lords exilés, qui se termina par un succès complet et par la chute du comte d'Arran.

V. M. sea servido de hazelles alguna limosna para esto, con que poder alentar en tan santa obra, que reconocen aver sido V. M. causa por cuyas manos se ha de acabar.

De Paris, á primero de hebrero 1586.

PARIS. — 1586. — 12 MAI.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A DON JUAN DE IDIAQUEZ.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 310. — Déchiffr. officiel.*)

Instante recommandation faite par don Bernardino de Mendoça à don Juan d'Idiaquez de déchiffrer ce qui va suivre avec la plus grande attention et de le remettre en main propre au Roi d'Espagne. — Soin que l'ambassadeur a pris lui-même de chiffrer cette note de sa propre main. — Avis qui lui a été donné d'Angleterre que quatre hommes, sur lesquels on peut compter et qui ont leur entrée dans le palais de la Reine, ont, depuis plus de trois mois, comploté de s'en défaire. — Serment par lequel ils se sont liés, l'un à l'autre, pour l'exécution de leur projet. — Information qu'ils doivent faire passer à l'ambassadeur par le prochain courrier pour lui faire savoir s'ils emploieront le fer ou le poison, et le moment qui sera choisi. — Avertissement que l'ambassadeur transmettra à cet égard au Roi d'Espagne, en le suppliant, de la part des conjurés, de leur venir en aide, une fois que leur projet aura été accompli. — Leur résolution de ne confier ce projet à personne au monde si ce n'est à don Bernardino de Mendoça, avec lequel ils sont liés par la reconnaissance, et sur la discrétion duquel ils savent pouvoir compter.

MUY ILLUSTRE SEÑOR,

Lo que aqui diré, supplico á vuestra merced mande se descifre con cuydado y se ponga en manos proprias de Su Magestad. Va cifrado de la mia.

De Inglaterra me han avisado quatro hombres de cuenta [1], y que andan de puertas adentro en casa de la Reyna, aver platicado mas de tres meses de acabar á la Reyna; y á la fin averse acordado y juramentado todos quatro unanimes de hazello. Y que, si seria con veneno ó yerro, y á qué tiempo, me avisaran con el primero, para que lo escriviesse á Su Magestad, suplicandole de su parte fuesse servido de socorrelles, effectuado el negocio, el

[1] Cette lettre est le premier indice de la conspiration de Babington (Voyez ci-après la dépêche du 13 août).

ual no descubrieran á otro hombre que á mí, á quien estavan un obligados y fiados de secreto. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á XII de mayo 1586 (1).

1586. — 15 Mai. — Elgin.

LE COMTE DE HUNTLY A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 362. — Original.*)

rojet formé par le comte de Huntly, avec le concours des principaux seigneurs d'Écosse et l'assentiment du duc de Guise, pour remettre le Roi d'Écosse en liberté et rétablir la religion catholique. — Approbation donnée par le Roi d'Écosse à cette entreprise, dont il a seulement retardé l'exécution jusqu'au moment où il n'aurait plus à redouter la puissance de la Reine d'Angleterre. — Résolution prise par le comte de Huntly, de concert avec les principaux seigneurs de son parti et de sa famille, d'implorer l'appui du Roi d'Espagne. — Leur conviction, s'ils obtiennent cet appui, de rétablir non-seulement le Roi, mais aussi la religion catholique en Écosse. — Avantages que le Roi d'Espagne retirerait d'une telle entreprise, qui aurait pour principal résultat de mettre la Reine d'Angleterre hors d'état d'attaquer ses voisins. — Charge donnée à Robert Bruce de faire de plus amples communications au Roi d'Espagne. — Confiance entière qu'on peut lui accorder. — Instances pour obtenir une prompte réponse.

Ad Regem Catholicum (2).

Cum nihil regiam Majestatem Tuam magis deceat quam afflics aliorum principum rebus opem aliquam et auxilium afferre, cit singularis tua in serenissiman meam Reginam ac filium jus Regem benevolentia, nec non præclarum illud propagandæ ligionis studium, quod in summam totius Reipublicæ Chrisanæ utilitatem in te semper excelluit, ut hisce meis literis reiam Vestram Majestatem interpellarem. Ab eo tempore quo renissimus meus Rex, perduellium suorum insidiis, ac Angliæ eginæ astu, in hostium manus venit, pro ea fide, quam prinpi meo debeo, aliorum nobilium virorum auxilio fretus, et

(1) Au dos : *Don Bernardino de Mendoça, á 12 de mayo 1586, de su mano.*

(2) Cette lettre et les deux suivantes étaient des blancs-seings que le comte de Huntly, lord aude Hamilton et le comte de Morton avaient envoyés au duc de Guise, en lui laissant le soin les faire remplir (Voyez ci-après la dépêche du 23 juillet 1586).

consilio magnanimi D. ducis Guisii ad id accensus, me in pristinam illum libertatem vindicare suscepi, simulque religionem catholicam in regno restituere. Quam rem, etsi Rex sibi pergratam esse significaret, meque eam facile ad optatum exitum perducturum confideret, veritus tamen Angliæ Reginæ vires ac potentiam, præsertim cum in suo regno non omnia satis pacata haberet, ut in aliud tempus illi negotio supersederem jussit, donec certa ratio iniri posset qua in eam assereretur libertatem ut Reginæ Angliæ vires illi pertimescendæ amplius non essent. Quod cum sæpe multumque mecum cogitassem, ac cum potentissimis hujus regni viris, qui mecum sanguine ac religione pariter conjuncti sunt, contulissem, nulla nobis illi rei gerendæ ratio melius occurrit quam ut V. M. opem imploraremus. Quam si, ut speramus, concesserit, non modo Regem in libertatem vindicare, verum etiam, divina ope, catholicam fidem, jam ab aliquot annis in hoc regno collapsam, instaurare nos posse confidimus. Id vero Vestræ Majestati, præter immortalem nominis sui gloriam, ac singulare divini numinis obsequium, emolumenti accedet, quod facile, conjunctis copiis, ita Angliæ Reginæ vires domi frangemus ac debilitabimus ut in transmarina loca commeatum vel militem mittere non audeat.—Robertus Bruseus, vir nobilis, religione catholicus, fide nobis admodum probatus, et rerum usu satis expertus, coram plura significabit; cui ut fidem adhibeat non minus quam nobis ipsis si præsentes essemus V. M. vehementer obsecramus. Id vero a regia tua benignitate cum primis contendimus uti responso suo, quam citissime fieri poterit, nos dignetur. Nos enim de Suæ Majestatis voluntate quamprimum certos fieri, plurimum nostra sed plus causæ publicæ interest. Deus Vestram Majestatem, vere catholicam, afflictæ Reipublicæ Christianæ diutissime conservet incolumem!

Elginæ Moraviæ, xv maii anno Domini 1586.

Majestatis Vestræ Catholicæ humillimus et obsequentissimus servus,

GEORGIUS, COMES DE HUNTLYE.

1586. — 20 Mai. — Édimbourg.

LORD CLAUDE HAMILTON A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n° 360. — Original.*)

Promesses qui avaient été faites par l'ambassadeur d'Espagne à lord Claude Hamilton pendant son exil en Angleterre. — Résolution que lord Claude a prise d'écrire au Roi d'Espagne pour une affaire de la plus haute importance. — Hostilités continues d'Élisabeth contre Marie Stuart et contre son fils. — Conspiration qui vient d'être ourdie, à son instigation, pour s'emparer de la personne du Roi d'Écosse. — Chagrin causé par cet événement à lord Claude, qui était alors en France. — Entreprise qu'il a concertée, à l'exhortation du duc de Guise, avec Huntly, Morton, Crawfurd, Montrose et autres, pour remettre le Roi en liberté et rétablir la religion catholique en Écosse. — Communication que lord Claude Hamilton a donnée lui-même de toute l'affaire au Roi d'Écosse. — Désir de ce prince d'en différer l'exécution, dans la crainte de s'attirer de la part de la Reine d'Angleterre une guerre ouverte qu'il ne serait pas en état de soutenir. — Nécessité pour les seigneurs écossais de venir au secours de leur Roi. — Insuffisance des forces dont ils peuvent disposer. — Résolution qu'ils ont prise de recourir à l'assistance du Roi d'Espagne comme à leur ancre de salut. — Leur conviction, s'ils peuvent obtenir cet appui, qu'ils délivreront leur Roi et rétabliront la religion catholique en Écosse. — Offre qu'ils font au Roi d'Espagne, s'il veut ensuite se servir d'eux pour renverser la Reine d'Angleterre, de consacrer leur vie à cette entreprise. — Confiance entière que Philippe II peut accorder à Robert Bruce, envoyé vers lui par les seigneurs écossais.

Ad Regem Catholicum.

Cum in Anglia, ob fidem erga serenissimam Reginam meam, exularem, Vestræ Majestatis legatus, qui tum ibi agebat, tam multa, si in Hispanias proficisci vellem, mihi, Vestræ Majestatis nomine, promisit ut nunc, de re omnium maxima cogitanti, id me non mediocriter impelleret ut ad Vestram Majestatem literas darem. Angliæ Regina, ut seditiosos ubique homines in suos principes solet armare, ita serenissimæ Scotiæ Reginæ ac serenissimo nostro Regi, illius filio, semper extitit infestissima, ut, non ante multos menses, alios pecunia corruperit, alios aperto marte incitarit, qui Regem armata manu invaderent. Quod cum me, tum in Galliis absentem, aliosque hujus regni proceres non parvo mœrore afficeret, hortatu magnanimi D. ducis Guisii, qui nobis consilii præcipuus auctor fuit, mox ut huc redii, re cum nepote meo Huntleo comite, Mortonio comite, Crafurdio, Mon-

trosio, aliisque communicata, de Rege in libertatem vindicando et catholica religione instauranda serio cogitare cœpimus, ac cum hostibus nostris, qui in hoc regno sunt, viribus superiores videremur, ad Regem accessi eumque de re tota certiorem feci. Qui, cum ob singularem in eum omnium nostrorum fidem gratias ex animo egisset, veritus ne aperto marte Angliæ Regina in eum bellum moveret, cujus viribus nos soli, præsertim cum domestici hostes ne deessent, resistere non possemus, satius sibi esse respondit cum Angliæ Regina aliquandiu connivere, quam in apertum se ac nos omnes conjicere discrimen. Hic est rerum nostrarum status, Rex potentissime, ut, nisi opem principi nostro feramus, vix longo tempore tutus esse possit; et, si nostris tantum nixi viribus id præstiterimus, res etiam periculo aliquo non vacet. Quare ad V. M., quem Deus singulari suo munere totius Reipublicæ Christianæ columen esse voluit, tanquam ad sacram anchoram in rebus adeo afflictis confugimus. Cujus si eam quam speramus opem senserimus, non modo principem nostrum ex hostium manibus nos erepturos, verum etiam catholicam religionem in toto Scotiæ regno restauraturos confidimus. Et, si Majestas Vestra opera nostra in debellanda Angliæ Regina uti voluerit, libenter in ea re, si opus erit, etiam vitam ponemus. — Ex Roberto Bruseo, viro ob constantiam in religione catholica et fidem erga Reginam nostram Regemque ejus filium nobis cognito et in primis probato, cætera quæ ad rerum nostrarum statum pertinent V. M. intelliget. Rogamus proinde V. M. uti ei credat in omnibus tanquam nobis ipsis si præsentes essemus, ac ut responso nos aliquo dignetur. Deus optimus maximus Vestram Majestatem Reipublicæ Christianæ diu servet incolumem!

Edinburgi, vigesimo die maii 1586.

Majestatis Vestræ Catholicæ humillimus et obsequentissimus servus,

CLAUDIUS HAMILTONN.

1586. — 20 Mai. — Édimbourg.

LE COMTE DE MORTON AU ROI D'ESPAGNE.

rch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 356. — Original.)

tion prise par le comte de Morton de joindre ses instances à celles de lord de Hamilton et du comte de Huntly pour déterminer le Roi d'Espagne à riser leur entreprise. — Moment favorable pour la tenter. — Haine du Roi osse contre les ministres protestants. — Forces suffisantes que possèdent les neurs catholiques d'Écosse pour maîtriser les hérétiques, si ceux-ci n'avaient ours sous la main les secours de l'Angleterre. — Reconnaissance du Roi d'É- e et de tous les Catholiques de la Chrétienté pour le Roi d'Espagne s'il veut rder les secours qu'on lui demande. — Mission donnée à Robert Bruce au- du Roi d'Espagne, qui est prié de lui accorder toute confiance.

Ad Regem Catholicum.

m D. Claudium Hamiltonum ac Huntleum comitem, sum- hujus regni proceres, ad V. M. literas dedisse intellexissem, etiam, cui communis cum illis causa est, ad scribendum ium adjeci, ut, non meo tantum et illorum, verum etiam olicorum omnium nomine, V. M. opem implorarem ut Prin- n nostrum in plenam tandem ac optatam libertatem asserere mus. Quare futurum minime dubitamus ut, nullo prope- ım negotio, avitam et catholicam religionem, in Scotia psam, in integrum restituamus. Cujus rei suscipiendæ stu- ı nostrum ardentissimum magnanimus dominus dux Guisius iquot annis et nunc maxime exsuscitat, cum spes perficiendæ r quam antea, Dei beneficio, nobis affulget. Rex enim noster es Calvinianos ministros ex animo odit, ac optimo semper itholicos fuit animo, et mihi etiam ipsi ut, more majorum rum, in meis viverem ditionibus ultro concessit. Neque n, Rex potentissime, tam tenues sunt facultates nostræ quin e hæreticis omnibus, qui in hoc regno sunt, obsistere possi- , nisi illis semper præsens esset Anglorum auxilium, nos omni externi militis auxilio plane simus destituti. Quare, potentissime, si opem nobis ferre dignabitur, Regem nos- ı ac Catholicos omnes hoc sibi tam insigni beneficio perpetu

devinciet; dabitur etiam opera ne illud in ingratos contulisse videatur. Cætera ex Roberto Bruseo, viro nobili, ac benevolentia et fide erga Rempublicam singulari, quem ad Vestram misimus Majestatem, cui, ut nobis ipsis, fidem adhibeat vehementer petimus, ac ut nos saltem aliquo dignetur responso; nam V. M. mentem erga nos et hos nostros conatus nobis quamprimum perspectam esse, nostræ multum, sed plus omnino causæ ipsius, interest. Deus Optimus Maximus Vestram Majestatem toti Reipublicæ Christianæ et huic nostræ diutissime conservet incolumem!

Edinburgi, vigesimo die maii 1586,

Majestatis Vestræ Catholicæ humillimus et obsequentissimus servus,

JOHANNES, COMES DE MORTONN.

1586.

Certains advis touchant les lettres et articles présentez au Roy par Robert de Bruce, escossois.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 358. — Copie.*)

Importance de l'affaire poposée au Roi d'Espagne. — Honneur et profit qu'il peut en tirer, tout en ne faisant que peu de dépense. — Mérite envers Dieu et gloire envers les hommes qui résulteraient pour Sa Majesté du fait seul d'avoir rétabli la religion catholique en Écosse. — Origine espagnole de la nation écossaise, parmi laquelle un Espagnol, S. Palladius, a le premier répandu les lumières de l'Évangile, tellement que le rétablissement de la vraie foi en Écosse semble appartenir de droit à un prince espagnol. — Influence que la conversion de l'Écosse exercerait sur celle de l'Angleterre et de l'Irlande. — Facilités que Philippe II aurait d'ailleurs, une fois maître de l'Écosse, pour envahir l'Angleterre quand bon lui semblerait. — Certitude pour lui de se débarrasser des dommages que les Anglais lui causent en Flandre et dans les Indes, en les forçant à se défendre chez eux, et cela avec moins de perte, en hommes et en argent, que s'il s'agissait de reprendre sur eux deux ou trois villes dans les Pays-Bas. — Foyer de rébellion qui, de l'Angleterre, porte le trouble dans toute la République chrétienne. — Moyens assurés que donnerait la conversion de l'Écosse pour éteindre ce foyer et l'empêcher d'alimenter la rébellion des hérétiques en France et dans les autres pays. — Éloge des trois seigneurs écossais qui offrent leurs services au roi d'Espagne. — Triple garantie qu'ils lui donnent : d'abord l'estime du duc de Guise, puis la modération de leur demande, enfin l'offre qu'ils font de ne recevoir qu'après l'exécution les cent cinquante mille écus qu'ils jugent suffisants pour accomplir une si vaste entreprise. — Désir de Bruce d'obtenir communication des objections qui pourraient être faites, et d'être

admis à y répondre avant que le Roi adopte un parti. — Instances pour qu'une résolution soit prise dans le plus bref délai. — Danger imminent que court le jeune Roi d'être emmené en Angleterre. — Difficulté de garder longtemps un secret qu'il a fallu confier à un grand nombre de personnes. — Mesures que prendraient certainement, si l'affaire venait à s'ébruiter, les seigneurs de la faction ennemie qui ont le Roi entre les mains et qui pourraient susciter de graves difficultés. — Nouvelles instances faites par Bruce, au nom des seigneurs écossais, afin d'obtenir une prompte résolution. — Prière qu'il adresse à Philippe II pour que, si Sa Majesté ne juge pas convenable de le renvoyer immédiatement en Écosse, elle y fasse passer quelqu'un des siens pour donner espoir et courage aux seigneurs catholiques et lui rendre en même temps un compte exact de l'État du pays.

Plaise à Sa Majesté considérer l'importance de cest affaire (1), et comme il n'est possible en nul aultre part, avec trois fois plus de deniers, de produire ung effect ou si util, ou si honnorable, quand bien il n'y auroit (comme certainement il y a) aultre conséquence que la seule réduction d'ung royaume, anciennement si chrestien, à la vraye lumière de la foy; de la quelle Sa Majesté estant cause, comme si facilement elle peult estre, grandz seront ses mérites envers Dieu et grande sa gloire envers les hommes.

Oultre le bien susdict, par ce mesme moyen et peu d'aide, Sa dicte Majesté se rendra ceste nation perpétuellement obligée, et par le lien de la vraye religion asseurera son amitié, luy estant desjà astraincte par sa descente et origine jadis prinse des Espaignes, et pour la première clarté de l'Évangile annoncé par sainct Paladius, espaignol, qui feut envoyé par le pape Victor, environ l'an de nostre salut 250; tellement qu'il semble que, comme ceste nation a prise et son origine et le commencement de la vraye foy des Espaignolz, que le droit d'y restituer la mesme foy appartient encores à iceux.

Davantage, de la conversion de ce royaume dépend quasi aussi celle d'Angleterre et Irlande, à raison du voisinage, de la participation d'ung mesme langage, de la conformité des meurs et inclinations, et de la fréquentation, conversation et communication ordinaire des ungs avec les aultres, etc.

(1) Cette affaire, qui aurait pu en effet avoir les plus graves conséquences, et que don Bernardino appuya de tout son crédit, manqua par les atermoiements sans fin et la mauvaise volonté du prince de Parme (Voyez la suite de la correspondance).

Au surplus, par ce moyen aussi, Sa Majesté intimidera plus l'Angleterre que si elle eust exterminé tous les Anglois qui occupent ses païs de Hollande et Zélande. Car en cecy il ne feroit que purger son païs, sans estre aultrement près de ses ennemys pour les endommager; et par la réduction de l'aultre, il tiendra la porte de derrière d'Angleterre ouverte et libre pour l'envahir, quand bon luy semblera, avec l'aide et support du païs réduit. Qui est la chose du monde qui donne plus de craincte aux hérétiques Anglois et les faict faire de fort grandz despens pour obvier à icelle.

Item, oultre le grand bien de la République Chrestienne et le salut de tant d'âmes, oultre l'acquisition d'aultant d'amys et serviteurs, oultre la craincte et perte de courage de l'ennemy et les moyens très facilz de l'endommager, il n'y a meilleur expédient ou moyen plus prompt, pour imposer bientost la fin à la guerre de Hollande et Zélande, et nettoyer les Indes, que de commencer par l'Escosse et l'avoir à sa dévotion, comme Sa Majesté peult aisément avec le peu de moyen dont on la supplie; et puis par l'Escosse, et avec son aide, envahir l'Angleterre (ce que l'on peult faire alors des deux costez, si on veult) et contraindre les Anglois de vuider et abandonner le Païs-Bas et se retirer chez eux pour leur défence, comme Scipio, romain, força Hannibal de Carthage. Ce que Sa Majesté pourra faire avec moindre fraiz et perte d'hommes, à raison de la bonne disposition des choses en cest isle d'Albion, que de reprendre sur les Anglois seulement deux ou trois villes du Païs-Bas, comme par raison, et l'expérience qu'on a des deux païs, il sera facil de prouver.

Encores, en considération que l'Angleterre est la source et cause mouvante et quasi efficiente de toutes les rébellions de notre temps, il semble qu'en nettoyant ceste source, et ostant la cause, (ce que aultrement ne se peult faire si aisément que par le moyen susdict) qu'on remédiera à tous les meschans effectz qu'elle produict licentieusement au grand préjudice de la République Chrestienne; car, par sa subjection, les aultres hérétiques en Françe et ailleurs seront destitués d'ung tel boutefeu et de leur grand appuy, dont ilz s'estiment si fortz.

Enfin, pour venir à ce qui est requis de la part des supplians et personnages qui s'offrent pour faire service à Dieu et à Sa Majesté Catholique en chose tant importante et honnorable, s'il plaist à Sa Majesté faire informer d'eux, de ceux qui en pourront avoir vraye cognoissance, elle trouvera qu'en tout ce païs il n'y a pas trois aultres qui ayent donné de si grands tesmoignages, ou soyent en telle réputation de puissance, de prudence et de religion, et si estroictement liez d'ung mesme sang entre eux et avec les aultres grandz de leur païs. Ce qui les faict préférer justement à tous les ennemys de la vraye foy ensemble. Aussi Sa dicte Majesté a eu desjà ces tesmoignages de leur intégrité et moyens : l'ung, que pour iceux ilz ont esté recherché soigneusement par Monsieur le duc de Guyse, qui sçait très bien faire jugement et eslection de ceux de ce païs-là; l'aultre, qu'ilz ne sont excessivz en demandant ne requérans que la somme de cent cinquante mille écus pour supplément et augmentation de leurs moyens propres, qui, comme le fondz et principal en cest affaire, sont presque suffisans pour exécuter et accomplir ung si grand entreprise; le troisième, que la dicte somme soit déposée, et non mise en leurs mains qu'après l'exécution.

Pour doncq achever, si Sa Majesté n'est satisfaicte sur les choses proposées, qu'il luy plaise faire objecter au dict de Bruce toutes les difficultez dont l'on s'est avisé contre icelles, comme suffisantes pour empescher de les approuver, et sur ce ouyr les responces avant que de conclure à l'encontre.

Et parce que les occasions bien observées facilitent l'exécution deüe de toute entreprise, le dict de Bruce, au nom des dicts Seigneurs, supplie très-humblement Sa Majesté de prendre quelque résolution avec la diligence requise en telle negociation. Car en trop différant, oultre la perte de ceste dernière saison, qui est le temps le plus propre de toute l'année pour exécuter telles entreprises en Escosse, il y a aussi danger que ce jeune Roy, détenu par ses ennemys, ne soit emmené en Angleterre à l'instigation de la Royne d'icelle, laquelle employe tous moyens possibles à celle fin. Ce que advenant (qu'à Dieu ne plaise), il sera aussi

difficile de le retirer que la Royne sa mère; et peult-estre on les envoyera tous deux en l'aultre monde. Aussi les dicts Seigneurs n'auront plus le prétexte de la liberté de leur Roy pour s'armer soubz iceluy, afin d'avancer après la religion catholique à l'impourveu et à la surprise des hérétiques. Davantage, comme en telles entreprises il fault plusieurs aides et exécuteurs, aussi on veoit ordinairement que plusieurs en sont faictz particians, tellement qu'en prolongeant le temps, il ne peult estre que cest affaire ne vienne en lumière et à la cognoissance des ennemys, lesquelz en tel cas pourvoyeront à l'encontre; s'estans desjà efforcez, tout cest année passée, soubz l'authorité du Roy qu'ilz détiennent, d'oster aux Seigneurs supplians leurs gouvernemens, pour diminuer leur authorité, forces et moyens, et pour priver les aultres Catholiques de telz protecteurs de leurs libertez. Ce qui est ung aultre grand inconvénient, et qui, succédant selon le désir des hérétiques, pourra rendre l'entreprise de plus difficile exécution cy-après.

En considération de quoy le dict de Bruce, au nom des dicts Seigneurs, supplie très humblement Sa Majesté de rechef de prendre quelque bonne résolution; et, si elle ne trouve bon de le dépescher encores, qu'il luy plaise d'envoyer quelqu'ung des siens qui pourroit aller sans soupçon vers les dicts Seigneurs, de la part de Sa Majesté, pour les entretenir en quelque bon espérance et pour leur donner couraige de persister constans en leur bonne résolution. Par lequel moyen aussi Sa dicte Majesté pourra estre vrayement informé de la disposition de ce païs-là, comme aussi certainement des moyens que les supplians ont d'accomplir leurs offres et promesses.

1586. — 30 Mai. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 219. — Déchiffr. offic.*)

Mission donnée par Élisabeth à Mildmay, membre de son Conseil privé, qu'elle a fait partir pour l'Écosse, le 1er mai, avec quatre mille livres sterling, destinées

à être distribuées, si l'on parvient à conclure la ligue offensive et défensive entre l'Écosse et l'Angleterre. — Pension de six mille livres sterling qui, dans ce cas, serait attribuée au Roi d'Écosse, sous la condition qu'il exilera le comte d'Arran et ses partisans. — Choix qui a été fait du comte de Rutland et de lord James Annandal pour se rendre à Berwick, le 20 juillet, en qualité de commissaires, afin de s'entendre sur les articles du traité. — Protestation de ceux de la faction française en Écosse que cette ligue ne peut se conclure sans l'intervention du Roi de France. — Demande d'argent faite par le Roi d'Écosse à la Reine d'Angleterre pour lever quatre mille Écossais qui doivent passer en Flandre.

A primero de mayo, embió la Reyna á Mildec, de su Consejo privado, con quatro mil libras esterlinas en Escocia, para dallas efectuandose la liga defensiva y ofensiva que se trata con el Rey; asignandole seys mil libras esterlinas de pension cada año, á condicion que desterrasse al conde de Arran, y á los demas de su faccion, de Escocia. Y, para concluyr los articulos acordados, se havian nombrado por comisarios el conde de Rutland y millord Jues Arrandal, los quales se havian de hallar en Barvic á los 20 de julio. Los de la faccion francesa, que se hallavan en Escocia, replicavan no se poder hazer esta liga sin intervencion del Rey de Francia.

Havia ambiado el Rey de Escocia á pedir dinero á la Reyna de Inglaterrra para la leva de los quatro mil Escoceses, que havian de passar en Holanda y Zelanda.

De Paris, á xxx de mayo 1586.

1586. — 26 Juin. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 239. — Déchiffr. officiel.*)

Envoi au Roi d'Espagne du déchiffrement d'une lettre écrite par Marie Stuart à don Bernardino de Mendoça. — Indisposition survenue à l'ambassadeur et qui ne lui permet pas d'entrer dans de longs développements. — Grave mésintelligence qui existe depuis plusieurs mois entre Marie Stuart et son fils, et qui provient de la trop grande ambition du jeune prince. — Lettres que l'ambassadeur n'a cessé d'écrire à la Reine d'Écosse pour lui démontrer que, si le Roi son fils n'est pas sincèrement catholique et que, s'il n'embrasse le catholicisme que par intérêt, cela tournera contre elle-même à son plus grand préjudice, comme l'a déjà prouvé leur association à la couronne d'Écosse. — Défiance que

doivent, d'ailleurs, lui inspirer les Français, qui, tandis que le Roi d'Espagne s'efforce de procurer sa délivrance, cherchent à l'empêcher par tous les moyens, en faisant cause commune avec la Reine d'Angleterre. — Droit incontestable de Philippe II à la couronne d'Angleterre à défaut de Marie Stuart et de son fils. — Origine de ce droit qui provient du duché de Lancastre usurpé sur la maison de Bourgogne, ainsi que le Grand Trésorier lui-même en est convenu plus d'une fois. — Arbre généalogique des rois d'Écosse dressé par l'évêque de Ross et où les droits du Roi d'Espagne sont clairement établis. — Avis que Guillaume et Charles Paget ne sont pas à Paris pour le moment. — Soin que prendra l'ambassadeur, aussitôt leur arrivée, de savoir les particuliarités de la créance que lord Paget a reçue de Marie Stuart. — Communication qu'il transmettra immédiatement au Roi de la réponse qu'il fera à la Reine d'Écosse. — Encouragements qu'il compte lui donner en termes généraux, en l'exhortant à avoir autant de confiance en lui qu'en elle-même et à ne pas douter de sa discrétion. — Pension de trente écus par mois accordée à G. Foljambe par le prince de Parme, à la sollicitation du duc de Guise. — Opinion de l'ambasadeur qu'il serait utile que le Roi confirmât cette pension et accordât en même temps une pension de quarante écus par mois à Morgan, qui a toute la confiance de Marie Stuart. — Preuves de dévouement et d'habileté données par Morgan, qui, bien que prisonnier depuis plus dix-huit mois, a trouvé moyen de faire parvenir des lettres à la Reine d'Écosse, lorsque toute autre voie de correspondance lui était fermée. — Plaisir que causera à Marie Stuart la faveur accordée à Morgan. — Services qu'il rend d'ailleurs à l'ambassadeur en lui donnant des renseignements utiles tant au sujet des affaires d'Angleterre que de la part des prisonniers mêmes de la Bastille, parmi lesquels se trouvent des personnages d'importance. — Lettre adressée peu de jours auparavant à Marie Stuart par l'ambassadeur pour qu'elle lui fasse savoir à qui il doit remettre les quatre mille écus ordonnancés en sa faveur par le Roi d'Espagne.

Cerradas las dos cartas generales que escrivo á V. M. se acabó de descifrar la que la Reyna de Escocia me ha escrito, que será aqui (1). Por juzgar ser de momento que no se pierda tiempo en embialla á V. M., offrecí ventaja al Frances, por que se entretuviesse. Si bien el hallarme en la cama, vendados los ojos, por averme avatido oy, á las diez de la mañana, una catarata de la niña del yzquierdo, y vedarme los medicos que no hable mucho, no permite alargarme mas en la materia de dezir á V. M. que entre la Reyna de Escocia y su hijo, ha muchos meses (como lo he avisado), ay muy mala inteligencia; y desto ser la causa, á lo que conceví de Inglaterra, la mucha ambicion del

(1) Je n'ai pas retrouvé cette lettre parmi les pièces jointes aux dépêches, mais il me paraît certain qu'il s'agit de la lettre écrite de Chartley, le 20 mai précédent, par Marie Stuart à l'ambassadeur, lettre qui a été publiée par le prince Labanoff (t. VI, p. 309), d'après un déchiffrement conservé au *State paper office*.

hijo. Y por esto le he escrito de ordinario, que, quando no estuviessen muy ciertos de ser su hijo enteramente catholico, quanto se hiziesse en beneficio suyo, vendria á redundar en mas daño della; negocio que se palpava por el de la asociacion del reyno de Escocia, que ella le avia antepuesto y él echadole por alto, juntamente lo poco que tenia que agradecer á Franceses, pues quanto V. M. procurava facilitar mas su libertad, ellos la imposibilitavan por todas vias, estrechandose con la de Inglaterra. Y quando faltasse la de Escocia y su hijo, derechamente es V. M. legitimo heredero de la corona de Inglaterra, á quien injustamente, como el mismo Cicil, Gran Tesorero, solia confessar, le tienen usurpado el ducado de Lencastro; que es por donde adquiere V. M. á lo dicho, y de que se vera claridad en el arbol de la genealogia de los Reyes de Escocia, que embie á Vuestra Majestad, el año passodo, hecho por el obispo de Ros (1).

Guillaumes y Carlos Paget no se hallan, al presente, aqui. Como vengan, entenderé dél los particulares en que le da creencia la de Escocia, y avisaré á V. M. al momento de los que yo la responderé, animandola, con generalidades y agradecimiento

(1) Voyez dans le recueil de Sam. Jebb, *De vita et rebus gestis ser. princ. Mariæ Scotorum reginæ* (Londres, 1725, 2 vol. in-fol., t. I, p. 40), cet arbre généalogique des rois d'Angleterre (et non pas des rois d'Écosse) dressé par l'évêque de Ross et gravé en tête de son factum intitulé : *De titulo et jure serenissimæ principis Mariæ Scotorum reginæ quo regni Angliæ successionem sibi juste vindicat libellus*, etc., publié à Paris en 1580. — Philippe II descendait, en effet, en ligne directe de la maison de Lancastre, par Catherine de Lancastre, femme de Henri III, roi de Castille, et seconde fille de Jean Plantagenet, surnommé *de Gand*, duc de Lancastre, mort en 1399, qui se trouve être le cinquième aïeul de Philippe II dans la ligne maternelle.

Voici, d'après l'*Art de vérifier les dates*, t. I. p. 758 et suiv., le résumé de cette généalogie :

HENRI III, roi de Castille. — CATHERINE de Lancastre.

JEAN II, marié en secondes noces à Jeanne, fille de l'Amirante de Castille.

ISABELLE, mariée à Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon.

JEANNE LA FOLLE, mariée à Philippe le Beau, fils de l'empereur Maximilien.

CHARLES-QUINT, marié à Élisabeth de Portugal.

PHILIPPE II.

que pide, hazer semejante confiança de mi negocio que de suyo, obliga que yo guarde el secreto que ella me ordena, aunque la mucha affición de servilla no me prendará á ello.

A Godofre Feliambre dió el principe de Parma, por intercession del duque de Guisa y cartas mias, entretenimiento de treinta escudos al mes, y será muy conviniente que V. M., por lo que toca á su servicio el tener grata á la de Escocia, mande confirmalle, escriviendo al principe que le pueda gozar aunque esté aqui en Francia. Y assimismo que V. M. sea servido de señalar á Morguen cuarenta escudos cada mes, que se le paguen aqui, por ser la persona de quien mas fia la de Escocia; y con gran razon, por su mucha fidelidad y inteligencia, cosa que ella apunta en la suya, y de que es buena prueva aver descubierto via, con estar presso año y medio ha aqui en la Bastilla, desde ella, con los medios que tiene en Inglaterra, para escrivir á la de Escocia, á quien se le avian obturado todos los caminos. Y sé yo bien quan gran contento y regalo será para ella que V. M. haga semejante merced á Morguen, la qual, aunque no estuviera esto de por medio, la merece por los avisos que me da, assi de cosas de Inglaterra como de los mismos prisioneros de la Bastilla, con quien se comunica algunas vezes; entre los quales ay personas de importancia, que dan, por lo que le aclaran de las preguntas que les hazen, luz de muchas cosas. He escrito dias ha á la de Escocia ordene á quien se han de dar los cuatro mil escudos que V. M. mandó se le diessen. No firmo esta, por la venda de los ojos.

De Paris, á xxvi de junio 1586.

SAN-LORENZO. — 1586. — 11 JUILLET.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 56. — Minute.*)

Ordre qui avait été donné par le Roi à J.-B. de Tassis de payer, à partir du mois de septembre 1584, cent écus par mois à lord Paget et cinquante écus à Charles Paget son frère, en raison de leur position et de leurs services. — Requête adressée au Roi par les deux frères pour demander le paiement de leur pension. — Mandement donné en conséquence par Philippe II à son ambassadeur pour que, sur l'état des dépenses extraordinaires qui lui sont allouées, il ait à faire payer tout l'arriéré de cette pension à partir du jour où elle a été accordée, et pour que dorénavant la pension elle-même soit, jusqu'à nouvel ordre, exactement payée.

Ya sabeis como teniendo consideracion á la qualidad y partes de milort Paget y Carlos su hermano, y que andan fuera de su tierra y casas por respeto de la causa catolica, ordene á Ju. Baptista de Tassis, por septiembre del año passado de 84, les fuesse dando estos entretenimientos : á milort Paget cien escudos cada mes, y á Crlos su hermano cincuenta escudos. Los quales entiendo que no se les han cumplido; y aviendome suplicado mandasse ordenar que los dichos entretenimientos les sean pagados con effecto, he tenido por bien de ordenaros y mandaros que, desde el dia que les hize la dicha merced, les hagays cumplir y pagar lo que pareciere deverseles, y que adelante les corran los dichos entretenimientos hasta que yo otra cosa ordene, poniendo lo que assi les dieredes en la quenta de gastos extraordinarios, que con esta y sus cartas de pago seran bien dados. Y mando por la presente que se os reciban en las vuestras sin poneros dificultad ni pedir otro recaudo alguno, por que esta es mi voluntad.

De San Loranço, á xi de julio 1586 (1).

(1) Cette date est sur la cote de la pièce.

SAN-LORENZO. — 1586. — 18 JUILLET.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 57. — Minute.*)

Pensions accordées en 1584 par le Roi d'Espagne à lord Paget, à Charles Paget son frère, à Charles Arundel, ainsi qu'à Thomas Throckmorton, et dont ils n'ont pas été payés. — Ordonnance de paiement qu'ils présenteront à don Bernardino de Mendoça. — Avis qu'il faudra déduire des sommes qui leur sont dues les à-compte donnés, savoir : à lord Paget cinq cents écus, à Charles Arundel cinq cents écus, et deux cents écus à Thomas Throckmorton.

A milort Paget y Carlos su hermano, Carlos Arondel y Tomas Drocmorton, hize merced, el año passado de 84, de los entretenimientos de que ya estays informado; y como no les han sido cumplidos, y visto lo que por ellos me escrivis, he querido ordenaros lo que vereys por las cartas que ellos mismos os presentaran; y esta se haze solamente para advertiros que he mandado dar aqui, á buena quenta de sus entretenimientos, á milort Paget quinientos escudos, á Carlos Arondel otros quinientos, y á Tomas Drocmorton dos cientos. Las quales sumas aveys de descontar de la principal que les avreys de yr pagando, quando ay llegaren, por razon de sus entretenimientos, mientras fuere mi voluntad, para que se os provee dinero. Y de como esto se huviere hecho avisareys.

De San Lorenço, á XVIII de julio 1586 (1).

(1) Cette date est sur la cote de la pièce.

SAN-LORENZO. — 1586. — 18 JUILLET.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 53. — Minute.*)

Témoignages de satisfaction adressés par le Roi à l'ambassadeur pour la manière habile dont il a traité les affaires de Lorraine. — Plaisir que Philippe II a éprouvé en lisant la copie de la lettre écrite par Marie Stuart à don Bernardino de Mendoça. — Progrès que la Reine a faits par cette lettre dans l'esprit du Roi d'Espagne, non-seulement par ce qu'elle lui dit de flatteur, mais parce que le Roi y voit clairement que la Reine d'Écosse préfère à l'affection qu'elle a pour son fils, le service de Dieu, le bien général de la Chrétienté et les intérêts particuliers de son propre royaume. — Charge donnée à l'ambassadeur de faire part à Marie Stuart des sentiments du Roi d'Espagne, et de lui déclarer qu'il se trouve heureux d'obtempérer à sa demande et de la prendre, elle et ses affaires, sous sa protection. — Espoir du Roi que don Bernardino a trouvé quelque bon moyen pour faire passer à Marie Stuart les quatre mille écus dernièrement ordonnancés. — Avis que, sur les premiers fonds qu'il recevra, l'ambassadeur aura à faire passer à la Reine une nouvelle somme de quatre mille écus de manière à compléter successivement les douze mille écus qui lui ont été accordés. — Lettre écrite par le Roi au prince de Parme pour ratifier la pension accordée à G. Foljambe avec autorisation de la toucher en France, si l'ambassadeur a besoin de ses services. — Plaisir avec lequel Philippe II a accueilli la demande de Marie Stuart relative à Morgan. — Pension de quarante écus par mois qui lui est accordée et qui sera payée par l'ambassadeur sur l'argent de sa charge. — Recommandation à l'ambassadeur de profiter de ses moyens de correspondance avec la Reine d'Écosse pour l'entretenir et l'encourager dans ses bonnes résolutions. — Assurances qu'il lui donnera, de la part du Roi, de son affection et de son sincère désir de lui venir en aide.

A una carta vuestra de 22 de mayo, en aquella materia de Lorrena, no se offrece que responder mas de agradeceros mucho el bueno y prudente termino con que entrastes en aquella platica con tanta disimulacion, y lo que della descubristes, y todas las particularidades que á aquel proposito dezis; de que fue bien avisarme tan menudamente por lo que importava tenerlas entendidas muy de rayz. Y assi quedo muy satisfecho de lo bien que lo tratastes.

La postrera que tengo vuestra es de 26 de junio; y con ella vino la copia de la carta que os escrivió la Reyna de Escocia [1], que

[1] Voyez cette lettre, en date du 20 mai, dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 309.

he holgado mucho de ver; y cierto con lo que allí dize ha ganado gran credito comigo y hechome crecer la buena voluntad que siempre tuve á sus cosas, no tanto por lo que dize en mi favor (aunque por esto tambien me hallará muy agradezcido), como por ver que pospone el amor que se pudiera temer que la engañasse de su hijo al servicio de Nuestro Señor, y bien publico de la Christiandad y particular de aquel reyno. Todo esto le podreys embiar á dezir assi de mi parte, y que, perseverando en tan buen camino como ha tomado, espero en Dios que la ha de hazer tanta merced que la veamos colocada en lo que le pertenece y yo desseo; añadiendo que huelgo mucho de tomar la protecion de su persona y negocios, como lo pide; y será bien guardarle mucho el secreto que encomienda. Y si avreys hallado buen medio para proveerle los cuatro mil escudos que se os ordenó ultimamente, podreys del primer dinero que se os embiaré (que, si no le llevaré este correo, yrá con otro) remitirle otra tanta suma; y assi se yran de mano en mano cumpliendo los doce mil escudos que se le avian concedido.

Al principe de Parma mi sobrino se escrive, aprovando lo que hizo con Godofre Ferliambre, y que, quando vos le avisaredes que conviene se ocupe en Francia, le vaya dando licencias y ordenando que se le acuda con su entretenimiento. Y pues la Reyna le pide para Morguen, huelgo de darsele los cuarenta escudos que dezis por el tiempo que fuere mi voluntad: y assi se le pagareys vos cada mes del dinero de vuestro cargo, haziendolo assentar á mi quenta en la de gastos extraordinarios. Que si fuere menester mas recaudo para que se os reciba en las vuestras, se os dará adelante el que convenga. Y pues se ha hallado via para escriviros con la Reyna, procurad de conservarla y animarla, teniendola muy enterada de la affìcion y veras con que yo desseo el remedio de sus cosas. Y me yd avisando siempre lo que della entendieredes.

De San Lorenço, á XVIII de julio 1586.

1586. — 23 Juillet. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 235. — Déchiffr. officiel.*)

Billet du duc de Guise reçu par l'ambassadeur au moment du départ de son courrier, ce qui l'a déterminé à le retenir pour prendre connaissance de la lettre que l'ambassadeur d'Écosse avait charge de lui communiquer. — Substance de cette lettre, dans laquelle le duc de Guise dit à l'archevêque de Glasgow que, pour plus de sûreté, il s'est déterminé à faire passer par la Bourgogne les lettres adressées au Roi d'Espagne; — qu'il a rempli les blancs-seings qui lui avaient été envoyés pour le Roi par lord Hamilton, le comte de Morton et les autres seigneurs écossais; — qu'il a écrit très-chaleureusement au sujet de l'affaire, priant don Bernardino de Mendoça d'en faire autant de son côté, le plus promptement possible, par courrier exprès, et de supplier le Roi d'Espagne de protéger, comme de coutume, une si sainte entreprise. — Confiance entière que l'on peut avoir dans le gentilhomme porteur de la dépêche et qui a été pendant plusieurs années secrétaire de l'ambassadeur d'Écosse. — Substance de sa commission communiquée à don Bernardino de Mendoça par l'archevêque de Glasgow. — Éclaircissements demandés par don Bernardino à l'archevêque pour savoir si les six mille hommes payés pour un an doivent être étrangers ou non, et en quelles mains seraient déposés les cent cinquante mille écus dont ils demandent la provision. — Réponse de l'archevêque, qui lui a déclaré que les Écossais offraient de se mettre à l'œuvre aussitôt que le duc de Guise leur aura donné sa parole que les cent cinquante mille écus sont disponibles et qu'ils auront la certitude d'être secourus. — Induction tirée par l'ambassadeur de cette dernière partie de la réponse que les Écossais comptent sur un secours de troupes étrangères. — Délibération qui a eu lieu entre les Catholiques d'Écosse sur la question de savoir si, à raison de l'ancienne alliance entre la France et l'Écosse, il ne serait pas convenable d'invoquer l'appui du Roi de France. — Déclaration qui a été faite à l'unanimité, sur l'avis du comte de Morton, que celui qui ne savait pas maintenir la foi catholique dans son royaume était incapable de les aider efficacement à la relever dans leur pays. — Vains efforts de l'ambassadeur pour obtenir de l'archevêque des renseignements plus précis. — Avis que le gentilhomme porteur de la dépêche s'étant déclaré fervent partisan des Jésuites, ordre avait été donné de l'arrêter au moment de son embarquement, et qu'il a dû, dès le mois d'avril, chercher un refuge dans un navire.

Quiriendo ponerse este correo á cavallo, me llegó el villete de Mucio, que embio con esta á V. M., el qual fue causa de detenelle hasta oyr la creencia del embaxador de Escocia. Cuya suma es : dezille Mucio que, por el inconviniente que se offrecia en bolver las cartas que escrivia á V. M. en Francia, le havia hecho caminar por la Borgoña en seguimiento de Ju. Iniquez, con el qual

passaria seguro en España; que él avia llenado los blancos ([1]) que le embiavan milord Ambleton, el conde de Morton, y los demas, para V. M., y escrito caldissimamente sobre el negocio; que assi me pedia lo hiziesse yo, al momento, con correo expreso, suplicando á V. M. favoreciesse, como lo acostumbra, empresa tan santa.

El gentilhombre que lleva las cartas ha sido años secretario del embaxador de Escocia, y persona de quien él afirma se puede tener toda confiança. Embio con esta á V. M. en sustancia la suma de su comission que tire del dicho embaxador, de quien procure entender si los seis mil soldados pagados por un año han de ser estrangeros ó no, duda que no me supo aclarar; y en quien se avian de poner los ciento y cincuenta mil escudos. Dixome que los Escoceses offrecian dar principio á la execucion del negocio (á lo que le avia informado el que venia), cada y quando que Mucio diesse la palabra de estar la suma de los dichos ciento y cincuenta mil escudos presta, y ciertos que serian socorridos. Lo qual me hizo apuntar que, segun esto, querrian el socorro de gente estrangera, pues de fuera del reyno no se les podria embiar otra; pero que Mucio no avia querido significar esto por escrito á V. M., hasta entender su voluntad.

Assimismo que los Catholicos escoceses avian platicado, mucho antes, si era bien valerse, para esta su determinacion, del Rey de Francia, por la luenga aliança de las dos coronas, y concluydo unanimes, por el parecer del conde de Morton, que, quien no procurava conservar la religion catholica en su reyno, les assistiria mal para plantar en el suyo. Y aunque yo he procurado desmenuzar mas el negocio, viniendo á particulares con el embaxador, no me ha dado luz en ellos; que me haze pensar que vendria enteramente remitido todo á Mucio.

Este gentilhombre, por averse declarado grandemente en favor de los Jesuytas, avia orden de prendelle, si se embarcasse en ningun puerto. Assi le fue fuerça meterse en el navio, mucho antes

([1]) Voyez ci-dessus, p. 349-358.

el partir; lo qual me dize el embaxador que fue á principio de
oril.

No ay confirmacion aqui, por via de Zelanda ni otra ninguna, e la nueva que digo á V. M. en otra, de la passada de los Escoceses en Holanda, sino aver salido de casa del embaxador de nglaterra. — De Paris, á XXIII de julio 1586.

1586. — 13 Aout. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

rch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, nos 71-73. — Déchiffr. officiel.)

émarche faite, quelques mois auparavant, auprès de don Bernardino de Mendoça par un religieux dépêché vers lui par les Catholiques d'Angleterre, pour savoir si, en cas de soulèvement de leur part, ils pouvaient compter sur l'appui du Roi d'Espagne. — Assurances que l'ambassadeur leur a données à cet égard, en termes généraux, leur rappelant les actes antérieurs du Roi et son zèle pour la religion catholique, qui est le mobile de toute sa conduite. — Observation qu'il leur a faite que, pour être à même d'insister de nouveau auprès du Roi son maître sur leur résolution, il était indispensable qu'ils en vinssent aux particularités et s'ouvrissent à lui touchant certains points dont il a fait connaître la substance audit religieux. — Mission donnée en conséquence par les Catholiques à maître Gifford, gentilhomme de bonne famille, qu'ils ont chargé de leurs instructions. — Teneur de ces instructions. — Effet produit sur l'esprit des chefs de l'entreprise par le rapport du religieux qu'ils avaient envoyé en France. — Parti qu'ils ont pris de s'assurer immédiatement des dispositions des principaux seigneurs catholiques et même schismatiques, en leur exposant que les griefs du Roi d'Espagne contre la Reine d'Angleterre étaient tels que ce prince ne pouvait tarder à envoyer une armée en Angleterre, et que leur devoir était de se tenir prêts à recevoir cette armée lorsqu'elle viendrait pour la délivrance du pays. — Empressement avec lequel cette résolution a été partout adoptée. — Serment par lequel ils se sont engagés non-seulement à se réunir, mais même à prendre ouvertement les armes dans les lieux qui leur seront indiqués, vingt jours avant le débarquement de l'armée d'invasion. — Liste des membres de la conjuration, dont les noms ont été communiqués à l'ambassadeur pour lui inspirer d'autant plus de confiance, et qui sont : le comte d'Arundel, qui se propose de s'emparer de la Tour de Londres, où il est retenu prisonnier; — lord Harris Howard, son oncle; — lord Thomas Howard, qui n'est pas catholique, mais qui brûle de venger la mort de son père; — lord William, frère puîné du comte d'Arundel; — le comte de Northumberland; — lord Strange, fils du comte de Derby; — lord Windsor, qui habite dans les environs du château où la Reine d'Écosse est retenue prisonnière, et qui tient en réserve les armes nécessaires pour armer un millier d'hommes, à l'aide desquels il compte la délivrer; — lord Morley et lord Stourton, dans la province de Lancastre; — lord Dacre, zélé catholique, et qui de plus désire être gouverneur dans le Nord, à la place du comte de Huntingdon, dont il veut se venger; — sir James Constable, personnage de qualité et qui jouit d'un grand crédit dans le

Nord ; — sir William Courtenay, qui espère, à la faveur de cette révolution, recouvrer le comté de Devon, auquel il a des droits, catholique influent dans l'Ouest et qui offre de s'assurer du Port de Plymouth ; — sir James Arundel et son fils, qui tiennent à leur dévotion tout le pays de Cornouailles; — lord Compton, qui habite au centre de l'Angleterre ; — le colonel sir William Stanley, capitaine très-expérimenté, que la Reine a fait venir à la tête de mille Irlandais catholiques pour passer en Flandre, et qui, malgré le triple serment que lui a fait prêter Élisabeth, se tient aux environs de Londres avec sa troupe, s'efforçant de temporiser et de retarder son départ pour attendre l'arrivée de l'armée espagnole; offrant d'ailleurs, s'il est obligé de se rendre en Zélande, de passer au prince de Parme avec sa troupe, à la première occasion ; — enfin lord Montagu et tous ceux de sa maison, qui ont une grande influence dans le comté de Sussex. — Noms de divers gentilshommes auxquels on n'a pas confié le plan de l'entreprise, mais sur lesquels on peut compter, comme professant ouvertement la religion catholique et à cause des griefs qu'ils ont contre la Reine d'Angleterre, savoir : lord Vaux, sir Thomas Tresham, sir Thomas Fitz-Herbert, sir James Southbard, sir William Catesby. — Noms des gentilshommes qui habitent dans le voisinage du lieu où la Reine d'Écosse est détenue prisonnière : lord Gifford, père du gentilhomme dépêché vers don Bernardino, sir Walter Aston, son beau-frère, Wolseley, Beedle, Asgley, Fuller, Draycott, Carswick, Maxfield. — Dans le comté de Derby : Babington, Langford de Shirley, Fitz-Herbert. — Dans le comté de Worcester : Abington, Throckmorton, Middlemotes. — Talbot, Brook et Corbet, dans le Shropshire. — Engagement pris par Jacques Beal et trois autres chefs des troupes d'Élisabeth en Irlande de se déclarer aussitôt qu'ils sauront ce qui a été fait en Angleterre. — Promesse également faite par lord Claude Hamilton et la plupart des seigneurs catholiques d'Écosse de se joindre à ceux du nord de l'Angleterre au moment où ils se soulèveront. — Opportunité que présente l'état actuel des esprits en Angleterre pour le succès de l'entreprise. — Exposé des motifs de diverses natures qui font une nécessité d'en presser l'exécution. — Obstacle que l'on rencontre dans la personne d'Élisabeth, surtout à cause de son étroite alliance avec la France. — Résolution prise en conséquence par Babington, jeune gentilhomme, zélé catholique, de grand courage et de bonne maison, de se débarrasser de la Reine d'Angleterre. — Conjuration qu'il a formée à cet effet avec six gentilshommes attachés au service de la Reine, et qui ont leur libre entrée dans le palais. — Assurance donnée par Babington que ce projet, annoncé par l'ambassadeur dans sa lettre du 12 mai à don Juan de Idiaquez, n'est connu que de lui seul et de deux des principaux chefs du parti catholique. — Motifs qui les ont empêchés jusqu'à présent de le mettre à exécution, et qui sont : la crainte d'être écrasés par le comte de Leicester avant l'arrivée des Espagnols, et la défiance que leur inspire à eux-mêmes leur complète inexpérience des armes. — Certitude qu'ils voudraient avoir que le comte de Westmoreland, qui a tout le Nord à sa dévotion, se tiendra prêt à passer en Angleterre avec quelques capitaines en état de diriger les opérations subséquentes. — Promesse qu'ils font de mettre la main sur Élisabeth, sans attendre pour cela une occasion particulière, mais dès qu'on leur aura dit que le moment d'agir est venu, s'engageant à tuer la Reine sous le dais même de son trône, pourvu que l'ambassadeur leur donne sa parole qu'ils recevront des secours des Pays-Bas immédiatement et d'Espagne en temps utile. — Leur offre de donner comme otages le frère de lord Windsor et deux autres gentilshommes, qui resteront en prison jusqu'à la parfaite exécution du complot. — Leur détermination de ne traiter qu'avec don Bernardino seul, à cause des

gages de dévouement qu'il leur a déjà donnés, au péril de sa vie, pendant son séjour en Angleterre. — Confiance exclusive qu'ils mettent dans l'appui du Roi d'Espagne, qui les a assistés dans toutes leurs tribulations. — Leur ferme volonté de ne s'adresser ni au Roi de France ni à aucun autre prince. — Impatience avec laquelle ils attendent une prompte réponse. — Nécessité d'agir sans délai dans une affaire dont la découverte entraînerait leur ruine totale. == Bon accueil fait par l'ambassadeur au gentilhomme qui est venu lui soumettre une proposition si chrétienne, si juste, si profitable à la religion catholique et au service du Roi d'Espagne. — Parti qu'il a pris d'écrire, et de faire partir par différentes voies, deux lettres, l'une en italien, et l'autre en latin, pour animer les conjurés à exécuter une entreprise vraiment digne de cœurs catholiques et de l'antique valeur anglaise. — Assurance qu'il leur a donnée, sur son honneur, qu'aussitôt après qu'on se sera défait de la Reine d'Angleterre, ils recevront des Pays-Bas et de l'Espagne les secours qu'ils sollicitent. — Raisons qu'il leur a développées pour presser l'exécution du complot, leur déclarant qu'il allait rendre compte de tout au Roi d'Espagne, et que lui-même les remerciait de la bonne opinion qu'ils avaient eue de lui. — Instructions particulières ajoutées par don Bernardino à la lettre écrite par lui aux conjurés, savoir : qu'aussitôt après la mort de la Reine d'Angleterre, il faut avoir soin de mettre la main sur don Antonio et sur les Portugais qui l'accompagnent, pour les enfermer dans la Tour de Londres ; — faire en sorte que le colonel Stanley et ses Irlandais restent aux environs de Londres pour s'emparer des vaisseaux de la Reine, si lord Howard, qui les commande, ne se déclare pas pour la Reine d'Écosse ; — enfin tuer ou prendre Cecil, Walsingham, lord Hunsdon et Knollys, conseillers d'Élisabeth qui ont le plus d'influence sur les hérétiques. — Assurance donnée par l'ambassadeur au Roi d'Espagne que, de toutes les conspirations tramées depuis longues années en Angleterre, celle-ci est la plus sérieuse, puisque jamais auparavant on n'avait proposé l'assassinat d'Élisabeth, qui est cette fois la base de toute l'entreprise. — Espoir de don Bernardino que Dieu daignera entendre les gémissements des Catholiques et permettre que la Reine d'Angleterre reçoive enfin le châtiment qu'elle a si bien mérité. — Sa crainte, en cas d'insuccès et de découverte du complot, que le sang catholique ne coule à flots en Angleterre. — Avis que jusqu'à présent cette affaire n'a nécessité de la part du Roi d'Espagne d'autres frais qu'une centaine d'écus donnés aux religieux qui ont servi d'intermédiaires. — Avantages qui résulteraient de la mort d'Élisabeth, notamment pour la pacification des Pays-Bas. — Désir de don Bernardino d'avoir entre les mains deux lettres que le Roi d'Espagne ferait écrire, l'une au prince de Parme, l'autre au gouverneur de Gravelines, et que l'ambassadeur retiendrait pour en faire usage aussitôt après l'assassinat d'Élisabeth, sur lequel repose tout le succès de la conspiration. — Vive recommandation en faveur du comte de Westmoreland, qui se trouve dans une extrême pénurie, et qu'il est nécessaire de ménager, à cause de l'influence de son nom. — Précaution que l'ambassadeur a prise de retenir pendant quelque temps le gentilhomme qui lui a été dépêché d'Angleterre, afin de ne pas attirer sur lui les soupçons. — Envoi d'un mémoire sur l'état des esprits dans les diverses provinces de l'Angleterre et sur les ressources qu'elles présentent. — Plaintes de l'ambassadeur au sujet des difficultés qu'on ne cesse de lui faire pour lui accorder des passe-ports et qui l'ont forcé à retenir depuis plusieurs jours la présente dépêche.

Meses ha escriví á V. M. como algunos catholicos de Inglaterra avian embiado un clerigo para entender de mí si V. M.,

quando ellos se alterasen, los assistiria. A quien yo, por no aclararme mas particularidad que esta, respondí con generalidades, significandole la prontitud con que V. M. les avia offrecido socorrer siempre que lo pidiesse la ocasion, favoreciendo causa tan justa y aumento de la religion catholica, que era el fin de sus acciones; y que lo mismo estava cierto que haria agora, si de su parte se offrecia alguna que lo mereciesse. Y para poder yo representar de nuevo á V. M. su determinacion, convendria viniessen á los individuos comigo, aclarandose en algunos puntos que juzgue ser necessarios para enterarme si era con fundamento. La propuesta de los quales informe al dicho clerigo (1), por que se lo significasse y diesen luz en ellos. — Han me embiado los Catholicos un gentilhombre llamado maistre Gilford (2), de buena casa, con señas en su creencia. Y la suma de su comission es lo que diré á Vuestra Majestad : referida mi respuesta por el clerigo, animó tanto á los que tenian removida la platica, que se resolvieron á tentar los animos, assi de los principales catholicos, como de los que son cismaticos (3), con la cubierta del no ser posible dexar V. M. de vengarse de la Reyna de Inglaterra, aviendo tomado tan desvergonçadamente la protecion de los Payses-Baxos y embiado muchedumbre de navios á la mar, no solo á robar suditos de V. M., pero abrusar y asolar sus lugares en España y Indias; cosas que de ninguna manera sufrian disimulacion. Que quando no fuesse este año el embiar armada V. M. en la ysla, seria el que viene, ó otro; por cuyo respecto, les convenia estar unanimes y conformes para que pudiessen

(1) John Ballard, l'auteur du mémoire annexé à cette dépêche, sur l'état des forces du parti catholique en Angleterre (Voyez p. 380).

(2) Gilbert Giffort, d'une famille noble du comté de Stafford, élevé en France par les Jésuites, avait reçu les ordres dans le séminaire de Reims; il n'en était pas moins l'agent secret de Walsingham, et ce fut lui qui livra tous les secrets de la conspiration (Voyez Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 292).

(3) Le mot *cismaticos* est souligné de la main de Philippe II, qui a écrit en marge : « No sé como se fiarian destos, ni qué seguridad pueda aver en ellos, ni sé qué diferencia es la destos á los hereges. Deve de ser quiza como en Alemania entre los Luteranos y los hereges de agora, que son mucho peores. » — On appelait schismatiques, en Angleterre, ceux qui se conformaient extérieurement aux rites du nouveau culte, mais qui au fond étaient restés catholiques (Voyez les explications données à cet égard à Philippe II par l'ambassadeur dans sa dépêche du 26 septembre 1586).

salir á recibir las fuerças de V. M., siendoles beneficio la venida dellas y no daño. Negocio á que avian salido con tánta prontitud, juramentandose no solo de juntar cada uno sus fuerças, pero levantarse con ellas, si fuesse necessario, en la parte que pareciesse mas conviniente, veintes dias antes que viniesse la armada de V. M. en la parte que les avisassen ser mas conviniente, segun donde se avia de endereçar. Y para dar mas fee á esto, me embiavan á decir las personas que lo tenian acordado, y manera en que pensavan governarse : que era que el conde de Arundel, con quien se tenia comunicacion y dado parte de todo esto en la Torre de Londres, donde está preso, se offrecia, con la assistencia de pocos hombres, hazerse señor della; y milord Harry Hevard, su tio, juntar gente; á quien seguiria milord Thomas Howard [1], hermano del dicho conde, que, aunque no es catholico, dessea grandemente por qualquier medio vengar la muerte de su padre; millort Villiam assimismo, hermano del dicho conde, moço gran catholico, bien amado y de mucho seguito; el conde de Northumberland, hijo del que murió en la Torre [2]; milord Estrange, hijo del conde de Arbi [3], moço de seguito; milord Vinsore, que tiene armas para armar mil hombres, con los quales, por ser vesino de donde está la Reyna de Escocia, la piensa poner en libertad; milord Morley y milord Starton, de la provincia de Lanzqueeschier, donde tendran de su parte toda la nobleza y la mas gente, por aver muchos catholicos en la provincia; milord Darcye [4], assi por ser catholico y dessear ser presidente de la provincia del Norte, vengandose del conde de Honthington que lo es; syr Juan Condestable, persona de qualidad y mucho credito en el Norte, donde son todos catholicos; sir Villiam Corteney, que es catholico, que, con esta alteracion, piensa recobrar el condado de Devenschier á quien toca de derecho, personaje de mucha opinion y credito en el Weest,

(1) En marge, de la main de Philippe II : « Son todos hijos del duque de Norfolc que justició la Reyna. »
(2) Idem : « Estos son muy catholicos. »
(3) Idem : « Sus padres deste milort Entrange no heran mucha cosa, aunque muy principales. »
(4) Idem : « Es muy catholico y tiene mucha parte alli. »

que offrece assegurar el puerto de Plemua; sir Juan Arundel y su hijo (1) (al padre le tienen preso en Londres desde el levantamiento del duque de Norfoc), por tener toda Cornualla de su mano, donde es amada grandemente su casa; milord Comptom (2), que está en medio de Inglaterra; el coronel sir Villiam Estandey, soldado muy esperimentado y que ha venido, por orden de la Reyna, con mil soldados irlandeses, los mas catholicos, para passar en Flandes, los quales estan alojados al contorno de Londres; á este coronel le ha tomado la Reyna misma juramento, en una semana tres vezes, de que le será leal; pero él, por ser catholico, ha puesto achaque para no passar en breve con sus soldados en Flandes, aguardando que viniessse la armada de V. M.; y lo mismo procurará hazer, hasta que se tenga nueva della; y quando le sea fuerça yr en Zelanda, offrece él passarse en alguna buena ocasion al principe de Parma (3); milord Montagu (4) y todos los de su casa, que es familia la mas principal en Sussex y de mucho seguito. Sin estos ay milord Vaux, sir Thomas Tresam, sir Thomas Fitzherbert, sir Juan Soutebard, sir Villiam Catsbeeal, milord Vaux. Y á los demas que se siguen no se les ha dado cuenta del negocio, por ser catholicos declarados, y como tales havellos tenido la Reyna en prision, penandoles en gruesas sumas de dinero, assegurandose que, pues los que no tienen tanta causa de resentirse commo ellos, vienen en la empresa, que ellos no faltaran. Los que se siguen estan convezinos á la parte de donde se halla la Reyna de Escocia : milord Giford, persona de hedad, es padre del gentilhombre que me ha venido á hablar; sir Walter Aston, su cuñado; Wolsley, Beedle, Asgley,

(1) En marge, de la main de Philippe II : « No sé si es alguno destos que estuvo aqui el otro dia, y, si no, seran muy parientes. »

(2) Idem : « Algunos destos nombres no creo que estan bien escritos, y por esto no caygo en algunos dellos. »

(3) Le colonel William Stanley tint parole; envoyé en Flandre par Élisabeth, il livra aux Espagnols la ville de Deventer, et passa avec 1,300 hommes au service de Philippe II. Suivant M. de Châteauneuf, cette trahison fut l'une des causes qui déterminèrent Élisabeth à signer l'arrêt de mort de Marie Stuart (Voyez notre tome IV, p. 168).

(4) En marge, de la main de Philippe II : « Fue my cavalleriço mayor alli, y despues estuvo en Toledo; y son muy catholicos, aunque este no muy determinado. Uno dellos está en Madrid... que asi se llaman. »

Fouler, Dracot, Carsuvicque, Maxfilde. Otros en la provincia de Darbischiere : Babington, Langforde Shurley, Fitzerbest. Otros en la provincia de Worcesterschier : Abbington, Trocqmortons, Middlemotes. En la de Sgropschier : Talbot [1], Broocque, Corbent. Assimismo estan acordados los capitanes de Irlanda, Jaques Bele, y otros tres [2], que son los que tienen á cargo la gente que está allí de la Reyna, de levantarse al momento que entiendan que lo han hecho en Inglaterra. Assimismo se tiene comunicacion con Claudio Ambleton, y los demas señores de Escocia catholicos, para juntarse con los del Norte al momento que se levanten.

Visto la voluntad con que assi los nombrados, como otros muchos, se han offrecido á tomar las armas, al momento que esten assegurados del tiempo en que vendrá la armada de V. M. en su socorro, y que, siempre que faltase la persona de la Reyna, era de creer que lo harian con mucha mayor voluntad y prontitud, considerando los muchos inconvinientes que se offrecian andando la Reyna tan estrecha con Franceses, para embialles V. M. en breve socorro como su opresion lo pide, para ser pujantes á la Reyna de Inglaterra, por no perder la buena ocasion que se les offrecia, aviendo tantas armas levantadas en Francia, y estar tanta gente del reyno en Hollanda, y con ella, muchos herejes soldados que pudieran ser cabeça, falto el reyno de marineros, por los muchos que avian salido con los piratas, descontentos non solo los catholicos cismaticos, pero los herejes en general, por los nuevos impuestos que se les ponen para la guerra, tras cesar el comercio del reyno, curso de las mercadurias, y finalmente dessear toda suerte de gente dél unanimes nuevo govierno, Babington, que es un moço muy catholico, de grande espiritu y de buena casa, intentó buscar medio en secreto, para matar á la Reyna, gente; á que se han offrecido y acordado seys gentiles-

[1] En marge, de la main de Philippe II : « Asi se llaman los hijos mayores de los condes de Xarosberi que tenia á cargo á la Reyna de Escocia. Y sonca tholicos y ella se fiava dél ; mas creo la encomendaron despues á otro no tal. »

[2] Idem : « Bueno seria esto, aunque no sé como lo pueden hazer estando allá y en tan poco tiempo. »

hombres (¹), criados de la Reyna y que andan de las puertas adentro, de effetuallo, cosa que advertí á don Ju. de Idiaquez á los 12 de mayo (²), para que lo significasse á V. M., y que me dize este gentilhombre que no lo saben (³), sino solo Babington y dos principales cabeças, y que huvieran effetuado, sino se recelaran, por hallarse armado el conde de Lecestre y con fuerças en Zelanda, no viniesse en Inglaterra con tanta presteza que los assaltasse, antes que ellos pudiessen componer sus fuerças ni tener socorro de Vuestra Majestad; lo qual les avia hecho dilatar el poner mano en la Reyna, hasta darme aviso desto, para assegurarse si serian socorridos de los Payses-Baxos al momento con gente, si la pidiessen. Y assimismo que, por ser los mas moços y ninguno soldado, desseavan que el conde de Wesdmerland, por ser personage que con solo velle se assegurará todo el Norte, á causa de tener el mayor seguito de Inglaterra, estuviesse á la lengua del agua, para passar con algunos otros cabos capitanes de qualquier nacion que fuessen, para el governallos, por que gente, si les (⁴) fuesse muy forçoso, no la pidirian; y que, quando yo por firma mia les assegurasse que tendrian luego assistencia de los Payses-Baxos, y V. M. les socorreria, si tuviessen necessitad, con el tiempo, de España, pondrian al momento en execucion el matar á la Reyna; en que yo no dudasse, porque los que lo avian de hazer estavan resueltos de executallo, no solo quando se offreciesse buena ocasion, pero en su misma silla debaxo del dosel, y siempre que les significassen que era el tiempo de acaballo; que, para seguridad desto, vinieran un hermano de milord Winsor (⁵) y otros dos gentileshombres con este, por ostages, para que yo los embiasse á qualquier parte que quisiesse en prision, hasta que el negocio se effectuasse: y assimismo me los darian, si yo quisiesse, de que cada y quando que

(¹) Ces six gentilshommes étaient : Savage, Patrick Barnvell, John Charnock, Édouard Abington, Charles Tilney et Chidioc Tichbourne (Voyez Mignet, *Hist. de Marie Stuart*, t. II, p. 290).
(²) Voyez ci-dessus, p. 348.
(³) Note marginale de Philippe II : « Si lo saben los seis gentileshombres y él, mas lo saben. »
(⁴) Idem : « *Si no les*, devio querer decir. »
(⁵) Edward Windsor.

se les significasse que vendria la armada de V. M., y á qué tiempo, se levantarian quince ó veinte dias antes contra la Reyna; y que esto querian platicar comigo solo, por la confiança que tenian de mí, y seguridad del secreto, por avelles assistido en nombre de V. M. con peligro y riesgo de mi persona en todas sus calamidades, assegurandome que por ninguna cosa se descubririan á Franceses, ni valdrian dellos, ni de otro principe que V. M.; y por verse tan enpeñados en el negocio que les es forçoso acaballe con toda brevedad y venirse á perder todos en descubriendose, me pedian con todo encarecimiento, por el servicio de Dios, les respondiesse al momento.

He hecho el acogimiento al gentilhombre que merecia semejante propuesta; y por ser tan christiana, justa y aumento de nuestra santa fee catholica y servicio de V. M., les he escrito dos cartas por diferentes vias, una en italiano y otra en latin ([1]), animandoles á la empresa como digna de animos tan catholicos y del antiguo valor ingles, y que, effetuando el matar á la Reyna, tendran el assistencia que pidieren de los Payses-Baxos y seguridad de ser socorridos de V. M.; lo qual yo les prometia, como ellos me pedian, sobre mi fee y palabra, animandoles al apresurar la execucion con algunas razones que les forçava á ello; que yo avia dado quenta á V. M. de su determinacion, y finalmente, conçluyendo con agradezcelles lo que estimava la buena oppinion que tenian de mí, que merecia la voluntad y desseo de verles libres de semejante cautividad y tirania. Juntamente hize unos advertimientos, aparte de la carta, para que los tuviessen, de lo que juzgue convenir: el primero que, el dia que huviessen de matar á la Reyna, tuviessen señalada persona que, al momento, prendiesse á don Antonio y Portugueses que con él estan, para que los metiessen en la Torre de Londres, ó en parte segura, porque con esto obligarian y prendarian á V. M. para que jamas los olvidasse; y procurassen entretener al coronel Standley, y a los mil Irlandeses al contorno de Londres, al effetuallo apode-

([1]) En marge, de la main de Philippe II : « Muy claras devian decir estas, y de grand inconveniente seria tomarlas. »

rarse de las naos de la Reyna [1], quando no estuviessen ciertos que el que las tiene á cargo, que es milord Abbart [2], no tomasse el partido de la Reyna de Escocia; matar ó prender á Cicil [3], Valsinguen, milord Honsdon, Colnsybel, consejeros que tienen gran oppinion con los herejes, y lo son terribles, y cosas en esta conformidad. — Yo no puede dar á V. M. mas seguridad deste negocio de la que he referido, que los Ingleses me prometen que todas las platicas, que han removido en muchos años atras, no caminava ninguna, á lo que se vee, con tanto fundamento como esta, porque jamas han propuesto en acabar á la Reyna, que es el primer passo que agora quieren dar. Por ser tan merecido su castigo, es de creer que Dios por los gemidos de los Catholicos le quieré apresurar, y quiça por este medio él lo haga, como puede que, no siendo servido por nuestros pecados se effetue, avrá gran derramamiento de sangre catolico en Inglaterra [4]; porque, estando tan derramada la platica en su humor, no ay sufrimiento para dexar de descubrilla. — En el negocio no se ha aventurado hasta agora de parte de V. M., sino cosa de cien escudos que se han dado á los clerigos que han ydo y venido, para el viaje; y, con guardar secreto en él [5], no ay riesgo ni inconviniente de estar á la mira, para ver en lo que para. Y faltando la Reyna, se reduzirá induvitadamente el reyno sin effusion de sangre, y acabará la guerra de los Payses-Baxos; de que resultaran infinidad de bienes al servicio de V. M. y aumento de sus coronas. Y siendo V. M. servido, no será inconviniente mandar escrivir al principe de Parma, con toda brevedad, que en la conformidad de lo que yo le avisaré, embie gente á Inglaterra : y assimismo otro despacho á Mos. de la Mota, governador de Gravelingas, en mi creencia, para que facilite con mayor brevedad el passaje; los quales despachos yo entretendré en mi

(1) En marge, de la main de Philippe II : « Esto es lo que mas importaria que todo. »
(2) Idem : « Y hera muy muchacho quando yo estuve allí. »
(3) Idem : « Cicil no importaria tanto, aunque gran erege; es muy viejo y el que aconsejó los tratos con el principe de Parma. Mas no estaria mal con los tres que convendria lo que dice. »
(4) Idem : « Esto es mucho de temer. »
(5) Idem : « Si tomasen alguna de las cartas, mal se guardaria el secreto. »

mano, hasta ver si el negocio se haze; y entonces los embiaré [1], pidiendo la gente que los Ingleses me significaren, por no ser, hasta el punto conviniente, que entienda este negocio otra persona, pues no es necessaria su ayuda para despachar á la Reyna, quando no lo hagan los de allá, que es la primera piedra del edificio, y aver peligro de descubrirse andando en muchas orejas.

El conde de Vesdmerland partió de Flandes con licencia del principe de Parma, para yr á besar las manos á V. M.; y el duque de Guisa, passando por este lugar en la sazon que le removieron la empresa de Inglaterra, le entretuvo, y con tanto gastó el pobre cavallero su dinero que tenia para el camino, y passa terrible necessidad, porque no comeria, si no lo hiziesse los mas dias en casa del embaxador de Escocia y otros en la mia. Yo offrecí embialle, no le diré palabra hasta que sea necessario. Que él ha escrito á V. M. significando su cuyta, la qual yo digo á V. M. en otra general; y pues los mismos Ingleses confiessan ser persona de tanto credito, si bien no es de ningun govierno, ya que V. M. entretiene otros Ingleses, no será inconviniente continualle el entretenimiento que ha tenido tantos años atras.

Al gentilhombre que vino, he hecho entretener aqui [2], á causa de que el embaxador de Francia, que está en Inglaterra, facilitó su passaje, entendiendo que venia á traer dineros para catholicos; y si se bolviesse en breve, le podria dar sospecha de que anda en alguna platica. — Embio con esta á V. M. una relacion de las provincias de Inglaterra, y estado dellas, la qual he hecho de nuevo, assi de lo que yo sabia, como de lo que me ha avisado un clerigo que embie á dar buelta por el reyno. No van los nombres por el peligro del andar en tantas manos.

Este despacho ha cuatro dias que se entretiene por el passaporte que me dilatan como siempre, lo qual me haze finar por no me ser posible remediallo ni servir á V. M. con la puntualidad que desseo y deve un vassallo.

De Paris, á XIII de agosto 1586.

(1) En marge, de la main de Philippe II: « Tarde seria entonces si no estuviese prevenido antes. »
(2) Idem: « Hizo bien. »

1586.

ANNEXE A LA DÉPÊCHE DE DON BERNARDINO DE MENDOÇA DU 13 AOUT 1586.

(*Arch. de l'Emp.— Fonds de Simancas, liasse B. 57, n°s 68 et 69. — Déchiffr. officiel.*)

Mémoire sur les ressources des provinces d'Angleterre et sur les dispositions des habitants. — Le Northumberland, pays riche en bétail, et dans lequel on compte quatre seigneurs influents qui peuvent lever trois mille hommes. Population catholique ou schismatique toute à la dévotion de la Reine d'Écosse. — Dans le Cumberland, trois seigneurs qui peuvent lever deux mille hommes. Population en majeure partie catholique et dévouée à la Reine d'Écosse. Un seul port. Pays fertile. — Le Westmoreland, pays montagneux. Ressources suffisantes. Population catholique dévouée à la Reine d'Écosse et qui se soulèvera à la voix du comte de Westmoreland. — L'évêché de Durham, pays fertile en toutes choses. Six seigneurs qui peuvent mettre sur pied deux mille hommes. Population catholique et dévouée. — Le comté d'York, pays vaste et abondant, où tous les gentilshommes, catholiques et schismatiques, sont affectionnés à la Reine d'Écosse, excepté le gouverneur du comté et six autres seigneurs. Huit seigneurs qui peuvent soulever tout le pays. Manque de renseignements sur les ports, qu'on n'a pu se procurer pour ne pas être découvert. — Le comté de Lincoln, pays abondant en vivres de toute espèce et en chevaux. Cinq seigneurs qui peuvent lever ensemble deux mille hommes. Population catholique, nombreuse et dévouée. Manque de renseignements sur les ports. — Le comté de Norfolk, riche pays, abondant en troupeaux et en blé. Population en majeure partie catholique. Douze seigneurs qui peuvent lever trois mille hommes. Quatre ports, parmi lesquels deux peuvent recevoir de forts navires. — Comtés de Cambridge et de Huntingdon, pays de peu d'étendue et peuplés d'hérétiques. — Comté de Suffolk, pays tout rempli d'hérétiques, mais dans lequel cependant les seigneurs catholiques pourraient mettre deux mille hommes sur pied. Contrée fertile qui toutefois présenterait de grandes difficultés pour la marche d'une armée. Quatre ports, parmi lesquels deux peuvent recevoir des navires de fort tonnage. — Manque de renseignements sur les comtés d'Essex et de Kent. Population mélangée de catholiques et de schismatiques. Le bas peuple infecté d'hérésie. Petits ports, sans importance. — Comté de Sussex : six seigneurs catholiques qui ont de l'influence. Manque de renseignements sur les forces dont ils peuvent disposer. Pays très-riche et qui possède de bons ports, mais couvert de bois et qui, pour cette cause, présenterait pour une armée de grandes difficultés. — Le Hampshire, véritable pays de Chanaan, tout peuplé de catholiques. Quatre seigneurs zélés pour la religion et qui disposent de forces importantes. Bons ports. Vivres à profusion. — Comté de Dorset, riche contrée, propre à recevoir une armée. Bonnes dispositions dans la population, bien qu'il n'y ait que deux seigneurs catholiques sur lesquels on puisse compter, et qui sont en état de lever quatre cents hommes. Quatre bons ports. — Le Devonshire, très-riche pays, un peu montagneux et boisé. Six seigneurs schismatiques qui peuvent lever deux mille hommes et qui entraîneraient toute la population. Grand nombre de ports, parmi lesquels deux sont excellents. — Le comté de Cornouailles, pays montagneux, qui n'a d'issue que par deux ponts. Quatre ports. Pays très-riche. Trois seigneurs qui peuvent mettre mille hommes sur pied. Population très-bien disposée. Beaucoup de gentils-

hommes hérétiques, mais généralement haïs. — Le comté de Somerset, pays également très-fertile. Population hérétique. Cinq seigneurs catholiques qui, cependant, sont en état de réunir et de mettre sur pied un millier d'hommes. — Le Wiltshire, riche pays. Cinq seigneurs catholiques qui peuvent lever huit cents hommes. Population bien disposée pour la religion catholique. — Dans le Berkshire, huit seigneurs catholiques influents qui peuvent lever deux mille cinq cents hommes. Population dévouée. Pays riche. —Comté de Buckingham. Quatre seigneurs influents. Manque de renseignements sur les forces dont ils peuvent disposer. — Dans le comté de Hertford, les seigneurs catholiques peuvent mettre sur pied quinze cents hommes. Population dévouée à la religion catholique et à la Reine d'Écosse. — Dans le pays de Galles, nord et sud, seigneurs et population dévoués à la religion catholique et à la Reine d'Écosse. Pays un peu montagneux, mais néanmoins riche en troupeaux et en blé. Grand nombre de bons ports. — Le comté de Stafford, où la Reine d'Écosse est actuellement détenue. Noblesse et population composées de catholiques zélés, tous à la dévotion de la Reine d'Écosse. Sir Amyas Pawlet, chargé de sa garde, étranger à la province, n'est pas en état d'y lever un seul homme. Il a pour veiller sur la Reine quarante hommes de sa propre maison. — Le comté de Derby, pays très-riche et population très-bien disposée. Quatre seigneurs qui peuvent mettre un millier d'hommes sur pied. — Comté de Nottingham, pays fertile. Population dévouée à la religion catholique. Quatre seigneurs qui peuvent lever un millier d'hommes. — Comté de Lancastre : noblesse et population dévouées à la religion catholique et à la Reine d'Écosse. Bons ports.

Relacion de las Provincias de Inglaterra y estado de ellas traduzida de Ingles (1).

La provincia llamada Northumbria es un pays campestre, lleno de vacas y carneros y de otro bestiame, pero de poco trigo; ay en él cuatro señores que pueden levantar tres mil hombres. El pueblo todo es catholico ó cismatico, y á la devocion de la Reyna de Escocia. Ay en esta parte seis muelles. — En la provincia de Comberland ay tres señores que tienen posibilidad para levantar dos mil hombres. La mayor parte del pueblo es catholico, y todos á la devocion de la Reyna de Escocia. No ay mas que un puerto en este pays, el qual es mas fertil de todas cosas que él arriba dicho. — La provincia de Westmerland es un poco montañosa y no tan abundante de vituallas; no obstante es harto abundante. El pueblo todo es catholico y á la devocion de la Reyna de Escocia. El conde de Westmerland, que está aqui,

(1) Je pense que cette relation est du prêtre John Ballard, qui, pendant cinq ou six années, avait, à l'aide de divers déguisements, parcouru l'Angleterre dans tous les sens (Voyez Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 287).

tendrá poder de solevantar el pueblo della. — El obispado que llaman Duram, es muy fertil de todas cosas. Ay en él seis señores, que tienen modo de levantar dos mil hombres. Todo el pueblo es muy catholico y á la devocion de la Reyna de Escocia. — La provincia Eboracum (Yorch) es larga y bien acomodada de vituallas. Todos los gentileshombres son catolicos y cismaticos, y muy aficionados á la Reyna de Escocia, eceto solamente el presidente con otros seys que son grandemente odiados. Los señores que son de mayor poder son ocho, que tienen modo de levantar casi todo el pueblo. Dentro el pays el numero es infinito. Yo no he podido saber los puertos deste pays por no ser descubierto. — La provincia de Lincolne es campaña llena de todas suertes de vituallas y bien acomodada de cavallos. Yo no sé que cinco que tienen posibilidad de levantar dos mil hombres; ay muchos que son bien afficionados á la religion catholica y de buena reputacion. Yo no he podido saber los puertos deste pays por no ser descubierto. — La provincia de Northfocque es un pays muy campestre, llena de carneros y trigo, y de todas otras abundante. El pueblo por la mayor parte afficionado á la religion catholica. Ay doce señores que tienen medio de levantar tres mil hombres; tiene cuatro puertos, y los dos dellos son capaces de tener navios de gran carga dentro. — Las provincias de Cambrige y Huntington son llenas de hereticos y pequeñas. — La provincia de Sufolc es llena de hereticos; y no obstante esto, ay dentro della señores que tienen modo de levantar dos mil hombres. El pays es bien rico, pero muy improprio para una armada á causa de ser lleno de [bosques]. Ay cuatro puertos; dos de los quales pueden tener navios de gran carga. — Las provincias de Essex é Quent no he podido saber por no ser descubierto. Ay en ellas catholicos y cismaticos; pero todo el pueblo está infetado de la heregia. Ay tambien puertos que son bien pequeños y no de grande importancia. — En la provincia de Sussex ay seys catholicos de buena estima. Mas yo no he podido saber sus fuerças por no ser descubierto. El pays es bien rico y los puertos buenos, pero impropríos para una armada á causa de ser llena de bos-

ques. — La provincia de Hampshere es Canaana, llena de catholicos. Ay en ella cuatro señores muy catholicos y de grandes fuerças. Los puertos son buenos; vituallas en harta abundancia. — La provincia de Doxcester es bien rica y propria para una armada. El pueblo comun está dispuesto, no obstante que no ay que dos señores que sean assegurados, y tienen posibilidad para levantar cuatro cientos hombres. Ay en ella cuatro buenos puertos. — La provincia de Devonshire es harto rica, pero un poco montañosa y mezclada con bosques. Ay en ella seis scismaticos que podran levantar dos mil hombres, y todo el pueblo deste pays seria contento de les seguir. Ay en él muchos puertos, y entre ellos dos que son muy buenos. — La provincia de Cornuail es estrecha y larga, bien montañosa. Si la guardan dos puentes, no se puede salir ni entrar en ella. Ay cuatro puertos. El pays es harto rico. Ay tres señores catholicos, que tienen posibilidad para levantar mil hombres. El pueblo es harto bien afficionado, ay muchos gentileshombres que son hereticos, mas muy odiados. — La provincia de Somersetschire es tambien rica. El pueblo heretico. No obstante esto, ay cinco catholicos que tienen posibilidad para levantar mil hombres. — La provincia de Wilshere assimismo es bien rica. Ay en ella cinco catholicos que tienen posibilidad para levantar ocho cientos hombres. El pueblo es bien inclinado á la religion catholica. — En la provincia de Berchshire ay ocho catholicos de buena estima, que tienen posibilidad para levantar dos mil y quinientos hombres. Toda la gente della es bien afficionada, y el pays rico. — En la provincia de Buckingam ay cuatro catholicos de buena estima, pero yo no he podido saber sus fuerças, de miedo de ser descubierto. — En la provincia de Hereford ay señores catholicos que podran levantar mil y quinientos hombres; y todo el pueblo bien dispuesto á la religion catholica y á la Reyna de Escocia. — En Southwallis é Northwallis, el pueblo y los señores son muy afficionados á la religion catholica y á la Reyna de Escocia. Los payses son un poco montañosos, y, no obstante esto, abundantes de ganado vacuno y carneros, harto trigo y muchos bue-

nos puertos. — La provincia de Staford es donde la Reyna de Escocia está en prision; los señores y la gente comun della son muy catholicos, y todos á la devocion de la dicha Reyna. Sir Amias Paulet, guarda de la Reyna, que es estrangero en aquel pays, no tiene medio de levantar un hombre. Tiene hasta cuarenta de su propio sequito, que son los archeros de la guarda. — La provincia de Darby es harto buena para vituallas, y el pueblo assimismo; y ay cuatro que tienen posibilidad para levantar mil hombres. — La provincia de Notingam es un pays bien fertil, y el pueblo bien afficionado á la religion catholica; yo no sé que cuatro que tienen posibilidad para levantar mil hombres. — En la provincia de Lancastre todo el pueblo y señores son muy afficionados á la religion catholica y á la Reyna de Escocia; ay buenos puertos.

SAN-LORENZO. — 1586. — 5 SEPTEMBRE.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 50. — Minute.*)

Accusé de réception par Philippe II de la dépêche du 13 août, par laquelle don Bernardino de Mendoça lui donnait avis de la mission de maître Gifford et de ce qu'il lui avait répondu. — Déclaration du Roi qu'une entreprise si importante pour le bien de la religion et qui paraît suffisamment établie mérite d'être favorisée, et qu'avec l'aide de Dieu on peut en espérer le succès. — Inquiétudes qu'il ne peut cependant s'empêcher de concevoir en voyant un tel secret confié à tant de monde, surtout à des schismatiques, qui ne peuvent présenter aux Catholiques aucune sécurité. — Son désir de savoir d'une manière précise quelle différence il y a entre les hérétiques et les schismatiques d'Angleterre. — Approbation de la conduite tenue par l'ambassadeur vis-à-vis de maître Gifford et des encouragements qu'il lui a donnés. — Approbation des recommandations subsidiaires faites par don Bernardino pour être mises à exécution après qu'on aura atteint le but principal. — Observations au sujet des lettres écrites par don Bernardino et qui pourraient amener les plus graves inconvénients si elles venaient à être interceptées. — Volonté du Roi que désormais de telles affaires soient confiées à des gens sûrs, qui n'en traiteront que verbalement. — Confiance inspirée au Roi par les noms des seigneurs confédérés, et qui le détermine, aussi bien que son zèle pour la délivrance des Catholiques, à leur venir en aide. — Ordre qu'il a donné en conséquence, tant en Flandre qu'en Espagne, de faire les préparatifs nécessaires. — Précautions

à observer pour ne pas ébruiter l'affaire, et qui ne permettent pas de donner à ces préparatifs trop d'extension. — Soins que l'on prendra de les accélérer sur tous les points, aussitôt que l'on aura appris l'accomplissement en Angleterre de l'acte principal dont Babington et ses amis se sont chargés. — Attention particulière avec laquelle ce point a été examiné. — Détermination prise par le Roi, pour ne pas causer la perte de ceux qui ont conçu cette sainte entreprise, et en même temps celle de tous les Catholiques d'Angleterre, de ne mettre en mouvement sa flotte et son armée qu'après l'exécution du coup qui doit frapper Élisabeth. — Armements qui cependant seront faits en Flandre, à Lisbonne et dans les autres ports de l'Espagne, afin de pouvoir se porter dans le plus bref délai au secours des Catholiques d'Angleterre. — Nécessité absolue dans laquelle ils sont placés d'agir avec une extrême promptitude. — Ordre à l'ambassadeur de faire passer en Angleterre Gifford ou un autre homme de confiance pour presser l'exécution de l'affaire principale et représenter aux conjurés que la différer, c'est se mettre le couteau sous la gorge. — Recommandation que don Bernardino devra faire pour qu'une fois débarrassé d'Élisabeth, on s'occupe de la délivrance de la Reine d'Écosse et des points secondaires, c'est-à-dire d'arrêter les navires ainsi que de mettre la main sur les conseillers de la Reine d'Angleterre et sur don Antonio. — Importance que le Roi attache à ces divers points. — Observation faite par le Roi qu'il serait trop tard d'attendre, pour avertir le prince de Parme, que l'acte ait été accompli. — Parti qu'il a pris de lui écrire directement, en usant des précautions nécessaires pour que le secret soit bien gardé. — Encouragements que l'ambassadeur transmettra à Marie Stuart de la part de Philippe II, qui a lu la lettre écrite par elle à don Bernardino et qui est, comme toujours, disposé à la secourir de tout son pouvoir. — Examen qui a été fait du mémoire relatif aux provinces d'Angleterre. — Opinion du Roi qu'il résulte certainement de ce mémoire que les Catholiques peuvent mettre sur pied des forces importantes, mais que tout dépend de l'accomplissement de l'acte par lequel l'affaire doit commencer. — Son espoir que Dieu daignera en favoriser l'exécution. — Ordre qui a été donné pour que la pension du comte de Westmoreland lui soit continuée en France. — Crédit de huit mille écus adressé à l'ambassadeur à cet effet, et pour venir au secours des autres Anglais réfugiés.

Por una de vuestras cartas de 13 del passado, he entendido la comission con que á vos vino Maestre Gilford y lo que á ella respondistes. Y cierto, como el negocio es de tanto servicio de Dios, merece ser favorezcido y se ha de esperar en Nuestro Señor que le ayudará, si nuestros pecados no lo estorvan. Y aunque es assi que parece que lleva harto fundamento, y que es bastante el numero de los confederados, mas como el secreto entre muchos dura poco y se guarda mal, no puede dexar de dar cuydado verle derramado por tantos, y parte dellos scismaticos que no sé como se fian dellos los Catholicos ni qué seguridad pueden tener; y será bien que aviseys especificadamente en lo que difie-

ren estos de los herejes de Inglaterra [1]. Mas en fin, considerada la importancia del successo (si se sirviere Dios de dar el que se pretende) y que quiça es llegado el tiempo en que él responda por su causa, vos hizistes bien en acoger aquel gentilhombre y animarle, á él y á los que le embiaron, á passar adelante con la empresa; y fue muy acertado que él no bolviesse tan presto á Inglaterra por quitar las sospechas que apuntays. Los advertimientos que allá embiastes de algunas execuciones que os parece se debrian hazer, despues de la principal, fueron muy bien consideradas; solo lo de las cartas que escrivistes, si acaso las cogiessen, podria traer inconviniente al secreto y á todo el negocio; y aunque se cree que no yrian firmadas sino disimuladas y por vias confidentes y seguras, y que Dios las guardará por el fin á que se endereçan, todavia, en lo porvenir, será lo mejor y mas cierto fiar estas cosas de creencia de personnas confidentes que lo traten de palabra, escusando el darlo por escrito. Que con solo advertir este punto, está muy bien todo lo demas.

Algunos [2] de los que dezis que se han confederado me acuerdo, y de los padres de otros, y juntandose tales personas parece el negocio fundado, y yo por el servicio de Dios, y libertad de los Catholicos, y bien de todo aquel reyno, no dexaré de ayudarlos; y assi desde luego mando que se apreste y aperciba el socorro necessario, tanto por la via de Flandes como por la de acá de España. Verdad es que, por consistir todo el effeto en el secreto, y averse de preparar esto con el menos ruydo que se pueda, no será el aparato tan grande que haga estruendo por que no dañe, mas acudiráse con ello con la mayor presteza que se pueda, por la una parte y la otra, en sabiendo que se ha hecho en Inglaterra la principal execucion de que Bavington y sus amigos se han encargado. Acá se ha mirado mucho esto llevando la atencion que conviene á procurar que no se pierdan los que tan santa

(1) Voyez cette explication p. 372, n. 3.

(2) Le rédacteur avait mis *muchos*, au lieu de *algunos*. *Muchos* est rayé de la main du Roi, qui a écrit en marge : « De los que ay agora vivos catholicos no creo que conoce allí sino al vizconde Montagu. Y asi basta decir de algunos, y no de muchos. Y asi se podrá emendar en la cifra. »

empresa toman, y, tras ellos, todos los demas Catholicos de aquel reyno, que seria grandissima lastima; y por no acrecentarles peligro con las sombras de moverse mi armada y fuerças á tiempo que pudiessen causar sospecha de que se tienen inteligencias con ellos, y evitar que con este miedo no los haga la Reyna acabar antes que ellos puedan venir á executar sus intentos, se halla que no conviene que lo que yo he de embiar se mueva antes de hecha la dicha execucion. Para entonces avrá en Flandes la prevencion necessaria, y en Lisboa y otros puertos de España, toda la que se pudiere para acudir con brevedad; de que podeys assegurarlos. Y porque la misma razon milita dentro en Inglaterra, y aun tiene mas fuerça allá, pues la seguridad de los Catholicos, aviendo llegado al termino en que estan, no consiste sino en el secreto, y el secreto en la presteza de lo que han resuelto de hazer, daldes á entender esta verdad que no pueden dexar de conocerla, y embiad á ello al mismo Gilford, si todavia está ay; y el tiempo que se ha detenido basta para que pueda bolver sin la sospecha que antes diera, y sino, tomando el medio de algun otro seguro y confidente, les mostrad el peligro á que estan, mientras no se asseguran con empeçar, sin perder tiempo, por la execucion principal con que se pornan en salud y en reputacion en su reyno. Y yran los socorros de acá, todo lo qual es al reves, y tienen sobre sí el cuchillo si la dilatan ó la yerran, y que assi procuren de acertar y abreviar lo en que les va todo.

En esta sustancia lo tratad con todas veras y calor, ayudando á la mira que llevan de poner luego en libertad á la Reyna de Escocia, y tomar su voz y partido, que parece que de razon llevará tanta gente tras sí; y refrescareysles la memoria de las dichas execuciones que les teneys advertidas que hagan tras la primera, como lo del apoderarse de las naos (1) y lo de don Antonio y consejeros, porque es todo muy conviniente para facilitar y assegurar todas las cosas de despues; y assi se lo encargad mucho.

(1) En marge de la main du Roi : « Mirad si será bien decirle lo que para esto importaria ganar al almirante milort Hawart, que creo es pariente de los de Norfolch. »

Tarde parece que seria advertir al principe de Parma despues del caso seguido; porque, si no lo está de antes, mal podria embiar el socorro con la presteza necessaria. Mas porque tan poco conviene andar sembrando en mas partes el secreto principal, he acordado de escrivirle en la forma que vereys por la copia, en que se ha tenido quenta con lo uno y lo otro; vos le embiareys su despacho, y á su tiempo él dará la orden que convenga á M. de la Mota (1).

He visto la carta (2) que os escrive la Reyna de Escocia; y dizelo tambien como suele y su mucha christiandad pone esperança que Dios la ha de querer ayudar. Ya le avreys avisado lo que en mí tiene y hallará siempre para todo lo que le tocare, como los otros dias se os ordenó, y ydla siempre assegurando de la voluntad y obras con que veys que trato de acudirla.

La relacion de las provincias de Inglaterra se ha visto y el estado dellas y fuerças que allí se podrian juntar, que declaradas y unidas no dexarian de ser para allá de consideracion, mas esto, como todo lo demas, está claro que depende del hecho por donde se ha de començar; pues tras esso podran tomar una voz y allanarlo todo, y sin ello, si se viene á entender su animo, los acabaran á todos sin poderse valer tomando á cada parte de por sí. Y pues todo cuelga de aquello y la causa es tan de Dios, devemos esperar en él que la favorecerá. Vos me yd avisando siempre, en cartas particulares que traten de sola esta materia, lo que en ella se offreciere, y procurad que no se pierda sola una hora de tiempo.

Al conde de Wesmerland tengo por bien se continue su entretenimiento ay, pues en ninguna otra parte puede estar mejor por agora; y assi le podreys dezir que teneys orden de pagarsele, y cumplirlo con los demas de los otros de su nacion; que para ello y lo que se offreciere se os embia nuevo credito de ocho mil escudos. Y hizistes bien de recogerle y abrigarle quando vino, como

(1) Gouverneur de Gravelines.
(2) Probablement la lettre en date des 17 et 23 juillet, insérée dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 431.

lo será que acuda á su tiempo adonde sirva con el seguito que tiene.

De S. Lorenzo, á v de septiembre 1586.

PARIS. — 1586. — 6 SEPTEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 55. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles d'Angleterre en date du 20 août. — Rigueurs exercées contre le comte et la comtesse d'Arundel. — Arrestation momentanée de Babington, qui est parvenu à s'échapper en chemise. — Arrestation d'un secrétaire de lord Hatton. — Arrestation de Gifford, qui aurait, dit-on, tiré un coup d'arquebuse sur la Reine d'Angleterre. — Versions diverses sur cet événement. — Assurances données par l'ambassadeur de France, sans entrer dans d'autres détails, que la Reine s'en est tirée saine et sauve. — *Post-scriptum :* Nouvelles, en date du 26 août, qui annoncent la découverte de la conspiration et démentent la prétendue tentative d'assassinat attribuée à Gifford.

De Inglaterra, despues de lo que escriví á Vuestra Magestad en mis ultimas, tengo avisos del 20 de passado segun estilo nuevo.

Al conde de Arundel avian estrechado mas de lo que antes en la Torre, y puesto mas guardas á su muger; á maestre Babington avian preso, pero él se escapó la noche siguiente en camisa. Juntamente avian prendido á un secretario de Aton, que era muy catholico. Dizen assimismo haver prendido á maestre Gilford por aver tirado un arcabuzazo á la Reyna. Lo qual refieren diferentemente, diziendo unos averle hecho, y muerto á la tercera persona que yva tras la Reyna; por cuyo respeto se puede dar mal credito hasta tener nuevos avisos. Escrive el embaxador de Francia que está allí, aver escapado la Reyna de buena, sin aclarar mas particularidades.

De Paris, á vi de septiembre 1586.

Despues de cerrada esta, ha llegado correo de Inglaterra que partió á los 26 del passado. Dize que continuavan el aver prisio-

nes por averse descubierto un trato que tenian contra la Reyna, y no ser cierto el averla tirado arcabuzazo. No he podido saber mas particularidades.

PARIS. — 1586. — 10 SEPTEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 56. — Déchiffr. officiel.*)

Avis donné en toute hâte au Roi de France, le 29 août, par son ambassadeur en Angleterre, de la découverte d'une conspiration contre la vie d'Élisabeth. — Arrestation de plusieurs personnes et, entre autres, d'un nommé Babington et d'un religieux nommé Ballard, qui avait été dépêché, quelques mois auparavant, vers don Bernardino, par les Catholiques d'Angleterre. — Ordre qui a été donné immédiatement par Élisabeth d'arrêter les deux secrétaires de la Reine d'Écosse et de saisir tous ses papiers, qui ont été envoyés à Londres avec les deux secrétaires, et remis entre les mains de Walsingham. — Inquiétudes conçues par l'ambassadeur de France pour la vie de Marie Stuart et qui l'ont déterminé à faire partir sur-le-champ le gentilhomme porteur de sa dépêche pour avertir le Roi et les princes de la maison de Lorraine. — Lettre écrite par Walsingham à l'ambassadeur d'Angleterre en France, sur la découverte miraculeuse de cette conspiration, la plus formidable de toutes celles qui aient jamais menacé les jours d'Élisabeth. — Révélations qui auraient été faites à ce sujet par Ballard, lequel a prétendu que don Bernardino de Mendoça avait promis aux Catholiques d'Angleterre l'appui du Roi d'Espagne s'ils se soulevaient contre la Reine leur maîtresse. — Parti que l'ambassadeur a pris d'admettre cette assertion comme vraie, et de déclarer que, le Roi son maître étant en guerre contre la Reine d'Angleterre, lui-même est tout disposé à risquer mille fois sa vie pour renverser le trône d'Élisabeth et conquérir ses États à la pointe de l'épée; mais de nier énergiquement d'avoir fomenté contre sa personne, elle étant reine et femme, aucune conspiration.

Despues que escriví á V. M. á los 6 tres cartas, ha llegado á este lugar un secretario del embaxador deste Rey, que está en Inglaterra, el qual despachó su amo en gran diligencia, á los 29 del passado, para avisar al Rey averse descubierto en Inglaterra una conspiracion que avia contra la Reyna; sobre el qual particular he escrito á V. M. en las que he acusado averse empeçado á hazer algunas prisiones. Y si bien avia escapado della en camisa uno que llamavan Babington, le avian buelto á prender en compañia de otros mas principales del tratado, y á un clerigo

llamado Valar [1], que Catholicos embiaron meses ha aquí; lo qual avia sido ocasion, descubriendo alguno de los conjurados lo que passava, aver hecho prender la Reyna de Inglaterra á dos secretarios de la de Escocia, tomandoles quantos papeles y cartas ella y ellos tenian; con los quales truxeron á los dichos secretarios presos á Londres, á casa del secretario Valsingan, donde se hallavan al partirse este de Londres: cosa que hazia temer no peligrasse la persona de la Reyna de Escocia, y para advertillo al Rey y á los de la casa de Guisa embiava este secretario. Y Valsingan escrive á este embaxador de Inglaterra que jamas en vida de la Reyna se avia hecho platica tan grande ni tan fundada como esta, que Dios (como quien tenia tanto cuydado de la vida de la Reyna) avia querido que se descubriesse milagrosamente, y ser negociacion de V. M. guiada por mis manos, á causa de que el clerigo dezia aver venido á hablarme y entender de mí que, quando ellos se levantassen, V. M. les daria socorro : cosa que estava tan clara, si bien ellos no le pidieran por Catholicos, hazello V. M., aviendole roto la guerra la Reyna. Y assi yo he dicho á algunos que me han venido á hablar en la materia, que no tendria por menos agravio quando la Reyna pensasse de mí que yo avia de aconsejar á nadie conspirassen contra su persona, siendo su reyna y muger, que lo seria si no se diesse á entender que por todas las vias que pudiesse emprender, si bien perdiesse millares de vidas, aver de procurar, teniendo guerra con V. M., destruyr y conquistar su reyno por fuerça de la espada, hasta quitarsele por la corona, con el zelo que lo devia hazer un buen vassallo, y que desto no cessaria jamas en tanto que V. M. tuviere guerra contra ella y yo vida.

De Paris, á x de septiembre 1586.

(1) D'après la manière dont l'ambassadeur parle ici de Babington et de Ballard, qu'il semble nommer au Roi d'Espagne pour la première fois, comme d'après le reste de la dépêche, il me paraît évident que cette dépêche a été rédigée dans la prévision qu'elle pourrait être interceptée.

PARIS. — 1586. — 10 SEPTEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 37. — Déchiffr. officiel.*)

Motif qui a déterminé l'ambassadeur à faire partir cette dépêche par l'ordinaire de Rouen. — Avis que toute l'affaire qui se traitait semble avoir été découverte, par suite des révélations de l'un des principaux conjurés, et que, sur les six gentilshommes qui avaient formé le complot contre la personne de la Reine, quatre ont été arrêtés, les deux autres, savoir, le favori de Raleigh et le frère de lord Windsor, étant parvenus à s'échapper. — Opinion de don Bernardino de Mendoça que la Reine d'Écosse connaissait parfaitement toute l'affaire, comme cela résulte d'une lettre qu'elle lui a écrite et qu'il n'envoie pas parce qu'elle n'est pas chiffrée. — Vœux de l'ambassadeur pour que Dieu accorde au Roi d'Espagne la grâce de prévaloir en Angleterre, au moment où, par suite de la découverte du complot, tant de sang catholique va être répandu. — Assurance qu'il donne au Roi que jusqu'ici on n'entend point parler de ses lettres, mais que, quand bien même on les saisirait, elles sont écrites de manière à pouvoir être interprétées à volonté.

Por aver venido de Inglaterra el secretario que escrivo en la de V. M., despacho esta por que alcance al ordinario de Roan. Todo el negocio que se tratava parece que está descubierto, aviendolo confessado alguno de los príncipales del manejo. Y de los seys que avian conjurado contra la Reyna, no se han escapado sino dos que son el favorido de Rale ([1]) y el hermano de milord Wynsor. La Reyna de Escocia me parece que devia de saber bien el negocio, por lo que se vee por una carta que me ha escrito ([2]), que, por no estar cifrada, no la embio; yrá con el primero. ¡Que Dios deve ser servido de dar á V. M. á Inglaterra *in manu forti*, pues ha permitido que se aya de derramar tanta sangre catholica con el descubrirse esto! De mis cartas no se habla hasta agora, y quando las hallen y impriman, ellas van de manera que se podran glosar con sabor.

De Paris, á x de septiembre 1586.

([1]) J'ai vainement recherché quel est celui des conjurés que l'ambassadeur veut désigner par ces mots : *el favorido de Rale*. Il est d'ailleurs certain que don Bernardino était mal renseigné, et qu'un seul des conjurés, Édouard Windsor, parvint à sortir d'Angleterre.

([2]) Cette opinion de don Bernardino de Mendoça me semble une bien forte présomption pour établir que Marie Stuart était parfaitement instruite du complot tramé contre la personne d'Élisabeth; ce qu'elle a constamment nié devant ses juges. Pour décider la question, il faudrait avoir cette lettre dont parle l'ambassadeur d'Espagne; mais je ne l'ai pas retrouvée dans les papiers de Simancas, et elle n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

PARIS. — 1586. — 26 SEPTEMBRE.

DON BENARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp.— Fonds de Simancas, liasse B. 57, nos 107, 108.— Déchiffr. officiel.*)

Confusion des avis venus d'Angleterre et qui ne permet pas de savoir au vrai ce qui s'y passe. — Réponse faite par les conseillers du Roi de France à Madame de Montpensier, qu'on ne sait encore ni de quoi la Reine d'Écosse est accusée, ni ce qu'il y a de fondé dans ce mouvement. — Nécessité pour don Bernardino de s'en rapporter aux nouvelles transmises par l'ambassadeur de France. — Communications qui ont été faites à cet ambassadeur par Walsingham et les autres conseillers de la Reine d'Angleterre, et desquelles il résulte que les prisonniers auraient avoué que, tout en tenant M. de Châteauneuf pour bon catholique et parfait gentilhomme, c'est en don Bernardino seul qu'ils avaient mis toute leur confiance. — But évident des conseillers d'Élisabeth en faisant cette déclaration. — Leur désir de déterminer le Roi de France à se lier d'autant plus avec la Reine d'Angleterre et de l'indisposer en même temps contre Marie Stuart, à cause de la résolution prise par cette princesse de s'appuyer sur le Roi d'Espagne. — Lettre écrite par Henri III à son ambassadeur en Angleterre, par laquelle il lui recommande d'interposer ses bons offices pour sauvegarder la vie de la Reine d'Écosse et au besoin d'agir énergiquement en sa faveur. — Détails sur l'arrestation des deux secrétaires de Marie Stuart, sur sa translation au château de Tixall qui s'est faite par surprise, et sur la saisie de tous ses papiers, parmi lesquels se trouve, dit-on, la copie d'une des lettres de don Bernardino de Mendoça. — Aveux faits par les secrétaires de Marie Stuart, qui auraient confessé que les Catholiques avaient donné avis à la Reine leur maîtresse de la conspiration tramée contre la Reine d'Angleterre, mais que ce n'était pas elle qui la leur avait conseillée. — Lettre écrite par Élisabeth à la ville de Londres pour la remercier de son dévouement. — Panique causée en Angleterre par l'apparition de quelques voiles sur les côtes de l'île de Wight. — Signaux d'alarme qui ont été immédiatement allumés et qui ont fait mettre sur pied toutes les troupes de la contrée. — Bruits absurdes, répandus à cette occasion, d'une descente et d'une invasion des Français. — Aveux qui, d'après une lettre de Walsingham à l'ambassadeur d'Angleterre en France, auraient été faits par Ballard. — Arrestation de sir George Espeçan et de sir Thomas Chajet, bons catholiques fort attachés à la Reine d'Écosse. — Leur emprisonnement dans la Tour de Londres, où Marie Stuart doit être également transférée. — Retour à Paris du gendre du secrétaire Pinart, M. d'Esneval, envoyé par le Roi de France en Écosse et qui n'en a rapporté aucune nouvelle, si ce n'est que le jeune Roi est toujours au pouvoir de la faction anglaise. — Avis donnés par les derniers navires venus d'Écosse, et d'après lesquels quinze cents à deux mille Écossais auraient passé en Hollande et Zélande sous le commandement de Grey.

Como escriví á V. M. en mis ultimas, embió el embaxador que tiene allí este Rey Christianissimo un secretario suyo; pero de lo que él refirió, y despues ha escrito el dicho embaxador, es

con tanta confusion que se puede mal colegir en limpio que sea la verdad de lo que passa en Inglaterra. Cosa que han dicho los consejeros deste Rey á Madama de Montpensier, yendoles ella á pedir insistiessen al Rey para que en esta occasion hiziesse los officios con la de Inglaterra que pedian las muchas obligaciones que tenia á la de Escocia; le respondieron que, por las cartas del embaxador, no se entendia de lo que inculpavan á la Reyna de Escocia ni que fundamento tenia esta alteracion. Por cuyo respecto puedo mal significar á V. M. cosa cierta ni otra, sino lo que el embaxador escrive y entiendo por otras vias; el qual pone toda la fuerça de sus cartas en que le ha dicho Balsinguen ([1]) y otros consejero de la de Inglaterra aver confessado los prisioneros que, aunque era buen cavallero y muy catholico el embaxador Chateonef, no se fiassen dél, ni se descubriessen á otra persona que á don Bernardino de Mendoça. Que es la misma cancion que han cantado siempre en qualquiera cosa que se offrezca, componiendo semejantes ficciones con que se dan á entender que obligaran á Franceses se estrechen mas con la de Inglaterra, indignandolos contra la de Escocia con el dessear valerse de Vuestra Magestad. Y este mismo lenguaje tenian con el embaxador de Francia el tiempo que allí estuve, y en mi partida con mucho mas herbor, fingiendo quimeras para el efecto. Cosa de que yo he hecho recuerdo al embaxador de Escocia y que él tenia bien en la memoria, para dezirsela á este Rey y á sus consejeros. — Ha escrito este Rey á Chateonef, su embaxador, haga todos los officios que le parecieren convenientes con la Reyna de Inglaterra, para asegurar la persona de la de Escocia; y avise si fuere necesario hazellos con mas calor.

El prender á los secretarios de la Reyna de Escocia succedió en esta manera: que Polet, que la tenia á cargo, entró á dezille que el hazer tan buen tiempo le convidava á pedirle si queria yr á caça ([2]). Ella aceptó la offerta con el contento que lo hazen los prissioneros, y con tanto mandó el Polet se pusiessen á cavallo

([1]) Walsingham.
([2]) Le 8 août.

los mas principales criados de la de Escocia. La qual salida una milla del castillo donde estava, llegó Wat, el que fue á España, y le dixo tener orden de la Reyna de Inglaterra para llevarla á otra casa, y á sus secretarios y á otros criados presos donde se hallava su ama. La de Escocia, oyda la nueva, caminó con grandes lamentaciones á otra casa de un cavallero [1], donde la tienen sin salir de una pieça, ni servilla criado suyo; y á sus secretarios y mayordomo encaminandolos con guardia á un [sitio] donde se ha retirado la Reyna por parte mas asegurada. El Wat bolvió á la casa de donde havia partido la de Escocia, que buscó toda y, rompiendo los cofres y escritorios, tomó los papeles que en ellos se hallaron. El embaxador Chateonef escrive averle dicho que Wat havia hallado muchas cifras enterradas en un jardin, y entre ellas una copia de carta mia; que es bien desacomodado lugar para guardar papeles. Pero, como ministro nuevo, cree y escrive quanto le dizen. Assimismo afirman que han confessado los secretarios de la Reyna de Escocia, y no dize qué particulares. Y de casa deste embaxador de Inglaterra, publican que los secretarios de la dé Escocia havian confesado que los Catholicos la havian dado aviso de la conspiracion que tenian hecha contra la de Inglaterra, pero no que ella se lo huviesse persuadido.

La Reyna escrivió, luego que se hizieron las prissiones, á la villa de Londres, agradeciendo la voluntad con que mostravan servilla. Y descubriendose del puerto de Suranto [2], que es cerca de la isla de Vuyc, algunas velas, ó por respecto dellas ó por caso, se acertó á pegar fuego á un fenil; que fue occasion, viendole las guardias, de poner fuego á las atalayas que tienen puestas con varriles de pez y paja, para tocar arma por el reyno y juntar gente. Con esto millord Ocauste, governador de aquella provincia, lo hizo, que fue numero de cuatro ó cinco mil hombres y con dsipusicion y armas; que algunos, que han venido de Inglaterra y se hallaron al verlo, nunca acaban de contar, con risa, su

[1] Le château de Tixall, appartenant à sir Walter Aston, et situé à quelques milles de Chartley, dans le comté de Stafford.

[2] Le port de Southampton dans le Hampshire.

compostura y miedo que tenian, llegando la voz á Londres de ser apeados en tierra diez mil Franceses, y aver quemado tres villajes; donde havia assimismo miedo, diziendo con el scrivir la Reyna que doblassen las guardias de la ciudad, y se apercevies-sen ser aquello lo que ganavan de la guerra de Flandes. Esta arma dizen algunos averse tocado en Inglaterra, por aver entrado tres navios en el puerto de Suranto á sondalle; que no parece ser de fundamento.

Escrive el secretario Valsinguen, en las ultimas cartas á este embaxador, aver confesado el clerigo Balart que Carlos Pajet le havia traydo á que me hablasse, y yo embiadole para que persuadiesse á los Catholicos se levantassen generalmente contra la Reyna. A Ser Jorge Especan y á Ser Thomas Chajet, que son consuegros muy catholicos y aficionados á la Reyna de Escocia y personas de sequito, havian prendido y puesto en la Torre de Londres, en la qual dezian que se adreçavan aposentos para traer la Reyna de Escocia.

El hierno del secretario Pinart, que estava por embaxador deste Rey en Escocia (1), ha buelto en este lugar por la via de Inglaterra, entreteniendose en Londres algunos dias para hablar á la Reyna. No dize otra cosa de Escocia mas de tener siempre en su poder al Rey la faccion Inglesa, que embiava, segun refieren los ultimos navios que han venido de Escocia á esta costa, de mil y quinientos á dos mil Escoceses, con maestre Grey, á Holanda y Zelanda. De Paris, á XXVI septiembre 1586.

(1) Le baron d'Esneval (Voyez sa correspondance, dans notre tom. IV, p. 1 à 60.)

1586. — 27 Septembre. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIDPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, nos 112 et 113. — Déchiffr. officiel.*)

Observations adressées par le Roi à don Bernardino pour diriger et rectifier sa conduite dans les affaires d'Angleterre. — Reconnaissance avec laquelle ces observations sont reçues par don Bernardino, qui les regarde comme une véritable faveur. — Sa conviction de l'avoir en grande partie méritée par son zèle pour le service du Roi son maître. — Obligation dans laquelle il s'est trouvé d'écrire les lettres en question, afin de s'assurer des intentions des Catholiques d'Angleterre, qui ont besoin, en semblables circonstances, pour marcher en avant, d'être en quelque sorte poussés par les épaules. — Craintes qu'il avait d'ailleurs, et non sans raison, que, si on ne se pressait d'agir, une conspiration confiée à tant de monde ne fût bientôt découverte. — Avis qui lui a été donné que Gifford était à peine en France depuis quatre jours, que déjà Élisabeth avait ordonné de se mettre à sa poursuite. — Avis qu'il a reçu simultanément de l'arrestation de Ballard et de Babington, de sorte que, quelque empressement qu'il ait mis dans une affaire qui intéressait à un si haut degré le service de Dieu, ses lettres n'ont pas pu arriver à Londres en temps utile puisque Babington était déjà prisonnier et la conspiration découverte. — Exposé des divers motifs qui ont déterminé l'ambassadeur à les écrire. — Précautions prises dans la rédaction de ces lettres, conçues en termes généraux et de telle manière que, lors même qu'elles seraient mises sous les yeux de la Reine d'Angleterre, elles ne pourraient avoir d'autre inconvénient que de lui attirer personnellement la haine d'Élisabeth, ce dont il n'a pas à tenir compte. — Raisons d'État qui le mettaient dans l'obligation d'écrire, lors même qu'il aurait eu d'avance la certitude que ses lettres seraient livrées par les conjurés. — Inquiétudes qu'elles doivent causer à Élisabeth, en voyant ses sujets en relation avec les ministres des princes étrangers. — Effet qu'elles devaient produire sur la France, pour empêcher cette puissance de resserrer son alliance avec l'Angleterre. — Bruit, d'ailleurs si généralement répandu, des préparatifs faits par le Roi d'Espagne pour envahir l'Angleterre, qu'il n'y avait pas à craindre de rien divulguer à cet égard. — Assurance que la Reine d'Écosse a connaissance de ces préparatifs, comme cela résulte de lettres écrites à l'ambassadeur, auxquelles il ne compte répondre qu'après s'être assuré qu'il peut le faire avec sécurité. — Avis que, conformément aux ordres du Roi, il a remis à l'ambassadeur de Marie Stuart les huit mille écus qui lui étaient destinés. — Promesse faite par la Reine qu'ils seront exclusivement consacrés au recouvrement de sa liberté. — Soin que l'archevêque de Glasgow a pris de lui faire tenir immédiatement cette somme, cachée dans des caisses de confitures, comme cela s'est déjà fait. — Inquiétudes de don Bernardino de Mendoça sur le bon résultat du plan conçu par Marie Stuart pour recouvrer sa liberté. — Mesure qui a été prise de transférer la Reine d'Écosse dans un autre château où elle est détenue avec plus de rigueur que jamais. — Conviction de don Bernardino que, puisque Dieu n'a pas permis que le projet des Catholiques pût s'accomplir, c'est qu'il veut que l'Angleterre soit réduite avec une verge de fer, et qu'il réserve au Roi d'Espagne d'en faire la conquête par les armes. — Raisons qui ont déterminé l'ambassadeur à retenir les dépêches destinées au prince de Parme.—Explications

données au Roi sur la distinction qui existe entre les hérétiques et les schismatiques en Angleterre. — Assurance que ces derniers s'empresseront, pour la plupart, de se réunir aux Catholiques et à la Reine d'Écosse aussitôt qu'ils les verront en force, et que même parmi les hérétiques il y a de grands personnages qui se rattacheront au parti de Marie Stuart et qui déjà lui donnent d'utiles avertissements. — Bons offices rendus par M. de Châteauneuf à don Bernardino pour sa correspondance avec les Catholiques d'Angleterre. — Loyale assistance que lui prête en toutes circonstances l'ambassadeur d'Écosse. — Remercîments adressés au Roi d'Espagne au nom du comte de Westmoreland.

El mandar Vuestra Magestad se me escriviesse en una de las cartas de 5 (1), de cuyo arribo aviso en la general, en la manera que me he de governar en la materia de Inglaterra, reprehendiendome lo hecho en ella, estimo yo por tan gran merced que me obliga á postrarme á los pies de V. M., besando sus reales manos por ella, pudiendo merecer en parte tan crecido favor mi desseo de acertar en el servicio de V. M., el qual me hizo escrivir las cartas por conocer el humor de los Catholicos Ingleses, que pide se les ponga espuelas quando se ofrecen á semejantes execuciones, con que vayan adelante en ellas, sin dar lugar se resfrien en la fuga y sofrenados en las demas proposiciones, para que no se precipiten sin fundamento. Y á esta esperiencia se allega andar tan esparzido el negocio que era de temer saliesse á luz alargandose; recelo que no era sin causa, pues avisaron, dentro de cuatro dias que Gilford passó en Francia, que andavan en Inglaterra por orden de la Reyna en su pesquisa, y dentro de otros dos prendieron á Valart, el clerigo que me avia venido, meses ha, á hazer propuestas con generalidades, y consecutivamente á Babington; de manera que, si bien yo me dí tanta prisa en el negocio por ser muy del servicio de Nuestro Señor, aun no fue en tiempo el llegar mis cartas á Londres por estar preso y aclarada la platica.

Assimismo hallava que no era bien que volviesse el Gilford, que me referia que ellos estavan tan adelante en el tablero que, quando yo no les respondiesse al momento y de manera que viessen firma mia, que era lo que solo les asseguraria para aven-

(1) Voyez cette dépêche du 5 septembre, p. 384.

turarse, se perderian; lo qual no me permitia buscar confidente que llevasse la respuesta, quando le huviera alguno; y fialla de quien no lo fuera, no era poco dañoso, y en particular siendo en sazon que estan cierto prender á quantos Ingleses passan de aqui sin passaporte, por la mucha guardia de los puertos: negocio que se escusava con el escrivir, tiniendo yo entonces tan assegurado medio para el poner mi carta en Londres, como lo era por el que embia las de la Reyna de Escocia; diziendo en ella aver entendido por el que me embiaron su resolucion, y, como santa y buena, daria quenta á V. M. della, creyendo que la aprovaria; por tal y semejantes palabras generales que, quando los mismos la mostrasen á la Reyna, veria de la contestura dellas ser los Ingleses los que me avian hecho la propuesta; y, debaxo del nombre de resolucion, poderse ahijar la del querer tomar las armas por la religion; que es tan devido el aprovalla V. M., aunque la Reyna no le huviere con la insolencia que se vee roto la guerra, impedir la de Flandes, entregar á Flexingas, libertar á la Reyna de Escocia, que son tan santas y justificadas: y para esto yvan las cartas con marca, sin sobreescrito, y con cubierta en Ingles que se embiassen á Flexingas. Solo podia resultar del descubrirse mis cartas en Inglaterra la indignacion que la Reyna podia tener en particular comigo, de que no he de hazer caso, pues Dios no da la vida á los vassallos sino para emplealla cada hora y de todas las maneras que el servicio de su rey lo pidiere. Y en el aclarar mis cartas los mismos confederados, yo no avia de reparar para dexar de escrivillas, pues la materia de Estado, tiniendo declaradamente guerra con V. M., obliga (si bien no fuera realmente) aun para hazelle sombras de lo poco que puede fiarse de sus vassallos y el tener inteligencia con ellos los ministros de V. M.; cosa que haze recatarse á los Franceses en el estrecharse mucho con ella, juzgando poderse conservar mal, como se ha palpado en esta ocasion, pues al momento que escrivió el embaxador deste Rey los muchos que estavan confederados, y el de Inglaterra dezia ser cosa tratada por Carlos Paget y otros que estavan aqui, los hizo advertir el secretario Villarroy se saliessen por

algunos dias fuera deste lugar, que con esto se cumpliria con la Reyna. Y en otro tiempo dava este Rey orden á los mismos criados de los embaxadores de Inglaterra para que los prendiessen como hizieron á Morgan á medianoche. Y finalmente pensar que avian de dañar mis cartas, siendo ocasion para que la Reyna fatigase á los Catholicos, recelandose que V. M. tratava de invadir el reyno, si bien su crueldad pudiera ser mayor de lo que es, ella está tan certificada desto que cada momento aguarda las armas de V. M. sobre sí; y de España todo genero de gentes escriven aqui el aprestarse la armada de V. M. para Inglaterra; y hasta el general de los Minimos, que está en España, ha escrito á sus frayles y á un librero que la armada estava presta para yr sobre Inglaterra, que encomendassen á Dios el buen sucesso della; de suerte que no ay Frances que encuentre á criado mio que no le pregunte quando se ha de ver la armada de V. M. en Inglaterra : voz que ha llegado á la Reyna de Escocia, como parece por dos cartas suyas (1), que recibí juntas á los 8, cuyas copias embio á V. M. Por las quales assimismo parece avelle dado parte los Catholicos de su resolucion, pidiendome diesse creencia al que me embiavan. Yo no le he respondido á ellas, hasta ver si, passado esta alteracion, ha quedado camino abierto para ello.

He entregado á su embaxador los ocho mil escudos que V. M. fue servido mandarme los diesse á quien ella ordenasse. Lo qual yo le escriví; y me responde lo que V. M. mandará ver en las dichas copias de que los dé á su embaxador, que me mostró el descifrado de la carta (2) que le escrivia su ama sobre ello. Dizele los reciba y me assegure se emplearan para el ponerse en libertad y no en otra cosa, para que yo lo certifique á Vuestra Majestad. Y se los embió al momento, en oro, dentro de caxas de confituras, como otras vezes lo ha hecho. Cosa que entiendo que seria para tenellos á mano, y poder con mas facilidad libertarse

(1) Je n'ai pas retrouvé ces deux lettres, et elles ne sont pas dans le Recueil du prince Labanoff.
(2) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

en las ocasiones que pueden ocurrir, si bien las de agora no dan aparencia dello, por avella mudado á otro castillo ([1]), y tenella con la estrechura que escrivo á V. M. en otra. Que el no aver permitido Nuestro Señor llegasse en effeto, por nuestros pecados, la propuesta de los Catholicos, es indicativo para juzgar querer reduzir aquel reyno *in virga ferrea*, conquistandole las armas de V. M., á quien sera servido de dalle como otros muchos y coronas, y, despues de largos años de vida, la del cielo por semejantes servicios. — Yo he retenido los despachos que V. M. mandó escrivir para el principe de Parma, juzgando que ya no era de ninguno fruto el embiallas, descubierto el negocio; que si se effetuará, indubitadamente es de creer que quedavan los Catholicos de suerte que no huvieran menester apresurado socorro.

Lo que V. M. me manda en que difieren los Catholicos scismaticos de Inglaterra de los herejes : ellos conocen ser la verdadera religion y profesan en sus coraçones; pero el amor de la hazienda, por no perdella, les haze, obedezciendo las leyes de la Reyna, yr á las perversas predicas, y á algunos recibir la abominable comunion. Tras esto, siempre que ocurre hablar de la religion catholica, muestran reconciliarse y estar en el gremio de la Yglesia y que se reduziesse el reyno, offreciendo mucho su assistencia para ello; lo qual haze á los Catholicos aclararse con ellos, por no ser gente recatada como les convendria. Destos scismaticos ay gran numero que indubitadamente acudiran á los Catholicos y voz de la Reyna de Escocia, siempre que los vieren declarados y con algunas fuerças. Assimismo ay personajes principales herejes tan afficionados á la Reyna de Escocia que la seguiran, y la advierten de quanto llega á sus oydos y puede ser de su daño.

Para tener medio mas seguro y que me viniessen cartas de Inglaterra y yo podellas embiar, hize, al partir de aqui M. de Chateauneuf para aquel reyno, que le hablassen personas religio-

([1]) Deux jours avant la date de cette lettre, le 25 septembre, Marie Stuart avait été transférée dans le château de Fotheringay. Mais il est évident que l'ambassadeur ne pouvait pas le savoir, et qu'il veut parler ici de la translation de la Reine de Chartley à Tixall.

sas y bien intencionadas soto mano, diziendole el servicio que haria á Dios si diesse lugar que, debaxo de sus pliegos, dexasse passar cartas de los Catholicos de aqui y dineros. Él se offreció á hazello con mucha voluntad, y lo ha cumplido puntualmente, sin abrir jamas carta; adoperando á este secretario que ha embiado en ello, por miedo de que no les descubriessen los Catholicos y se le prendiessen en Inglaterra. Y assi, por hallarse él aqui, como por no ser bien en este furor arriscar las cartas de los Catholicos que ni mas ni menos estan encogidos en Inglaterra y huydos de Londres, no puedo dar á V. M. tan puntuales avisos como querria. En todo me assiste bravamente el embaxador de Escocia, y yo procuro alcançar los mas particulares que aqui llegan.

Al conde de Vestmerland (cuya necessidad era estrema) he dicho la merced que V. M. fue servido mandarle hazer. Por ella besa las manos á V. M. humilmente, á cuyo servicio dize que tiene offrecida la vida y dessea de emplealla donde quiera que V. M. le mandaré que lo haga.

De Paris, á XXVII de septiembre 1586.

SAN-LORENZO. — 1586. — 28 SEPTEMBRE.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 55. — Minute.*)

Avis que l'écossais (Robert Bruce) annoncé par la dépêche du 23 juillet est arrivé avec les lettres du duc de Guise et celles des seigneurs écossais dont il était porteur. — Confiance du Roi d'Espagne dans sa bonne foi, sans cependant que le Roi puisse se décider à croire qu'il soit aussi facile qu'il le dit de ramener à la foi catholique un pays où l'hérésie est tellement répandue. — Résolution prise par Philippe II de ne rien décider dans cette affaire avant de l'avoir communiquée au prince de Parme et d'avoir eu son avis et celui de don Bernardino. — Départ de Robert Bruce, qui s'en est allé avec de bonnes paroles et une lettre pour le duc de Guise. — Avis donné par Bruce que les seigneurs écossais ont également envoyé vers le Pape pour lui communiquer leur projet. — Recommandation à don Bernardino pour qu'il leur conseille d'insister auprès de Sa Sainteté afin d'obtenir des secours pécuniaires. — Pénurie dans laquelle se trouve le trésor royal, forcé de faire face à tant d'affaires urgentes. — Communication que l'ambassa-

deur fera au prince de Parme du bon vouloir des Écossais, après s'être informé s'ils sont réellement en état de résister aux Anglais moyennant le secours de quatre mille hommes qu'ils demandent, et si cette guerre sur les frontières d'Angleterre ferait une utile diversion pour empêcher les Anglais de se mêler de ce qui se passe au dehors. — Intention du Roi de formuler sa réponse conformément au résultat des conférences qui auront lieu entre l'ambassadeur et le prince de Parme. — Soin que l'ambassadeur prendra de maintenir, en attendant, les bonnes dispositions des Écossais. — Force compliments qu'il devra faire au duc de Guise sur le zèle qu'il montre en tous lieux pour la religion catholique, mais en lui faisant observer que toute chose doit se faire sérieusement et avec espoir de succès.

El Escoses, que escrivistes á 23 de julio, que venia por acá con cartas de Mucio y offertas de algunos principales de aquel reyno, llegó ya; y lo que propusó y la comission y firmas que mostró fue todo en conformidad de lo que vos avisastes; y assi no ay para que referirlo, pues lo teneis entendido. Su animo deve ser bueno; pero que tan facilmente se reduxesse aquel reyno á la fee catholica, estando tan derramadas por él las heregias, es cosa dura de creer. Lo qual y el no se poder juzgar tan bien desde acá el tiempo y la coyuntura quando algo se huviesse de hazer como allá desde mas cerca, me ha hecho no resolverme sin comunicar el negocio primero con el principe de Parma, y oyr lo que él y vos direys segun el estado de las cosas de Escocia y de Inglaterra, y las otras consideraciones que en esto se deven tener. Con esto y buenas palabras y una carta para Mucio, del tenor que vereys por la copia (1), se buelve Robert de Bruise Y pues dél se ha entendido que los mismos han embiado á Roma á dar quenta de su buen proposito á Su Santidad, será bien les aconsejeys que procuren les ayude de dinero; porque acá, como sabeys, se consume y es menester tanto para cosas forçosas que apenas se puede acudir á ellas. Mas para darles respuesta formada á lo que proponen, aveys de avisar primero al principe de Parma para lo que creeys que puede ser parte el buen desseo desta gente, y, si cargassen Ingleses sobre ellos, si lo seran para poderse defender, aunque se les diessen los cuatro mil hombres que piden; y si aquella rebolucion en los confines de Inglaterra

(1) Voyez la pièce suivante.

haria diversion y llamamiento para que, mezclandose en aquello, acudiessen menos Ingleses á las cosas de fuera de la ysla. De todo lo qual me aveys de dar á mí el mismo aviso, ý comunicar con el Principe lo que será bien responderles conforme á lo que él os avisare, procurando en este medio entretenerlos sin prenda ni quexa, y cumpliendo mucho con Mucio con loarle su buen zelo y assistencia á los Catholicos de todas partes, diziendole que no menos lo desseo yo que él, pero que se deven hazer todas estas cosas fundadas y con entera informacion y aparencias de buen successo. Y por aqui lo demas que os pareciere á proposito, y de todo me yreys avisando.

De Sant Lorenzo, á xxviii de septiembre 1586.

SAN-LORENZO. — 1586. — 28 SEPTEMBRE.

PHILIPPE II AU DUC DE GUISE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 57. — Minute.*)

Réponse de Philippe II à la lettre du duc de Guise et aux communications qui lui ont été faites par Robert Bruce sur l'état des affaires en Écosse. — Estime du Roi d'Espagne pour le zèle déployé par le duc de Guise dans l'intérêt de la religion catholique. — Sa confiance dans les sentiments et les bonnes intentions des trois seigneurs écossais qui lui ont écrit en même temps que le Duc. — Raisons de prudence qui le déterminent à ne pas leur répondre. — Charge qu'il donne au duc de Guise de leur témoigner verbalement son bon vouloir, sur lequel désormais ils peuvent compter. — Résolution prise par Philippe II, quant aux propositions qui lui sont faites par les Écossais, de les communiquer préalablement à son neveu le prince de Parme. — Éclaircissements que don Bernardino de Mendoça donnera à ce sujet au duc de Guise. — Remercîments adressés au Duc au sujet du zèle qu'il déploie en toutes circonstances pour le service du Roi d'Espagne.

Por vuestra carta y la relacion que me ha hecho el que la truxo y lleva esta, he entendido el estado de las cosas de Escocia; y el zelo, con que os moveys à tratar tan de veras del aumento de nuestra santa fee catholica, es mucho de alabar y estimar. Lo mismo me parece de los buenos intentos y animo de los tres condes (1) que dezis; á cuyas cartas no respondo, por no

(1) Lord Claude Hamilton et les comtes de Huntly et de Morton (Voyez p. 349 et suiv.).

hazerles mala obra, si peligrassen las mias. Pero vos les podreys avisar el credito que comigo han ganado, y que les quedo afficionado, como veran quando aya ocasion de mostrarlo. Y quanto á su propuesta, por ser parte de lo que piden cosa que se puede mal juzgar ni proveer desde acá, me ha parecido comunicalla con el principe de Parma mi sobrino, como mas particularmente lo podreys entender dél y de don Bernardino de Mendoça, con todo lo demas que se me offrece sobre este negocio. La voluntad que en él y en todo mostrays tener á mi servicio no es nueva para mí; y os la agradezco mucho, y la pago con la que sabeys que os tengo á vos y á vuestras cosas. Y Nuestro Señor sea en vuestra continua guarda.

De Sant Lorenzo, á XXVIII de septiembre 1586.

1586. — 15 Octobre.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA AU PRINCE DE PARME.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 285-287. — Copie officielle.*)

Envoi au prince de Parme d'une dépêche de Philippe II relative à la proposition faite par les seigneurs écossais. — Envoi simultané de la copie d'une lettre écrite par don Bernardino de Mendoça au Roi sur le même sujet, et dans laquelle il développe son opinion sur l'entreprise proposée. — Inutilité de revenir sur ce qu'il a déjà dit, n'ayant plus, conformément aux ordres du Roi, qu'à faire connaître au prince de Parme son sentiment sur quelques points particuliers. — Peine que don Bernardino s'est donnée auprès des Catholiques écossais, dès le temps de son ambassade en Angleterre, et tout dernièrement auprès de lord Claude Hamilton, réfugié en France, pour persuader aux Catholiques qu'ils ne pouvaient compter d'une manière certaine, au moment de l'exécution, que sur le Pape et le Roi d'Espagne. — Motifs qui ont déterminé l'ambassadeur à conduire dans ce sens cette négociation. — Gloire inestimable que vaudrait au Roi d'Espagne le rétablissement de la religion catholique en Écosse. — Avantages sérieux qui en résulteraient pour le bien de ses affaires en général et pour la pacification des Pays-Bas en particulier. — Graves embarras qu'une telle entreprise susciterait à la Reine d'Angleterre. — Inquiétudes que cette princesse n'a cessé d'avoir du côté de l'Écosse, où elle a entretenu à grands frais des pensionnaires et fomenté la guerre civile, d'abord pour en expulser Marie Stuart, puis pour soutenir la faction anglaise, qui a toujours prédominé dans ce royaume, et qui, depuis nombre d'années, fournit sous main tant de soldats pour alimenter la guerre en Flandre. — Conviction de l'ambassadeur qu'il y a opportunité et intérêt évident pour le Roi d'Espagne à soutenir vigoureusement les Catholiques d'Écosse : ce qui consti-

tue la réponse au premier point spécifié par Sa Majesté. — Quant au second point : à savoir si, moyennant le subside qu'ils demandent pour l'entretien de six mille hommes, les Écossais se trouveront en état de résister à une invasion de la Reine d'Angleterre? conviction de l'ambassadeur que les seigneurs écossais parviendront certainement à remplir l'engagement qu'ils prennent à cet égard. — Exemples tirés du passé, et par lesquels on voit que les Écossais, réduits à leurs propres ressources, n'en ont pas moins constamment lutté contre les Anglais, sans perdre un pouce de terrain, alors que les forces de l'Angleterre étaient bien plus unies et bien plus redoutables qu'elles ne le sont aujourd'hui. — Quant au troisième point : à savoir, si l'entreprise proposée par les Catholiques d'Écosse peut opérer une utile diversion pour empêcher la Reine d'Angleterre de continuer à envoyer en Flandre des troupes considérables? certitude du résultat que l'on obtiendrait à cet égard, puisque la Reine d'Angleterre, lorsqu'elle verrait tout en feu dans un pays si voisin du sien, en serait réduite à craindre que l'incendie ne gagnât son royaume, surtout sachant qu'il s'agit d'une affaire de religion, où elle doit croire qu'il y a intelligence entre les Catholiques d'Écosse et ceux d'Angleterre. — Pénurie d'argent, d'hommes et de munitions, dans laquelle se trouverait la Reine d'Angleterre, si elle voulait faire simultanément la guerre en Flandre, dans l'Écosse et dans les Indes. — Nécessité qu'il y aurait pour elle à rappeler ses forces des extrémités vers le centre même de ses États qui se trouveraient menacés; tellement que, si à l'aide de quinze cents misérables commandés par Drake, elle cherche à susciter des embarras au Roi d'Espagne dans les Indes, elle pourrait s'apercevoir à son tour de l'effet que produirait sur les Catholiques d'Angleterre le rétablissement du catholicisme en Écosse. — Situation difficile dans laquelle se trouve le Roi de France, et qui donne à penser que l'on n'a aucun empêchement à craindre de sa part. — Conclusion de l'ambassadeur que cette affaire présente des avantages incontestables, mais qu'elle est de la plus haute gravité, et que pour la mener à bien elle doit être conduite avec autant de réflexion que de prudence. — Son opinion qu'il faudra d'abord répondre aux seigneurs écossais en termes généraux, louer au nom du Roi leur zèle et leur sainte résolution, et les assurer de ses bonnes intentions et de son appui, en leur recommandant d'agir avec toute la circonspection nécessaire. — Questions précises qui devront préalablement leur être adressées, savoir : si le subside qu'ils demandent pour six mille hommes est destiné à entretenir des troupes du pays ou des étrangers; — de quelle nation ces étrangers devraient être; — à quel port ils pourraient débarquer; — quels seraient les chefs chargés de les commander; — si l'entreprise se fait ou non avec l'intervention du Roi; — s'ils peuvent, dans le cas où elle se ferait contre son gré, le maintenir dans quelque château; — s'ils seront obligés de recourir à la force pour retirer le Roi d'entre les mains des ministres hérétiques et des gens de la faction anglaise, ou bien s'ils pourront les contraindre à laisser le Roi et à sortir du royaume; — s'ils attendront ou non, pour se déclarer, le débarquement des troupes en Écosse, dans le cas où le secours qu'ils demandent devrait être composé de soldats étrangers; — s'ils auront à leur disposition Dumbarton, Stirling, Édimbourg et les autres places importantes du royaume, et à quel moment ils pourront s'en emparer; — dans le cas où le subside serait destiné à armer des gens du pays, faire connaître de quelle manière, dans quel lieu, en quelle saison et par quels chefs, cette troupe pourrait être levée, réunie et dirigée; — enfin, dans le cas où ils opteraient pour un secours de troupes étrangères, faire savoir s'il conviendrait mieux de les envoyer d'Espagne ou des Pays-Bas. — Opinion

de l'ambassadeur que les réponses faites à ces diverses questions permettront d'apprécier exactement de quel pied les Écossais comptent marcher dans l'exécution de leur entreprise, et s'il est permis d'en espérer, avec l'aide de Sa Magesté, un bon résultat. — Déclaration de don Bernardino que, quant à ce qui est de presser ou de retarder cette exécution, personne ne peut en être meilleur juge que le prince de Parme, sur qui pèse tout le fardeau de la guerre de Flandre. — Nécessité de cicatriser cette plaie avant de songer à aucune entreprise sérieuse sur l'Angleterre, l'Écosse ou l'Irlande. — Insultes et bravades réitérées de la Reine d'Angleterre, qui engagent l'honneur du Roi d'Espagne et l'obligent à être le premier à lui déclarer la guerre. — Importance qu'il y a cependant à choisir le moment opportun, afin de ne pas compromettre par trop de précipitation ce qui a été conquis dans les Pays-Bas au prix de tant d'or et de sang. — Désir du Roi d'Espagne d'être éclairé à cet égard par le prince de Parme. — Instances de don Bernardino pour obtenir une prompte réponse à sa dépêche. — Ordre qu'il a reçu du Roi d'attendre cette réponse avant de faire aucune promesse positive au duc de Guise et aux Écossais.

Por el aligado despacho de Su Magestad verá Vuestra Excelencia la propuesta que algunos señores de los mas principales de Escocia le hizieron dias ha, y los puntos que para ello embiavan; en cuya compañia y materia yo escriví á Su Magestad una carta de que va aqui copia. Y pues por ella entenderá Vuestra Excelencia lo que entonces se me offreció, solo añadire en esta, en cumplimiento de lo que Su Magestad me manda que avise á Vuestra Excelencia, lo que siento en los particulares que se me apunta lo haga.

Y porque seria largo el repetir á Vuestra Excelencia quan de atras yo traygo removida esta materia, correré en suma en ella, diziendo aver instado á los señores de Escocia, desde el tiempo que estuve en Inglaterra, y ultimamente á Claudio Amilton, quando vino aqui desterrado de Escocia, donde se reconcilió á la Iglesia catholica, que es personaje de entendimiento y valor, aficionado á la Reyna de Escocia, y del seguito su apellido y casa en aquel reyno que Vuestra Excelencia tendrá entendido; por cuyo respeto se procuró que el Rey de Escocia le embiasse á llamar; con la qual ocasion él animó á los demas catholicos, diziendoles el poco abrigo que avia hallado en Francia para convalescer sus desseos, y que para la execucion dello será necessario valerse y ayudarse solo del Papa y de Su Magestad.

El procurar yo esto, ha sido juzgando (aun con el poco dis-

curso que tengo) que, fuera de la reducion de aquel reyno á nuestra santa fee catholica, que es negocio inestimable y tan anexo á Su Magestad el avello de procurar y que en todas partes se conserve y trasplante, no poder dexar de rehuxir desto gran fruto en la direction de las cosas de su servicio, y en particular para la quietud y reposo dessos Payses Baxos; razon que con mas fuerça milita, aviendo la de Inglaterra tomado tan desbergonçadamente la protection dellos. Desto ay tantas demostrativas que será escusado el hazer yo recuerdo dellas á Vuestra Excelencia que ha provado millares de vezes con quantos mas azeios le han defendido á Vuestra Excelencia los Escoceses, serviendo á los rebeldes las plaças que otros ningunos soldados.

Pues agora, quando en Escocia los Catholicos tomen esta voz, que es en la mejor sazon que la pudieran intentar por muchas razones y respetos, y traten con veras de estirpar los hereges de aquel reyno, visiblemente se toca el recelo y cuydado que ha de dar esto á la Reyna de Inglaterra, aviendo tantos catholicos en sus vassallos que tiene en la opression que se vee, y de quien ella forçosamente se ha de valer cada y quando que quisiesse impedir á los Escoceses su designo, y en particular siendo los mas de las provincias del Norte, que confinan con Escocia, cacatholicos; negocio que la ha hecho para evitalle consumir mucho dinero entreteniendo pinsionarios en Escocia, desde antes que saliesse de aquel reyno la Reyna de Escocia, con cuyo braço la forço apartirse dél por las guerras civiles fomentadas para el effeto; à causa de no darse por segura la de Inglaterra el dia que no tenga á su devocion la mayor parte de Escocia, como lo ha estado siempre que ha sido la faction Inglesa superior en el reyno, con cuya ayuda ha soto mano tan gallardamente alimentado de soldados, por muchos años, la guerra de Flandes.

De lo que he tocado se colige de la importancia y momento que será ayudar Su Magestad con calor á los Catholicos de Escocia para este effeto, y proveeho que dello se puede conseguir en las cosas de su servicio. Que es el primer cabo que Su Magestad me apunta.

Y en el segundo : si los Escoceses seran harto fuertes, quando se les diesse la paga de los seis mill hombres, para resistir qualquier imbasion de la Reyna de Inglaterra? los mismos señores Escoceses, por el primer articulo, se offrecen con la dicha ayuda á resistir. Cosa que es de creer, pues, sin semejante assistencia, los Escoceses han contrastado con Ingleses en las guerras que han tenido, sin perder palmo de tierra, y en tiempo que las fuerças de Inglaterra estavan mas unidas y poderosas que agora, que enteramente tenia los reyes de Inglaterra confiança de sus vassallos, lo qual no es en la Reyna sino todo sospechas y difidencias, y empeñadas en Holanda y Gelanda la mayor parte de sus fuerças y personas de quenta.

En el tercer cabo : que si la determinacion de los Catholicos Escoceses puede servir de diversion á que la de Inglaterra no cargasse con tantas fuerças en Flandes? es negocio palpable, pues en razon de Estado, viendo el fuego tan vezino de su reyno y parte donde para passar á él no ay impedimento ninguno sino de una pequeña ribera que se vadea por las mas partes, ha necessariamente la de Inglaterra de temer las centellas dél, principalmente siendo por causa de la religion á que los Catholicos de Inglaterra han de concurrir, y pensar la Reyna de cierto estar acordados los unos con los otros.

A esto se allega assimismo que en el reyno de Inglaterra no ay sustancia, teniendo rota la guerra con Su Magestad, de dinero, gente, ni municiones para sustentar la de Flandes, tener guarnecidas con estraordinarios presidios y gente las fuerças de Escocia, y proveer á los navios con que piensa robar las flotas de Su Magestad, inquietando las Indias, faltando el commercio y trato del reyno, con el aver Su Magestad impedido no le tengan en los suyos; de lo qual es de juzgar, y con razon, aver de acudir con mayores fuerças á la parte donde puede tener mas daño el cuerpo de su reyno, afloxando dellos estremos y partes donde no le juega del suyo ni le tocan tan en vivo. Y si para Su Magestad (á quien Dios hizo tan gran monarca y dió poderosissimas fuerças) viene á ser diversion y de momento el embiar la de Ingla-

terra á Draques con mil y quinientos descalços á las Indias, se puede ver si lo será para ella tratar en Escocia los Catholicos de estirpar las heregias, pues, quando tengan buen sucesso en ello, los de Inglaterra han de tomar coraje para hazer lo mismo.

Si bien las razones dichas son tan en beneficio de Su Magestad y el hallarse Francia en terminos que, aunque olvidandose el Rey de lo que deve assimismo, quisiesse impedir á los Escoceses el progreso de tan santa empresa, puede mal ser parte para ello, porque gente no la puede embiar y Uguenotes no se desarmaran en este tiempo de sus soldados, alexandolos fuera del reyno. Con todo esto, por ser el negocio de mucho peso, se ha de procurar governalle con fundamento y consideracion para que se consiga fruto dél y no daño; el qual seria cierto quando los Catholicos escoceses se precipitassen, pues se corroborarian mas las fuerças de los hereges y de la de Inglaterra en lugar de enflaquecerse, que es lo que se pretende.

Por cuyo respeto yo seria de parecer que se les respondiesse aprovando y loando Su Magestad mucho su buen zelo y santa determinacion, y con generalidades que Su Magestad no dexará, como tal, de assistilles por su parte para el executalla, entendiendo que el emprendella es con el fundamento que negocio tan grave pide, y ellos se assegura que lo haran por lo que les va en ello; y assi dessea saber si las pagas que piden de los seis mil hombres han de ser de soldados del mismo reyno, ó extrangeros, y de qué nacion, á qué puerto podrian yr á desembarcar, y qué personaje podria ser el cabo de los tales soldados. Assimismo si el disponerse los señores catholicos á esta empresa es con intervencion del Rey ó no; si en executandola, quando no sea con voluntad suya, le han de entretener en algun castillo; y si á los de la faction Inglesa y ministros predicantes, para sacalles al Rey de su poder, los han de acabar con las armas en la mano, ó forçallos á que salgan del reyno; porque entonces, estando tan junto el de Inglaterra, iudubitadamente tendran assistencia para bolver en el pays ayudados de sus amigos y seguito que quedará en él. Juntamente, si aviendo de ser los soldados estrangeros,

ha de ser, antes de su arribo en el reyno, el descubrirse ó no los Catholicos, y á qué tiempo; y si seran en el señores de las plaças de Domberton, Esterling, Edemburg y otras de importancia en Escocia. Assimismo, si quiriendo las pagas para gente del pays, en qué lugar y forma la juntaran, con qué cabezas, y en qué sazon del año les parecerá mas conviniente para emprendella. Teniendo necessidad de ser socorridos de Su Magestad, si será mas conviniente embiarsele de los Payses Baxos ó venir de España; á qué puerto.

Que son puntos que forçosamente conviene estar dicisos y aclarados antes del acometer la reduction por armas y el assignalles Su Magestad socorro determinado, con lo qual se podrá conocer de qué pié caminan los Escoceses en esta resolucion, y si della se puede, assistiendola Su Magestad, esperar buen fruto. Y para el apresuralla ó no, nadie podrá ser mejor juez que Vuestra Excelencia que trae acuestas el peso de la guerra dessos payses; de cuyo estado colegirá al passo que conviene que Su Magestad camine en el negocio, porque, si bien es necessario para no dexar afistolar la llaga de essa guerra, picar á la de Inglaterra por Escocia ó Irlanda, ó por las dos partes juntas; ó resolutamente dar dentro de Inglaterra; cosa en que anda ya mezclada la reputacion de Su Magestad por las muchas desvergüençasde la Inglesa, pues, no castigandola, juzgará el mundo no ser poderosas las fuerças de Su Majestad para hazello, y ser forçoso que, quando no se le haga la guerra, ella la hará á Su Magestad, no se ha de mover esto sin tener consideracion al poderse executar en sazon que no se arrisgue notablemente lo que con tanta sangre, dinero y tiempo se ha conquistado en essos Estados : en que Vuestra Excelencia, como apunto, ha de dar luz.

Con esta respuesta hallo (segun lo poco que entiendo) que, abraçando Su Magestad la propuesta, los obliga sin quedallo para mas de en quanto por el bien que se pudiere esperar del negocio, lo quisiere estar en el ayudallos; y se descubrirá tierra en ver si con menos assistencia de gente y suma de dinero podran emprender su disigno, que evidentemente se palpa ser tan en ser-

vicio de Dios quanto provechoso para Su Magestad; á quien de ninguna manera, estando roto con la de Inglaterra, conviene por muchos respetos dexar de acoger á los Escoceses y tenellos gratos, pues, en todas las ocasiones que Su Magestad quierá imbadir la ysla, será de tanto momento qualquier motino que hagan Escoceses en su favor, que, por ser el intento de los Escoceses tan en servicio de Dios, es de esperar de su infinita clemencia buen sucesso en él.

Y en la materia yo he dicho á Vuestra Excelencia lo que entiendo, á quien despacho este criado mio, yente y veniente, con el qual Vuestra Excelencia me mandará avisar la respuesta que le parece que se dé á Mucio: porque, hasta tener aviso de Vuestra Excelencia sobre esto, me manda Su Magestad que no le dé ninguna formada; á quien yo procuraré entretener sin quexa, hasta el ver aviso de Vuestra Excelencia, suplicandole mande responderme con toda brevedad, por no dar lugar que engendren en el pecho de Mucio y Escoceses desconfiança de assistencia las tardas respuestas. De Paris, á xv de octubre 1586.

MADRID. — 1686. — 19 OCTOBRE.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 60. — Minute.*)

Accusé de réception des dépêches relatives au duc de Guise. — Vive sympathie de Philippe II pour les infortunes de la Reine d'Écosse. — Recommandation qu'il fait à son ambassadeur de lui donner des consolations et des encouragements, s'il peut trouver moyen de renouer sa correspondance avec elle. — Tristes résultats des efforts des pauvres catholiques. — Opinion du Roi qu'ils doivent s'accuser eux-mêmes d'y avoir puissamment contribué pour n'avoir pas su garder leur secret. — Approbation de la détermination prise par l'ambassadeur de retenir les lettres destinées au prince de Parme. — Ordre de brûler ces lettres.

Con las cartas á que en otras se os responde, se han recivido las copias que avisays en materia de Mucio. Y aveys tenido razon de hazerle cargo y afearle el poco secreto que se guarda de su parte en lo de mi assistencia, siendo cosa que por lo que me toca

y tambien por lo que á él convenia que se hiziesse muy de otra manera.

Tambien se recivió la copia (1) de lo que os escrivió la Reyna de Escocia, cuyo trabajo siento mucho; mas, por la firmeza que siempre ha tenido en nuestra santa fee y el zelo que muestra de su augmento, espero en Dios la ha de ayudar. Vos, si hallaredes por donde bolver á la correspondencia que teniades con ella, la consolad y animad de mi parte. Y en lo del successo de aquellos pobres Catholicos no ay que dezir, sino sentir su desgracia; de que ellos mismos deven de tener buena parte de culpa, por no saber guardar su secreto y averlo comunicado con tantos que de fuerça se viniesse á entender. Vos, viendo el estado en que estava, hizistes bien de no embiar aquellas cartas al duque de Parma, mi sobrino; y, pues ya no son de provecho, sera lo mejor de quemarlas.

De Madrid, á XIX de octubre 1856.

Paris. — 1586. — 20 Octobre.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 163. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles d'Angleterre. — Avis que quatorze des prisonniers catholiques ont été exécutés. — Courage avec lequel tous sont morts, déclarant hautement qu'ils mourraient pour leur religion, et que, s'ils avaient autant de vies que de cheveux, ils en feraient volontiers le sacrifice. — Belle conduite de Ballard, qui a été exécuté le premier. — Exhortations qu'il a adressées à ses compagnons en sa qualité de prêtre. — Détails sur l'exécution de Babington, qui était encore vivant lorsque le bourreau lui a ouvert la poitrine pour lui arracher le cœur. — Dires de M. de Sydney, qui jouit d'un grand crédit auprès de l'ambassadeur d'Angleterre. — Lettres de Ballard qu'il prétend avoir entre les mains, et dans lesquelles celui-ci avouerait avoir eu des entrevues avec Charles Paget et l'ambassadeur d'Espagne, mais que ni l'un ni l'autre, ni lui-même ne savaient rien de la conspiration contre la personne d'Élisabeth. — Bruits que l'on s'est efforcé de répandre pour rendre les catholiques exécutés odieux au peuple. — Projets qu'on leur attribue et d'après lesquels ils devaient, le jour même où ils auraient assassiné la Reine, mettre le feu à Londres, incendier les navires, et faire enclouer les pièces d'artillerie dans tout le royaume. — Prétendu mariage arrangé entre Babington et

(1) Cette copie n'a pas été retrouvée, et la lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

la Reine d'Écosse. — Confidence que Babington aurait faite à ce sujet à lord Cecil. — Fausseté évidente de cette calomnie, Babington étant marié et excellent catholique. — Audience accordée par le Roi de France à l'ambassdeur d'Angleterre, dans laquelle celui-ci a exposé les griefs de la Reine d'Angleterre contre la Reine d'Écosse. — Longue réponse, en forme de harangue, faite par le Roi, qui a déclaré ne pouvoir se dispenser d'intervenir en faveur de Marie Stuart. — Raisons diverses qui lui en imposent l'obligation, et dont la principale est que Marie Stuart a été, comme reine de France, sa dame et souveraine. — Son espoir que, malgré les torts de la Reine d'Écosse, Élisabeth la traitera de manière à prouver son amitié pour le Roi de France. — Mission qu'il a donnée à Gondi d'aller insister auprès de l'ambassadeur d'Angleterre pour obtenir ses bons offices. — Promesse faite par Stafford de s'y employer, non pas en qualité d'ambassadeur, mais en son nom personnel. — Dépêche en date du 14, envoyée par M. de Châteauneuf, ambassadeur de France en Angleterre. — Avis donné dans cette dépêche que l'amiral Howard et lord Hertford ont, à la tête d'une troupe de gens de pied et de cheval, présidé à la translation de la Reine d'Écosse du lieu où elle se trouvait dans un autre château, à douze milles de Windsor. — Convocation du Parlement pour le 4 octobre. — *Note marginale :* Mauvais augure tiré par le Roi d'Espagne de ces divers incidents. — Lettres écrites d'Écosse par les Pères de la Compagnie de Jésus.

De los prisioneros catholicos, que he escrito á V. M. en mis ultimas en materias de Inglaterra, se han justiciado catorce, cuyos nombres seran con esta (¹). Todos han muerto como catholicos, confessando el morir por la religion y que, quando tuvieran tantas vidas como cabellos, las emplearan en la misma causa, sin haver acusado á ninguno. El Balart, que era clerigo, y el que primero executaron, los exortó á todos y animó con que, pues havian sido catholicos en la vida, lo mostrassen en la muerte. Al Babington se le rompió la cuerda, y el verdugo le abrió vivo, para sacarle, como acostumbran, el coraçon. Afirman que al mismo punto de arrancarsele el verdugo, se oyó pronunciar al Babington tres vezes *Jesus*. M. de Simey, que es gran cosa deste embaxador de Inglaterra, ha dicho tener cartas que el Balart confessó haverse visto con Carlos Paget y comigo; pero que él ni yo no sabiamos

(¹) Voici cette liste jointe à la dépêche : *Ballard, Babington, Savage, Barneroell, Tilne, Tichborne, Abington, Salsburye, Dunn, Gage, Jones, Bellamy, Charnock, Travers* (B. 57, nº 164). — Babington, Ballard, Savage, Barnewell, Tichbourne, Dunn et Charnock, furent exécutés le 20 septembre, et endurèrent des supplices tels, qu'ils excitèrent le dégoût et l'horreur des spectateurs. Tilney, Abington, Salisbury, Gage, Jones, Bellamy et Travers, furent exécutés le lendemain. Considérés comme moins coupables, ils expirèrent au gibet avant que leur corps fût abandonné au coutelas du bourreau (Voyez le *Résumé* du prince Labanoff, p. 131, et l'*Histoire d'Angleterre* du docteur Lingard, t. VIII, chap. IV, p. 289 de la traduction française).

nada de que huviesse conspiracion en Inglaterra contra la persona de la Reyna, ni el mismo Balart la sabia. Han publicado despues de la justicia, para animar al pueblo, que, el dia que matassen á la Reyna, havian de pegar fuego á Londres, abrusar las naos de la Reyna y enclavar las pieças de artilleria de todo el reyno, y casarse el siguiente Babington con la Reyna de Escocia. Y Cicil ha dicho al embaxador de Francia, segun él escrive, haverse hallado él presente á dar tormento al Babington, y que le confessó, en gran secreto á él solo, que la Reyna de Escocia havia prometido casarse con él. Que es mentira bien mal fundada, siendo casado el Babington y tan catholico.

El embaxador de Inglaterra tuvo audiencia del Rey, á los 14. Significandole las quexas que tenia con esta platica de la de Escocia su ama. Le respondió el Rey, con una grande arenga, no poder dexar de assistir á la de Escocia por muchas obligaciones, y en particular por haver sido su reyna y señora; y quando se olvidasse desto, á la misma Reyna de Inglaterra le parezceria mal; que si le amava, lo veria en esta ocasion con el tratamiento que hazia á la de Escocia, alargandose en esta conformidad. Y despues de la audiencia, embió de nuevo á pedir con Gondi al dicho embaxador hiziesse todo buen officio en el particular. Respondió que él lo cumpliria, no como embaxador de Inglaterra, sino como Stafort. No entiendo que aya hecho otros officios este Rey, mas de escrivir á su embaxador : el qual ha embiado un criado suyo con cartas de 14 deste, avisando que milord Avuarte almirante y milord Arifort havian ydo, con soldados de á pié y á cavallo, á traer á la Reyna de Escocia de donde se hallava, á otro castillo en el pays de Cambrich, doce millas de Vinssor (1); y tener convocado la Reyna parlamento para los 4 del que viene (2).

De Escocia escriven los padres de la compañia que allí se hallan,

(1) La Reine d'Écosse avait été transférée de Chartley au château de Fotheringay le 25 septembre. Ce château, dont elle ne devait plus sortir vivante, et que Jacques VI, devenu roi d'Angleterre, fit détruire, était situé non pas dans le comté de Cambridge, mais dans le comté de Northampton, à peu de distance de Peterborough.

(2) De la main de Philippe II : « No es bueno esto. »

de 18 del passado, ser servido Nuestro Señor de que hiziessen tanto fructo, que havian menester mas compañia de religiosos que de capitanes para guardarlos.

De Paris, á xx de octubre 1586.

PARIS. — 1586. — 20 OCTOBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 284. — Déchiffr. officiel.*)

Lettre qui a été écrite par l'ambassadeur au prince de Parme, conformément aux ordres du Roi d'Espagne et dont il envoie la copie à Sa Majesté. — Motifs qui l'ont déterminé à retenir, jusqu'à l'arrivée de M. de Meyneville, la lettre destinée au duc de Guise. — Inconvénients qu'il y aurait à demander au Pape des secours d'argent pour les Écossais catholiques. — Conviction de l'ambassadeur que les secrets qu'on serait obligé de confier à Sa Sainteté, en faisant cette demande, seraient immédiatement révélés au cardinal de Rusticucci et par suite au cardinal d'Este, qui en aviserait tout aussitôt le Roi de France et la Reine d'Angleterre. — Conséquences funestes qui en résulteraient pour les Catholiques d'Écosse. — Défiance semblable éprouvée par le duc de Guise, qui a bien recommandé à l'archevêque de Nazareth de ne rien confier à Sa Sainteté de ce qui doit rester ignoré du Roi de France. — Précautions prises à cet égard par l'archevêque de Nazareth, qui a laissé à Rome l'évêque de Gaza son neveu, pour correspondre confidentiellement avec lui. — Communication faite au Pape, par le général de la Compagnie de Jésus, des succès obtenus en Écosse par les religieux de son ordre. — Assurance qu'il a donnée que ces succès s'accroîtront rapidement aussitôt que les religieux auront l'argent nécessaire pour acheter des ornements et faire imprimer des livres. — But de cette communication, qui était de sonder le Pape sur la question d'argent et qui a été reçue par Sa Sainteté de telle manière que le général a dû s'en tenir là. — Avis qu'un gentilhomme, que don Bernardino de Mendoça était parvenu à faire envoyer en Angleterre, sous prétexte de s'occuper des affaires du douaire de Marie Stuart, et qui aurait fourni de bons renseignements, n'a pas pu y rester plus de huit jours. — Détermination prise par M. de Châteauneuf de le faire repartir immédiatement, pour ne pas éveiller les soupçons d'Élisabeth.

En cumplimiento de lo que V. M. es servido mandarme en una de las cartas del despacho de 28 de setiembre, he escrito al principe de Parma una de que embio copia á V. M. con esta (1), como me lo manda, y no he encaminado hasta agora la suya á

(1) Voyez cette lettre, en date du 15 octobre, p. 405.

Mucio, por no aver parecido el Escoces ni instarme en la respuesta, y aguardar á que Menevila llegue, y ver qué resolucion han hecho, y segun ella juzgar si será necessario añadir algo en la materia de Escocia al dicho Mucio. Temo que en el persuadilles supliquen á Su Santidad assista á los Escoceses catholicos haver un gran inconviniente, que es havelle forçosamente de aclarar quien son, y las particularidades de la materia (1); cosa que al momento la dirá al cardinal Rusticucho (2), de que tiene experiencia Mucio por otras muchas cosas, y con tanto lo sabrá el cardenal de Este, que lo avisará luego á este Rey, y él á la de Inglaterra, la qual lo escrivirá á los Escoceses de la faction Inglesa para que se apercivan y pongan las manos en los Catholicos. En esto está tan recatado Mucio que ha advertido á Nazaret que no escriva cosa á Su Santidad que no huelgue que lo sepa este Rey, por entendello por el intermedio de los cardenales de Rusticucho y Este. Y el mismo Nazaret me dixo luego que llegó aqui aver dexado, para salvar este inconviniente, un sobrino suyo, obispo de Gayaza, en Roma, á quien escrive confidentemente para que lo pueda referir á boca á los que él le ordena.

Entiendo que el general de la compañia de Jesus habló al Papa sobre los religiosos de su orden que andan en Escocia y fruto que hazian; el qual seria mayor quando fuessen ayudados para ornamentos, impresion de libros y otras cosas: esto con intento de sondar con la liberalidad y animo que salia á ello el Papa, para declaralle, segun fuesse, lo que offrecian los Catholicos principales; y que lo halló demasiadamente duro en materia de dinero y abierto para significar qualquier particular al cardenal Rusticucho; y assi se retuvo sin passar adelante.

Yo procuré que el embaxador de Escocia embiasse un hombre en Inglaterra, y esto con intervention de los consejeros de su ama que tratan aqui de su duario, porque lo significassen al Rey convenir hazello por los particulares de la de Escocia, debaxo de lo qual podria el tal hombre entretenerse allí, y avisar de ordi-

(1) De la main de Philippe II : « Quiza seria bueno avisar desto al conde de Olivarez. »
(2) Jérôme Rusticucci, cardinal prêtre du titre de Sainte-Suzanne.

nario de lo que occurria. El Rey lo aprovó, y con tanto fue el gentilhombre; pero M. de Chateaoneuf su embaxador, dentro de ocho dias que llegó á Londres, le ordenó bolviesse aqui, escriviendo que de ninguna manera convenia que se entretuviesse en Inglatera, por no dar á la Reyna mas sospecha de la que tenia; que es ocasion de no poder avisar á V. M. con la puntualidad que lo desseo.

De Paris, á xx de otubre 1856.

PARIS. — 1586. — 8 NOVEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, nos 125 et 126. — Déchiffr. offic.*)

Avis que Wotton, l'ambassadeur que la Reine d'Angleterre vient d'envoyer en France, a pour mission d'exposer les griefs de la Reine sa maîtresse contre la Reine d'Écosse, et pour but de soulever contre cette princesse la colère du Roi de France et de la Reine mère, en leur faisant connaître la confiance témoignée en toutes circonstances au Roi d'Espagne par Marie Stuart et sa défiance contre la France. — Charge donnée à l'ambassadeur anglais de leur communiquer le déchiffrement d'une lettre interceptée, et qui aurait été écrite par Marie Stuart à don Bernardino de Mendoça. — Résumé de cette lettre, dans laquelle, après avoir remercié avec chaleur l'ambassadeur espagnol de tous ses bons offices, la Reine d'Écosse déclare que, si son fils ne veut pas revenir à la foi catholique, elle transfère au Roi d'Espagne tous ses droits aux trois couronnes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, dont elle se dépouille en sa faveur et dont elle le proclame légitime héritier. — Testament autographe de Marie Stuart qui aurait été trouvé dans une écritoire, parmi ses coffres, et qui contient des dispositions conformes à la lettre. — Sommaire de ce testament : — Ferme volonté de la Reine d'Écosse, si Dieu doit la rappeler à lui, de mourir dans la sainte foi catholique. — Ses vœux pour que son fils rentre dans le giron de l'Église et pour que les princes catholiques travaillent à l'y ramener. — Déclaration formelle que, si le jeune Prince s'obstine dans l'hérésie, elle transfère tous ses droits au Roi d'Espagne, qu'elle reconnaît pour son légitime et vrai successeur aux trois couronnes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, comme il l'est en effet. — Prière qu'elle lui adresse afin qu'il s'occupe sérieusement de ramener ces trois royaumes à la vraie foi, ainsi que sa qualité de prince catholique et le droit qui lui est transféré lui en font un double devoir, prenant Dieu à témoin qu'en déchargeant sa conscience à cet égard, elle en charge celle du Roi d'Espagne. — Recommandation qu'elle lui fait pour qu'en reconnaissance des droits qu'elle lui concède, il prenne soin de récompenser ceux qui ont souffert pour la cause catholique et pour son service à elle-même. — Avis que Wotton apporte des copies authentiques tant de la lettre écrite à don Bernardino que de ce testament, lesquelles copies sont certifiées par les conseillers de la Reine d'An-

gleterre et par les deux secrétaires de la Reine d'Écosse retenus prisonniers. — Mêmes précautions prises pour la copie d'une lettre écrite par Marie Stuart à Babington, et qui a été déchiffrée par les deux secrétaires. — Sommaire de cette lettre, dans laquelle la Reine encourage fortement Babington à persévérer dans sa sainte résolution, mais sans rien spécifier, lui recommandant de tenir peu de compte de sa vie à elle-même, dont elle ferait volontiers le sacrifice pour une si juste cause. — Opinion des conseillers d'Élisabeth sur la teneur de cette lettre, écrite en anglais, et qu'ils regardent comme le document le plus habile et le mieux rédigé qu'on ait jamais vu. — Déclaration des deux secrétaires chargés de déchiffrer cette lettre qu'ils ont fait les plus vives instances auprès de la Reine leur maîtresse pour la dissuader de l'écrire et d'approuver les projets de Babington, auxquels ils n'ont nullement participé. — Autres copies également authentiques des lettres écrites à la Reine d'Écosse par l'archevêque de Glasgow, Thomas Morgan et Charles Paget, qui ont été apportées pour être produites, et qui toutes expriment des sentiments de défiance contre la France. — Avis que tous ces papiers, ainsi que tous ceux que Marie Stuart a écrits ou reçus de deux ans en çà, étaient contenus en douze coffres ou écritoires, lesquels ont été envoyés sous scellés à la Reine d'Angleterre, qui les a fait ouvrir en présence de six des membres de son Conseil. — Découverte faite parmi ces papiers de divers documents relatifs aux intelligences entretenues par les plus grands seigneurs d'Angleterre avec Marie Stuart. — Inquiétudes inspirées par cette découverte à la Reine d'Angleterre, qui comprend combien il sera périlleux pour elle de procéder contre la Reine d'Écosse. — Conseil donné par Cecil à Élisabeth de ne pas profiter de ses avantages et de s'assurer tout d'un coup l'amitié de la Reine d'Écosse en usant de clémence envers elle. — Opinion de don Bernardino que ces paroles, prononcées par un homme aussi habile que Cecil, ont pour but de déterminer les autres conseillers à se joindre à lui pour retenir la Reine d'Angleterre. — Soin qu'Élisabeth a pris d'aviser le Roi d'Écosse des dispositions faites par la Reine sa mère, à son préjudice, au profit du Roi d'Espagne, et de faire avertir la Reine d'Écosse par sir Amyas Pawlet qu'elle eût à penser au salut de son âme plus qu'à toute autre chose, ajoutant à ce message toutes sortes de menaces.— Réponse pleine de dignité faite par Marie Stuart, qui a parlé avec tant de noblesse et de fermeté, que sir Amyas Pawlet lui-même, tout endurci qu'il est dans l'hérésie, n'a pu lui refuser le tribut de son admiration. — Ordre donné par les conseillers d'Élisabeth d'ôter à Marie Stuart tous ses serviteurs et de ne plus lui laisser qu'une seule dame. — Bases sur lesquelles Élisabeth établit son droit pour procéder contre la Reine d'Écosse, savoir : la renonciation de Marie Stuart à la couronne et la signature apposée par elle à l'acte du Parlement qui déclarait coupables de lèse-majesté tous ceux qui conspireraient contre la personne de la Reine d'Angleterre. — Insuffisance de ces deux actes, souscrits par la Reine d'Écosse, détenue prisonnière et agissant sous l'empire de la contrainte. — Réponse que compte faire son ambassadeur quant aux autres écrits : que ce n'est pas la première fois que Walsingham et Cecil fabriquent de fausses lettres, et qu'ayant entre les mains les chiffres de la Reine d'Écosse, il leur a été facile d'y introduire tout ce qui leur a paru propre à l'inculper et à irriter contre elle le Roi de France ; — que quant au testament, on n'a pas à lui reprocher d'avoir reconnu le droit du Roi d'Espagne, puisqu'il est incontestable qu'elle ne pouvait maintenir son propre droit sans admettre en même temps celui du Roi Catholique. — Espoir de Wotton d'obtenir prochainement du Roi de France une audience qui aurait lieu à Saint-Germain-en-Laye, où elle a été également indiquée à don Bernardino. — Avis donné par l'ambassadeur an-

glais qu'Élisabeth a envoyé à Fotheringay tous les membres de son Conseil et les principaux comtes et barons d'Angleterre, au nombre de trente-deux, avec les deux secrétaires de Marie Stuart, pour interroger la Reine d'Écosse sur les dépositions de ces deux secrétaires et sur les papiers qui ont été trouvés. — Conviction de don Bernardino que Marie Stuart refusera de répondre, en sa qualité de reine souveraine qui ne reconnaît pas de supérieur. — Soin qu'il prendra de faire parvenir au Roi d'Espagne tout ce qui pourra venir à sa connaissance.

En mis ultimas avise á Vuestra Magestad el arribo de Arioton (¹), embaxador de la Reyna de Inglaterra, cuya comission es dar quexas de la Reyna de Escocia, y por termino que mueva á indignacion contra ella á este Rey y su madre, con representalles la confiança que havia de V. M. para todos los particulares, y difidencia de Francia; y esto amostrandoles el descifrado de una carta (²) que dizen avelle tomado, la qual me escrivia, y descifraron en presencia de los de su Consejo. Su suma es : agradezcerme, con encarecidas palabras, los officios que yo hazia siempre en beneficio de sus negocios, y significasse á V. M. que, quando su hijo no se convirtiesse á la religion catholica, ella declararia, como declarava á V. M. por legitimo heredero de las tres coronas de Inglaterra, Irlanda y Escocia, en quien renunciava todos quantos derechos ella podia tener y tenia á ellas. Que en conformidad desto se avia hallado en sus cofres, en un escritorio suyo, su testamento escrito de su propia mano y firmado, en el qual confessava, que llevandola Dios para sí, morir en nuestra santa fee Catholica y suplicalle inspirasse en su hijo lo fuesse, y á todos los principes Catholicos procurassen persuadirselo; y que, quando su pertinacia y obstinacion fuesse tanta que perseverasse en su herror, declarava en su defecto á V. M. por ligitimo y verdadero successor y heredero, como lo era, de las tres coronas, á quien suplicava atendiesse á la reducion de aquellos reynos con las veras que el ser principe tan catholico y este derecho le obligavan; haziendo testigo desto á Dios, con lo qual descargava su conciencia, encargando la reducion de los

(¹) Ce nom, si singulièrement défiguré par le déchiffreur, est celui de Wotton, qui avait été envoyé en France par Élisabeth, le 4 octobre. *Pacquet of Mrs Wotton's dispatch into France*, 1586, *oct.* 4. *State Pap. Off.*

(²) Cette lettre n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

tres reynos á quien le tocava de derecho y era el principe mas catholico de la tierra; pidiendo á V. M. que, en reconocimiento desto, tuviesse quenta de gratificar á los que por la causa Catholica y servicio de la dicha Reyna de Escocia, avian padezcido, honrrando á sus successores y decendientes. Y assi, deste testamento [1] como del descifrado de mi carta, entiendo que trae copia autenticada el Arioton, con firmas de los consejeros de la Reyna de Inglaterra y los dos secretarios de la de Escocia que tienen presos.

Assimismo trae otra carta autenticada que la Reyna escrivió á Babington [2], la qual descifraron los dichos secretarios. Cuya suma es: encorajalle grandemente en su resolucion, sin aclararle, por ser tan en servicio de Dios y aumento de nuestra santa fee Catholica, por lo qual era lo menos en que avia de reparar la seguridad de la persona della, holgando de acabar su vida á trueque de que se consiguiesse cosa tan santa. — La compostura de las palabras desta carta, que era en Ingles, encarecen los del Consejo de la de Inglaterra grandemente, diziendo ser la mas artificiosa cosa y mas bien escrita que jamas han visto. Y al descifralla, dixeron los dos secretarios de la de Escocia que la avian aconsejado con grande instancia no la escriviesse, disuadiendola no aprovasse á Babington su resolucion, de lo que no avian sido parte.

Assimismo trae autenticada una carta que este embaxador de Escocia escrivió á su ama; que el punto mas principal della es: dezir á su ama que no esperasse assistencia ninguna de Francia, porque quanto el Rey podia tirar desollando á sus vassallos era para los dos, que interpretan miñones, y el dicho embaxador de Escocia, para los dos exercitos que avia formado.

Juntamente trae cartas que Tomas Morguen, criado de la Escocia, que está preso aqui en la Bastilla, y Charles Paget le han

(1) Ce premier testament de Marie Stuart n'est pas dans le Recueil du prince Labanoff.

(2) Voyez cette lettre, en date du 17 juillet 1586, dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 383; et p. 397, l'examen critique de cette même lettre, que le prince Labanoff regarde comme falsifiée.

escrito; diziendo algunas cosas particulares de la persona deste Rey, y lo poco que podia fiarse dél la de Escocia. Los quales papeles dizen averse hallado, y todos los que la Reyna ha escrito y recidivo de dos años á esta parte, en doze cofres y escritorios que se le tomaron y se truxeron sellados á la de Inglaterra; la qual quiso estar presente al abrillos, con seis de su Consejo; donde se han hallado papeles de inteligencia que tenian los mas principales de Inglaterra con la de Escocia; cosa que tiené temerosissima á la Reyna de Inglaterra, juzgando por ellos serle mas dañoso proceder contra la de Escocia por este respeto.

Cicil dixo, al ver los papeles, á la Reyna, que quando ella teniendo tanta ventaja (que es termino que usan en Inglaterra) no procediesse con todo rigor contra la de Escocia, desde luego él procuraria su amistad. Palabras de quien es tan fino como él, y endereçadas para que los dichos consejeros le siguiessen en retener á la Reyna. La qual ha embiado al Rey de Escocia á avisalle como su madre le desheredava, declarando á V. M. por heredero; y á la de Escocia le embió á dezir por Polet que la guarda, que era mas tiempo de que pensasse en su alma que no en otras cosas, con mil amenazas destas. — A que ella respondió que en ninguno se avia de dexar de tener esta consideracion, y que Dios, que la avia guardado hasta entonces, dispondria della como mas fuesse para su servicio, en cuyas manos tenia offrecida la vida y para el aumento de la fee Catholica; alargandose en ello con tanta entereza y valor que el mismo Polet, con ser terrible herege, se admiró. Y los Consejeros de la Reyna, al escrivirselo él, hanle quitado todos quantos criados y criadas tenia, dexandola sola una dama.

Funda la de Inglaterra poder proceder contra ella, por aver renunciado el reyno, y consentido, en el articulo que hizieron en el Parlamento, quando yo salí de Inglaterra, de que todos quantos conspirassen contra la persona de la Reyna, incurriessen en *crimen læsæ majestatis;* cosa que firmó la de Escocia y todos los nobles de aquel reyno. Puntos que, aun quando por rigor de derecho los quisiesse sostener la de Inglaterra, no po-

dria, por aver hecho la de Escocia semejantes escritos teniendola presa y por fuerça, para las demas cosas su embaxador tiene respuesta, por no ser la primera vez que el Cicil y Valsinguen han hecho cartas fingidas; y aviendo venido las cifras de la de Escocia en su mano, á buen seguro que pondrian en ellas lo que les pareciesse de mas fruto para el culpalla y irritar á Francia contra ella.

Y quanto al testamento, por ser escritura en que se ha de dezir tanta verdad, podria mal dexar de confessar el derecho de Vuestra Magestad, que es tan claro, y principalmente que la dicha de Escocia no puede mantener el suyo sin conprovar el de V. M.

Arioton espera tener audiencia del Rey en San-Germayn, donde á mí me la tiene assimismo señalada. Dize que la de Inglaterra avia embiado á la de Escocia todos los de su Consejo, y los condes y varones mas principales de su reyno, hasta numero de treinta y dos, y con ellos á los dos secretarios, para examinalla, en conformidad de lo que ellos avian depuesto, y papeles que se avian hallado. A que, de razon, ella no responderá por ser señora soberana y no conocer superior. Lo que entendiere dello daré quenta á Vuestra Magestad.

De Paris, á VIII de noviembre 1586.

PARIS. — 1586. — 8 NOVEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 291 — Déchiffr. officiel.*)

Étroite captivité de Marie Stuart. — Opinion généralement répandue que sa vie est en danger. — Raisons d'État qui jusqu'à présent la lui ont conservée, et qui, subsistant aujourd'hui avec plus de force que jamais, doivent, dans l'opinion de l'ambassadeur, déterminer les conseillers d'Élisabeth à modérer la haine de leur maîtresse, et à ne pas permettre l'exécution de la Reine d'Écosse. — Immense danger qui naîtrait pour eux de cette exécution, laquelle serait immédiatement suivie d'une longue guerre civile, que les prétendants au trône d'Angleterre ne manqueraient pas de fomenter. — Droits incontestables du Roi d'Espagne à cette couronne, à défaut de Marie Stuart, le fils de cette princesse étant hérétique. — Facilité avec laquelle Philippe II ferait certainement la conquête de ce royaume,

divisé entre tant de partis, et lorsque lui-même pourrait s'appuyer sur les Catholiques, qui ne manqueraient pas de répondre à son appel. — Conviction de l'ambassadeur que venir en aide à la Reine d'Écosse, c'est faire une œuvre sainte et pieuse, et remplir un devoir. — Constant dévouement de cette infortunée princesse pour la religion catholique. — Affection qu'elle n'a cessé de porter au Roi d'Espagne, comme viennent encore de le prouver la lettre du 20 mai, écrite par elle à l'ambassadeur, et l'acte qui a été trouvé dans son écritoire. — Négociations que don Bernardino s'est empressé d'entamer avec l'archevêque de Nazareth, étant lui-même dans l'impossibilité d'agir. — Charge qu'il a donnée à ce prélat de représenter au Roi de France que, quand bien même il ne serait pas tenu par tant de motifs de venir en aide à la Reine d'Écosse, la raison d'État lui en ferait une obligation, à cause des prétentions fondées du Roi d'Espagne au trône d'Angleterre. — Espoir de don Bernardino que ce motif servira de puissant aiguillon pour déterminer les conseillers du Roi de France à s'employer activement en faveur de Marie Stuart, dans le but d'empêcher l'agrandissement du Roi d'Espagne. — Opinion de l'ambassadeur que, puisque le fils de Marie Stuart, qui a maintenant âge d'homme, persiste dans l'hérésie, le temps est venu de faire connaître les droits de Philippe II aux trois couronnes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. — Approbation donnée à cette ouverture par l'archevêque de Nazareth. — Effet produit par le premier bruit des prétentions du Roi d'Espagne, et qui déjà a fait dire que le Roi de France songeait à envoyer M. de Bellièvre en Angleterre. — Importance du choix d'un tel personnage, dont le nom seul devrait suffire pour calmer l'irritation d'Élisabeth. — Assurances données à cet égard par l'ambassadeur d'Angleterre en France, lord Stafford. — Arrivée de Charles Arundel à Paris. — Vif désir de lord Stafford d'être renseigné d'une manière précise sur ce qui concerne Marie Stuart. — Autorisation de communiquer avec lui, accordée par don Bernardino à Charles Arundel, sur la demande de l'ambassadeur d'Écosse. — Recommandations faites par Stafford à la suite de cette conférence. — Son avis qu'il faut obtenir que le Roi Très-Chrétien envoie en Angleterre M. de Bellièvre, qu'Élisabeth regarde comme un politique habile, jouissant auprès de son maître d'une grande influence et qui peut mener à bien les affaires de Marie Stuart. — Arrivée de Robert Bruce, que l'ambassadeur se dispose à envoyer vers le duc de Guise, aussitôt qu'il aura reçu la réponse du prince de Parme. — Communications faites par M. de Meyneville et dont il sera rendu compte ultérieurement.

A la Reyna de Escocia tiene la de Inglaterra en la estrechura que mandará V. M. ver por la otra que va con esta. Y aunque juzga el bulgo en general que peligrará su vida, segun razon no es de temer, pues por las que los consejeros de Inglaterra la han conservado hasta agora, militan el dia de oy con mas fuerça, allegandose á ellas que, quando la Reyna quisiesse satisfazer su enojo, los consejeros no se lo permitiran por el daño que en general y particular les redundaria el executar á la de Escocia, poniendo en evidente combustion el reyno de una luenga guerra civil, que los pretensores dél avian de alimentar al momento; y

Vuestra Magestad, por ser el legitimo heredero, faltando la de Escocia, y no siendo el hijo catholico, conquistaria con facilidad el reyno, estando tan diviso y los Catholicos de parte de V. M., cuya voz indubitadamente han de seguir.

Y por ser obra tan santa y pia el assistir á la dicha de Escocia y devida por su entereza en la religion catholica y affícion á las cosas de V. M., lo qual se vee por lo que signifique á V. M. que me escrivió á los 20 de mayo [1], y digo en la otra que se halló en su escritorio, y tener yo ligadas las manos para ello, trate con Nazaret significasse á este Rey que quando no assistiesse á la de Escocia en este tiempo con las veras que le forçavan tantas obligaciones como le tenia, advirtiesse que, faltando la de Escocia, V. M. era legitimo heredero de aquella corona, por ser su hijo herege. Lo qual forçosamente ha de poner fuego y espuelas á sus consejeros por lo que dessean impedir la grandeza de V. M., para hazer gallardos officios en beneficio de la de Escocia, que es tan justo que yo procure, y assimismo covinientissimo, siendo su hijo de hedad, continuando en la heregia, que se publique desde luego la verdad del derecho de V. M. á las tres coronas de Inglaterra, Irlanda y Escocia, y que la gente comience á concevir semejante derecho, para tender sus esperanças sobre él. Parecióle muy bien á Nazaret, con quien no decendí á mas particular del ser V. M. heredero; cuya voz ya ha hecho, antes de hablar Arioton al Rey, que digan que quiere embiar á Beliebre á Inglaterra, consejero de quien haze tanta estima que solo el embialle hará caso con la de Inglaterra para templar su furia; cosa que ha advertido el embaxador de Inglaterra, á causa que el de Escocia me dixo, luego que llegó aqui Charles Arandel, qué por su medio le advirtia el de Inglaterra, quanto convenia que él entendiesse los particulares de la de Escocia, por cuyo respeto me pedia, con todo encarecimiento, que yo diesse licencia al Charles Arandel para que hablasse al dicho embaxador. Hizelo, y el Estafort le dixo, luego que llegó Oton [2], puntualmente los

[1] Voyez cette lettre dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 309.
[2] C'est-à-dire *Wotton*.

articulos que traya contra la de Escocia para que previniesse al Rey sobre ello, y ser bien que embiasse á Beliebre á la de Inglaterra, á quien ella tenia en opinion de politico y ministro de autoridad con el Rey, con lo qual guiaria muy bien quanto conviniesse á la de Escocia.

El gentilhombre escoces llamado Roberto de Bruyse llegó aqui á los 2. Yo aguardo por momentos respuesta del despacho que embie al duque de Parma, para embialle con ella á Mucio.

Menevilla me habló á noche; y, por no aver tiempo de cifrar, no doy quenta á V. M. de lo que passe con él : que será con el primero. — De Paris, á VIII de noviembre 1586.

1586 — 10 NOVEMBRE.

LE DUC DE GUISE A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Arch. de l'Empire.— Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 296. — Copie. officielle.*)

Accusé de réception des lettres de don Bernardino de Mendoça, du 28 octobre. — Prochain départ de Meyneville. — Charge que lui donnera le duc de Guise de faire savoir ce en quoi il désire être aidé par le Roi d'Espagne. — Nouvelles que le Duc a reçues de Paris sur la mission confiée à M. de Bellièvre pour aller solliciter en faveur de la Reine d'Écosse. — Violents soupçons conçus par le duc de Guise sur le véritable but de ce voyage. — Son opinion sur M. de Bellièvre, dont tous les parents sont huguenots et qui a toujours favorisé ce parti. — Nécessité d'avoir l'œil ouvert sur toutes les particularités de ce voyage.

J'ai receu vos lettres du 28 du passé, et suis très ayse que la responce que j'ay faicte au colonel Fifer vous ayt esté agréable, tenant avec tant d'estime vostre bon conseil et jugement que j'estimeray tousjours à faveur singulier que m'en veulés assister.

Je vous manderay par Maineville, qui s'en retournera dans cinq ou six jours, en quoi je désire ayde de vostre costé, sans vous mètre en dépense [1]. L'on me mande de Paris que le sieur de Belièbre doit aller en Angleterre de la part du Roy de France pour soliciter les afaires de la Royne de Escosse. Ce voyage m'aporte une mervelleuse et jouste soupçon, et est très considérable, n'y

[1] Il s'agissait d'une levée de neuf à douze mille hommes à faire en Suisse.

ayant point de doute que ce subject est le moindre qui l'y fait aller. Et l'on se doit ressouvenir que [c'est] lui seul qui a traicté et mis en avant et conclu l'aliance de Genève, et que tous les siens sont Uguenos; et luy tousjours favorise ce parti. Et est certain qu'il va à traiter quelque subjet important la religion Catholicque. Il faut avoir l'œil ouvert à toutes les particularités de ce voyage et y veoir claire. [Je] me recomande de tout mon cœur à vostre bonne grâce. — Du 10 novembre 1586.

PARIS. — 1586. — 19 NOVEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 155. — Déchiffr. officiel.*)

Dires des ambassadeurs anglais, résidant en France, sur les affaires de Marie Stuart. — Retour des membres du Conseil d'Angleterre qui s'étaient rendus auprès de la Reine d'Écosse. — Refus qu'elle a fait de leur répondre, en se fondant sur ce que la Reine d'Angleterre n'a sur elle aucune juridiction. — Lettre que lui aurait écrite Élisabeth, en l'avertissant que, si dans un délai de quatre heures elle n'avait pas répondu aux articles qui lui étaient adressés, on emploierait pour la faire parler les moyens les plus violents. — Intimidation causée par cette lettre à Marie Stuart. — Aveu qu'elle aurait fait que, voyant qu'il ne lui servait de rien d'user de prières et de douceur auprès de la Reine d'Angleterre, elle s'était adressée aux Princes chrétiens pour leur demander de la remettre en liberté par la voie des armes ou autrement, mais sans jamais rien comploter contre la personne de la Reine. — Extrême gravité que les conseillers du Roi de France et surtout M. de Bellièvre donnent à cet aveu, prétendant que la Reine d'Écosse s'est par là gravement compromise. — Conviction de don Bernardino de Mendoça que tout ce bruit n'est fait que pour se dispenser de rien faire en faveur de Marie Stuart, si ce n'est d'obtenir qu'elle continue de vivre sous la garde d'Élisabeth, tandis que celle-ci s'efforce de paraître déterminée à la faire exécuter, dans l'intention de la vendre plus cher aux Français. — Avis que Maître Grey, celui qui a fait la levée de trois mille hommes en Écosse, est arrivé avec quinze cents hommes sur le continent. — Naufrage d'un de ses navires, qui a péri, corps et biens, sur les côtes d'Écosse avec les trois cents hommes qu'il portait. — Félicitations adressées au Roi d'Espagne sur cet heureux événement, qui prouve que la volonté de Dieu est de combattre avec Sa Majesté. — Nouvelles d'Écosse. — Pillages et violences qui se commettent journellement sur les frontières d'Écosse et d'Angleterre, et qui prennent une telle extension qu'ils menacent de dégénérer en guerre ouverte. — Arrivée en France du comte d'Arran, ancien grand chancelier d'Écosse, et que la faction anglaise a forcé de quitter le pays.

Los del Consejó de la Reyna de Inglaterra, condes y barones, que fueron á la de Escocia, dizen los embaxadores de aquel reyno

que aqui residen haver buelto, y que la de Escocia no avia querido respondelles, diziendoles que la de Inglaterra no tenia jurisdicion sobre ella; y entendido por la de Inglaterra, le escrivió una carta, diziendo que, si dentro de quatro horas no respondia á los articulos que le presentaron, haria que lo sintiessen todas las venas de su coraçon. (Que es amenaça Inglesa, porque justician sacandosele en tales casos.) Y que la de Escocia, con el miedo, confessó haver pedido á los Principes Christianos, visto que no le aprovechavan las blanduras y ruegos con la de Inglaterra, fuessen parte con las armas ó por otro medio de que ella tuviesse libertad; pero que no havia jamas intentado cosa contra la persona de la Reyna. Han agravado aqui mucho estas palabras, y en particular Veliebre, diziendo averse damnificado grandemente con ellas la Reyna de Escocia; y todo es por no querer assistilla á mas de que viva en prision en poder de la de Inglaterra, y ella da quantas aparencias puede del querer executalla por vendella mas cara á Francia.

Maestre Grey, que ha hecho la leva de los tres mil Escoceses, se estava en aquel reyno á primero deste, aviendo encaminado en vezes con 1,500 soldados. Avisan por las cartas de primero desde que un navio, que avia salido con 300 soldados y dos capitanes para passar en Zelanda, ancoró en la costa de Escocia al anochecer por miedo de las muchas rocas, y que, passando de noche otro navio ingles á la vela, forçó el cable del ancora del navio escoces y de manera que se anegó sin escaparse un hombre á vida. Sucesso que da á conoscer, aun que no se huviera visto en tantas partes, el ser Dios servido de pelear por V. M. en todas.

Escriven assimismo de Escocia de los robos que suele haver de ordinario entre las dos fronteras de Inglaterra y Escocia, que venian á ser agora de suerte que era un principio de guerra, por quemarse villages enteros, con muerte de muchos hombres. Ha partido de aquel reyno para venir á este el conde de Aran [1],

[1] De la main de Philippe II : « No se me acuerda si es catholico ó no. »

que era el gran canciller, á quien los de la faccion Inglesa han forçado salir dél. De Paris, á XIX de noviembre 1586.

PARIS. — 1586. — 20 NOVEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 295. — Déchiffr. officiel.*)

Lettre écrite par le duc de Guise à l'ambassadeur, et dont copie a été envoyée au Roi. — Opinion de don Bernardino de Mendoça que M. de Bellièvre, en homme politique et connu pour tel par Élisabeth, traitera avec la Reine d'Angleterre dans le seul but de conclure quelque arrangement, sans s'inquiéter des affaires particulières de la Reine d'Écosse. — Opinion semblable du duc de Guise. — Propos attribué à M. de Bellièvre, qui vient la confirmer. — Déclaration qu'il aurait faite que le Roi l'envoie à regret en Angleterre pour l'affaire de la Reine d'Écosse, et seulement parce que, s'il ne faisait pas cette démarche, on le regarderait comme un hérétique. — Conviction de don Bernardino que la cour de France n'a pas fort à cœur le salut de Marie Stuart.

Cifrada esta me llegó el villete (1), que con ella embio á Vuestra Magestad, de Mucio. Y Menevila no le avria, á lo que veo por el tenor dél, comunicado lo que yo le respondí á los particulares que me dixo de su parte.

Beliebre, por ser politico y conocelle por tal la Reyna de Inglaterra, es bueno de creer que tratará con ella, fuera de los particulares de la de Escocia, quanto le pareciere bien para concluyr la paz. Que es lo que aqui se dessea y lo que apunta Mucio, como digo á V. M. en la general : cosa que comprueva el aver dicho Beliebre que el Rey le embiava de mala gana á este particular de la Reyna de Escocia, y él lo yva; y que, quando el Rey no hiziera esta demostracion, le tuvieran por Uguenote. Por donde se vee no tomalla muy á pechos.

De Paris, á xx de noviembre 1586.

(1) Voyez cette lettre, en date du 10 novembre, p. 426.

BRUXELLES. — 1586. — 27 NOVEMBRE.

LE PRINCE DE PARME A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 207. — Copie officielle.*)

Circonstances qui ont empêché le prince de Parme de répondre immédiatement à la dépêche de don Bernardino de Mendoça en date du 15 octobre. — Importance de la proposition faite par les Catholiques d'Écosse. — Éloges donnés à l'habileté avec laquelle don Bernardino a conduit cette négociation. — Approbation de la marche qu'il a indiquée et qui prouve sa prudence et sa profonde expérience dans les affaires. — Certitude que cette entreprise d'Écosse, comme toute autre diversion, viendrait fort à propos, et que le mieux serait de l'exécuter le plus promptement possible. — Avantage réel qu'il y aurait, principalemeut pour les affaires de Flandre, à susciter des embarras à la Reine d'Angleterre. — Examen sérieux que cependant il faut faire des difficultés qui pourraient amener un fâcheux résultat, comme cela est arrivé dans toutes les précédentes entreprises. — Situation de l'Écosse, où le Roi est entre les mains des hérétiques, qui dominent par le nombre, et qui seront toujours les plus forts, grâce à l'appui de la Reine d'Angleterre. — Crainte du prince de Parme que les Catholiques ne courent misérablement à leur perte, sans pouvoir désormais se rendre utiles au Roi d'Espagne dans une conjoncture plus décisive. — Avantages qui résulteraient pour la Reine d'Angleterre d'un échec subi par les Catholiques écossais, tandis que cet échec produirait le plus fâcheux effet pour les affaires du Roi, tant en Flandre qu'ailleurs. — Nécessité absolue, pour bien diriger cette entreprise, de connaître les intentions ultérieures du Roi d'Espagne. — Opinion du prince de Parme, qu'il vaut mieux temporiser, pour agir plus énergiquement lorsque le moment opportun sera venu. — Son avis, qu'en attendant la réponse et les ordres du Roi d'Espagne il faut tenir les Écossais en haleine par de bonnes paroles, mais sans se compromettre, tout en ne laissant pas refroidir un si grand dévouement. — Confiance du prince de Parme dans l'habileté de don Bernardino. — Avis qu'il a écrit dans le même sens au Roi d'Espagne.

El estar yo tan desviado destas partes ha causado que no he recivido tan presto el despecho de V. S. de 15 de octubre (1), y el averme hallado ya de partida, el no averle podido responder tan presto como desseara y conviniera. No solo en lo que toca á la negociacion y aver traydo tan adelante platica de tanta importancia como la que se propone de parte de los Catholicos del reyno de Escocia, mas del discurso que advierte para dar á entender lo que conviene no dexar perder tan bien empleado trabajo, y valerse de la ocasion, se echa bien claro de ver la dili-

(1) Voyez cette dépêche, p. 405.

gencia, el cuydado, y la prudencia y experiencia de V. S., y la satisfacion que Su Magestad ha de tener deste particular servicio, y la obligacion que, por lo que á lo de acá toca, devo tener yo en particular á V. S.; y assi no me alargaré á mas, pues entiendo sabe la voluntad que tengo de emplearme en cosa de su gusto y servicio.

No ay que dudar que, para lo de acá, este motivo de Escocia y qualquier otra diversion verna mas á quento, y quanto antes se executare será mejor; pues el repicar á la de Inglaterra y dalle en que entender por mas partes, no puede dexar de aprovechar para todo y en particular para estas cosas que mas sienten el daño que de aquella parte les viene; pero ay que considerar y ponderar que, si no es con el fundamento que es razon, que saldrá como las passadas y peor, porque aviendonos de presuponer que tienen en su poder al Rey, que la mayor parte del reyno son hereges, y que estos y los demas de su partido fomentados de la de Inglaterra seran siempre superiores, se puede dudar de que su fin no podrá ser bueno y que se perderan malamente, sin poder en otra ocasion de mayor sustancia hazer servicio allende; que de la reputacion que ganaria la dicha Reyna en aquel reyno con la parte de los hereges, y la que perderia Su Magestad en dexallos perder, despues de averse ellos movido debaxo de su sombra y amparo, vernia muy mal á proposito, assi para lo de acá como para otras cosas. Y pues, para poderse resolver bien en este punto y negocio, convernia saber los designos que tiene Su Magestad en su real pecho, me parece que no se puede tomar acá otra resolucion, hasta saber esto, aunque se pensasse hazer algun esfuerço ó empresa real, podria ser dañoso el urgar estas cosas hasta su tiempo, y que convendria diferir la efectuacion del motino hasta entonces, para hazello de golpe y no dar ocasion á prevenciones; y si no ay inclinacion á cosa de fuerça, bien claro se echa de ver que antes se ganará que perderá en anticipar el tiempo, que se pudiere mas aviendose, en qualquier caso, de mirar por la conservacion de los buenos Catholicos que se han de emplear en el negocio, si ya no se pretende dellos otra

cosa sino que se arrojen y arriesguen, en qualquier manera, sin considerar á su fin mas del provecho que podemos recivir de la diversion que haran; dure lo que durare, á mi poco juyzio, conviene aguardar la respuesta de Su Magestad y saber su determinacion y voluntad, y entretanto yrlos entreteniendo con buenas palabras y con las demandas que apunta, y respondiendoles por termino que (como bien dize Su Magestad) no se les dé prenda, ni puedan quedar con quexa, conviniendo, sobre todo, conservarlos y no perder tales voluntades. Que por entender que V. S. en esto se sabrá dar la buena mano que suele en todas sus actiones, y usará de la desteridad que en semejantes cosas conviene, no me da ningun cuydado lo que toca á esta forçosa dilacion. A Su Magestad escrivo en la misma conformidad, avisandole de lo que á V. S. respondo en este proposito; y siendo Su Magestad dotado de tan gran prudencia y teniendo tal experiencia de las cosas como se sabe, bien seguros podemos estar lo que acertará á tomar en todo la resolucion que mas conviene.

De Bruselas, á XXVII de noviembre 1586.

PARIS. — 1586. — 28 NOVEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 298. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que Robert Bruce a reçu des lettres de Claude Hamilton et des deux autres comtes, dans lesquelles ils lui disent que la Reine d'Angleterre a essayé de les avoir pour pensionnaires, et que, sur leur refus, elle intrigue pour les faire chasser de leur pays. — Leur crainte d'être obligés de prendre les armes avant d'avoir reçu la réponse du Roi d'Espagne, qu'ils attendent avec une grande anxiété. — Impossibilité dans laquelle ils se trouveraient de résister à leurs ennemis appuyés par la Reine d'Angleterre. — Charge donnée par l'ambassadeur à Robert Bruce de les encourager dans leurs bonnes dispositions, mais de leur recommander en même temps de ne pas agir avec trop de précipitation et de leur exposer les raisons qui empêchent de leur répondre immédiatement. — Avis reçu également par Robert Bruce que les Pères de la Compagnie de Jésus ont converti trois des principaux seigneurs d'Écosse, et fait rentrer dans le giron de l'Église plus de vingt mille âmes, parmi lesquelles un grand nombre de gentilshommes. — Importance qu'ils attachent à la conversion de ces trois seigneurs pour obtenir par les

armes celle de tout le royaume. — Silence gardé, depuis le 1er septembre, par le prince de Parme, qui n'a pas encore répondu à la dépêche de l'ambassadeur sur les affaires d'Écosse.

De Escocia tiene Robert de Bruyse, que es el gentilhombre que fue á V. M., cartas de postrero del passado de Claudio Hambleton y los otros dos condes ([1]). Escrivenle havelles tentado la Reyna de Inglaterra para ser sus pensionarios; y visto el rehusallo, platicava con los demas señores de la facion Inglesa los echasen del pays. Por cuyo respeto temian no les fuesse forçoso tomar las armas antes de tener respuesta de V. M., la qual aguardavan con gran desseo; porque, si bien eran bastantes sus fuerças para allanar á los de Escocia, temian la ayuda que la Reyna de Inglaterra daria á sus enemigos, contra la qual podrian mal contrastar. Yo he dicho al gentilhombre les responda, animandoles en su buen proposito, y represente las razones que les obligan á que no se despeñen tomando las armas antes de tiempo, y causas que ay para no despachar el dicho gentilhombre con la respuesta tan presto como él querria.

Assimismo le escriven á este gentilhombre, averse reduzido de nuevo tres señores de los mas principales de Escocia por el medio de los de la compañia de Jesus, que reconcilian y han reconciliado mas de veinte mil almas, y entre ellos gran parte de gentileshombres. Hallan ser de mucho momento la reconciliacion destos tres condes, para conseguir con las armas la general del reyno, por la mucha parte y seguito que tienen en él.

Del duque de Parma no tengo cartas desde primero de setiembre, ni me ha respondido hasta agora á lo que le escriví en las materias de Escocia ([2]). Sospecho que remitirá la respuesta desto, y de otros negocios que le he escrito en diversos despachos, á hazella á su venida á Bruselas, y de nuevo le he escrito.

De Paris, á xxviii de noviembre 1586.

([1]) Les comtes de Huntly et de Morton.

([2]) L'ambassadeur n'avait pas encore reçu la précédente dépêche, écrite la veille, 27 novembre (voyez p. 430), et qui contenait la réponse du prince de Parme à sa lettre du 15 octobre.

PARIS. — 1586. — 7 DÉCEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 193. — Déchiffr. officiel.*

Confirmation à l'unanimité, par le Parlement, de la sentence de mort rendue contre Marie Stuart. — Députation composée de vingt-six comtes et barons, et de quarante-six gentilshommes représentants des villes et des comtés, qui a été chargée d'aller faire connaître cette décision à la Reine d'Angleterre. — Longue harangue prononcée au nom de tous par le Grand Chancelier, et qui peut se résumer en deux points : culpabilité de Marie Stuart; nécessité absolue dans laquelle se trouve la Reine d'Angleterre de faire exécuter la Reine d'Écosse. — Réponse d'Élisabeth : — Remercîments au Parlement, pour le soin avec lequel il veille sur sa personne; — prière à Dieu de lui inspirer la meilleure résolution à prendre pour le bien de ses États; — extrême gravité de cette résolution, puisqu'il s'agit de mettre la main sur une femme, sa proche parente, reine couronnée et souveraine, alliée aux plus grands princes de la Chrétienté. — Déclaration qu'elle leur a faite en terminant, qu'elle ne pouvait prendre une décision qu'après avoir entendu l'ambassadeur que lui envoie le Roi Très-Chrétien et celui du Roi d'Écosse. — Ordre donné par Élisabeth de publier, au moment de l'arrivée de M. de Bellièvre, que la Reine d'Écosse avait été exécutée, afin de voir comment il accueillerait cette nouvelle. — Avertissement reçu à cet égard par M. de Bellièvre, qui sait d'avance ce qu'il aura à répondre. — Opinion de don Bernardino que c'est là une invention de Cecil, et que les Anglais voudraient se faire acheter par les Français leur désistement à un acte qu'ils n'ont aucune intention d'exécuter. — Sa conviction qu'ils n'auront aucune peine à s'accorder les uns les autres, puisque le Roi de France et la Reine sa mère désirent que Marie Stuart reste prisonnière et vive, afin d'empêcher les droits du Roi d'Espagne à la succession d'Angleterre, et que les Anglais savent parfaitement que tous les avantages qu'ils trouvent à retenir Marie Stuart prisonnière se tourneraient contre eux s'ils la faisaient exécuter. — Avis que M. de Bellièvre s'est embarqué à Calais et que l'ambassadeur du Roi d'Écosse est à Londres. — Ordre donné par Jacques VI à son ambassadeur de faire tous ses efforts pour sauver la vie de la Reine sa mère, et de s'en entendre avec l'ambassadeur de France, sous la direction duquel il agira. — Avis que Constable et plusieurs autres des principaux gentilshommes du comté d'York ont été envoyés prisonniers à Londres, comme accusés de complicité dans la conspiration tramée contre Élisabeth.

Despues de la que escriví á Vuestra Magestad en materia de Inglaterra, se entiende, por cartas de 24 del pasado, aver todo el Parlamento juzgado ser digna de muerte la Reyna de Escocia, en la conformidad que los del Consejo privado lo avian hecho; que es hazer la misma declaracion que en el levantamiento del duque de Norfoc hizo el dicho Parlamento, condenando á la de Escocia. De lo qual fueron á dar quenta á la Reyna de Inglaterra veinte y

seis condes y barones, y cuarenta y seis gentileshombres, de los que tienen vozes por las villas y condados de Inglaterra; haziendo, en nombre de todos ellos, una larga arenga el Gran Chanciller. Siendo la suma della : que, tras ser digna de muerte la de Escocia, las razones que obligavan á la Reyna por la seguridad de su persona y quietud de su reyno para executallo. La de Inglaterra les respondió, con grande agradecimiento del cuydado que tenian de su persona, y que, en reconocimiento desto, ella suplicava á Dios le diesse gracia para governallos bien, y tomar la resolucion que mas conviniesse para la quietud de su reyno; y en lo que le representavan que era negocio de tanto peso, en el qual ella veya que, quanto á lo primero, avia de poner las manos en una muger tan parienta suya, reyna coronada y soberana como ella, y emparentada con los mayores reyes de la Christiandad; por cuyo respeto seria bien esperar, antes del resolverse, lo que dezia el embaxador que el Rey Christianissimo embiava, y el Rey de Escocia. Y con tanto los despidió.

Entiendo que tiene dada orden que, luego que llegue Believre en Inglaterra, publiquen aver muerto la Reyna de Escocia, para descubrir el rostro que haze el Believre á la nueva. Cosa de que está ya advertido el dicho Believre, y en la manera que ha de responder quando se lo digan. Que es negociacion del Cizil, y querer vender (como he escrito á V. M.), los Ingleses á Franceses, lo que no les passa por el pensamiento hazer. Y los unos y los otros se acordaran bien en este punto, porque este Rey y su madre huelgan que la de Escocia sea prisionera, y viva, para impedir con esto la succession de V. M. á aquella corona; y los Ingleses hallan que quantos provechos les redundan de tenella captiva en su poder, se les trocarian en daño si la acabassen. M. de Believre se tiene nueva de averse embarcado en Cales, y que el embaxador (1) que embiava el Rey de Escocia estava en Londres, y con orden de hazer todos los oficios que convinies-

(1) William Keith, qui avait été envoyé en Angleterre par Jacques VI, lors de la mise en jugement de Marie Stuart. Le maître de Gray et sir Robert Melville n'arrivèrent que plus tard (Voyez Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 374).

sen para la conservacion de la vida de su madre, en compañia del embaxador de Francia, con cuyo parecer se governaria. — No dizen nada estas cartas, de veinte y quatro, de armazones ni preparacion de navios, sino aver traydo á Londres por prisioneros los mas principales de la provincia de Yorck, que son el Condestable y Methan, Stapelton, Barbaser y Chatorne, á titulo de ser complices en la conspiracion contra la Reyna, aviendo offrecido que levantarian gente por la de Escocia.

De Paris, á VII de deciembre 1586.

MADRID. — 1586. — 17 DÉCEMBRE.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 59. — Minute.*)

Vif chagrin causé au Roi d'Espagne par la position critique de Marie Stuart. — Vœux qu'il forme pour qu'elle puisse en sortir saine et sauve. — Imprudence irréparable qu'elle a commise en gardant des papiers dangereux, quoique honorables. — Recommandation à l'ambassadeur de faire tous ses efforts pour que l'archevêque de Nazareth détermine le Roi Très-Chrétien à s'employer efficacement en faveur de la Reine d'Écosse. — Inquiétudes de Philippe II. — Son désir d'être instruit exactement de tout ce qui surviendra.

No se puede pensar la lastima que me haze la Reyna de Escocia. ¡Dios la ayude en este su trabajo, y la saque con bien dél! Falta de recato fue guardar copias de aquellos papeles peligrosos aunque tan honrrados; mas ya esto no lleva remedio. Todos los officios que vos pudieredes induzir al de Nazaret y otros, que hagan con el Rey Christianissimo, para que la ayude de veras, poniendole delante las causas que mas le pueden mover, que no faltaran para ello muchas, será cosa muy á proposito; assi os lo encargo y que me aviseys lo que avrá sucedido, porque estoy con mucho cuydado.

De Madrid, á XVII de deciembre 1586.

PARIS. — 1586 — 24 DÉCEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, nº 178. — Déchiffr. officiel.*)

Avis que M. de Bellièvre a eu sa première audience qui s'est passée toute en compliments, et que dans la seconde il a commencé à parler de la Reine d'Écosse en termes de douceur et en invoquant, au nom du Roi son maître, la clémence de la Reine d'Angleterre. — Étonnement manifesté par Élisabeth de ce que, malgré l'obéissance que tout vassal doit à son roi, un homme comme M. de Bellièvre n'ait pas refusé de se charger d'une mission sollicitée par les ennemis du Roi de France et les siens, en faveur d'une femme homicide. — Soin qu'elle a eu de répéter la phrase d'usage : *Vie de Marie, mort d'Élisabeth,* etc. — Recommandation qu'elle a faite d'en donner avis au Roi de France, ajoutant qu'elle n'accordait qu'un délai de douze jours pour l'exécution de la Reine d'Écosse. — Réponse semblable faite à l'ambassadeur d'Écosse, qui était présent et qui la priait d'attendre la venue des ambassadeurs que le Roi son maître se dispose à lui envoyer. — Intention de départ manifestée par M. de Bellièvre, auquel Élisabeth a envoyé deux de ses conseillers pour le décider à rester. — Publication faite par le Parlement, le jour même de l'audience, d'après les ordres d'Élisabeth, de la sentence de mort prononcée contre Marie Stuart. — Feux de joie allumés dans toute la ville de Londres et même, avec intention, jusque sous les fenêtres des ambassadeurs de France. — Ordre qui a été donné de tendre de noir la chambre de Marie Stuart, de lui ôter son dais et de lui supprimer le titre de reine. — Avis qu'elle reste sous la garde de lord Buckhurst, en l'absence de sir Amyas Pawlet, qui est venu à Londres. — Conviction de don Bernardino de Mendoça que tout cela n'est qu'artifice, et que, si la Reine d'Angleterre avait voulu en finir avec Marie Stuart, elle aurait pu le faire plus tôt, sans attendre la venue de l'ambassadeur que le Roi de France envoie pour l'en empêcher. — Sentiments hostiles manifestés contre la Reine d'Écosse par Leicester et Walsingham. — Lettre écrite par Walsingham à l'ambassadeur d'Angleterre en France, et dans laquelle il dit que les bravades et les menaces du Roi d'Écosse ne sont pas restées sans réponse. — Emprisonnement, dans le comté d'York et dans le Nord, de plus de trois cents gentilshommes, qui suivent les rites du culte réformé, mais qui sont soupçonnés d'être catholiques au fond du cœur. — Avis qu'un ministre protestant, amené par lord Buckhurst, est venu offrir son ministère à Marie Stuart, pour l'aider à mettre en ordre les affaires de son âme. — Accueil fait à ce ministre par Marie Stuart, et qui a été digne d'une chrétienne et d'une reine. — Étonnement qu'elle lui a témoigné de ce qu'il osait se présenter devant elle, la sachant née catholique. — Sa déclaration que c'est dans cette foi qu'elle veut vivre et mourir, et que pour la confesser elle ne fait aucun cas de la vie ; — que, bien que la Reine d'Angleterre soit pour le moment maîtresse de sa personne, il est hors de son pouvoir de la détourner de cette voie ; — et que si, à cause de ces sentiments, on lui inflige à elle, reine souveraine d'Écosse, un traitement autre que celui qui lui est dû, elle ne désire vengeance, ni contre la Reine d'Angleterre, ni contre ses conseillers, ni contre le Parlement qui la persécutent, mais que les Princes catholiques se chargeront du châtiment.

Monsieur de Viliebre tuvo la primera audiencia á los siete, que todo fue cumplimientos; y en la segunda habló á la Reyna

en el particular de la de Escocia, con blandura, diziendo lo que obligaria á su amo de que procediesse con là misma con la de Escocia. La de Inglaterra brabeó, diziendole que, aunque los vassallos havian de obedescer siempre à sus reyes, no se podia dexar de maravillar que el que tenia tan buen lugar y opinion con el suyo, como ella sabia, no huviesse reusado el yr con semejante embaxada, la qual havia sido solicitada por sus enemigos della y del Rey, para defender una muger homicida. A que añadió lo que suele dezir de la de Escocia y que *Maria havia de morir para vivir Elisabet, que moriria si viviesse Maria;* lo qual avisasse al Rey, dandole doce dias de termino, porque no aguardaria mas para hazer executalla. Y al embaxador del Rey de Escocia ([1]) que está allí, diziendole no procediesse contra su madre hasta llegar embaxadores que la embiaria, como tuviesse passaporte para ello, le respondió lo mismo de los doce dias. El Viliebre dió á entender quererse partir; y la Reyna le embió dos consejeros, de que resultó el entretenerse.

El mismo dia de la audiencia de Viliebre, hizo la Reyna que publicasse el Parlamento la condenacion á muerte de la de Escocia; y de alegria hizieron fuegos por todo Londres, y, de proposito, delante de la puerta de los embaxadores de Francia. Assimismo avia mandado le colgassen el aposento á la Reyna de Escocia (que está donde antes, teniendola en su guarda milort Bucaute, por aver venido Polet á Londres) de luto sin dosel y no la llamassen sino Maria ([2]). Que es todo artificio, como he significado á Vuestra Magestád, pues de razon, quando la Reyna entendiera estalle bien acaballa, havia tenido tiempo sin hazello en presencia del propio embaxador que embia este Rey para impidillo ([3]). — El de Lecester y Balsinguen se mostravan muy contrarios á la de Escocia. Y el Balsinguen escrive al embaxador de su ama que está aqui, que las braveças y amenaças, que el Rey de Escocia havia embiado á dezir á la Reyna de Inglaterra, no se

([1]) William Keith (Voyez la note, p. 435).
([2]) De la main du Roi : « Salta tanto que son malas de entender sus causas. »
([3]) Idem : « ¡Plega á Dios que vaya á esto! »

havian quedado sin respuesta. Ha metido en prision la de Inglaterra, en la provincia de Yorc y del Norte, mas de tres cientos gentileshombres, los quales, aunque yvan á sus yglesias, creyan ser catholicos en lo intimo.

Assimismo, embió con milort Bucaute un ministro á la Reyna de Escocia para componer las cosas de su alma. A quien ella trató con el valor que su christiandad y el ser reyna lo pide, diziendole que atrevimiento havia sido el suyo de parecer ante ella, sabiendo que avia sido baptiçada catholicamente; en la qual fee viviria y moriria, no estimando en nada la vida por confessallo; cosa que no podria quitalle la de Inglaterra, si bien fuesse, por entonces, señora della, con ser reyna soberana la de Escocia; y quando la hiziesse diferente tratamiento del que esto merescia, ella no desseava vengança en la Reyna, ni su Consejo, ni Parlamento que la perseguian, á quien significava que no faltarian Principes catholicos que, por lo que tocava á ellos mismos, tomarian á su cargo el castigo dello.

De Paris, á XXIV de deciembre 1586.

PARIS. — 1586. — 24 DÉCEMBRE.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 201-205. — Déchiffr. offic.*)

Réponse faite à don Bernardino de Mendoça, par le prince de Parme, au sujet des affaires d'Écosse, et dont la copie est envoyée au Roi d'Espagne. — Arrivée à Paris du colonel Stuart, capitaine de la garde de Jacques VI. — Entrevue secrète demandée par ce gentilhomme à don Bernardino, pour l'entretenir d'une mission que les Écossais catholiques lui ont confiée. — Compte-rendu de leur conférence. — Projet des comtes de Huntly, Morton et Hamilton, de faire une tentative pour arracher leur Roi à la faction anglaise, recouvrer pour eux-mêmes la liberté de conscience, et ouvrir ainsi la voie au rétablissement ultérieur de la religion catholique dans toute l'Écosse. — Leur résolution de se mettre à l'œuvre dès qu'ils seront assurés d'obtenir du Roi d'Espagne quelques secours pécuniaires. — Charge qu'ils ont donnée au colonel Stuart de présenter leur requête au Roi par l'intermédiaire du duc de Guise et de don Bernardino, et d'exposer tous les avantages qui résulteraient de cette entreprise au profit du Roi d'Espagne contre la Reine d'Angleterre. — Objections exprimées en termes généraux par l'ambassadeur sur les difficultés d'une telle entreprise. — Promesse que néanmoins il a faite

au colonel Stuart de rendre compte de sa proposition au Roi d'Espagne, et de l'appuyer de tout son crédit. — Motifs qui ont déterminé l'ambassadeur à ne pas rebuter le colonel Stuart, et à lui témoigner dans sa réponse une bonne volonté dont il s'est déclaré satisfait.—Lettres de recommandation pour le prince de Parme, remises par don Bernardino au colonel, au sujet de ses affaires particulières, en l'invitant à donner communication au prince de l'ouverture qu'il venait de lui faire — Avis secret que l'ambassadeur a transmis en même temps au prince de Parme et au duc de Guise, de ce qui s'était passé entre lui et le colonel Stuart, afin de les mettre à même de répondre au colonel, et d'agir avec lui dans le même sens. — Éclaircissements demandés par don Bernardino à Robert Bruce, à son retour d'Espagne, sur les points spécifiés par le prince de Parme dans les articles que ledit Robert avait été chargé par le duc de Guise d'aller soumettre au Roi Catholique. — Réponse catégorique de Robert Bruce, qui dit avoir déclaré à don Juan de Idiaquez, que les six mille hommes de troupes étrangères pourront être envoyés d'Espagne ou de Flandre, au gré du Roi, qui choisira le port de débarquement et nommera les officiers chargés de les commander; — que le subside de cent cinquante mille écus qu'ils demandent pourra être envoyé en même temps que les troupes; — qu'avant ou après l'arrivée du secours, et dès que Philippe II en donnera l'ordre, ils prendront eux-mêmes les armes pour délivrer leur jeune Roi, en faisant prompte justice des gens de la faction anglaise; — qu'ils s'empareront sans peine des places fortes du pays, et que les trois seigneurs ci-dessus nommés se mettront à la tête des forces nationales qui se réuniront à cet effet; — qu'enfin ils auront le consentement secret de Jacques VI d'user de tous les moyens pour lui faire recouvrer sa liberté. — Communication de cette déclaration donnée au prince de Parme par l'ambassadeur, qui la regarde comme catégorique pour tous les points dont il fallait avant tout s'assurer.— Réponse du prince de Parme, dont copie est jointe à la présente dépêche, et par laquelle il fait savoir qu'il ne croit pas pouvoir prendre une décision avant d'avoir reçu de nouvelles instructions du Roi d'Espagne, engageant l'ambassadeur à trouver moyen de faire patienter jusque là le duc de Guise. — Conviction de don Bernardino, qu'après les éclaircissements qui avaient été donnés, faire connaître cette réponse, c'était frapper de découragement le duc de Guise et les Écossais. — Parti qu'il a pris de leur dire que la position critique de l'électeur de Cologne et le siége de Bergen avaient forcé le prince de Parme de disposer de toutes ses troupes, et le mettaient dans la nécessité d'attendre une nouvelle réponse du Roi d'Espagne avant de s'occuper des affaires d'Écosse. — Assurance donnée par don Bernardino que l'archevêque de Glasgow et Robert Bruce se sont montrés satisfaits de cette réponse, et que ce dernier s'est chargé d'en rendre compte au duc de Guise, en allant lui porter la lettre du Roi d'Espagne. — Lettres, en date du 20 novembre, écrites d'Écosse à l'archevêque de Glasgow et à Robert Bruce, dans lesquelles il est dit que la Reine d'Angleterre, voyant que toutes ses avances ont été repoussées par les seigneurs catholiques, recommence à fomenter les inimitiés et les haines, tellement que les Catholiques d'Écosse ont besoin de savoir dans le plus bref délai s'ils seront secourus par le Roi d'Espagne; — que, s'ils peuvent compter sur son appui, ils se maintiendront de leur mieux; — que, dans le cas contraire, ils verront à traiter avec la Reine d'Angleterre, puisqu'ils se trouvent dans l'impossibilité de lui résister; — que le Roi d'Écosse se dispose à envoyer un ambassadeur en Angleterre, pour savoir si l'intention d'Élisabeth est de le déclarer son successeur à la couronne, et qu'en cas de refus il cherchera à se faire des amis; — que, non-seulement il favorise en secret les Catholiques, mais qu'il

les encourage à lui parler en matière de religion, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant; — qu'il a répondu à ceux de la faction anglaise qui le pressaient de se marier, qu'il n'en était pas encore temps, et qu'il voulait sortir de son royaume pour aller chercher femme, comme l'avait fait son aïeul. — Inductions tirées du contenu de ces lettres par don Bernardino de Mendoça. — Preuves qu'il y trouve que le jeune Roi n'est pas satisfait de sa situation, et qu'il a en effet donné aux Catholiques, comme ceux-ci l'affirment, l'autorisation d'employer tous les moyens pour le mettre en liberté. — Sa conviction que les Catholiques écossais, soutenus par le Roi d'Espagne, seront parfaitement en mesure de résister aux hérétiques, soutenus par la Reine d'Angleterre, et qu'ainsi se trouve levée la première des objections faites par le prince de Parme. — Seconde objection du prince de Parme, à savoir : que, si le roi d'Espagne songe à faire quelque entreprise sérieuse, il pourrait y avoir de graves inconvénients à précipiter les choses et à donner l'éveil avant le moment décisif. — Raisonnements longuement développés par don Bernardino pour répondre à cette objection et pour établir les avantages qu'il y aurait à faire passer avec précaution, des ports de la Biscaye en Écosse, les six mille hommes demandés par les Catholiques écossais. — Offre faite par le comte de Morton du port de Kirkcudbright, comme point de débarquement, ou de tout autre port si celui-là ne paraît pas suffisant. — Effet de cette diversion, qui aurait pour résultat immédiat de forcer la Reine d'Angleterre à cesser d'inquiéter le Roi d'Espagne en Flandre et ailleurs, pour concentrer toutes ses forces dans les provinces de Westmoreland, Northumberland et Cumberland, qui sont elles-mêmes remplies de Catholiques et toutes disposées à se soulever. — Démonstration qui se ferait nécessairement dans ces provinces à l'arrivée des secours envoyés aux Catholiques écossais. — Facilité avec laquelle on pourrait augmenter le corps de secours en faisant passer en saison convenable, et suivant les circonstances, trois ou quatre mille Allemands des Pays-Bas au port de Leith. — Avantages de cette expédition, qui peut-être pourrait amener la soumission de toute la Grande-Bretagne, avec des dépenses infiniment moins grandes que celles qu'il faudrait nécessairement faire pour toute autre entreprise tentée contre l'Angleterre, ainsi qu'on peut en juger par les dépenses énormes occasionnées par la guerre de Portugal. — Compte que l'on peut faire d'ailleurs sur l'appui du Pape, qui manquerait aux devoirs de la dignité dont il est revêtu s'il négligeait, en voyant l'effort fait en Écosse pour le rétablissement de la religion catholique, d'aider lui-même les Écossais par des secours pécuniaires. — Dernières objections faites par le prince de Parme : qu'au cas où l'entreprise d'Écosse ne réussirait pas mieux que celles précédemment tentées en Angleterre, il en résulterait un grave préjudice tant pour la réputation du Roi d'Espagne que pour la guerre qu'il soutient dans les Pays-Bas; — que les troupes envoyées en Écosse peuvent être anéanties par Élisabeth; — que lors même qu'elle n'y parviendrait pas, c'est lui donner occasion de renforcer sa frontière du nord, et d'appeler à son aide des secours étrangers dont la présence rendrait d'autant plus difficile l'entreprise projetée contre l'Angleterre; — que, puisque le Roi est dans l'intention de faire cette entreprise, il ne faut pas qu'il dissémine ses forces; — et qu'enfin, avec le même nombre d'hommes et la même dépense, on peut en toute assurance occuper l'Irlande. — Réponses longuement développées à ces diverses objections. — Causes qui ont amené la ruine des précédentes entreprises, soit en Irlande, soit en Angleterre. — Circonstances plus favorables dans lesquelles on se trouve pour l'entreprise d'Écosse, soutenue, comme elle le serait, par le jeune Roi, qui désire recouvrer sa liberté,

et par la majeure partie de la noblesse, ainsi que Philippe II pourra s'en convaincre par le mémoire annexé à la présente dépêche. — Impossibilité pour Élisabeth, qui a une partie de ses troupes en Flandre et en Zélande, d'envoyer en Écosse des forces considérables. — Effet que produiraient six mille hommes de troupes espagnoles, aguerries et bien commandées, pour combattre les troupes anglaises, qui ne sont pas constituées en milices permanentes. — Conviction de don Bernardino que ces six mille hommes suffiraient non-seulement pour défendre contre les Anglais les défilés et les places fortes, mais même pour leur tenir tête en rase campagne; — que, si la Reine d'Angleterre se contente de rester sur la défensive, en appelant dans son royaume des troupes étrangères, ce n'est pas un médiocre avantage d'arriver à ce que l'Angleterre serve de table pour jouer la partie, comme autrefois la France et les Pays-Bas; — que, quant à occuper l'Irlande avec les mêmes forces et les mêmes dépenses, cela n'est pas impossible, mais qu'il faudrait un armement naval aussi considérable pour passer d'Irlande en Angleterre que pour passer d'Espagne en Irlande. — Résumé des raisons qui doivent déterminer le Roi d'Espagne à accepter les offres faites par les seigneurs écossais et à profiter d'une occasion qui pourrait bien ne plus se renouveler. — Excuses présentées par l'ambassadeur au sujet des longs développements dans lesquels il a cru devoir entrer, et qui lui ont été dictés par son zèle pour le service du Roi son maître. — Avis transmis par don Bernardino sur une proposition qui aurait été faite par les Anglais au prince de Parme, pour le mariage de son fils avec Arabella Stuart.

Al llegarme el despacho del duque de Parma, que embío á Vuestra Magestad con la general, y su respuesta acerca de lo que le escriví en materia de Escocia, me embió á dezir el coronel Estuard, capitan de la guardia del Rey de Escocia, que avia llegado en esta villa, dessear verse comigo en secreto, para significarme la comission que le avian dado algunos señores catholicos de Escocia. Por cuyo respeto dilaté, hasta el oylle, el escrivir á Vuestra Magestad.

La suma de su habla fue : que los condes de Honteguel, Morton, y Honterros [1], catholicos, vista la opression en que se hallavan por lo que tocava á sus conciencias y otros particulares, con tener usurpada la faction Inglesa la persona del Rey, desseavan no solo ponelle en livertad, pero tenella para sus conciencias, y abrir camino con esto para la reduzzion de todo el reyno á nuestra santa fee cotholica, procurando el Rey con todo calor la livertad de su madre; lo qual pondrian en execucion, quando V. M. les assistiesse con algun dínero, tomando por intercessor

[1] Ce nom, défiguré par le déchiffreur, est celui de lord Claude Hamilton.

para ello á Mucio, á quien le avian dado comission que lo declarasse para pedillo á V. M., y assimismo á mí; debaxo de darse á entender que todo lo referido seria muy frutuoso para el servicio de V. M., aviendole roto la guerra la Reyna de Inglaterra; offreciendo ellos, en reconocimiento de la ayuda que V. M. les hiziesse, sus fuerças y las de Escocia para offender á la de Inglaterra, en la forma que V. M. hallasse mas convenir; alargandose en esta sustancia.

Respondíle representandole los inconvinientes que se podian hallar en la offerta, con generalidades, aprovandosela con ellas mucho, y que, como entendiesse de la suerte que Mucio la reciviria, lo significaria á V. M., haziendo de mi parte todo buen officio; que era lo que tocava á los embaxadores, por depender solo la resolucion de la voluntad de sus reyes ó principes; sin confessalle tener inteligencia con Mucio, mas del dessealle buen successo en sus cosas, por ser personaje tan valeroso y catholico. Aviniendome en esta manera con él, por saber que está unido con los señores catholicos de Escocia el Estuard, y sello ya assimismo, aunque politico. Y si bien no le han aclarado abiertamente sus pechos, no han podido encubrille su descontento y el dessear ser assistidos de V. M. por ser persona de seguito y soldado, y á quien el Rey tiene particular afficion, y aver corrido siempre con ellos. Lo qual me obligó á no desesperalle, y embiar contento, como me significó estallo de mi respuesta y voluntad, dandole cartas de recomendacion sobre sus particulares para el duque de Parma, á quien dixe diesse quenta de lo que me avia dicho. Yo le he advertido de secreto de las partes del dicho coronel, y lo que le he respondido, para que pueda continuar con él en la misma conformidad; y juntamente he avisado á Mucio en la manera que le he respondido, para que haga lo mismo.

Robert de Bruyse, quando vino de España, preguntandole yo algunas cosas de las que apunte en la que escriví al duque de Parma sobre los articulos que embió á V. M. Mucio con él, me ha respondido que, para declaracion dellas, avia significado á don Juan de Idiaquez que los seis mil soldados avian de ser estrangeros, de la nacion y con la cabeça que V. M. fuesse servido;

y el puerto donde desembarcassen seria el que juzgasse V. M. mas conviniente para ello, embiandolos desde España ó Flandes; y la suma de los ciento y cinquanta mil escudos que pedian, podia venir con el mismo socorro; que tomarian las armas quando V. M. les ordenasse, antes ó despues del arribo dél, para libertar al Rey, matando á los de la faccion Inglesa y ministros, quando no pudiessen muy á su salvo emprisionallos, executandolos debaxo desto al momento por justicia. Con lo qual se apoderarian de las plaças fuertes del reyno, que son castillos viejos, siendo los tres señores catholicos las cabeças de la gente que se avia de juntar al executalle; y tener assimismo consentimiento secreto del Rey para ponelle en libertad por qualquier medio que fuesse.

Con lo qual se hallan dicisos los puntos que yo signifique al duque de Parma convenir estallo antes del afirmar nada. Que me escrive lo que V. M. mandará ver por la copia aligada (1), y no poderse resolver en responder á Mucio sin tenella de nuevo de V. M.; que yo le entretuviesse con preguntalle las cosas que le apuntava en la mia. Y por ser cosa que, quando la hiziera (estando ya claras), la tomaran por respuesta desengañada Mucio y el Escoces, me resolví de buscar otro expediente del respondelle que el aprieto, en que se avia hallado el Elector de Colonia (2), avia forçado al duque de Parma á acudir con todas las armas á Gueldres; de que avian resultado las empresas que Mucio sabia, y en la de Berchen dexar empeñados mas de seis mil hombres para su asedio; lo qual avia trasformado el estado de las cosas de aquellos payses, de manera que obligavan al duque de Pa[illegible] no poderse resolver sin dar de nuevo aviso á Vuestra Ma[illegible] Que es bastante causa para entretener la respuesta hast[illegible] de V. M., sin dalles prenda ni que queden con qu[illegible] V. M. es servido ordenarme. Y esto me assegur[illegible] quan satisfechos y pagados han quedado el em[illegible] y el gentilhombre Escoces desta razon, [illegible]

(1) Voyez cette dépêche du prince de Parme, [illegible]

(2) Ernest de Bavière, archevêque [illegible] d'Anne d'Autriche, qui avait été [illegible] (Voyez l'Art de vérifier les dates, t. [illegible]

mismo, aviendo ydo el R... de Brujas [illegible] Magestad á significarsel[illegible] á quien [illegible] pondiere.

Avisan de Escocia al embaxador de [illegible] por cartas de 20 del passado, [illegible] de Ingiaterra, visto que ellos [illegible] ninguna cosa de las que ell[illegible] mentalles enemistades passadas en [illegible] les forçava á dessear saber con breve[illegible] no; y que, assegurados de tener [illegible] mas que les fuesse posible; que [illegible] desto, se resolverian á tomar parti[illegible] seguridad de sus personas y vidas, [illegible] mas.

Que el Rey de Escocia queria embiar [illegible] Inglaterra para que se aclarasse con [illegible] successor en la corona; porque don[illegible] que ya el Rey á los Catholicos no [illegible] pero holgava que le hablassen en [illegible] hazia antes, aviendo dicho [illegible] que instan en que se case, no [illegible] salir de su reyno á buscar [illegible] agüelo ([1]). — Actiones que [illegible]


descontento de su estado pres[illegible]
consentimiento de secreto [illegible]
por qualquier medio, en [illegible]
Debaxo d[illegible] all[illegible]
de Parm[illegible]
el mun[illegible]

[illegible]s
iz-
[illegible]eria,
[illegible]es para
[illegible]erque, no
[illegible]er indubita-
[illegible]qual obligará á

muchas mayores fuerças que las de los hereges de Escocia, y resistir seguramente á las que embiare la de Inglaterra cada y quando que quisiere imbadir la Escocia.

Y en el segundo, que, quando V. M. pensasse hazer algun esfuerço ó empresa real, podria ser dañoso el urgar estas cosas, hasta su tiempo, no dando lugar á prevenciones. Es bueno de ver que la Reyna de Inglaterra ha hecho y haze, de muchos años atras, quanto es en sí, para executar este golpe; por cuyo respeto ha venido á jugar la postrera trecha, del tomar descubiertamente la protecion de los rebeldes de Vuestra Magestad, en la qual se palpa que atiende por el proceder del conde de Lecestre, solo á defender, y que sea escudo para recivir los golpes los Payses Baxos, dando con esto, tiempo al tiempo, negocio que obliga á que V. M. le abrevie lastimandola en lo vivo; lo qual será no urgalla (como dize el duque de Parma), el ver á seis mil hombres puesto pié en Escocia, puerta de su reyno, y por ser assimismo de momento los Ingleses que traen consigo las grandes armadas de mar, assi por la ecesiva suma de dinero que es necessario consumir para ellas, como por otras muchas cosas que son menester para componellas : las quales forçosamente piden tiempo, y poder ocurrir en él tantas ocasiones que impidan el progresso de las tales armadas, que estan assimismo sujetas á mayores desastres que los exercitos de tierra, pues solo la muerte del cabo dellas impide las mas vezes que no haga effetto; como se vió por la de P. Melendez, en la que V. M. mandó hazer en Vizcaya para Flandes, si bien no era muy grande; y esto sin el peligro á que se offrecen los principes quando las hazen, si acierta á suceder desgracia, quedando desguarnecidos de fuerças, navios y artilleria, que son presidios que se pueden mal recobrar sin mucho tiempo; y, de consideracion no pequeña, tener V. M. fuerças enteras de mar, para guardar y socorrer sus Estados que estan tan divididos. Conviene ya que se palpa la mira de la Inglesa y que el significar el desseo de acordarse con V. M. es para ganar tiempo y reputacion, entreteniendo con esto el descontento de sus vassallos, por el faltalles el comercio, y de los Olandeses, por no verse libres

de la guerra, con la esperança que, siempre que ella quiera, V. M. abraçará la paz. Conviene apresurar el offendella y de manera que no se venga á aventurar lo mas del todo por la parte, y de suerte que el hazer V. M. provisiones de gruesa armada (que es imposible sean secretas) no la hagan que levantando solos tres mil raytres, á la primavera, embaracen todo el verano al duque de Parma; y el embiar en la misma sazon veinte ó treinta naves (que le es tan facil, teniendolas de mercaderes armadas, ninguna de las suyas) á encontrar las flotas de Indias, ocupen la armada de V. M. con el yr aguardallas; cosa que el conde de Lesestre tratará sin duda con su buelta en Inglaterra, offreciendo navios que los rebeldes daran, para juntarse con los de Inglaterra, y yr al encuentro de las flotas, ó invadir con don Antonio algunas yslas de las de Portugal.

Assimismo Franceses, andando tan estrechos con ella, si bien no pueden sacar fuerças de aqui, procuren (como lo hazen), para impedir los designos de V. M. y el castigar á sus enemigos, que vengan treinta ó quarenta galeras del Turco en Argel, con que forçosamente han de obligar á V. M. á no desabrigar de España las fuerças de mar. Inconvinientes que se evitaran con prevenir V. M. á la Inglesa, socorriendo á los Escoceses (cuya voluntad aunque nò estuviera de por medio la reducion de aquel reyno á la fee Catholica, negocio inestimable y tan digno de V. M. el procurallo) en razon de Estado, no se puede reusar, offreciendo tan llanamente su amistad, que Francia ha conservado de atras con tanto cuydado para contrapesar la que V. M. tenia con Inglaterra, que se le ha declarado por mortal enemiga, haziendo obras de tal.

Siendo V. M. servido desto, podria mandar viniessen los seis mil hombres en los navios que se armaron este verano en Vizcaya, embiandose en diferentes partes los tercios de la infanteria, por dar menos sospecha; pues aprestar otros en Flandes para tanta gente, no aviendo mas puertos que el de Dunquerque, no es posible hazerse sin mucho ruydo, y que juzgen ser indubitamente para passar en Escocia ó en Inglaterra; lo qual obligará á

aquella Reyna prevenga el impedillo. Y el venir de España, por el poco numero de navios, no estimará Francia ni Inglaterra, como lo hizo al salir de Vizcaya, ser para mas que para defensa de la costa y armada de Indias, y, quando alargaren el discurso al invadir á Irlanda, á causa de que le será dificil poder creer que los Escoceses admitan el recivir tantos estrangeros en su reyno. Los quales navios, sin contraste de ninguno, podran arribar á Quercubi [1], puerto que el conde de Morton offrece, ó á otro, quando no sea capaz.

Arribada esta gente en Escocia y puesto pié en tierra, necessariamente la Reyna de Inglaterra ha de bolver todas sus fuerças en aquella frontera, olvidandose de inquietar á V. M. en las demas partes, por evitar su daño propio, haziendo plaça de armas para formar su exercito en las provincias de Vestmerland, Northumberland, y Comberland, que casi toda la gente es catholica, y los señores dellas personajes que siempre han offrecido tomar las armas por la religion catholica. Y con la venida del socorro á los Catholicos escoceses, indubitadamente han de dar muestra de su proceder los que lo son Ingleses. Y conforme fuere, V. M. podrá, en los meses de junio, julio y agosto, hasta fin de septiembre, que es el tiempo mas conviniente para venir armada gruesa, reforçar de nuevo, la qual podrá envestir, por otra parte, en Inglaterra, haziendola tan poderosa como la demostracion de los Catolicos pidiere, que puede ser tal que no sea menester mas gente que los seis mil hombres; ó que con solo passar de tres á quatro mil Alemanes de los Payses Baxos á Petit-Li, y juntarse con los otros y Escoceses, se haga la reducion de la ysla. Atajando en esta manera el no hazer tan ecessivo gasto, como será fuerça cada y quando que V. M. se resuelva á haser armada para allá, hará Inglaterra, si bien lo dessee, impedir Francia, aviendo de ser á lo menos de veinte á veinte y cinco mil infantes y alguna cavalleria, que consumirá tan gran parte de dinero, quanto

(1) Le port de Kirkcudbright, *Carbantorigum*, dans le comté du même nom, au sud de l'Écosse. C'est dans ce port que Marie Stuart s'était embarquée, après la bataille de Langside, pour traverser le Solway et se rendre en Angleterre (D. Macpherson, *Geographical Illustrations*).

se puede juzgar por lo que coste la de Portugal, que la madera sola de las pipas della me escrivieron de Sevilla aver costado á V. M. 1500 mil escudos ([1]). Y viendo Su Santidad estos soldados en Escocia llamados por los Catholicos para la reducion de la tierra, faltaria á la silla que ocupa, quando no les assista con dinero para ello.

A lo dicho se puede oponer lo que apunta el duque de Parma : no suceda esto, como las demas cosas passadas en Inglaterra, que seria dañoso á la reputacion, y mucho mas para la guerra de aquellos payses, viniendo á perderse aquella gente, con el entrar la Inglesa á convatillos en Escocia, y quando no podria gallardamente reforçar aquella frontera, y valerse de la gente que le darian los principes sus confederados, que, puesta en Inglaterra, hará mas dificil la empresa de aquel reyno.

Assimismo, que estando V. M. resuelto de imbadille, el embiar los seis mil hombres delante, será dividir sus fuerças y desmembrar la armada, de suerte que no podrá ser tan poderosa para combatir con la que la Reyna de Inglaterra sacará para venille al encuentro ; y que, con este numero de gente y costa, se podrá ocupar asseguradamente á Irlanda.

A las quales oposiciones satisfaze que las cosas passadas de Inglaterra, la de Irlanda fue guiada por bonetes, y las demas no han tenido mal successo por la falta del socorro, sino solo por defeto de los Inglese, que por flaqueza de animo no han executado lo que offrecian para podelles ser frutuoso el socorro y assistencia de V. M. ; aviendose de considerar que los Inglesses Catholicos quieren contrastar contra la Reyna que tiene tantas fuerças de su parte y señores herejes con que oprimillos ; y aora en Escocia el Rey dessea tener libertad y vengarse de sus vassallos que le prendieron ; que los señores que piden el socorro son los que procuran darsela, y muy mas poderosos que los que detienen al Rey, quando no los assistiesse la Reyna de Inglaterra ; con cuyo braço pudieron, hallando á los demas esparzidos, apo-

([1]) Ce chiffre est rectifié en marge, de la main du Roi, par celui de cent cinquante mille, avec cette remarque : « Dice 1 millon y 500 mil, en que se engaña mucho. »

derarse del Rey y govierno, á quien la mayor parte de la nobleza en Escocia se vee aver forçado, siempre que ha querido, si bien tuviesse el Rey al resto della, pues juntando la nobleza, la forçó á que se casasse con el conde de Vaduel ([1]), y la misma á que saliesse del reyno, elegiendole por regente, y consecutivamente, ha hecho la diversion de succesos que han sobrevenido á este Rey, que tiene de su parte, y señores Catholicos que le dessean poner en libertad, los nobles que mandará V. M. ver en la memoria aligada ([2]), que es de todos los señores de Escocia, que me ha dado el coronel Estuard, pidiendosela yo.

Que la de Inglaterra, arrivado el socorro, no emprenda entrar con todas sus fuerças en Escocia á combatille, aunque no tuviera tan buena parte dellas, empeñada en Olanda y Zelanda con los rebeldes, es necessario, assegurado en razon de guerra, principalmente si vee muertos á los que tenian su voz, que se ha de contentar con defender su reyno, y dado caso que entrasse, se pudiera temer, no siendo el socorro de mas de dos mil hombres, perderse; pero de seis mil Españoles, siendo la mayor parte de soldados viejos con buena cabeça, maestres de campo y capitanes, no solo es bastante semejante golpe de gente para entretenerse, en compañia de los Escoceses, en sitios fuertes y passos (que es lo que han de hazer quando los Ingleses entren en su reyno) pero podran solos los seis mil Españoles defender una raya en campaña, si dos mil Franceses, el año de 1564, se entretuvieron mucho tiempo en Petit-Li, teniendolos sitiados dies y seis mil Escoses y doce mil Ingleses, y al fin salieron, con acordios. por la falta de vituallas, desesperados de no tener socorro de Francia, á causa de aver significado V. M. al Rey Christianissimo que, quando no los mandasse retirar, por la razon de estado y ligas que tenia con Inglaterra, assistiria para echallos. Y esto se comprueva con que los campos de Escocia y de Inglaterra no son compuestos de milicias formadas, ni tan gallardas que puedan sitiar ninguna plaça, con las fuerças que un rey poderoso lo haze; de donde se vee la

([1]) Le comte de Bothwell.
([2]) Voyez la pièce suivante, p. 458.

parte que seran seis mil soldados disciplinados, para resistir ó ofender. Y quando la Inglesa se contente con defender su casa, y disponga á hazer venir gente estrangera, no es de poco fruto para V. M. hazer que sea la tabla del juego Inglaterra, como ella lo ha procurado en Flandes y Francia. Y si bien se dividen las fuerças de V. M. en venir este socorro antes en Escocia, no estaran unidas las de Inglaterra, si, aviendo de dexar reforçadas las fronteras de Escocia, salen con armada en busca de la de V. M.; que si es al mar de España, queda libre el pasaje de Flandes á la Ysla; y si entretienen sus navios en el canal de Inglaterra y parte del hueste, queda libre el camino para venir ó tornar los de V. M. por fuera de Irlanda á Escocia, no dexando de ser de momento el poder bolver estos navios en España, y á tiempo que puedan engrosar el cuerpo de la armada de V. M., que es de lo que V. M. puede hallar mas falta para el formalla.

A la ultima objecion, no ay que dudar sino que con el mismo gasto y gente se occupará la Irlanda, pero hecho no se ataja el manantial que entretiene la guerra de los Payses Baxos; y para passar de Irlanda en Inglaterra, no son menester menos fuerças de navios que para yr de España en Irlanda.

Todos los puntos tocados se pudieran declarar con muchas razones y exemplos que lo compruevan, corroborandolos finalmente con ser del momento y importancia que se toca hallar V. M. puerto cierto en la Ysla accompañada de las fuerças que offrecen los Escoceses; cosa que podran hazer mal los Catholicos de Inglaterra, hallandose tan oprimidos, y acabadas las cabeças que les podian servir de caudillo. Y tiniendo V. M. por amigos á los Escoceses para el imbadir, con gruesa armada, à Inglaterra, necessariamente se les ha de dar antes golpe de dinero, de que no se tendrá gaje, y por este otro medio, lo es y assegurado el arribo de la gente en sus propias casas, pues entonces no se les ha de dar mas suma de la que fuere conveniente para pagar cada mes la milicia que fuere bien tener en pié de su nacion, que es para lo que significan querello y hallarse Francia en el estado que se vee, quien dexará de aconsejar á V. M. no pierda la ocasion que

offrecen los Escoces, pues passada, se podrá mal cobrar, siendole ya forçoso offender á la de Inglaterra, pues ella lo haze en quanto puede, ni que sea el combatilla de otra manera que con el tiento que los prudentes capitanes pelean, al dar una vatailla forçosa, en la qual no ponen las manos á los primeros encuentros con todos sus soldados, recelando no quedar (si bien la ganen) tan falto de fuerças que le impida gozar el fruto della, á cuya cosa no empeñan mas esquadrones de lo que la necessidad del vencerles obliga, y quando se viene á castigar al enemigo con pequeñas fuerças, se muestra mas la flaqueza de las suyas y potencia del que lo haze.

El mandarme V. M. le diesse quenta de lo que escrivia el duque de Parma en esta materia y su respuesta, me ha dado alas para dezir lo poco que entiendo, suplicando humilmente á V. M. reciva mi desseo de acertar á serville, si me he alargado, el qual tiene quilates para recompensar parte de la torpeza y yerros que puede aver en el discurso.

Entiendo que Ingleses han significado al duque de Parma que, quando se hiziesse la empresa de Inglaterra, y él no ponga los ojos en la Reyna de Escocia, está Arbela, nieta de la condesa de Josberic, de hedad de onze años, que podria casar con su hijo, por ser, en deffeto del Rey de Escocia, heredera del reyno, siendo prima segunda de la Reyna de Escocia, aviendo su agüela de la dicha Reyna casadose segunda vez con el conde de Angus, de quien tuvo una hija, la qual se casó con el conde de Lenox, de quien tuvo dos hijos, el uno dellos fue marido desta Reyna de Escocia que mataron, y el otro se casó con hija de la condesa de Josberic, de quien tuvo la dicha Arbela, como mas particularmente se verá por el arbol de Escocia; y que, quando el Rey de Escocia sea herege, el duque de Parma, con el favor de V. M., podrá casar su hijo con la Arbela, y mantener su derecho, offreciendo á Su Santidad, si le ayuda en ello, ceder el de Parma y Plasencia para que torne á la Sede Apostolica. Y aunque tiene altibaxos el discurso, me ha parecido conviniente dar á V. M. quenta dél Nuestro Señor, etc. Paris, á xxiv de Deciembre 1586.

MÉMOIRE SUR LA NOBLESSE D'ÉCOSSE, ANNEXÉ A LA DÉPÊCHE DU 24 DÉCEMBRE 1586.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 57, n. 206. — Déchiffr. officiel.*)

Comtes et seigneurs amis, au nombre de vingt-quatre, savoir : Lennox, Claude Hamilton, March, Huntly, Orkney, Morton, Arran, Crawford, Rothes, Montrose, Murray, Caithness, Sutherland, Glencairn, Ogilvy, Fleming, Livingston, Seaton, Hume, Herries, Lovat, Innermeath, Dun, Ochiltree. — Comtes et seigneurs ennemis, au nombre de sept : lord Hamilton, Angus, Marr, Lindsay, Sanquhar?, Boyd et le tuteur du comte de Cassillis. — Comtes et seigneurs indifférents, au nombre de vingt-deux : Argyll, Bothwell, Atholl, Buchan, Marischal, Cassillis, Eglintoun, Menteth, Salton, Forbes, Gray, Methven, Drummond, Elphinstone, Sinclair, Somerville, Sempill, Ross, Cathcart, Borthwick, Torpichen et Glammis, dont le tuteur est hostile. — Lord Hamilton, Angus, Marr et Boyd, désignés comme les chefs principaux de la faction ennemie. — Appréciation de leur influence et de leur caractère : Lord Hamilton, l'homme le plus important de toute l'Écosse par sa naissance et par son nom, mais esprit faible, et dont tous les partisans passeront facilement au comte Claude Hamilton, que l'ambassadeur connaît particulièrement et qui est un homme d'une grande intelligence et d'un grand courage. — Le comte d'Angus, homme de valeur, qui compte de nombreux partisans, chef de la faction anglaise. — Le comte de Marr, sans influence parce qu'il n'est pas aimé. — Lord Boyd, n'a pas de partisans ; mais esprit fin et délié, qui dirige les autres. — Assurances données par Robert Bruce et le colonel Stuart, qu'il suffira de tuer ces quatre seigneurs pour assurer le succès de l'entreprise et pour réunir toute la noblesse, attendu l'extrême jeunesse de la plupart des seigneurs qui sont désignés comme indifférents. — Renseignements sur la solde des soldats écossais, qui est de deux écus et un quart par mois pour les fantassins et de huit écus pour les hommes de la cavalerie légère.

Memoria de la Nobleza de Escocia.

Condes y señores amigos : el duque de Lenox, el conde Claudio Hamilton, el conde de la Marcha, Huntli, Orknay, Morton, Arrom, Crafort, Rothes, Montroys, Morray, Catnes, Suderland, Glencayrne. Los hasta aqui nombrados son condes, y los que se siguen milords ó vizcondes : Ogilvy, Fleving, Lavingston, Seton, Hume, Hereys, Lovet, Inermeith, Don, Ochiltrie.

Los condes y señores enemigos : milord Amilton, Angus, Mar, Lindezay, Boyd, el tutor del conde de Casellis.

Los condes y señores indiferentes : Argyll, Beytuel, Atol, Vouchayn, Mareschal, Cassellis, Eglington, Monteith, Salton, Forbes, Gray, Methven, Dromond, Elphingston, Sainct Clayr, Somervel,

Semple, Rose, Cathcart, Sanchazester *(sic)*, Borthuik, Torphechin, Glames (su tutor es enemigo).

El numero de los amigos, que hazen profession de tales, son veinte y cuatro, de los quales afirman estar seguros los condes catholicos que hazen la offerta. El numero de los enemigos es siete, y los que llaman indiferentes veinte y dos. De los siete enemigos las quatro cabeças principales son los condes de Hamilton, de Angus, Mar y Boyd. El Hamilton es el mas principal de Escocia, pero un tonto y que el seguito que tiene por su nombre y calidad se le llevara el conde Claudio Hamilton, á quien yo conosco, y es hombre de entendimiento y valor y á quien tienen por soldado en su milicia. — El de Angus es hombre de oppinion y mucho seguito, cabeça de la faccion Inglesa. — El de Mar no tiene ninguno, por ser mal quisto, y Boyd no tiene seguito, pero es hombre fino y de entendimiento que con el govierna á los demas. Asseguranme Robert de Bruyse y el coronel Estuard que, como maten á estos quatro, está el negocio hecho y unida la nobleza, porque los que se ponen indiferentes es por ser moços la mayor parte.

La paga de los soldados infantes Escoceses es dos escudos del sol y un quarto cada mes, y á proporcion la de los capitanes y officiales ; y la del cavallo ligero ocho escudos.

1586.

MÉMOIRE DES SOMMES DUES, JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 1586, AUX ANGLAIS ENTRETENUS EN FRANCE PAR LE ROI D'ESPAGNE.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 219.*)

Memoria de lo que se deve á los Ingleses entretenidos por Su Magestad en Francia, hasta ultimo de diciembre 1586.

A Millord Paget, baron de Beaodesert, se le deven, desde 24 de março del año passado de 1586 hasta fin de diciembre dél, que son nueve messes y ocho dias, á razon de 100 escudos al mes, 925

escudos pistoletes, 46 sueldos, 9 dineros. .	925 esc.	46 s.	9 d.
A Charles Paget, su hermano, se le deven anssimismo otros nueve messes y ocho dias, á razon de cinquenta escudos al mes, que hazen 462 escudos, 52 sueldos y 4 dineros.	462 esc.	52 s.	4 d.
A Charles Arandel se le deven ocho messes y 23 dias, desde 8 de abril hasta fin de diciembre, á 80 escudos cada mes, 699 escudos, 20 sueldos, 7 dineros.	699 esc.	20 s.	7 d.
A Thomas Trockmorton se le deven tres messes y ocho dias, desde 24 de marzo de 1586 hasta fin del dicho año, á quarenta escudos por mes, que montan 442 escudos, 28 sueldos, 8 dineros	442 esc.	28 s.	8 d.
A Thomas Morgan se le deve un mes, á razon de 40 escudos. . . . . . . -	40 esc.	»	»
Al conde de Wesmerland se le deven 26 dias, desde 6 de diciembre hasta fin dél, á razon de 100 escudos al mes, que hazen 83 escudos, 50 sueldos, 7 dineros.	83 esc.	50 s.	7 d.
A Charles Arandel se le han de pagar anssimismo quinientos escudos de la ayuda de costa que Su Magestad le haze merced.	500 esc.	»	»
	3154 esc.	21 s.	11 d.

Parece que suma y monta lo que se queda deviendo á los Inglesses entretenidos por Su Magestad 3154 escudos pistoletes, 21 sueldos y 11 dineros tornesses.

1587. — 24 JANVIER. — PARIS.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 204. — Déchiffr. officiel.*)

Bruits répandus par les ministres du Roi de France, qui prétendent que les envoyés de Jacques VI auraient, au nom du Roi leur maître, menacé la Reine d'Angleterre d'ouvrir aux étrangers la fausse porte de son royaume, si elle traitait Marie Stuart autrement qu'elle ne l'a fait jusqu'alors. — Incrédulité de don Bernardino à cet égard, parce qu'il sait d'une manière positive, par lettres du 14, que les ambassadeurs du Roi d'Écosse ne sont arrivés que la veille du départ de M. de Bellièvre, et qu'on ne leur avait point encore assigné d'audience. — Retour prochain de M. de Bellièvre, qu'on attend pour le lendemain. — Nouvelle rapportée d'Angleterre par un commis du secrétaire Brulart, aux dires duquel Élisabeth, accédant aux sollicitations du Roi de France, ferait grâce de la vie à la Reine d'Écosse, mais sans prendre l'engagement de ne pas procéder contre elle, si elle continuait à conspirer comme elle l'a fait jusqu'à présent. — Intention qu'on aurait de la transférer à la Tour, où elle serait détenue avec la dernière rigueur, sans pouvoir s'entretenir avec personne, si ce n'est entre deux grilles, comme une religieuse, et de manière que l'on entendît tout ce qu'elle pourrait dire. — Précaution qui serait prise de lui assigner deux femmes de son choix pour lui préparer sa nourriture, afin qu'elle ne pût pas croire qu'on voudrait l'empoisonner. — Motifs qui déterminent l'ambassadeur à transmettre au Roi d'Espagne ces divers bruits, auxquels ils n'attache aucune créance. — Renseignements certains qu'il a pu recueillir, et qui se bornent à savoir que la Reine d'Écosse est toujours détenue au château de Fotheringay, dans le comté de Southampton; — qu'on a remplacé la tenture de deuil par une tenture de tapisserie, mais sans rétablir le dais; — que, jusqu'au 14, on ignorait quelles mesures seraient prises pour sa garde, et que l'on ne savait pas si elle devait rester dans ce château ou être transférée ailleurs.

De Inglaterra lo que puedo dezir á Vuestra Magestad es que, aunque aqui ministros deste Rey han publicado que los embaxadores [1], que embiava el Rey de Escocia sobre el particular de su madre, havian hablado á la Reyna de Inglatera, y dichole que, quando procediesse diferentemente con ella de lo que havia hecho hasta allí, él abriria la puerta falsa de su reyno á quien le solicitava cada dia por ello, metiendole tantos estrangeros en Inglaterra que se arripintiesse de no aver conservado su amistad. No es cosa cierta, porque de 14 deste, que son las mas frescas cartas que ay de aquel reyno al escrivir esta, dizen haver llegado

(1) Gray et sir Robert Melville.

á Londres los embaxadores de Escocia, un dia antes que partiesse Beliebre, y que hasta entonces no se les havia señalado audiencia.

A M. de Beliebre aguardan mañana en este lugar; y un comis del secretario Bruslart, que fue con él, que ha arribado, dize haver condecendido la de Inglaterra, á peticion deste Rey, en dar la vida de la de Escocia, sin prendarse á no proceder contra ella, quando continue las platicas que hasta aqui. Que se entendia la traerian á la Torre de Londres, y que no la dexarian hablar con nadie, sino entre dos rejas, como á monja, y de tan grande distancia que fuesse fuerça, para entenderse, hablar tan alto que lo oyessen todos; procediendo con ella, en todas las demas cosas, con esta estrecheza; que la señalarian dos mugeres, que la de Escocia escogiesse, para guisalla de comer, porque se assegurasse que no desseavan dalla tosigo.

Refiero estas cosas á V. M. porque las afirman aqui de manera que estoy cierto que las escriviran muchos; y quando las holvidasse, paresceria estarlo yo de dar quenta á V. M. dellas. Lo cierto es hallarse la de Escocia en la provincia de Suranton, en el castillo llamado Framingen. Hale buelto á colgar la pieça de tapiceria, quitando el luto, pero no con dosel, sin saberse, hasta los 14, la forma de guardia ni casa que la pondrian, ni si se entreternia en aquel castillo, ó la passarian á otro.

De Paris, á xxiv de enero 1587.

1587. — 24 JANVIER. — PARIS.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 207. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles relatives à la Reine d'Écosse. — Communication donnée par l'ambassadeur Stafford à Charles Arundel d'une lettre du Grand Trésorier. — Opinion émise dans cette lettre par lord Cecil que M. de Bellièvre est loin d'avoir fait preuve, dans cette négociation, de l'habileté qu'on lui supposait. — Peu de succès qu'il aurait obtenu auprès de la Reine, si quelque ami (c'est-à-dire lord Cecil) ne lui était venu en aide. — Conseil qu'on lui a donné de solliciter de la Reine une audience particulière. — Conférence qui a eu lieu entre lui et la Reine, assistée de quatre conseillers, et qui est restée secrète. — Assurance que donne néanmoins lord Stafford qu'on épargnera la vie de la Reine d'Écosse, mais qu'elle sera détenue à l'avenir avec une rigueur telle qu'elle ne pourra plus entretenir aucune correspondance. — Conviction conforme de don Bernardino, qui a toujours affirmé au Roi d'Espagne que l'intention de la Reine d'Angleterre était de laisser la vie à Marie Stuart, et le désir du Roi de France et de la Reine sa mère de la voir rester en prison. — Accusation portée contre Cecil par le comte de Leicester et le secrétaire Walsingham, ses ennemis, qui ont prétendu que, malgré les apparences, il était plus que personne dévoué à la Reine d'Écosse. — Papiers trouvés dans les coffres de Marie Stuart, et qui ont gravement compromis le comte de Leicester. — Violents reproches que la Reine lui a adressés, ainsi qu'au secrétaire Walsingham, en les accusant de l'avoir entraînée dans une guerre funeste et en leur disant que, si elle remplissait ses devoirs de reine, elle les ferait pendre l'un et l'autre. — Avertissement donné par Cecil à lord Stafford, qui est sa créature, et avec lequel il parle à cœur ouvert, pour le prévenir d'un rapport fait contre lui à la Reine d'Angleterre par le prince de Béarn, au sujet de certaines particularités que le duc de Guise n'a pu savoir que par l'indiscrétion de l'ambassadeur d'Angleterre. — Efforts que Walsingham et Leicester, ennemis de lord Stafford, ont fait pour profiter de la circonstance et tâcher de l'accabler. — Vive irritation de Stafford, qui a juré d'employer tous les moyens pour se venger du prince de Béarn, ainsi que de Walsingham et de Leicester. — Charge qu'il a donnée à Charles Arundel d'offrir ses services au Roi d'Espagne, et de lui déclarer qu'en le voyant à l'œuvre on pourra apprécier ce qu'il a l'intention de faire. — Instances de Charles Arundel auprès de Stafford pour le déterminer à faire connaître sa résolution à don Bernardino de Mendoça et à se mettre en relation avec lui. — Refus formel de Stafford, qu'il a fondé sur ce que la Reine d'Écosse était mal disposée à son égard. — Parti que Charles Arundel a pris de dire à lord Stafford qu'il avait avisé directement le Roi d'Espagne de sa résolution et que lui, Charles Arundel, avait reçu de Sa Majesté un chiffre, afin de pouvoir transmettre, sans avoir besoin de les faire passer sous les yeux de l'ambassadeur d'Espagne, toutes les communications de l'ambassadeur d'Angleterre. — Extrême pénurie dans laquelle se trouve lord Stafford. — Opinion de don Bernardino que ce n'est pas le désir d'obtenir de l'argent qui l'a déterminé à offrir ses services, mais que cependant l'appât d'une rémunération pourrait activer son zèle. — Observation de don Bernardino à l'appui de son opinion, à savoir, que Stafford est une créature de Cecil, et que Cecil, qui est au fond du cœur du

parti de la Reine d'Écosse, n'est pas fâché que le Roi d'Espagne sache qu'il n'a été nullement d'avis que la Reine sa maîtresse prît les Pays-Bas sous sa protection. — Demande d'instructions pour savoir ce que Charles Arundel aura à répondre à lord Stafford. — Avertissement donné de nouveau au Roi d'Espagne que, si l'on continue les relations entamées avec l'ambassadeur d'Angleterre, il sera indispensable de lui faire un présent de quelque importance. — Assurance que Stafford a chargé Charles Arundel de donner, sur son honneur, au Roi d'Espagne qu'on ne fait actuellement aucun armement en Angleterre, et que pas un navire ne sera armé sans qu'il en avertisse immédiatement. — Avis donné par Stafford au sujet d'une tentative que don Antonio se dispose à faire en Portugal avec l'appui de la Reine d'Angleterre, qui, à l'instigation de Leicester, Walsingham et lord Howard, a résolu de lui fournir de l'argent et des vaisseaux, afin de susciter de ce côté un embarras au Roi d'Espagne.

En los particulares de la Reyna de Escocia, lo que puedo afirmar á V. M. de cierto es : dezirme Charles Arundel averle mostrado el embaxador de Inglaterra una carta del Tesorero en que le dize que M. de Believre no ha descubierto ser hombre de tanto entendimiento, en esta negociacion, como pensavan por la informacion que tenian dél; y que, quando no les huviera alumbrado allá algun amigo (que es casi significarse el Cicil assimismo), no huviera dado tanta satisfacion á la Reyna. A quien aconsejaron que pidiesse audiencia á solas, sin el embaxador ordinario; y que él lo hizo, estando quatro con la Reyna; y assi no se entendia lo que avian passado, pero que él le assegurava que la de Escocia no perderia la vida, aunque estaria tan estrecha que podria mal tener la inteligencia que antes. Que es lo que yo he afirmado siempre á Vuestra Magestad de querer la Reyna de Inglaterra que viva, y el de Francia y su madre que esté en prision.

Assimismo dize el Cicil que, con aver siempre mostrado él, de ordinario en publico, contra la Reyna de Escocia, el conde de Lecester y secretario Valsinguen sus enemigos avian hecho officios con la Reyna, diziendole ser mas su aficionado que ninguno; pero que ella avia visto papeles en sus cofres, que cargavan bien al de Lecester; á quien la Reyna avia dicho y á Valsinguen, que eran unos bellacos, y ver ya que, por no creer los consejos de algunos que eran buenos y de leales vassallos, y seguir los suyos, se hallava en estado de perder la vida y su reyno, con el aver

tomado á sus cuestas una guerra que era imposible sustentalla ni llevarla adelante; y que, quando ella huviera hecho lo que convenia á ser reyna, los huviera mandado ahorcar.

Juntamente advierte Cicil á este embaxador (porque es echura suya, y con quien abre su pecho) que el principe de Bearne avia escrito á la Reyna que el duque de Guisa sabia algunas cosas de sus particulares, que era imposible entenderse si no las huviesse descubierto este su embaxador. Con la qual ocasion Lecester y Valsinguen, que son sus enemigos, le avian cargado la lança; mas que él avia desengañado á la Reyna, por donde veria de la suerte que le pagava el de Bearne los buenos officios que hazia por él.

Dizeme Arundel que ha encorajado mucho al Estafort entender esto, que le jurava que no viviria contento hasta vengarse del de Bearne y de los otros dos, por qualquiera medio que fuesse; y que agora era tiempo que V. M. le empleasse, si se queria servir dél; instando al Arundel lo significasse á V. M. en qué cosa queria que le serviesse; que, por sus obras, veria con la voluntad que lo desseava hazer. Y esto, por respeto de aver yo tratado con Arundel diversas vezes que apretasse al embaxador se descubriesse á tratar comigo, y avelle dicho que, quanto á mi persona, él se fiaria, pero que, por la mala voluntad que le tenia la Reyna, no le convenia de ninguna manera, hize que el Arundel le dixesse aver avisado á V. M. de su resolucion, y que, por ser tal, avia mandado embialle una cifra al Arundel, por donde pudiesse avisar lo que le dixesse debaxo de lo qual el embaxador le comunica quanto entiende, satisfecho de que no viene á mis oydos. El dicho embaxador está muy alcançado de dineros, y aunque no huviera hecho semejante offerta por su necessidad, se pudiera prometer dél qualquier servicio, viendo remuneracion; á que se allega que es echura del Cicil, el qual (como V. M. vee) conserva en su pecho la parte de la Reyna de Escocia, y no le pesa de que venga á oydos de V. M. que él no ha sido de parecer que su ama tomasse la protecion de los Payses Baxos. Humilmente supplico á V. M. mandeseme avise en la manera que

diré al Arundel responda al dicho embaxador; que, quando se haya de continuar con él, será forçoso por su mucha necessidad hazelle algun buen presente, para el alentalle que vaya adelante. — Ha dicho el dicho embaxador á Arundel escriva á V. M. assegurando sobre su honrra que, por agora, no se haze ninguna armazon de navios en Inglaterra, y que no se aprestará uno solo que él no dé aviso muy á su tiempo.

Queriendo firmar esta, me dize Charles Arundel avelle embiado á llamar á noche, con gran prisa, el embaxador de Inglaterra, para significalle, por averle dicho por mi orden que escrivia para España, ser venido de Inglaterra un secretario de milord Abart almirante, su cuñado, á tratar aqui un negocio que era necessario que el Arundel advirtiesse à V. M. al momento; el qual es que la Reyna, por el parecer del conde de Lecester, y Valsingan, y milord Abart, aviendole mostrado don Antonio, estos dias de atras, cartas frescas de Portugal, en que le asseguravan que si venia en aquel reyno con navios de armada, que, á las primeras vistas, tendria ocho mil hombres que tomassen su voz (ocasion que de ninguna manera convenia que la Reyna perdiesse el inquietar á V. M. porque de otra suerte no podria estar segura en su reyno) se avia resuelto á sus persuasiones de dar al dicho don Antonio tres años adelantados de su pinsion, que era dos mil libras esterlinas por año, y la suma diez y ocho mil escudos del sol, quatro navios de los suyos, cinco de los mas grandes de mercaderes que ay en Inglaterra, etc.

De Paris, á XXIV de enero 1587.

1587. — 28 JANVIER. — MADRID.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 66. — Minute.*)

Accusé de réception de diverses dépêches adressées par don Bernardino de Mendoça en novembre et décembre 1586. — Sentiments douloureux inspirés au Roi d'Espagne par la position critique dans laquelle Marie Stuart se trouve placée. — Courage et fermeté toute chrétienne déployés par cette infortunée princesse, et qui viennent encore aviver la douleur du Roi d'Espagne. — Vœux adressés à Dieu en faveur de la Reine d'Écosse. — Charge donnée à don Bernardino d'insinuer aux ambassadeurs anglais résidant en France, que, si la Reine d'Écosse vient à manquer, la couronne d'Angleterre appartient de droit au Roi d'Espagne. — Soin que l'ambassadeur prendra de le prouver, mais dans le cas seulement où il penserait que cette ouverture est de nature à rendre la Reine d'Angleterre moins entreprenante. — Opinion du Roi, conforme à celle de son ambassadeur, que la mission donnée à M. de Bellièvre n'a pas uniquement pour objet d'intercéder en faveur de la Reine d'Écosse. — Recommandation à don Bernardino de faire tous ses efforts pour savoir au juste quelles sont les instructions de M. de Bellièvre, et, dans le cas où il s'agirait d'une ligue entre la France et l'Angleterre, de tâcher de découvrir, soit par l'ambassadeur d'Écosse, soit par le duc de Guise, quelles en sont les conditions.

Vuestras cartas de 28 de noviembre y siete de diciembre llegaron á 12 deste, y las de 24, 29 y 30 del mismo á los 13; y aqui se responderá á lo de los avisos de Inglaterra y cosas dependientes dellos.

Estoy con el sentimiento que podeys considerar del trabajo en que quedava puesta la Reyna de Escocia; y el valor y mucha christiandad que mostrava acrecienta la lastima. ¡Plega á Dios la aya ayudado como suele en tales tiempos á los suyos! Y si no la han acabado y fuere á la larga su prision, vos vereys si, para ayudar á que se contenten con esto, será á proposito echar por algun medio en los oydos de los embaxadores de Inglaterra que ay andan, que os aveys dexado dezir que, si ella falta, queda en mí el mejor derecho á Inglaterra. Y si vieredes que puede servir este miedo de que vaya menos executiva la Inglesa, lo podreys provar; que sino mejor es no darlo á entender.

De creer es, como dezis, que la comission que llevó Beliebre á Inglaterra no devia parar en solo interceder por la de Escocia;

mas, porque importará mucho saber particularmente lo que avran assentado y concluydo, hazed diligencia en todo caso por enteraros muy bien dello, pues no puede ser que dexe de trasluzirse lo que huviere á esse embaxador de Escocia ó á Mucio y otros de quien lo podays entender, y avisarmelo, procurando, si se han ligado, saber los casos y ayudas y condiciones de todo ello, lo mas particularmente que se pudiere entender.

De Madrid, á XXVIII de enero 1587.

1587. — 7 FÉVRIER. — PARIS.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 60. — Déchiffr. officiel.*)

Retour de M. de Bellièvre qui, pour gagner du temps, avait, en quittant l'Angleterre, laissé à M. de Châteauneuf le soin d'envoyer après lui les lettres d'Élisabeth pour le Roi de France. — Mission donnée à cet effet par M. de Châteauneuf à l'un de ses gentilshommes, nommé Destrappes, lequel a été arrêté à Douvres et dépouillé de toutes ses dépêches. — Courrier envoyé tout aussitôt par Élisabeth à son ambassadeur en France. — Lettre autographe par laquelle elle lui enjoint, de la manière la plus expresse, de solliciter immédiatement une audience du Roi de France. — Ordre qu'elle lui donne d'insister auprès de Henri III, pour qu'avant de prendre en mauvaise part l'arrestation de Destrappes et l'ouverture des dépêches, ce prince veuille bien attendre les explications qu'elle se dispose à lui donner. — Vif mécontentement témoigné à l'ambassadeur Stafford par M. de Villeroy, qui lui a déclaré que le Roi ne pouvait qu'être extrêmement mécontent de l'ouverture des dépêches. — Parti que le Roi a pris de différer l'audience, dans l'espoir d'avoir des nouvelles de son ambassadeur; de sorte que Stafford n'a pu rien faire. — Arrivée de Wade, envoyé en France par la Reine d'Angleterre pour donner au Roi des explications sur cet incident. — Histoire du prétendu complot formé par le jeune Stafford, le frère puîné de l'ambassadeur d'Angleterre en France, et par un Anglais, nommé Moody, pour assassiner Élisabeth, complot qui aurait été communiqué à M. de Châteauneuf et dans lequel on veut impliquer Destrappes, l'un de ses secrétaires. — Charge donnée à Wade par Élisabeth d'en porter ses plaintes au Roi de France. — Lettre qu'elle a écrite à son ambassadeur et dans laquelle elle lui dit que, si elle a confié le soin de poursuivre cette affaire à un mandataire spécial, ce n'est pas qu'elle mette en doute sa loyauté, ou qu'elle ait contre lui la moindre défiance, mais c'est que le principal accusé est son propre frère. — Protestation d'Élisabeth que les dépêches n'ont pas été ouvertes, mais seulement retenues, et qu'elles sont apportées par Wade pour être décachetées par le Roi lui-même, qui est prié de rendre les lettres qui lui sont étrangères et qui passent sous son couvert, comme la Reine en a la certitude. — Mécontentement témoigné par le Roi contre son ambassadeur, pour s'être fié à des gens tels que Stafford et Moody, et surtout pour en être convenu. — Efforts faits par

M. de Villeroy pour justifier M. de Châteauneuf, qui est son beau-frère.[a] — Avis qu'à la nouvelle de cette conspiration, les membres du Parlement se sont rendus auprès de la Reine d'Angleterre. — Déclaration qu'ils lui ont faite que le seul moyen d'en finir avec toutes ces tentatives était de faire exécuter la Reine d'Écosse, protestant que, si elle s'y refusait, ils se regarderaient comme dégagés envers elle de toute obligation. — Étroite captivité de Marie Stuart à Fotheringay, où elle ne peut parler à personne qu'en présence de ses deux gardiens, Amyas Pawlet et Drew Drury. — Avis que ses serviteurs, à l'exception de ses deux secrétaires, lui ont été rendus. — Instances faites par M. de Bellièvre auprès de la Reine d'Angleterre pour obtenir communication du testament écrit de la propre main de Marie Stuart et scellé, par lequel la Reine d'Écosse institue le Roi d'Espagne son héritier, dans le cas où son fils ne reviendrait pas à la religion catholique. — Réponse évasive faite par la Reine d'Angleterre, dans la crainte de constater par un tel témoignage les droits dévolus au Roi d'Espagne. — Avis, donné de bonne part à l'ambassadeur, qu'à un moment où Élisabeth tenait le testament à la main, Cecil avait fortement insisté sur la nécessité de détruire un pareil acte, et l'avait pressée de le brûler de ses propres mains, ce qu'elle avait fait. — Envoi au Roi d'Espagne du discours prononcé par M. de Bellièvre en faveur de Marie Stuart. — Opinion de l'ambassadeur sur cette harangue, qui lui semble loin d'être à la hauteur de la cause qu'il s'agissait de défendre. — Soin qu'il prend d'appeler l'attention du Roi d'Espagne sur les premiers paragraphes de ce discours, qui lui semblent dirigé contre Sa Majesté.

En mis ultimas avise á Vuestra Majestad la venida de Beliebre de Inglaterra. El qual dexo orden al partirse, por ganar tiempo, al embaxador de Francia que allí reside, le embiasse en su seguimiento las cartas de la Reyna para este Rey. Él lo hizo con un gentilhombre suyo, llamado Trapes; al qual en llegando á Dobra prendieron, y á otro que venia en su compañia, tomandole los despachos. Oy, al momento, despachó la Reyna á este su embaxador un correo, que llegó á los 27 del passado, con una carta expressa escrita de su propia mano; cuya sustancia era dezille que, debaxo de la obediencia que le devia como sujecto y vassallo, le ordenava y mandava que, luego que rescibiesse la dicha carta pidiesse audiencia á este Rey, y le significasse que el haver mandado prender á aquel gentilhombre de su embaxador, y abrir los pliegos que llevava, no rescibiesse en mala parte, hasta tener segundo aviso suyo, por donde le daria quenta de la causa que estimaria ser suficiente para disculpalla.

El embaxador, con el arribo desta carta, con que llegó nueva de estar cerrados los puertos de Inglaterra, se fue al secretario Villarroy, por no hallarse el Rey aqui; á quien dixo le procurasse

audiencia, y la causa del pedilla. Villaroy se alteró del aver avierto los despachos, encareciendole lo mal que lo tomaria el Rey, que dilató el hablar al embaxador de Inglaterra, esperando tener aviso del suyo; con lo qual no pude hazer el Estafort ningun officio. Llegó, á los 4 deste, Guat [1] (que es el que la Reyna embió á V. M.), embiado de la dicha Reyna á este Rey para dalle quenta de la occasion de las prisiones hechas. Que ha sido que un hermano deste embaxador de Inglaterra, y hijo de la camarera mayor de la Reyna (á quien ella ha años que no habla por su mal proceder ni el hermano) se hazia del catholico, acudiendo muy de ordinario á casa del embaxador de Francia, con quien tenia estrecha comunicacion. Este, despues de la carta passada, significó al dicho embaxador querer, por el bien de la religion, matar á la Reyna, y que reynasse la de Escocia : y esto lo haria poniendo varriles de polvora dentro de la camara de su madre, que era débajo de la misma en que la Reyna dormia, los quales emprendidos la bolarian. Sobre esto platico el embaxador con él, diziendole los inconvinientes que podia haver en executallo, y en particular que no se podria hazer sin matar á su madre con la Reyna, por dormir en su camara. A que le replicó el Estafort que, pues no le parescia bien este medio, él se resolvia de matalla á puñaladas. Cosa que significó al dicho Trapes, que está presso, y á un Mude, Ingles, que platicava de ordinario en casa del embaxador, diziendoles, á lo que parece, el avello significado al embaxador; y, dentro de pocos dias, descubrió á la Reyna el Estafort lo que passava, que mandó prendelle y al Trapes y Mude. A los quales tomadas sus confessiones que conformaron, hizo que el Thessorero, el conde de Lecester y milort Hosdon hablassen al embaxador de Francia; el qual confessó llanamente havelle comunicado Estafort su disignio. Y para dar las quejas desto á este Rey, embia la Reyna á Guat, escriviendo á su em-

[1] Ce nom est celui de M. Wade, qui avait été autrefois chargé d'une mission auprès du Roi d'Espagne. Pour comprendre comment le nom de *Wade* s'est transformé en *Guat* sous la plume de l'ecrivain espagnol, il suffit de se rappeler que *Willelmus* et *Guillelmus*, *Walterus* et *Gualterus*, etc., etc., sont absolument les mêmes noms.

baxador ordinario que, si bien no duda de su lealtad y innocencia en este caso, por ser su hermano el delinquente, no quiere que él le trate, embiando persona particular á ello, que le dará quenta de todo, con quien se hallará en las audiencias; la qual no ternan hasta passado el carnaval.

Entiendo que dize la Reyna que no ha avierto el paquete que embiava el embaxador, sino averse guardado, y que le trae el Guat para que este Rey le mande abrir en su presencia; que, tomados sus despachos, le entregue los demas que la Reyna sabe que vienen para particulares de aqui, debaxo de aquella cubierta [1]. Publica el Guat que en Inglaterra dizen que, con aver estado yo seys años en aquel reyno, no pudó aclarar la Reyna ninguna platica mia sino solo sospechas de tratallas, y que al embaxador de Francia esta sola que deve de aver manejado, se la han comprovado al momento. Ha embiado su secretario, sin carta, para que dé quenta al Rey á boca de lo que le ha succedido. Avisanme que, disculpando el secretario Villaroy con el Rey el proceder del embaxador, que es su cuñado, le respondió no averse govornado bien; pues, fuera del fiarse de semejantes personas, avia confessado havelle comunicado una tal platica.

Los del Parlamento, luego que se entendió este sucesso, fueron á la Reyna á dezille que, mientras la de Escocia viviesse, nunca dexaria de aver semejantes conspiraciones, y que assi le convenia mandalla executar; y, quando no lo hiziesse, la protestavan que rebocarian el servicio que la avian offrezcido. — La de Escocia se halla en Fromingen, y no la habla persona, sin hallarse presente Polet, que ha buelto á su guarda, y otro [2] que está en su compañia. Han la buelto sus criados para que la sirvan, excepto á los secretarios.

Monsieur de Beliebre preguntó á la Reyna le mandasse mostrar el testamento original, cerrado, que la Reyna de Escocia de

[1] Il est certain que Marie Stuart et les Catholiques d'Angleterre se servaient du couvert de M. de Châteauneuf pour faire passer leurs lettres et correspondre avec l'ambassadeur d'Espagne (Voyez la dépêche de don Bernardino de Mendoça, en date du 27 septembre 1586, p. 401).

[2] Sir Drew Drury, qui avait été adjoint à sir Amyas Pawlet dès le 13 novembre 1586.

propia mano havia hecho, en que declarava á V. M. por heredero, en defecto que su hijo no se reduciesse. Ella le respondió tener por tan mala hembra á la de Escocia, que le abria embiado ya á poder de V. M. por alguna via. Respuesta que no fue sino no querer que se comprueve el derecho de V. M. con semejante testimonio, para conseguillo. Entiendo de buena parte que, teniendo el dicho testamento en su mano la de Inglaterra, le dixo Cicil que por todo buen respecto era bien que no se guardasse aquel papel, sino quemalle ella por sus propias manos; y que assi lo hizo. Con esta embio á V. M. la arenga, que aqui anda en Frances, que Beliebre dió á la Reyna de Inglaterra para defensa de la de Escocia; que no parece á muchos de tanta sustancia como el negocio lo pedia (1), para publicalla. Es bueno aclarar en los primeros encuentros de la arenga las entrañas que tienen contra V. M., confessando estimar por enemigos comunes todos los que lo son de la Reyna de Inglaterra.

De Paris, á VII de hebrero 1587.

PARIS. — 1587. — 28 FÉVRIER.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 58. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelle de l'exécution de Marie Stuart, transmise confidentiellement à don Bernardino de Mendoça par l'ambassadeur d'Angleterre. — Récit de ce qui s'est passé, d'après la version contenue dans la lettre écrite par la Reine d'Angleterre à lord Stafford, et d'où il résulterait : — qu'en l'absence du Grand Trésorier retenu par une indisposition, une démarche aurait été faite auprès d'Élisabeth par le comte de Leicester, lord Hunsdon, l'amiral Howard et le secrétaire Walsingham, pour lui représenter que le Parlement était fermement résolu à ne plus lui accorder aucun subside, ni pour la guerre de Flandre, ni pour les secours qu'elle voulait donner à don Antonio, si elle ne faisait exécuter la Reine d'Écosse ; — que la Reine, cédant à leurs instances, se décida à signer un warrant pour être exhibé devant le Parlement, mais dont l'exécution devait rester suspendue tant que la Reine d'Écosse ne tramerait pas de nouvelles conspirations ; — qu'en l'absence du secrétaire Walsingham, le conseiller Davison avait été chargé de faire signer ce

(1) Voyez dans notre tome IV p. 115, le texte de cette harangue, prononcée par M. de Bellièvre à Richmond, le 28 novembre, et qui est en effet d'une faiblesse remarquable.

warrant par la Reine, qui, après avoir apposé sa signature, lui avait bien expressément recommandé de ne confier le warrant à personne sans en avoir reçu d'elle-même l'ordre précis; — que contrairement à cette prescription, Davison, fougueux hérétique et ennemi mortel de la Reine d'Écosse, avait mis le warrant entre les mains de Leicester et des autres conseillers d'Élisabeth ci-dessus désignés; — que ceux-ci ayant mandé le bourreau de Londres, l'avaient envoyé avec le warrant au magistrat du comté où se trouvait la Reine d'Écosse; — que, sur le vu du warrant, le magistrat était entré dans la chambre de la Reine d'Écosse, accompagné des deux gardiens de la Reine et du bourreau; et qu'eux seuls étant présents, la tête de Marie Stuart avait été tranchée d'un coup de hache. — Charge donnée par Élisabeth à son ambassadeur d'exposer tout ce que dessus au Roi de France, en lui assurant de sa part que l'exécution de la Reine d'Écosse a eu lieu contre sa volonté, et que, tout en signant le warrant, elle avait l'intention de ne pas le faire exécuter, avouant toutefois qu'elle a eu grand tort de le signer et de s'en rapporter à autre qu'à elle-même dans une affaire de cette nature. — Mesures prises par don Bernardino de Mendoça pour faire parvenir le plus promptement possible au Roi d'Espagne une nouvelle aussi importante. — Sa conviction que, si Dieu a permis un pareil résultat, c'est qu'il veut mettre sur la tête du Roi d'Espagne les deux couronnes d'Angleterre et d'Écosse. — Soin que don Bernardino a pris de remercier en termes généraux lord Stafford de ses offres et de sa communication, et de lui donner l'assurance qu'il allait en rendre compte au Roi d'Espagne. — Opinion de don Bernardino qu'il importe beaucoup, ainsi qu'il l'a déjà dit, de bien accueillir et de ménager lord Stafford, à cause des avis utiles qu'il donnera, comme il l'a déjà fait, sur les machinations tramées, tant en Angleterre qu'en France, contre le Roi d'Espagne. — Avis que la nouvelle de l'exécution de la Reine d'Écosse est parvenue à Londres par le retour du bourreau, et qu'on a allumé de grands feux de joie en signe d'allègresse. — Retour de Robert Bruce. — Lettres qu'il a reçues d'Écosse et dans lesquelles les seigneurs écossais insistent pour avoir une réponse définitive avant la fin d'avril. — Nécessité pour eux de savoir positivement s'ils peuvent ou non compter sur l'appui du Roi d'Espagne. — Lettre écrite par Henri III au Roi d'Écosse pour lui offrir son amitié. — Jalousie inspirée au Roi de France par la possibilité d'un accord entre le Roi d'Écosse et le Roi d'Espagne. — Conviction de l'ambassadeur que la mort de la Reine d'Écosse va encore augmenter ses appréhensions. — Réponse dilatoire faite à Robert Bruce par don Bernardino. — Demande d'instructions sur la réponse ultérieure qu'il aura à lui faire et sur la conduite à tenir avec l'ambassadeur d'Angleterre.

El embaxador de Inglaterra me ha embiado á dezir esta mañana, con el confidente, que, por ser de importancia que Vuestra Magestad entendiesse al momento las nuevas que le avian llegado á noche de Inglaterra, me las advertia y descubria ya de todo punto su pecho y voluntad que avia tenido para el servicio de V. M.; al qual se offrecia por mi medio de toto punto, fiado que V. M. no le mandaria emplear en cosa que fuesse contra las de la Reyna su ama, la qual él veya que viviria bien poco, aviendo

permitido se executasse la Reyna de Escocia en esta manera (1):

El conde de Lecester, milord Honsdon, milord Abart almirante y Valsinguen, hallandose el Tesorero malo, representaron á la Reyna que el Parlamento resolutamente no le daria ningun dinero para entretener la guerra de Olanda ni poder hazer armazones con que embiar á don Antonio, si no se executava la de Escocia. Por cuyas persuasiones ella condecendió de que firmaria un mandato, que llaman *guaranth*, que pudiesse ver el Parlamento, pero no se pusiesse en execucion hasta aclararse que la de Escocia conspirasse otra vez contra su persona. Este mandato, á causa destar mal el secretario Valsingan, le truxo á firmar Davidson; á quien la Reyna mandó, despues de avelle firmado, que no lo diesse á nadie sin que ella por su propia boca se le mandasse. El Davidson, que es terriblissimo hereje, y enemigo de la Reyna de Escocia, como los demas nombrados, se le entregó. Los quales tomando un verdugo de Londres le embiaron, con el mandato, á la justicia del condado donde se hallava la de Escocia. La qual justicia, al momento que le vió, á los 18, entró en la propia camara de la de Escocia, en compañia de milord Polet y milord Degre (2) que la tenian en guardia, donde hizieron que el verdugo la cortase con una hacha la cabeça delante de los cuatro solos. Cosa que la Reyna manda á su embaxador que signifique á este Rey y que le assegure, como lo hará mas particularmente con otra persona que embiará para el effeto, que ha sido hecho contra su voluntad, porque, si bien avia firmado el mandato, no era con intencion que se executasse. En que ella no puede dexar de darse por muy culpada en averlo hecho ni fiarse en semejante particular de otro que de sí misma.

Que es la sustancia de la carta que escrive al embaxador, el qual pide audiencia con grande instancia, teniendo el negocio para sí hasta significallo al Rey. Y por no perder tiempo en ad-

(1) On sait que Marie Stuart fut décapitée le 18 février (nouveau style), sur les dix heures du matin, dans l'une des salles du château de Fotheringay (Voyez dans notre tome IV, p. 153 et suiv., le récit circonstancié de cette exécution). Les détails contenus dans la présente dépêche, donnés d'après la lettre d'Élisabeth à son ambassadeur, s'écartent nécessairement de la vérité.

(2) Sir Amyas Pawlet et Drew Drury.

vertir á V. M. del successo, despacho este correo, debaxo de nombre de mercaderes, á Burdeus; de donde passará en diligencia el despacho á Irun. Que pues Dios no solo para las cosas de su servicio ha querido permitir que cayga aquella maldita gente *in reprobrum sensum*, pero aun en las humanas aviendo contra toda razon obrado semejante successo, se palpa querer dar á V. M. en propiedad aquellas dos coronas.

Yo he agradezcido al embaxador su offerta, con generalidades, diziendo que daria á Vuestra Magestad quenta dello. A quien, como he escrito á V. M., por muchos respetos es bien admitir y prendalle porque advertirá, como se vee que lo haze, de quanto maquinare en Inglaterra contra Vuestra Magestad y aqui assimismo.

En Londres se avia entendido á los 20 la execucion de la de Escocia, con la buelta del verdugo, y hecho grandes fuegos de alegria por la tierra. No la dieron momento de tiempo para encomendarse á Dios.

El gentilhombre Escoces que fue á Vuestra Magestad y V. M. embió á Mucio y despues al duque de Parma, ha buelto á este lugar donde ha hallado cartas de Escocia. Dizenle los señores Escoceses que en todo caso procure saber si V. M. los ha de assistir ó no resolutamente, y yr en persona á dezirselo por todo el mes de abril, porque no les es posible aguardar mas la respuesta ni entretenerse sin tomar partido.

Este Rey ha hecho escrivir al de Escocia, offreciendole toda amistad, por el recelo que tiene de que no se acuerde con Vuestra Magestad, visto en el estrecho que se halla por la Inglesa. Y su miedo le crecerá agora mucho mas con la muerte de la madre. Yo he dicho al Bruyse lo que el duque de Parma me ha escrito le significasse y al duque de Guisa, y que en negocios tan grandes no se podian tomar resoluciones, principalmente de partes tan distantes, en un momento. — Humilmente supplico á Vuestra Magestad sea servido de mandarme responder lo que le he de dezir y en la manera que me avendré con el embaxador de Inglaterra. — De Paris, á XXVIII de hebrero 1587.

1587. — 4 Mars. — Greenwich.

LETTRE ÉCRITE D'ANGLETERRE A UN CONSEILLER DU ROI D'ÉCOSSE (1).

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 122. — Copie.*)

Chagrin avec lequel l'auteur de la lettre a appris que l'exécution de Marie Stuart avait produit sur le Roi d'Écosse et sur la nation un effet tel qu'une rupture entre l'Écosse et l'Angletere est imminente. — Espoir que l'on conserve en Angleterre que le bon sens du Roi, aidé des sages conseils de ceux qui l'entourent, l'empêchera d'en venir à des extrémités qui ne répareraient pas ce qui a été fait et qui tourneraient à son grand préjudice. — Points que le Roi d'Écosse doit considérer avant d'entreprendre une guerre contre l'Angleterre : — Cette guerre est-elle juste? — Est-il en état de la soutenir? — Quel en serait le résultat? — Examen de la première proposition. — Raisonnements pour démontrer que la condamnation de Marie Stuart est fondée en droit et en équité. — Examen de la seconde proposition. — Impossibilité pour l'Écosse appauvrie, et ne pouvant plus compter sur l'appui de la France, d'entrer en lutte avec l'Angleterre devenue toute-puissante. — Difficulté d'obtenir des secours de l'étranger, comme la feue Reine d'Écosse l'a éprouvé à ses dépens. — Incertitude du résultat, lors même que Jacques VI parviendrait à obtenir ces secours, auxquels l'Angleterre résisterait avec avantage, étant maîtresse de la mer par son alliance avec la Hollande. — Conséquences désastreuses qu'une défaite en bataille rangée aurait pour Jacques VI, qui pourrait bien être pris, comme cela est déjà arrivé, ou être forcé de s'expatrier, et qui serait nécessairement déclaré par les Anglais incapable de succéder à la couronne. — Avantages qui résulteraient au contraire pour lui d'un système de modération propre à lui concilier tous les esprits. — Danger de réveiller par une guerre la haine assoupie entre les deux nations. — Certitude que, si la noblesse d'Angleterre qui a condamné la feue Reine d'Écosse, et les États du royaume qui ont ratifié sa condamnation, croient avoir à redouter la vengeance de son fils, ils aimeront mieux s'exposer à tout que de jamais l'accepter pour roi. — Peu de fond qu'il faut faire sur l'appui des princes étrangers. — Triste sort de don Antonio de Crato, allégué comme exemple à Jacques VI, qui pourrait se trouver dans une situation semblable. — Graves difficultés que le Roi d'Écosse éprouverait pour obtenir l'appui de l'un ou de l'autre des deux seuls princes qui peuvent l'aider à monter sur le trône d'Angleterre, savoir le Roi de France et le Roi d'Espagne. — Intérêt de ces deux princes contraire à l'agrandissement de Jacques VI. — Croyances religieuses de Jacques VI qui leur sont également odieuses à tous deux, et qui déjà ont déterminé sa mère à le déshériter au profit du Roi d'Espagne. —

(1) Cette lettre renferme une série de raisonnements qui me semblent d'une grande habileté politique et que les événements ont justifiés. Il est facile de suivre et de comprendre ces raisonnements dans leur ensemble; mais il n'en est pas de même dans les détails. Écrite ou traduite par un étranger qui savait mal le français, la lettre présente souvent des expressions, des phrases, et même quelques paragraphes qui sont presque inintelligibles. J'ai donné dans mes notes toutes les explications qui m'ont paru admissibles; je laisse à l'intelligence de ceux qui consulteront ce volume le soin d'approfondir ou de deviner tout ce qui m'est échappé. Je n'ai pu que reproduire, comme toujours, le texte avec la plus scrupuleuse fidélité, et je n'y ai rien ajouté sans le mettre entre crochets.

Certitude que ce motif empêchera toujours les Princes catholiques de travailler à l'avancement d'un monarque qui, en réunissant sur sa tête plusieurs couronnes, deviendrait d'autant plus dangereux pour la religion romaine. — Examen particulier de la raison d'État qui fait que jamais la France n'aidera un roi d'Écosse à devenir roi d'Angleterre, à cause des anciennes prétentions des rois d'Angleterre à la couronne de France. — État actuel de la France qui d'ailleurs ne permet pas à Henri III de se lancer dans une guerre étrangère, forcé, comme il l'est, de soutenir la guerre civile dans ses propres États, à ce manifestement contraint par les Guises qu'il déteste, et dont il souhaite la ruine totale. — Observation que, si d'aventure les politiques français se montraient disposés à profiter de l'occasion pour pacifier leur pays en transportant dans la Grande-Bretagne le théâtre de la guerre, le Roi d'Écosse ne serait plus entre leurs mains qu'un instrument destiné à faire répandre le sang écossais sans profit pour l'Écosse, comme cela est arrivé souvent aux Rois ses prédécesseurs. — Motifs qui d'ailleurs empêcheraient ceux qui sont liés à la fortune du Roi de France de travailler à la grandeur du Roi d'Écosse, à cause de sa proche parenté avec les Guises et de leurs desseins sur la couronne de France. — Exposé des raisons qui font que Jacques VI ne saurait davantage compter sur l'appui du Roi d'Espagne. — Age avancé et situation politique de ce prince qui doivent le déterminer à rester en paix avec l'Angleterre. — Dangers imminents que courrait d'ailleurs le Roi d'Écosse, si Philippe II prêtait l'oreille à des propositions de guerre. — Anciens projets du Roi d'Espagne sur l'Angleterre qu'il avait cherché à réaliser par son mariage avec la feue reine Marie. — Révélations du feu prince d'Orange à cet égard. — Prétentions actuelles du Roi d'Espagne, qui, depuis la mort de la Reine d'Écosse, se déclare premier prince catholique du sang royal d'Angleterre, comme héritier de la maison de Lancastre. — Intrigues des Jésuites et de certains gentilshommes, ourdies du vivant même de la Reine d'Écosse et à son préjudice, pour attribuer, par voie d'élection, la couronne d'Angleterre au Roi d'Espagne, comme au prince le plus capable de rétablir, en ce pays et ailleurs, la religion catholique. — Force nouvelle que donne à ces prétentions les dernières dispositions faites en sa faveur par la Reine d'Écosse et dont l'ambassadeur d'Espagne en France, don Bernardino de Mendoça, se vante publiquement. — Facilité que Philippe II trouverait auprès des Papes, qui sont tous de sa création, pour disposer de sa proie comme il l'entendrait. — Examen de ce qui arriverait si le Roi d'Écosse se décidait à changer de religion. — Certitude que cette conversion lui serait tout à fait inutile auprès du Roi d'Espagne, tandis qu'elle serait pour lui, dans toute la Chrétienté, un sujet de déshonneur et de ruine. — Assurances que, sans avoir besoin de recourir à l'appui des étrangers, il lui sera facile de calmer l'irritation que ses réclamations ont suscitée en Angleterre. — Raisonnements pour démontrer que l'honneur du Roi, dont l'Écosse se préoccupe si vivement, n'est nullement engagé. — Instances pressantes qu'il a faites en temps utile, pendant la vie de sa mère, tant qu'il restait quelque espoir de la sauver, et dont tout le monde rendra témoignage. — Nécessité dans laquelle il se trouve maintenant de se soumettre à un fait accompli, laquelle nécessité doit mettre fin à toute allégation calomnieuse. — Grâces que le Roi d'Écosse doit rendre à Dieu de se trouver ainsi dispensé d'avoir à venger la mort de son père, et de rester maître assuré de ses droits, malgré les intrigues incessantes de sa mère, qui ne tendaient à autre but qu'à le déshériter. — Ère de félicité qui va s'ouvrir pour l'Écosse si le Roi est bien conseillé, puisque ce prince, au lieu d'être envoyé comme otage au Pape ou au Roi d'Espagne, peut dès à présent gouverner en maître absolu. — Vif désir de voir l'union régner entre l'Écosse et l'Angle-

terre, qui a déterminé l'auteur de la lettre à entrer dans de longs développements. — Communications qu'il avait déjà faites à cet égard à M. Douglas, dont les lenteurs l'ont décidé à écrire. — Dernières instances pour que le destinataire de la lettre fasse tous ses efforts afin d'amener un résultat dont son souverain et son pays recueilleront tout le fruit.

Monsieur, je suis marry de trouver par vos lettrez que l'exécution de la Royne mère de vostre Roy et souverain seroit semblable (1) d'apporter par icelle telz fruitz que vous afirmez infailliblement d'en suyvre, lors mesmes que ce sera public en Escosse, et qu'elle changeroit aucunement l'inclination de vostre Roy ou du peuple à l'endroit de l'amitié de ce royaume; la continuation de laquelle a esté poursuict et souhaité de par deçà. Mais on espère icy qu'oultre le singulier et particulier jugement de vostre Roy, que vous et aultres gens d'esprict et expérience prèz de sa personne, la fortune de qui ne diffère en rien de celle de vostre Roy, le conseill de qui seroit très nécessaire que suyvast (2) en un affaire de si grande importance, et, le tout meurement considéré, jugera comme bien (3) malséant il adviendroit à son Estat d'entamer telle façon de procéder, qui ne seroit pas bastant (4) au guérison de ce qui est jà passé, et enfin, en lieu de réputation que se peult effectuer en son particulier, ce tourneroit à son déshonnenr, dangier et asseurée préjudice.

Car si, pour ceste occasion, il tâche de faire la guerre contre ce royaume, il fauldra considérer trois poinctz : le premier, si la guerre semblera juste et honneste à la vue de chauscun; 2° le moyen d'y persévérer; 3° quelle seroit la conclusion et fin d'ycelle, et mesmement touchant ce qu'il prétend à la succession de ceste couronne, que par ce faict tombera en dispute.

Et quant à son droict (chose en soy-mesme non seulement tout illicite, mais rien s'en peult autre espérer qu'une conclusion malheureuse), s'il entreprend la guerre contre ce royaume pour s'en venger d'un subject si nécessairement faict d'un consente-

(1) C'est-à-dire *capable*.
(2) C'est-à-dire *qu'il suivît*.
(3) C'est-à-dire *combien*.
(4) C'est-à-dire *propre à la guérison*.

ment universel pour la sauvegarde de la personne de Sa Majesté et de cest Estat, accompagné avec une telle justice que le monde en peut juger de l'honorable et équitable méthode de procéder en cela, tellement que sans excuse on dira qu'il s'oppose manifestement contre le cours de justice et conséquement contre le jugement de Dieu à qui cest Estat a servy de ministre à ce parfaire. Et ainsi nous demeurans sur noz défences de droict, employerons le bras du Tout-Omnipotent contre tous les monarques du monde qui, en une querelle si inique et désespéré que ceste icy, entreprendront quelque chose contre ce royaume.

Et quant à ce, la poursuytte de telle entreprinse, en cas que vostre souverain se fie à ses propres forces, personne ne sçauroit estre de si pauvre esprit qu'il ne voit que l'Escosse de soy-mesme n'est suffisante de braver l'Angleterre, elle estant enrichie de tous biens, comme l'Escosse est depuis naguères épuissé, veu que la France, qu'autrefois s'en est servie de invader l'Angleterre durant leur intéretz en la France, n'ayant pour le présent quelque affaire [1] comme par cy-devant en ce pays là, dont s'ensuyt différent respect.

Et touchant les forces estrangères, ayant considéré la fatigue qu'est employé à la longueur d'une telle sollicitation pour peu d'assistance, comme la feu mère de vostre Roy a peu expérimenter à ses grands despens. Et quand l'aurez, combien seroit incertain l'événement de vos machinations à l'encontre des forces et assistance que pourroit avoir l'Angleterre, laquelle, pour l'union de Holande et Zélande, a aquis la puissance et superintendence de la mer, en sorte que, Dieu aidant, nonobstant que tous les princes de l'Europe se bandassent contre ce royaume, il n'y avoit [2] occasion de nostre costé de craindre aucun mal qui nous en pourroit survenir, nous nous tenans sur noz gardes et défences.

Monsieur, si donc on y pense avec meur et rassye considéra-

(1) Pour rendre cette phrase régulière, il faudrait : *n'a plus pour le présent d'affaires comme par ci-devant*, etc.
(2) C'est-à-dire *il n'y auroit*.

tion, avec toute la conséquence d'une telle guerre, si le Roy (chose qu'a esté par expérience trouvé véritable [1] autrefois) seroit prins ou vaincu en bataille ou autrement contrainct d'abandonner le pays, ayant par ce justement indigné cest Estat à l'encontre de soy, tellement que force leur seroit de le faire tout incapable de la succession, comme par droit il n'y a rien plus apparent, à quel désastre et difficulté il seroit lors réduict! Je ne doubte que gens de jugement, sains et francz de toute passion, diront que mieulx est pour Sa Majesté se déporter d'un adresse [2] si violent et désespéré qui le peut rendre subject à tant de hazars et inconvéniens, en lieu que l'autre costé se comportant avec une telle modestie et médiocrité [3] bien séant [à un] prince de sa perfection et éducation, comme très nécessaire à une action hors de remède, faira cependant aseuré provision à sa seureté et estat à venir par sa débonairté et doulx traictement de Sa Majesté [4] qui a si bien mérité en son endroict, et aussi s'ensuyvera aux cœurs et bonnes grâces de tout le corps du royaume.

Car si l'on cherche seullement la revenge de ce qu'est desjà advenu, dont les inhabitants de ce royaume viendront une fois à l'éfusion du sang réciproquement, il ne fault entendre que [5] les maulx anciens de ces deux royaumes jà assopies se viendront à renouveller et aigrir en telle façon que l'Anglois ne l'acceptera jamais pour son prince qui a esté aucteur d'une telle confusion et perturbation du repos commune de deux royaumes; ce estant fondé sur une querelle si injuste. Et mesmement la noblesse, par qui la feu Royne a esté sentencié et pareillement aprouvé par le consentiment des troiz Estatz, descouvrant le mal talent du Roy n'estre autre que sanguinolent et vendicatif, aura juste occasion de penser combien il leur touche de prèz. Dont vous pouvez estre asseurré qu'on endurera plustost d'avoir leurs ventres foulez

(1) Allusion à la captivité de Jacques Ier, qui resta pendant dix-neuf ans prisonnier en Angleterre, de 1405 à 1421.

(2) C'est-à-dire *d'une résolution, d'un parti*.

(3) C'est-à-dire *modération*.

(4) La Reine d'Angleterre.

(5) C'est-à-dire *il faut s'attendre à ce que*.

dez piedz que se conformer au gouvernement d'un prince de qui on auroit soupçon qu'il metteroit un jour leur vies et estat en jeu et en bransle.

Et que remède ou support il pense avoir des princes estrangères, qui ne se hastent guerres en nostre siècle de s'embarquer et précipiter ès telz hazarz pour amour de autruy, sans nous fourvoyer, don Antonio peut estre allégué pour exemple très vif, où comme en vray miroir il peult contempler sa fortune en cas qu'il se offre en un estat tant ennuyé et détressée.

Et pour nous accoster aux particularitez de ces pointz : il n'y a que deux princes de qui il pourroit espérer quelque secour; à sçavoir, les Roys de France et de Espagne, et de s'appuyer sur l'un ou l'aultre en espérance de se faire présent possesseur de ceste couronne. Quiconque l'irritera (1) à une telle entreprinse faira, à l'advis des gens myeulx advisés, ouverture de très grandes passions, ou grand faulte de fidélité et jugement.

Car premièrement, en comune raison, il est eslongné de toutte asseurance de prince de se fier aucunement à eux, la grandeur et fortune de qui pourroit estre à leur préjudice; à raison de quoy ni l'un ni l'autre prince souhaiteroit simplement l'advancement de vostre souverain, car veu, comme sçavez, sa religion est odieuse à tous les deux. Et si par cy-devant ce a engendré difficulté entre les princes catholiques à l'endroict de la feu sa mère, estant lors insinué et espéré que, tant par la sagesse que l'authorité de sa dicte mère, changeroit son humeur et intention, lequel nonobstant a meu la dicte dame de procéder à son dernière entreprinse sans aucune considération de luy, promectant d'adopter le Roy d'Espagne pour héritier en cas que son filz refusera de se faire catholique, beaucoup plus auront les dictz princes occasion de se faire restifes en l'advancement de celuy à la courronne qui de toute apparence sera préjudiciel à la religion romaine, estant homme et tant plus renforcé par l'union des dictes courronnes.

(1) C'est-à-dire *l'incitera*.

Outtre plus, il est directement contraire à la police ([1]) de France, pour le respect du tiltre ancien prétendue de par l'Anglois à la dicte courronne, d'empescher en toutte façon ([2]) l'union de de ceste isle soubz un mesme prince. En sorte que de veoir un roy de France seconder un roy d'Escosse pour s'emparer de la couronne d'Angleterre, ne seroit aultre chose que de le faire plus habil et puissant pour à l'advenir poursuyvre son dictz intérest de la couronne de France.

Mais selon l'estat de France à présent, à grand peine verra-on le Roy prompt à se constituer en une guerre estrangère, estant trop manifeste comme par ceux de la maison de Guise il a esté contrainct, maugré luy, d'avouer la guerre civile, nonobstant l'ombre glorieuse avec lequel ceulx de la dicte maison ont enbrouillé et embarqué ledict Estat; et pour ce à bon droit (quelque mine qu'il en face) il les hait et en son cœur leur souhaite total ruyne.

Et si d'aventure les politiques françois en seront contentz (encores qu'il nous reste puissance assez ample de prévoir et prévenir touttes pratiques malicieuses quelque qu'elles soyent), pour leur propre soulas et repos, de s'en servir de la querelle de vostre souverain de transférir ([3]) pour le présent leur dicte guerre en ceste isle, si est-ce qu'il est bien à voire que vostre Roy, comme plusieurs ses prédécesseurs autrefois, sera employé en ministre à respandre force sang escossois au détriment de ce royaulme.

D'avantage le conseill ne seroit pas sain ni salubre, pour ceux qui s'apuyent sus la fortune du Roy de France, de vouloir ce bien à un roy d'Escosse, si proche parent à la maison de Guise, par l'asistance de qui leur desseing n'est autre que de s'emparer de la dicte couronne et de dépossóder leur roy, chose de par luy merveilleusement doubté, par quel moyen ilz approcheront plus tost leur dict but.

A steur ([4]), pour l'asistance de l'Espagnol. Il est à présumer

([1]) C'est-à-dire *politique*.
([2]) Corrigez : *de permettre en aucune façon*.
([3]) C'est-à-dire *pour transférer*.
([4]) C'est-à-dire *à cette heure*.

que sa viellesse et Estat mal bastie ([1]) le persuaderont à entendre à une paix, si telle comodité se présente, que de s'amuser à quelque nouvelle entreprinse. Et autrement, s'il y prest l'oreille, ne sçauroit estre que très dangereux à vostre Roy, veu son ambition, ses praticques, sa puissance avec le lustre de son droict, car on a bien entendu comme il avoit préfiguré en soy-mesme un empire de ce canton du monde; quelle ([2]) fondation il a présuposé au temps de la feu royne Marie d'y prévaloir, lors estant nostre roy à l'endroict de sa femme. Laquelle conqueste estoit meurement aresté soubz la masque de religion, comme par le feu prince d'Oranges, lors du Conseil privé, a esté depuis révélé. A steur il se prétend (par la mort de la feu mère de vostre souverain) le premier prince catholique du sang royal d'Angleterre, estant auparavant réputé (encores que faulsement) héritier de la maison de Lancaster, comme par la généalogie et œuvres publicz par l'évesque de Rosse et autres faictz en sa faveur il appert manifestement. Outre on a pratiqué durant la vie de la feu Royne d'Escosse, tant par les Jésuites qu'autres gentilzhommes, de le faire capable de la courronne par voye d'élection au préjudice de la dicte Royne et sa vie, comme le plus adroict à replanter et restablir l'hauthorité romaine tant icy qu'ailleurs; car, encores que la religion de vostre Roy n'estoit disposé ainsi à la désespérade, ilz se sont asseurés de ne se point défaire de la superintendence moins que le roy Henry VIII. Et aussi il est bien à voir combien avant il se metteroit en jeu, touchant la donation à luy faict de ceste courronne par la feu Royne d'Escosse en ses dernières promesses, d'estre confirmé par son dernier testament dont son ambassadeur, don Bernardino de Mendoça, à présent à Paris, ne desdaigne de s'en vanter publiquement, et que la Royne mesme avoit suborné ses serviteurs à celle fin, voire depuis sa dernière condennation ([3]). Dieu le sçait, et finablement quel empeschement trouvera-il, estant le plus fort, de disposer de la

([1]) C'est-à-dire *ses États mal constitués,* à cause de leur éloignement les uns des autres.

([2]) C'est-à-dire *laquelle.*

([3]) Voyez ci-après la *relation* de Gorjon, l'apothicaire de Marie Stuart, et les documents relatifs aux mesures prises par Philippe II pour constater les dernières volontés de la Reine d'Écosse.

dicte proye comme il luy semblera bon, veu que luy ne manquera point aucune asseurance, les papes estantz, comme ils sont tous, de sa création.

Et que par le changement de religion il aura aucun pouvoir d'amender ou meillorer son estat en façon quelconque, il y a nulle apparence, veu que la considération particulière de leurs propres prétences sera tousjours favorable à l'endroict du Roy d'Espagne, dont l'usurpation du royaume de Portugall témoigne assez amplement que son usurpation ne sçauroit estre confiné ni bridé en lieu où il se trouve advantage et supporté de religion, honneur ou justice. La maigre assistance que le pauvre don Antonio a receu, encores qu'il est cogneu prince catholique, monstre manifestement que pourroit espérer vostre prince se trouvant en prédicament pareille (1).

Tout ce rédige ensemble fort argument combien il sera dangereux à vostre souverain de faire cas de l'Espagnol ou de les secours de semblable amis; lequel peut estre converty à défaire soy-mesme de l'héritage, si bien que au mescontentement de ses adversaires (2).

Mais au contraire la révolte (3) du Roy de la religion (que Dieu ne veuille), [qui] sera plustôt réputé un desvoyement que change de religion, finira en apparence (4) en sa subversion et décadence de réputation par toute la Crestienté; car, comme par ce moyen il se trouvera abandonné de ses fidelz subjectz et gens à luy affectionnez, si bien à son pays (5) qu'ailleurs, ainsi il ne gaignera par ce moyen que faulx et mal asseurez amis, attendu qu'on ne se sçauroit bonnement asseurer de sa constance en faict de religion. Monsieur, si ce apparroistra que d'hardiesse ou advange il délaisse son Dieu et la religion, en laquelle il a esté si extraordinairement instruict et nourry, ni moins en raison subitement peult-il se présumer hoir de la part de sa mère en ce

(1) C'est-à-dire *en pareille situation*.
(2) Cette dernière phrase me semble inintelligible.
(3) C'est-à-dire *l'abandon que le Roi ferait de sa religion*.
(4) C'est-à-dire *évidemment*.
(5) C'est-à-dire *en son pays*.

point de réputacion icy, laquelle n'a esté bastant pourtant pour faire une réunion de tous les Catholiques d'Angleterre.

Et quant à quelqu'autre chose que y peut estre inféré, par lequel il semble estre poussé ou pressé à demander secours de dehors à l'endroict de l'offence qu'auroit esté desjà conceu par la noblesse et peuple de ce pays, que luy ayant, contre leur desseing et uniforme arrest des trois Estatz assemblez en parlement, sollicité pour la vie de sa dicte mère, cela gist encores en son pouvoir d'assopir du tout telle opinion, s'il [se] désiste et détourne en temps, comme il diligents (1) font, y estant encores quelque espèce d'espérance.

Et plus outre, quant à ce qui touche son honneur et réputation, de quoy vous trestous semblez estre tant esmeuz, certainement l'on jugera d'y avoir songé assez et besoigné par l'intercession qu'il a faict durant la vie de sa mère, y restant pour lors quelque espoir, de quoy tout le monde luy servira de tesmoing; mais, estant à steure trespassée, la justice et nécessité du faict bouche touttes allégations calomnieuses qui peuvent estre inférez de là, tout la forme d'icelle estant notifié à un chacun, lesquelz il souhaite d'en faire satisfaict ou à qui il est soigneux de donner contentement. Il sera infailliblement plus duisant (2) à son honneur de modérer sa passion par raison.

Et l'on le souhaite ainsi de la part de tous gens de bien à l'endroict du bien commune de ceste isle et pour sa propre grandeur de tout costé, qu'il se y advise bien et remercie Dieu qui l'a franchy par ce moyen de ce remord de conscience, laquelle autrement luy fust demeuré en charge, comme celuy de qui Dieu eust attendu quelque revenge de la mort et sang du feu son père si horriblement respandu par son consentement (3), sans aucun délict, et de ne point immémorer (4) la grande bonté de Dieu envers soy-mesme, en se voyant ainsi estably nonobstant les pratiques continuelles de sa mère qui ne tendoient à aultre but

(1) C'est-à-dire *les diligents*.
(2) C'est-à-dire *plus convenable, plus avantageux*.
(3) C'est-à-dire *du consentement de Marie Stuart*.
(4) C'est-à-dire *oublier*.

qu'à sa subversion. Lequel estant bien conseillé, sera le comencement de tout heur et félicité en Escosse, car, en lieu de l'envoyer en hostage comme mineur au Pape ou à l'Espagnol, il luy est permis à présent un gouvernement absolut, où il peult sans noise régner.

Et par ainsi vous pouvez voir que le grand soing que j'ay de la continuation de l'amitié entre ces deux couronnes m'a transporté à une harangue plus prolixe que ne pensois, mais ayant colligé ces et plusieurs autres raisons touchant le bien publicque (comme j'entens) de ces deux royaumes à vous discourir par M. Douglas [1], et le voyant en cela nullement prompt, ay trouvé bon de coucher autant par escrit à vous-mesmes; lequel, comme j'espère estre impertinent de vous inciter davantage à parfaire tous les bons offices touchant le mesme subject, et pour ce souhaitant que la satisfaction de pardeçà, par vostre sain adresse, puisse estre terminé avec le service de Dieu, de vostre souverain et pays que en cueillera sans faulte les bien heureuses fruitz de la paix. Et ainsi vous recomande à la protection du Tout Puissant.

De Grenwich, le IVme de mars 1587 [2].

1587. — 6 Mars. — Paris

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 35. — Déchiffr. officiel.*)

Démarches inutiles faites par l'ambassadeur d'Angleterre pour obtenir une audience du Roi de France. — Parti qu'il a pris de se rendre auprès de M. de Bellièvre, et de lui remettre la lettre écrite au Roi par la Reine d'Angleterre. — Substance de cette lettre, dans laquelle Élisabeth prétend que la Reine d'Écosse a été exécutée sans son consentement. — Son intention d'envoyer vers le Roi de France un personnage d'importance pour lui exposer sa justification. — Indignation manifestée par M. de Bellièvre, qui a déclaré que le Roi ne pouvait manquer de se ressentir grandement d'un tel acte de cruauté; que lui-même le lui conseillerait, et que la Reine d'Angleterre pensait sans doute que les têtes

(1) Archibald Douglas, ambassadeur ordinaire de Jacques VI auprès d'Élisabeth.

(2) On lit au dos de la pièce l'annotation suivante : « Carta ymbiada de Inglaterra á un consejero del Rey de Escocia. »

royales étaient attachées avec des aiguillettes pour avoir poussé l'insolence jusqu'à porter la main sur la Reine d'Écosse. — Importance que l'on donne à ces paroles de Bellièvre, non-seulement à cause de son influence sur l'esprit du Roi, mais parce qu'on le regarde comme un homme ordinairement plein de réserve et de circonspection. — Déclaration faite par le secrétaire Brulart, en apprenant la mort de Marie Stuart, que jamais il ne remettrait le pied au Conseil, si le Roi ne tirait vengeance du forfait commis sur une princesse qui a été sa belle-sœur et reine de France. — Tristesse générale de la cour de France. — Incertitude sur la conduite ultérieure que tiendra le Roi, qui n'a encore fait qu'envoyer un courrier à la Reine mère, sans qu'on sache s'il prendra le deuil ou non, et de quelle manière il se conduira vis-à-vis de la Reine d'Angleterre. — Vive irritation causée dans le voisinage de la cour par cette conduite, qui fait la joie des Protestants. — Sermon sur la mort de Marie Stuart, prêché dans l'église Saint-Eustache de Paris, et que le prédicateur a été obligé d'interrompre à cause de l'émotion qui a gagné tout l'auditoire et lui-même. — Inquiétudes éprouvées par les ambassadeurs d'Angleterre, Stafford et Wade, qui en sont à craindre que le peuple ne leur fasse un mauvais parti.

En mis ultimas screví á V. M. con la instancia que el embaxador de Inglaterra pedia audiencia á este Rey. El qual se la negó. Y visto esto, el embaxador, porque no llegasse el aviso de lo que le queria comunicar por otra via, se fue á Mos. de Beliebre, á quien le dió una carta que tenia de su ama para que la comunicasse con este Rey. Cuya suma es que, á persuassiones de los de su reyno, ella avia firmado un mandato para degollar á la de Escocia en virtud de la sentencia dada, pero no con intencion de que se cumpliesse, cossa que havian hecho sus consejeros sin consentimiento suyo, y que, para significalle esto y las razones que le avian movido á ello, embiaria luego persona principal. El Beliebre se alteró grandemente del caso, diziendo que este Rey se resintiria dél como lo pidia, cosa que él no dexaria de aconsejalle, y que cierto la Reyna su ama devia de pensar que las cabeças de los reyes estavan atadas con agujetas [1], pues avia hecho una tan gran bellaqueria, como poner manos en la de Escocia. Hazen discurso algunos sobre estas palabras, por tener el Beliebre opinion con este Rey, y ser un hombre muy tardo y frio en el hablar. El secretario Brulart dixo assimismo, al sabello, que jamas entraria en Consejo si este Rey no vengava una tal

[1] *Agujetas* signifie les cordons, les lanières de cuir, avec lesquels les paysans espagnols attachent leurs souliers et leurs chausses.

muerte, de quien avia sido su cuñada y reyna de Francia. Con todas estas palabras y estar toda la nobleza de la corte con gran tristeza del successo, no se vee que el Rey aya hecho demostracion ninguna, mas de despachar, al momento que lo supo, un correo á su madre con la nueva, sin entenderse hasta agora si se pondrá luto ó no, ni de la suerte que procederá con la de Inglaterra sobre el caso: que ha regucijado á los herejes y sentido los vezinos deste lugar, de manera que, tratando dello un predicador en Sant Eustacho, fue tan grande el lloro y alarido de los oyentes, que al predicador le fue fuerça baxarse del pulpito sin poder passar adelante con el sermon. El embaxador de Inglaterra y el Guat, que se halla con él, entiendo que estan con gran miedo por estas demostraciones que el pueblo no les haga algun descuerno.

De Paris, á VI de março 1587.

1587. — 6 Mars. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 38. — Déchiffr. officiel.*)

Fermeture des ports en Angleterre, qui fait que l'ambassadeur n'a pas de nouvelles à transmettre au Roi d'Espagne. — Avis que c'est du confident qu'il tient la réponse de M. de Bellièvre à l'ambassadeur d'Angleterre, mentionnée dans la lettre précédente. — Propos tenus par l'archevêque de Nazareth, qui lui a déclaré que le Roi de France se souciait fort peu de la mort de Marie Stuart, à cause de sa haine contre les Guises. — Ses projets de vengeance contre ceux de cette maison, qui font qu'il favorise en secret ceux de la maison de Bourbon, ennemis déclarés de la Reine d'Écosse. — Conférence entre l'ambassadeur et l'archevêque de Nazareth, au sujet des droits héréditaires du Roi d'Espagne aux couronnes d'Écosse et d'Angleterre, à défaut du Roi d'Écosse, qui, comme hérétique, doit être privé du droit de succéder. — Recommandation faite à l'archevêque de Nazareth d'en parler, comme de lui-même, au cardinal de Bourbon et au duc de Guise, à qui il importe tant d'établir qu'un hérétique ne saurait succéder à la couronne. — Approbation donnée à cette ouverture par l'archevêque de Nazareth. — Opinion de l'ambassadeur sur les précautions que le Roi d'Espagne doit prendre pour assurer son droit de succession aux couronnes d'Angleterre et d'Écosse. — Soin qu'il faudra avoir de faire déclarer par un juge compétent la déchéance du Roi d'Écosse. — Démarches à faire auprès du Pape pour obtenir cette déclaration, qui n'est pas dans la bulle de Pie V. — Nécessité d'agir avec habileté et discrétion, pour que l'affaire ne vienne pas aux oreilles du Roi de France, qui susciterait des obstacles. — Promptitude avec laquelle le Pape pourra accorder la déclaration de déchéance,

puisqu'il n'est pas nécessaire d'instruire le procès du Roi d'Écosse, qui n'a pas quitté le catholicisme pour embrasser l'hérésie, mais qui sera jugé sur bruit public et commune renommée, comme hérétique et n'ayant jamais rendu aucun devoir au Saint-Siége. — Insistance que l'on pourra mettre pour obtenir cette déclaration dans le plus bref délai, à cause de l'entreprise que le Roi d'Espagne prépare contre l'Angleterre. — Efforts que fera très-probablement le Roi de France pour s'opposer à l'agrandissement du Roi d'Espagne. — Négociation qu'il ne manquera pas d'entamer auprès de Jacques VI et de Sa Sainteté, à laquelle il promettra la conversion du jeune Roi et son mariage avec une princesse catholique. — Opinion de l'ambassadeur que, dans cette prévision, le Roi d'Espagne fera bien de traiter avec les seigneurs catholiques d'Écosse et de leur donner assistance, afin de rester, quoi qu'il arrive, maître de la situation en Écosse. — Nouvelles lettres des seigneurs écossais, qui ont été mises par Robert Bruce sous les yeux de l'ambassadeur. — Instances qu'il l'ont chargé de faire auprès du Roi d'Espagne pour obtenir une prompte réponse. — Assurance qu'ils donnent que le Roi d'Écosse aurait déjà envoyé un ambassadeur pour implorer l'assistance du Roi d'Espagne contre la Reine d'Angleterre, si ce n'eût été la crainte d'être refusé à cause de sa religion. — Visite faite par don Bernardino de Mendoça à l'archevêque de Glasgow, qui est affecté, comme il le doit, de la mort de la Reine sa maîtresse. — Preuve de loyauté donnée par ce digne prélat, qui a reconnu sans hésiter que les huit mille écus, qu'il a reçus en deux fois du Roi d'Espagne pour la Reine d'Écosse, n'ont pas été envoyés, et qui a offert de les restituer, ne croyant pas, en bonne conscience, pouvoir s'en attribuer un seul réal. — Instante prière adressée par don Bernardino au Roi d'Espagne, pour que, prenant en considération l'âge avancé de l'archevêque de Glasgow et les services qu'il n'a cessé de rendre, il veuille bien lui accorder sur cette somme une gratification de quatre mille écus. — Pénurie de l'archevêque et autres motifs qui doivent déterminer le Roi d'Espagne à lui octroyer une récompense qu'il a si bien méritée. — Puissant intérêt de Philippe II à s'assurer la reconnaissance d'un personnage aussi important que l'archevêque de Glasgow, qui, le jour où le Roi d'Écosse témoignera sérieusement l'intention de se convertir, recevra du Pape le chapeau de cardinal. — Opinion de l'ambassadeur qu'il serait même utile aux intérêts du Roi d'accorder à l'archevêque quelque bonne pension sur un évêché en Espagne. — Demande d'instructions sur ce qu'il doit faire au sujet des huit mille écus restés entre les mains de l'archevêque de Glasgow.

Con el estar todavia cerrados los passos de Inglaterra, no entiendo novedad que añadir á lo que avisé á V. M. en mis antecedentes; y lo que digo, en la general que va con esta, aver respondido Beliebre al embaxador de Inglaterra, me ha advertido por el confidente. Y ayer, que me hallé con el arçobispo de Nazaret, me dixo avelle significado que al Rey no le pesava deste successo de la Reyna de Escocia, por respeto del rencor que tiene con los de la casa de Guisa, y desseo de vengarse dellos, que le haze favorecer de secreto á los de la casa de Borbon, que eran enemigos declarados de la de Escocia.

Yo he platicado con Nazaret que, muerta la Reyna de Escocia, aunque su hijo *secundum jus gentium* era heredero, por respeto de la heregia venia á ser incapaz de semejante beneficio, y con esto V. M. sucedia en su lugar para la corona de Inglaterra, por ser pariente mas cercano, en defeto del Rey de Escocia, y á quien tocava la succession della. Que en esto convenia que él estuviesse tanto mas advertido, y lo significasse al cardenal de Borbon y al duque de Guisa, como de suyo, pues les importava tanto á firmar el ser assimismo hereje incapaz desta corona; que es fundamento de su causa. Hale parecido bien mi advertimiento. Y assimismo le refresqué la memoria de la decendencia por donde toca á V. M. el derecho de la corona de Inglaterra, sin platicar con él punto que aqui diré, hasta tener orden de lo que V. M. es servido mandarme. El qual es que, aunque V. M. aya adquirido virtualmente y *secundum jus* derecho á las dos coronas de Inglaterra y Irlanda por la muerte de la Reyna de Escocia, y ser incapaz su hijo para sucedella, siendo hereje, y perder por esto el derecho de heredar á la madre, que es *jure gentinm* á los hijos, para gozar V. M. deste beneficio, conviene que preceda declaracion de juez competente de ser incapaz el dicho de Escocia para la tal herencia, y en particular por ser hijo de madre catholica. Siendo exemplo que, quando uno ha hecho obligacion de alguna deuda cuyo plazo, si bien sea cumplido realmente en derecho deudor el que hizo la tal obligacion, no por esso puede ser executado, sin que preceda la declaracion del juez que le dé por reo. Quando este punto, que es de importancia, á lo poco que yo entiendo y he leydo años ha en la materia, no esté decisso por la bula en que el papa Pio V declaró á la Reyna de Inglaterra por scismatica, cuyo tenor no he podido ver agora de nuevo por aver quemado la copia con los demas papeles en Inglaterra, si los consejeros de V. M., teologos y jurisconsultos, hallaren ser de consequencia y momento el punto que significo, convendrá que V. M. sea servido mandarse trate con destreza con Su Santidad haga la tal declaracion, excluyendo al Rey de Escocia, por la qual V. M. queda en possesion de legitimo heredero si bien Su

Santidad no lo espacifique en la bula de la dicha declaracion. Y esto manejando el negocio con gran secreto, por respeto que no venga á oydos deste Rey que, sin duda, lo contradirá por todos los medios que pudiere, y por no ser necessario hazer processo al dicho Rey de Escocia, á causa de no haver professado la heregia despues de ser catholico, sino solo de publica voz y fama del ser herege y no aver dado jamas la obidiencia á la Sede Apostolica, podrá Su Santidad hazer con facilidad la déclaracion desta bula, y el instar V. M. que sea con la brevedad que lo pidiere el tratar V. M. de hazer la empresa de Inglaterra. Y porque este Rey, para oponerse al derecho de V. M., indubitadamente tratará con el de Escocia y significará á Su Santidad que se reduzirá y casará con catholica, no hallo ser inconviniente, para el servicio de V. M., el corresponder á los Señores catholicos de Escocia V. M. y assistillos, porque, con esto, se podrá facilitar el reduzir aquel reyno. Y si el Rey lo haze, el dalle V. M. la muger que quisiere; y quando no, tener prendado V. M. la mayor parte de la nobleza escocesa para que sigan su voz, contrapesando con esto las fuerças de Escocia para no unirse con las de hereges Ingleses. Y, aunque los reyes de Escocia no corriessen la suerte de morir á yerro que se vee en sus coronicas, á este es de creer que guiaran su muerte en breve los mismos que han hecho executar á su madre, tiniendole en su poder los Escoceses de la faction Inglesa, con quien el conde de Lecester y los demas se entienden.

El gentilhombre Escoces me ha mostrado de nuevo cartas de los Señores de aquel reyno. Instanle procure la respuesta de V. M., á quien afirman que el Rey de Escocia huviere embiado persona á pedir le ayudasse contra la Reyna de Inglaterra, sino fuera por el miedo que se le reusaria, por respeto de la religion.

El arçobispo de Glasgo, embaxador de la Reyna de Escocia, siente el successo de su ama quanto el caso le obliga. Yo le fui á ver; y es tan buen prelado y christiano que, al momento, me dixo aver recivido de mí los ocho mil escudos que yo le avia dado por orden de V. M. para su ama, y escritole ella los to-

masse. Que los cuatro mil que le dí primero, assi por la ruyn moneda que corria entonces, como por no aver comodidad para embiallos á su ama, con el avella retirado mas, por respeto de la prision de Babington, los avia entregado al tesorero que aqui tenia la de Escocia para que dispusiesse dellos y le diesse oro quando huviesse comodidad para embiallos; que yo veya que no se avia offrecido por el estado en que se hallava; y que los otros cuatro mil postreros tenia enteros, los quales me bolveria y assimismo los cuatro mil que estavan en poder del tesorero, luego que se cobrassen las rentas caydas de la de Escocia, dandole yo los recivos que me avia firmado; por ser ya aquel dinero de V. M., faltando su ama, y no poder él con conciencia disponer de un solo real dellos. Respondíle que yo daria á V. M. quenta dello; á quien humilmente supplico que, en consideracion de la cuyta que ha sobrevenido al dicho embaxador, y ser hombre de sesanta y cinco años, aviendo estado veinte y tres aqui sirviendo á su ama, en los quales ha tenido siempre estrecha amistad con todos los ministros de V. M., y assistidolos en quanto ha podido, procurando el servicio de V. M. y ultimamente siendo el medio solo por donde Juan Baptista de Tassis podia tener correspondencia con Mucio, despues que dexó al Rey, adoperando los criados del embaxador para que llevassen los despachos, y continuando de venir los mios por su medio, V. M. sea servido de hazernos, á el y á mí, tanta merced, como mandar sean para el dicho embaxador los cuatro mil escudos primeros, pues no se pueden cobrar sino por sus manos, y al passo que quisiere ya el tesorero, que son gente en Francia que se desapagan mal del dinero; merced que estimaré yo por mas que propria, á causa de ver quan pobre y desamparado se halla el buen prelado, en lo ultimo de su hedad, faltandole los gajes de su ama, y destruyendole su abbadia que tiene en Poytu los hereges, los quales le robaron, pocos meses ha, mil y quinientos escudos que le trayan della corridos de los años de atras : cosas que obligan á representar yo á V. M., quando no estuviera de por medio el servicio que ha hecho y haze á V. M., el ser muy acepto don á Dios ha-

zelle V. M. esta merced; á que se allega assimismo ser muy conviniente para las cosas de Escocia y de Inglaterra tener V. M. prendado un semejante personaje, de tanta oppinion y qualidad en aquel reyno, y á quien Su Santidad, el dia que el de Escocia diesse muestra de quererse reduzir, forçosamente promoverá cardenal para que le guie y convalezca la reduccion del reyno, pide tenelle V. M. obligado, y aun dandole una buena pinsion sobre algun obispado en España, por no haber ninguno de su nacion en quien Su Santidad pueda poner los ojos; y Nazaret me ha empeçado ya á llorar la falta que nos haria, á los dos, si sale de aqui. Humilmente supplico á V. M. sea zervido de mandarme lo que he de hazer en ello de los ocho mil escudos; y si dandome él los cuatro mil postreros, los tomaré bolviendole su recivo. Dios guarda la catholica persona de V. M. De Paris, á VI de março 1587.

PARIS. — 1587. — 7 MARS.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 1. — Original signé.*)

Avis que le Roi et la Reine de France, ainsi que toute la cour, ont pris le deuil à l'occasion de la mort de la Reine d'Écosse. — Intention manifestée par le Roi de faire célébrer un service solennel en l'église Notre-Dame de Paris, et d'y assister en personne. — Détails qui lui ont été adressés par M. de Châteauneuf sur l'exécution de Marie Stuart, et qui ont été rapportés à don Bernardino par une personne de la cour. — Récits des derniers moments de la Reine d'Écosse, qui a entendu sa sentence de mort sans manifester aucune émotion. — Refus péremptoire qu'elle a fait d'accepter l'assistance de deux évêques protestants. — Courage héroïque qu'elle n'a cessé de montrer, en offrant elle-même des consolations aux dames qui se trouvaient auprès d'elle. — Assurance donnée par le Roi de France qu'elle a pu communier dans la nuit qui a précédé son exécution. — Autorisation que le Pape lui avait accordée à cet égard, plusieurs années auparavant, en lui permettant de conserver auprès d'elle le saint sacrement et un prêtre. — Opinion de don Bernardino qu'en effet cela peut être, puisque, du temps de son ambassade en Angleterre, il connaissait personnellement le prêtre qu'elle entretenait auprès d'elle sous le titre de lecteur. — Espoir de l'ambassadeur que celui-là ou un autre aura pu parvenir à rester parmi les serviteurs de la Reine, ce qui serait une grâce précieuse que Dieu lui aurait faite. — Derniers moments de Marie Stuart, qui est morte en protestant de son innocence et de son attachement pour la foi catholique. — Manifestations de joie qui ont éclaté à Londres à la nouvelle de son exécution. — Avanie sans exemple faite à l'ambassadeur de France, que l'on

forcé à fournir du bois pour alimenter le feu de joie allumé devant son hôtel. — Refus fait par Élisabeth de donner audience au valet de chambre qui lui a été dépêché par le Roi de France, et qu'elle a renvoyé à son Conseil, déclarant que, lorsque le Roi lui enverra un personnage de qualité convenable, elle l'écoutera. — Récit fait par le Roi de France lui-même de tous les faits qui précèdent, sans qu'on puisse savoir comment il les prendra.

El haverse detenido este correo me ha dado tiempo para escrivir á Vuestra Magestad lo que he entendido despues de mis despachos de 6. Que es haverse mostrado este Rey Christianissimo en publico con luto por la Reyna de Escocia, y lo mismo la Reyna reynante y toda la nobleça de esta corte; y, por no traelle sus damas, les dijo el Rey que se vistiessen de alguna sarga, que, por las incomodidades que tray consigo la guerra, no les podia dar los lutos que acostumbra por las personas reales. Anssimismo tiene resuelto que se hagan las obsequias en la iglessia mayor de este lugar, hallandose em persona en ellas. Hame referido persona que oyó dezir al mismo Rey en su camara haver tenido cartas de su embaxador (1), y con relacion particular de como havia sido degollada la de Escocia. Y fue que Bel, secretario del Consejo privado, cuñado de Walsinghan, que llevó el mandato y verdugo de Londres, em presencia de Polet y Grey, dijo á los 17 del passado, á las nueve oras de la noche, á la de Escocia que la de Inglaterra tenia mandado que la degollassen; cossa que la de Escocia oyó sin alterarse ni aun mudar de color, respondiendoles que, pues aquello havia de ser, holgaria tener personas que la ayudassen á prepararse para morir. Y presentandole dos diablos de los que llaman ally obispos, les preguntó si heran catholicos? Y diziendola ser obispos Christianos, los replicó que ella era catholica y professava la fee que sus antepassados, en la qual moriria; que se fuessen, que no tenian que estar delante della. Y con tanto se retiró, estando toda la noche en oracion con un crucifixo en las manos, consolando á sus criadas, que se hallavan con ella, con grandissimo valor y entereza, significandoles la merced que Dios la hazia de sacalla de poder de

(1) Voyez dans notre tome IV, p. 169, la dépêche de M. de Châteauneuf, en date du 27 février 1587.

tan mala muger como la de Inglaterra. Este Rey affirma haverse comulgado aquella noche, por haver alcançado licencia de Su Santidad, años ha, para poder entretener cerca de sy el Santisimo Sacramento, y hallarse clerigo con ella. Y quando yo estava en Inglaterra, sé bien que en figura de lego tenia clerigo, porque le conozco, y si agora huviesse quedado con ella otro entre los pocos criados que la dejaron, havrá sido un gran beneficio que Nuestro Señor la ha hecho [1]. Por la mañana pidió uno de los mejores vestidos que tenia, por andar de ordinario vestida, despues que estava em prission, de paño pardo; y con él salió de su aposento, mandando la llevasse de la mano su mayordomo mayor que era su bracero, como solia, á quien dijo que, pues ella no havia podido recompensar su servicio, que fuesse al Rey su hijo y le llevasse su bendicion en su nombre. Despues desto entró en otra pieza, donde estava un tablazo cuvierto de negro, y hasta cuarenta personajes, donde proptestó el morir catholicamente, y haver procurado por todas las vias posibles livertad, pero no la muerte de la Reyna; y si bien sus pecados merecian otra mas cruel que aquella, hera ynocente en el otro particular. El verdugo se quisso llegar á ella para bajalle el collar. A quien dijo que estuviesse quedo, que ella le llamaria quando fuesse tiempo. Y despues de avierto el collar ella misma, y llamado á una dama suya [2] la pussiesse una banda en los ojos, se hincó de rodillas, y, llamando al verdugo que viniesse, dijo tres vezes en alta voz, que lo oyeron todos : *In manus tuas, Domine,* etc. Cortada la cabeça, el verdugo la tomó y la mostró á dos ó tres mill hombres que estavan juntos al derredor de la cassa.

Chiffre. En Londres no se contentaron con sonar todas las campanas en alegrias y hazer grandes fuegos, pero este Rey ha dicho escreville su embaxador que le forzaron á que diesse leña,

[1] Le récit de Brantome (*Vie des Dames illustres*, art. *Marie Stuart*, t. V, p. 105 de l'édition Foucault) vient à l'appui de cette assertion; cependant Marie Stuart n'en dit pas un mot dans sa lettre à Préau, son aumônier, écrite la veille de sa mort, 7-17 février (Voyez cette lettre dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 483).

[2] Ce fut Jeanne de Kennedy, l'une de ses dames d'honneur, qu'elle chargea de ce triste office (Voyez ci-après la lettre de don Bernardino de Mendoça à Philippe II, en date du 22 décembre 1587).

sacandola de su casa, para hazer uno muy grande delante della; que es desafuero y exorbitancia que jamas se ha hecho con embaxador, quanto mas de un tan poderoso Rey el hazelle fuerza, aun quando fuesse para regocijar alguna vitoria, y ser para la muerte de una reyna de Francia, que avia entrado en Ingalaterra con salvoconduto de la misma Reyna, y, contra todo derecho humano y divino, rompió su fee tiniendola por prisionera.

Yo estoy cada dia aguardando avisos de Inglaterra, porque los que refiero á V. M. son los que ha tenido este Rey. Assimismo le dize su embaxador que la de Inglaterra hizo venir á los 22 á palacio á los barletes de camara (1) que avia embiado este Rey, creyendo que les daria audiencia. Y despues de llegados, los remitió á su Consejo, diziendo que no eran qualidad de personas para que ella los hablasse; que, quando este Rey le embiasse una persona principal, la oyria. Todas estas cosas publica este Rey, sin saberse hasta agora la resolucion que mostrará del sentimiento dellas. Dios guarde la Catholica persona de Vuestra Magestad.

De Paris, á VII de março 1587.

1587. — 17 Mars.

AVIS SUR CE QUI SE PASSE EN ÉCOSSE.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 12. — Déchiffr. officiel.*)

Avis reçus d'Écosse par lettres du 17 mars. — Invasion faite en Angleterre par le comte de Morton, aussitôt après que la nouvelle de l'exécution de Marie Stuart est parvenue en Écosse. — Ravages considérables exécutés par les troupes du comte de Morton, auxquelles sont venus se joindre plusieurs gentilshommes du nord de l'Angleterre, et notamment ceux du nom de Græmes. — Propos attribué au Roi d'Écosse qui aurait dit que tout ce qu'il regrettait dans l'entreprise de Morton, c'est de n'avoir pas été le premier à commencer la guerre contre l'Angleterre. — Ordre qu'il a donné dans tous ses États que tout le monde se tienne prêt à marcher, et que, si un ambassadeur anglais ose entrer en Écosse, il soit pendu sur-le-champ. — Empressement à soutenir les dispositions du Roi té-

(1) Henri III n'avait envoyé à Élisabeth qu'un seul de ses valets de chambre, nommé Roger, avec mission de réclamer Destrappes pour le faire juger en France (Mignet, *Histoire de Marie Stuart*, t. II, p. 416).

moigné par toute la noblesse d'Écosse, à l'exception du comte d'Angus, qui ne s'est pas encore déclaré. — Avis que le comte de Bothwell se préparait à faire invasion au nord-ouest par la frontière de Middlemarch, et que probablement il est déjà entré en Angleterre.

Avissos de Escocia de 17 de março 1587.

Al cerrar los pliegos, llegan estos avissos de Escocia por carla de 17 de março, haviendo llegado á los 21 los navios que las trayan.

Savida la execucion de la Reyna de Escocia en aquel reyno, el conde de Morton (1) havia entrado en las fronteras de Ingtaterra, á la parte del weste, con cantidad de gente, donde ha quemado muchas villas y villages, y hecho grande pressa, juntandose con él los gentileshombres de aquella provincia, y en particular los del apellido de Gremyes, que es principal y de mucho seguito; de los quales algunos se havian ydo con el dicho conde en Escocia.

El Rey decia no pessalle de lo que havia hecho el conde de Morton, sino que otra persona primero que la suya huviesse entrado á romper la guerra con Inglaterra. Ha mandado que todos los del reyno esten apercevidos y en orden, con la gente con que son obligados á servir, para meterse á cavallo y caminar al segundo mandato, y que, si entrare algun embaxador de la de Inglaterra en su reyno, al momento le aorquen.

Toda la nobleza del Reyno se mostrava muy affectionada á serville en la guerra, excepto el conde de Anguissay Marra, que no se havia declarado hasta entonces.

Milord Biodwel (2) se preparava para entrar por la parte de la frontera que se llama Midelborde, que es entre el weste y el norte, referiendo los del navio que creen que havrá ya entrado.

(1) John, VIe lord Maxvell, comte de Morton, qui avait repris ce titre depuis les lettres de réhabilitation accordées par Jacques VI, le 29 janvier 1585-86, en faveur de l'ancien régent James, comte de Morton (Douglas, *Peerage*, t. II, p. 271).

(2) Francis Stewart, fils de Jean Stewart, prieur de Coldingham, et de lady Jeanne Hepburn, sœur de Patrick, troisième comte de Bothwell, fut l'un des principaux favoris de Jacques VI, qui, en raison de sa descendance maternelle, lui conféra le titre de comte de Bothwell et le nomma, le 29 juillet 1587, grand amiral d'Écosse (Douglas, *Peerage*, t. I, p. 232).

SAN-LORENZO. — 1587. — 31 MARS.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 74. — Minute.*)

Vive affliction ressentie par le Roi d'Espagne en apprenant, par la dépêche du 28 février, la mort de la Reine d'Écosse. — Effronterie d'Élisabeth, qui voudrait faire croire que cette exécution a eu lieu sans sa volonté, lorsque le contraire est de toute évidence. — Charge donnée à don Bernardino d'exprimer à l'ambassadeur d'Écosse les sentiments éprouvés par le Roi d'Espagne et de lui dire qu'il aurait envoyé vers le Roi d'Écosse pour lui offrir ses compliments de condoléance et l'assurance de son amitié, s'il n'avait pas craint de lui être nuisible, en excitant les soupçons de ses ennemis. — Parti que prend Philippe II de se servir de l'archevêque de Glasgow comme intermédiaire, et de le prier d'écrire en son nom au Roi d'Écosse. — Instructions données à don Bernardino, afin qu'après avoir fait cet exposé, de la part du Roi, à l'archevêque de Glasgow, il insiste, comme de lui-même, auprès dudit archevêque, pour que le prélat fasse comprendre en Écosse combien l'appui du Roi d'Espagne serait plus utile pour Jacques VI que celui de la France. — Soin qu'il faudra prendre de raviver les défiances du jeune Roi contre la Reine d'Angleterre, et de lui démontrer qu'il ne peut fonder aucun espoir sur les Français pour être débarrassé de la domination d'Élisabeth. — Assurance qu'il faudra surtout lui donner que, s'il voulait se faire catholique, il pourrait compter de la manière la plus certaine sur la protection de Dieu et sur toute espèce d'appui de la part du Roi d'Espagne. — Instructions sur ce que don Bernardino aura à dire au Roi de France, lorsqu'il jugera qu'il s'est écoulé un temps suffisant pour que la nouvelle de l'événement ait dû parvenir en France, sans que l'on puisse soupçonner la voie par laquelle l'ambassadeur l'a reçue. — Compliments de condoléance que don Bernardino offrira à Henri III de la part du Roi, en insistant sur l'iniquité de la sentence rendue contre Marie Stuart et sur l'énormité de l'attentat inouï commis contre la personne d'une reine souveraine, mais sans rien ajouter d'où le Roi de France puisse inférer quoi que ce soit sur les intentions ultérieures du Roi d'Espagne. — Ordre à l'ambassadeur de rendre un compte exact de la réponse qui lui sera faite par le Roi de France, et de communiquer, sous le sceau du secret, toute cette négociation à l'ambassadeur d'Écosse, qu'il est bon de ménager. — Charge donnée à don Bernardino d'exprimer en termes convenables au duc de Guise tout le chagrin éprouvé par le Roi d'Espagne. — Opinion de Philippe II que la mort de Marie Stuart pourrait bien amener en Écosse quelque mouvement sérieux, de telle sorte qu'il devînt impossible aux comtes catholiques de dissimuler leurs projets. — Résolution qu'il a prise de leur accorder les cent cinquante mille écus qu'ils lui ont demandés, et qui leur seront délivrés à titre de prêt, trois ou quatre mois après qu'ils auront pris les armes et mis leur Roi en liberté. — Charge donnée à l'ambassadeur d'en avertir l'envoyé écossais, Robert Bruce, et d'en aviser également le prince de Parme, avec lequel il faudra se concerter pour décider du moment où les comtes écossais devront opérer leur tentative. — Désir du Roi que ledit Robert Bruce ainsi que le duc de Guise soient tenus au courant de toute cette affaire. — Recommandation à don Bernardino d'insister, comme de lui-même et en sa qualité de bon catholique, auprès de Robert Bruce et de l'ambassadeur d'Écosse, pour qu'ils

représentent de la manière la plus sérieuse aux trois comtes que le meilleur moyen d'assurer le succès de leur entreprise est de faire en sorte que leur jeune Roi embrasse le catholicisme. — Appui qu'ils seraient certains de trouver auprès du Roi d'Espagne, qui les soutiendrait de telle sorte que désormais personne ne pourrait les renverser. — Ordre à l'ambassadeur de prendre des informations sur la valeur et les avantages du port qu'ils offrent de livrer au Roi d'Espagne. — Satisfaction qui sera témoignée, au nom du Roi, à la personne qui a donné à don Bernardino avis de la mort de la Reine d'Écosse. — Recommandation à l'ambassadeur de faire ce qui sera nécessaire pour maintenir cette personne dans ses bonnes dispositions et pour l'encourager.

Mucho me ha lastimado la nueva de la muerte de la Reyna de Escocia, que he entendido por vuestra carta de 28 de hebrero, y bueno es querer dar agora á entender la de Inglaterra que se hizo sin su voluntad, estando tan claro lo contrario. Será bien que signifiqueys al embaxador de Escocia que ay reside lo mucho que he sentido este successo, y que huviera embiado á condolerme con su Rey y á offrecerle de nuevo la amistad y voluntad que tuve siempre á su madre, si no fuera por no dar sombras que á él mismo le estuviessen mal para con sus enemigos. Que, por huyr este inconviniente, he querido tomar su medio, y que él escriva al dicho Rey la pena que esto me ha dado, y que, aunque espero en Dios que no dexará su justicia de castigar tal sin razon, pero que, porque podria ser que quien á esto se atrevió le procurasse tambien á él qualquier otro daño, como lo ha hecho hasta aqui en lo que ha podido, que entienda que terná en mí, quando lo aya menester, todo el favor y ayuda á que el tiempo diere lugar. Y dicho esto de mi parte, y encargadole que haga el officio, podreys vos, como de vuestro, procurar que el embaxador dé á entender allá quan diferente arrimo le será este mio del de Francia, y quanta mas utilidad y fruto puede esperar dél, fundandolo en las razones que veys que ay, que no son pocas, y avivandole los recelos de Inglaterra y la desconfiança de pensar que por medio de Franceses se ha de poder librar dellos. Y no dexeys de apuntar, por ser lo que mas importa al servicio de Nuestro Señor, que, quando el dicho Rey quisiesse hazerse catholico, entonces le ayudaria Dios, y ternia seguro y cierto quanto favor de mí supiesse dessear. Vos lo empeçad agora assi, y por

este mismo camino podreys proseguir adelante, avisandome de todo lo que se fuere offreciendo.

Tambien, quando os parezca que el tiempo da lugar á creer que se ha podido saber acá esta nueva, sin sospecha de la via por donde vos la tuvistes, hablareys al Rey Christianissimo y os condolereys deste caso de mi parte, diziendole que lo he sentido por aver sido la Reyna de Escocia tan catholica, y por tocarle tanto á él, y por la injusticia grande y cosa tan sin exemplo como ha sido proceder de tal manera contra una reyna soberana, no subjeta á otro que á Dios; y parareys aqui, sin passar á otra cosa ninguna de que él pueda inferir nada, y avisareysme lo que os dize y todo lo que supieredes que á este proposito trata; de que será bien hazer parte al dicho embaxador de Escocia, y grangearle y hazerosle en todo muy confidente.

Con Mucio hareis tambien el officio que conviniere, diziendole que siento esta lastima, y cumpliendo bien con él.

Y porque, con esta ocasion, podria ser que se alterassen algo las cosas de Escocia, y que aquellos condes catholicos no puedan mas entretenerse en la disimulacion que hasta aqui, me he resuelto de contentarlos en aquello que pedian del dinero, y de darles, tres ó quatro meses despues que ayan tomado las armas y puesto en libertad á su Rey, los ciento y cincuenta mil escudos que me embiaron á pedir, para despues de hecho este effetto, que assi se me pidió de su parte, presuponiendo que ternian forma para hazer el effeto, y sacar este caudal de sus estados, con que yo se lo recompensasse despues, hasta esta cantidad. Assi lo podreys dezir de mi parte á Roberto Bruyse, para, en caso que puedan hazerlo sin los seis mil infantes estrangeros, porque no ay comodidad de poderselos agora dar. Y aun, por aver de salir el dinero de las sumas que se proveen para Flandes, será bueno comunicar con el duque de Parma, mi sobrino, el tiempo en que por este respeto será mejor que los dichos condes hagan su hecho, si forçosa necessidad no los constriniere á anticiparse. De todo lo qual ha de yr bien informado el dicho Bruyse, y darse tambien parte á Mucio, que fue el que, el año

passado, le encaminó acá. Y si entendieredes que el Bruysse ha de poder verse con su Rey y tener lugar de dezirle lo que le encomendaredes, le podreys, quando se vaya, hablar en la misma sustancia que al embaxador, y advertirle como de vuestro, á titulo de religion, que diga á los tres condes que, si quieren conservarse en el puesto que pretenden y se dessean poner, procuren, pues son catholicos, hazer catholico al Rey; que es el medio por donde creeys que ternan seguro mi amparo y tantos effetos dél que nadie los pueda derribar. Y para no menester, no solteys la offerta que hizieron de darme un puerto ([1]) en Escocia, para si, por alli, quisiesse molestar á Inglaterra, y informaros de la calidad y comodidades dél, con el secreto necessario; y de todo me avisareys. Bien lo haze el que os dió la nueva de la muerte de la Reyna de Escocia, y pues ya se ha començado á abrir claramente con vos ([2]), y avreys visto lo que os he ordenado sobre esta materia, conservalde y entretenelde, y, para animarle mas, le dezid, á proposito desta su nueva offerta, lo que conviniere de mi parte. Y en viniendo de Inglaterra el que se aguarda, me avisad particularmente todo lo de las arimazones, con la mayor distincion que pudieredes.

De S. Lorenço, á ultimo de março 1587.

([1]) Le port de Kirkcudbright, au sud de l'Écosse, dans le golfe de Solway (Voyez p. 448, n. 1).

([2]) Il s'agit de l'ambassadeur d'Angleterre en France, lord Stafford (Voyez la dépêche de don Bernardino de Mendoça du 28 février, p. 467).

1587. — 3 Mai. — Paris.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 59, n. 111. — Déchiffr. officiel.*)

Nouvelles reçues d'Écosse par la voie de Zélande. — Ordre donné par le Roi d'Écosse à l'archevêque de Glasgow, ancien ambassadeur de Marie Stuart, de continuer ses fonctions auprès du Roi Très-Chrétien et de lui présenter ses lettres de créance. — Restitution de l'archevêque de Glasgow et de l'évêque de Ross dans tous leurs droits temporels et spirituels, faite solennellement par le Roi, en présence des ministres presbytériens, qui n'ont pas osé y contredire. — Avis que l'archevêque restera chargé des affaires du Roi d'Écosse en France, mais qu'il n'acceptera le titre d'ambassadeur qu'après y avoir été autorisé par le Pape.

De Escocia ay cartas frescas por la via de Zelanda; con ellas ha tenido el arçobispo de Glasco (que era embaxador de la Reyna de Escocia) orden del Rey de Escocia para sello aqui suyo, y presentar cartas á este Rey Christianissimo, que se entiende pedirle ayuda. Ha el Rey de Escocia restituydo al dicho arçobispo de Glasco y al obispo de Rosa, que eran criados de su madre, en sus dignidades en lo temporal y espiritual, publicamente, delante de todos los ministros, que no le han osado contradezir. El arçobispo de Glasco, aunque hará los negocios del Rey, no aceptará el nombre de su embaxador hasta tener licencia de Su Santidad para ello.

De Paris, á III de mayo 1587.

Paris. — 1587. — 24 Octobre.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Archives de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 58, n. 163 — Déchiffr. officiel.*)

Arrivée en France des serviteurs de la Reine d'Écosse. — Lettre autographe écrite à l'ambassadeur par Marie Stuart, et qui lui a été remise par Gorion son apothicaire. — Copie de cette lettre envoyée au Roi d'Espagne, avec la relation de ce que Mademoiselle Curle a dit à l'ambassadeur, par ordre exprès de sa maîtresse, en lui remettant comme souvenir de la part de la Reine un diamant de la valeur de deux cents écus. — Charge donnée à cette dame par Marie Stuart, au moment même où elle marchait au supplice, de déclarer qu'elle mourait dans la foi catho-

lique, et qu'elle persistait dans sa résolution de transférer au Roi d'Espagne tous ses droits aux couronnes d'Angleterre et d'Écosse, si son fils s'obstinait dans l'hérésie, suppliant d'ailleurs le Roi d'Espagne de faire tous ses efforts pour le ramener à la vraie foi. — Attestation authentique écrite de la propre main de la Reine, et qui a été mise sous les yeux de don Bernardino, par laquelle elle déclare que Gilbert Curle s'est conduit en loyal vassal et en fidèle serviteur. — Raisons qui ont empêché Marie Stuart de confier à l'apothicaire Gorion ses dispositions en faveur du Roi d'Espagne, et qui viennent de ce qu'il est Français, et de ce qu'elle se croyait d'ailleurs plus étroitement obligée envers les demoiselles Curle et Kennedy, qui l'ont assistée jusqu'à ses derniers moments. — Charge qu'elle a donnée à Gorjon, pour le récompenser de ses bons services, d'aller porter de sa part au Roi d'Espagne une bague d'une valeur de huit cents écus, qui est le plus beau joyau qu'elle possédât. — Remise que, pour plus de sûreté, Gorion a faite de cette bague à l'ambassadeur, en attendant les ordres du Roi. — Dernier témoignage de son attachement que l'infortunée Marie Stuart a voulu laisser au Roi d'Espagne. — Souvenirs qu'elle a également laissés au Roi et à la Reine de France, à la Reine mère et à diverses personnes, mais qui sont de peu de valeur. — Instantes prières de l'ambassadeur pour que le Roi d'Espagne veuille bien faire connaître ses intentions à l'égard de Gorion, des deux dames Curle et Kennedy et de Gilbert Curle. — Avis qu'ils attendront les ordres du Roi avant de retourner en Écosse. — Assurance que Marie Stuart leur a donnée que le Roi d'Espagne se chargerait de récompenser leur dévouement. — Prières que l'ambassadeur adresse personnellement au Roi pour qu'il fasse également payer les dettes contractées depuis six ans par Marie Stuart, savoir : deux mille écus comptés dans la maison et en présence même de l'ambassadeur par Charles Arundel à une personne que la Reine d'Écosse avait désignée ; et trois mille écus qu'elle a reconnu devoir à Charles Paget, par un écrit en forme de testament, lequel est, depuis plus de deux ans, entre les mains de don Bernardino et de l'archevêque de Glasgow.

Los criados de la Reyna de Escocia, como escriví á Vuestra Magestad, passaron de Inglaterra en este reyno; y llegados á este lugar, me ha dado su boticario una carta escrita de propria mano de la Reyna, de que embio copia á V. M. (1), y assimismo relacion de lo que el dicho boticario tenia orden de la Reyna de dezirme á boca, en compañia de Madamoysela Cuurle, una de sus damas, la qual, segun la orden particular que tenia de la Reyna, como lo dize en la margen de su carta, me ha dicho á parte, dandome el toquen que me embiava la Reyna, que es un diamante de valor de dos cientos escudos, que la Reyna, al ylla á executar,

(1) Cette lettre autographe, en date du 23 novembre (vieux style) 1586, a été publiée par le prince Labanoff dans son *Recueil des lettres de Marie Stuart*, t. VI, p. 457. La copie dont parle l'ambassadeur est conservée aux Archives de l'Empire, *Fonds de Simancas*, B. 57, nº 170, sous ce titre : *Copia de la carta que la Reyna de Escocia me escrivió de propia mano, quando la dixeron estar condenada á muerte*, et avec cette annotation : *Recivióse en Paris á 15 de octubre* 1587.

le bolvió á encargar me dixesse, hallandome en Paris, que ella moria confessando la fee catholica y con la misma determinacion que me avia significado del renunciar á Vuestra Magestad, no siendo su hijo catholico, los derechos que tenia á las tres coronas de aquellas yslas, cosa que ratificava á la ora de su muerte; y assimismo, suplicar á Vuestra Magestad procurasse por todas vias la reducion de su hijo á la religion catholica. Y á esto añadió las demas cosas que el boticario, diziendome que, vista la Reyna la confission del secretario Gilbert Cuurlle, escoces, le avia dado una declaracion de su propia mano, quinze dias antes que muriesse, que yo he visto, testificando aver procedido como leal vassallo y criado. Y el no dezir lo del derecho la Reyna al boticario, entiendo que fue porque es Frances, y ser esta damoysella Cuurlle y Kenivi á las que juzgava tener mas obligacion, porque la assistieron hasta el punto de su muerte. Y por pagar assimismo lo que le parecia tener al boticario, le encargó llevasse á Vuestra Magestad la sortija del diamante que él me ha entregado, diziendo que le entretuviesse yo en mi poder, hasta saber si V. M. era servido que él se le llevasse, porque en sus manos no estaria seguro. Es un diamante tabla que costó ocho cientos y cinquenta escudos, y la mejor joya que tenia, mostrando, con el embialle á V. M., la affìcion de la pobre señora á las cosas de su servicio. Y aunque ha embiado á este Rey y á las Reynas, madre y reynante, toques y á todos sus deudos, son nonadas. Humilmente supplico á V. M. sea servido de mandarme lo que he de dezir al dicho boticario y hazer del diamante, que assi á él, como á las dos damas, que son de buenas casas de Escocia, les asseguró la Reyna de manera que V. M. por su respeto les haria alguna merced, que me han significado que, hasta que yo tenga resolucion de Vuestra Magestad, ellas no se yran en Escocia. Y por ser cosa tan digna de la grandeza y magnanimidad de Vuestra Magestad hazelles merced á las dos damas y al boticario, y secretario Cuurle, en cosa de avello pedido con tanta instancia á Vuestra Magestad en el transito de su agonia la Reyna de Escocia, lo supplico yo, assimismo por mi parte, que de las deudas

que dize que deve, los dos mil escudos de Charles Arundel, ha mas de seis años, siendo yo testigo que el dicho Charles Arundel, estando yo en Inglaterra, los dió, con mi intervencion, á una persona que ordenó la Reyna de Escocia, y se contaron en mi casa; y los tres mil de Charles Paget confiessa ella misma, en una memoria que hizo como testamento, deverselos, y yo ha mas de dos años que lo sé, y assimismo su embaxador. Nuestro Señor, etc. de Paris, á XXIIII de otubre 1587.

Relacion de lo que Gorion boticario de la Reyna de Escocia tenia orden de dezirme á boca por parte de la dicha Reyna.

(*Arch. de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse B. 58, nos 164 et 165.*)

Rapport verbal fait à don Bernardino de Mendoça par Gorion, apothicaire de Marie Stuart, de la part de la Reine sa maîtresse. — Sentence de mort signifiée à la Reine d'Écosse, au nom de la Reine d'Angleterre, par lord Buckhurst. — Mesures immédiatement ordonnées par Amyas Pawlet, qui fit enlever le dais, en déclarant que la Reine n'était plus qu'une simple particulière. — Parti que la Reine prit alors de se retirer cette nuit-là dans sa chambre à coucher, où étant, elle demanda à Gorion, son apothicaire, s'il lui garderait après sa mort la fidélité qu'il lui avait témoignée, à elle, de son vivant. — Réponse affirmative de Gorion, qui promit de le faire, lors même qu'il devrait y perdre la vie. — Désir que la Reine lui témoigna alors d'écrire à un banquier connu de l'archevêque de Glasgow. — Question faite par Gorion pour savoir le nom et l'adresse de ce banquier. — Réponse de la Reine que ce banquier habitait Paris et se nommait don Bernardino de Mendoça. — Observation de Gorion qu'il s'agissait de l'ambassadeur d'Espagne, tant de fois nommé dans les interrogatoires subis par la Reine. — Réponse affirmative de la Reine, qui demanda à Gorion s'il connaissait un moyen de lui faire parvenir une lettre sans que personne au monde pût la voir. — Expédient proposé par Gorion de déboucher quelqu'une de ses drogues et de faire passer la lettre dans un flacon; ce qui en effet fut exécuté. — Charge donnée à Gorion, ainsi qu'à Mademoiselle Curle, l'une des dames de la Reine, de dire certaines choses de bouche à l'ambassadeur. — Observation faite à la Reine, par Gorion, que peut-être don Bernardino de Mendoça ne voudrait pas donner créance à leurs dires. — Précautions prises à cet égard par Marie Stuart dans sa lettre et par un mot d'ordre qu'elle leur donna, pour être redit par eux à l'ambassadeur. — Exposé du message verbal confié par Marie Stuart : 1° Plaintes sur les cruautés qu'elle a subies de la part d'Amyas Pawlet; — 2° Son désir que, sur l'argent qui est entre les mains de l'ambassadeur, provenant de la somme mise à sa disposition par le Roi d'Espagne pour le recouvrement de sa liberté, on paie trois mille écus qu'elle doit à Charles Paget, deux mille écus à Charles Arundel, et mille écus à ceux que l'archevêque de Glasgow et Thomas Morgan désigneront. — Vives instances pour que le Roi d'Espagne veuille bien faire payer ces

diverses dettes qui pèseraient sur la conscience de la Reine. — Charge qu'elle a donnée à Gorion de faire connaître aux intéressés les précautions prises par elle à cet égard. — 3° Recommandation qu'elle prie l'ambassadeur d'adresser de sa part au Roi d'Espagne en faveur de ses pauvres serviteurs, qui ont souffert pour elle en prison, et spécialement en faveur des demoiselles Curle et Kennedy, et dudit Gorion son apothicaire. — 4° Nouvelles assurances, que l'ambassadeur est prié de transmettre au Roi son maître, de l'affection que la Reine a toujours eue pour lui, et qu'elle conservera jusqu'à la fin. — 5° Prière pour que son bon cousin le duc de Guise et ses parents de France soient recommandés au Roi, afin qu'il les assiste de ses conseils. — 6° Prière pour qu'il supplie le Roi de prendre sous sa protection l'archevêque de Glasgow et l'évêque de Ross, ses fidèles serviteurs, ainsi que son secrétaire écossais, Gilbert Curle, chargé particulièrement de sa correspondance avec le Roi d'Espagne, et qui n'a rien divulgué de ses secrets. — 7° Enfin prière pour que le Roi d'Espagne veuille bien continuer les pensions faites aux Anglais catholiques, savoir : au comte de Westmoreland, au baron Paget, à Charles Arundel, Charles Paget, T. Throckmorton, T. Morgan et Ralph Ligons. — Relation de ce qui s'est passé dans la nuit qui a précédé la mort de Marie Stuart : — Demande adressée par la Reine à Gorion sur ce qu'il ferait de sa lettre, s'il ne trouvait pas don Bernardino en France? — Réponse de Gorion qu'il irait la lui porter jusqu'en Espagne ou partout ailleurs. — Remise que la Reine lui a faite, sur cette promesse, d'une bague destinée par elle au Roi d'Espagne, et qu'elle lui envoie comme dernier adieu, comme gage de son affection et comme un signe certain qu'elle meurt pour la religion catholique romaine, en suppliant le Roi de lui octroyer ses dernières demandes et de faire dire des messes dans les églises d'Espagne pour le repos de son âme — Recommandations en faveur de son fils, qui devront être adressées de sa part au Roi d'Espagne. — Vives instances pour que Philippe II emploie tous les moyens possibles pour faire rentrer le jeune prince dans le giron de l'Église et pour qu'il s'unisse au Pape, afin de le marier comme elle-même l'avait toujours désiré. — Recommandation pour que, malgré sa mort, Philippe II n'abandonne pas son entreprise sur l'Angleterre, entreprise dans laquelle il s'agit de la querelle de Dieu et qui est vraiment digne d'un roi catholique. — Nouvelle recommandation en faveur de son bon cousin le duc de Guise, pour que le Roi l'assiste de ses conseils et autrement, dans la défense de la cause de Dieu et du catholicisme — Instances réitérées pour le paiement de ses dettes, en faveur de l'archevêque de Glasgow, de l'évêque de Ross, des trois personnes nommées dans sa lettre et des Anglais catholiques. — Dernière prière adressée par Marie Stuart à Philippe II, pour qu'une fois maître de l'Angleterre, il n'oublie pas la manière dont elle a été traitée par le trésorier Cecil, le comte de Leicester, le secrétaire Walsingham, le comte de Huntingdon, Amyas Pawlet et Wade. — Avis qu'elle lui donne qu'il y a à Rome deux cardinaux qui sont d'intelligence avec la Reine d'Angleterre.

Aviendo milord Bochester (1) dicho á la Reyna de Escocia, de parte de la de Inglaterra, avella condenado, por su proceder, á muerte ella y su Parlamento, y Amias Polet quitadole el dosel, á

(1) Lord Buckhurst, qui, le 19 novembre 1586 (29 novembre, nouv. style), se rendit à Fotheringay, accompagné de Beale, clerc du Conseil, pour notifier à Marie Stuart la sentence de mort prononcée contre elle (Voyez le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 443).

titulo de dezir que ya no era sino una muger particular, la Reyna se recogió en su aposento aquella noche, donde dixo á Gorion, su boticario, si le guardaria tanta fidelidad despues de su muerte como lo avia hecho en la vida. El qual le respondió que si, aunque fuesse perdiendo la suya propia. Por lo qual y confiança que la Reyna avia tenido dél, le dixo que ella desseava escrivir á un vanquero á quien conocia su embaxador, el arçobispo de Glasgo. Preguntando el Gorion donde estava el dicho vanquero, le dixo que en Paris y ser don Bernardino de Mendoça. Y el Gorion replicó ser el embaxador de España, y á quien avian nombrado muchas vezes los que vinieron á essaminalla. Despues desto, le dixo la Reyna si él tendria manera como esconder la dicha carta, sin que persona viviente la viesse? Él le dixo que si, porque desharia algunas de sus drogas, dentro de las quales la pondria, passandola desta arte secretamente, como lo ha hecho despues de averle entregado la carta (1), y ordenadole dixesse á boca, en compañia de Madamoysela Cuurle, su dama, algunas cosas al mismo embaxador. Le dixo el dicho Gorion que quiça el dicho embaxador no les daria credito. Le respondió la Reyna que, en su carta, ella dezia les diesse credito, y, para mas seguridad, le diessen por señas el avelle embiado el dicho embaxador, estando en Inglaterra, *guantes adobados de España;* y con esto les daria entero credito. A quien dirian de su parte : lo primero, la crueldad con que Amias Polet la avia tratado. — Lo segundo, que Vuestra Magestad le avia offrezcido suma de dinero para conseguir su libertad; de los quales el dicho embaxador le avia avisado tener en su poder ya cuatro mil escudos; y que ella suplicava á V. M. mandasse pagar, de la dicha suma, tres mil escudos á Charles Paget que le devia, y otros dos mil á Charles Arundel, y mil á quien diria el arçobispo de Glasgo y Tomas Morguen. Lo qual suplicava á Vuestra Magestad con toda instancia, por entender que, quando no se pagassen estas deudas, estaria agravada su consciencia; encargandoles dixessen á Charles

(1) La lettre du 23 novembre 1586, qui fut remise à don Bernardino de Mendoça le 15 octobre 1587 (Voyez p. 498, note 1).

Paget y Arundel como ella les avia assignado la paga de su deuda. — Lo tercero, les mandó rogassen al dicho embaxador que encomendasse al Rey sus pobres criados, que avian padecido juntamente con ella en su prision, y en particular los que la avian sido mas leales como Madamoysela Kenydz y Madamoysela Cuurle y el dicho Gorion su boticario. — Lo quarto, que significasse el dicho embaxador al Rey su amo la amistad y affícion que la dicha Reyna de Escocia le avia tenido siempre, y que la continuaria hasta la fin. — Lo quinto, que le encomendava á su buen primo el duque de Guisa y sus parientes de Francia, assistiendoles de buen consejo. — Lo sexto, que le pedia suplicasse al Rey su amo tuviesse por encomendado al arçobispo de Glasgo y obispo de Ros, sus fieles criados, recompensandoles los buenos servicios que le avian hecho, pues Dios no le dava vida para podello hazer ella, y assimismo á Guillibert Cuurle, su secretario escoces, quando no se entendiesse que avia confessado cosa que no deviesse, por aver sido solo de quien ella se avia fiado para escrivir las materias que avia tratado con los ministros del Rey de España, su amo. — Lo setimo, suplicasse al Rey su amo en su nombre continuasse las pinsiones á los catholicos Ingleses, como al conde de Westmerland, baron Paget, Charles Arundel, Charles Paget, Tomas Trocmorton, Tomas Morguen, Raphe Ligons.

La noche antes que muriesse [1], la dicha Reyna de Escocia su ama dixo al Gorion que, quando no hallasse á don Bernardino de Mendoça en Francia, que haria de su carta? Y por respondelle que él le yria á buscar en España ó á qualquier otra parte, la Reyna le dixo que ella, por lo que le prometia, le queria dar un anillo con un diamante, para que le diesse al Rey de España, que era por toque del postrer adio y por memoria de la amistad que le avia tenido; y assimismo se la embiava por gage de que moria por la religion Catholica Romana, suplicandole le quisiesse otorgar estas ultimas peticiones que le suplicava, hallandose tan cer-

[1] La nuit du 7 au 8 février (vieux style) 1587.

cana á la muerte, que es el hazer rogar á Dios por su alma en las iglesias de España, fundando en alguna dellas alguna memoria, donde se ruegue á Dios por ella. Lo segundo, que le encomendava su hijo y el procurar por todas las vias possibles reduzille al giron de la yglesia Catholica Apostolica Romana, en que se avia bautizado, y casalle con sabiduria de Su Santidad, en la manera que ella lo avia siempre desseado; y assimismo continuar en la empresa de Inglaterra, no obstante que ella sea muerta, por ser la querella de Dios y digno de mantenella un rey tan catholico; encomendandole de nuevo al buen duque de Guisa, su primo, para que le assista de consejo y otras ayudas, para defensa de la causa de Dios y religion Catholica : y que, pues le avia otorgado aquella suma de dinero para la libertad del cuerpo, quisiesse mandar pagar aquellas deudas que devia, dandola á su alma con el descargalle dellas; y que assimismo, de nuevo, le bolvia á encomendar al arçobispo de Glasgo y obispo de Ros y las tres personas que nombrava en su carta, y assi los pinsionarios catholicos Ingleses como todos los demas de Inglaterra, teniendo Su Magestad, el dia que fuere señor della, memoria del tratamiento que la avian hecho el tesorero Cicil, conde de Lester, secretario Valsingan, conde de Ontingdon, Amias Polet, y Guate; y que ella le advertia aver dos cardenales en Roma que tenian inteligencia con la Reyna de Inglaterra.

Le Prado. — 1587. — 27 Novembre.

PHILIPPE II A DON BERNARDINO DE MENDOÇA.

(*Archives de l'Empire. — Fonds de Simancas, liasse A. 56, n. 99. — Minute.*)

Réponse aux dépêches de don Bernardino de Mendoça des 24 et 26 octobre.— Attendrissement que Philippe II a ressenti en lisant les dernières recommandations de Marie Stuart. — Motif de consolation que l'on doit trouver dans la sainteté de la fin de cette infortunée princesse. — Intention bien formelle du Roi de répondre à la confiance que la Reine lui a témoignée. — Soin qu'il prendra d'exécuter ponctuellement ses dernières volontés, en ce qui concerne le paiement de ses dettes, en prenant sous sa protection ceux qu'elle lui recommande et en instituant un service pour le repos de son âme, bien qu'on doive la croire dans le sein

de Dieu, et, en raison de sa fin, plutôt à même d'assister que d'être assistée auprès de lui. — Avis qu'un crédit de six mille écus va être immédiatement adressé à l'ambassadeur, pour payer Charles Paget, Charles Arundel et ceux que l'archevêque de Glasgow fera connaître. — Charge donnée à don Bernardino d'offrir des consolations aux demoiselles Curle et Kennedy, et de les assurer de toute l'estime du Roi d'Espagne. — Efforts que devra faire l'ambassadeur pour les dissuader de retourner en Écosse et les déterminer à se fixer dans les Pays-Bas. — Assurance qu'il leur donnera que, si elles consentent à s'établir en quelque endroit que ce soit desdits Pays-Bas, et non ailleurs, le Roi se chargera de pourvoir à tous leurs besoins. — Renseignements que transmettra l'ambassadeur sur la quotité des secours provisoires et de la pension qu'il sera convenable de leur attribuer. — Autorisation qui lui est donnée de prendre les fonds nécessaires sur les huit mille écus qui lui ont été envoyés récemment. — Dispositions en faveur de Gilbert Curle, auquel le Roi veut bien accorder une pension, puisqu'en définitive il a été prouvé qu'il avait fidèlement servi jusqu'au bout la Reine sa maîtresse. — Soin laissé à l'ambassadeur de fixer le lieu de la résidence de Curle et la quotité de sa pension — Dispositions en faveur de l'apothicaire Gorion, qui n'a pas besoin de venir en Espagne pour la remise de la lettre et des bagues, puisque la mission dont il avait été chargé par la Reine d'Écosse se trouve complétement remplie. — Ordre à l'ambassadeur de conserver la bague destinée au Roi d'Espagne, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion sûre pour la lui faire remettre. — Approbation des mesures prises par don Bernardino à l'égard de l'archevêque de Glasgow et par lesquelles on se trouve avoir fait droit aux recommandations de Marie Stuart en sa faveur. — Promesses qu'il faudra faire à l'évêque de Ross de la part du Roi d'Espagne. — Intentions de Philippe II à l'égard du duc de Guise, qui sont connues de l'ambassadeur et qui répondent aux recommandations de la Reine. — Dispositions en faveur des Anglais recommandés nominativement par Marie Stuart et qui continueront à être payés de leurs pensions. — Demande de renseignements sur Ralph Ligons, dont le nom est nouveau pour le Roi d'Espagne. — Ordre à l'ambassadeur de voir s'il y a quelque chose à faire en faveur de ce gentilhomme, de telle sorte qu'il ne reste plus rien à remplir des recommandations faites par Marie Stuart. — Informations que don Bernardino est chargé de prendre auprès de Gorion au sujet de la lettre que Marie Stuart annonce devoir écrire à Sa Sainteté. — Désir du Roi de savoir si cette lettre a été réellement écrite, et si elle est parvenue à sa destination. — Recommandation à l'ambassadeur de conserver soigneusement la lettre que la Reine d'Écosse lui a écrite de sa main, l'année précédente, pour lui annoncer qu'elle avait fait son testament. — Recommandation de conserver également la dernière lettre écrite par Marie Stuart à l'ambassadeur, et dans laquelle elle s'en réfère à la lettre précédente. — Soin qu'il faudra prendre de traiter les deux dames Curle et Kennedy de manière que l'on puisse, lorsqu'il en sera besoin, compter sur leur témoignage. — Précautions semblables à prendre vis-à-vis de Gorion et surtout du secrétaire Curle, qui, ayant été spécialement chargé de la correspondance de la Reine sa maîtresse avec le Roi d'Espagne et ses ministres, est plus que personne à même de jeter du jour sur la teneur de son testament. — Désir du Roi qu'ils soient maintenus les uns et les autres en position de ne pas pouvoir être gagnés. — Confiance de Philippe II dans les dispositions que son ambassadeur saura prendre à cet égard. — Opinion du Roi sur la mission de Robert Bruce. — Sa conviction que, malgré les excellentes intentions de cet agent, on ne peut nullement espérer un bon résultat de ses efforts, ni compter

sur la conversion du Roi d'Écosse. — Charge donnée à l'ambassadeur de se concerter avec le prince de Parme pour diriger les Catholiques écossais. — Avantage que l'on pourrait tirer dans ce but du voyage du comte de Morton en Espagne. — Avis que ce seigneur a reçu mille écus pour se rendre à Lisbonne, et là quatre mille écus pour retourner en Écosse, où il se tiendra prêt à servir le Roi d'Espagne. — Avis que l'ambassadeur recevra prochainement la visite du colonel Guillaume Semple, que Philippe II a également attaché à son service. — Remarque de Philippe II que, malgré le zèle témoigné par le colonel, il n'en est pas moins très-Écossais, et que don Bernardino aura à se conduire envers lui comme envers les autres, avec sa prudence et son tact accoutumés.

A 14 deste se os escrivió lo que va agora dupplicado en respuesta de algunas de vuestras cartas de 24 y 26 del passado, y aqui se satisfará á las que entonces no estavan acabadas de descifrar.

Han me enternecido mucho las que tratan de la Reyna de Escocia, aunque hizo tan sancto fin que en esto mismo está el consuelo. Y en lo que toca á sus descargos, yo tendré quenta con sus criados y los demas que me encomienda : y en hazerla encomendar á Dios y instituyr memoria por ella, procuraré sacarle cierta la confiança que de mí tuvo, aunque la devemos tener en Dios, y, en como ella acabó, que está mas en parte y estado de ayudar que de ser ayudada.

Para pagar los seis mil escudos que declaró que devia : tres mil á Charles Paget, dos mil á Charles Arundel y mil á quien declarará el arçobispo de Glasgo, he mandado que se os embie luego un credito desta suma; el qual ó yrá con esta carta ó, sin falta, con su dupplicado; y los pagareys en llegando.

A sus dos damas Kenitz y Cuurle consolareys y direys que esten ciertas de la quenta que he de tener con ellas por lo bien que sirvieron hasta el fin á quien tanto lo merezcia; y procurad dissuadirles la yda á su tierra, donde no lo podrian passar bien, pues deven ser tan catholicas como criadas de su ama; y concertad que queden en essa villa, si huviere buena comodidad, ó en algun lugar de mis Payses-Baxos, offrezciendoles que, residiendo en qualquier parte destos, y no en otra, se les dará para su sustento y entretenimiento lo que huvieren menester (1). Y

(1) Il est probable que Jeanne Kennedy retourna en Écosse. Mais Élisabeth Curle se fixa à Anvers avec son frère et sa belle-sœur. Elle mourut dans cette ville, le 29 mai 1620, à l'âge de

vos me avisad lo que os parezce que será bien darles cada año, y como repartido; y si, para yr á Flandes ó para entretenerse ay, entretanto que me avisays desto y llega mi resalucion, huvieren menester algo, les podreys proveer lo que os parezciere que basta, tomandolo de los ocho mil escudos que el otro dia se os embiaron.

Al secretario Gilbert Cuurle ([1]), pues al cabo se verificó que sirvió como devia, será bien señalarle tambien el entretenimiento que os parezciere que bastará, sin excesso, conforme á su qualidad; y vereys si este será en Flandes, ó si, entreteniendose ay como otros estrangeros, os será de mas provecho y servicio. Y como mejor os parezciere, assi se lo declarareys.

Lo mismo podreys hazer con el boticario Morion ([2]), diziendole que se sosiegue, que no ay para que venga acá, pues, con haveros entregado á vos la carta y sortijas, cumplió bien con su comission. Y si él y el secretario huvieren menester alguna ayudilla de presente, fuera del entretenimiento, se la dareys del dicho dinero; que avisando lo que hazeys, en todo se os proveerá despues lo que fuere necessario para ajustar esta quenta.

La sortija, que el dicho Morion os entregó para mí, tendreys en vuestro poder por no aventurarla á los caminos, hasta que con el tiempo se offrezca alguna segura ocasion con que embiarmela.

Con el arçobispo de Glasco, que es de los encomendados de la Reyna, parezce que está cumplido con lo que por vuestra mano se hizo los dias passados; y con el obispo de Ros, se terna quenta y memoria, y assi se lo podeys dezir.

Lo que se tiene con Mucio, de quien habla tambien la dicha

soixante ans, et fut enterrée dans l'église de Saint-André, ainsi que sa belle-sœur, Barbe Mowbray, femme de Gilbert Curle, qui avait été, comme elle, attachée à la personne de Marie Stuart. On voit encore aujourd'hui le mausolée qu'Hippolyte Curle, fils de Barbe et neveu d'Élisabeth, leur fit élever dans l'église de Saint-André d'Anvers (Voyez dans la *Notice sur la collection des portraits de Marie Stuart* du prince Labanoff, Saint-Pétersbourg, 1856, in-8°, l'intéressante notice de M. C.-P. Serrure *sur le mausolée des deux dames d'honneur de Marie Stuart*. Cette notice avait été publiée à Gand, en 1835, dans la première livraison du *Messager des arts et des sciences de la Belgique*).

([1]) De la main du Roi : « Segun el nombre, deve ser este hermano ó deudo de la dama, si no es marido. »

([2]) C'est-à-dire *Gorion*.

Reyna, vos lo sabeys. Y á todos los demas Ingleses, que nombradamente encomienda, se les pagan por vuestra mano sus entretenimientos. Solo me parezce nombre nuevo el de Raphe Ligens que allí vienne, con quien vereys si havrá alguna cosa que hazer, en caso que no esté hecha. Y assi no quedará nada por cumplir de quanto encomienda.

En la carta de la dicha Reyna de Escocia para vos, dize, hablando de lo que á mí toca, que en la misma conformidad escrivia á Su Santidad (1). Será bien que os informeys de Morion si se escrivió tal carta al Papa, pues, si la huvo, él la sacaria de la manera que la vuestra; y en este caso, os informad por donde la encaminó; aunque ya podria ser tambien no haverle dado despues lugar á que la escriviesse, aunque entonces lo pensasse.

La carta original que el año passado os escrivió, con aviso del testamento que tenia hecho, tendreys guardada á buen recaudo, y juntamente esta de agora, en que se refiere á aquella (2). Y procurad que essas dos mugeres esten en parte y de manera satisfechas que, quando fuesse menester, pudiessen declarar lo que saben en la misma conformidad, la Cuurle por lo que su ama le mandó que os dixesse, y la otra por lo que se havrá oydo. Y lo mismo de los otros dos, si tienen algun rastro dello, como le podrian tener, especialmente el secretario; y mas haviendole tocado, segun dezis, á él solo la correspondencia de España y con mis ministros, por donde podria haver tenido mas luz que otro del testamento. Y assi, para poderlos mejor ayudar y por todos respectos, es bien que esten en parte que no puedan ser traspuestos. Vos lo encaminareys todo con la discrecion que soleys, y avisareys lo que entendieredes (3).

(1) Voyez cette lettre adressée au pape Sixte V, en date du 23 novembre 1586, dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 447.

(2) Voyez ces deux lettres, en date du 20 mai et du 23 novembre 1586, dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 309 et p. 456.

(3) Même après la défaite de l'*Armada* et la ruine complète de son expédition contre l'Angleterre, Philippe II continua d'attacher une grande importance aux dispositions faites en sa faveur par Marie Stuart; et voici en quels termes don Bernardino de Mendoça lui rendait compte, par une dépêche en date du 13 août 1590 (*Arch. de l'Emp.*, *Fonds de Simancas*, B. 64, n° 152), des mesures prises pour assurer l'authenticité des derniers actes de la Reine d'Écosse :

« En conformidad de lo que Vuestra Magestad fue servido mandarme por el despacho de 30 de

Por lo que Bruyse os escrive, se puede tener poca esperança del efecto de su comission ni de la conversion de su Rey, estando tan apoderados dél los de la parte Inglesa. Bruyse parezce que procede bien, y allá vereys, entre el duque de Parma mi sobrino y vos, como se ha de yr guiando aquello para ponerlo en mejor termino, á que quiça ayudará la llegada del conde de Morton, á quien se dieron aqui mil escudos para yr á Lisboa, y otros quatro mil allí para bolverse á su tierra y estar á punto para quando le llegaré algun aviso mio. Y por ay tendreys presto al coronel Guillermo Semple, que es otro escoces mi criado, á quien deveys de conocer, que va por allá con mi licencia á emplearse en estas materias; y parezce hombre de buen zelo, aunque deve ser muy Escoces. Y assi os governareys con él con el tiento que lo hazeys con todos, y de todo yreys avisando.

Del Pardo, á XXVII de noviembre 1587.

marçо, traté se autorizasen las cartas que la Reyna de Escocia me avia escrito, déclarando su voluntad antes de su muerte. Y, para que fuesse con menor sospecha y mayor claridad del zelo de la dicha Reyna en la religion catholica y prueva de su martirio, el arçobispo de Glasco fue el que hizo el pedimiento al Legado para que mandasse al auditor de la Rota examinasse los testigos que sobre el testamento y ultima voluntad de la Reyna su ama podian deponer, y se autorizassen los escritos y cartas que en declaracion della presentaria. El Legado lo concedió mandando al auditor Biancheto, el qual vió el negocio, como persona tan platica y aficionada del servicio de Vuestra Magestad. Y assi se hizo la informacion que está en mi poder, quedando el registro en manos del notario apostolico, de donde se podran sacar copias sempre que el negocio lo requiere. Y en él puedo certificar á V. M. con toda llaneza y verdad aver caminado el arçobispo de Glasco con pié de un muy zeloso servidor de V. M. y no menor voluntad de la que pudiera un vassallo. Que me prenda á acordar á V. M., con otros millares de buenos oficios que ha hécho en este sitio, sea servido de mandar tener memoira dél en la distribucion de las pensiones, pues lo tiene tan merecido, y la necessidad que passa, quando no huvieran precedido sus servicios, podia obligar á V. M. á hazelle merced en la manera que otras vezes he escrito á V. M. Nuestro Señor etc. — De Paris, á XIII de agosto 1590. »

Paris. — 1587. — 22 Décembre.

DON BERNARDINO DE MENDOÇA A PHILIPPE II.

(*Arch. de l'Emp. — Fonds de Simancas, liasse B. 58, nos 17 et 18. — Déchiffr. offic.*)

Réponse à la précédente dépêche du 27 novembre, dont les prescriptions, tant à l'égard du paiement des dettes de Marie Stuart qu'en ce qui concerne l'archevêque de Glasgow et l'évêque de Ross, seront ponctuellement exécutées. — Avis qu'Élisabeth Curle reste à Paris avec son frère, le secrétaire Gilbert Curle, et sa belle-sœur. — Départ de Jeanne Kennedy, qui, après être allée porter, de la part de la Reine d'Écosse, deux tentures de lit, l'une à la duchesse de Guise, l'autre à madame de Châtillon, s'est embarquée pour l'Écosse, où elle était rappelée par un ordre formel de son frère et par un projet de mariage. — Nouvelle reçue par l'ambassadeur que le navire sur lequel elle s'est embarquée a été forcé par la tempête de se réfugier à Portsmouth, où elle a été arrêtée, sans qu'il soit encore possible de savoir si on lui laissera continuer son voyage jusqu'en Écosse. — Assurance donnée par l'ambassadeur que cette dame ne lui a rien rapporté de la part de Marie Stuart, et que tout ce qu'elle a dit, c'est qu'elle avait assisté aux derniers moments de la Reine et que c'est elle qui lui avait bandé les yeux, comme étant de meilleure maison que la demoiselle Curle. — Demande faite par don Bernardino pour savoir s'il doit écrire en Écosse à Mademoiselle Kennedy, qui ne pourra d'ailleurs rien répéter que des ouï-dire. — Son opinion qu'il faudrait allouer aux demoiselles Curle et Kennedy, si elles restaient en France, au moins un écu par jour à chacune, à cause de la cherté de la vie, et que même, à raison de la naissance de la demoiselle Kennedy, il sera nécessaire de lui assurer une pension plus forte qu'à sa compagne, si le Roi juge convenable de la faire revenir d'Écosse, tandis que, dans le cas contraire, il suffira de lui faire, pour une fois, un présent de quelque importance. — Renseignements sur la demoiselle Curle, sur son frère Gilbert et sur l'apothicaire Gorion, qui ne paraissent pas avoir besoin d'argent pour le moment, et qui ne manifestent aucune intention de quitter la France, où ils attendent la part qui leur est attribuée dans la répartition des meubles de la Reine d'Écosse. — Avis de l'ambassadeur qu'il suffira d'allouer vingt écus par mois à Gorion, mais que l'on pourrait porter à quarante écus la pension de Gilbert Curle, puisque pareille somme est allouée à Thomas Morgan, qui n'était pas secrétaire de la Reine. — Motif qui détermine l'ambassadeur à faire cette proposition, et qui est principalement fondé sur ce que c'est Gilbert Curle, ainsi que cela a été constaté devant les conseillers de la Reine d'Angleterre, par son propre témoignage et par celui de Nau, qui a chiffré de sa main la lettre du 20 mai, à laquelle le Roi attache la plus grande importance. — Avantage qu'il pourrait même y avoir à aller au-delà des propositions faites par l'ambassadeur, puisqu'il importe au service du Roi que les deux dames, ainsi que Curle et Gorion, ne dépendent de personne que de Sa Majesté. — Motif qui les portera à préférer d'être payés en France plutôt qu'en Flandre, où les écus ont moins de valeur. — Appréciation du caractère de Curle, qui est un brave homme, mais d'une médiocre intelligence, et de qui sa sœur dépendra. — Opinion de l'ambassadeur que, dans l'intérêt du service du Roi, il importe qu'il les retienne auprès de lui jusqu'à ce que le moment soit venu de les envoyer dans un pays où ils pourront en toute sécurité déclarer ce qu'ils savent. — Mesures que don Bernar-

dino compte prendre en conséquence. — Renseignements sur Ligons, gentilhomme anglais, qui habite la Flandre depuis plusieurs années et qui jouit d'une pension qui lui a été accordée par le Roi d'Espagne pour les services qu'il a rendus à Marie Stuart. — Renseignements sur la dernière lettre écrite par la Reine d'Écosse à Sa Sainteté, et que la Reine avait remise à Gorion pour la faire parvenir à destination par l'intermédiaire de son médecin. — Avis que cette lettre est restée non cachetée entre les mains de l'archevèque de Glasgow. — Démarches que compte faire l'ambassadeur pour en obtenir communication ou pour en savoir le contenu par l'apothicaire Gorion, attendu que la Reine la lui a fait lire, ainsi que celle adressée au duc de Guise, afin de mettre ledit Gorion à même d'en faire connaître le contenu. — Renseignements sur le testament que Marie Stuart avait écrit de sa propre main, et dont la teneur était conforme à ce que la Reine écrivait à don Bernardino, dans sa lettre en chiffre, en date du 20 mai 1586, dont l'authenticité a été certifiée par les deux secrétaires de la Reine, en présence de tout le Conseil d'Angleterre. — Demande adressée par M. de Bellièvre à Élisabeth pour avoir communication de ce testament. — Réponse évasive de la Reine, qui a prétendu que Marie Stuart avait trouvé moyen de le faire passer au Roi d'Espagne. — Parti qu'Élisabeth a pris depuis de brûler ce testament, conformément aux conseils de son Grand Trésorier. — Démarche que don Bernardino se propose de faire pour découvrir si, parmi les papiers apportés en France par Wotton, il se trouve quelque chose de relatif au testament. — Services que le nouveau confident Julius pourra rendre à cet égard. — Importance de son témoignage comme émané d'un homme qui était du parti anglais et hors de la dépendance de la Reine d'Écosse. — Témoignages de Gilbert Curle, qui a chiffré la lettre du 20 mai ; d'Élisabeth Curle, qui a été chargée du message verbal de Marie Stuart pour l'ambassadeur ; de l'apothicaire Gorion, qui était présent lorsqu'on est venu signifier à la Reine d'Écosse qu'elle était condamnée pour avoir voulu déshériter son fils et transférer ses droits au Roi d'Espagne. — Démarche faite secrètement auprès de l'ambassadeur par Nau, le secrétaire français de Marie Stuart, pour lui donner l'assurance que Walsingham et tous les conseillers de la Reine d'Angleterre lui avaient affirmé l'existence du testament. — Soin qu'Élisabeth a pris elle-même de le constater, en l'alléguant, en Écosse et en France, comme grief à la charge de Marie Stuart. — Conviction de l'ambassadeur que, lorsque le moment sera venu, il serait facile, même à défaut de tous ces témoignages, d'en trouver d'autres pour affirmer l'existence du testament fait par Marie Stuart en faveur du Roi d'Espagne. — Arrivée à Paris du colonel Guillaume Semple, qui est venu faire visite à l'ambassadeur et se mettre à sa disposition. — Soin que prendra don Bernardino d'agir avec lui, conformément aux prescriptions du Roi d'Espagne et avec une extrême discrétion, comme le requiert sa qualité d'Écossais, bien que les intentions du colonel paraissent meilleures que celles d'aucun autre de cette nation de cape et d'épée.

A lo que Vuestra Magestad es servido mandarme, en el despacho de 27 de noviembre en materia de la Reyna de Escocia, responderé en esta.

Al momento que me llegue el credito, pagaré los seis mil escudos en la conformidad que V. M. es servido mandarme, y diré al arçobispo de Glasgo y obispo de Ros lo que V. M. manda, y

assimismo á Madamoyselle Cuurle, que es á quien la Reyna de Escocia dió la creencia para mí, ella se entretiene en este lugar con su hermano el secretario Gilberto Cuurle, y su muger.

Madamoysele Kuenevy fue á llevar una cama que la Reyna dexó á la duquesa de Guisa en toque, y otra á Madama de Chalons, tia de la de Escocia; y á la buelta que llegó á este lugar, le arribó orden de su hermano que fuesse al momento en Escocia. Y si bien yo dessee que se entretuviesse, no fuy parte por el verse sola y sin deudos. Y, á lo que me significó el arçobispo de Glasgo, está casi prometida para casarse; lo qual le hizo ponerse en camino. El navio en que yva tengo nuevas que, con tormenta, avia llegado á Inglaterra en el puerto de Persemua, donde le arrestaron. No se sabe hasta agora si le dexaran seguir su viaje á Kuenevy. La qual no me dixo palabra en nombre de la Reyna, sino solo referirme el averse hallado presente á su muerte, y ser la que le vendó los ojos, por ser mas bien nacida que la Cuurle. Vuestra Magestad vea si es servido que yo la escriva á Escocia lo que me manda, que la dicha Kuenevy no podrá deponer nada sino de oydas, y assi ella, como la Cuurle, no se podran entretener, estando las cosas en este reyno tan caras, con menos de un escudo al dia cada una. Y á la Kuenevy, por respecto de ser mas noble, será forçoso crecelle la pension mas que á la Cuurle, siendo V. M. servido que buelva de Escocia, y quando no, hazelle merced de alguna ayuda de costa por una vez. Y señalandoles á qualquiera dellas pension, vendrá á ser el dote con que se han de casar. Y la Cuurle no entiendo tiene necessidad por agora, ni assimismo su hermano, ni Gorion el boticario, ni tratan de salir de aqui, atendiendo á cierta particion de muebles que les dexó la de Escocia á los criados que se hallaron con ella, y respuesta de V. M. Por esto no será necessario dalles ningun dinero, hasta tener yo respuesta de V. M., ni declaralles el entretenimiento. Y al Gorion con dalle veinte escudos al mes bastará, y al secretario Cuurle, si bien eran hartos treinta conforme á su calidad, por hazer V. M. merced á Tomas Morguen, que no era secretario de la Reyna, de quarenta

escudos, no será de mucha consequencia dalle los mismos, principalmente siendo el que cifró la carta que V. M. es servido mandarme que tenga á buen recado, y avelle mostrado la minuta, que hallaron los mismos del Consejo de la Reyna de Inglaterra entre los papeles de la de Escocia, que él reconoció no poderla negar, y Nau, el otro secretario de la Reyna, mostrandosela ser [de] la mano de Cuurle. Y segun lo que V. M. me manda en su despacho, conviene á su servicio que assi las damas, como el secretario Cuurle y Gorjon, no dependan de otro que V. M., quando sea servido de hazelles mas merced de la que yo apunto, será muy conviniente tenellos mas prendados. Y como en Flandes son de menos valor los escudos que V. M. paga, y se alargan las del exercito, no estimaran por tan grand merced el pagarselo allá. El Cuurle es buen hombre, y no de mucho entendimiento, y de quien dependerá su hermana, y por esto, á lo que yo puedo juzgar, será del servicio de V. M. se esten aqui, y que yo los pague hasta que sea necessario que vayan á declarar lo que saben á parte donde lo hagan seguramente. Que yo les he dado buena esperança de la respuesta de V. M., la qual aguardaré, sin dezilles la cantidad del entretenimiento, hasta tenella de V. M., si no se offreciere novedad que los fuerce á querer salir de aqui.

Ligons es un ingles, que está en Flandes años ha; que, por respecto de la Reyna de Escocia, Vuestra Magestad le hizo merced del entretenimiento que goza.

La carta, que la Reyna de Escocia escrivió para Su Santidad (1), la sacó el mismo Gorjon con la mia; á quien la de Escocia ordenó la entregasse á su medico para que la llevasse á Su Santidad. Y el medico faltó deste lugar. Lo qual me hizo pensar que la avia llevado. Y preguntandoselo al arçobispo de Glasgo, me dixo que, por no tener con que, no la avia llevado; y assi él tenia la dicha carta en su poder. Y, por estar abierta, yo procuraré, por buen termino, que el embaxador me la muestre, ó sacar del Gorion lo que dize en ella, que, por escrivirlas la Reyna con prisa, se las

(1) La lettre du 23 novembre 1586, écrite de Fotheringay par Marie Stuart au pape Sixte V (Recneil du prince Labanoff, t. VI, p. 447).

hizo leer para que acertassen acá á entender; y lo mismo fue de de la que escrivió para el de Guisa (1).

El testamento que la Reyna de Escocia hizo de su propia mano, en conformidal del que á mí me escrivió á los 20 de mayo del año de 1586, en cifra, vino á poder de la Reyna de Inglaterra. Y quando ella embió aqui á Oton á dar quexas de la de Escocia á este Rey, le dixo averse hallado el testamento, el qual avian testificado ser escrito de propia mano de la dicha Reyna sus dos secretarios, delante del Consejo de la de Inglaterra. Y por esto M. de Beliebre pidió á la de Inglaterra, quando fue allá, le amostrasse el testamento, para certificar al Rey de averlo visto por vista de ojos; y la dicha de Inglaterra (como he escrito á V. M.) le respondió ser la de Escocia mala muger que creya que avria tenido medios para embiarsele á V. M. Y despues refirió al Tesorero lo que avia passado con Believre, le dixo, teniendo en la mano la dicha Reyna el testamento, que por todo buen respeto seria bien quemar aquel papel; y que ella lo avia hecho. Lo qual el rebelde Tesorero dixo á Julio (2), y él me lo advirtió á mí para que lo significasse á V. M.

Yo trataré con el nuevo confidente si quedaron aqui los papeles que truxo Oton, por donde acusava la de Inglaterra á la de Escocia, y sabré si está en ellos algo que toque al dicho testamento. Y en esta materia podrá dar mucha luz Julio, y será de importancia, quando la ocasian lo pida, su desposicion, como persona de la misma liga, y no dependiente de la de Escocia. Y el secretario Cuurle escrivió la carta, como he tocado á V. M., y su hermana me truxo la creencia de la de Escocia (3) á boca, y Gorion me ha dicho estar presente quando (4) los consejeros de la de Inglaterra dixeron á la de Escocia, al notificalle estar con-

(1) Voyez dans le Recueil du prince Labanoff, t. VI, p. 461, cette lettre en date du 24 novembre.

(2) Je crois que le pseudonyme de *Julius* désigne Stafford, l'ambassadeur d'Élisabeth en France.

(3) Il y a dans le texte *Inglaterra* au lieu de *Escocia*; c'est une faute évidente que nous avons cru devoir corriger.

(4) On lit dans le texte *quien* au lieu de *quando*; cette faute du déchiffreur est corrigée, en marge, de la main de Philippe II.

denada, como avia querido desheredar á su propio hijo por ceder á V. M. sus derechos, lo qual se veya por su testamento; y que ella, les dixo que ellos no tenian poder para tratar con ella, sino de cosas tocantes á la Reyna de Inglaterra, y que de las demas que avia tratado con otros principes, no tenia para que dalles quenta, pues era soberana reyna. — Y Nau, secretario frances de la de Escocia, me ha venido á buscar en secreto, y dicho como avia visto el descifrado de mi carta, y afirmadole Walsinguen, y todo el Consejo de la Reyna, lo del testamento, el qual publicó la misma Reyna de Inglaterra en Escocia y aqui, por desacreditar á la de Escocia; de manera que siempre que la ocasion lo pida, no faltaran, aunque no huviera estos testigos, otros muchos que lo pudieran ser dél : negocio en que Julio será de mucho momento, como he dicho.

El coronel Semple llegó, dias ha, á este lugar; y, como escriví á don Ju. de Idiaquez, á los 6 deste, me dixo que traya orden de seguir la que yo le diesse. He le oydo; y en conformidad de lo que V. M. es servido mandarme, procederé con él, y con recato, como lo pide el ser Escoces, si bien hallo en él mejores entrañas que en ninguno de la nacion de capa y espada. Nuestro Señor, etc.

De Paris, á xxii de diciembre 1587.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PIÈCES ET DOCUMENTS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

